



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

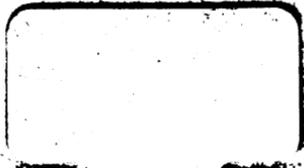


3 3433 07029440 4

LIBRARY



Astoria Collection.  
Presented in 1884.











(Michelet  
ZMF



**DU PRETRE,**  
**DE LA FEMME,**  
**DE LA FAMILLE.**

NEW-YORK

---

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

**DU PRÊTRE,  
DE LA FEMME,  
DE LA FAMILLE,**

PAR

**J. MICHELET**

---

QUATRIÈME ÉDITION.

---

PARIS

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS

15, QUAI MALAQUAIS.

HACHETTE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 12.

PAULIN,

RUE RICHELIEU, 60

1845

PCY



100  
101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200

## AVIS

POUR LA QUATRIÈME ÉDITION.

---

L'auteur a revu attentivement cette édition ; quelque soin qu'il ait mis à cette révision, il n'a trouvé qu'un fait contestable, et il l'a fait disparaître.

Il a relu la plupart des citations dans les auteurs cités, saint François de Sales, Bossuet, etc., et il a trouvé qu'aucune n'était fautive. Au reste, il ajoute presque toujours une date à la désignation de la page (surtout quand il cite des lettres), ce qui permet les recherches dans les diverses éditions.

---



## PREFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

---

Ce livre a produit sur nos adversaires un effet que nous n'avions pas prévu. Il leur a fait perdre toute mesure, le respect d'eux-mêmes, que dis-je ? celui du sanctuaire, qu'ils devraient nous enseigner. Voilà qu'en pleine église, en chaire, on prêche contre un homme vivant, on le nomme par son nom, on désigne le livre et l'auteur à la haine de ceux qui ne savent pas lire, qui ne liront jamais ce livre... Pour lancer contre nous ces furieux prédicateurs, il faut que les chefs du clergé se soient sentis bien atteints.

Nous avons touché trop juste, à ce qu'il paraît... La femme! c'est le point où l'on se trouve sensible. La direction, le gouvernement des femmes, c'est la partie vitale du pouvoir ecclésiastique; qu'on défendra jusqu'à la mort. Frappez, si vous voulez, ailleurs, mais non pas à cette place. Attaquez les dogmes, à la bonne heure; on jouera la violence<sup>1</sup>, on déclamera froidement... Mais si vous vous avisez de toucher ce point réservé, la chose devient sérieuse, ils ne se connaissent plus.

Triste spectacle de voir des pontifes, des anciens du peuple, gesticuler, trépigner, écumer, grincer des dents<sup>2</sup>... Jeunes gens, ne regardez point; les convulsions épiléptiques

<sup>1</sup> On n'en prendra pas même la peine. Un jeune éclectique se déclare contraire à toutes les religions révélées, à peine il les tolère provisoirement; mais en même temps il attaque un adversaire du clergé; — on le caresse, on l'embrasse.

<sup>2</sup> Ceci ne paraîtra pas exagéré à ceux qui ont lu le furieux libelle de l'évêque de Chartres. Un journal me demande comment j'ai pu ne point l'attaquer en diffamation. — Cette violence folle est bien moins coupable que les insinuations doucereuses qu'ils font dans leurs livres et leurs journaux, dans les salons, etc. Tantôt ils m'at-

ont parfois un effet contagieux sur les spectateurs... Laissons-les, éloignons-nous, reprenons notre étude sans perdre le temps ; « l'art est long, la vie est courte. »

Je me rappelle avoir lu dans la correspondance de saint Charles Borromée qu'un de ses amis, personnage d'autorité et de gravité, ayant censuré je ne sais quel jésuite qui aimait trop à confesser les religieuses, celui-ci vint, furieux, lui faire avanie. Le jésuite se sentait fort : prédicateur en vogue, bien

tribuent tout ce qu'ont pu faire d'autres Michelet, dont je ne suis pas même parent (par exemple, celui du Languedoc, poète et militaire sous la Restauration) ; tantôt ils font semblant de croire, quoique j'aie dit le contraire à la fin de ma préface, que le livre du Frère et de la femme est mon cours de 1844. Puis, on fait venir de Marseille une petite pétition, pour demander la destitution du professeur. — Loin de vouloir étouffer la voix de mes adversaires, j'ai réclamé pour leur enseignement toute la liberté que je demandais pour le mien.  
*Leçon du 27 février 1845 :*

« Je vois parmi vous la plupart de ceux qui nous ont aidé à maintenir dans cette chaire la liberté de la parole. Nous la respecterons, cette liberté, dans nos adversaires. Ceci n'est point chevalerie, c'est le plus simple devoir. Il est d'ailleurs essentiel à la cause de la vérité qu'aucune objection ne soit supprimée. Il faut que toutes les raisons se produisent librement des deux côtés. Fiez-vous à la vérité pour durer et vaincre. Nous passons, elle dure, elle triomphe ; mais tant que ses adversaires peuvent avoir quelque chose à dire, le triomphe est mêlé de doute. »

en cour, mieux en cour de Rome, il croyait n'avoir rien à ménager. Il se donna toute carrière, fut violent, insolent, tant qu'il voulut; son grave censeur restait impassible. Alors il ne se connut plus lui-même, il descendit aux plus basses injures... L'autre, ferme et calme, ne répondait rien, il le laissait tout à son aise déclamer, menacer, agiter les bras; il ne lui regardait que les pieds... « Pourquoi donc lui tant regarder les pieds ? demanda, quand il fut parti, un témoin de cette scène. — C'est, répondit l'homme grave, que je croyais de moment en moment voir passer la griffe; ce possédé pourrait bien être le Tentateur en jésuite. »

Un prélat pleure d'avance sur le sort des prêtres que nous envoyons au martyre.

Hélas ! ce martyre est celui qu'eux-mêmes réclament, tout haut ou tout bas, — à savoir, le mariage.

Nous pensons, sans rappeler les inconvé-

nients trop connus de l'état actuel, nous pensons que si le prêtre doit conseiller la famille, il est bon qu'il la connaisse, que marié (ou mieux encore, veuf), mûr d'âge et d'expérience, ayant aimé, ayant senti, éclairé par les affections domestiques sur les mystères de la vie morale qu'on ne devine jamais, il aurait tout à la fois plus de cœur et de sagesse.

Il est vrai que les défenseurs du clergé ont fait dernièrement une telle peinture du mariage, que peut-être beaucoup de gens craindront désormais de s'y engager. Ils ont enchéri sur tout ce que les romanciers et les socialistes modernes avaient dit de plus terrible contre l'*union légale*. Le mariage, que les amants recherchent imprudemment comme une confirmation de l'amour, ne serait rien qu'une guerre ; on se marie pour se battre. Il est impossible de mettre plus bas la vertu du sacrement.

Le sacrement d'union, selon ces docteurs, ne sert à rien, ne fait rien, à moins qu'un tiers ne soit toujours là entre les conjoints,

— je veux dire les combattants, — pour les séparer.

On avait cru généralement que pour le mariage il suffisait de deux personnes. Cela est changé. Voici le nouveau système, comme eux-mêmes l'ont exposé; trois éléments le constituent : 1° *L'homme*, le fort, le violent; 2° *la femme*, l'être faible de nature; 3° *le prêtre*, né homme et fort, mais qui veut bien se faire faible, ressembler à la femme, et qui participant ainsi de l'un et de l'autre, peut s'interposer entre eux.

S'interposer, se mettre entre ceux qui devaient ne faire qu'un!... Cela change infiniment l'idée que, depuis le commencement du monde, on se faisait du mariage.

Mais ce n'est pas tout; l'on avoue qu'il ne s'agit pas d'une intervention impartiale qui favoriserait alternativement, selon la raison, chacun des conjoints. Non, c'est à la femme uniquement qu'on s'adresse, c'est elle qu'on se charge de protéger contre son protecteur naturel. On lui offre *de se liquer avec elle pour transformer* le mari.

S'il était bien établi que le mariage, au lieu d'être l'unité en deux personnes, est la ligue de l'une des deux avec l'étranger, il deviendrait rare. Deux contre un, la partie semblerait trop forte; peu de gens seraient assez braves pour affronter cette chance. Les mariages d'argent, déjà trop nombreux, seraient alors les seuls. Les gens obérés sans doute ne laisseraient pas de se marier toujours, par exemple, le commerçant placé par un créancier impitoyable entre le mariage et la contrainte par corps.

*Se transformer*, se refaire, se refondre, changer de nature! grande et difficile chose. Mais elle ne serait pas méritoire si elle n'était voulue librement, si elle n'était opérée que par une sorte de persécution domestique, de guerre au foyer.

Avant tout, il faut savoir si *transformation* veut dire *amélioration*, s'il s'agit, en se transformant, de monter, de s'élever dans la vie morale, de devenir plus vertueux et plus sage. Pour monter, à la bonne heure; mais quoi! si c'était pour descendre?

Et d'abord la sagesse qu'on nous propose n'implique pas la science. « Science, littérature, qu'importe cela? ce sont des choses de luxe, de vaines et dangereuses parures de l'esprit, étrangères à l'âme... » — Ne contestons pas, laissons passer cette vaine distinction qui oppose l'esprit à l'âme, comme si l'ignorance était l'innocence, comme si l'on pouvait, avec une littérature pauvre, fade, idiote, avoir les dons de l'âme et du cœur!

Mais le cœur, enfin, où est-il? qu'on le montre un peu. D'où vient que ceux qui se chargent de le développer chez les autres, se dispensent d'en donner des signes?... Cette source vivante du cœur, quand on l'a vraiment en soi, on ne peut pas la cacher. Elle jaillit, quoi qu'on fasse; vous la fermeriez ici, elle percerait à côté. On la contient plus malaisément que la source des grands fleuves. Essayez de fermer les sources du Rhône ou du Rhin.

Vaines images, et bien mal placées, je l'avoue. Dans quelle Arabie déserte il faut que je rentre maintenant, à l'occasion de ceux-ci!

Nous sommes dans une église; voilà un grand peuple, une foule, des gens qui, après avoir erré, entrent ici, altérés, dans l'espoir de trouver quelque rafraîchissement; ils attendent, la bouche ouverte... Tombera-t-il au moins une pauvre goutte de rosée?

Non, un homme monte en chaire, décent, convenable, sec; celui-ci ne touchera pas, il lui suffit de prouver. Grand étalage de raisonnement, hautes prétentions logiques, solennité dans les prémisses... Puis, des conclusions tranchantes; demoyen terme, jamais: « Ces choses ne se prouvent pas. »... Pourquoi donc alors, triste raisonneur, faisiez-vous si grand bruit de preuves?

Eh bien! ne prouvez pas! aimez! nous vous tiendrons quitte de tout. Dites un mot du cœur qui nourrisse cette foule... Toutes ces têtes, voyez-vous, si serrées autour de la chaire, ces têtes nues, blondes ou noires, ce ne sont pas des blocs de pierre, ce sont autant de vies et d'âmes... Ceux-là, ce sont des jeunes gens, c'est l'avenir, ce sera le monde demain. Natures heureuses, plei-

nes d'élan, neuves et entières, telles que Dieu les fit, indomptées aussi, et qui courent sans regarder sur le bord des précipices... Jeunesse, avenir, péril, espérances pleines de crainte... Quoi ! cela ne vous émeut point ? rien n'ouvre en vous le cœur paternel ?

Plus loin, cette foule brillante, ces femmes et ces fleurs, tout cet éclat qui réjouit l'œil, il y a là beaucoup de souffrance... Un mot, je vous prie, pour elles... Ce sont vos filles, vous le savez, celles qui, chaque soir, avec tant d'abandon, viennent pleurer à vos pieds. Elles se fient en vous, vous disent tout ; vous connaissez leurs blessures. Eh bien ! trouvez donc un mot consolant... Cela n'est pas difficile. Quel homme, à voir dans sa main saigner le cœur d'une femme, ne sentirait venir du sien les paroles qui guérissent !... Le muet, au défaut de paroles, trouverait ce qui vaut mieux, des larmes !

Que dire de ceux qui, devant tant de personnes malades, souffrantes, confiantes, apportent pour tout remède l'esprit académique, des lieux communs brillantés, de vieux

paradoxes, du bonapartisme, du socialisme?..  
Que sais-je?

Il y a là, il faut l'avouer, une grande sécheresse, une grande pauvreté de cœur.

Ah! vous êtes secs et durs! je le sentais l'autre jour (au mois de décembre dernier), lorsqu'en passant je lus sur les murs un mandement de l'archevêque. Il s'agissait d'un suicide, d'un malheureux qui s'était tué dans l'église de Saint-Gervais. Misère? passion? folie? spleen, défaillance morale, dans cette sombre saison? Rien ne disait les causes; le corps seulement était là et le sang sur les dalles : nulle explication. Par quelle gradation de chagrins, de désappointements, de douleurs, avait-il pu arriver à cet acte contre nature? quels cercles d'enfer moral avait-il descendus pour toucher le fond de l'abîme? qui pouvait le dire? personne. Mais tout homme qui a un peu d'imagination dans le cœur, voit dans ces muettes ténèbres quelque chose qui veut qu'on pleure et qu'on prie.

Cet homme-là n'est pas M. Affre; lisez le mandement. Il y a de la compassion pour l'é-

glise salie, de la pitié pour les pierres souillées ; mais pour le mort, malédiction. Cependant, chrétien ou non, coupable ou non, n'est-ce donc pas un homme, Monseigneur ? Ne pouviez-vous, en condamnant le suicide, laisser tomber en passant un mot de pitié?... Non, nul sentiment humain, rien pour la pauvre âme, qui, par-dessus son malheur (terrible apparemment, puisqu'elle ne l'a pu supporter), s'en va, toute seule et maudite, tenter cette grande aventure de l'autre vie et du jugement... Ah ! j'espère que tant de misère, et cette dureté même<sup>1</sup> au delà de la mort, lui compteront pour quelque chose !

Un autre fait, fort différent, m'avait donné, il y a quelque temps, une impression analogue.

J'étais allé, pour une affaire, chez la vénérable Sœur<sup>\*\*\*</sup>. La Sœur était absente ; deux

<sup>1</sup> Cette dureté a éclaté dans la conduite de l'archevêque à l'égard de la librairie ecclésiastique de Paris, qui imprime pour toute la France. Les prédécesseurs de M. Affre n'avaient jamais voulu faire valoir contre ces pieuses et anciennes maisons le *strictum jus*, ce monopole qu'une loi semble accorder aux évêques. Ils avaient craint qu'on ne les soupçonnât d'y trouver un énorme bénéfice.

personnes, une dame, un prêtre âgé, attendaient, comme moi, dans la petite salle basse. La dame semblait amenée par quelque motif de bienfaisance ; le prêtre, comme ils sont maîtres et seigneurs dans toute maison de charité, était là comme chez lui, et, pour passer le temps, faisait sa correspondance sur le bureau de la Sœur. A chaque billet fini, il écoutait un moment la dame. Celle-ci, douce figure, sur qui la vie avait déjà pesé, offrait un caractère tout particulier de bonté ; elle n'eût peut-être pas attiré l'attention, mais il y avait en elle quelque chose qui intéressait... une passion ? un chagrin ?... J'entendis sans écouter... elle avait perdu son fils.

Un fils unique, plein de cœur, d'élan, de courage, héroïque enfant, qui, sortant de l'École polytechnique, laissa tout, richesse et grande existence, plaisir, bonheur, une telle mère !... et sans regarder, ni à droite ni à gauche, courut à Marseille, à Alger, à l'ennemi, à la mort...

La pauvre femme, toute à son idée, sai-

sissait, de temps à autre, un petit moment pour placer un mot ; elle avait besoin de parler, de faire appel à la compassion. La scène était infiniment touchante, naturelle, et point mélodramatique. C'étaient des plaintes, des soupirs, sans larmes, et qui attendrissaient par leur modération même.

Visiblement, elle perdait ses paroles. Le prêtre avait l'esprit ailleurs. Il ne pouvait pas ne pas écouter, ni répondre quelque peu (la dame était une personne riche, que sa voiture attendait à la porte), mais il s'en tirait au meilleur marché : « Oui, madame, la Providence nous éprouve... Elle nous frappe pour notre bien... Il y a des choses bien dures, etc., etc. » Ces vagues et froides paroles ne décourageaient pas la dame ; elle rapprochait sa chaise, croyant se faire mieux entendre : « Ah ! monsieur, comment vous dire?... Ah ! comment comprendre un si grand malheur?... » Elle eût fait pleurer un mort.

Avez-vous jamais vu le navrant spectacle du pauvre chien de chasse qui, ayant reçu

une balle, se traîne près de son maître, et lui lèche les mains, comme pour le prier de le secourir?... Le rapprochement pourra sembler étrange à ceux qui n'ont pas vu la chose. Cependant, au moment même, il me vint au cœur... Cette femme blessée à mort, mais si douce dans sa douleur, semblait se trainer aux pieds du prêtre et demander compassion.

Je regardais ce prêtre, vulgaire, sec, comme on en voit tant, ni mauvais, ni bon ; rien n'indiquait un cœur de bronze, mais c'était un homme de bois. Je vis bien que, de tout ce qu'avait reçu son oreille, pas un mot n'était entré. Un sens lui manquait. Pourquoi tourmenter un aveugle à lui parler de couleur ? Il répond des choses vagues, parfois il rencontre à peu près ; mais que faire ? il n'y voit pas.

Ne croyez pas qu'on devine davantage les choses du cœur. L'homme sans femme ni enfant étudierait dix mille ans, dans les livres et dans le monde, les mystères de la famille, qu'il n'en saurait pas un mot. Voyez

ceux-ci ; ce n'est pas le temps, l'occasion, les facilités qui leur manquent pour savoir ; ils passent leur vie avec les femmes qui leur en disent plus qu'à leurs maris ; ils savent et ils ne savent pas ; en connaissant tout de la femme, ses actes et ses pensées, ils ignorent justement ce qu'elle a de meilleur, de plus intime, ce qui est en elle la vie de la vie. A grand'peine la comprennent-ils comme amante (de Dieu ou de l'homme), mal comme épouse, point comme mère. Rien de plus pénible que de les voir près d'une femme s'essayer gauchement à caresser son enfant ; ils ont près de celui-ci la triste attitude de flatteurs, de courtisans, rien de paternel.

Ce que je plains le plus dans l'homme condamné au célibat, ce n'est pas seulement la privation des plus douces joies du cœur, mais c'est que mille objets du monde naturel et moral sont et seront pour lui lettre close. Plusieurs ont cru, en s'isolant ainsi, donner leur vie à la science, et justement la science n'a jamais son approfondissement, dans cette vie sèche et mutilée ; elle peut être

variée, immense en surface, elle court, elle n'entre pas. **Le célibat donne une activité inquiète dans les recherches, dans les intrigues et les affaires, une sorte d'âpreté de chasseur, une aigre subtilité de scolastique et de dispute; c'est du moins l'effet qu'il eut dans son meilleur temps.** S'il rend les sens éveillés et faibles à la tentation, certes, il n'attendrit pas le cœur <sup>1</sup>. Nos terroristes du quinzième et du seizième siècle ont été des moines <sup>2</sup>. Les prisons monastiques furent toujours les plus cruelles <sup>3</sup>. Une vie systématiquement négative, une vie de mort, développe dans l'homme les instincts hostiles à la vie; qui souffre, fait volontiers souffrir. Les côtés harmoniques et féconds de notre nature, qui touchent d'une part à la bonté, de l'autre au génie, à la haute invention, ils ne résistent guère à ce suicide partiel.

<sup>1</sup> Le cœur peut être sec, et les sens très-âpres. Qu'on n'essaie pas de chercher ici une contradiction avec les dangers que j'ai signalés dans mon livre; elle ne serait qu'apparente.

<sup>2</sup> Pour le XV<sup>e</sup> siècle, voir surtout, dans mon Histoire de France, l'année 1413.

<sup>3</sup> Mabillon; *De l'Emprisonnement monastique*, OEuvres posthumes, II, 327.

Deux sortes de personnes contractent nécessairement beaucoup d'insensibilité : les chirurgiens, les prêtres. A voir toujours souffrir et mourir, on meurt peu à peu soi-même dans les facultés sympathiques. Remarquons toutefois cette différence que l'insensibilité du chirurgien n'est pas sans utilité; s'il était ému dans son opération, il pourrait trembler. Celle du prêtre, au contraire, demande qu'il soit ému; la sympathie serait le plus souvent, pour guérir l'âme, le remède le plus efficace. Mais, indépendamment de ce que nous venons de dire sur le desséchement naturel de cette vie ingrate, il faut observer que le prêtre, aujourd'hui en contradiction avec une société dont il condamne tout progrès, est moins que jamais bienveillant pour ces pécheurs, pour ces rebelles. Le médecin qui n'aime pas le malade, peut moins qu'un autre le guérir.

Une chose triste à penser, c'est que ces hommes, peu sympathiques, et, de plus, aigris par la lutte, se trouvent avoir dans les mains la partie du genre humain la

plus douce, celle qui conserve le plus de cœur, qui reste plus près de la nature, qui, dans la corruption même des mœurs, est encore la moins corrompue par l'intérêt et les passions haineuses.

C'est-à-dire que ceux qui aiment le moins, gouvernent celles qui aiment le plus.

Pour savoir bien comme ils usent de cette royauté des femmes qu'ils réclament comme leur privilège, il ne faut pas s'arrêter aux formes doucereuses et patelines qu'on a près des dames du monde, mais s'informer des pauvres femmes qu'on n'a pas à ménager, de celles surtout qui, dans les couvents, sont à la merci des supérieurs ecclésiastiques, qu'ils tiennent sous leur clef, et se chargent de protéger seuls.

Nous ne sommes pas très-rassurés sur cette protection. Longtemps nous y avons cru; nous avons la simplicité de nous dire que la Loi n'avait rien à voir dans ce royaume de la Grâce... Et voilà, que de ces doux asiles, de ces petits paradis, nous entendons des sanglots...

Je ne parlerai pas ici des couvents qui se font maisons de force, des affaires de Sens, Avignon, Poitiers, ni des suicides qui ont eu lieu, hélas ! bien plus près de nous.

Non, je parlerai seulement des plus honorables maisons, des plus saintes religieuses. Comment sont-elles protégées par l'autorité ecclésiastique ?

*Pour l'âme*, d'abord, pour la conscience, ce premier des biens auquel elles font le sacrifice de tous les bonheurs du monde... Est-il vrai que les Sœurs d'hôpital qui passaient pour jansénistes, aient été dans les derniers temps persécutées pour leur faire dénoncer les directeurs secrets qu'on leur supposait, et qu'elles n'aient obtenu trêve que par l'intervention menaçante d'un magistrat, d'un orateur célèbre, éminemment gallican ?

*Et pour le corps*, enfin, pour la liberté personnelle que l'esclave gagne dès qu'il touche seulement le sol sacré de la France, l'autorité ecclésiastique l'assure-t-elle aux religieuses ? Est-il vrai qu'une carmélite, à soixante lieues de Paris, a été tenue *enchaînée*

plusieurs mois dans son couvent, puis enfermée *neuf ans parmi des folles* ?

Est-il vrai qu'une bénédictine a été mise dans une sorte d'*In pace*, puis dans une chambre de folles, parmi les cris effrayants, les hurlements, les paroles impures des femmes perdues qui, d'excès en excès, sont devenues furieuses <sup>1</sup> ?

Celle-ci, dont tout le crime est d'avoir de l'esprit, d'aimer à écrire et de dessiner des fleurs, a servi longtemps sa maison comme économe et institutrice ; elle a appris à lire à la plupart de ses sœurs. Que demande-t-elle aujourd'hui ? la punition de ses ennemies ? Non, la consolation de se confesser, de communier, des aliments enfin, dans un âge déjà avancé.

« Mais l'évêque ignorait sans doute ?.. »

<sup>1</sup> Nous aurions peut-être attendu pour parler de ces faits, s'ils n'avaient été déjà divulgués par les journaux et les revues. Au reste, plusieurs magistrats ont déjà exprimé leur opinion sur plusieurs faits analogues de la même localité. Un avocat-général écrit au sous-préfet : « J'ai pu me convaincre, *comme vous*, que la dame \*\*\* *possédait toute sa raison*. Un plus long séjour n'aurait pu que *la rendre peut-être réellement folle*, etc. » Lettre de M. l'avocat-général Sorbier, citée dans le *Mémoire de M. Tillard* pour la sœur Marie Lemonnier, p. 65.

L'évêque a tout su ; « il a été fort ému »... et il n'a rien fait. Le chapelain de la maison a su qu'on allait mettre une religieuse *in pace*. « Il a soupiré », et il n'a rien fait... Le vicaire général n'a pas soupiré ; il a pris parti contre la religieuse ; son ultimatum, c'est qu'elle meure de faim, ou retourne à son cachot.

Qui s'est montré vraiment évêque en cette affaire ? le magistrat... Qui s'est montré prêtre ? l'avocat, un studieux jeune homme que la science éloignait du barreau, mais qui, voyant cette malheureuse femme abandonnée de tout secours, pour qui personne n'osait ni plaider ni imprimer (sous ce ridicule terrorisme), a pris l'affaire en main, a parlé, agi, écrit, fait les démarches, des voyages en plein hiver, tous les sacrifices d'argent et de temps... six mois de sa vie... Que Dieu le lui rende !

Où est ici le bon Samaritain ? Lequel s'est montré le prochain de l'affligée, qui a relevé la victime meurtrie dans le chemin, devant laquelle les pharisiens ont passé..... Quel est le vrai prêtre, le père ?

Un spirituel écrivain de ce temps appelle *mes pères* les magistrats qui interviennent dans les affaires de l'Église. Il parle par dérision. Mais ce nom, ils le méritent<sup>1</sup>. Qui le leur donne? les affligés qui sont les membres de

<sup>1</sup> Et ils le méritent depuis longtemps. Ce serait une belle et longue histoire à faire. Il suffit de rappeler qu'en 1629, un arrêt, provoqué par le procureur-général, interdit aux moines d'infliger aux leurs la prison perpétuelle, l'*In pace*, etc. Ces cruautés continuèrent, et vers la fin du siècle, le bon et savant Mabillon écrivit (pour lui seul, ce semble, pour la consolation de son cœur) le petit traité de l'*Emprisonnement monastique*, qui n'a paru qu'après sa mort. J'y lis que, dès 1350, le parlement (celui de Toulouse, célèbre pour sa sévérité) fut obligé de réprimer la cruauté des moines : « Le Roi eut de l'horreur de cette inhumanité, et il ordonna que les supérieurs visiteroient ces misérables (*prisonniers*) deux fois par mois, et donneroient deux fois à d'autres religieux, à leur choix, la permission de les aller voir (c'est-à-dire qu'on les verroit au moins une fois par semaine). Il fit expédier des lettres patentes, et quelques efforts que fissent les religieux mendiants pour faire révoquer cette ordonnance, on les contraignit à l'observer : *Sa Majesté et son conseil estimant que c'est une chose barbare que de priver de toutes consolations de pauvres misérables accablés de chagrins et de douleur* (Registres du Parlement du Languedoc, année 1350). Certainement, il est bien étrange que des religieux, qui devoient être des modèles de douceur et de compassion, soient obligés d'apprendre des princes et des magistrats séculiers les premiers principes de l'humanité qu'ils devoient pratiquer envers leurs frères. » Mabillon, *De l'Emprisonnement monastique*, OEuvres posthumes, II, 323-326.

Christ, et qui, comme tels, sont aussi l'Église, je pense... Oui, ils les nomment *pères* pour leur équité paternelle.

Trop longtemps leur secourable intervention a été repoussée au seuil des couvents par ces cauteleuses paroles : « Qu'allez-vous faire ?.. vous entreriez ici, vous iriez troubler la paix de ces pieux asiles, effaroucher ces vierges timides ?.. » Mais quoi ! ce sont ellès qui appellent au secours ; nous les entendons de la rue !

---

Laiques, tous tant que nous sommes, magistrats, hommes politiques, écrivains, penseurs solitaires, nous devons aujourd'hui, tout autrement que nous n'avons fait, prendre en main la cause des femmes.

Nous ne pouvons les laisser dans les mains sèches et dures, peu sûres d'ailleurs sous plus d'un rapport, où ellès se trouvent placées.

Nul plus grand intérêt, ni qui mérite

mieux de nous réunir. Entendons-nous là-dessus, je vous prie ; c'est la chose sainte entre toutes ; qu'il y ait *trêve de Dieu*. Nous pourrons ensuite, tant que nous voudrons, recommencer nos disputes.

Et d'abord, disons-nous franchement nos vérités à nous-mêmes. Le mal avoué, connu, est plus près d'être guéri. Qui devons-nous accuser dans la situation actuelle ?

N'accusons pas les jésuites qui font leur métier de jésuites ; n'accusons pas les prêtres, qui ne sont dangereux, inquiets, violents, que parce qu'ils sont malheureux.

Non, c'est plutôt nous que nous devons accuser.

Si les morts reviennent en plein jour, si ces revenants gothiques hantent nos rues au grand soleil, c'est que les vivants ont laissé faiblir en eux l'esprit de vie. Déposés par l'histoire à côté des morts plus anciens, dûment inhumés et bénis selon les rites funéraires, comment reparaisent-ils ?... Leur vue seule est un grand signe, un grave avertissement.

Cela a été permis, hommes du temps, pour vous rappeler à vous-mêmes, à ce que vous devez être. — Si l'avenir qui est en vous se révélait dans sa lumière, qui donc détournerait les yeux vers l'ombre et la nuit qui s'en vont?

A vous de trouver l'avenir, à vous de le faire. Ce n'est pas une chose faite que vous deviez attendre de recevoir un matin. Si l'avenir est déjà en vous comme germe, transmis du plus lointain passé, qu'il y soit donc aussi comme désir de progrès, comme volonté d'amélioration, comme vœu paternel pour le bonheur de ceux qui doivent vous suivre. Aimez d'avance ce fils ignoré qu'on appelle l'avenir, travaillez pour lui, il naîtra.

Le jour où les vôtres sentiront en vous l'homme d'avenir et de volonté magnanime, la famille est ralliée. La femme vous suivra partout, si elle peut se dire à elle-même : « Je suis la femme de l'homme fort. »

La force moderne apparaît dans la liberté puissante avec laquelle vous allez dégageant

la réalité des formes, l'esprit de la lettre morte<sup>1</sup>... Pourquoi ne point vous révéler à la compagne de votre vie, en ce qui est pour vous la vie même? Elle passe à côté de vous les jours, les années, sans vous voir, ni vous connaître, en ce que vous avez de grand. Si elle vous voyait marcher, libre, fort, fécond, dans l'action et dans la science, elle ne resterait pas enchaînée aux idolâtries matérielles, soumise à la lettre sèche; elle s'élèverait à une foi plus libre et plus pure, et vous seriez uns dans la foi. Elle vous garderait ce trésor commun de la vie religieuse; vous y puiseriez dans vos sécheresses, et lorsque la variété de travaux, d'études et d'affaires laisse faiblir en vous l'unité vitale, elle vous rapporterait, dans la pensée, dans la vie, Dieu, la vraie, la seule unité.

**Je n'essaierai pas de mettre un grand livre<sup>2</sup> dans une petite préface. Je n'ajouterai**

<sup>1</sup> Qu'il s'agisse des plus hautes sciences, ou des moindres détails d'affaires.

<sup>2</sup> Que de choses assiégeaient mon esprit en écrivant ce volume, qu'il m'a fallu négliger! Je citerai le rapport intime qui unit les trois ques-

qu'un mot, qui, tout à la fois, précise et complète ma pensée.

L'homme doit nourrir la femme. — Il doit alimenter spirituellement (et matériellement, s'il le peut) celle qui le nourrit de son amour, de son lait et de son sang.

Nos adversaires donnent aux femmes un mauvais aliment, et nous ne leur donnons aucun aliment.

Aux femmes des classes aisées, à celles qui semblent doucement abritées par la famille, aux brillantes, aux heureuses, comme on croit, nous ne donnons point l'aliment spirituel.

Et les femmes pauvres, isolées, les laborieuses et malheureuses, qui tâchent de ga-

tions de l'éducation, de la direction, et de la réforme pénitentiaire. Trois branches d'une même science. — Toute étude sur la direction jette du jour sur l'éducation; les expériences y sont plus instructives peut-être que celles qu'on fait sur l'enfant, étant faites sur une personne qui n'est pas à l'état de rêve (comme est l'enfant), mais tout à fait éveillée, à l'état lucide, dans son plein développement d'intelligence, et qui d'ailleurs veut sérieusement obéir. Malgré les nuages du mysticisme, qui diminuent cette clarté, la science de l'éducation tirera grand profit des expériences de la direction, décrites avec tant de soin par des esprits lumineux, qui savaient voir et analyser.

gner leur pain, nous ne les aidons pas à trouver l'aliment matériel.

Ces femmes, qui sont ou seront des mères, nous les laissons jeûner (de l'âme ou du corps), et nous sommes punis, surtout par la génération qui en vient, de notre négligence à leur donner les soutiens de la vie.

La bonne volonté ne manque pas généralement, j'aime à le croire. Le temps manque et l'attention. On vit pressé, on vit à peine; on suit avec l'âpreté du chasseur tel ou tel petit objet, et on néglige les grands.

Homme d'étude ou d'affaires, d'énergie, d'ardent travail, le temps vous manque, dites-vous, pour associer votre femme à votre progrès journalier ; vous la laissez à son ennui, aux conversations futiles, aux vides prédications, aux livres ineptes ; en sorte que, tombant au-dessous d'elle-même, moins que femme et moins qu'enfant, elle n'agira point sur son fils, n'aura ni l'influence, ni l'autorité de mère... Eh bien ! vous aurez le temps, à mesure que l'âge viendra, de travailler en vain à refaire ce qui ne se refait point, de

courir après un fils qui, du collège aux écoles, des écoles au monde, connaît à peine sa famille, et qui, s'il voyage un peu, et vous rencontre au retour, vous demandera votre nom... La mère seule vous eût fait un fils; mais il fallait, pour cela, que vous la fissiez comme femme, il fallait la fortifier de vos sentiments et de vos idées, la nourrir de votre vie.

Si je regarde hors de la famille et des affections domestiques, je trouve que notre négligence à l'égard des femmes ressemble à la dureté; de cruels effets en résultent, qui retombent même sur nous.

Vous vous croyez bon et homme de cœur; vous n'êtes pas insensible au sort des femmes pauvres; la vieille vous rappelle votre mère, et la jeune votre fille. Mais vous n'avez pas le temps de voir, ni savoir, que la vieille et la jeune meurent littéralement de faim.

Deux machines travaillent incessamment pour leur extermination. Le grand atelier, le couvent; qui fabrique pour peu ou pour rien, ne comptant pas sur son travail

pour vivre. Puis le grand magasin en commandite <sup>1</sup> qui achète au couvent et détruit peu à peu les petites boutiques pour qui travaillait l'ouvrière. A celle-ci restent deux chances, la Seine, ou de trouver le soir un misérable sans cœur qui profite de la faim...

Les hommes reçoivent de la charité publique à peu près autant que les femmes : cela est injuste. Ils ont infiniment plus de ressources. Ils sont plus forts, ils ont des travaux plus variés, plus d'initiative, d'entrain, de locomotion, si l'on peut dire, pour aller chercher du travail. Ils voyagent, s'engagent, émigrent. Sans parler de pays étrangers où la main-d'œuvre est très-chère, je connais des provinces de France où l'on a peine à trouver des journaliers, des domestiques.

L'homme peut aller et venir. La femme reste là, et meurt.

Qu'elle se traîne, cette ouvrière que la concurrence du couvent a tuée, à la porte du

<sup>1</sup> C'est le progrès fatal des choses. Il n'y a personne à accuser. Et du mal même, nous l'espérons, sortira le remède.

couvent ; peut-elle y trouver asile?... Il lui faudrait, pour cela, au défaut de dot, la protection active d'un prêtre influent, protection réservée aux personnes dévouées, à celles qui ont eu le temps de suivre les Mois de Marie, les Catéchismes de persévérance, etc., etc., à celles qui, de longue date, sont sous la main ecclésiastique. Protection souvent bien chèrement achetée ; et pour obtenir de passer sa vie entre quatre murs, à contrefaire la dévotion qu'on n'a pas !... Il vaut bien autant mourir.

Elles meurent sans bruit, décemment, solitairement. On ne les verra jamais descendre de leur grenier dans la rue, pour promener la devise : « Vivre en travaillant, ou mourir en combattant. » Elles ne feront pas d'émeutes ; on n'a rien à craindre d'elles... Et c'est pour cela justement que nous devons d'autant plus les secourir. N'aurons-nous donc d'entrailles que pour ceux qui nous font peur ?

Hommes d'argent, s'il faut que je vous parle votre langage d'argent, je vous dirai

que, dès qu'il y aura un gouvernement économe, il ne craindra pas de dépenser pour les femmes, pour les aider à se soutenir et à travailler <sup>1</sup>.

**Non-seulement ces femmes malades encombrent les hôpitaux; y vont et reviennent sans cesse; mais les enfants qui sortent de ces**

<sup>1</sup> Ceux qui n'aiment point les taxes des pauvres en général, ni que l'État soit fabricant, approuveraient peut-être néanmoins des ateliers temporaires, ouverts aux pauvres filles, qui, autrement, sont condamnées à la prostitution. Cette année même, 1845, un de nos hôpitaux a reçu, demi-mortes de faim, deux jeunes filles qui ont persisté à ne point recourir à cette affreuse ressource. — Les asiles dont je parle ont un modèle dans les *béguinages* de Flandre, vieille institution, trop peu connue. J'en ai parlé dans mon *Histoire de France*. La vue du charmant *béguinage* de Gand, ce beau village au milieu de la ville, mêlé de petits jardins et de petites maisons, a été une de mes plus douces impressions de voyages. Ces *béguines* sortent une fois par semaine pour reporter l'ouvrage. Elles trouvent souvent à se marier, et préférablement à d'autres. — Jusqu'à quel point pourrions-nous imiter ces asiles, en les plaçant sous la surveillance de nos magistrats, et les maintenant libres de la domination ecclésiastique? Je soumetts cette question aux hommes pratiques qui restent hommes de cœur, spécialement à un corps très-zélé, très-éclairé, au Conseil municipal de la ville de Paris. — *Les Études sur l'Angleterre*, de M. Faucher, donnent des renseignements curieux, des vues neuves sur les divers essais de ce genre.

pauvres créatures épuisées, s'ils ne meurent aux Enfants-Trouvés, seront comme leurs mères; ils seront les hôtes habituels des hôpitaux. Une femme misérable, c'est toute une famille de malades en perspective.

Philosophes, physiologistes, économistes, hommes d'État, nous savons tous que l'excellence de la race, la force du peuple, tient surtout au sort de la femme. Celle qui porte l'enfant neuf mois, le fait bien plus que le père. Les mères fortes font les forts.

Nous sommes tous, et nous serons, pour les femmes, éternellement débiteurs. Ce sont des mères, c'est assez dire. Il faudrait être né misérablement et dans la damnation, pour marchander sur le travail de celles qui sont toute la joie du présent et le destin de l'avenir. Ce qu'elles font de leurs mains est très-secondaire; c'est à nous de travailler. Que font-elles? elles nous font... c'est un travail supérieur. Être aimée, enfanter, puis enfanter moralement, élever l'homme (ce temps barbare ne l'entend pas bien encore), voilà l'affaire de la femme.

« *Fons omnium viventium!* » Qu'est-ce qu'on ajouterait à cette grande parole?

J'ai écrit tout ceci en pensant à une femme dont le ferme et sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans ces luttes ; je l'ai perdue, il y a trente ans (j'étais enfant alors), et néanmoins, toujours vivante, elle me suit d'âge en âge.

Elle a eu mon mauvais temps, et elle n'a pu profiter de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerai pas... Je ne sais pas seulement où sont ses os : j'étais trop pauvre alors pour lui acheter de la terre.

Et pourtant je lui dois beaucoup... Je me sens profondément le fils de la femme. A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits), je retrouve ma mère en moi. C'est bien le sang de la femme, la sympathie que j'ai pour les âges passés, ce tendre ressouvenir de tous ceux qui ne sont plus.

Qu'est-ce que je pouvais donc lui rendre, moi-même avancé dans la vie, pour tant de choses que je lui dois ? une seule, dont elle

m'aurait su gré, cette réclamation pour les femmes et pour les mères.

Je l'écris ici en tête d'un livre qu'on croit un livre de disputes. A tort. Plus il ira dans l'avenir, s'il y va, et plus on verra que, malgré l'émotion polémique, ce fut encore un livre d'histoire, un livre de foi, vrai et sincère... Où donc ai-je plus mis mon cœur ?

Pâques 1845.

## PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

---

Il s'agit de la famille ;

De l'asile où nous voudrions tous, après tant d'efforts inutiles et d'illusions perdues, pouvoir reposer notre cœur. Nous revenons bien las au foyer... Y trouvons-nous le repos ?

Il ne faut point dissimuler, mais s'avouer franchement les choses comme elles sont : Il y a dans la famille un grave dissentiment, et le plus grave de tous.

Nous pouvons parler à nos mères, à nos femmes, à nos filles, des sujets dont nous parlons aux indifférents, d'affaires, de nou-

velles du jour, nullement des choses qui touchent le cœur et la vie morale, des choses éternelles, de religion, de l'âme, de Dieu.

Prenez le moment où l'on aimerait à se recueillir avec les siens dans une pensée commune, au repos du soir, à la table de famille; là, chez vous, à votre foyer, hâsardez-vous à dire un mot de ces choses. Votre mère secoue tristement la tête; votre femme contredit; votre fille, tout en se taisant, désapprouve... Elles sont d'un côté de la table; vous de l'autre, et seul.

On dirait qu'au milieu d'elles, en face de vous, siège un homme invisible, pour contredire ce que vous direz.

---

Comment nous étonnerions-nous de cet état de la famille? Nos femmes et nos filles sont élevées, gouvernées, *par nos ennemis*.

Ce mot me coûte à dire, pour diverses raisons (je les dirai à la fin du volume); mais je

n'ai pas passé ma vie à la recherche de la vérité, pour l'immoler aujourd'hui à mes sentiments personnels.

*Ennemis de l'esprit moderne*, de la liberté et de l'avenir. Il ne sert de rien de citer tel prédicateur, tel sermon démocratique. Une voix pour parler liberté, cinquante mille pour parler contre... Qui croit-on tromper par cette tactique grossière?

*Nos ennemis*, je le répète, dans un sens plus direct, étant les envieux naturels du mariage et de la vie de famille. Ceci, je le sais bien, est leur faute encore moins que leur malheur. Un vieux système mort, qui fonctionne mécaniquement, ne peut vouloir que des morts. La vie pourtant réclame en eux, ils sentent cruellement qu'ils sont privés de la famille, et ne s'en consolent qu'en troublant la nôtre.

---

Ce qui perdra ce système, c'est la force apparente qu'il a tirée récemment de son unité,

et la confiance insensée qu'elle lui donne.

Unité morale ? association réelle des âmes ? nullement. Dans un corps mort, tout élément, si vous le laissez à lui-même, s'éloignerait volontiers ; mais cela n'empêche pas qu'avec des cadres de fer on ne puisse serrer un corps mort, mieux qu'un corps vivant, en faire une masse compacte, et cette masse, la lancer.

L'esprit de mort, appelons-le de son vrai nom, le jésuitisme, autrefois neutralisé par la vie diverse des ordres, des corporations, des partis religieux, est l'esprit commun que le clergé reçoit maintenant par une éducation spéciale, et que ses chefs ne font pas difficulté d'avouer. Un évêque a dit : « Nous sommes jésuites, tous jésuites. » Aucup ne l'a démenti.

La plupart cependant ont moins de franchise ; le jésuitisme agit puissamment par ceux qu'on lui croit étrangers, par les sulpiciens qui élèvent le clergé, par les ignorantins qui élèvent le peuple, par les lazaristes qui dirigent six mille Sœurs de charité,

ont la main dans les hôpitaux, les écoles, les bureaux de bienfaisance, etc.

Tant d'établissements, tant d'argent, tant de chaires pour parler haut, tant de confessionnaires pour parler bas, l'éducation de deux cent mille garçons<sup>1</sup>, de six cent mille filles, la direction de plusieurs millions de femmes, voilà une grande machine. L'unité qu'elle a aujourd'hui pouvait, ce semble, alarmer l'État. Loin de là, l'État, en défendant l'association aux laïques, l'a encouragée chez les ecclésiastiques. Il les a laissés prendre près des classes pauvres la plus dangereuse initiative : réunion d'ouvriers, maisons d'apprentis, associations de domestiques qui rendent compte aux prêtres, etc., etc.

L'unité d'action, et le monopole de l'association, certes, ce sont deux grandes forces.

Eh bien ! avec tout cela, chose étrange,

<sup>1</sup> On ne trouvera pas un seul mot dans ce volume sur l'étrange question qui s'est élevée, de savoir si ceux qui ont les filles auraient aussi les fils, s'ils ajouteraient encore à leur monstrueux monopole, si la France confierait ses enfants aux sujets d'un prince étranger... J'ai foi au bon sens des Chambres.

le clergé est faible. Il y paraîtra demain, dès qu'il n'aura plus l'appui de l'État. Il y paraît dès aujourd'hui.

Armés de ces armes et de celle encore d'une presse active qu'ils y ont jointe nouvellement, travaillant en dessous les salons, les journaux, les Chambres, ils n'ont point avancé d'un pas.

Pourquoi n'avancez-vous point?... Si vous voulez cesser un moment de crier et gesticuler, je vais vous le dire. Vous êtes nombreux et bruyants, vous êtes forts de mille moyens matériels, d'argent, de crédit, d'intrigue, de toutes les armes du monde... Vous n'êtes faibles qu'en Dieu !

Ne vous récriez pas ici. Raisonçons plutôt ; essayons, si vous êtes des hommes, de voir ensemble ce que c'est que religion. Hommes spirituels, vous ne la mettez pas apparemment tout entière dans les choses matérielles, dans l'eau bénite et l'encens. Dieu doit être pour vous, comme pour nous, le Dieu de l'esprit, de la vérité, de la charité.

*Le Dieu du Vrai s'est révélé en ces deux*

siècles, plus qu'il ne l'avait fait dans les dix siècles précédents. Par qui cette révélation s'est-elle accomplie? Non par vous, mais par ceux que vous appelez laïques, et qui ont été les prêtres du Vrai. Vous ne pouvez montrer aucune des grandes découvertes, aucun des travaux durables qui restent sur la voie de la science.

*Le Dieu de la charité*, de l'équité, de l'humanité, nous a permis de substituer un droit humain au droit cruel du moyen âge. Vous en maintenez la barbarie<sup>1</sup>. Ce droit exclusif ne supprimait la contradiction qu'en tuant le contradicteur. Le nôtre admet les différences; des tons divers il fait l'harmonie; il ne veut pas que l'ennemi meure, mais qu'il devienne ami, qu'il vive... — « Sauvez les vaincus<sup>2</sup>, » dit Henri IV après la bataille d'Ivry. — « Tuez tout, » dit le pape Pie V, aux soldats qu'il envoie en France avant la Saint-Barthélemi<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir, entre autres, les faits cités aux p. 249-250.

<sup>2</sup> Non-seulement les Français, mais les Suisses. *Discours véritable*, publié en 1590 (Mém. de la Ligue, IV, 246).

<sup>3</sup> En 1569. Il se plaignit, dit le panégyriste, de son général: « Che

Votre principe est le vieux principe exclusif et homicide, qui tue ce qui le contredit. Vous parlez fort de charité; elle n'est pas difficile, lorsqu'on a soip, comme vous faites, d'en excepter l'ennemi.

Le Dieu, qui a apparu de nos jours dans la lumière des sciences, dans la douceur des mœurs et dans l'équité des lois, pourquoi le méconnaissez-vous?

C'est là que vous êtes faibles, parce que là vous êtes impies; une chose vous manque entre toutes, qui est la religion.

Ce qui fait la gravité de ce temps, j'ose dire sa sainteté, c'est le travail consciencieux, qui avance sans distraction l'œuvre commune de l'humanité et facilite à ses dépens le travail de l'avenir. Nos aïeux ont rêvé beaucoup, disputé beaucoup. Nous, nous sommes des travailleurs, et voilà pourquoi notre sillon a été béni. Le sol que le moyen âge nous laissa encore plein de ronces, il a produit par nos efforts une si puissante

non avesse il *commendamento* di lui osservato d'AMMAZZAR SUBITO qualunque heretico gli fosse venuto alle mani.» Catena, *Vita di Pio V*, p. 85 (éd. de Rome), et p. 55 (éd. de Mantoue).

moisson, qu'elle enveloppe déjà et va cacher tout-à-l'heure la vieille borne inerte qui crut arrêter la charrue.

Et c'est parce que nous sommes des travailleurs, parce que nous revenons fatigués tous les soirs, que nous avons besoin, plus que d'autres, du repos du cœur. Il faut que ce foyer soit vraiment notre foyer, et cette table notre table, et que nous ne trouvions pas, pour repos chez nous, la vieille dispute qui est finie dans la science et dans le monde, que notre femme ou notre enfant ne nous dise pas sur l'oreiller une leçon apprise et les paroles d'un autre homme.

Les femmes suivent volontiers les forts. Comment se fait-il donc ici qu'elles aient suivi les faibles?

Il faut bien qu'il y ait un art pour prêter la force aux faibles. Cet art ténébreux, qui est celui de surprendre la volonté, de la fasciner, de l'assoupir, de l'anéantir, je l'ai cherché dans ce volume. Le dix-septième siècle en eut la théorie; le nôtre en continue la pratique.

Usurpation ne fait pas droit. Ceux-ci, pour une usurpation furtive, ne sont ni plus forts ni meilleurs. Le cœur seul et la raison donnent droit au fort près du faible, non certes pour l'affaiblir, mais bien pour le fortifier.

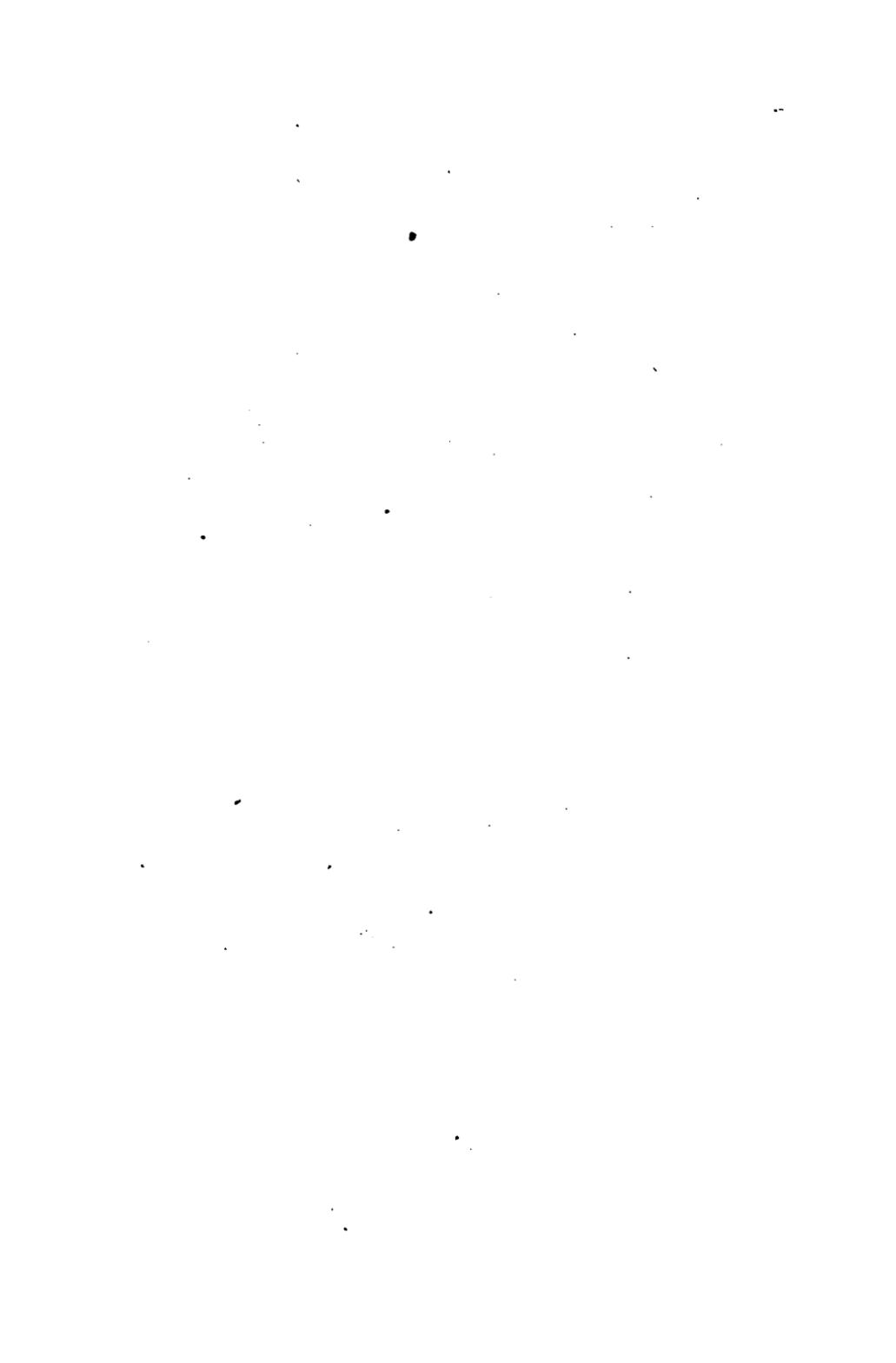
L'homme moderne, l'homme de l'avenir, ne cédera pas la femme aux influences de l'homme du passé. La *direction* de celui-ci, c'est, comme on va le voir, un mariage, plus puissant que l'autre; mariage spirituel... Mais qui a l'esprit, a tout.

Épouser celle dont un autre a l'âme, jeune homme, souviens-t'en, c'est épouser le divorce.

Cela ne peut aller ainsi. Il faut que le mariage redevienne le mariage, que le mari s'associe la femme, dans sa route d'idées et de progrès, plus intimement qu'il n'a fait jusqu'ici, qu'il la soulève, si elle est lasse, qu'il l'aide à marcher du même pas. L'homme n'est pas innocent de ce qu'il souffre aujourd'hui, il faut aussi qu'il s'accuse. Dans ce temps de concurrence ardente et d'après recherches, impatient chaque jour d'avancer

vers l'avenir, il a laissé la femme en arrière. Il s'est précipité en avant, et elle, elle a reculé... Que cela n'arrive plus. Voyons, prenez-vous la main. N'entendez-vous pas que votre enfant pleure?... Le passé et l'avenir, vous l'alliez chercher dans des routes différentes, mais il est ici; vous trouverez l'un et l'autre tout ensemble au berceau de cet enfant!

40 janvier 1845.



*Mon cours de 1844 parattra bientôt sous ce titre :  
Rome et France.*

*Le sujet du volume qu'on va lire, indiqué dans deux  
ou trois de mes leçons, n'a pu y être traité. Il est de  
nature trop intime.*

*Il présentait une difficulté grave, celle de parler  
avec convenance d'une matière où nos adversaires ont  
fait preuve d'une incroyable liberté. Omnia munda  
mundis, je le sais bien. Cependant j'ai mieux aimé  
souvent les laisser échapper quand je les tenais, que de  
les suivre dans les marais et la vase.*

*Première partie. De la Direction au dix-septième  
siècle. J'ai pris mes preuves historiques chez les plus  
purs et les meilleurs de mes adversaires, non chez ceux  
qui me donnaient plus de prise. Le dix-septième siècle  
était celui où je pouvais trouver des témoignages écrits ;  
c'est le seul qui n'ait pas craint de mettre en pleine lu-  
mière la théorie de la direction.*

*Je pourrais multiplier les citations à l'infini. Ceux qui viennent de lire l'Histoire de Louis XI savent le prix que j'attache à la vérité minutieuse du détail. J'ai cité peu; exactement, et soigneusement vérifié. Les falsificateurs que nous prenons en flagrant délit à chaque pas de nos études historiques, sont bien hardis de parler d'exactitude. Ils peuvent dire à leur aise; ils ne réussiront jamais à nous faire mettre en face de leurs noms des noms connus pour la loyauté.*

Seconde partie. De la Direction en général, et spécialement au dix-neuvième siècle. *Une sérieuse enquête sur les faits contemporains m'a donné cette seconde partie pour résultat. J'ai vu, écouté, interrogé; j'ai pesé les témoignages, et les ai rapprochés d'un grand nombre de faits analogues que je savais depuis longtemps. Ces faits plus anciens, et cette enquête nouvelle, j'ai tout contrôlé devant le jury intérieur que je porte en moi.*

Troisième partie. De la Famille. *Je n'ai eu nullement la prétention de traiter ce vaste sujet. Je voulais indiquer seulement ce que le mariage et la famille sont dans leur vérité, et comment le foyer, ébranlé par une influence étrangère, peut se raffermir.*

*J'ai cru devoir finir par un mot à mes adversaires. J'ai écrit sans haine. Je dirai volontiers (tout au rebours du païen): « O mes ennemis, il n'y a pas d'en-*

*nemis.* » — *Si ce livre, sévère pour les prêtres, avait quelque effet dans l'avenir, ce sont eux surtout qu'il aurait servis. Plusieurs d'entre eux en ont jugé ainsi, et ils n'ont pas fait difficulté de répondre à nos questions... Oui, puisse ce livre, tout faible qu'il est, avancer l'époque où le prêtre, redevenu homme, libre d'un système artificiel (absurde, impossible aujourd'hui), rentrera dans la nature, et prendra sa place au milieu de nous.*



# **PREMIÈRE PARTIE.**

**DE LA DIRECTION AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.**



# PREMIÈRE PARTIE.

DE LA DIRECTION AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

---

## CHAPITRE I.

Réaction dévote de 1600. Influence des jésuites sur les femmes et les enfants.—La Savoie, les Vaudois; violence et douceur. Saint François de Sales.

---

Tout le monde a vu au Louvre le gracieux tableau du Guide qui représente l'Annonciation. Le dessin est incorrect, la couleur fausse, et pourtant l'effet séduisant. N'y cherchez pas la conscience, l'austérité des vieilles écoles<sup>1</sup>; vous n'y trouveriez pas davantage la main jeune et forte des maîtres de la Renaissance. Le sei-

<sup>1</sup> Comparer au musée du Louvre les Annonciations de Giusto di Alamagna, de Lucas de Leyde, et de Vasari.

zième siècle a déjà passé, et tout a molli. La figure où le peintre s'est évidemment complu, l'ange, selon les raffinements de cette époque blasée, est un mignon enfant de chœur, un chérubin de sacristie. Il a seize ans, la Vierge dix-huit ou vingt. Cette Vierge, nullement idéale, toute réelle, et d'une réalité faible, n'est qu'une jeune demoiselle italienne que le Guide a prise chez elle, dans son petit oratoire, et sur un prie-Dieu commode, tel que les dames en avaient.

Si le peintre s'est inspiré d'autre chose, ce n'est pas de l'Évangile, mais bien plutôt des romans dévots de l'époque, ou des sermons à la mode que débitaient les jésuites dans leurs coquettes églises. La *Salutation angélique*, la *Visitation*, l'*Annonciation*, étaient le sujet chéri sur lequel on avait dès longtemps épuisé toutes les imaginations de la galanterie séraphique. En voyant ce tableau du Guide, on croit lire le Bernardino; l'ange parle latin comme un docte jeune clerc; la Vierge, en demoiselle bien élevée, répond dans son doux italien. ( « *O alto signore, etc.* » )

Ce joli tableau est de conséquence comme œuvre caractéristique d'une époque déjà mauvaise, œuvre agréable et délicate, qui n'en fait

que mieux sentir la grâce suspecte, le charme équivoque.

Rappelons-nous les formes doucereuses que prit la réaction dévote de ce temps, qui est celui d'Henri IV. On est tout étonné, le lendemain du seizième siècle, après les guerres et les massacres, d'entendre partout glapir cette douce petite voix... Les terribles prêcheurs des Seize, les moines qui portaient le mousquet aux processions de la Ligue, s'humanisent tout à coup; les voilà devenus bénins. C'est qu'il faut bien essayer d'endormir ceux qu'on n'a pas pu tuer. L'entreprise, au reste, n'était pas si difficile. Tout le monde avait sommeil après cette grande fatigue des guerres de religion; chacun était excédé d'une lutte sans résultat, où personne n'était vainqueur; chacun connaissait trop bien son parti et ses amis. Le soir d'une si longue marche, il n'était si bon marcheur qui n'eût envie de reposer; l'infatigable Béarnais, s'endormant comme les autres, ou voulant les endormir, leur donnait l'exemple, et se remettait de bonne grâce aux mains du père Cotton et de Gabrielle.

Henri IV est le grand-père de Louis XIV, Cotton le grand-oncle du P. La Chaise : deux

royautés, deux dynasties, celle des rois, celle des confesseurs jésuites. L'histoire de celle-ci serait fort intéressante. Ils régnerent pendant tout le siècle, ces aimables pères, à force d'absoudre, de pardonner, de fermer les yeux, d'ignorer; ils allèrent aux grands résultats par les plus petits moyens, par les petites capitulations, les secrètes transactions, les portes de derrière, les escaliers dérobés.

Les jésuites avaient à dire que, restaurateurs obligés de l'autorité papale, c'est-à-dire médecins d'un mort, ils ne pouvaient guère choisir les moyens. Battus sans retour dans le monde des idées, où pouvaient-ils reprendre la guerre, sinon dans le champ de l'intrigue, de la passion, des faiblesses humaines?

Là, personne ne pouvait les servir plus activement que les femmes. Quand elles n'agirent pas avec les jésuites et pour eux, elles ne leur furent pas moins utiles indirectement, comme instrument et moyen, comme objet de transactions et de compromis journaliers entre le pénitent et le confesseur.

La tactique du confesseur ne différait pas beaucoup de celle de la maîtresse. Son adresse, à lui comme à elle, c'était de refuser parfois,

d'ajourner et de faire languir, de sévir, mais mollement, puis enfin de s'attendrir, par trop grande bonté de cœur... Ce petit manège, infail-  
lable près d'un roi galant et dévot, obligé d'ail-  
leurs de communier à jours fixes, mit souvent  
l'État tout entier dans le confessionnal. Le roi  
pris et tenu là, il fallait qu'il satisfît, de manière  
ou d'autre. Il payait ses faiblesses d'homme par  
des faiblesses politiques ; tel amour lui coûtait  
un secret d'État, tel bâtard une ordonnance.  
Parfois, on ne le tenait pas quitte à moins de  
donner des gages ; pour garder telle maîtresse,  
par exemple, il lui fallait livrer son fils. Com-  
bien le P. Cotton en passa-t-il à Henri IV pour  
obtenir de lui l'éducation du Dauphin <sup>1</sup> !

Dans cette grande entreprise de saisir partout  
l'homme au moyen de la femme, et par la femme  
l'enfant, les jésuites rencontraient plus d'un ob-  
stacle, un surtout bien grave : leur réputation de  
jésuites. Ils étaient déjà beaucoup trop connus.  
On peut lire dans les lettres de saint Charles  
Borromée, qui les avait établis à Milan et singulière-  
ment favorisés, les caractères qu'il leur donne :

<sup>1</sup> Le chef-d'œuvre du jésuite fut de faire nommer précepteur  
l'homme le plus léger de France, le poëte-berger Des Yveteaux, en  
se réservant l'éducation morale et religieuse.

intrigants, brouillons, insolents sous formes rampantes. Leurs pénitents même, qui les trouvaient fort commodes, ne laissaient pas par moments d'en prendre dégoût. Les plus simples voyaient bien que des gens qui trouvaient toute opinion *probable* n'en avaient aucune. Ces fameux champions de la foi, en morale étaient des sceptiques ; moins encore que des sceptiques, car le scepticisme spéculatif pourrait laisser quelque sentiment d'honneur ; mais un douteur en pratique, qui sur tel acte dit *oui*, et *oui* sur l'acte contraire, doit aller baissant toujours de moralité, et perdre non-seulement tout principe, mais, à la longue, le cœur !

Leur mine seule était leur satire. Ces gens, si habiles à s'envelopper, suaient le mensonge ; il était tout autour d'eux, visible et palpable. Comme un laiton mal doré, comme les saints joujoux de leurs églises pimpantes, ils luisaient faux à cent pas : faux d'expression, d'accent, faux de geste et d'attitude, maniérés, exagérés, souvent mobiles à l'excès. Cette mobilité amusait, mais elle mettait en garde. Ils pouvaient bien apprendre une attitude, un maintien ; mais les grâces apprises, les allures savamment obliques, onduleuses et serpentine, ne sont rien

moins que rassurantes. Ils travaillaient à se faire simples, humbles, petits, bonnes gens... La grimace les trahissait.

Ces gens à mine équivoque avaient pourtant près des femmes un mérite qui rachetait tout, ils aimaient fort les enfants. Il n'y avait pas de mère, de grand'mère, ni de nourrice qui les flattât davantage, qui trouvât mieux, pour les faire rire, le petit mot caressant. Dans les églises de jésuites, les bons saints de la Société, saint Xavier ou saint Ignace, sont peints souvent en nourrices grotesques, tenant dans leurs bras, berçant et baisant le divin poupon<sup>1</sup>. C'est aussi sur leurs autels, dans leurs chapelles parées, qu'on a commencé de faire ces petits paradis sous verre, où les femmes aiment à voir l'enfant de cire couché dans les fleurs. Les Jésuites aimaient tant les enfants, qu'ils auraient voulu les élever tous. Nul d'entre eux, si savant qu'il fût, ne dédaignait d'être régent, d'enseigner la grammaire et d'apprendre à décliner.

Cependant il y avait bien des gens, de leurs amis même, de leurs pénitents, de ceux qui leur

<sup>1</sup> C'est le mot qu'on trouve à chaque page de saint François de Sales, et autres écrivains de l'époque.

confiaient leur âme, qui pourtant hésitaient à leur confier leurs fils.

Ils auraient bien moins réussi auprès des enfants et des femmes, si leur bonheur ne leur eût donné pour auxiliaire un grand enfant, fin et sage, qui justement avait tout ce qui leur manquait pour inspirer confiance, une charmante simplicité.

Cet ami des jésuites, qui les servit d'autant mieux qu'il ne se fit pas jésuite, créa naïvement, au profit de ces politiques, ce qu'ils auraient cherché toujours, le genre, le ton, le vrai style de la dévotion aisée. Le faux ne prendrait jamais l'ombre de vie qu'il peut prendre, s'il n'avait eu un moment vrai.

Avant de parler de François de Sales, je dois dire un mot du théâtre où il agit.

Le grand effort de la réaction ultramontaine, vers 1600, était aux Alpes, en Suisse, en Savoie. On travaillait fortement sur les deux pentes ; seulement on y employait des moyens tout autres : on montrait des deux côtés deux visages différents, face d'ange et face de bête ; celle-ci, de bête féroce, dans le Piémont, contre les pauvres Vaudois. En Savoie et vers Genève, on se faisait ange, ne pouvant guère employer que la dou-

ceur contre des populations que les traités garantissaient, et qui auraient été couvertes contre la violence par les lances de la Suisse.

L'agent de Rome, en ces quartiers, fut le célèbre jésuite Antonio Possevino <sup>1</sup>, le professeur, l'érudit, le diplomate, le confesseur des rois du Nord. Il organisa lui-même les persécutions contre les Vaudois du Piémont, et il forma, dirigea son élève, François de Sales, à gagner par adresse les protestants de Savoie.

Cette terrible histoire des Vaudois, dois-je en parler ou m'en taire? En parler? elle est trop cruelle; personne ne la racontera sans que la plume n'hésite, et que l'encre, en écrivant, ne blanchisse de larmes <sup>2</sup>. Si pourtant je n'en dis rien, on ne sentira jamais le plus odieux du système, l'artificieuse politique qui fit employer des moyens tout opposés en des questions semblables : ici la férocité, là une étrange douceur.

<sup>1</sup> Voyez sa *Vie*, par Dorigny, p. 505, Bonneville, *Vie de saint François*, p. 49, etc.

<sup>2</sup> Lisez la trilogie des grands historiens vaudois : Gilles, Léger, Arnaud (1644, 1669, 1710). — Joignez-y la carte précieuse et l'admirable description du pays, qu'on trouve au t. 4<sup>or</sup> de l'histoire de M. Muston. Quand je reçus chez moi avec tant d'intérêt ce fils des martyrs, j'étais loin de croire que son livre plein de modération, d'oubli, de pardon, lui coûterait sa patrie.

Un seul mot, et j'en serai quitte. Les bourreaux les plus cruels furent des femmes, les pénitentes des jésuites de Turin; les victimes furent des enfants! Au seizième siècle, on les détruisait: il y eut quatre cents enfants de brûlés en une fois dans une caverne; au dix-septième, on les volait. L'édit de pacification, accordé aux Vaudois en 1655, promet pour grâce singulière qu'on n'enlèvera plus leurs enfants âgés de moins de douze ans; au-dessus de cet âge, il est permis de les prendre<sup>1</sup>:

Ce nouveau genre de persécutions, plus cruel que les massacres, caractérise l'époque où les jésuites entreprirent de s'emparer partout de l'éducation des enfants. Ces *plagiaires*<sup>2</sup> impitoyables, qui les enlevaient à leurs mères, ne voulaient autre chose que les élever à leur guise, leur faire abjurer leur foi, leur faire haïr leur famille, les armer contre les leurs.

Ce fut, comme je l'ai dit, un professeur jésuite, Possevino, qui renouela la persécution

<sup>1</sup> L'édit porte qu'aucun Vaudois ne pourra être forcé de se faire catholique: « N'ei figliuoli potranno esser tolti alli loro parenti, men-  
tre che sono in età minore, cioè li maschi di dodici, e le femine  
di dieci anni. »

<sup>2</sup> *Plagiarius*, au sens propre, signifie, comme on sait, *voleur d'hommes*.

vers le temps qui nous occupe. Là même, enseignant à Padoue, eut pour élève le jeune François de Sales, qui déjà avait passé un an à Paris, au collège de Clermont<sup>1</sup>. Il était d'une de ces familles de Savoie, très-militaires, très-dévotes, qui pendant si longtemps ont fait la guerre à Genève. Pour la guerre de séduction qu'on voulait commencer alors, il avait toutes les armes : dévotion tendre et sincère, parole vive et chaude, charme singulier de bonté, de beauté, de gentillesse. Ce charme, qui ne l'a senti dans le sourire des enfants de Savoie, naïfs, mais si avisés ?

Toute la grâce du ciel avait plu sur celui-ci; il faut bien le croire, puisque avec ce mauvais temps, ce mauvais goût, ce mauvais parti, parmi le monde fin et faux qui l'exploita, il resta pourtant saint François de Sales. Tout ce qu'il a dit ou écrit, sans être irréprochable, est char-

<sup>1</sup> Le beau portrait de Sainte-Beuve, que tout le monde a lu, me permet d'omettre une foule de détails. Seulement, j'ai cru devoir indiquer avec précision l'influence que les jésuites exercèrent sur le saint, et la façon dont ils l'exploitèrent. Voyez les biographes; le capitaine Bonneville, le feuillant Jean de Saint-François, le minime La Rivière, le jésuite Talon, Longuetterre, l'évêque Maupas du Tour, et surtout les lettres du saint; j'ai eu constamment sous les yeux l'édition de 1833.

mant, plein de cœur, d'une gentillesse originale d'enfant de génie, qui, tout en faisant sourire, n'attendrit pas moins. Partout ce sont de vives sources qui jaillissent, des fleurs et des fleurs, de petits ruisseaux qui courent, comme par une jolie matinée de printemps après la pluie. Il y a peut-être à dire qu'il s'amuse tant aux fleurettes, que souvent ce n'est plus bouquet de bergère, mais bouquet de bouquetière, comme dirait sa Philothée; il les prend toutes, il en prend trop; il y en a, dans le nombre, de couleurs mal assorties et baroques. C'est le goût du temps, il faut l'avouer; le goût savoyard en particulier ne craint pas le laid; une éducation de jésuite ne fait pas haïr le faux.

Mais quand même il n'eût pas été un si charmant écrivain, l'attrait singulier qui était en sa personne n'eût pas moins agi. Sa blonde et douce figure, qui fut toujours un peu enfantine, ravissait au premier regard; les petits enfants, sur les bras de leurs nourrices, ne pouvaient, dès qu'ils l'avaient vu, en ôter les yeux. Lui, il les aimait fort aussi; il leur passait volontiers la main sur leur petite tête. « Voilà mon petit ménage, disait-il, voilà mon petit ménage. » Les enfants allaient après lui, les mères suivaient les enfants.

Petit ménage? petit manège? parfois l'un ressemble à l'autre. Enfant d'apparence, au fond le bonhomme était très-fin, S'il permet aux religieuses tel et tel petit mensonge<sup>1</sup>, faut-il croire qu'il se les soit refusés toujours à lui-même?... Quoi qu'il en soit, le vrai mensonge fut moins dans ses paroles que dans sa position ; il fut évêque pour donner l'exemple d'immoler au pape les droits des évêques. Pour l'amour de la paix, pour couvrir les divisions des catholiques d'une apparente union, il rendit aux jésuites le service essentiel de sauver leur Molina accusé à Rome ; il obtint que le pape imposât silence aux amis et aux ennemis de la Grâce.

Cet homme, de nature si douce, ne s'en tint pas cependant aux moyens de douceur et de persuasion. Dans son zèle de convertisseur, il appela au secours des moyens moins honorables, l'intérêt, l'argent, les places, enfin l'autorité, la peur ; il fit aller le duc de Savoie de village en village, et lui conseilla enfin de chasser les derniers qui refusaient d'abjurer leur foi<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Petits mensonges, petites ruses, petits détours. Voyez, par exemple, OEuvres, t. VIII, p. 496, 223, 342.

<sup>2</sup> Nouvelles lettres inédites, publiées par M. Datta, 1835, t. I, p. 247. Voir aussi sur l'intolérance de saint François, les p. 430-434,

L'argent, très-puissant dans ce pays pauvre, lui semblait un moyen si naturel et tellement irrésistible, qu'il alla jusque dans Genève marchander le vieux Théodore de Bèze, et lui offrit de la part du pape quatre mille écus de pension.

C'est un spectacle de le voir, évêque et prince titulaire de Genève, tourner autour de la ville, en faire le siège, organiser contre elle, par la Savoie, par la France, une guerre de séduction. L'argent, l'intrigue n'y suffisaient pas. Il fallait un charme plus doux pour amollir et fondre cet inabordable glacier de logique et de critique. Des couvents de femmes furent fondés, pour attirer, recevoir *les nouvelles converties*, pour leur offrir une amorce puissante d'amour et de mysticisme. Ils sont restés célèbres par les noms de M<sup>me</sup> de Chantal et de M<sup>me</sup> Guyon. La première y commença les molles dévotions de la Visitation; la seconde y écrivit son petit livre des *Torrents*, qui semble inspiré des Charmettes, de Meillerie, de Clarens, comme la *Julie* de Rousseau, moins dangereuse à coup sûr.

436, 441, et t. ix des OEuvres, p. 335, l'obligation pour les rois de frapper du glaive tous les ennemis du pape.

## CHAPITRE II.

Saint François de Sales et M<sup>me</sup> de Chantal. Visitation.—Quiétisme.  
Résultats de la direction dévote.

---

Saint François de Sales était fort populaire en France, et surtout dans les Bourgognes, qui gardaient depuis la Ligue un puissant levain de passions religieuses. Le parlement de Dijon le pria d'y venir prêcher. Il fut reçu par son ami André Frémiot, qui, d'abord conseiller au Parlement, était devenu archevêque de Bourges. Fils d'un président fort estimé à Dijon, il était frère de M<sup>me</sup> de Chantal, et par conséquent grand-oncle de M<sup>me</sup> de Sévigné, petite-fille de celle-ci<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voyez les biographes de M<sup>me</sup> de Chantal (le jésuite Fichet, l'évêque Maupas), et surtout ses lettres, malheureusement incomplètes, 3 vol. in-12, 1753.

Les biographes de saint François et de M<sup>me</sup> de Chantal, pour rendre la rencontre romanesque et merveilleuse, supposent, avec peu de vraisemblance, qu'ils ne se connaissaient point, qu'ils avaient à peine entendu parler l'un de l'autre; ils s'étaient vus seulement dans leurs songes ou leurs visions. Au carême que le saint prêcha à Dijon, il la remarqua entre toutes les dames, et, descendant de la chaire : « Quelle est donc, dit-il, cette jeune veuve qui écoutait si attentivement la parole de Dieu? — C'est ma sœur, dit l'archevêque, la baronne de Chantal. »

Elle avait alors (en 1604) trente-deux ans; saint François en avait trente-sept. Elle était née par conséquent en 1572, l'année de la Saint-Barthélemi. Elle apporta en naissant quelque chose d'austère, mais de passionné, de violent. Elle n'avait que six ans; un gentilhomme huguenot lui donne des bonbons, et elle les jette au feu. « Monsieur, voilà comme les hérétiques brûleront en enfer, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. Si vous donniez un démenti au Roi, mon papa vous feroit pendre; qu'est-ce donc de donner tant de démentis à Notre-Seigneur! »

Avec toute sa dévotion et sa passion, c'était

un esprit positif. Elle avait très-bien gouverné la maison et la fortune de son mari. Elle administra sagement celles de son père et de son beau-père. Elle demeurait chez ce dernier, qui autrement n'eût pas laissé son bien aux jeunes enfants de M<sup>me</sup> de Chantal.

C'est un enchantement de lire les vives et charmantes lettres par lesquelles s'ouvre la correspondance de saint François de Sales avec « sa chère sœur et sa chère fille. » Rien de plus pur, de plus chaste, mais aussi, pourquoi ne le dirions-nous pas ? rien de plus ardent. Il est curieux d'observer l'art innocent, les caresses, les tendres et ingénieuses flatteries dont il enveloppe les deux familles de Frémiot et de Chantal ; le père d'abord, le bon président Frémiot, qui, dans sa bibliothèque, commence à faire de pieuses lectures et songe au salut ; le frère ensuite, l'ex-conseiller, archevêque de Bourges ; il écrit tout exprès pour lui un petit traité sur la manière de prêcher. Il ne néglige nullement le beau-père, le rude baron de Chantal, vieux débris des guerres de la Ligue, qui est la croix de sa belle-fille. Mais de tous, les petits enfants sont ceux auxquels il fait le mieux sa cour ; il a pour eux mille tendresses, mille ca-

resses pieuses, telles qu'un cœur de femme, de mère, les eût à peine trouvées. Il prie pour eux, et il veut que ces petits le mettent dans leurs prières.

Une seule personne est difficile à apprivoiser dans cette maison, le confesseur de M<sup>me</sup> de Chantal. Il faut apprendre, dans cette lutte du directeur contre le confesseur, tout ce qu'il peut y avoir d'adresse, de ménagements habiles, de ruse, dans une ardente volonté. Ce confesseur était un dévot personnage, mais borné, de petit esprit, de petites pratiques. Le saint veut être son ami; il soumet d'avance à ses lumières les conseils qu'il pourra donner. Il rassure habilement M<sup>me</sup> de Chantal, qui n'était pas sans scrupule sur son infidélité spirituelle, et qui, se sentant sur une pente si douce, craignait d'avoir abandonné la rude voie du salut. Il ménage ce scrupule pour mieux le lever; doit-elle l'avouer au confesseur, il lui fait entendre finement qu'elle peut s'en dispenser.

Il déclare en vrai vainqueur qui n'a rien à craindre, qu'à la différence de l'autre, inquiet, chagrin, jaloux, qui veut être seul obéi, lui, il ne l'oblige à rien, il la laisse tout à fait libre. Nulle obligation, sinon celle de l'amitié chré-

tienne, dont le lien est appelé par saint Paul le lien de perfection. Tous les autres liens sont temporels, même celui de l'obéissance; mais celui de la charité croît avec le temps; il est exempt du tranchant de la mort. *La dilection est forte comme la mort*, dit le Cantique des Cantiques. Il lui dit ailleurs avec beaucoup de naïveté et d'élévation : « Je n'ajoute pas un seul brin à la vérité; je parle devant le Dieu de mon cœur et du vôtre; chaque affection a sa particulière différence d'avec les autres; celle que je vous ai, a une certaine particularité qui me console infiniment, et, pour tout dire, qui m'est extrêmement profitable. *Je n'en voulois pas tant dire*, mais un mot tire l'autre, et puis je pense que vous le ménagerez bien » (14 oct. 1604).

Dès ce moment, l'ayant toujours présente devant les yeux, il l'associe non-seulement à sa pensée religieuse, mais, ce qui étonne, aux actes même du prêtre. C'est généralement avant ou après la messe qu'il lui écrit; c'est à elle, à ses enfants, qu'il pense, dit-il, *au moment de la communion*. Ils font pénitence aux mêmes jours, communient ensemble, quoique séparés; *il l'offre à Dieu, lorsqu'il lui offre son fils*<sup>1</sup> :

<sup>1</sup> « Je vous donne, et votre cœur de veuve, et vos enfants, tous les

Cet homme rare, en qui une telle union n'altéra jamais un moment la sérénité, put s'apercevoir, bientôt que l'âme de M<sup>me</sup> de Chantal était loin d'être aussi paisible. C'était une nature forte, un cœur profond. Le peuple, la bourgeoisie, les sérieuses familles de robe dont elle sortait, apportaient au monde un esprit plus âpre, mais plus sincère et plus vrai, que les races élégantes et nobles, usées au seizième siècle. Les derniers venus étaient neufs ; vous les trouvez partout, ardents, sérieux, dans les lettres, dans la guerre, dans la religion ; ils donnent au dix-septième tout ce qu'il eut de grave et de saint. Celle ci, pour être une sainte, n'en avait pas moins des abîmes de passion inconnue.

Ils s'étaient quittés depuis deux mois à peine, lorsqu'elle lui écrivit qu'elle voulait le revoir. Et en effet, ils se réunirent à moitié chemin, en Franche-Comté, au célèbre pèlerinage de Saint-Claude. Là elle fut heureuse, là elle versa tout son cœur, se confessa à lui pour la première fois, et fit entre ses mains le vœu si doux

jours à notre Seigneur, en lui offrant son Fils » (1<sup>er</sup> novembre 1605).  
— « Le Seigneur sait si j'ai communié sans vous, dès mon départ de votre ville » (21 novembre 1604). OEuvres, t. VIII, p. 344, 272, etc.

à déposer en des mains aimées, vœu d'obéissance.

Six semaines ne sont pas passées ; elle lui écrit qu'elle voudrait le voir encore. Ce n'est plus qu'orages en elle, que tentations ; elle est entourée de ténèbres, de doutes, *même sur la foi* ; elle n'a plus de force pour vouloir ; elle voudrait voler, hélas ! elle n'a pas d'ailes !... Et au milieu de ces choses grandes et tristes, cette grave personne semble un peu enfant ; elle aurait envie qu'il ne la nommât plus *Madame*, mais *Ma sœur*, *Ma fille*, comme il l'appelait quelquefois.

Ailleurs elle dit cette parole sombre : « Il y a quelque chose en moi qui n'a jamais été satisfait » (21 nov. 1604).

La conduite du saint mérite d'être observée. Cet homme, si fin ailleurs, ne veut entendre ici qu'à moitié. Loin d'attirer M<sup>me</sup> de Chantal à la vie religieuse qui l'eût mise dans sa main, il essaye de la raffermir dans sa place de mère, de fille, près de ses enfants, près de deux vieillards dont elle est la mère aussi. Il l'occupe de ses devoirs, de ses affaires, de ses dettes à payer. Pour ses doutes, il n'y faut pas réfléchir, ni raisonner. Elle lira parfois de bons livres ; comme tels, il lui conseille quelques mau-

vais traités mystiques. Si l'*ânesse* regimbe (il désigne ainsi la chair, la sensualité), on peut la *flatter* de quelques coups de discipline.

Il paraît avoir très-bien senti à cette époque que les rapprochements entre deux personnes si unies de cœur n'étaient pas sans inconvénient. Aux prières de M<sup>me</sup> de Chantal, il répond avec prudence ; « Je suis lié ici pieds et mains ; et pour vous, ma bonne sœur, l'incommodité du voyage passé ne vous étonne-t-elle pas ? » Ceci est écrit en octobre, à la veille d'une saison assez rude dans le Jura et aux Alpes : « Nous verrons entre ci et Pâques, »

Elle alla à cette époque le voir chez sa mère ; puis, se retrouvant seule à Dijon, elle devint fort malade. Occupé de controverse à cette époque, il semblait la négliger. Il écrivait de moins en moins, éprouvant sans doute le besoin d'enrayer dans cette route rapide. Pour elle, toute cette année ( 1605 ) se passe violemment entre les tentations et les doutes ; elle ne sait plus à la fin si elle ne va pas s'enterrer aux Carmélites, ou bien se remarier.

Un grand mouvement religieux se faisait alors en France, mouvement peu spontané, très-pré-médité, très-artificiel, mais pourtant immense

dans les résultats. Les riches et puissantes familles de robe et de finance, par zèle, par vanité, y donnaient l'impulsion. Acôté de l'Oratoire, fondé par le cardinal de Bérulle, une femme singulièrement active et ardente, une sainte engagée dans toute l'intrigue dévote, M<sup>me</sup> Acarie (la bienheureuse Marie de l'Incarnation) établissait les Carmélites en France, les Ursulines à Paris. L'austérité passionnée de M<sup>me</sup> de Chantal la poussait aux Carmélites ; elle consultait parfois un de leurs supérieurs, docteur de Sorbonne <sup>1</sup>. Saint François de Sales sentit le péril, et il n'essaya plus de lutter. Il accepta dès lors M<sup>me</sup> de Chantal. Dans une lettre charmante, il lui donne, au nom de sa mère, sa jeune sœur à élever.

Il semble que, tant qu'elle eut ce cher gage, elle fut un peu plus tranquille ; mais elle le perdit bientôt. Cette enfant, tant aimée et tant soignée, mourut chez elle dans ses bras. Elle ne peut cacher au saint, dans l'excès de sa douleur, qu'elle a demandé à Dieu de mourir plutôt ; elle a été jusqu'à le prier de prendre à la place un de ses enfants !

<sup>1</sup> Cf. Saint François, OEuvres, VIII, 336, avril 1606 : et Tabaroud, Vie de Bérulle, I, 57, 58, 95, 141.

Ceci eut lieu en novembre (1607). C'est trois mois après que nous trouvons dans les lettres du saint la première idée de rapprocher enfin de lui une personne si éprouvée, et qui lui semblait d'ailleurs un instrument des desseins de Dieu.

La vivacité extrême, j'allais dire la violence avec laquelle M<sup>me</sup> de Chantal rompit tout pour suivre une impulsion donnée avec tant de réserve, n'indique que trop tout ce qu'il y avait de passion dans ce cœur ardent. C'était une grande difficulté de laisser là ces deux vieillards, son père, son beau-père, son fils même, qui, dit-on, se coucha sur le seuil de la porte pour l'empêcher de passer. Le bon vieux M. Frémiot fut gagné moins par sa fille que par les lettres du saint qu'elle fit intervenir. Nous avons encore la lettre résignée, mais toute trempée de larmes, où il donne son consentement ; cette résignation, au reste, ne semble avoir guère duré. Il mourut un an après.

Voilà donc qu'elle a passé sur son fils et sur son père ; elle arrive à Annecy... Que serait-il advenu si le saint n'eût trouvé un aliment à cette puissante flamme qu'il avait trop allumée, plus qu'il ne voulait lui-même ?

Le lendemain de la Pentecôte, il l'appelle après la messe : « Eh bien, ma fille, je suis résolu de ce que je veux faire de vous. — Et moi, résolue de vous obéir. » Et elle se jeta à genoux. « Il faut entrer dans Sainte Claire. — Me voici toute prête, dit-elle. — Non, vous n'êtes pas assez robuste ; il faut être sœur dans l'hôpital de Beaune. — Tout ce qu'il vous plaira. — Ce n'est pas encore ce que je veux ; soyez Carmélite. » Il l'éprouva ainsi de plusieurs manières, et il la trouvait toujours obéissante : « Eh bien, dit-il, rien de tout cela... Dieu vous appelle à la Visitation. »

La Visitation n'avait rien de l'austérité des anciens ordres : le fondateur dit lui-même que ce n'était *presque pas une religion*. Nulle pratique gênante, point de veilles, peu de jeûnes, un petit office, de courtes prières, point de clôture (dans les commencements) ; les sœurs, tout en attendant la visite de l'Époux divin, l'allaient visiter dans ses pauvres, ses malades, qui sont ses membres vivants. Rien n'était mieux combiné pour calmer l'orage intérieur que ce mélange de charité active. M<sup>me</sup> de Chantal, qui avait été d'abord une bonne mère de famille, une sage maîtresse de maison, fut heureuse

de trouver, jusque dans la vie mystique, l'emploi de ses facultés économiques et positives, de se vouer au détail laborieux de l'établissement d'un grand ordre, de voyager, sous une direction aimée, de fondation en fondation. Ce fut un double trait de sagesse dans le saint ; il l'employa, et il l'éloigna.

Avec toute cette prudence, il faut dire que le bonheur de concourir au même but, de fonder ensemble, de créer ensemble, fortifia encore l'attache si forte. Il est curieux de voir comme ils resserrèrent le lien en voulant le dénouer. Contradiction touchante : en même temps qu'il lui prescrit de se détacher de celui *qui fut sa nourrice*, il proteste *que cette nourrice ne lui manquera jamais*. Le jour même où il perdit sa mère, il écrit ces fortes paroles : « C'est à vous que je parle, à vous dis-je, à qui j'ai donné la place de cette mère en mon mémorial de la messe, sans vous ôter celle que vous aviez, car je n'ai su le faire, tant vous tenez ferme ce que vous tenez en mon cœur, et par ainsi, *vous y tenez la première et la dernière!* »

Je ne crois pas qu'un mot plus fort ait jamais échappé au cœur dans un jour plus solennel. Combien dut-il entrer brûlant dans une âme

déjà tout endolorie de passion !... Comment s'étonnet-il après cela qu'elle lui écrive . « Priez Dieu que je ne vous survive pas. » Ne voit-il pas qu'à chaque instant il blesse, et ne guérit que pour blesser?...

Les religieuses de la Visitation, qui ont publié quelques-unes des lettres de leur fondatrice <sup>1</sup>, en ont prudemment supprimé beaucoup, qui, disent-elles elles-mêmes, « ne sont propres qu'à être serrées dans le cabinet de la charité. » Il en reste encore assez pour voir la profonde blessure qu'elle porta jusqu'au tombeau <sup>2</sup>.

La Visitation n'étant soutenue ni par la charité active qu'on lui interdit bientôt, ni par la

<sup>1</sup> Je n'ai rien lu, dans aucune langue, de plus passionné, de plus combattu, de plus naïf et pourtant de plus subtil, qu'une lettre de M<sup>me</sup> de Chantal sur le désir et la souffrance du dépouillement. On comprend qu'il s'agit d'une âme qui fait effort pour s'arracher sa plus chère affection. — Cette lettre doit à son obscurité, sans doute, de n'avoir pas été proscrite par les Visitandines. *Lettres de M<sup>me</sup> de Chantal*, t. 1. p. 27, 30. — Cf. une autre lettre de la même, dans les *OEuvres de saint François*, t. x, p. 439, août 1619.

<sup>2</sup> Vingt ans après la mort de saint François, l'année même où elle mourut, révéérée déjà comme une sainte, elle écrit quelques lettres au sévère abbé de Saint-Cyran, alors prisonnier à Vincennes, et c'est pour s'entretenir encore avec lui du cher souvenir. *Lettres chrétiennes et spirituelles de Jean du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran*, 1645, in-4°, t. 1, p. 53-86. Le plus austère des hommes semble un moment touché et attendri.

culture intellectuelle qui avait fait la vie du Paraclet et autres couvents du moyen âge, il ne lui restait, ce semble, que l'ascétisme mystique. Mais la modération du fondateur, très-conforme à la tiédeur du temps, avait banni du nouvel institut l'austérité des anciens ordres, ces pratiques cruelles qui tuaient les sens en tuant le corps même... Donc, ni activité, ni étude, ni austérité. Dans ce vide, deux choses apparurent dès l'origine : d'une part, le petit esprit, le goût des petites pratiques, des dévotions bizarres ; ainsi M<sup>me</sup> de Chantal se tatoua le sein du nom de Jésus. D'autre part, un attachement sans règle, borne, ni mesure, pour le directeur.

En tout ce qui concerne saint François de Sales, la sainte se montre très-faible ; après sa mort, elle délire, et se laisse maîtriser aux rêves, aux visions. Elle croit, dans les églises, aux parfums célestes qu'elle seule a sentis, reconnaître la chère présence. Elle lui porte sur son tombeau un petit livre composé de tout ce qu'il a écrit ou dit sur la Visitation, « le priant que, s'il y avoit quelque chose contre ses intentions, il voulût bien l'effacer. »

En 1631, dix ans après la mort de saint François de Sales, on ouvrit solennellement son tom-

beau et l'on trouva son corps tout entier. « Il fut posé dans la sacristie du monastère, où, sur les neuf heures du soir, le monde s'étant retiré, elle y mena sa communauté, et se mit en oraison près du corps dans une extase d'amour et d'humilité... Comme il étoit défendu d'y toucher, elle fit un acte signalé d'obéissance en s'abstenant de lui baiser la main. Le lendemain matin, en ayant obtenu la permission, elle se baissa pour faire porter la main du Bienheureux sur sa tête, lequel, comme s'il eût été en vie, l'étendit et la serra par une paternelle et tendre caresse; elle sentit très-sensiblement ce mouvement surnaturel... On garde aujourd'hui comme une double relique le voile qu'elle portoit alors. »

Que d'autres soient embarrassés ici pour trouver le vrai nom de ce sentiment respectable, qu'une fausse réserve les arrête; qu'ils l'appellent amour filial, amour fraternel. Nous, nous le nommerons simplement d'un nom que nous croyons saint; nous l'appellerons l'amour.

Nous devons croire le saint lui-même, quand il affirme que ce sentiment contribua puissamment à son progrès spirituel. Toutefois, ceci ne suffit pas. Il faut voir quel en fut l'effet sur M<sup>me</sup> de Chantal.

Toute la doctrine qu'on pourrait tirer des écrits de saint François, parmi beaucoup d'excellents conseils pratiques, se résumerait pourtant par ces mots : *Aimer, attendre.*

Attendre la visitation de l'Époux divin. Loin de conseiller l'action ou la volonté d'agir, il craint même le mouvement, jusqu'à exclure le mot d'*union* avec Dieu, qui impliquerait un mouvement pour s'unir; il veut que l'on dise : *unité*, il faut rester dans l'*amoureuse indifférence*... « Je veux peu de chose, dit-il; ce que je veux, je le veux fort peu. Je n'ai presque point de désirs; mais, si j'étois à renaitre, je n'en aurois point du tout. Si Dieu venoit à moi, j'irois aussi à lui; *s'il ne vouloit pas venir à moi, je me tiendrois là et n'irois pas à lui.* »

Cette absence de désirs exclut jusqu'au désir de la vertu. C'est le dernier terme où le saint parait arriver peu de temps avant sa mort. Il écrit, le 10 août 1619 : « Dites que vous renoncez à toutes les vertus, n'en voulant qu'à mesure que Dieu vous les donnera, ni *ne voulant avoir aucun soin de les acquérir*, qu'à mesure que sa bonté vous emploiera à cela pour son bon plaisir. »

Si la volonté propre disparaît à ce point, qui

prendra la place ? La volonté de Dieu apparemment... Seulement, n'oublions pas que si ce miracle se fait, il en résultera un état d'inaltérable paix, d'immuable force. A ce signe, à nul autre, nous devons le reconnaître.

M<sup>me</sup> de Chantal nous apprend elle-même que l'effet fut tout contraire. Quoiqu'on ait habilement arrangé sa vie, mutilé ses lettres, il en reste assez pour voir dans quel orage de passion elle a passé ses jours. La vie tout entière, une longue vie, tout occupée de soins positifs, de fondations, d'administration, ne fait rien pour la calmer ; le temps l'use et la détruit, sans rien changer au martyre intérieur. Elle finit par cet aveu dans ses derniers jours : « Toutes les peines que j'ai souffertes pendant le cours de ma vie n'ont point été comparables aux tourments que j'endure maintenant, étant réduite à tel point, que rien ne me peut contenter, ni donner aucun soulagement, sinon ce seul mot, *la mort...* »

Je n'avais pas besoin qu'elle le dît ; je l'aurais trouvé sans elle. Cette culture exclusive de la sensibilité, quelques vertus qui puissent l'ennobler, a l'infaillible résultat de troubler l'âme.

de la rendre faible et souffrante au dernier degré. Ce n'est pas impunément qu'on absorbe dans l'amour la volonté, qui fait la force de l'homme, la raison, qui fait sa paix.

J'ai parlé ailleurs <sup>4</sup> des rares, mais très-beaux exemples que donna le moyen âge dans ses doctes religieuses, qui associèrent ensemble la science et la piété. Ceux qui les formèrent ainsi ne craignirent pas apparemment de développer en elles la raison et la volonté. La science rend l'âme inquiète, dit-on, et, trop curieuse, elle nous éloigne de Dieu... Comme s'il y avait une science qui ne fût en lui, comme si la lumière divine réfléchie dans la science n'avait pas une vertu de sérénité, une puissance pour calmer les cœurs, leur communiquant la paix des vérités éternelles, des indestructibles lois qui seront encore quand les mondes auront fini.

Dans tout ceci qui accusé-je ? l'homme ? à Dieu ne plaise ! la méthode seulement.

Cette méthode qu'on a appelée *quiétisme* lorsqu'on l'a réduite en système, et qui, comme on le verra tout à l'heure, est celle en général de

<sup>4</sup> Dans un fragment sur *l'Éducation des femmes au moyen âge*, réimprimé à la suite de mon Introduction à l'Histoire universelle, 3<sup>e</sup> édition, 1844.

La *direction dévote*<sup>1</sup>, n'est autre chose que le développement de notre passivité, de nos instincts d'inertie; le résultat, à la longue, c'est la paralysie de la volonté, l'anéantissement de ce qui constitue l'homme même.

Saint François de Sales était, ce semble, l'un de ceux qui pouvaient le mieux conserver la vie dans un système de mort. Ce n'en est pas moins lui, si loyal et si pur, qui introduit le système à cette époque. Il ouvre au dix-septième siècle la porte des voies passives.

Nous sommes à l'aube du siècle, dans la fraîcheur du matin, et la brise souffle des Alpes. Voyez pourtant, M<sup>me</sup> de Chantal défaille et respire à peine... Que sera-ce donc le soir?

Le bon saint homme, dans une lettre charmante, se représente un jour sur le lac de Genève, « en une petite barquette, » conduit par la Providence, bien obéissant « au nocher qui défend de remuer, et bien aise de n'avoir pour appui qu'un ais de trois doigts. » Le siècle est embarqué avec lui, et, sous cet aimable guide, il vogue aux écueils; ces eaux pro-

<sup>1</sup> Tellement inhérente à la *direction dévote*, que vous la retrouvez dans les adversaires mêmes du quiétisme. V. les Lettres de Bossuet aux religieuses qu'il dirigeait.

fondes, vous le reconnaîtrez plus tard, sont celles du quiétisme ; et si votre œil est pénétrant, dans ce transparent abîme vous verrez déjà Molinos <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le principe est le même chez saint François de Sales et tous les quiétistes, à quelque degré qu'ils le soient ; c'est l'*anéantissement de la volonté* posé comme *idéal de perfection*. Saint François ne recommande pas l'anéantissement pour état *habituel* de l'âme ; les autres veulent que cet état, qui est celui de perfection, devienne *habituel*, s'il se peut (Fénélon), ou même *perpétuel* (Molinos). V. plus bas, p. 114. — Bossuet cherche et trouve dans saint François quelques passages contraires à sa doctrine générale ; ils prouvent seulement que le saint n'est pas conséquent.

### CHAPITRE III.

Isolément de la femme. Dévotion aisée. Théologie mondaine des jésuites et de Rome. La femme et l'enfant exploités. Guerre de Trente ans, 1618-1648. — Dévotion galante. Romans dévots. Casuistes.

---

Jusqu'ici nous avons parlé d'une rare exception, d'une vie de femme pleine d'œuvres, et doublement remplie, vie de sainte et de fondatrice, mais d'abord vie d'épouse, de mère de famille, de sage maîtresse de maison. Les biographes de M<sup>me</sup> de Chantal remarquent comme chose singulière qu'elle ait, mariée et veuve, conduit elle-même sa maison, gouverné ses gens, administré le bien de son mari, de son père et de ses enfants.

Cela en effet devient rare alors. Le goût du

*ménage* et des soins domestiques que nous trouvons partout au seizième siècle, principalement dans les familles de robe et de bourgeoisie, perd beaucoup au dix-septième, chacun veut vivre *noblement*. Le désœuvrement est un goût de l'époque qui sort aussi de la situation. La société entière est désœuvrée le lendemain des guerres de religion ; toute action locale a cessé, et la vie centrale, celle de cour, commence à peine. La noblesse a fini ses aventures, pendu l'épée au clou ; le bourgeois n'a plus rien à faire, plus de complots, d'émeutes, de processions armées. L'ennui de ce désœuvrement pèsera spécialement sur la femme ; elle va se trouver tout à la fois inoccupée et isolée. Au seizième siècle elle était en communication avec l'homme par les grandes questions qui se débattaient dans la famille même, par les périls communs, par les craintes et les espérances. Rien de tout cela au dix-septième siècle.

Ajoutez une chose grave qui risque fort d'augmenter dans les temps qui vont suivre ; c'est que dans chaque profession, l'esprit de spécialité, de détail, qui peu à peu absorbe l'homme, a cet effet de l'isoler dans la famille, de le rendre en quelque sorte muet pour sa

femme et pour les siens. Il ne leur communique plus sa pensée de chaque jour ; ils ne pourraient rien comprendre aux minuties difficiles , aux petits problèmes techniques qui remplissent son esprit.

Mais au moins , la femme a-t-elle ses enfants pour la consoler ? Non ; au temps qui nous occupe , la maison , silencieuse et vide , n'est plus avivée du bruit des enfants ; l'éducation de famille devient une exception ; elle cède chaque jour à la mode de l'éducation collective. Le fils est élevé aux Jésuites ; la fille aux Ursulines , ou chez d'autres religieuses. La mère reste seule.

La mère et le fils , désormais séparés ! mal immense , qui contient en germe mille maux pour la famille , pour la société !... J'y reviendrai ailleurs.

Non-seulement séparés ; mais , par l'effet d'une vie toute contraire , ils seront de plus en plus opposés d'esprit , de moins en moins capables de s'entendre. L'enfant , petit savant en us ; la mère , ignorante et mondaine. Plus de langue commune entre eux

La famille dissoute ainsi sera bien plus ouverte aux influences du dehors. La femme et

l'enfant, une fois séparés, sont plus aisés à prendre ; seulement on y emploie des moyens différents. L'enfant est dompté, brisé, par l'accumulablement des études ; il faut qu'il écrive, écrive, qu'il copie, copie ; au plus, qu'il traduise, imite. La mère, au contraire, c'est par l'excès du vide et de l'ennui qu'on aura prise sur elle. La dame de château est seule au château ; le mari est à la chasse, à la cour. Madame la présidente est seule dans son hôtel, monsieur part le matin pour le Palais et revient le soir ; triste hôtel dans le Marais ou la Cité, une grande maison grise dans une noire petite rue.

La dame, au seizième siècle, charmaient son oisiveté par le chant, souvent par les vers. Au dix-septième siècle, on lui interdit les chansons mondaines ; quant aux chants religieux, elle s'en abstient bien mieux encore. Chanter un psaume ! ce serait se déclarer protestante ! Que lui reste-t-il donc ? rien que la dévotion galante, la conversation du directeur ou de l'amant.

Le seizième siècle, avec ses mœurs violentes et sa fluctuation d'idées, allait vivement, par saccades, de la galanterie à la dévotion, de Dieu au Diable ; il alternait brusquement entre le plai-

sir et la pénitence. Au dix-septième , on est bien plus habile ; grâce aux progrès de l'équivoque , on peut mener de front les deux choses , mêler les deux langages , parler amour et dévotion tout ensemble. Si vous écoutiez , témoin invisible , la conversation des belles ruelles , vous ne sauriez pas toujours distinguer qui parle , de l'amant ou du directeur.

Pour s'expliquer le succès singulier du dernier , il ne faut pas oublier la situation morale du temps , l'état de conscience inquiet et perplexe où tout le monde se trouvait le lendemain d'une époque aussi passionnée que celle des guerres de religion , Dans le triste loisir qui commençait , dans la nullité du présent , le passé revenait vivace et les souvenirs d'autant plus importuns. Pour beaucoup d'esprits , pour les faibles et orageuses âmes de femmes surtout , se réveillait la question terrible du salut et de la damnation.

Toute la fortune des jésuites , la confiance que leur donnèrent les grands , les belles dames , tinrent à la réponse adroite qu'ils trouvèrent à cette question. Un mot donc là-dessus qui est indispensable.

Qui peut nous sauver?... Le *théologien* d'une

part, de l'autre le *juriste* ou le philosophe, font à cette question des réponses opposées.

Le *théologien*, s'il est vraiment tel, fait la part la plus grande au christianisme, et répond : « C'est la grâce du Christ qui nous tient lieu de justice <sup>1</sup>, et sauve qui elle veut. Quelques-uns sont prédestinés au salut, le grand nombre à la damnation. »

Le *juriste* répond au contraire que nous sommes punis ou récompensés selon l'emploi bon ou mauvais que nous faisons librement de notre volonté ; nous sommes payés selon nos œuvres, selon la justice.

Voilà l'éternel procès du juriste et du théologien, de la justice et de la prédestination.

Pour mieux se figurer l'opposition des deux principes, qu'on se représente une montagne à deux pentes, et la crête étroite et tranchante, un fil de rasoir. D'une part, la prédestination qui damne ; de l'autre, la justice qui frappe... deux terreurs... Au sommet, le pauvre homme un

<sup>1</sup> C'est, à des degrés différents, la réponse commune des défenseurs de la Grâce, protestants, jansénistes, thomistes, etc. Mettez en face toutes les nuances du parti opposé, les jurisconsultes de l'antiquité et du moyen âge, les hérétiques pélagiens et semi-pélagiens, les philosophes modernes.

ped sur une pente, un pied sur l'autre, toujours près de glisser.

Et la peur de glisser, quand fut-elle plus forte qu'après ces grands crimes du seizième siècle, quand l'homme se trouvait si lourd et perdait l'équilibre ? On sait l'effroi de Charles IX après la Saint-Barthélemi ; il mourut faute d'un confesseur jésuite. Jean III de Suède, qui avait tué son frère, n'en mourut pas ; sa femme eut soin de faire venir le bon père Possevino, qui le blanchit et le fit catholique.

Le moyen que les jésuites employèrent pour tranquilliser les consciences, surprend fort au premier aspect<sup>1</sup>. Ils adoptèrent, avec adresse et ménagement, mais enfin ils adoptèrent le principe des juristes, à savoir : *que l'homme est sauvé ou perdu par ses œuvres, par l'emploi qu'il fait de son libre arbitre.*

Doctrine libérale, mais sévère, ce semble : vous êtes libre, partant responsable, punissable, Vous péchez, et vous expiez.

Le jurisconsulte, qui ne plaisante pas, veut ici une expiation sérieuse, personnelle au coupable : « Qu'il apporte sa tête, dit-il ; la loi le

<sup>1</sup> C'est la tentative éclectique de Molina : *Concordia*, etc.

guérira par le fer de la maladie de l'iniquité. »

Il vaut mieux que nous allions trouver le jésuite, nous en serons quittes à meilleur marché<sup>1</sup>. L'expiation avec lui n'a rien d'effrayant. D'abord, il prouvera souvent qu'il n'y a rien à expier. La faute, bien interprétée, deviendra peut-être un mérite. Au pis, si elle reste faute, elle sera lavée par de bonnes œuvres; or, de toutes, la meilleure c'est de se vouer aux jésuites, à l'intérêt ultramontain.

Sentez-vous tout ce qu'il y eut d'habile dans cette tactique des jésuites? D'une part, la doctrine de liberté et de justice que le moyen âge avait toujours reprochée aux jurisconsultes comme païenne, comme inconciliable avec le christianisme, les jésuites l'adoptent, et se présentent au monde comme amis et champions du libre arbitre.

D'autre part, ce libre arbitre, entraînant responsabilité et justice selon les œuvres, le pécheur en est fort embarrassé! Le jésuite arrive à point pour l'en soulager, il se charge de diriger

<sup>1</sup> Analogues en spéculation, ils diffèrent en pratique. Le juriste maintient la pénalité, et le jésuite supprime la pénitence. Voilà l'amorce réelle, le *petit poisson qui sert à prendre les gros*, selon l'emblème expressif : *Imago primi sæculi Societatis Jesu*.

cette liberté incommode, et réduit les œuvres à l'œuvre capitale de servir Rome. En sorte que la liberté morale, professée théoriquement, va tourner, en pratique, au profit de l'autorité.

**Double mensonge.** Ces gens qui s'intitulent jésuites, hommes de Jésus, enseignent que l'homme est sauvé moins par Jésus que par lui, par son libre arbitre. Ce sont donc des philosophes, des amis de la liberté? tout au contraire, les plus cruels ennemis de la liberté et de la philosophie.

C'est-à-dire, qu'avec le mot de *libre arbitre*, ils escamotent Jésus, sauf à escamoter avec le mot de *Jésus* la liberté qu'ils mettaient en avant.

La chose se simplifiant ainsi des deux parts, une sorte de marché tacite se fit entre Rome, les jésuites et le monde.

Rome livra le *christianisme*, le principe qui en fait le fond (le salut par le Christ). Mise en demeure de choisir entre cette doctrine et la contraire, elle n'osa décider <sup>1</sup>.

Les jésuites livrèrent *la morale* après la religion, réduisant les mérites moraux par lesquels

<sup>1</sup> Les jésuites obtinrent qu'on imposerait silence aux deux partis, c'est à dire que Rome ferait taire Molina et saint Thomas.

**L'homme fera son salut, à un seul, au mérite politique dont nous avons parlé, celui de servir Rome.**

**Le monde, que livra-t-il, en revanche ?**

**Le monde (la partie du monde éminemment mondaine, la femme) livra ce qu'il a de meilleur, la famille et le foyer. Ève trahit encore Adam, la femme l'homme, son mari, son fils.**

**Ainsi chacun vendit son Dieu. Rome vendit la religion, et la femme vendit la religion domestique.**

**Ces faibles âmes de femmes, après la grande corruption du seizième siècle, incurablement gâtées, pleines de passion et de peur, de mauvais désirs parmi les remords, saisirent avidement ce moyen de pécher en conscience, d'expier sans amender, sans amélioration ni retour vers Dieu. Elles furent heureuses de recevoir au confessionnal, pour toute pénitence, un mot d'ordre politique, une direction d'intrigue. Elles portèrent dans cette étrange manière d'expier, la violence même des passions coupables qu'il s'agissait d'expier ; et pour rester dans le péché, elles firent souvent des crimes <sup>1</sup>.**

<sup>1</sup> V. dans Léger, le vaste système d'espionnage, d'intrigue, de persécution secrète, que les grandes dames du Piémont et de France avaient organisé, sous la direction des jésuites.

La passion féminine, mobile dans tout le reste, fut soutenue ici par l'obstination virile de la main mystérieuse qui se cachait derrière elle. Sous cette action, à la fois molle et forte, ardente et persévérante, immuable comme le fer et fondante comme le feu, les caractères, les intérêts même, cédèrent à la longue.

Quelques exemples aideront à comprendre.

En France, le vieux Lesdiguières avait un grand intérêt politique à rester protestant : comme tel, il était le premier homme du parti. Roi du Dauphiné plutôt que gouverneur, il donnait la main aux Suisses, protégeait les populations romandes et vaudoises contre la maison de Savoie. Mais la fille de Lesdiguières est gagnée par le P. Cotton. Elle travaille habilement, patiemment, son père, et finit par lui faire abandonner cette grande position pour un titre vide, et changer sa religion contre le nom de comte.

En Allemagne, le caractère de l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup>, son intérêt, son rôle, c'était de rester modéré et de ne point se subordonner à son neveu Philippe II. Dans la violence et le fanatisme, il ne lui restait que la seconde place à prendre ; mais les filles de l'Empereur travail-

lèrent si bien que la maison d'Autriche s'unifia par mariage aux maisons de Lorraine et de Bavière. Les enfants de ces maisons étant élevés par les jésuites <sup>1</sup>, ceux-ci renouèrent en Allemagne le fil brisé de la destinée des Guises, et ils firent mieux cette fois que les Guises, ils firent à leur usage des instruments aveugles, des ouvriers en diplomatie, en tactique, ouvriers habiles certainement, mais purs ouvriers. Je parle de cette dure et dévote génération des Ferdinand II d'Autriche, des Tilly, des Maximilien de Bavière, ces consciencieux exécuteurs des hautes-œuvres de Rome, qui, sous la direction de leurs pédagogues, promènèrent si longtemps par l'Europe une guerre barbare et savante, impitoyable et méthodique. Les jésuites les y lancèrent, et ils les y surveillèrent; sur les ruines des villes en cendres, sur les champs couverts de morts, le jésuite trottait sur sa mule près du cheval de Tilly.

L'horreur de cette vilaine guerre, la plus laide qui fut jamais, c'est que la libre inspiration, l'élan spontané, y paraissent à peine. Dès son commencement, elle est artificielle et mécani-

<sup>1</sup> V. Ranke, *Papauté*; Dorigny, *Vie du P. Canisius*; et surtout P. P. Wolf, *Geschichte Maximilians*, I, 58, 95.

que<sup>1</sup>; c'est comme un combat de machines ou de fantômes. Ces êtres étranges, créés pour combattre un jour, marchent sans cœur et l'œil vide. Comment s'entendre avec eux? quelle parole leur adresser? quelle pitié peut-on en attendre?... Dans nos guerres de religion, dans celles de la Révolution, c'étaient des hommes qui combattaient; chacun mourait pour son idée, et, tombant sur le champ de bataille, s'enveloppait de sa foi. Ceux de la guerre de Trente ans n'ont point de vie personnelle, point d'idée qui leur soit propre; leur souffle n'est autre que celui du mauvais génie qui les pousse. Ces automates, de plus en plus aveugles, n'en sont pas moins acharnés. Nulle histoire ne ferait comprendre ce phénomène abominable, s'il n'en restait quelque image dans les peintures maudites de ce damné Salvator<sup>2</sup>.

Voilà donc ce fruit de douceur, de bénignité, de paternité; voilà comme, ayant d'abord par indulgence et connivence exterminé la morale,

<sup>1</sup> En exceptant, bien entendu, le moment électrique de Gustave-Adolphe.

<sup>2</sup> Le mot est dur, j'y ai regret. Si ce grand artiste peint si cruellement la guerre, c'est qu'il eut sans doute plus de cœur qu'aucun des contemporains, et qu'il sentit mieux l'horreur de cette terrible époque.

ayant surpris la famille, fasciné la mère et conquis l'enfant, ayant par un art du diable élevé l'*homme-machine*, on se trouva avoir créé un monstre, qui pour toute idée, toute vie, toute action, eut le *meurtre*, rien de plus.

Sages politiques, hommes aimables, bons pères, qui, avec tant de douceur, avez savamment et de loin arrangé la guerre de Trente ans<sup>1</sup>, séduisant Aquaviva, savant Canisius, bon Possevino, ami de saint François de Sales, qui n'admirerait la flexibilité de votre génie ? Tout en organisant la terrible intrigue de cette longue Saint-Barthélemi, vous discutiez avec le bon saint la différence qu'il faut faire de ceux « qui moururent *en amour*, et de ceux qui moururent *d'amour*. »

De ces douces théories à ces résultats atroces, quel fut le chemin ? Comment les âmes, énervées par la dévotion galante et la galanterie dévote, gâtées par les facilités quotidiennes d'une casuistique obligeante, se laissèrent mener endormies aux fils de la politique<sup>2</sup> ? Ce serait une

<sup>1</sup> V. spécialement dans Ranke, comment Aquaviva s'empara de l'esprit du jeune Maximilien de Bavière, qui devait jouer un si grand rôle dans la guerre de Trente ans.

<sup>2</sup> La facilité étonnante que l'on trouva d'abord dans cette grande

longue histoire. Pour la faire, il faut s'établir dans cette littérature nauséabonde, en pleine boue... Qui le fera sans mal de cœur ?

Un mot seulement, essentiel : c'est que, tout préparé que le monde pouvait être, par les mauvaises mœurs et le mauvais goût, aux tristes productions dont l'inondaient les jésuites, tout ce torrent d'eau fade eût passé sans laisser traces, s'ils n'y eussent mêlé quelque chose de l'aimable original qui avait enlevé les cœurs. Le charme de saint François de Sales, sa belle union spirituelle avec M<sup>me</sup> de Chantal, la sainte et douce séduction qu'il avait exercée sur les femmes et les enfants, servirent d'une manière indirecte, mais très-efficace, la grande intrigue religieuse.

Avec la petite morale et l'absolution au ralais, les jésuites pouvaient bien corrompre

entreprise, doit-elle s'expliquer par le génie des meneurs ? Vraiment, je ne le crois pas. L'esprit d'intrigue, une certaine adresse diplomatique, patiente et rusée, est-ce le génie ? Les jésuites célèbres du temps, ceux qui eurent le plus de succès dans les affaires, si nous les jugeons par ce qui reste d'eux, furent d'insipides écrivains, de lourds pédants, ou de beaux esprits grotesques. M. Ranke, avec son impartialité lienvillante, énumérant les héros des deux partis, dans ce combat de l'esprit humain, voudrait trouver un grand nom pour mettre en face de Shakspeare ; il cherche, et trouve Baldus.

les consciences, mais non pas les rassurer. Ils pouvaient jouer plus ou moins habilement du riche instrument de mensonge, que leur institut leur donnait, jouer la science, jouer l'art, la littérature, la théologie ; mais, de toutes ces touches fausses, tirer un son juste ? non !

Ce son juste et doux, c'est précisément saint François qui le leur donna. Ils n'eurent qu'à jouer d'après lui, pour rendre le faux un peu moins discordant. Les aimables qualités de ses livres, leurs jolis défauts, furent habilement exploités. Son goût pour la petitesse et l'humilité qui lui fait regarder de préférence les moindres de la création, les petits enfants, les petits oiseaux, les petits moutons, les abeilles, autorisa chez les jésuites le minutieux, l'étroit, les bassesses du style, les petitesse du cœur. Les innocentes hardiesses d'un ange pur comme la lumière, qui sans cesse montre Dieu dans sa plus douce révélation, dans la femme, dans l'allaitement, dans les divins mystères d'amour, elles enhardirent ses imitateurs aux plus scabreuses équivoques, et les firent avancer si loin dans ce jour douteux, qu'entre la galanterie et la dévotion, l'amant et le père spirituel, la ligne devint insensible.

L'ami de saint François de Sales, le bon évêque Camus, avec tous ses petits romans, aida beaucoup à cela. Ce ne fut plus que pieuses bergeries, Astrées dévotes, Amyntes ecclésiastiques<sup>1</sup>. La conversion sanctifie tout, je le sais, dans ces romans. Les amants finissent toujours par le couvent ou le séminaire; mais ils y vont par un bien long circuit, qui fait rêver en chemin.

Le goût du romanesque<sup>2</sup>, du fade, du genre benin et paternel, gagna ainsi aisément. Les innocents se trouvèrent avoir travaillé pour les habiles. Un saint François, un Camus firent la route au père Douillet.

L'essentiel pour les jésuites, c'était d'affaiblir, d'amoindrir, de rendre les âmes faibles et fausses, de faire les petits très-petits, et les simples idiots; une âme nourrie de minuties, amu-

<sup>1</sup> Dans l'*Alexis*, Camus s'excuse de faire des romans, c'est pour remplacer les romans mondains : « Il a fait comme ces nourrices qui prennent médecine pour purger leur nourrisson. » L'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal est curieux pour ses notes mss.

<sup>2</sup> Pour le goût du romanesque, ceux d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré. Le dernier éditeur de saint François voudrait avoir, pour écrire l'histoire du saint et de M<sup>me</sup> de Chantal, « la plume qui traça la mort d'Atala et les chastes amours de Cymodocée » (t. I, p. 243). Édition dédiée à Monseigneur l'archevêque de Paris. — L'idéal de l'écrit en ce genre, est la Vie de la Vierge, par l'abbé Orsini.

sée de brimborions, devait être facile à conduire. Les emblèmes, les rébus, les calembourgs moraux, où se plaisaient les jésuites, étaient très-propres à cela. En fait d'emblèmes ineptes, peu de livres rivalisent avec l'*Imago primi sæculi Societatis Jesu*.

Toutes ces petites sottises réussissaient à merveille chez les femmes désœuvrées, en qui l'esprit était faussé de longue date par la galanterie sans idées. Pour leur plaire, en tous les temps, il n'a fallu que deux choses : premièrement, les amuser, partager leur goût pour le petit, le romanesque et le faux ; secondement, les flatter, les gâter, dans leurs faiblesses, en se faisant plus faible, plus mol, plus femme qu'elles.

Voilà la route tracée pour tous. Comment l'amant prime-t-il le mari ? moins par la passion, le plus souvent, que par l'assiduité et la complaisance, en flattant la fantaisie. Eh bien ! le directeur n'emploiera pas d'autres moyens ; il flattera, et avec d'autant plus de succès qu'on attendait de son caractère, de sa robe, quelque austérité !... Mais qui empêche qu'un autre ne flatte encore plus ? Nous avons vu tout à l'heure un exemple (respectable, il est vrai) de ces infidélités spirituelles. De confesseur en

confesseur, plus doux, plus indulgents les uns que les autres, nous risquons de tomber bien bas. Pour l'emporter à la fin sur tant de directeurs commodes, il faut un degré tout nouveau de mollesse et de lâcheté. Il faut que le nouveau venu renverse les rôles, que de juge qu'il était au tribunal de la pénitence, il devienne suppliant, que la justice s'excuse au pécheur, que Dieu se mette à genoux !...

Les jésuites, qui par ces moyens écartèrent tant de directeurs, se rendent le témoignage que dans ce genre de concurrence ils n'avaient personne à craindre. En molle indulgence, en connivence déguisée, en subtilité pour attraper Dieu, ils savaient parfaitement que jamais on ne trouverait mieux qu'un directeur jésuite. Le père Cotton craignait si peu que ses pénitentes le quittassent, qu'au contraire il leur conseillait d'aller parfois aux autres confesseurs : « Allez, allez, disait-il ; tâtez-en, vous me reviendrez !<sup>1</sup> »

Qu'on se figure entre les confesseurs, directeurs, casuistes consultants, cette émulation gé-

<sup>1</sup> V. à ce sujet la singulière fatuité du jésuite Fichet, le mépris avec lequel il parle du premier directeur de M<sup>me</sup> de Chantal, qui était trop jaloux d'elle; il va jusqu'à l'appeler : « Ce berger... » (p. 123-135).

nérale pour tout justifier, pour trouver chaque jour quelque adroit moyen d'aller plus loin dans l'indulgence, d'innocenter tel cas nouveau qu'on croyait jusque-là coupable. Le résultat de cette guerre au péché, poussée à l'envi par tant de savants hommes, c'était qu'il disparût peu à peu de toute la vie humaine ; le péché ne savait plus où se réfugier, et l'on pouvait croire que dans un certain temps il n'y en aurait plus au monde.

Le grand livre des *Provinciales*, avec tout l'artifice de sa méthode, laisse pourtant une chose à regretter. En donnant la concordance des casuistes, l'auteur les présente en quelque sorte sur la même ligne, et comme contemporains. Il eût été bien autrement instructif de les dater, de rendre à chacun d'eux selon son mérite, dans le développement progressif de la casuistique, de montrer comment ils allèrent perfectionnant, enchérissant l'un sur l'autre, se surpassant, s'effaçant.

Dans une si grande concurrence, il leur fallait bien faire effort et s'ingénier. Le pénitent ayant à choisir, pouvait être difficile. Chaque jour, il lui fallait l'absolution à meilleur compte ; qui ne savait pas baisser, perdait la pratique. C'était

l'affaire d'un habile homme de trouver dans un tel relâchement de quoi relâcher encore. Belle science, élastique et facile, qui au lieu d'imposer des règles, se proportionnait, se faisait étroite ou large, et prenait mesure... Chaque progrès de ce genre, étant soigneusement noté, servait de point de départ pour aller plus loin.

Dans les pays une fois devenus fiévreux, la fièvre engendre la fièvre ; l'habitant malade négligeant les soins de salubrité, la vase monte sur la vase, les eaux s'épandent en marais, les miasmes épaississent ; un air tiède, fade et lourd pèse sur le pays. Les gens se traînent ou se couchent. Ne leur parlez pas d'y rien faire ; ils sont habitués à la fièvre ; ils l'ont depuis leur naissance ; leurs pères l'ont eue. Pourquoi des remèdes ? L'état du pays est tel de temps immémorial ; ce serait presque dommage, suivant eux, de rien changer.

## CHAPITRE IV.

Les couvents. Quartier des couvents. Couvents du dix-septième siècle. Contraste du moyen âge. — Le directeur. On se dispute la direction des religieuses. Les jésuites vainqueurs par la calomnie.

---

Une dame allemande, naïve et spirituelle, me conta un jour qu'étant venue pour la première fois à Paris avec son mari, ils avaient longtemps erré dans un grand quartier fort triste, où ils firent une infinité de tours et détours, sans pouvoir trouver leur chemin. Entrés par un jardin public, ils trouvèrent à la longue un autre jardin public qui les ramena au quai. Je compris qu'elle parlait du docte et pieux quartier qui contient tant de couvents et de collèges, et qui du Luxembourg s'étend au Jardin-des-Plantes.

« Je voyais, disait cette dame, des rues entières de jardins, bordés de grands murs qui rappellent les quartiers déserts de Rome où règne la *malaria*, avec cette différence que ceux-ci n'étaient pas déserts, mais mystérieusement habités, clos, défiants, inhospitaliers. D'autres rues, très-sombres, étaient comme enterrées entre deux rangs de hautes maisons grises qui ne regardent pas la rue, et qui par dérision montrent des croisées... murées, ou bien des jalousies rivées, tournées à l'envers, qui voient et ne voient pas. Nous demandâmes plusieurs fois notre chemin, et souvent on nous l'indiqua; mais, je ne sais comment, après avoir monté, descendu, remonté, nous en étions au même point. L'ennui, la fatigue augmentait... Nous retrouvions invinciblement, fatalement, les mêmes rues tristes, les mêmes maisons sombres, sournoisement closes, qui nous regardaient d'un œil louche. Épuisée à la longue et n'y voyant aucune fin, dominée de plus en plus par je ne sais quel ennui qui transpirait de ces murs, je m'assis sur une borne, et je me mis à pleurer. »

L'ennui, c'est effectivement ce qui prend et affadit le cœur, à regarder seulement ces disgracieuses maisons; les plus gaies sont des hô-

pitaux. Bâties pour la plupart, ou rebâties au commencement du dix-septième siècle, dans le solennel ennui des temps de Louis XIII et de Louis XIV, elles n'ont rien qui rappelle l'art aimable de la renaissance; le dernier souvenir qui en reste, c'est la façade florentine du Luxembourg. Toutes ces maisons qu'on fait plus tard, même celles qui affectent un certain luxe sévère (par exemple la Sorbonne), sont grandes parfois, jamais grandioses. Avec leurs hauts toits pointus, leurs lignes rigides, elles ont toujours l'air sec, triste, monotone, l'air *prêtre*, ou l'air *vieille fille*. En quoi elles ne mentent guère, la plupart ayant été bâties pour loger les filles innombrables de la noblesse, de la bourgeoisie vivant noblement, qui s'en débarrassaient ainsi; pour faire un fils riche, on envoyait là les sœurs mourir tristement, décemment.

Les monuments du moyen âge sont mélancoliques, mais non ennuyeux: on y sent la force et la sincérité du sentiment qui les éleva; ce ne sont pas, pour la plupart, des monuments officiels, mais des œuvres vivantes du peuple, les fils de sa foi. Ceux-ci, au contraire, ne sont autre chose que la création d'une classe, de la classe nobiliaire qui pullulait au dix-septième

siècle par la domesticité, l'antichambre et les bureaux. Ce sont des hospices ouverts aux filles de ces familles. Leur grand nombre nous fait illusion sur la force et l'étendue de la réaction religieuse de ce temps. Regardez-les bien, et dites-moi, je vous prie, si vous y voyez la moindre trace du vieil ascétisme; sont-ce des maisons religieuses ou bien des hôpitaux, des casernes ou des collèges? rien ne l'indique. Ils seront parfaitement propres aux divers usages civils. Ils n'ont qu'un caractère, mais bien arrêté: l'uniformité sérieuse, la médiocrité décente, l'ennui... C'est l'ennui réalisé sous forme architecturale, l'ennui palpable, l'ennui tangible et visible.

Ce qui multiplia infiniment ces maisons, c'est que l'austérité des anciennes règles s'étant alors fort adoucie, les parents hésitaient moins à faire prendre le voile à leurs filles; ce n'était plus les enterrer vives. Les parloirs étaient des salons où le monde affluait, sous prétexte de s'édifier. Les belles dames y venaient faire leurs confidences, occupaient les religieuses d'intrigues et de tracasseries, les troublaient de vains regrets. Avec ces distractions mondaines, l'intérieur des couvents était d'autant plus triste;

peu d'austérité, des petites pratiques sans goût, une vie généralement oisive, un vide infini.

La vie monastique était, il faut le dire, autre chose au moyen âge, plus sérieuse; il y avait au couvent plus pour la mort et plus pour la vie. Le système était fondé généralement sur deux choses, suivies sincèrement et à la lettre; la destruction du corps, la vivification de l'âme. Contre le corps, on employait un jeûne exterminateur, des veilles excessives, des saignées fréquentes. Pour le développement de l'âme, les moines, les religieuses devaient lire, copier<sup>1</sup>, chanter; jusqu'au onzième siècle, elles comprenaient leur chant, le latin différait peu des langues vulgaires qu'on parlait. Les offices avaient alors un caractère dramatique qui soutenait et sans cesse réveillait l'attention; beaucoup de choses, qu'on a réduites aux simples paroles,

<sup>1</sup> La règle de Saint Césaire et d'autres prescrivaient aux religieuses de copier des manuscrits. (Voyez mon mémoire sur l'*Education des femmes au moyen âge*, à la suite de la troisième édition de l'Introduction à l'histoire universelle.) Plusieurs des belles miniatures qui les ornent, peintes d'amour et avec une infinie patience, accusent une main de femme. — Qui croirait qu'aujourd'hui c'est un crime, pour une religieuse, de savoir dessiner, de cueillir des fleurs pour les peindre? Nous l'avons appris, avec tant de choses curieuses, sur l'intérieur des couvents, par les révélations de la sœur Marie Lemonnier. (*Mémoire de maître Tilliard*, 1845. Caen.)

s'exprimaient alors en gestes, en pantomimes ; ce qui se dit aujourd'hui, se *jouait* alors <sup>1</sup>. Lorsqu'on donna au culte le caractère sérieux, sobre, ennuyeux, qu'il a aujourd'hui, les religieuses eurent encore un dédommagement, les pieuses lectures, les légendes, les vies des saints, et autres livres, que l'on traduisit, par exemple l'admirable version française de l'Imitation <sup>2</sup>. Toutes ces consolations leur furent retirées au seizième siècle ; on trouva qu'il y avait danger à les rendre trop liseuses. Le chant même, au dix-septième, paraissait suspect à beaucoup de confesseurs ; on craignait qu'elles ne s'atendrissent à chanter les louanges de Dieu <sup>3</sup>.

Comment remplaça-t-on tout cela ? A ces offices qu'elles ne comprenaient plus, à ces lectures, à ces chants qu'on leur défendait, à tant de choses, qui leur furent successivement ôtées, quelle chose substitua-t-on ?

Une chose ? non, mais un homme, tranchons le mot, le *directeur*... Le directeur, chose nouvelle, peu connue au moyen âge, qui n'eut que le confesseur.

<sup>1</sup> V. mes Origines du droit. D. Martene, De Ritibus, etc.

<sup>2</sup> Histoire de France, t. V, p. 15.

<sup>3</sup> Châteaubriand, Vie de Rancé, p. 227-229.

Oui, c'est un homme qui hérite de toute cette grande place vide; c'est sa conversation, son enseignement qui doit la remplir. La prière, la lecture, si elle est permise, tout se fera sous lui et par lui. Dieu qu'elles puisaient dans leurs livres ou dans leurs soupirs, Dieu leur est désormais dispensé par cet homme, mesuré par lui jour par jour à la mesure de son cœur....

Les idées se pressent ici... Mais il faut qu'elles patientent; nous les écouterons plus tard. Pour le moment, elles rompraient le fil de la déduction historique.

Au premier moment de la réaction dévote, les religieuses furent généralement gouvernées par des religieux de leur ordre. Les feillantines l'étaient par les feillants, les carmélites par les carmes, les religieuses de Sainte-Élisabeth par les religieux Picpus. Les capucines étaient non-seulement confessées et dirigées par les capucins, mais nourries par eux et du produit de leurs quêtes<sup>1</sup>.

Les moines ne conservèrent pas cette possession exclusive. Pendant plus d'un quart de

<sup>1</sup> V. Héliot, et pour Paris spécialement, Félibien, fort complet sur cette matière.

siècle, prêtres, moines, religieux de toute robe, se firent, à ce sujet, une guerre acharnée. Ce mystérieux royaume des femmes, enfermées, dépendantes, sur qui l'on peut exercer une domination sans partage, c'était, non sans raison, leur ambition commune à tous. De telles maisons, en apparence immobiles et étrangères au monde, n'en sont pas moins toujours de grands centres d'action. Il y avait là un grand pouvoir pour les ordres qui s'en saisiraient; et pour les individus, prêtres ou religieux, c'était (qu'ils l'avouassent ou non), c'était une affaire de cœur.

Ce que je dis ici, je le dis des plus purs et des plus sévères, qui souvent sont les plus tendres. L'honorable attachement du cardinal de Bérulle pour les Carmélites qu'il avait fait venir ici, était connu de tout le monde. Il les avait logées près de chez lui; il y allait à toute heure de jour, et même le soir; les jésuites disaient *de nuit*. C'est près d'elles que, malade, il venait se rétablir. Quand Paris fut ravagé par la peste, il dit qu'il ne s'éloignerait pas, « à cause de ses Carmélites. »

Les oratoriens et les jésuites, ennemis et adversaires naturels, firent d'abord cause commune pour écarter les carmes de la direction de

ces religieuses ; quand ils y eurent réussi , ils commencèrent à se battre entre eux.

L'ordre austère des Carmélites , qui prit peu d'extension chez nous , avait pourtant de l'importance comme idéal de pénitence , comme poésie religieuse ; l'esprit enthousiaste de sainte Thérèse y vivait encore. C'était là que les conversions violentes venaient se jeter ; là venaient mourir celles qui , trop blessées , comme M<sup>me</sup> de la Vallière , ne pouvaient guérir que par la mort.

Mais les deux grandes institutions du temps , celles qui en exprimaient l'esprit , et qui prirent un développement immense , ce furent les Visitandines et les Ursulines. Les premières eurent , au siècle de Louis XIV , environ cent cinquante monastères ; les secondes , trois ou quatre cents.

Les Visitandines , comme on sait , étaient le plus doux des ordres ; inactives , elles attendaient la visite du divin Époux ; leur vie molle était très-propre à faire des visionnaires. On sait l'étonnant succès de Marie Alacoque , et comment il fut exploité par les jésuites.

Les Ursulines , plus utiles , se vouaient à l'enseignement. Les trois cent cinquante couvents qu'elles eurent en ce siècle , élevaient , selon le

calcul le plus modéré, trente-cinq mille jeunes filles. Vaste institut d'éducation, qui, dirigé par des mains habiles, pouvait devenir un grand instrument politique.

Ursulines et Visitandines étaient soumises aux évêques, qui leur donnaient des confesseurs. Saint François de Sales, si bon ami des jésuites et des religieux en général, s'était montré défiant à leur égard, dans l'affaire qui lui tenait le plus au cœur, celle de la Visitation : « M'est avis (dit-il quelque part) que ces bonnes filles ne savent ce qu'elles veulent, si elles veulent attirer sur elles la supériorité des religieux, lesquels à la vérité sont d'excellents serviteurs de Dieu ; mais c'est une chose toujours dure pour les filles, que d'être gouvernées par les ordres, qui ont coutume de leur ôter la sainte liberté de l'esprit<sup>1</sup>. »

Il n'est que trop facile de voir combien les ordres de femmes reproduisirent servilement l'esprit des hommes qui les dirigeaient. Celles que gouvernaient les moines eurent un caractère de dévotion bizarre, excentrique, violente. Sous les prêtres séculiers, oratoriens, doctrinaires,

<sup>1</sup> Œuvres, t. XI, p. 420 (éd. 1833).

etc., il y avait un peu de raison, une petite sagesse étroite, médiocre, sèche et stérile.

Les religieuses qui recevaient des évêques leurs confesseurs ordinaires, se choisissaient elles-mêmes un confesseur extraordinaire, qui, comme extraordinaire, ne manquait pas de primer l'autre et de l'annuler; celui-ci, le plus souvent, se trouvait être un jésuite. Les ordres nouveaux des Ursulines et des Visitandines, créés par des prêtres qui avaient essayé d'en écarter les religieux, n'en tombèrent pas moins sous l'influence de ceux-ci. Les prêtres fondèrent, et les jésuites profitèrent.

Rien ne servit mieux les jésuites que de dire et de répéter que c'était chose à eux défendue par leur sévère fondateur, de gouverner jamais des couvents de femmes. Des couvents en général, cela était vrai; mais des religieuses en particulier, de leur direction individuelle, cela était faux; ils ne les gouvernaient pas collectivement, ils les dirigeaient une à une.

Le jésuite n'avait pas l'ennui quotidien du détail, du ménage spirituel, le menu fretin des petits péchés. Il ne fatiguait pas, il intervenait à propos; il était surtout utile pour dispenser les religieuses de dire au confesseur ce qu'elles

voulaient cacher. Celui-ci devenait peu à peu une espèce de mari, dont on ne tenait guère compte.

Si par hasard il avait de la fermeté de caractère, s'il pouvait exercer une influence, on travaillait à l'écartier à force de calomnies. On peut juger de l'audace des jésuites en ce genre, puisqu'ils ne craignirent pas de s'attaquer à un homme aussi autorisé que le cardinal de Bérulle<sup>1</sup>. Une de ses parentes étant devenue grosse aux carmélites, dans un couvent où lui-même n'avait jamais mis les pieds, ils l'accusèrent hardiment. Ne trouvant personne pour les croire, et voyant qu'ils ne gagneraient rien à l'attaquer sur le chapitre des mœurs, ils se mirent à aboyer tous ensemble contre ses livres. Il y avait là, disaient-ils, le poison caché d'un dangereux mysticisme; le cardinal était trop tendre, trop indulgent, trop mol, et comme théologien, *et comme directeur...* Prodigieuse effronterie ! lorsque tout le monde savait et voyait quels directeurs ils étaient eux-mêmes !

Cela opéra pourtant à la longue, sinon contre Bérulle, au moins contre l'Oratoire, qui se dé-

<sup>1</sup> Tabaraud, Vie de Bérulle, t. I, passim, surtout p. 445.

goûta, s'effraya, de la direction des religieuses et finit par s'en désister. C'est un remarquable exemple des tout-puissants effets de la calomnie lorsqu'elle est organisée en grand par un corps poussée d'ensemble, dite et redite en chœur.. Un chœur de trente mille hommes, répétant tous les jours la même chose dans tout le monde chrétien ! qui résisterait à cela ? ... C'est là proprement l'art jésuite, et ils y ont été incomparables. Il leur fut dit, à leur naissance, à peu près comme Virgile dit à son Romain dans le passage si connu (*Excudent alii spirantia mollius æra...*) : « D'autres animeront l'airain ou donneront la vie au marbre; ils excelleront dans d'autres arts... Toi, jésuite, souviens-t'en, ton art est la calomnie. »

## CHAPITRE V.

Réaction de la moralité. Arnaud, 1643. Pascal, 1657. Avilissement des jésuites. Comment ils s'assurent du roi et du pape, et font faire leurs ennemis. — Découragement des jésuites, leur corruption; ils protègent les premiers quiétistes; immoralité du quiétisme. Desmarets de Saint-Sorlin. Morin brûlé, 1663.

---

La morale était malade, mais enfin elle n'était pas morte. Minée par les casuistes, par le jésuitisme et les intrigues du clergé, elle fut sauvée par les mondains. C'est le contraste que présente cette époque. Les prêtres, les meilleurs même, comme le cardinal de Bérulle, se plongent dans le monde et la politique. Les laïques illustres, Descartes, Poussin, vont chercher la solitude. Les philosophes se font moines, et les saints font des affaires.

Chacun aura ce qu'il veut en ce siècle. Les uns auront la puissance ; ils finiront par obtenir l'expulsion des protestants, la proscription des jansénistes, la soumission des gallicans au pape. Les autres auront la science ; Descartes et Galilée en donnent le mouvement, Leibnitz et Newton l'harmonie. C'est-à-dire que l'Église vaincra dans l'ordre temporel, et que les laïques prendront le pouvoir spirituel.

Du désert où nos grands moines laïques se sont réfugiés alors, souffle un vent plus pur. Un âge commence, on le sent, l'âge moderne, *l'âge du travail*, après celui des disputes. Plus de rêves, plus de scolastique. Il faut se mettre sérieusement à l'ouvrage, de bonne heure, avant le jour. Il fait un peu froid, n'importe ; c'est le froid vivifiant de l'aube, comme dans ces belles nuits du Nord où une reine de vingt ans va trouver Descartes à quatre heures, pour apprendre l'application de l'algèbre à la géométrie.

L'esprit sérieux, élevé, qui renouvela la philosophie et modifia la littérature, ne pouvait être sans influence sur la théologie. Il trouva un point d'appui, minime, imperceptible encore, dans la réunion des amis de Port-Royal ; à cette austérité, il donna la grandeur, et la

morale eut sa réclamation, la religion se souvint d'elle-même.

Tout prospérait aux jésuites ; confesseurs des rois, des grands, des belles dames , ils voyaient partout fleurir leur morale, lorsque dans ce ciel serein, le tonnerre éclate et la foudre tombe.... Je parle du livre d'Arnaud, tellement inattendu, et si accablant : *La fréquente communion* (1643).

Les jésuites et le jésuitisme ne furent pas seuls frappés, mais en général tout ce qui énervait le christianisme par une molle indulgence. Il reparut austère et grave; le monde revit avec étonnement la face pâle du Crucifié. Il revenait dire au nom de la grâce, ce que dit également la raison naturelle : Qu'il n'y a point d'expiation réelle sans le repentir. — Que devinrent, en présence de cette vérité sévère, tous les petits arts d'éluder? Que devinrent les dévotions mondaines, la piété romanesque, toutes les Philothées, les Érothées et leurs imitations? Le contraste parut choquant.

D'autres ont dit et diront tout cela bien mieux. Je ne fais pas ici l'histoire du jansénisme. La question théologique est aujourd'hui surannée. La question morale subsiste, et l'histoire lui doit un mot; elle ne peut rester im-

partiale entre les honnêtes gens et les malhonnêtes gens. Que le parti janséniste ait exagéré ou non la doctrine de la Grâce, il faut appeler ce parti, comme il mérite de l'être en ce beau combat, le parti de la vertu.

Bien loin qu'Arnaud et Pascal aient été trop loin contre leurs adversaires, il serait facile de montrer qu'ils s'arrêtèrent d'eux-mêmes en deçà du but, qu'ils ne voulurent point user de toutes les armes, qu'ils craignirent, en attaquant sur certains points délicats la direction jésuitique, de faire tort à la direction en général et à la confession.

Le jésuite Ferrier avoue qu'après le coup terrible des *Provinciales*, les jésuites furent écrasés, qu'ils tombèrent dans la dérision et le mépris. Une foule d'évêques les condamnèrent, pas un ne les défendit.

Un des moyens qu'ils employèrent pour replâtrer leur affaire, ce fut de dire hardiment que les opinions qu'on leur reprochait n'étaient point celles de la Société, mais de quelques individus. On leur répondait que tous leurs livres étant examinés par le général, appartenaient ainsi à la Société entière. N'importe, pour amuser les simples, ils firent écrire quelques-uns

d'eux contre leur propre doctrine. Un jésuite espagnol écrivit contre l'ultramontanisme. Un autre, leur père Gonzalès, fit un livre contre les casuistes, Celui-ci leur fut très-utile. Quand, à la longue, Rome eut enfin honte de leur doctrine et les désavoua, ils mirent Gonzalès en avant, ils imprimèrent son livre et le prirent pour général. Aujourd'hui encore, c'est ce livre, ce nom qu'ils nous opposent. Ainsi ils ont réponse à tout. Aimez-vous l'indulgence, prenez Escobar; aimez-vous la sévérité, prenez Gonzalès.

De ce mépris universel où ils tombèrent après les Provinciales, voyons ce qui résulta. La conscience publique étant si bien avertie, chacun apparemment va s'empressez de les fuir? Leur confessionnal sera évité, leurs collèges vont être déserts?... Vous le croiriez? Vous vous tromperiez.

Ils sont trop nécessaires à la corruption du temps. Comment voulez-vous, sans eux, que le Roi, dans son double adultère affiché devant l'Europe, puisse faire ses dévotions? Le père Ferrier, le père Canard <sup>1</sup>, le père La Chaise, resteront là jusqu'au bout, comme ces meubles

<sup>1</sup> C'est celui qui se faisait appeler de son nom latin, Annat.

trop commodes, dont on ne peut pas se passer.

Mais Rome, est-ce qu'elle ne sent pas combien elle est compromise par de tels auxiliaires ? N'y a-t-il pas urgence pour elle à s'en séparer ?

Les vellétés ne manquèrent point ; tel pape condamna l'apologie des casuistes que les jésuites avaient risquée. Là, se borna toute l'énergie de Rome. S'il lui en resta, ce fut contre les ennemis des jésuites. Ceux-ci l'emportèrent ; ils avaient obtenu au commencement du siècle que le pape imposât silence à la doctrine de la Grâce défendue par les dominicains, et ils le firent taire encore, au milieu du siècle, lorsqu'elle recommençait à parler par la voix des jansénistes.

Ce silence imposé deux fois, les jésuites le payèrent à Rome, en portant toujours plus haut la doctrine de l'infaillibilité papale. Cette Babel qui croulait, ils ne craignirent pas de bâtir dessus, ils l'exhaussèrent de deux étages : Premièrement, ils formulèrent (par leur Bellarmin) l'infaillibilité du pape *en matière de foi*. Deuxièmement, le danger étant devenu plus grand, ils firent une chose hardie, insensée, mais qui gagna Rome ; ils firent faire au pape dans sa décrépitude ce qu'il n'avait jamais osé

dans sa puissance : se porter pour infaillible dans les *questions de fait*.

Et cela, au moment où sur les plus grands faits de la nature et de l'histoire, Rome a été obligée de confesser qu'elle errait. Sans parler du Nouveau-Monde qu'il lui faut bien admettre, après l'avoir nié, elle condamne Galilée; et puis elle le subit, elle l'adopte, elle l'enseigne; la pénitence qu'elle lui fit faire un jour, elle la fait depuis deux cents ans devant Galilée<sup>1</sup>.

Autre fait plus grave, en un sens :

Le droit fondamental des papes, le titre de leur puissance, ces fameuses Décrétales qu'ils ont citées, défendues, tant que la critique n'ayant pas les secours de l'imprimerie ne put éclaircir la chose, eh bien! ces Décrétales même, le pape est obligé d'avouer qu'elles sont un mensonge, un faux<sup>2</sup>.

Quoi! c'est lorsque la papauté s'est dévouée et *démentie sur le fait* fondamental où

<sup>1</sup> Ils diront que ce sont là les sciences de la matière, et qu'ils sont les hommes de l'esprit. — A quoi je réponds : Celui qui ne connaît point le naturel, n'a pas droit d'en distinguer le surnaturel, ni d'en décider.

<sup>2</sup> Par l'organe des deux cardinaux et bibliothécaires du Vatican, Bellarmin et Baronius, dont l'un était confesseur du pape.

s'appuie son propre droit, c'est alors que les jésuites réclament pour elle l'infaillibilité *en matière de fait!*

Les jésuites ont été tentateurs et corrupteurs pour les papes, comme pour les rois. Ils ont pris les rois par la concupiscence, les papes par l'orgueil.

Risible et touchant spectacle, de voir ce pauvre petit parti janséniste, si grand alors de génie et de cœur<sup>1</sup>, s'obstiner à faire appel à la justice de Rome, et rester agenouillé devant ce juge vendu<sup>2</sup>!

Les jésuites n'étaient pas assez aveugles pour ne pas voir que la papauté, follement relevée

<sup>1</sup> Qui peut voir au Louvre sans émotion le tragique portrait d'une des Arnaud? cette blanche figure, si virginale, si austère, cette transparente lampe d'albâtre, où rayonne la flamme intérieure, la flamme de la grâce... la flamme aussi des combats! mais comment les en accuser? persécutés, livrés à ceux que tout le monde méprisait! la vertu et le génie opprimé par la ruse! — Je ne vais jamais au Musée sans regarder aussi le touchant tableau de la jeune religieuse de Port-Royal, sauvée par une prière. Ah! ces filles ont été des saintes, il faut le dire, qu'on aime ou non leur esprit de résistance; des saintes, et de plus, sous les formes de ce temps-là, les vrais défenseurs de la liberté.

<sup>2</sup> Lire pourtant l'immortelle cinquième lettre de Nicole (Imaginaires et Visionnaires, I, 140), aussi éloquente que les Provinciales, et bien plus hardie.

par eux dans la théologie, baissait misérablement dans le monde politique. Au commencement du siècle, le pape est encore puissant ; il donne le fouet à Henri IV sur le dos du cardinal d'Ossat. Au milieu du siècle, après tout ce grand effort de la guerre de Trente ans, le pape n'est pas même consulté au traité de Westphalie. Au traité des Pyrénées, entre la catholique Espagne et la très-chrétienne France, on oublie que le pape existe.

Les jésuites avaient entrepris là chose impossible ; et le principal moyen qu'ils y employaient, l'accaparement des générations nouvelles, n'était pas moins impossible. Là, avait porté leur plus grand effort ; ils avaient réussi à mettre dans leurs mains la plupart des enfants nobles ou de familles aisées ; ils avaient fait de l'éducation une machine à rétrécir les têtes, à aplatir les esprits... Mais telle était la vigueur du génie moderne qu'avec le système le plus heureusement combiné pour tuer l'invention, la première génération donne Descartes, la seconde l'auteur du *Tartuffe*, et la troisième Voltaire.

Le pis, c'est qu'à la lueur de ce grand flambeau moderne qu'ils n'avaient pu éteindre, ils se virent eux-mêmes. Ils se connurent et ils

commencèrent à se mépriser. Il n'y a personne de si endurci au mensonge, qui puisse se tromper tout à fait soi-même. Ils durent s'avouer que leur probabilisme n'était au fond que le doute et l'absence de tout principe. Ils ne purent s'empêcher de découvrir qu'eux, les chrétiens par excellence, les champions de la foi, ils n'étaient que des sceptiques.

De la foi ? mais de laquelle ? ce n'était pas du moins de la foi chrétienne ; toute leur théologie n'allait à rien moins qu'à ruiner la base sur laquelle porte le christianisme : La Grâce, le salut gratuit par le sang de Jésus-Christ. (V. p.40.)

Champions d'un principe ? non, mais agents d'une entreprise, chargés d'une affaire, et d'une affaire impossible, la restauration de la papauté.

Quelques jésuites, en petit nombre, résolurent de chercher un remède en eux-mêmes à leur avilissement. Ils avouèrent franchement l'urgent besoin de réforme qu'avait la Société. Leur général, un Allemand, osa tenter cette réforme ; et mal lui en prit ; la grande majorité des jésuites voulait maintenir les abus ; on lui ôta tout pouvoir <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cet épisode de l'Histoire des jésuites, fort obscurci par eux, a été éclairci par Ranke, d'après les manuscrits.

Ces bons ouvriers qui avaient si bien travaillé à justifier les jouissances des autres, voulurent jouir aussi eux-mêmes. Ils se donnèrent pour général un homme selon leur cœur, aimable, doux et bon, l'épicurien Oliva. Rome, récemment gouvernée par madame Olympia, était dans un moment d'indulgence ; Oliva, retiré dans une villa délicieuse, dit : *A demain les affaires*, et laissa la Société se gouverner à sa guise.

Les uns se firent commerçants, banquiers, fabricants de draps, au profit de leurs maisons. D'autres, suivant de plus près l'exemple du pape, travaillèrent pour leurs neveux, firent les affaires de leur famille. Ceux qui avaient de l'esprit, coururent les ruelles, coquetèrent, firent des madrigaux. D'autres s'amüsèrent aux commérages de nonnes, aux petits secrets de femmes, aux curiosités sensuelles. Leurs régeants enfin, à qui le monde des femmes se trouvait fermé, devinrent trop souvent des Tyrcis, des Corydons de collège ; il en résulta en Allemagne un effroyable procès<sup>1</sup>, où bon nombre de ces fières et sévères maisons germaniques se trouvaient souillées.

<sup>1</sup> Réimprimé en 1843, à petit nombre. M. Nodier m'avait donné cette rareté, infiniment curieuse. Je ne puis la retrouver.

Les jésuites, ravalés si bas, et pour leur théorie et pour leur pratique, grossirent leur parti au hasard des plus étranges auxiliaires. Tout ce qui se déclara ennemi des jansénistes devint leur ami. Là éclata l'immorale inconséquence de la Société, sa parfaite indifférence entre les systèmes. Ces gens qui depuis plus d'un demi-siècle se battaient pour le libre arbitre, s'allièrent brusquement, sans transition, avec les mystiques qui perdaient toute liberté en Dieu. Hier, on leur reprochait de suivre le principe des philosophes et jurisconsultes païens qui donne tout à la justice, rien à la grâce, à l'amour ; et les voilà qui accueillent le quiétisme naissant, le prédicateur de l'amour, le visionnaire Desmarets de Saint-Sorlin.

Desmarets leur avait rendu, il est vrai, des services essentiels. Il réussit à démembrer Port-Royal, en gagnant quelques-unes des religieuses. Il concourut puissamment à perdre le pauvre Morin, autre visionnaire plus original et plus innocent, qui se croyait le Saint-Esprit<sup>1</sup>. Il raconte lui-même comment encou-

<sup>1</sup> Croyance commune au moyen âge. Morin est un homme du moyen âge, égaré dans le dix-septième siècle. Ses *Pensées* (1647) contiennent beaucoup de choses originales et éloquentes; il y a entre

ragé par le P. Canard (Annat), confesseur du roi, il capta la confiance de cet infortuné, lui fit croire qu'il était son disciple, et en tira des preuves écrites, au moyen desquelles on le fit brûler (1663).

La faveur du tout-puissant confesseur valut aux livres les plus extravagants de Desmarets l'approbation de l'archevêque de Paris. Il s'y déclarait prophète, et se faisait fort de créer, pour le roi et le pape, une armée de cent quarante-quatre mille *dévoués*, chevaliers de l'infailibilité papale, pour exterminer, de concert avec l'Espagne, les Turcs et les jansénistes.

Ces dévoués, ou *victimes* de l'amour, étaient des gens immolés, anéantis en eux-mêmes, et qui ne vivaient plus qu'en Dieu. Dès lors, ils ne pouvaient faire mal. L'âme, dit-il, étant devenue un rien, ne peut consentir; quoi qu'elle fasse, n'ayant pas consenti, elle n'a pas péché. Elle ne pense pas du tout, ni à ce qu'elle a fait, ni

autres ce beau vers (p. 464) : « Tu sais bien que l'amour change en lui ce qu'il aime. » La vie de Morin était innocente; l'arrêt (si cruel!) ne lui reproche rien sous le rapport des mœurs. — Desmarets le perdit par jalousie; il voulait prophétiser pour son compte, et ne se contenta pas d'être le saint Jean-Baptiste du nouveau Messie.

à ce qu'elle n'a pas fait, car elle n'a rien fait du tout... Dieu étant tout en nous, y fait tout, y souffre tout; le diable ne peut plus trouver la créature, ni en elle-même, car elle est un rien, ni dans ses actes, car elle n'en fait plus... Par une dissolution entière de nous-mêmes, la vertu du Saint-Esprit s'écoule en nous, et nous devenons tout Dieu par une *déiformité* admirable. — S'il y a encore des troubles dans la partie inférieure, la supérieure n'en sait rien; mais ces deux parties subtilisées, raréfiées, finissent par se changer en Dieu, l'inférieure aussi bien que l'autre; *Dieu habite alors avec les mouvements de la sensualité qui sont tous sanctifiés*<sup>1</sup>. »

Desmarets ne s'en tenait pas à imprimer cette doctrine avec privilège du roi et approbation de l'archevêque. Fort de l'appui des jésuites, il prêchait les religieuses, courait les couvents. Tout laïque qu'il était, il s'était fait directeur de filles. Il leur contait ses rêves de galanterie dévote, et s'enquêrait de leurs tentations charnelles. Un homme, *si bien anéanti*, semblait pouvoir sans danger écrire les plus étranges choses, le billet suivant par exemple : « Je vous em-

<sup>1</sup> Desmarets de Saint-Sorlin, *Délices de l'esprit*, 29<sup>e</sup> journée, p. 470. V. aussi ses *Lettres spirituelles*, etc.

brasse, ma très-chère colombe, dans votre rien, tout rien que je suis, chacun de nous étant tout dans notre Tout par notre aimable Jésus, etc. »

Quel progrès en quelques années, depuis les Provinciales ! Que sont devenus les casuistes ? Gens simples, qui prenaient les péchés un à un, et par grand effort, effaçaient celui-ci, puis celui-là. Les voilà tous effacés.

La casuistique était un art, qui avait ses maîtres, ses docteurs, ses habiles. Mais maintenant, pourquoi des docteurs ? Tout homme *spirituel*, toute dévote personne, tout jésuite de robe courte, peut, comme celui de robe longue, parler le doux langage des pieuses tendresses. Les jésuites ont baissé, mais le jésuitisme gagne. Il ne s'agit plus de *diriger l'intention* chaque jour pour chaque cas par telle équivoque. L'amour qui mêle et confond tout, c'est la souveraine équivoque, la plus douce, la plus puissante. Endormez la volonté, et il n'y a plus d'*intention*; l'âme « perdant son rien dans son Tout » se laissera doucement anéantir au sein de l'Amour.

## CHAPITRE VI.

Suite de la réaction morale: *Tartuffe*, 1664-1669. Des Tartuffes réels. Pourquoi *Tartuffe* n'est pas encore quiétiste.

---

Le dévot pris en flagrant délit par le mondain, l'homme d'église excommunié par le comédien... Voilà le sens, la portée du *Tartuffe*<sup>1</sup> !

La grande question morale, posée par Platon dans son *Tartuffe* athénien (l'*Euthyphron*) : « Sans *justice*, peut-il y avoir de *sainteté*? » — cette question, si claire d'elle même, mais

<sup>1</sup> L'apparition du *Tartuffe* et la conquête de Flandre marquent l'apogée littéraire et politique du siècle de Louis XIV. La France, qui jusque-là représente le principe moderne, tourne ensuite contre ce principe, attaque la Hollande, et prépare ainsi de loin le mariage de la Hollande et de l'Angleterre, c'est-à-dire la grandeur de l'Angleterre et sa propre ruine.

si habilement obscurcie par les casuistes, elle fut replacée dans son jour, Le théâtre raffermir la morale religieuse<sup>1</sup>, ébranlée dans l'Église.

L'auteur du *Tartuffe* a pris son sujet, non dans la société en général, mais sur un terrain plus étroit, dans la famille, au foyer, au saint des saints de la vie moderne. Ce comédien, cet impie, était l'homme du monde qui avait le plus au cœur la religion de la famille, et la famille lui manqua. Tendre et mélancolique, il disait parfois sur lui-même, dans ses chagrins domestiques, un mot grave qui le caractérise : « J'aurois dû prévoir qu'une chose me rendoit peu propre à la société de famille, *mon austérité*<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Un esprit fort, Saint-Évremond, écrit à un ami : « Je viens de lire le *Tartuffe*... Si je me sauve, je lui devrai mon salut. La dévotion est si raisonnable dans la bouche de Cléante, qu'elle me fait renoncer à toute ma philosophie ; et les faux dévots sont si bien dépeints, que la honte de leur peinture les fera renoncer à l'hypocrisie. *Sainte piété, que vous allez apporter de bien au monde!* » Lettres citées dans l'édition de M. Aimé-Martin (1837), t. III, p. 425.

<sup>2</sup> V. sa Vie, par Grimarest, l'ingénieuse notice de M. Génin (*Mutarque français*), et l'important travail de M. E. Noël, sur la *biographie de Molière, traitée dans ses comédies même* (sous presse).

Le *Tartuffe*, cette grande et sublime fresque, est d'un dessin très-simple. Plus nuancée, elle aurait été moins populaire. La *restriction mentale*, et la *direction d'intention*, deux choses dont tout le monde riait depuis les Provinciales, ont suffi à Molière. Il n'a pas osé mettre sur la scène le nouveau mysticisme, trop peu connu encore ou trop dangereux.

Peut-être, s'il eût employé le jargon de Desmarets et des premiers quiétistes, s'il eût mis dans la bouche de Tartuffe leurs tendresses mystiques, il lui serait arrivé ce qui advint pour le sonnet ridicule du *Misanthrope*, le parterre aurait admiré.

La veille de la première représentation du *Tartuffe*, Molière lut la pièce à Ninon, « et pour le payer en même monnaie, elle lui conta une aventure semblable qui lui étoit arrivée avec un scélérat de cette espèce, dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives et si naturelles que, si la pièce n'eût pas été faite, disoit-il, il ne l'auroit jamais entreprise. »

Que pouvait-il donc manquer à ce chef-d'œuvre, à ce drame si profondément conçu, si puissamment exécuté? Rien sans doute que ce qui était exclu par la situation religieuse du

temps et par les habitudes de notre théâtre.

Une chose, impossible à montrer dans un drame si court ( et qui pourtant constitue le vrai procédé de Tartuffe ), c'était le manège préparatoire, les longs circuits par lesquels il arrive, la patience dans la ruse, la lente fascination.

Tout est fort ici, mais un peu brusqué. Cet homme reçu par charité dans la maison, ce bas coquin, ce glouton qui mange comme six, ce maraud qui a l'oreille rouge, comment s'enhardit-il si vite, et vise-t-il si haut? La déclaration d'un tel homme à une telle dame, d'un gendre prétendu à sa future belle-mère, étonne à la lecture. A la scène, peut-être, on s'y prête mieux.

Elmire, quand l'homme de Dieu lui fait à brûle-pourpoint cet aveu surprenant, n'est nullement préparée à l'entendre. Un vrai Tartuffe eût mené bien autrement la chose; humble et patient, il se fût lentement posé dans la maison. Il aurait attendu le moment favorable. Si, par exemple, Elmire eût éprouvé les indiscretions, les légèretés des amants mondains dont parle Tartuffe, alors brisée de ces épreuves, énervée, faible et lasse, il l'eût abordée; alors, peut-être se serait-elle laissé dire, dans le doux

jargon quiétiste , bien des choses qu'elle ne peut entendre au moment où la prend Molière.

M<sup>lle</sup> Bourignon , dans sa curieuse Vie qu'on devrait bien réimprimer, raconte dans quel péril elle se trouva, par suite de sa confiance pour un saint de cette espèce. Je la laisse conter elle-même. Il faut savoir seulement, avant tout, que la pieuse demoiselle, qui venait d'hériter, songeait à employer ce bien en œuvres pies, par exemple en dotations de couvents.

« Un jour, étant dans les rues de Lille, je fis rencontre d'un homme que je ne connoissois pas, lequel me dit en passant : Vous ne ferez point ce que vous voulez ; vous ferez ce que vous ne voulez pas. Deux jours après, le même homme vint chez moi, et me dit : Qu'avez-vous pensé de moi ? — Que vous étiez, répondis-je, ou un fol , ou un prophète. — Ni l'un , ni l'autre ; je suis un pauvre garçon d'un village près de Douai , je m'appelle Jean de Saint-Saulieu ; je n'ai nulle étude que celle de la charité. J'ai vécu d'abord avec un ermite , et maintenant j'ai pour directeur mon curé , M. Roussel... J'enseigne à lire aux enfants pauvres... La plus belle charité que vous puissiez faire, c'est de recueillir les petites filles orphelines; il y en

a tant depuis les guerres ! Les couvents sont assez riches. — Il parla trois heures de suite avec beaucoup d'onction.

« Je m'informai de lui au curé, qui le dirigeoit, et qui m'assura que c'étoit un homme d'un zèle tout apostolique (*Remarquons que le curé avait essayé d'abord de gagner la riche héritière pour un sien neveu ; le neveu ayant échoué, il poussait sa créature*). Saint-Saulieu revenoit souvent et parloit divinement des choses spirituelles ; je ne comprenois pas comment un homme sans étude pouvoit parler d'une manière si élevée des divins mystères. Je le croyois vraiment inspiré du Saint-Esprit. Lui-même il disoit qu'il étoit mort à la nature. Il avoit été soldat, et il étoit revenu de la guerre aussi vierge qu'un enfant. A force d'abstinence, il avoit perdu le goût des aliments, des boissons, et ne savoit plus distinguer le vin de la bière ! Il passoit la meilleure partie du temps à genoux dans les églises. On le voyoit marcher, dans la rue, l'air modeste et les yeux baissés, sans rien regarder, et comme s'il eût été seul au monde. Il visitoit les pauvres, les malades, et donnoit tout ce qu'il avoit. L'hiver, voyoit-il un pauvre sans vêtement, il l'attiroit à l'écart, ôtoit son habit

et le lui donnoit... Mon cœur étoit dans la joie de voir qu'il y avoit encore de tels hommes au monde; j'en remerciois Dieu, et je pensois avoir trouvé là un autre moi-même... Des prêtres et autres personnes pieuses avoient la même confiance, ils alloient le consulter, et en recevoient de bons conseils.

« J'avois grande répugnance à sortir de ma solitude pour faire cet hospice d'enfants, que me conseilloit Saint-Saulieu. Mais il m'amena un marchand qui avoit commencé la même chose, et qui m'offrit une maison où il avoit déjà retiré quelques pauvres petites filles. J'y entrai en novembre 1653. Je nettoyai ces enfants qui étoient sales à faire horreur. J'eus bien du mal, n'ayant personne avec moi qui aimât le travail. Mais enfin, je fis une règle, m'y assujettis moi-même, mettant tout en commun et mangeant à la même table. Je me tenois solitaire, autant que je le pouvois; mais j'étois obligée de parler à toute sorte de personnes. Des religieux venoient, des dévotes, dont les entretiens ne me plaisoient guère... Je fus deux ou trois fois malade à la mort.

« La maison où Saint-Saulieu onseignoit ayant été détruite, et lui renvoyé, il se retira chez le marchand dont j'ai parlé. Ils me sollicitèrent

d'aider à faire un hospice, comme le mien, pour les garçons. Pour en faire les premiers fonds, Saint-Saulieu devoit prendre à ferme un bureau de la ville, qui valoit deux mille francs par an, et dont le revenu seroit pour cette fondation. Je me portai caution pour lui. Il reçut un an, et dit alors qu'il falloit, avant de rien commencer, recevoir encore une année pour avoir de quoi meubler la maison. Cela faisoit quatre mille francs; quand il en eut gagné six mille, il les garda, disant que c'étoit le fruit de son travail et qu'il l'avoit bien gagné.

« Je n'avois pas attendu cela pour entrer en défiance. J'avois eu, au sujet de cet homme, d'étranges vues intérieures. Je vis un jour un loup noir qui se jouoit avec une petite brebis blanche. Un autre jour, je voyois le cœur de Saint-Saulieu, et un petit enfant Maure, avec couronne et sceptre d'or, qui étoit assis dessus, comme si le Diable eût été le roi de son cœur. Je ne lui cachai pas ces visions; mais il s'emporta, et dit que je devois me confesser de penser si mal du prochain, qu'il n'avoit garde d'être un loup noir, qu'au contraire, à m'approcher, il devenoit tout blanc et chaste de plus en plus.

« Un jour pourtant, il me dit que nous de-

vriens bien nous marier, en gardant la virginité que dans cette union, nous pourrions faire plus de bien. A quoi je répondis qu'une telle union n'exigeoit point le mariage. Il me faisoit cependant de petites démonstrations d'amitié auxquelles d'abord je ne pris pas garde. Enfin, il se découvrit tout à coup, dit qu'il m'aimoit éperdument, que depuis plusieurs années il avoit étudié les livres spirituels pour mieux me gagner, que maintenant ayant eu tant d'accès auprès de moi, je devois être sa femme ou par amour, ou par force... Et il s'approcha pour me caresser. Je me mis fort en colère, et lui ordonnai de sortir... Alors il fondit en larmes, tomba à genoux, et me dit : « C'est le Diable qui m'a tenté. » Je fus assez bonne pour le croire, et lui donnai son pardon.

« La chose n'en resta pas là, il recommençoit toujours. Il me suivoit partout, il entroit dans la maison, malgré mes filles. Il alla jusqu'à me mettre un couteau sous la gorge pour m'obliger de céder... En même temps, il disoit partout qu'il m'avoit eue, « que j'étois sa femme de promesse. » Je m'en plaignis en vain à son confesseur, puis à la justice, qui me donna deux hommes de garde dans ma maison. et se

mit à informer. Saint-Saulieu ne tarda pas à quitter Lille et partit pour Gand, où il trouva une de mes filles, fort dévote et qui passoit pour un miroir de perfection; il vécut avec elle, si bien qu'elle devint enceinte... Ce qui avoit arrangé son affaire à Lille, c'est qu'il avoit un frère chez les jésuites; ils employèrent leurs amis, et il en fut quitte pour payer les frais de justice, rétracter ses médisances et reconnoître que j'étois une fille de bien <sup>1</sup>. »

Ceci eut lieu de 1653 à 1658, par conséquent peu d'années avant la représentation du *Tartuffe* de Molière, qui donna les trois premiers actes en 1664. Tout porte à croire que l'aventure n'était pas rare à cette époque. Tartuffe, Orgon, tous les personnages de cette pièce vraiment historique, ne sont point des êtres abstraits, de pures créations d'art, comme les héros de Corneille ou de Racine; ce sont des hommes réels et pris sur le vif.

Ce qui frappe dans le *Tartuffe* flamand de M<sup>lle</sup> de Bourignon, c'est sa patience d'étudier et apprendre les mystiques pour en parler le

<sup>1</sup> J'ai abrégé et fondu les deux récits de M<sup>lle</sup> de Bourignon. V. à la suite du t. I de ses Oeuvres (Amsterdam, 1686), p. 68-80; et 188-197.

langage, c'est la persévérance avec laquelle il s'associa, plusieurs années durant, aux pensées de la pieuse fille.

Si Molière n'eût pas été resserré dans un cadre si étroit, si son Tartuffe eût eu le temps de mieux préparer ses approches, s'il eût pu (chose alors trop dangereuse sans doute) prendre le manteau de Desmarets et du quiétisme naissant, il aurait serré la place de plus près, avant d'être découvert. Il n'aurait pas, presque au début, fait à la personne qu'il s'agit de séduire l'aveu le moins séduisant, à savoir, qu'il est un fourbe. Il n'eût pas hasardé ce mot : « Si ce n'est que le ciel... » (acte iv, scène 5). Au lieu de démasquer brusquement cette laideur de corruption, il ne l'aurait découverte qu'en la fardant peu à peu. D'équivoque en équivoque, par une traduction adroite, il eût fait que la corruption semblât la perfection... Que sais-je ? il lui serait arrivé peut-être, à la longue, ce qui est advenu à plusieurs, de n'avoir plus besoin d'être hypocrite, mais de finir par se donner le change, se tromper, se séduire, se croire un saint... C'est alors qu'au suprême degré il eût été Tartuffe, l'étant, non pour le monde seulement, mais pour Tartuffe lui-même, ayant

**parfaitement brouillé en lui toute lumière du bien, et se reposant dans le mal avec la sécurité d'une ignorance, voulue d'abord, mais devenue naïve.**

## CHAPITRE VII.

Apparition de Molinos, 1675. Son succès à Rome. — Quiétistes français. M<sup>me</sup> Guyon; son directeur. *Les Torrents*, la mort mystique. En revient-on?

---

Le *Guide spirituel* de Molinos parut à Rome en 1675. Préparé depuis vingt ans par diverses publications de même tendance, hautement approuvé par les inquisiteurs de Rome et d'Espagne, ce livre eut un succès unique en ce siècle; en douze ans, il fut traduit et réimprimé vingt fois <sup>1</sup>.

Il ne faut pas s'étonner si ce *guide* vers l'anéantissement, cette méthode pour mourir, fut

<sup>1</sup> C'est le témoignage que lui rend son enthousiaste admirateur l'archevêque de Palerme (en tête de la trad. latine, 1687).

reçu si avidement ; il y avait dès lors dans toute l'Europe, un grand sentiment de fatigue. Ce siècle, encore loin de sa fin, aspire déjà au repos. Il y parait à ses doctrines. Le Cartésianisme qui lui donna l'élan, devient inactif et contemplatif en Malebranche (1674). Spinoza dès 1670, a immobilisé Dieu, l'homme et le monde dans l'unité de la substance. En 1676, Hobbes donne sa théorie de fatalisme politique.

Spinoza, Hobbes et Molinos, la mort en métaphysique, la mort en politique, en morale ! Quel lugubre chœur ! Ils s'accordent sans se connaître, sans s'entendre ; ils semblent se répondre d'un bout de l'Europe à l'autre !

La pauvre liberté humaine n'a que le choix du suicide, soit qu'au nord elle se laisse pousser par la logique aux abîmes de Spinoza, soit qu'au midi, gagnée à cette douce voix de Molinos, elle s'endorme dans la maremme, pour ne pas se réveiller.

Le siècle est pourtant dans son éclat, dans tout son triomphe. Il faut du temps pour que ces pensées de découragement et de mort passent des théories dans les faits, et que la politique participe à cette langueur morale.

Moment délicat, intéressant dans toute vie,

entre l'âge de force croissante, et l'âge brillant encore, où la force baisse, où la descente commence imperceptiblement... Au mois d'août, les arbres ont toutes leurs feuilles, mais enfin elles se nuancent, plus d'une a pâli, et dans leur été splendide vous presentez leur automne.

Déjà, depuis quelque temps, un vent tiède et fiévreux soufflait du midi, de l'Italie, de l'Espagne; l'Italie était trop morte, trop avant dans le sépulcre, pour pouvoir même produire une doctrine de mort. Ce fut un Espagnol établi à Rome, dans la langueur italienne, qui donna cette théorie, et qui en tira la méthode pratique. Encore fallut-il que ses disciples l'obligéassent d'écrire et de publier. Pendant vingt ans Molinos s'était contenté de semer à petit bruit sa doctrine dans Rome; il la portait tout doucement de palais en palais. La théologie du repos allait merveilleusement à la ville des catacombes, à cette ville de silence où dès lors on n'entendait guère « qu'un petit bruissement de vers au sépulcre. »

Quand l'Espagnol vint à Rome, elle sortait à peine du pontificat féminin de M<sup>me</sup> Olympia. Le *Jesù* lui-même dormait dans les mains délicates

de son général Oliva, parmi les vignes somptueuses, les fleurs exotiques, les lis et les roses. C'est à ces Romains assoupis, à cette noblesse oisive, à ces belles paresseuses qui vivent couchées et l'œil demi-clos, que vient vers le soir parler Molinos... Faut-il dire *parler*? Cette voix basse, muette, pour ainsi dire, se confond pour eux, dans ce demi-sommeil, avec leur rêve intérieur.

Le quiétisme eut un tout autre caractère en France. Dans un pays vivant, la théorie de mort montra de la vie. On employa infiniment d'activité à prouver qu'il ne fallait plus agir. Cela fit tort à la doctrine. Le bruit, la lumière lui nuisirent. Amie des ténèbres, la plante délicate voulait croître à l'ombre. Sans parler du chimérique Desmarets, qui ne pouvait que rendre une opinion ridicule, Malaval parut entrevoir que, par la nouvelle doctrine, le christianisme était dépassé. Au sujet du mot de Jésus : *Je suis la voie*, il lui échappa une parole étonnante en ce siècle. « Puisqu'il est la voie, passons par lui; mais celui qui passe toujours, n'arrive jamais. »

<sup>1</sup> Malaval, *Pratique facile*, 1670. La première partie avait été déjà imprimée deux fois.

Nos quiétistes français, dans leurs lucides analyses, dans leurs riches et féconds développements, firent connaître pour la première fois ce qu'on devinait à peine sous la forme obscure que le quiétisme avait prudemment conservée dans les autres pays. Bien des choses, qui semblaient en germe, à peine ébauchées, apparurent chez M<sup>me</sup> Guyon dans leur épanouissement; ce fut une lumière complète, un soleil en plein midi. La pureté singulière de cette femme la rendait intrépide dans l'exposition des idées les plus dangereuses. Pure d'intérêt, elle le fut aussi d'imagination. Elle n'eut jamais besoin de se représenter sous forme matérielle l'objet de son pieux amour<sup>1</sup>. C'est ce qui élève son mysticisme bien au-dessus des grossières et sensuelles dévotions du Sacré-Cœur, commencées par la visitandine Marie Alacoque vers le même temps. M<sup>me</sup> Guyon fut trop spirituelle pour donner figure à son Dieu, elle aima vraiment un esprit. De là, une confiance, une hardiesse illimitée. Elle aborde bravement, sans se douter qu'elle est brave, les pas les plus hasardeux; elle va en haut

<sup>1</sup> V. sa Vie écrite par elle-même (Cologne, 1720), t. I, p. 80 :  
 Mon oraison fut dès lors vide de toutes formes, espèces et images. —  
 V. aussi la p. 83, contre les visions.

et en bas, jusqu'aux lieux les plus évités; là où tout le monde s'effraye et s'arrête, elle va encore, semblable à la lumière qui éclaire toute chose, sans pouvoir jamais se souiller elle-même.

Ces hardiesses, innocentes dans une femme si pure, n'en eurent pas moins sur les faibles une dangereuse action. Son confesseur, le P. Lacombe, fit naufrage en cet abîme, s'y absorba, y périt. La personne et la doctrine l'avaient troublé également. Tout ce que nous savons de ses rapports avec elle, trahit une étrange faiblesse, qu'elle semble à peine, des hauteurs où elle planait, avoir daigné remarquer. Dès la première fois qu'il la vit, jeune alors, encore mariée, et soignant son vieux mari, il fut si vivement pris au cœur qu'il se trouva mal. Depuis, devenu son humble disciple, sous le nom de directeur, il la suivit partout dans sa vie aventureuse en France, en Savoie. Il ne la quittait d'un pas, « et n'eût pu dîner sans elle. » Il était parvenu à s'en faire faire un portrait. Arrêté, en même temps qu'elle, en 1687, il fut dix ans prisonnier dans les forts des Pyrénées. En 1698, on profita de son affaiblissement d'esprit pour lui faire écrire à M<sup>me</sup> Guyon une lettre compro-

mettante<sup>1</sup>: « Le pauvre homme, dit-elle en riant, est devenu fol. » Il l'était si bien que, peu de jours après, il mourut à Charenton.

Cette folie m'étonne peu quand je lis les *Torrents* de M<sup>me</sup> Guyon, ce livre bizarre, charmant et terrible. Il faut que j'en dise un mot.

Quand elle l'écrivit, elle se trouvait à An-necy, au couvent des *nouvelles converties*. Elle avait laissé son bien à sa famille, et le petit revenu qu'elle se réservait, elle le donnait aussi à cette maison religieuse, où on la traitait fort mal. Cette femme délicate qui avait passé sa vie dans le luxe, était obligée de travailler des mains au delà de ses forces, de blanchir et de balayer. Le P. Lacombe, alors à Rome, lui avait recommandé d'écrire ce qui lui viendrait à l'esprit : « C'est pour obéir, dit-elle, que je vais commencer à écrire ce que je ne sais pas moi-même. » Elle prend une rame de papier, et en tête elle écrit ce mot : *Les Torrents*.

Ainsi que les torrents des Alpes, les ruisseaux, les fleuves, les rivières et toutes les eaux qui en descendent, courent de toute leur force à la mer, de même nos âmes, par un effet

<sup>1</sup> V. la Correspondance de Bossuet, la Relation de Phélippeaux, etc.

de leur penté spirituelle, ont hâte de retourner et de se perdre en Dieu. Cette comparaison des eaux vives n'est pas pour elle un simple texte qui serve de point de départ ; elle la suit, dans presque tout le volume, avec une grâce toujours renaissante. Il semble que cet aimable bavardage doit pourtant lasser, à la longue ; mais point, on sent trop qu'une telle facilité n'est pas celle de la langue, qu'elle a sa source dans le cœur. C'est évidemment une femme ignorante ; elle n'a lu que l'Imitation, la Philothée de saint François, quelques contes, et Don Quichotte. Elle ne sait rien du tout, et elle n'a pas vu grand'chose. Ces *Torrents* même qu'elle décrit, elle ne les observe pas dans les Alpes où elle est alors ; elle les voit en elle-même ; elle regarde la nature dans le miroir de son cœur.

On lit ce livre absolument comme au bord de la cascade on entendrait, rêveur, le gazouillement des eaux. Elles tombent toujours et toujours, avec douceur, avec charme, variant leur uniformité de mille accidents de bruit, de lumière... De là, vous voyez venir des eaux de toute sorte (images des âmes humaines), des rivières qui se contentent de gagner d'autres rivières, des fleuves qui se rendent à la mer,

mais lentement, de grands fleuves majestueux, tout chargés de voyageurs, de bateaux, de marchandises, et qui sont admirés, bénis pour les services qu'ils rendent (ces fleuves sont les âmes des saints et des grands docteurs). Il y a aussi des eaux plus pressées, plus rapides, qui ne sont bonnes à rien, où l'on n'ose naviguer, qui courent et se précipitent, tant elles ont impatience de se rendre à la grande mer... Ces eaux-là ont de terribles chutes, *et elles se salissent parfois*. Parfois, elles disparaissent... Ah ! pauvre torrent, qu'es-tu devenu ?.. Il n'est pas perdu encore ; il revient à la surface, mais pour se perdre de nouveau ; il est bien loin d'arriver ; il faut qu'auparavant il soit brisé sur les rochers, dispersé, comme anéanti...

Quand elle a mené son torrent à cette suprême chute, la comparaison des eaux vives lui fait défaut, elle la quitte ; le torrent redevient une âme. Nulle image de la nature ne pouvait exprimer ce que cette âme va souffrir... Là commence un drame étrange, où il semble que personne n'ait osé s'aventurer jusque-là, celui de *la mort mystique*. On trouve bien dans les livres antérieurs un mot ici et là sur ce ténébreux sujet. Mais personne encore n'avait

creusé à ce point le tombeau, la fosse profonde où l'âme va s'ensevelir. M<sup>me</sup> Guyon met une sorte de complaisance, de persévérance, j'allais dire d'acharnement, à fouiller toujours plus bas, à trouver, par delà toutes les idées funèbres, un trépas plus définitif, une mort plus morte encore.

Il y a là bien des choses qu'on n'attendrait nullement d'une main de femme; la passion, dans son entraînement, oublie les réserves... Cette âme qui doit périr, l'amant divin lui ôte d'abord ses parures, les dons qui l'ornaient; il lui arrache ses vêtements, c'est-à-dire les vertus dont elle s'était enveloppée... O honte! elle se voit nue et ne sait plus où se mettre!... Ce n'est pas assez encore, on lui ôte sa beauté; horreur! elle se voit laide. Effarouchée, vagabonde, elle court, elle se salit. Plus elle court vite à Dieu, « plus elle se souille aux endroits pleins de boue qu'il faut passer. » Pauvre, nue, laide et souillée, elle perd le goût de toute chose, l'entendement, la mémoire, la volonté; enfin, sous la volonté même, elle perd un je ne sais quoi « qui est son favori » et qui lui tiendrait lieu de tout (l'idée qu'elle est enfant de Dieu)... C'est là proprement *la mort*, où elle doit arriver. Que personne,

ni directeur, ni autre, ne soulage celle-ci. Il faut qu'elle meure, il faut qu'elle soit mise en terre, qu'on la foule et marche dessus, qu'elle se gâte, qu'elle pourrisse, qu'elle souffre l'odeur, la puanteur du cadavre, — jusqu'à ce que la pourriture devenant cendre et poussière, il subsiste à peine rien qui rappelle que l'âme ait été jamais.

Ce qui fut l'âme, si cela songe encore, doit songer apparemment qu'il ne lui reste qu'à se tenir immobile au sein de la terre. Mais voici pourtant qu'elle a senti quelque chose de surprenant !... Serait-ce que le soleil, par une fente du tombeau, aurait dardé quelque rayon ?... Pour un petit moment peut-être ?... Non, l'effe-  
dure, la morte se réchauffe, elle reprend quelque vigueur, une sorte de vie... — Mais celle-ci n'est plus sa vie propre, c'est *la vie en Dieu*. Elle n'a plus rien à elle, ni volonté, ni désir. Qu'a-t-elle à faire pour posséder ce qu'elle aime ? Rien, rien, et toujours rien... — Dans cet état, peut-elle avoir des défauts ? Sans doute, elle en a, elle les connaît, mais ne fait rien pour s'en défaire<sup>1</sup> ; il faudrait pour cela qu'elle revint,

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> Guyon, *les Torrents* (Opuscules, Cologne, 1704), p. 294.

comme autre fois, à s'occuper d'elle-même. « Ce sont petits nuages qu'elle doit laisser se dissiper. L'âme a maintenant Dieu pour âme, il est désormais son principe de vie, *lui est un et identique.* »

« Dans cet état, rien d'extraordinaire. Point de visions, de révélations, d'extases, de ravissement. Tout cela n'est point dans cette voie, qui est simple, pure et nue, n'y voyant rien qu'en Dieu, *comme Dieu se voit, et par ses yeux.* »

Le livre finit ainsi, après tant de choses immorales et dangereuses, dans une pureté singulière, dont la plupart des mystiques n'ont pas approché. Une douce renaissance, sans vision ni extase, une vue divinement nette et sereine devient le partage de l'âme qui aura traversé tous les degrés de la mort.

A entendre M<sup>me</sup> Guyon, la vie brisée, souillée, détruite, se réveillera en Dieu. Celui qui a passé toutes les horreurs du sépulcre, qui de vivant s'est fait cadavre, qui a communiqué avec les vers, qui, devenu pourriture, est tombé à l'état de cendre et de terre, celui-là pourra reprendre la vie et refleurir au soleil !

Quoi de moins croyable ? de moins conforme à la nature ? Elle-même se trompe et nous

trompe par une équivoque. La vie qu'elle nous promet, après ce trépas, ce n'est pas la nôtre ; à notre personnalité éteinte, effacée, anéantie, une autre succédera, infinie, parfaite, je le veux bien, mais enfin qui n'est pas nous.

Je n'avais pas lu les *Torrents*, quand tout cela me fut pour la première fois représenté à l'esprit. Je montais le Saint-Gothard, et j'avançais à la rencontre de cette violente Reuss, qui descend la montagne d'une course si furieuse. Je m'associais malgré moi d'imagination au travail terrible par lequel elle perce sa route à travers les rocs qui la serrent, lui barrent le passage. J'étais effrayé de ses chutes, des efforts qu'elle semble faire, comme une pauvre âme en peine, pour se fuir, se cacher, ne plus se voir. Elle se tord, au Pont-du-Diable ; et justement au point où elle tourne en se tordant, lancée d'une hauteur immense au fond de l'abîme, elle cesse un moment d'être rivière ; ce n'est qu'une tempête entre ciel et terre, une glaciale vapeur, un affreux vent de frimas, qui brouille la noire vallée... Montez plus haut, montez encore. Vous traversez une caverne, vous passez un roc creusé. Et voilà que le bruit cesse ; c'en est fait de ce grand combat. Il y a

paix, il y a silence... Et la vie ? recommence-t-elle ? Après cette lutte de mort, trouvez-vous la renaissance ?.. Pâle est la prairie, plus de fleurs, l'herbe est rare et pauvre. Rien d'animé qui remue, pas un oiseau au ciel, pas un insecte à terre. Vous revoyez le soleil, il est vrai, mais sans rayon, sans chaleur.

## CHAPITRE VIII.

Fénélon, comme directeur. Son Quiétisme : *Maximes des saints*, 1697. Fénélon et M<sup>me</sup> de la Maisonfort.

---

M<sup>me</sup> Guyon n'était pas apparemment la personne extravagante et chimérique dont parlent ses ennemis, puisqu'en arrivant de Savoie à Paris, elle sut prendre et gagner tout d'abord l'homme le plus capable de faire goûter ses doctrines, un homme de génie, qui de plus avait infiniment d'esprit et d'adresse, et qui, par-dessus ces mérites, avait ce qui dispense au besoin de tout mérite, se trouvant à ce moment le directeur à la mode.

A cette nouvelle Chantal il fallait un saint François de Sales ; elle le trouva dans Fénélon, moins serein, moins innocent, il est vrai,

moins rayonnant d'enfance et de grâce séraphique, mais singulièrement noble et fin, subtil, éloquent, contenu, très-dévoit, très-politique <sup>1</sup>.

Elle mit la main sur lui, le saisit, l'enleva sans difficulté. Ce grand et bel esprit, qui contenait toute chose, et toute contradiction, eût probablement flotté toujours, sans cette impulsion puissante qui le jeta d'un côté. Jusque-là il avait varié entre les opinions diverses, entre les partis et les corps opposés, en sorte que chacun le revendiquait comme sien, et croyait l'avoir. Courtisan assidu de Bossuet dont il se disait le disciple et qu'il ne quittait d'un pas dans ses retraites de Meaux, il n'en était pas moins ami des Jésuites, et, entre les deux, il tenait encore étroitement Saint Sulpice. Dans sa théologie, inclinant tour à tour à la grâce, au libre arbitre, imbu des plus vieux mystiques et plein des pressentiments du dix-huitième siècle, il semble avoir eu, sous sa foi, des coins obscurs de scepticisme qu'il se gardait de son-

<sup>1</sup> V. le savant Tabaraud (*Supplément à l'histoire de Bausset*, 1832), et l'appréciation, très-fine, très-judicieuse, de deux excellents critiques, M. Monty (*De M. le duc de Bourgogne*), et M. Thomas (*Une province sous Louis XIV*).

der. Tous ces éléments divers, sans pouvoir se fondre, s'harmonisaient au dehors dans l'ondulation gracieuse du plus élégant, du plus bel esprit qui se rencontra jamais. Grec et chrétien, il rappelle à la fois les Pères, les philosophes et les romanciers de l'époque Alexandrine, et parfois, voilà tout à coup que le sophiste devient un prophète, et, dans un sermon, s'envole sur les ailes d'Isaïe.

Tout porte à croire, avec cela, que l'étonnant écrivain fut encore dans Fénélon la moindre partie; il fut *directeur* avant tout. Qui peut dire par quel enchantement il prenait, ravissait les âmes?... On l'entrevoit dans le charme infini de sa correspondance, toute mutilée qu'elle est<sup>1</sup>; nulle autre n'a été plus cruellement émondée, purgée, obscurcie à dessein. Eh bien, dans ces fragments, dans ces restes épars, la séduction est toute-puissante encore; outre la noblesse de forme, le tour vif et fin, où le grand-seigneur se sent très-bien sous l'apôtre, il y a ce qui n'est qu'à lui, une délicatesse de femme qui n'exclut nullement la force, et, dans la subti-

<sup>1</sup> Un évêque, alors inspecteur de l'Université, s'est vanté devant moi (et devant plusieurs personnes qui le témoigneraient au besoin), d'avoir brûlé des lettres de Fénélon.

lité même, je ne sais quoi de tendre et de pénétrant. Jeune, avant d'être précepteur de M. le duc de Bourgogne, il avait longtemps dirigé les *nouvelles converties*. Là, il avait eu le loisir de bien étudier les femmes, et d'acquérir cette parfaite connaissance de leur cœur que personne n'eut comme lui. L'intérêt passionné qu'elles prirent à sa fortune, les pleurs du petit troupeau, des duchesses de Chevreuse, de Beauvilliers, etc., quand il manqua l'archevêché de Paris, leur fidélité obstinée pour ce guide bien-aimé dans son exil de Cambrai qui dura jusqu'à la mort, tout cela supplée assez les lettres perdues, et donne une étrange idée du tout-puissant magicien dont rien ne pouvait rompre l'invincible enchantement.

Introduire une spiritualité si raffinée, si haute, une telle prétention à la perfection suprême, dans ce monde convenu, cérémoniel de Versailles, et cela à une fin de règne où tout semblait glacé, quelle entreprise téméraire! Il ne s'agissait pas de se laisser aller, comme M<sup>me</sup> Guyon dans sa solitude des Alpes, aux torrents de l'amour divin. Il fallait mettre les apparences du bon sens, les formes de la raison jusque dans la folie de l'amour, il fallait, comme

dit le comique ancien, *délirer avec règle et mesure*. C'est ce qu'essaya Fénelon dans la *Maximes des Saints*. Molinos condamné, M<sup>me</sup> Guyd emprisonnée à Vincennes, l'instruisaient assez il se prononça, mais prudemment, et garda dans la forme, tout en se décidant, un reste d'indécision.

Néanmoins, avec toute son habileté, son adresse et ses replis, s'il diffère des quiétiste absolus qu'il affecte de condamner, c'est moins pour le fonds de la doctrine que pour le degré où il admet la doctrine. Il croit faire beaucoup en disant que l'état de quiétude où l'âme perd l'activité, n'est pas un état *perpétuellement* passif, mais passif *habituellement*. En reconnaissant l'inaction comme supérieure à l'action, et comme l'état parfait, ne fait-il pas désirer que l'inaction soit perpétuelle?

Cette âme, *habituellement* passive, selon lui, se concentre en haut, laissant au-dessous d'elle la partie inférieure, dont les actes sont d'un trouble entièrement *aveugle* et involontaire. *Ces actes étant toujours censés volontaires*, il avoue que la partie supérieure en reste responsable. C'est donc elle qui les réglera? Nullement, elle est absorbée dans sa haute quiétude. Qui donc, à

son défaut, s'en mêle ? qui empêche le désordre dans cette sphère d'en bas où l'âme ne descend plus ? Il le dit expressément : *C'est le directeur* <sup>1</sup>.

Que dans la théorie il modifie Molinos, cela est moins important qu'il ne semble. Le côté spéculatif qui occupe tant Bossuet, n'est pas le plus essentiel dans un point où la pratique est si directement intéressée. Ce qui est grave, c'est que Fénelon, aussi bien que Molinos, après avoir posé un grand échafaudage de règles, n'a pas assez de ces règles ; à chaque instant il appelle le secours du directeur. Il établit un système, mais ce système ne peut aller seul, il y faut la main de l'homme. Cette inerte théorie exige de moment en moment le supplément d'une consultation spéciale, d'un expédient empirique. Le directeur est pour l'âme comme une âme supplémentaire, qui, pendant qu'elle dort sur la montagne, règle et conduit tout pour elle dans ce misérable monde d'en bas, qui n'est pas moins après tout que celui des réalités,

L'homme donc, et toujours l'homme ! C'est ce que vous trouvez au fond de leurs doctrines, en les serrant et les pressant. C'est l'*ultima ratio*

<sup>1</sup> Maximes des Saints, article 14 ; et 8, 20, 39, 4.

de leurs systèmes. Leur théorie est telle, telle aussi leur vie.

Je laisse ces illustres adversaires, Fénelon et Bossuet, se battre pour les idées. J'aime mieux observer leur pratique. Là, je vois que la doctrine est peu, l'homme beaucoup. Quiétistes, anti-quiétistes, ils ne diffèrent pas essentiellement dans leur méthode d'envelopper l'âme, d'assoupir la volonté.

Sous le combat des théories, avant même qu'il ne commençât, il y en eut un, personnel, fort curieux à observer. L'enjeu du combat, si j'ose ainsi parler, la conquête spirituelle que se disputèrent les deux partis, fut une femme, une âme charmante, pleine d'élan et de jeunesse, de vivacité imprudente et de loyauté naïve<sup>1</sup>. C'était une nièce de M<sup>me</sup> Guyon, une demoiselle qu'on appelait madame (elle était chanoinesse) de La Maisonfort. Cette demoiselle, noble et pauvre, maltraitée par une belle-mère et un père remarié, était tombée dans les froides et politiques mains de M<sup>me</sup> de Maintenon. Soit

<sup>1</sup> Singulière destinée que celle de cette jeune fille, dont Racine essuia un jour les larmes (elle jouait Élise dans *Esther*), et que Fénelon et Bossuet ont fait tant pleurer ! V. M. de Noailles, *Saint-Cyr*, p. 443 (1843).

vanité de fonder, soit comme moyen d'amuser un vieux roi peu amusable, elle faisait alors Saint-Cyr, pour les demoiselles nobles. Elle savait que le roi était toujours sensible aux femmes, et ne lui laissait guère voir que des vieilles ou des enfants. Les pensionnaires de Saint-Cyr, qui dans l'innocence de leurs jeux récréaient les yeux du vieillard, lui rappelaient un autre âge, et lui offraient une douce et peu dangereuse occasion de galanterie paternelle.

M<sup>me</sup> de Maintenon, qui dut, comme on sait, sa singulière fortune à une certaine harmonie décente des qualités médiocres, chercha quelque chose d'éminemment médiocre, si l'on peut parler ainsi, pour gouverner cette maison. Elle ne pouvait trouver mieux que chez les Sulpiciens et les Lazaristes. Le sulpicien Godet, qu'elle prit pour son directeur et pour directeur de Saint-Cyr, était un cuistre de mérite; c'est à peu près la définition qu'en donne Saint-Simon qui en fait cas. M<sup>me</sup> de Maintenon vit en lui le prêtre sec et littéral qui pouvait la rassurer contre toute excentricité. Avec celui-là, on pouvait dormir tranquille; entre les deux hommes de génie qui influèrent à Saint-Cyr, le janséniste

Racine et le quiétiste Fénélon <sup>1</sup>, elle préféra Godet.

On ne saurait pas cette histoire, qu'à voir seulement la maison de Saint-Cyr, on y reconnaît sans peine le vrai domicile de l'ennui. L'âme de la fondatrice, cette âme de gouvernante, se sent là partout. On bâille, rien qu'à regarder... Encore si ce bâtiment était triste; la tristesse elle-même est pour l'âme un aliment. Non, il n'est pas triste, et il n'en est pas plus gai; il n'y a rien à en dire, nul caractère, nul style, rien qu'on puisse au moins blâmer. De quel âge est la chapelle? Ni gothique, ni renaissance, pas même le style jésuite. Mais alors, il y a peut-être l'austérité janséniste?... Cela n'est nullement austère... Qu'est-ce donc? Rien. Mais ce rien a une puissance d'ennui qu'on ne trouverait nulle part.

Après le premier moment, demi-dévoit, demi-mondain, des représentations d'*Athalie* et d'*Esther*, que les jeunes demoiselles avaient trop bien jouées, le pensionnat réformé devint une sorte de couvent. Au lieu de Racine, ce fut

<sup>1</sup> Ou Racine, en vous parlant de jansénisme, vous y auroit entraînée ou M. de Cambrai, etc. Lettres de M<sup>me</sup> de Maintenon, II, 490 (éd. 1757).

l'abbé Pellegrin et M<sup>me</sup> de Maintenon qui firent des pièces pour Saint-Cyr <sup>1</sup>. Les dames institutrices durent être des religieuses. Grand changement, qui déplut à Louis XIV lui-même <sup>2</sup>, et qui pouvait compromettre l'établissement nouveau. M<sup>me</sup> de Maintenon semble l'avoir senti, et elle chercha, *pour pierre fondamentale de son édifice*, une pierre vivante, hélas ! une femme pleine de grâce et de vie... Ce fut la pauvre Maisonfort qu'on décida de voiler, de cloître, de sceller dans les fondations de Saint-Cyr.

Mais celle qui pouvait tout, ne pouvait cela. Vive, indépendante, comme était La Maisonfort, tous les rois et toutes les reines y auraient échoué. Le cœur seul, touché habilement, pouvait l'amener où on voulait. M<sup>me</sup> de Maintenon, qui tenait extrêmement à la chose, y fit des efforts qui surprennent quand on lit ses lettres. Cette personne si réservée sort ici de son caractère ; elle se confie, pour gagner la confiance, et ne craint pas d'avouer à la jeune fille qu'elle veut dégouter du monde, qu'elle-même, dans la première

<sup>1</sup> Proverbes inédits de M<sup>me</sup> de Maintenon, 1829. V. aussi ses Conversations (1828), et son Esprit de l'Institut des filles de Saint-Louis (1808).

<sup>2</sup> M. de Noailles, *Saint-Cyr*, p. 134.

place du monde, « elle se meurt de tristesse et d'ennui. »

Ce qui fut plus efficace, c'est qu'on employa près d'elle un nouveau directeur, le séduisant, le charmant, l'irrésistible. L'abbé de Fénélon était alors très-bien avec M<sup>me</sup> de Maintenon; il dînait tous les dimanches avec elle chez les duchesses de Beauvilliers et de Chevreuse, seuls entre eux, sans domestiques, se servant eux-mêmes, pour ne pas être écoutés. L'attrait de cet homme unique fut grand pour La Maisonfort, et l'autorité lui ordonnait de suivre cet attrait : « Voyez l'abbé de Fénélon, lui écrivait M<sup>me</sup> de Maintenon, accoutumez-vous à vivre avec lui <sup>1</sup>. »

Aimable commandement, qu'elle ne suivit que trop bien, douce accoutumance... Avec un tel homme qui animait tout de son charme personnel, qui facilitait, simplifiait les choses les plus ardues, on ne marchait pas, on volait, entre ciel et terre, dans les tièdes régions de l'amour divin. Tant de séduction, de sainteté à la fois et de liberté... c'était trop pour le pauvre cœur !

Saint-Simon raconte par quels moyens d'es-

<sup>1</sup> Lettre citée par Philippeaux, Relation du quietisme, I, 43.

pionnage et de trahison Godet constata dans Saint-Cyr la présence du quiétisme. Il ne fallait pas tant d'adresse. La Maisonfort était assez pure pour être imprudente. Dans le bonheur de cette spiritualité nouvelle où elle entraît de toute son âme, elle en disait encore plus qu'on ne voulait lui faire dire.

Fénélon, tout suspect qu'il devenait alors, lui fut laissé toutefois, jusqu'à ce qu'elle eût fait le grand pas. On attendit qu'elle eût, sous cette influence, malgré ses réclamations et ses larmes, pris le voile, et laissé fermer derrière elle la fatale grille.

Deux assemblées eurent lieu à Saint-Cyr pour régler la destinée de la victime. Godet, assisté des lazaristes Thiberge et Brisacier, décida qu'elle serait religieuse, et Fénélon, qui était de ce beau concile, n'y contredit pas. Elle-même a raconté que pendant la délibération, « elle se retira devant le Saint-Sacrement, dans une étrange angoisse, qu'elle pensa mourir de douleur, et versa dans sa chambre toute la nuit un torrent de larmes. »

La délibération était de pure forme; M<sup>me</sup> de Maintenon voulait, il ne restait qu'à obéir. Personne, à ce moment, ne dépendait d'elle

plus que Fénélon. C'était la crise décisive pour le quietisme. Il s'agissait de savoir si son docteur, son écrivain, son prophète, peu agréable au roi qui pourtant ne le connaissait pas bien encore, pourrait acquérir dans l'Église, avant que la doctrine n'éclatât, la position d'un grand prélat, où tous les siens le poussaient. De là son dévouement illimité pour M<sup>me</sup> de Maintenon, de là le sacrifice de la pauvre Maisonfort à cette volonté toute-puissante. Fénélon, qui connaissait parfaitement son peu de vocation, l'immola, non pas sans doute à ses intérêts personnels, mais à l'avancement de ses doctrines et à l'agrandissement de son parti.

Dès qu'elle fut voilée, cloîtrée sans retour, il s'éloigna peu à peu. Trop franche et trop imprudente, elle faisait tort à sa doctrine, déjà vivement attaquée. Il n'avait pas besoin d'amitiés si compromettantes. Il lui fallait des appuis politiques. Il s'adressa aux jésuites *in extremis*, prit un confesseur jésuite; ils avaient eu la prudence d'en avoir des deux partis.

Retomber de Fénélon à Godet, rentrer sous sa direction sèche et dure, c'était plus que la nouvelle religieuse ne pouvait supporter. Un jour qu'il vint avec les petites constitutions, les

petits règlements minutieux qu'il avait faits en commun avec M<sup>me</sup> de Maintenon, La Maisonfort ne put se contenir, et devant lui, devant la toute-puissante fondatrice, elle dit courageusement le mépris qu'elle en faisait. Peu après, une lettre de cachet la chassa durement de Saint-Cyr.

Contre tout ce monde hostile, ces Godet, ces Brisacier, elle avait fait une trop belle défense. Abandonnée de Fénélon, elle tâchait de rester fidèle à ses doctrines, et s'obstinait à garder ses livres. Il fallut qu'on appelât la grande puissance du temps, Bossuet, pour réduire la rebelle. Mais elle ne voulut recevoir ses avis qu'après avoir demandé à Fénélon si elle pouvait le faire. A cette dernière marque de confiance, il répond, j'ai regret de le dire, par une lettre sèche et triste <sup>1</sup>, où la jalousie ne perce que trop, et le regret de voir passer sous l'influence d'un autre celle qu'il n'avait pas défendue.

<sup>1</sup> Elle est tout entière dans Phélippeaux, I, 464 : « Ce n'est par une marque qu'on se porte bien, quand on a besoin d'un si grand nombre de médecins, » etc.

## CHAPITRE IX.

Bossuet, comme directeur. Bossuet et la sœur Cornuau. Sa loyauté et son imprudence. Il est quiétiste en pratique. La direction dévot inclinée au quiétisme. Paralyse morale.

---

Rien n'éclaire mieux le caractère propre à la direction, que la correspondance du plus digne, du plus loyal directeur; je parle de Bossuet. L'expérience est décisive; si les résultats sont mauvais, c'est la méthode et le système qu'il faudra accuser, nullement l'homme.

La grandeur du génie et la noblesse du caractère éloignaient naturellement Bossuet des petites passions du vulgaire des directeurs, des minuties, des jalousies, des tyrannies tracassières. Nous pouvons en croire une de ses pénitentes. Sans désapprouver, dit-elle, « les directeurs qui règlent jusqu'aux moindres pensées et affections, *il ne pouvoit goûter cette pratique à l'égard des âmes qui aimoient Dieu, et qui étoient*

un peu avancées dans la vie spirituelle <sup>1</sup>. »

Sa correspondance est digne, noble, sérieuse. Vous n'y trouverez point les tendresses trop caressantes de Saint-François de Sales, encore moins les raffinements, les subtilités passionnées de Fénelon. Moins austères que les lettres de Saint-Cyran, celles de Bossuet s'en rapprochent par la gravité. Elles ont souvent un grandiose oratoire qui ne va guère avec l'humble et médiocre personne à qui elles sont généralement adressées, mais qui a cet avantage de la tenir à distance et d'exclure, dans le plus confiant tête-à-tête, les rapprochements trop intimes.

Si cette correspondance nous est parvenue plus entière que celle de Fénelon, nous le devons (du moins pour la partie la plus curieuse) au culte qu'une pénitente de Bossuet, la bonne veuve Cornuau, conserva pour sa mémoire. Cette digne personne, en nous transmettant ces lettres, y a laissé religieusement nombre de détails assez humiliants pour elle. Elle a oublié sa vanité, et n'a songé qu'à la gloire de son père spirituel. En cela, son attachement l'a bien heureusement guidée ; elle a fait pour lui, peut-être, plus qu'aucun panégyriste. Ces nobles

<sup>1</sup> OEuvres de Bossuet, Avertissement de la sœur Cornuau, XI 300 (éd. Lefebvre, 1836).

lettres, écrites pour ne jamais voir le jour, dans un secret si profond, sont dignes d'être exposées aux regards du monde.

La bonne veuve nous apprend que, quand elle était assez heureuse pour l'aller voir dans sa solitude de Meaux, il la recevait parfois dans « un lieu petit, très-froid, où il y avoit beaucoup de fumée ». C'est, selon toute apparence, le petit pavillon que l'on montre encore aujourd'hui au bout du jardin, sur l'ancien rempart de la ville qui forme la terrasse du palais épiscopal. Au-dessus du cabinet qui fait le rez-de-chaussée, couchait, dans un petit grenier, le valet qui, de bon matin, éveillait Bossuet. Une sombre et étroite allée d'ifs et de houx mène au triste appartement, vieux arbres nains, rabougris, qui ont de plus en plus mêlé leurs bras noueux, leurs noires et piquantes feuilles. Les songes du passé y logent toujours; vous y trouveriez encore toutes les épines de ces grandes polémiques, aujourd'hui si loin de nous, les disputes de Jurieu et de Claude, et l'histoire hautaine des Variations, et le mortel combat du Quiétisme, envenimé d'amitié trahie... Sur le sérieux jardin, aligné à la française, plane, dans sa majesté douce, la

tour de la cathédrale ; mais on ne la voit pas de la petite allée noire, ni du triste cabinet, lieu resserré, froid, ingrat d'aspect, qui, malgré le grand souvenir, rebute par la sécheresse, et rappelle que, sous ce beau génie, le meilleur prêtre du temps, il y eut un prêtre encore.

Il n'y avait guère qu'un point par où l'on pouvait toucher cet esprit dominateur, la docilité, l'obéissance. Celle de la bonne Cornuau dépassa tout ce qu'il pouvait attendre. Elle en montre infiniment, et l'on voit qu'elle en cache encore, de peur de déplaire. Elle s'ingénie, autant que le permet sa médiocrité naturelle, à suivre les goûts et les idées du grand homme. Il avait l'esprit de gouvernement ; elle l'eut aussi en petit. Elle se chargea des affaires de la communauté où elle vivait ; et en même temps elle terminait celles de sa famille. Elle attendit ainsi quinze ans, avant qu'il lui fût permis de se faire religieuse. Elle obtint enfin cette grâce, et se fit appeler la sœur de *Saint-Bénigne*, prenant ainsi, un peu hardiment peut-être, le nom même de Bossuet.

Ces soins positifs, où le sage directeur la retint longtemps, eurent pour elle l'excellent effet de distraire et ralentir l'imagination. C'était une nature passionnée, honnête, mais un

peu commune, qui malheureusement avait assez de sens pour s'avouer ce qu'elle était. Elle sait, et elle se dit, qu'elle n'est qu'une petite bourgeoise, qu'elle n'a ni naissance, ni grand esprit, ni grâce, ni monde; elle n'a pas seulement vu Versailles ! Comment lutterait-elle, près de lui, contre ses autres filles spirituelles, grandes dames, toujours brillantes dans leurs pénitences même et leurs abaissements volontaires?... Il semble que d'abord elle ait espéré de prendre sa revanche ailleurs, et de s'élever par-dessus ces mondaines par les voies mystiques. Elle s'avise, certain jour, d'avoir des visions; elle en écrit une, d'assez pauvre imagination, que Bossuet n'encourage pas. Que faire? La nature lui a refusé les ailes, elle voit bien que décidément elle ne pourra pas voler. Du moins, elle n'a pas d'orgueil; elle n'essaie pas de cacher le triste état de son cœur; il lui échappe cet aveu humiliant : « Qu'elle crève de jalousie ».

Ce qui touche, c'est que, l'aveu fait, la pauvre créature, très-douce et très-bonne, s'immole, et se fait garde-malade de celle dont elle était jalouse, et qui était alors atteinte d'un mal affreux. Elle la suit à Paris, elle s'enferme avec elle, elle la soigne, elle l'aime ! pour la raison

peut-être qui tout-à-l'heure produisait l'effet tout contraire? parce qu'elle est aimée de Bossuet?

La Cornuau se trompe évidemment dans sa jalousie; c'est elle qui est préférée; nous le voyons aujourd'hui par la comparaison des diverses correspondances. A elle sont réservées toutes les indulgences paternelles; pour elle seule il semble s'attendrir par moments, autant que le permet sa gravité ordinaire. Cet homme si occupé trouve du temps pour lui écrire près de deux cents lettres. Il est certainement plus ferme, plus austère, avec la grande dame dont elle est jalouse. Il devient bref, presque dur, pour celle-ci, quand il s'agit de répondre aux confidences un peu scabreuses qu'elle s'obstinait à lui faire. Il ajourne sa réponse indéfiniment (« à mon grand loisir »); jusque-là il lui défend d'écrire sur de tels sujets, sinon « il brûlera ses lettres sans les lire seulement (24 novembre 1691) ». Il dit ailleurs très-noblement, sur ces choses délicates qui peuvent troubler l'imagination : « Qu'il falloit, quand on étoit obligé de parler de ces sortes de peines et de les entendre, *ne tenir à la terre que du bout du pied.* ».

Cette honnêteté parfaite, qui ne veut rien entendre au mal, le lui fait oublier parfois, plus

qu'il ne faudrait, et le rend peu circonspect. Rassuré aussi par son âge, fort mûr alors, il se permet par moments des élans d'amour mystique, indiscrets devant un témoin aussi passionné que la Cornuau. En présence d'une personne simple, soumise, inférieure en tout sens, il se croit seul, et donnant l'essor au vivace instinct de poésie qu'il eut jusqu'en ses vieux jours, il n'hésite pas à se servir de la langue mystérieuse du Cantique des Cantiques. Quelquefois, c'est pour calmer sa pénitente, pour raffermir sa chasteté, qu'il emploie cette langue brûlante. Je n'ose copier la lettre, innocente à coup sûr<sup>1</sup>, mais si imprudente, qu'il écrit de sa

<sup>1</sup> On s'est donné le plaisir facile de réfuter tout ce que je n'ai pas dit, d'établir que Bossuet est un honnête homme, etc. Eh ! qui a dit le contraire?... En même temps, comme on ne sait pas bien ce que c'est que le quietisme (pas plus que la grâce et le libre arbitre), on cite, pour justifier Bossuet de quietisme, un texte éminemment quietiste : « *Ne faites aucun effort de tête, ni même de cœur, pour vous unir à votre Époux* (26 oct. 1694). » — Ce que j'ai dit, ce que je répète, c'est que le plus loyal directeur du monde est encore très-dangereux ; que son langage, dicté sans doute par une intention pure, n'en est pas moins propre à troubler la chair. Même, quand il blâme et défend, il le fait justement dans les termes les plus propres à réveiller ce qu'il défend ; je n'aime pas à regarder dans ces moments-là un grand homme, un vieillard, qui a droit à nos respects par d'autres côtés. Si pourtant on veut absolument des preuves, qu'on lise (17 janvier 1692) : « Quand la douce plaie de l'amour, etc. » — (4 juin 1695) : « Osez tout avec le céleste Époux... Saisissez-vous de lui... Je vous permets les plus violents transports, etc. » — (3 juillet 1695) : « Jésus veut qu'on soit avec lui ; il veut jouir, il veut qu'on jouisse de lui, sa

campagne de Germigny (le 10 juillet 1692), et où il explique le sens de la parole de l'Épouse : « Soutenez-moi avec des fleurs, parce que je languis d'amour. » Cette médecine qui veut guérir la passion par une passion plus forte est merveilleusement propre à doubler le mal.

Ce qui étonne bien plus que ces imprudences, c'est que vous trouvez fréquemment dans la correspondance intime de ce grand adversaire du quiétisme la plupart des sentiments et des maximes pratiques qu'on reprochait aux quiétistes. Il développe à plaisir leur texte favori : *Expectans expectavi*. L'Épouse ne doit pas s'empressez ; elle doit « attendre en attendant ce que l'Époux voudra faire ; si, en attendant, il caresse l'âme

sainte chair est le milieu de cette union et de cette chaste jouissance, etc. » — (14 mai 1695) : « C'est dans la sainte Eucharistie qu'on jouit virginalement du corps de l'Époux, et qu'il s'approprie le nôtre, etc. » — (4<sup>er</sup> juin 1696) : « Baisez en liberté ce cher petit frère qui tous les jours s'apetisse pour s'unir à nous, etc. »

Si vous voulez quelque chose de plus personnel, voyez la manière vraiment bien molle dont il repousse les tendresses de cette noble religieuse dont il avait décliné les sensuelles confidences : « A la vérité, je ne voudrois pas exciter ces tendresses de cœur directement ; mais quand elles viennent ou par elles-mêmes, ou à la suite d'autres dispositions, etc. Je ne suis pas insensible, Dieu merci, à une certaine correspondance de sentiments, ou de goûts... Mais quoique je sente fort ces correspondances, etc. Tout ce qu'on sent par rapport à moi, en vérité ne m'est rien de ce côté-là, et il ne faut pas craindre de me l'exposer, etc. Il paraît que l'illustre pénitente s'effrayait de ses sentiments, et vouloit prendre un directeur moins aimé : « Je vous défends d'adhérer à la tentation de quitter, ou de croire qu'on soit fatigué ou lassé de votre conduite. » (26 déc. 1694).

et la pousse à le caresser, il faut livrer son cœur... Le moyen de l'union, c'est l'union même. *Laisser faire l'Époux*, c'est toute la correspondance de l'Épouse...

« Jésus est admirable dans les chastes embrassements dont il honore son Épouse et la rend féconde; *toutes les vertus sont le fruit de ses chastes embrassements* » (28 février 1693). — « Il doit suivre un changement dans la vie; mais *sans que l'âme songe seulement à se changer elle-même.* »

Cette lettre, toute quiétiste, est écrite le 30 mai (1696); et, huit jours après<sup>1</sup>, triste conséquence! il écrit ces paroles inhumaines, sur M<sup>me</sup> Guyon : « On me paroît résolu de la renfermer loin d'ici *dans un bon château*, etc. »

Comment ne voit-il pas que, sur la question pratique, bien autrement importante que la théorie, il ne diffère en rien de ceux qu'il traite si mal? La direction, dans Bossuet, comme dans ses adversaires, c'est le développement des côtés inertes et passifs de notre nature : *Expectans expectavi.*

C'est pour moi un spectacle de les voir tous, du fond même du moyen âge, crier contre les mystiques et tomber au mysticisme. Il faut que la pente soit forte, invincible. Au quatorzième

<sup>1</sup> Œuvres de Bossuet, XI, 380, et XII, 53 (éd. 1836).

et quinzisième siècle, le profond Rusbrock, le grand Gerson imitent justement ceux qu'ils blâment. Au dix-septième, les quiétistes Bona, Fénelon, Lacombe même, le directeur de M<sup>me</sup> Guyon, parlent sévèrement, durement des quiétistes absolus. Tous montrent l'abtme, tous y tombent.

Les personnes ne sont rien ici, il y a une fatalité logique. L'homme qui par son caractère et son génie est le plus loin des voies passives, celui qui dans ses écrits les condamne avec plus de force, Bossuet, dans sa pratique, y marche comme les autres.

Qu'importe que l'on écrive contre la théorie du quiétisme? le quiétisme est bien moins un système qu'une méthode : méthode d'assoupissement et d'inertie que nous retrouvons toujours, sous une forme ou sous une autre, dans la direction dévote. Il ne sert de rien de conseiller l'activité comme Bossuet, de la permettre comme Fénelon, si, prévenant dans une âme tout exercice de l'activité, la tenant comme à la lisière, vous lui ôtez l'habitude, le goût, le pouvoir d'agir.

Qu'elle ait l'air d'agir encore, n'est-ce pas une illusion, si cette activité n'est pas la sienne, si c'est la vôtre, ô Bossuet! Vous me montrez une personne qui va, marche; et je vois bien qu'elle

n'a cette apparence de mouvement que parce qu'elle vous porte en elle, comme principe d'action, comme cause et raison de vivre, de marcher, de remuer. Il y a toujours au total la même somme d'action; seulement, dans ce dangereux rapport du directeur au dirigé, toute l'action passe au premier; seul il reste une force active, une volonté, une personne; le dirigé perdant peu à peu ce qui constitue la personne, que devient-il? une chose.

Lorsque Pascal, dans son dédain superbe pour la raison, nous engage à nous *abêtir*<sup>1</sup>, à plier en nous ce qu'il appelle l'*automate* et la *machine*, il ne voit pas qu'il y aura seulement un échange de raisons; la nôtre s'étant mis elle-même le mors et la bride, la raison d'un autre va monter dessus, la chevaucher, la mener comme elle voudra.

Si l'*automate* conserve du mouvement, comment le mènera-t-on? selon l'opinion *probable*; le *probabilisme* des jésuites règne dans la première moitié du siècle. Puis, le mouvement s'arrêtant, le siècle paralysé apprend des *quiétistes* que l'immobilité est la perfection même.

L'affaiblissement et l'impuissance des derniers temps de Louis XIV sont un peu dissimulés par un reste d'éclat littéraire. Ils n'en sont

<sup>1</sup> Montaigne aussi dit *abêtir*, mais non au profit de l'autorité. Autre sens, autre intention. V. Pascal, éd. Faugère, II, 468.

#### PARALYSIE MORALE.

pas moins profonds. C'est la suite naturelle, non-seulement des grands efforts qui amènent l'épuisement, mais aussi des théories d'abnégation, d'impersonnalité, de nullité systématique qui avaient toujours gagné dans ce siècle. A force de dire et redire qu'on ne peut bien marcher que soutenu par un autre, il se forma une génération qui ne marchait plus du tout, qui se vantait d'avoir oublié le mouvement et en faisait gloire. M<sup>me</sup> Guyon, en parlant d'elle-même, exprime avec force dans une lettre à Bossuet ce qui était alors l'état général : « Vous dites, monseigneur, qu'il n'y a que quatre ou cinq personnes qui soient dans cette difficulté de faire des actes, et je vous dis qu'il y en a plus de cent mille... Lorsque vous m'avez dit de demander et désirer, je me suis trouvée comme un paralytique à qui l'on dit de marcher *parce qu'il a des jambes* ; les efforts qu'il veut faire pour cela ne servent qu'à lui faire sentir son impuissance. L'on dit dans les règles ordinaires : *Tout homme qui a des jambes, doit marcher*. Je le crois, je le sais ; cependant j'en ai, et je sens bien que je ne m'en puis servir <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Lettre du 40 février 1694, OEuvres de Bossuet, XII, 44 (éd. 1836). Rapprocher les aveux si tristes de la sœur du Mans, *ibid.*, XI, 558, 30 mars 1695, et ceux de Fénelon même, 8 novembre 1700, I, 572 (éd. Didot, 1838).

## CHAPITRE X.

*Le Guide* de Molinos ; rôle qu'y joue le directeur ; austérité hypocrite ; doctrine immorale. Molinos approuvé à Rome, 1675. Molinos condamné à Rome, 1687. Ses mœurs conformes à sa doctrine. Les Molinosistes espagnols. La mère Agueda.

---

Pour celui qui ne peut plus remuer de lui-même, pour le pauvre paralytique, le plus grand danger n'est point de rester sans action, mais de devenir le jouet d'une action qui n'est pas la sienne. Les théories qui parlent le plus d'immobilité, ne sont pas toujours désintéressées. Prenez garde, et prenez garde.

Le livre de Molinos, artificiel et réfléchi, a un caractère qui lui est tout à fait propre, et qui le distingue des livres naïfs, inspirés, des grands mystiques.

Ceux-ci, tels que sainte Thérèse, recommandent souvent d'obéir, de ne pas s'en croire soi-même, de tout soumettre au directeur. Ils se donnent ainsi un guide, mais dans leur vigoureux élan ils emportent le guide avec eux. Ils croient le suivre, ils le mènent. Le directeur n'a près d'eux nulle autre chose à faire qu'à sanctionner leur inspiration <sup>1</sup>.

L'originalité du livre de Molinos est toute contraire. Là, expirent vraiment l'activité intérieure ; nulle action qu'étrangère. *Le directeur* est le pivot de tout le livre, il revient à chaque instant, et là même où il disparaît, on sent bien qu'il est derrière. C'est le *guide*, ou plutôt le soutien, sans lequel cette âme impotente ne pourrait faire un seul pas. C'est le médecin toujours présent qui décide si la malade peut goûter ceci ou cela... Malade? Oui, et bien malade, puisqu'il faut

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> Guyon elle-même, qui a développé plus qu'aucun mystique la théorie de la mort, est morte de bouche, toujours vive de cœur. Jusque dans cet océan « où le pauvre torrent est perdu », il conserve sa vie propre, et la douceur de ses eaux ; tant sa force est grande, son élan puissant, si haut le mont d'où il tombe ! Le Rhône perce tout son lac, cette énorme masse d'eaux sans fond, et c'est le Rhône en sortant... De loin en loin, on entend nommer le directeur, dans tout cela. Mais qui dirige un tel élan ? Le pauvre P. Lacombe, on le sait, n'y put gouverner sa barque ; ce torrent où il flottait, l'emporta ; il devint fol.

à tout instant qu'un autre pense, sente, agisse pour elle, en un mot vive à sa place.

Pour elle, peut-on dire qu'elle vive ? N'est-ce pas là la vraie mort ? Les grands mystiques cherchaient la mort et ne pouvaient la trouver ; leur activité vivante persistait dans le sépulcre ; mourir, seul à seul, en Dieu, y mourir de sa volonté, par son énergie, ce n'est pas mourir tout à fait. Mais laisser, de lâcheté, s'en aller son âme dans le tourbillon d'une autre âme, subir dans un demi-sommeil l'étrange transformation où votre personnalité est absorbée dans la sienne, c'est bien la vraie mort morale. Il n'en faut pas chercher d'autre.

« Agir, c'est le fait du novice ; pâtir, c'est déjà profiter ; mourir, c'est la perfection... — Avançons dans les ténèbres et nous avancerons bien ; le cheval qui tourne, les yeux bandés, n'en moud que mieux le froment. — Ne pensons pas, ne lisons point. Un maître *pratique* nous dira mieux que tous les livres ce qu'il faut faire *au moment*... Grande sécurité, d'avoir un guide d'expérience, qui nous gouverne et nous enseigne, selon sa lumière *actuelle*, et nous empêche d'être trompés par le démon ou par notre propre sens<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Molinos, *Guida spirituale* (Venetia, 1685), p. 86, 161 et passim, trad. latine (Lipsiæ, 1687).

Molinos, en nous menant doucement par ce chemin, me paraît savoir très-bien où il mène. J'en juge par les précautions infinies qu'il prend pour nous rassurer; par l'affiche qu'il met partout, d'humilité, d'austérité, d'excessif scrupule, de prudence exagérée par delà toute prudence. Les saints ne sont pas si sages.

Dans une bien humble préface, il croit que ce petit livre, sans ornement, sans style, sans protecteur, ne peut avoir de succès; « il sera critiqué sans doute, tous le trouveront insipide... » Plus humblement encore, à la dernière page, il *prosterne l'ouvrage*, et le soumet à la correction de la Sainte Église Romaine<sup>1</sup>.

Il fait entendre que le vrai directeur ne dirige que malgré lui. « C'est un homme qui voudrait être dispensé du soin des âmes, qui soupire, halète, après la solitude. — Il est surtout bien loin de rechercher la direction des femmes; elles sont généralement trop peu préparées. — Il faut qu'il prenne bien garde d'appeler sa pénitente : *Ma fille*; c'est un mot trop tendre; Dieu en

<sup>1</sup> Le *Guide* de Molinos, ce livre si célèbre n'est pas très-original. On y trouve peu de choses qui ne soient supérieures dans les autres quiétistes. Lire pourtant son éloge enthousiaste du *néant*, du *rien*, dont Bossuet a traduit quelques passages, au livre III de l'Instruction sur les états d'oraison.

est jaloux. — L'amour de soi, la passion, ce monstre à sept têtes, prend quelquefois la figure de la reconnaissance, de l'affection filiale pour le confesseur. — Il n'ira pas visiter ses pénitentes chez elles, pas même en cas de maladie, à moins qu'il ne soit appelé<sup>1</sup>. »

Voilà une sévérité étonnante, des précautions excessives, inconnues jusqu'à Molinos ! Que ce saint homme est donc celui-ci !... Il est vrai que, si le directeur ne doit pas de lui-même visiter cette malade, il le peut *si elle l'appelle*... Je réponds qu'elle l'appellera. Avec une telle direction, n'est-elle pas toujours malade, embarrassée, craintive, impuissante à rien faire d'elle-même ; elle le souhaite à toute heure. Tout mouvement qui ne vient de lui, pourrait bien venir du diable ; la fibre même du remords, qui parfois remue en elle, ne serait-ce pas un fil que le diable tire<sup>2</sup> ?...

Dès qu'il est près d'elle, au contraire, quelle tranquillité ! Comme il la calme d'un mot ! comme il résout tous ses scrupules !... Elle est bien récompensée de n'avoir rien fait d'elle-même, d'avoir attendu, d'avoir obéi, d'obéir

<sup>1</sup> Le *Guide*, liv. II, c. 6.

<sup>2</sup> *Ibidem*, c. 47.

toujours... Elle sent bien maintenant *que l'obéissance vaut mieux que toute vertu.*

Eh bien ! qu'elle soit discrète, on la conduira plus loin... « Il ne faut pas, si elle pèche, qu'elle s'inquiète du péché. S'en tourmenter, ce serait signe qu'on garde un levain d'orgueil... C'est le diable, qui, pour nous arrêter dans la voie spirituelle, nous occupe ainsi de nos chutes. Ne serait-il pas stupide, à celui qui court, de s'arrêter quand il tombe, pour pleurer comme un enfant, au lieu de poursuivre sa course?... Ces chutes ont l'excellent effet de nous préserver de l'orgueil qui est la plus grande chute. Dieu fait des vertus de nos vices, et ces vices même par lesquels le diable croyait nous jeter dans l'abîme, *deviennent une échelle pour monter au ciel* <sup>1</sup>. »

Cette doctrine fut bien accueillie. Molinos avait eu l'adresse de publier en même temps un autre livre qui pouvait servir de passe-port à celui-ci, un traité de la *Communion quotidienne*, dirigé contre les jansénistes et le grand livre d'Arnaud. Le *Guide spirituel* fut examiné avec la faveur que Rome pouvait accorder à l'ennemi

<sup>1</sup> Scala per salire al cielo. *Guida*, p. 438, lib. II, c. 48.

de ses ennemis. Il n'y eut guère d'ordre religieux qui ne l'approuvât. L'inquisition romaine lui donna trois approbations par trois de ses membres, un jésuite, un carme et le général des franciscains. L'inquisition espagnole l'approuva deux fois, par l'examineur général de l'ordre des capucins, et par un trinitaire, l'archevêque de Reggio. En tête, on lisait un éloge enthousiaste, exalté, de Molinos, par l'archevêque de Palerme.

Les quiétistes devaient être alors bien forts à Rome, puisque l'un d'eux, le cardinal Bona (protecteur de Malaval), fut au moment de devenir pape.

Les choses tournèrent au rebours, contre toute attente. La grande tempête gallicane de 1682, qui pendant près de dix ans interrompit les rapports de la France et du Saint-Siège et montra combien aisément on peut se passer de Rome, obligea le pape à relever la dignité morale du pontificat par des actes de sévérité. Le coup tomba spécialement sur les jésuites et sur leurs amis. Innocent XI porta une condamnation solennelle sur les casuistes, condamnation tardive sur des gens tués depuis vingt ans par Pascal. Le quiétisme ne l'était pas ; les francis-

cains et les jésuites l'avaient pris à cœur ; donc, les dominicains lui étaient contraires. Molinos, dans son Manuel, avait fort réduit les mérites de saint Dominique, et prétendu que *saint Thomas mourant avoua qu'il n'avait jusque-là écrit rien de bon*. Aussi, de tous les grands ordres, celui des dominicains est le seul dont l'approbation manque au *Guide* de Molinos.

Le livre et l'auteur, examinés sous cette nouvelle influence, parurent horriblement coupables. L'inquisition de Rome, sans s'arrêter aux approbations accordées douze ans auparavant par ses examinateurs, condamna le *Guide*, et, de plus, quelques propositions qui ne s'y trouvent pas, mais que l'on tira des interrogatoires de Molinos, ou de son enseignement. Celle-ci n'est pas la moins curieuse : « Dieu, pour nous humilier, permet, en certaines âmes parfaites, que le diable leur fasse commettre (bien éveillées et dans leur état lucide) certains actes charnels, et qu'il leur remue les mains et autres membres, contre leur volonté. En ce cas, et autres, qui sans cela seraient coupables, *il n'y a pas péché*, parce qu'il n'y a pas consentement... Le cas peut arriver que ces mouvements violents qui poussent aux actes charnels, se rencontrent

en deux personnes, un homme et une femme, au même moment<sup>1</sup>. »

Ce cas s'était rencontré pour Molinos lui-même, beaucoup trop souvent. Il fit amende honorable, s'humilia pour ses mœurs, et ne défendit pas sa doctrine, ce qui le sauva. Les inquisiteurs, qui d'abord l'avaient approuvé, devaient être eux-mêmes embarrassés de ce procès. Il fut traité avec douceur, et seulement emprisonné, tandis que deux de ses disciples, qui n'avaient fait qu'appliquer fidèlement sa doctrine, furent, sans pitié, brûlés vifs. L'un était un curé de Dijon, l'autre un prêtre de Tudela en Navarre.

Comment s'étonner si une telle théorie eut ces résultats dans les mœurs? qu'elle ne les eût point amenés, ce serait bien plus étonnant. Au reste, ils ne dérivent pas exclusivement du Molinosisme, doctrine imprudente et trop claire, qu'on se garde bien de professer. Ils sortent naturellement, ces résultats moraux, de toute direction pratique qui endort la volonté, qui ôte à la personne ce gardien naturel, et l'expose, ainsi gisante, à l'arbitraire de celui qui veille

<sup>1</sup> Articles condamnés, p. 44 et 42, en tête de la trad. latine (Lipsiæ, 1687).

au chevet... L'histoire que le moyen âge raconte plus d'une fois, et que les casuistes examinent si froidement, le viol d'une personne morte, se retrouve ici. La mort de la volonté laisse la personne sans défense autant que la mort physique.

L'archevêque de Palerme, dans son éloge pindarique du *Guide spirituel*, dit que ce livre admirable convient très-spécialement à la direction des religieuses. L'avis fut entendu et mis à profit, surtout en Espagne. De ce mot de Molinos, « que les péchés étant une occasion d'humilité, servent d'échelle pour monter au ciel, » les Molinosistes tirèrent cette conséquence : Plus on pèche, et plus on monte.

Il y avait, aux carmélites de Lerma, une béate, tenue pour sainte, la mère Agueda. On allait la voir de tous les pays voisins pour lui faire guérir les malades. Un couvent fut fondé au lieu qui avait eu le bonheur de lui donner la naissance. On y révérait, à l'église, son portrait placé dans le chœur. Là, elle guérissait ceux qui lui étaient amenés, en leur appliquant certaines pierres miraculeuses qu'elle évacuait, disait-on, avec des douleurs semblables à celles de l'enfantement. Ce miracle dura vingt années. A la longue, le bruit

se répandit que ces enfantements n'étaient que trop réels et qu'elle accouchait en effet. L'inquisition de Logrogno ayant fait descente au couvent, arrêta la mère Agueda, et interrogea les autres religieuses, entre autres, la jeune nièce de la béate, dona Vincenta. Celle-ci avoua sans détour le commerce que sa tante, elle-même et les autres, avaient avec le provincial des Carmes, le prieur de Lerma et autres religieux du premier rang. La sainte avait accouché cinq fois, et sa nièce montra le lieu où les enfants étaient tués et enterrés au moment de leur naissance. On retrouva les ossements<sup>1</sup>.

Ce qui n'est pas moins horrible, c'est que la jeune religieuse, cloîtrée dès l'âge de neuf ans, soumise enfant, par sa tante, à cette vie étrange, n'ayant eu nulle autre lumière, croyait fermement que c'était là la vie dévote, la perfection, la sainteté, et marchait en cette voie en toute sécurité, sur la foi de ses confesseurs.

Le grand docteur de ces religieuses était le provincial des Carmes, Jean de la Vega. Il avait

<sup>1</sup> Lorsque le *Moine* de Lewis parut en 1796, on ne s'attendait guère à voir le terrible roman dépassé par une histoire réelle. Celle-ci a été trouvée dans les registres de l'Inquisition par Llorente <sup>1</sup>V de la trad. fr., 1818, p. 30—32).

écrit la vie de la béate ; il lui arrangeait ses miracles ; c'est lui qui avait eu l'adresse d'en faire une sainte fêtée et glorifiée, toute vivante qu'elle était. Lui-même, il était presque un saint dans l'opinion du peuple. Les moines disaient partout que, depuis le bienheureux Jean de la Croix, il n'y avait pas eu, en Espagne, un homme si austère, si pénitent que celui-ci. Selon l'usage de désigner les docteurs illustres par un surnom (l'Angélique, le Séraphique, etc.), on l'appelait l'*Extatique*. Plus fort que la béate, il résista à la question, tandis qu'elle y mourut ; il n'avoua rien, sauf d'avoir reçu l'argent de onze mille huit cents messes qu'il n'avait pas dites, et il en fut quitte pour être envoyé au couvent de Duruelo.

## CHAPITRE XI.

Plus de systèmes ; un emblème. Le sang. Le sexe ; l'Immaculée. Le Sacré Cœur. Marie Alacoque. Équivoque du Sacré Cœur. Le dix-septième siècle est le siècle de l'équivoque. Politique chimérique des jésuites. Le P. la Colombière et Marie Alacoque, 1675. L'Angleterre, conspiration papiste. Premier autel du Sacré Cœur, 1685. Ruine des gallicans, 1693 ; des quietistes, 1698 ; de Port-Royal, 1709. La théologie anéantie au dix-huitième siècle. Matérialité du Sacré Cœur. L'art jésuite.

---

Le quietisme, tant accusé d'obscurité, n'avait été que trop clair. Il érigeait en système et posait avec franchise comme suprême perfection l'état d'immobilité et d'impuissance où l'âme parvient à la longue quand elle abdique son activité.

N'était-ce pas simplicité que de formuler si bien cette doctrine d'assoupissement, de donner à grand bruit une théorie du sommeil ? Eh !

ne parlez pas si haut, si vous voulez qu'on s'endorme... Voilà ce que sentirent d'instinct les théologiens hommes d'affaires, qui se souciaient peu de théologie et voulaient des résultats.

Il faut rendre aux jésuites cette justice d'avouer qu'ils étaient au fond assez désintéressés d'opinions spéculatives. On a vu qu'après Pascal, ils écrivirent eux-mêmes contre leur casuistique. Depuis, ils avaient essayé du quiétisme; un moment, ils laissèrent croire à Fénelon qu'ils le soutiendraient. Mais, dès que Louis XIV se fut prononcé, « ils firent le plongeon<sup>1</sup> », prêchèrent contre leur ami, et découvrirent quarante erreurs dans les *Maximes des saints*.

Il ne leur avait jamais bien réussi de faire les théologiens. Le silence leur allait mieux que tous les systèmes. Ils l'avaient fait imposer par le pape aux dominicains dès le commencement du siècle, puis aux jansénistes. Depuis, leurs affaires allaient mieux. Ce fut justement à l'époque où ils n'écrivaient plus, qu'ils obtinrent du roi malade la feuille des bénéfices (1687), et devinrent ainsi, au grand étonnement des

<sup>1</sup> Bossuet, lettre du 31 mars 1697. OEuvres (éd. 1836), XI, 85.

gallicans, qui se croyaient vainqueurs, les rois du clergé de France.

Plus d'idées, plus de systèmes. On en était las. Dès longtemps, nous avons signalé la fatigue qui gagnait. Il y a d'ailleurs, il faut le dire, dans les longues vies (quelles qu'elles soient) d'hommes, d'états, de religions, il y a un âge, où ayant couru de projet en projet et de rêve en rêve, on hait toute idée. Dans ces moments profondément matériels, on ne veut rien qui ne se touche. Devient-on positif? non. Mais on ne retourne pas davantage aux poétiques symboles que la jeunesse adora. Le vieil enfant radoteur se fait plutôt quelque fétiche, quelque dieu palpable, maniable; plus il est grossier, plus il réussit.

Ceci explique le prodigieux succès avec lequel les jésuites répandirent et firent accepter, dans ce temps de lassitude, un nouvel objet de culte, très-charnel, très-matériel. le cœur de Jésus, montré par sa plaie dans sa poitrine entr'ouverte, ou arraché et sanglant.

Il en avait été à peu près de même dans la décrépitude du paganisme. La religion s'était réfugié dans le taurobole, dans la sanglante expiation mithriaque, le culte du sang.

A la grande fête du Sacré Cœur que les jésuites donnèrent, au dernier siècle, dans le Colysée de Rome, ils frappèrent une médaille, avec cette devise digne de la solennité : « Il s'est donné à manger au peuple, dans l'amphithéâtre de Titus <sup>1</sup>. »

Pour tout système, un *emblème*, un signe muet... Quel avantage pour les amis de l'obscurité et de l'équivoque ! Nulle équivoque de langage ne peut valoir, pour l'indécision et l'embrouillement d'idées, un objet matériel qui prête à mille sens... Les vieux symboles chrétiens, tant expliqués, tant traduits, présentent à l'esprit, dès qu'on les voit, une signification trop claire. Ce sont des symboles austères de mort, de mortification. Le nouveau était plus obscur. Cet emblème, il est vrai, sanglant, mais charnel et passionné, parle de mort bien moins que de vie. Le cœur palpite, le sang fume, et c'est un homme vivant qui, de ses mains montrant sa plaie, vous fait signe de venir sonder ce sein entr'ouvert.

Le cœur ! ce mot seul a toujours été puissant ; organe des affections, le cœur les exprime

<sup>1</sup> En 1774. Des Sacrés Cœurs (par Tabaraud), p. 82.

à sa manière, gonflé, soulevé de soupirs. La vie du cœur, forte et confuse, comprend, mêle tous les amours. Un tel mot se prête à merveille au langage à double entente.

Qui le comprend le mieux ? Les femmes : chez elles la vie du cœur est tout. Cet organe, passage du sang, et fortement influencé par les révolutions du sang, n'est pas moins dominant dans la femme que le sexe même.

Le cœur est la grande dévotion moderne depuis bientôt deux cents ans, et le sexe, une question bizarre qui se rapporte au sexe, a été pendant deux cents ans la pensée du moyen âge.

Chose étrange ! dans cette époque spiritualiste, une longue discussion, publique, solennelle, européenne, eut lieu, et dans les écoles, et dans les églises, en chaire, sur un sujet anatomique dont on n'oserait parler aujourd'hui qu'à l'École de médecine ! Quel sujet ? La conception <sup>1</sup>... Qu'on se représente tous ces moines, gens voués au célibat, dominicains, franciscains, creusant hardiment cette question, l'enseignant à tous, prêchant l'anatomic <sup>2</sup> aux enfants, aux petites filles,

<sup>1</sup> V. entre autres livres, celui de Gravois, *De ortu et progressu cultus Immaculati conceptus*, 1764, in-4°.

<sup>2</sup> Avec les plus choquants détails, que personne ne peut reproduire.

les occupant de leur sexe, de son plus secret mystère.

Le cœur, organe plus noble, avait l'avantage de fournir une foule d'expressions d'un sens douteux, mais décentes, toute une langue de tendresses équivoques qui ne faisaient point rougir, et facilitaient le manège de la galanterie dévote.

Dès le commencement du dix-septième siècle, les directeurs, confesseurs, trouvent dans le *Sacré Cœur* un texte commode. Mais les femmes le prennent tout autrement au sérieux; elles s'exaltent, se passionnent; elles ont des visions. La Vierge apparaît à une paysanne de Normandie, et lui ordonne d'adorer le *cœur de Marie*<sup>1</sup>. Les visitandines s'intitulaient filles du *Cœur de Jésus*; Jésus ne manque pas d'apparaître à une visitandine, M<sup>lle</sup> Marie Alacoque, et lui montre son cœur, sa plaie.

C'était une forte fille, très-sanguine, qu'on était obligé de saigner sans cesse. Elle était en-

<sup>1</sup> Eudes, frère de Mézerai, fondateur des Eudistes, écrivit la vie de cette paysanne, et fut le véritable fondateur du nouveau culte. Les jésuites reprirent la chose et en tirèrent profit (V. Tabaraud, p. 441). J'ai cherché inutilement l'ouvrage manuscrit d'Eudes dans toutes les bibliothèques. On l'aura fait disparaître.

trée à vingt-trois ans au couvent<sup>1</sup>, avec des passions entières; son enfance n'avait pas été misérablement étiolée, comme il arrive à celles qu'on enferme de bonne heure. Sa dévotion fut tout d'abord un violent amour, qui voulut souffrir pour l'objet aimé. Ayant ouï dire que M<sup>me</sup> de Chantal s'était imprimé sur le cœur, avec un fer chaud, le nom de Jésus, elle en fit autant. L'Amant n'y fut pas insensible, et dès lors la visita. Ce fut à la connaissance et sous la direction d'une supérieure habile, que Marie Alacoque eut ces rapports intimes avec le divin Époux. Elle célébra ses épousailles avec lui; un contrat régulier fut dressé par la supérieure, et Marie Alacoque signa de son sang. Un jour qu'elle avait, dit son biographe, nettoyé de sa langue les vomissements d'un malade, Jésus fut si satisfait qu'il lui permit de coller sa bouche à l'une de ses divines plaies<sup>2</sup>.

Il n'y avait là rien à voir pour la théologie. C'était une affaire de physiologie et de médecine. M<sup>lle</sup> Alacoque était une fille d'un tempérament ardent, qu'exaltait le célibat. Elle n'é-

<sup>1</sup> Elle y avait été mise à huit ans; mais elle y tomba malade, et elle en sortit à dix. Languet, p. 7, 9, 36.

<sup>2</sup> Nulle légende plus soigneusement recueillie. V. Languet, Galiffet, etc.

était nullement mystique, au sens propre de ce mot. Plus heureuse que M<sup>me</sup> Guyon, qui ne vit point ce qu'elle aimait, celle-ci voyait et touchait le corps de l'Amant divin. Le cœur qu'il lui montrait dans sa poitrine entr'ouverte, était un viscère sanglant. L'extrême pléthore sanguine dont elle souffrait, et dont des saignées fréquentes ne pouvaient la soulager, lui remplissait l'imagination de ces visions de sang.

Les jésuites, grands propagateurs de la dévotion nouvelle, se gardèrent bien d'expliquer nettement s'il s'agissait de rendre hommage au cœur symbolique, au céleste amour, ou d'adorer le cœur de chair. Quand on les pressait de s'expliquer, ils répondaient diversement, selon les personnes, les temps et les lieux. Leur P. Galliffet faisait au même moment les deux réponses contraires : à Rome, il disait qu'il s'agissait du cœur symbolique ; à Paris, il imprimait qu'il n'y avait pas de métaphore, qu'on honorait la chair même <sup>1</sup>.

L'équivoque fit fortune. En moins de quarante années, il se forma en France *quatre cent vingt-huit* confréries du Sacré Cœur !

<sup>1</sup> Les deux réponses se lisent aux pages 35 et 73 de Tabaraud, *Des Sacrés Cœurs*.

Je ne puis m'empêcher de m'arrêter un moment, et d'admirer dans tout ce siècle le triomphe de l'équivoque.

De quelque côté que je regarde, je l'y retrouve partout, dans les choses et dans les personnes. L'équivoque est sur le trône avec M<sup>me</sup> de Maintenon ; cette personne, assise près du roi et devant laquelle les princesses sont debout, est elle reine, ne l'est-elle pas?... L'équivoque est près du trône dans cet humble P. La Chaise, vrai roi du clergé de France, qui, d'un grenier de Versailles, distribue les bénéfices. Nos gallicans, si loyaux, les jansénistes, si scrupuleux, s'abstiennent-ils de l'équivoque? obéissants et rebelles, faisant la guerre à genoux, ils baisent le pied au pape en voulant lui lier les mains ; ils gâtent leurs meilleures raisons par les *distinguo* et les faux-fuyants.

En vérité, quand je mets en présence du seizième et du dix-huitième siècle ce Janus du dix-septième, les deux autres m'apparaissent comme d'honnêtes siècles, tout au moins sincères dans le bien et dans le mal. Le dix-septième, avec sa majestueuse harmonie, qu'il couvre de choses fausses et louches ! Tout est adouci, nuancé dans la forme, et le fond est

souvent pire. Pour remplacer les inquisitions locales, vous avez la police des jésuites, armée du pouvoir du roi. Pour une Saint-Barthélemi, vous avez la longue, l'immense révolution religieuse qu'on appelle Révocation de l'édit de Nantes, cette cruelle comédie de la conversion forcée, puis la tragédie inouïe d'une proscription organisée par tous les moyens bureaucratiques et militaires d'un gouvernement moderne!... Bossuet chante le triomphe. Et le faux, le mensonge, la misère éclatent partout! Le faux dans la politique, la vie locale détruite sans créer la vie centrale. Le faux dans les mœurs; cette cour polie, ce monde d'honnêtes gens reçoit un jour inattendu de la *chambre des poisons*; le roi supprime le procès, craignant de trouver tout coupable!<sup>1</sup>... Et la dévotion, peut-elle être vraie avec de telles mœurs?... Ah! si vous reprochez au seizième son violent fanatisme, si le dix-huitième vous paraît cynique et sans respect humain, avouez donc aussi que le mensonge, le faux, l'hypocrisie est le trait dominant du dix-septième; le grand historien, Molière, a fait le

<sup>1</sup> Tout ceci apparaîtra dans un nouveau jour, dès qu'on pourra lire les pièces dans l'importante publication, relative aux prisons d'État, que prépare M. Ravaisson aîné, de la bibliothèque de l'Arsenal

portrait du siècle, et trouvé son nom : Tartuffe.

Je reviens au Sacré Cœur, qu'à vrai dire je n'ai pas quitté, puisqu'il est, en ce siècle, l'exemple illustre et dominant du succès de l'équivoque. Les jésuites, qui en général ont peu inventé, ne trouvèrent pas celle-ci; mais ils sentirent parfaitement le parti qu'ils pouvaient en tirer. On a vu comment, peu à peu, tout en disant que les couvents de femmes ne les regardaient pas, ils s'y étaient rendus maîtres. La Visitation spécialement était sous leur influence <sup>1</sup>. La supérieure de Marie Alacoque, qui avait sa confiance et dirigeait ses rapports avec Jésus-Christ, avertit de bonne heure le P. La Chaise.

La chose venait à point. Les jésuites avaient bien besoin d'une machine populaire qu'ils pussent faire jouer, au profit de leur politique. C'était le moment où ils croyaient, ils disaient du moins au roi, que l'Angleterre, vendue par Charles II, allait au premier jour se convertir tout entière. L'intrigue, l'argent, les femmes, tout y était employé. Au roi Charles on donnait des maîtresses, à son frère des confesseurs. Les

<sup>1</sup> Au point que les visitandines, les filles du bon saint François, se firent, pour les jésuites, les gardiennes et les geôlières des religieuses de Port-Royal, lors de leur dispersion.

jésuites, qui, parmi leurs fourberies, sont si souvent chimériques, croyaient qu'en gagnant cinq ou six lords ils allaient changer toute cette masse protestante, qui est protestante, non de croyance seulement, mais d'intérêt, d'habitude et de vie, protestante à fond, et avec la ténacité anglaise.

Voilà donc ces grands politiques qui se glissent à pas de loup, s'imaginant qu'ils vont tout emporter par surprise. Un point essentiel pour eux, c'était de placer chez Jacques, le frère du roi, un prédicateur secret qui, dans sa chapelle privée, pût travailler à petit bruit, tenter quelques conversions. Pour remplir ce rôle de convertisseur, il fallait un homme séduisant, mais surtout ardent, fanatique; ils n'étaient pas communs alors. Cette qualité manquait au jeune homme que La Chaise avait en vue. C'est un P. La Colombière qui enseignait la rhétorique à leur collège de Lyon; prédicateur agréable<sup>1</sup>, écrivain élégant et estimé de Patru, un bon sujet, doux et docile; il ne lui manquait

<sup>1</sup> Ses *Sermons* sont faibles. Ses *Retraites spirituelles* sont plus curieuses; c'est le journal du jeune jésuite; aux efforts qu'il fait pour s'exalter, on sent combien le fanatisme était déjà difficile. Son portrait, fort caractéristique, est en tête des *Sermons*.

qu'un peu de folie. Pour lui en donner, on l'ap-  
procha de M<sup>lle</sup> Alacoque ; il fut envoyé à Paray-le-  
monial, où elle était, comme confesseur extraor-  
dinaire des visitandines (1675). Il avait trente-  
quatre ans, elle vingt-huit. Bien préparée par la  
supérieure, elle reconnut en lui le grand servi-  
teur de Dieu que ses visions lui promettaient,  
et dès le premier jour elle vit dans le cœur ar-  
dent de Jésus son cœur uni au cœur du jésuite.

La Colombière, douce et faible nature, fut  
emporté, sans résistance, dans cet ardent tour-  
billon de passion, de fanatisme. On le tint un  
an et demi dans la fournaise. Puis, brûlant, on  
l'arrache de Paray, on le lance en Angleterre. On  
se défiait encore de lui, on craignait qu'il ne re-  
froidît, et de temps à autre on lui envoyait quel-  
ques lignes ardentes, inspirées ; Marie Alacoque  
dictait, la supérieure écrivait.

Il resta ainsi deux ans chez la duchesse  
d'York, à Londres, si caché, si bien enfermé  
qu'il ne vit pas même Londres. On lui amenait  
mystérieusement quelques lords qui croyaient  
utile de se convertir à la religion de l'héritier  
présomptif. L'Angleterre ayant enfin surpris la  
conspiration papiste, la Colombière fut accusé,  
mené au Parlement, embarqué pour la France.

Il revint malade, et quoique ses supérieurs l'eussent renvoyé à Paray pour voir si la nonne pourrait le ressusciter, il y mourut de la fièvre.

Quelque peu porté qu'on soit à croire aux grands résultats amenés par les petites causes, on est obligé d'avouer que la misérable intrigue qu'on vient de lire eut pour la France et le monde un effet incalculable. On voulait gagner l'Angleterre, et l'on se montra à elle, non par les gallicans, qu'elle estimait, mais par les jésuites, dont elle eut toujours horreur. Au moment où le catholicisme devait, par prudence au moins, écarter les idolâtries que lui reprochaient les protestants, il en affiche une nouvelle, et la plus choquante, la charnelle et sensuelle dévotion du Sacré Cœur. Pour mêler l'horreur et le ridicule, c'est en 1685, dans l'année, à jamais néfaste, de la Révocation de l'édit de Nantes, que Marie Alacoque dresse le premier de ces autels qui couvrirent toute la France... On sait comment l'Angleterre, affermie par les jésuites dans le protestantisme et l'horreur de Rome, se fit un roi hollandais, emporta dès lors la Hollande dans son mouvement, et, par l'accord des deux puissances maritimes, obtint la domination des mers.

Les jésuites peuvent se vanter d'avoir bien solidement fondé le protestantisme en Angleterre. Tous les P. Mathieu du monde n'y changeront rien.

Leur œuvre politique, on l'a vue, elle est importante ; elle aboutit au mariage de l'Angleterre et de la Hollande, qui faillit tuer la France.

Et leur œuvre religieuse, quelle est-elle chez nous, aux vieux jours de Louis XIV ? Quel est le dernier emploi de cette toute-puissance des La Chaise et des Tellier ?... On le sait, la destruction de Port-Royal, une expédition militaire pour enlever quinze vieilles femmes, les morts arrachés de la terre, le sacrilège commis par la main de l'autorité<sup>1</sup>. Cette autorité mourante dans la terrible année 1709 qui semblait emporter la royauté et le royaume, ils l'employèrent en hâte à détruire leurs ennemis<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> V. le détail dans les Mémoires hist. sur Port-Royal (1756), et dans l'Histoire générale (1757).

<sup>2</sup> Ils les poursuivent encore avec rage aujourd'hui, spécialement les Sœurs qu'ils croient jansénistes. — Les jansénistes veulent souffrir et mourir en silence ; ils ne veulent pas que nous les plaignons. L'histoire ne peut s'associer à cette résignation de martyrs. Elle mentionnera comme un fait des plus curieux (et des plus inaperçus) l'excellente Revue qu'ils publient à petit nombre, et pour eux-mêmes (*Revue ecclésiastique*, rue Saint-Séverin, 4). C'est là qu'ils ont répondu avec force et modération aux déclamations inconvenantes con-

Port-Royal finit donc (1709), et le quiétisme avait fini (1698), et le gallicanisme même, la grande religion royale, avait été mise aux pieds du pape par le roi (1693). Voilà Bossuet couché dans la tombe, à côté de Fénelon, et celui-ci près d'Arnaud. Vainqueurs, vaincus, ils vont reposer dans la nullité commune.

L'emblème prévalant, et remplaçant tout système, on éprouve de moins en moins le besoin d'analyser, d'expliquer et de penser. On s'en félicite. L'explication la plus favorable à l'autorité est encore un compte-rendu, c'est-à-dire un hommage à la liberté de l'esprit. A l'ombre d'un emblème obscur, on peut désormais, sans formuler de théorie et sans donner prise, appliquer indifféremment la pratique de toutes les théories diverses qu'on a délaissées, les suivre alternativement ou concurremment, selon l'intérêt du jour.

Sage politique, belle sagesse, dont on couvre son néant. Dispensé de raisonner pour les autres Port-Royal que le P. Ravignan faisait *dans Saint-Séverin même* (1842), et aux nouveautés ultramontaines que prêchait le jésuite, etc. — Qui croirait qu'en persécutant, outrageant les jansénistes, le parti des jésuites a osé revendiquer (à la Chambre des pairs) les noms des jansénistes illustres, par exemple celui de Rollin?... Hérite-t-on de ceux qu'on assassine ?

tres, on perd le raisonnement; au jour du péril, on est désarmé. C'est ce qui leur arrive au dix-huitième siècle. La terrible polémique qui se fait alors, les trouve muets. Voltaire leur décoche cent mille flèches, sans les éveiller. Rousseau les serre et les brise, et il n'en tire pas un mot.

Qui répondrait alors? La théologie est ignorée des théologiens<sup>1</sup>. Les persécuteurs des jansénistes mêlent dans les livres publiés au nom de Marie Alacoque des opinions jansénistes et molinistes, et ils ne s'en doutent pas<sup>2</sup>. Ils rédigent, en 1708, le manuel qui depuis est la base de l'enseignement adopté dans nos séminaires, et ce manuel contient la doctrine toute nouvelle, qu'à chaque décision papale, Jésus-Christ *inspire* au pape de décider et *inspire* aux évêques d'obéir; tout est oracle, tout est miracle dans ce système grossier; la raison est décidément exterminée de la théologie.

Peu de dogmatique dès lors; encore moins

<sup>1</sup> Il y paraît singulièrement aujourd'hui. Quel spectacle de voir prêcher solennellement, devant la première autorité ecclésiastique, tel sermon qui, du premier mot au dernier, n'est qu'une hérésie! — Les adversaires de leur théologie sont les seuls qui s'en souviennent.

<sup>2</sup> Tabaraud, Des Sacrés Cœurs, p. 38.

d'histoire sacrée, un enseignement qui serait nul si la vieille casuistique ne venait en remplir le vide d'immorales subtilités.

Le monde auquel seul ils s'adressent depuis longtemps, celui des femmes, est le monde de la sensibilité ; il n'exige nullement la science ; il veut des impressions plus que des idées. Moins on l'occupe d'idées, plus il est aisé de le fermer au mouvement extérieur, et de le rendre étranger au progrès du temps.

Dans une voie où la sainteté consiste à immoler l'esprit, plus le culte est matériel, mieux il immole l'esprit, plus il baisse et plus il est saint.—Attacher le salut à l'exercice des vertus morales, ce serait exiger encore l'exercice de la raison ; qu'est-il besoin de vertu ? « Portez cette médaille ; elle effacera vos crimes<sup>1</sup>. » — La raison aurait encore une part dans la religion, si, comme la raison nous l'enseigne, il fallait, pour être sauvé, absolument aimer Dieu ; Marie Alacoque a vu qu'il suffisait *de ne point le haïr* ;

<sup>1</sup> La médaille de l'Immaculée Conception, faite sous les auspices de M. de Quélen, a déjà sauvé des assassins et autres coupables. V. la Notice, par un lazariste, et les passages qu'en cite M. Génin. *Les Jésuites et l'Université*, p. 87-97.

les voués au Sacré Cœur sont sauvés sans condition.

Quand les Jésuites furent supprimés, ils n'avaient entre les mains nul moyen religieux que ce paganisme, et c'est en lui qu'ils placèrent alors tout leur espoir de ressusciter. Ils firent faire des estampes où ils mettaient cette devise : « Je leur donnerai le bouclier de mon « Cœur. »

Les papes, qui d'abord s'étaient inquiétés de la prise qu'un tel matérialisme donnait aux attaques des philosophes<sup>1</sup>, ont mieux compris de nos jours qu'il leur était fort utile, s'adressant à un monde qui ne lit guère les philosophes, et qui, pour être dévot, n'en est pas moins matériel. Ils ont conservé la précieuse équivoque du cœur idéal et du cœur de chair, et défendu d'expliquer si le mot de Sacré Cœur désignait l'amour de Dieu pour l'homme ou tel morceau de chair sanglante<sup>2</sup>. En réduisant la

<sup>1</sup> Lambertini, *De servorum Dei beatificatione*. t. IV, pars secunda, lib. 4 c. 30, p. 310. On pâtit à voir un homme d'esprit et de sens travailler, suer, pour n'être qu'à moitié absurde.

<sup>2</sup> Pie VI a condamné le concile de Pistoia, qui avait essayé de distinguer. Tabaraud, *ibid.*, 79

chose à l'idée, on lui ôtait l'attrait passionné qui en a fait le succès.

Dès le dernier siècle, des évêques s'étaient avancés plus loin, déclarant que *la chair* était ici l'objet *principal*. Et cette chair, on l'avait placée dans certaines hymnes, après la Trinité, pour une quatrième personne.

Prêtres, femmes, jeunes filles, tous ont rivalisé depuis dans cette dévotion. J'ai dans les mains un manuel, fort répandu dans les campagnes, où l'on enseigne aux personnes de la confrérie, qui prient les unes pour les autres, comment on associe les cœurs, et comment ces cœurs réunis « doivent désirer d'entrer dans l'ouverture du Cœur de Jésus, et s'abîmer sans cesse dans cette plaie amoureuse. »

Les confrères, dans leurs manuels, ont trouvé parfois galant de mettre le cœur de Marie au-dessus du cœur de Jésus ( V. celui de Nantes, 1769). Généralement, dans leurs estampes, elle est plus jeune que son fils, ayant vingt ans, par exemple, quand il en a trente, en sorte qu'au premier coup d'œil il semble moins fils qu'époux ou amant.

La plus violente satire des jésuites, c'est celle qu'ils ont faite eux-mêmes, c'est leur art,

les tableaux, les statues qu'ils ont inspirés. Ils sont déjà caractérisés par le mot sévère du Poussin : « On ne peut pas s'imaginer un Christ avec un visage de torticolis ou de père Douillet. » Le Poussin voyait encore la meilleure époque de l'art jésuite ; qu'aurait-il dit, grand Dieu ! s'il eût vu ce qui a suivi, cette coquetterie décrépite qui croit sourire, et grimace, ces œillades ridicules, ces yeux mourants, et le reste... Le pis, c'est que ceux qui n'ont plus d'idée que la chair, ne savent plus la représenter ; l'idée devenant de plus en plus matérielle et molle, la forme va s'effaçant, s'abaissant d'image en image, ignoble, bellâtre, douceâtre, lourde, mousse, c'est-à-dire informe<sup>1</sup>...

Tel art, tels hommes. Ceux qui inspirent cet art, qui recommandent ces images, les mettent partout dans leurs églises, les répandent par

<sup>1</sup> En 1834, m'occupant d'iconographie chrétienne, je parcourus à la Bibliothèque royale les collections d'images du Christ. Celles qui ont été publiées dans les trente dernières années sont ce que j'ai jamais vu de plus humiliant pour l'art et la nature humaine. Tout homme (philosophe ou croyant) qui a conservé quelque sentiment de religion, en sera indigné. Toutes les inconvenances, toutes les sensualités, toutes les passions basses, sont là : le séminariste jeunet, blondin, le prêtre licencieux, le robuste curé qui regarde à la Minigrat, etc. La gravure vaut le dessin, comme d'une pointe de bois dans du suif.

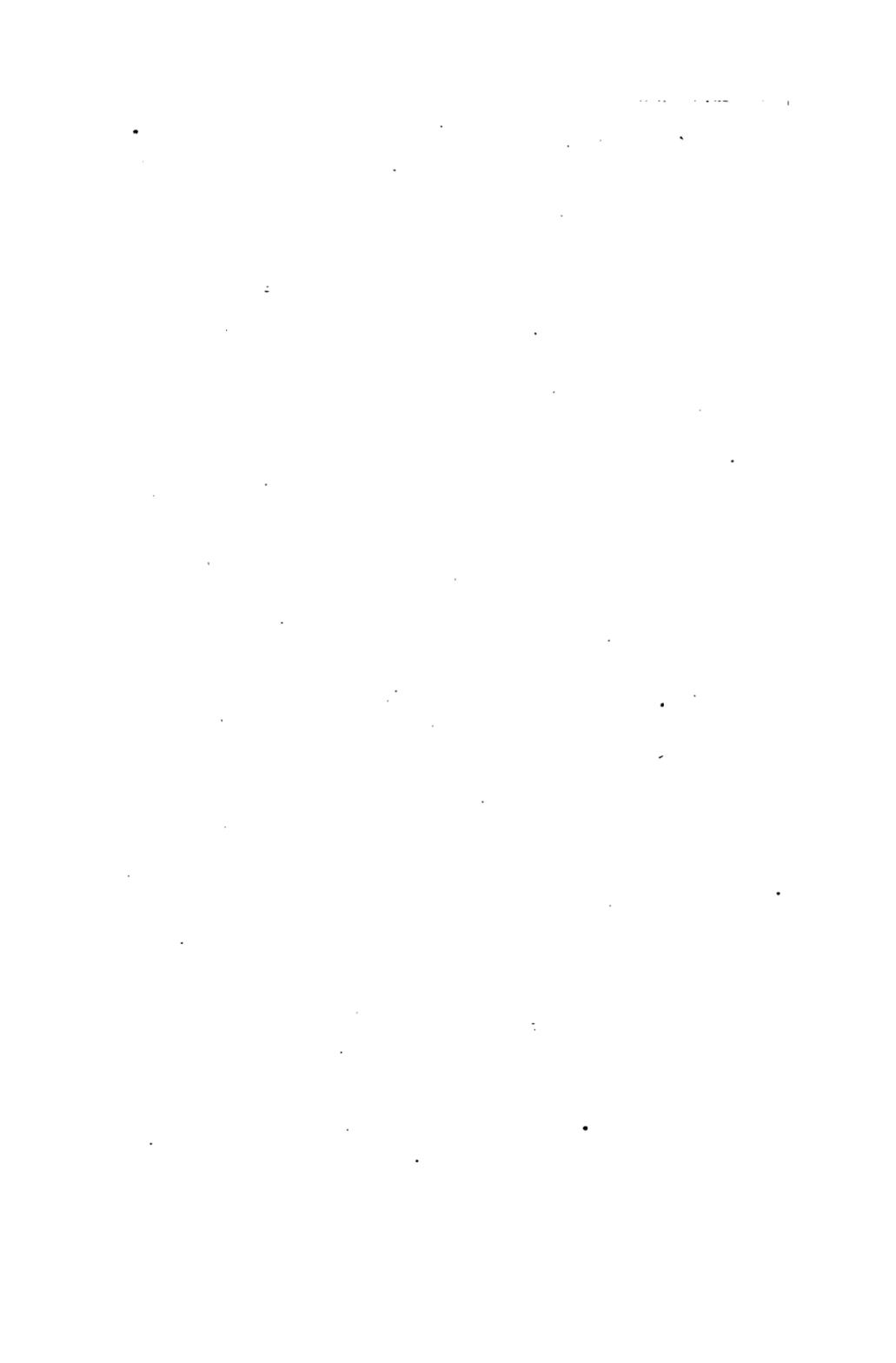
milliers et par millions, il est difficile, je l'avoue, d'augurer bien de leur âme. Un tel goût est un signe grave. Beaucoup de gens immoraux gardent encore un sentiment d'élégance. Mais pour s'arrêter volontiers sur l'ignoble et sur le faux, l'âme doit être au plus bas.

Une vérité éclate ici, qu'il faut reconnaître. C'est que l'art est la seule chose inaccessible au mensonge. Fils du cœur, de l'inspiration naïve, il ne comporte pas l'alliage du faux, il ne se laisse pas violer, il crie, et si le faux triomphe, il meurt. Tout le reste s'imite et se joue. Ils ont bien pu faire une théologie au seizième siècle, une morale au dix-septième. Mais un art, jamais ! On peut simuler le saint et le juste ; comment simuler le beau ?... Tu es laid, pauvre Tartuffe, laid tu resteras, c'est ton signe. Toi, atteindre jamais le beau, y toucher jamais ! Mais ce serait impie par delà toute impiété... Le beau, c'est la face de Dieu !



## **SECONDE PARTIE.**

**DE LA DIRECTION EN GÉNÉRAL, ET SPÉCIALEMENT  
AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.**



## SECONDE PARTIE.

DE LA DIRECTION EN GÉNÉRAL, ET SPÉCIALEMENT  
AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

---

### CHAPITRE I.

Ressemblances et différences entre le dix-septième et le dix-neuvième siècle. — Art chrétien. C'est nous qui avons relevé l'église. Ce qu'elle ajoute à la puissance du prêtre. Le confessionnal.

---

Il y a deux objections à faire contre tout ce qu'on vient de lire, et je vais les faire.

I. « Les exemples sont pris dans le dix-septième siècle, dans une époque où la direction se trouvait influencée par des questions théologiques, qui n'occupent aujourd'hui ni le monde ni l'Église, par exemple la question de la Grâce et du Libre arbitre, la question du Quiétisme ou du repos

dans l'Amour.» — J'ai répondu d'avance à ceci. Ces questions sont surannées, mortes, si l'on veut, comme théories; mais dans l'esprit et la *méthode pratique* qui dérive de ces théories, elles sont et seront toujours vivantes; on ne trouvera plus des spéculatifs assez simples pour formuler expressément une doctrine de sommeil et d'anéantissement moral, mais on trouvera toujours assez d'empiriques pour pratiquer à petit bruit l'art des endormeurs. Si ceci n'est assez clair, je l'éclaircirai dans un moment plus qu'on ne voudra.

II. Autre difficulté : « Les exemples que vous tirez des livres et des lettres des grands hommes du grand siècle, concluent-ils assez pour le nôtre ? Ces profonds et subtils esprits, qui portèrent si loin la science du gouvernement des âmes, n'auront-ils pas donné dans des raffinements dont le vulgaire des confesseurs et directeurs ne peut même avoir idée ? Que pouvez-vous craindre de pareil des pauvres et simples prêtres que nous avons aujourd'hui ? Où sont, je vous prie, nos saints François de Sales, nos Bossuet, nos Fénelon ? Ne voyez-vous pas que le clergé non-seulement ne compte plus de tels génies, mais qu'il a baissé généralement et comme

classe. La grande majorité des prêtres sortent de familles de campagne. Le paysan, lors même qu'il n'est pas pauvre, trouve commode d'alléger sa famille en plaçant un fils au séminaire. La première éducation, celle qu'on reçoit des parents avant toute éducation, leur manque totalement. Le séminaire ne répare nullement cet inconvénient d'origine et de condition première. Si l'on juge par ceux qui sont sortis des mains des sulpiciens, lazaristes, etc., on sera tenté de croire que c'est, chez les hauts meneurs, un parti bien arrêté de former des prêtres médiocres, d'autant plus dépendants et aveugles dans le mouvement qu'on leur imprime contre leurs intérêts réels... Que craignez-vous donc ? Cet abaissement intellectuel du clergé n'est-il pas assez rassurant ? Comment ceux-ci suivraient-ils dans la confession et la direction la savante tactique du prêtre des temps passés ? Les dangers que vous signalez sont imaginaires. »

Il est facile de répondre :

La distinction de l'esprit, la forte culture, ne sont pas si nécessaires qu'on pense, pour dominer les âmes qui veulent être dominées. L'autorité, le caractère, le lieu, le costume, donnent force au prêtre, et suppléent en lui ce

qui manque à l'homme. C'est moins par l'habileté que par la suite et la persévérance, qu'il prend ascendant. S'il est peu cultivé, il est aussi moins distrait par la variété des idées nouvelles, qui sans cesse nous traversent, nous hommes modernes, nous amusent et nous fatiguent. Moins d'idées, de vues, de projets, mais un intérêt, un but, et toujours le même but qu'on suit invariablement, c'est le moyen d'arriver.

Est-ce à dire que, pour être grossier, on ait moins de ruse ? Les paysans sont des gens avisés, souvent pleins d'astuce, d'une infatigable constance à suivre tel petit intérêt. Voyez que d'années, de moyens divers, de moyens souvent obliques, celui-ci emploiera pour ajouter deux pieds de terre à sa terre. Croyez-vous que son fils, M. le curé, sera moins patient, moins ardent pour gagner une âme, pour dominer telle femme, pour entrer dans telle famille ?

Ces races de paysans ont souvent beaucoup de sève, une certaine sève qui tient au sang, au tempérament, qui donne de l'esprit ou qui en dispense. Celles du Midi surtout, où le clergé fait ses principales recrues, lui fournissent d'intrépides parleurs qui n'ont besoin de rien sa-

voir, et qui, par leur ignorance même, sont peut-être en rapport plus direct avec les simples personnes auxquelles ils s'adressent. Ils parlent haut, fort et ferme ; des gens instruits seraient plus réservés, moins propres à fasciner les faibles ; ils n'oseraient tenter si hardiment, dans les choses spirituelles, un magnétisme grossier.

Là, je dois l'avouer, il y a une différence grave entre notre siècle et le dix-septième, où le clergé, de tous les partis, était si lettré. Cette culture, ces vastes études, cette grande activité théologique et littéraire, étaient pour le prêtre d'alors la distraction la plus puissante au milieu des tentations. La science, tout au moins la controverse et la dispute, lui créaient, dans une situation souvent très-mondaine, une sorte de solitude, un *alibi*, pour ainsi dire, qui le préservait. Les nôtres qui n'ont rien de tout cela, qui de plus sortent de fortes et matérielles races, et qui ne savent comment employer cette force embarrassante, combien il leur faut de vertu !

Les grands hommes d'où nous tirions nos exemples tout à l'heure, avaient contre la concupiscence spirituelle et charnelle une défense merveilleuse... mieux qu'une défense, des ailes

qui les enlevaient de terre, au moment critique, par-dessus la tentation. Par ces ailes, j'entends l'amour de Dieu, l'amour du génie pour lui-même, son naturel effort pour rester haut et monter, l'horreur qu'il a de descendre.

Chefs du clergé de France, le seul qui fût vivant alors, responsables au monde de ce qui subsistait de leur foi, ils tinrent leur cœur au niveau de ce rôle immense. Une pensée fut la gardienne de leur vie, une pensée qu'ils réprimaient, mais qui ne les soutint pas moins dans les épreuves délicates, c'est qu'en eux résidait l'Église.

Leur grande expérience et du monde et de la vie intérieure<sup>1</sup>, ce tact, ce maniement habile des hommes et des choses, loin d'affaiblir la moralité, comme on pourrait le croire, la défendit plutôt en eux, les mettant à même de sentir et de pressentir les périls, de voir venir l'ennemi, de ne pas lui laisser l'avantage des attaques imprévues, au moins de savoir éluder.

<sup>1</sup> Encore une grande différence entre eux et ceux d'aujourd'hui. Ceux-ci ne savent ni les précédents, ni les nuances, ni le temps, ni les personnes. Dès qu'ils sortent de leur souterrain, ils sont effarouchés, brusques, tout d'abord violents; ils heurtent au hasard, ils tombent sur le passant qui est forcé de les battre.

On vient de voir comme Bossuet arrête au premier mot les molles confidences d'une faible religieuse. Le peu que nous avons dit de la direction de Fénelon montre assez comment le dangereux directeur glissait entre les dangers.

Ces personnes éminemment *spirituelles* pouvaient suivre longues années, entre ciel et terre, cette tendre dialectique de l'amour de Dieu. En est-il de même aujourd'hui entre gens qui n'ont pas d'ailes, qui marchent et ne volent point. Incapables de ces ingénieux circuits par lesquels la passion allait se jouant, s'éluant soi-même, ne risquent-ils pas de tomber dès les premiers pas?

Je sais bien que l'absence d'éducation première, dont nous parlions tout à l'heure, la vulgarité ou la gaucherie peuvent souvent mettre une barrière entre le prêtre et la femme délicate. Beaucoup de choses cependant, qu'on ne tolérerait pas dans un autre, lui comptent à lui pour mérites. La roideur, c'est austérité; la gaucherie, c'est la simplicité d'un saint qui n'a vécu qu'au désert. On lui applique d'autres règles qu'aux laïques, et plus indulgentes. Il tire avantage du caractère qui en fait un homme à part, et du costume, et du lieu, de cette

mystérieuse église qui prête au plus vulgaire un poétique reflet.

Ce dernier avantage, qui le leur a donné? Nous-mêmes. C'est nous qui, dans notre candeur, avons relevé, rebâti en quelque sorte ces églises qu'ils méconnaissaient. Le prêtre faisait des Saint-Sulpice, et autres entassements de pierres. Les laïques lui ont retrouvé Notre-Dame, Saint-Ouen. Ils lui ont montré l'esprit chrétien dans ces pierres vivantes <sup>1</sup>, et il ne l'a pas vu; ils le lui ont enseigné, et il ne l'a pas compris... Et combien le malentendu a-t-il

<sup>1</sup> Qu'il me soit permis de rappeler, contre tant d'ineptes attaques, que j'ai fait deux choses pour l'art du moyen âge : 1<sup>o</sup> *j'en ai expliqué le principe et la vie*, ce que n'avaient point fait mes illustres prédécesseurs dans cette carrière; ni les Allemands, ni les Français; 2<sup>o</sup> *j'en ai expliqué la ruine*, indiqué les causes de mort que cet art portait en lui. Je l'ai admiré, mais je l'ai classé, sans me laisser emporter par une admiration exclusive. Voir mon Histoire de France (1833), au dernier chapitre du t. II, et surtout aux dix dernières pages. — Dans ce même volume, j'ai commis une grave erreur que je dois rectifier. En parlant du célibat ecclésiastique (à propos de Grégoire VII), j'ai dit que jamais des hommes mariés n'auraient pu élever ces monuments sublimes, cette flèche de Strasbourg, etc. Il se trouve, tout au contraire, que les architectes des églises gothiques étaient des laïques, le plus souvent mariés. Celui de Strasbourg, Erwin de Steinbach, eut une fille célèbre, Sabina, qui elle-même était artiste.

duré ? Pas moins de quarante ans, depuis l'apparition du *Génie du christianisme*. Le prêtre ne voulait pas nous croire, quand nous lui expliquions cette maison sublime ; il ne la reconnaissait pas... Pourquoi s'en étonner ? Elle n'appartient qu'à ceux qui l'ont comprise <sup>1</sup>.

Il s'est ravisé cependant à la longue. Il a trouvé politique et habile de dire comme nous, de vanter l'art chrétien. Il s'est paré de son église, s'est reveloppé de ce glorieux manteau, il y pose triomphalement. La foule, vient, voit, admire... Certes, si l'on juge de l'homme habillé par l'habit, celui qui se revêt d'une Notre-Dame de Paris, d'une cathédrale de Cologne, c'est apparemment le géant du monde spirituel. Alexandre, à son départ de l'Inde, voulant tromper l'avenir sur la taille de ses Macédoniens, fit tracer sur

<sup>1</sup> Et ceux qui l'on comprise, sont les seuls qui la respectent et la regrettent. — Si nous étions les mortels ennemis de ces églises, nous ferions ce que l'on fait aujourd'hui ; nous en ferions disparaître tout ce qui les rend vénérables, la couleur antique, la mousse des vieux égs, les mutilations. Nous effacerions tout cela ; nous y mettrions des statues de tous les siècles, comme on veut faire à Notre-Dame, et nous en ferions un musée. L'église a résisté aux révolutions, au temps ; elle ne résistera pas à la conjuration du maçon et du prêtre. Le maçon a fait croire au prêtre qu'on faisait du gothique en 1845. A eux deux, les voilà qui grattent, bouleversent, démolissent le vieux gothique, sûrs d'en faire un nouveau.

la terre un camp où la place de chaque homme était de dix pieds. Quelle place que cette église, quelle demeure, et quel hôte immense y doit donc habiter !... La fantasmagorie ajoute encore ici à la grandeur. Toute proportion change. L'œil trompé se ment à lui-même. Lumières sublimes, ombres puissantes, tout au profit de l'illusion. L'homme qu'à sa mine basse vous preniez dans la rue pour le magister du village, ici c'est un prophète... Il est transfiguré par ce cadre grandiose ; sa lourdeur devient force et majesté ; sa voix a des échos formidables. La femme et l'enfant ont peur.

Qu'elle revienne chez elle, cette femme, tout est prosaïque et mesquin. Eût-elle pour mari un Pierre Corneille, s'il habite la triste maison que l'on montre encore, elle le prend en pitié. La grandeur intellectuelle dans un entresol ne la frappera guère. Elle compare, et elle est triste, aigrement douce. Le mari patiente, il sourit ou fait semblant : « Son directeur lui tourne la tête, » dit-il tout haut ; et tout bas, à lui-même : « Après tout, elle ne le voit qu'à l'église. » Mais quel lieu, je vous prie, plus puissant que l'église sur l'imagination, plus riche en illusions, plus fascinateur ? C'est l'église

justement qui ennoblit l'homme, vulgaire ailleurs, qui le grandit, l'exagère, lui prête sa poésie.

Voyez-vous cette solennelle figure qui, sous l'or et la pourpre des habits pontificaux, monte avec la pensée d'un peuple, la prière de dix mille hommes, au triomphal escalier du chœur de Saint-Denis? Le voyez-vous encore, qui, sur tout ce peuple à genoux, plane à la hauteur des voûtes, porte la tête dans les chapiteaux, parmi les têtes ailées des anges, et de là lance la foudre... Eh bien! c'est lui, cet archange terrible, qui tout à l'heure descend pour elle, et maintenant doux et facile, vient, là-bas, dans cette chapelle obscure, l'entendre aux heures languissantes de l'après-midi!... Belle heure! orageuse et tendre (et pourquoi donc le cœur nous bat-il si fort ici?)... Comme elle est déjà sombre, cette église! il n'est pourtant pas tard encore. La grande rose du portail flamboie au soleil couchant... Mais c'est tout autre chose au chœur, des ombres graves s'y étendent, et derrière c'est l'obscurité... Une chose étonne et fait presque peur, d'aussi loin que l'on regarde, c'est, tout au fond de l'église, ce mystère

de vieux vitraux qui, ne montrant plus de dessin précis, scintillent dans l'ombre comme un illisible grimoire de caractères inconnus... La chapelle n'en est pas moins obscure; vous n'en distinguez plus les ornements, les délicates nervures qui se nouaient à la voûte; l'ombre s'épaississant arrondit et confond les formes. Mais, comme si cette chapelle sombre n'était pas encore assez sombre, elle enferme dans un coin l'étroit réduit de chêne noir, où cet homme ému, cette femme tremblante, réunis si près l'un de l'autre, vont causer tout bas de l'amour de Dieu.

## CHAPITRE II.

LA CONFESION. Éducation actuelle du jeune confesseur. — Le confesseur du moyen âge : 1° croyait ; 2° se mortifiait ; 3° était supérieur par la culture ; 4° devait moins interroger. — Les casnistes ont écrit pour leurs temps. — Écueils du jeune confesseur. Comment il raffermir sa position ébranlée.

---

Un digne prêtre de paroisse m'a dit souvent que la plaie de son état, son désespoir à lui-même et le tourment de sa vie, c'était la confession.

Les études par lesquelles on s'y prépare au séminaire sont telles que le tempérament y périt souvent ; le corps y succombe, l'âme en reste énermée, souillée.

L'éducation faïque qui n'affiche aucune préention à l'excès de la pureté, et dont les élèves vivront un jour de la vie commune, a pourtant

grand soin d'écarter des yeux du jeune homme les trop séduisantes images qui troublent les sens. L'éducation ecclésiastique au contraire, qui prétend former des hommes au-dessus de l'homme, des vierges, de purs esprits, des anges, fixe précisément l'attention de ses élèves sur les choses qui leur seront pour toujours interdites, et leur donne pour objets d'étude des tentations terribles, à faire damner tous les saints. On a cité les livres imprimés, mais on n'a pas cité les cahiers par lesquels se complète l'éducation des séminaires dans les deux dernières années; ces cahiers contiennent ce que les plus intrépides n'ont jamais osé publier.

Je ne puis reproduire ici ce que m'ont révélé sur cette éducation insensée ceux qui en ont souffert, et qui y ont presque péri. Personne ne se représentera l'état d'un pauvre jeune homme, très-croyant encore, très-sincère, se débattant entre les terreurs et les tentations dont on l'entoure à plaisir, entre deux inconnus, dont un seul le rendrait fou, *la femme! l'enfer!*... et cependant contraint sans cesse de regarder l'abîme, aveuglé, sur ces livres immondes, de tempérament, de sang, de jeunesse.

Cette imprudence inouïe est venue primitive-

ment de la supposition toute scolastique qu'on pouvait isoler parfaitement l'âme et le corps. On s'est figuré qu'on les mènerait, comme deux coursiers d'allures diverses, l'un à droite et l'autre à gauche. On n'a pas songé que dans ce cas, il en serait de l'homme comme du char sculpté au fronton du Louvre, qui, tiré dans les deux sens, doit sans faute être mis en pièces.

Quelque diverses que les deux substances soient de nature, il n'est que trop sensible qu'elles sont mêlées dans l'action. Pas un mouvement de l'âme qui n'agisse sur le corps, et le corps réagit de même. La guerre la plus cruelle au corps tuera le corps plus aisément qu'il n'empêchera son action sur l'âme. Croire qu'un vœu, quelques prières, une robe noire sur le dos, vont vous délivrer de la chair et vous faire un pur esprit, n'est-ce pas chose puérile ?

On objectera le moyen âge, cette foule d'hommes qui ont vécu d'une vie mortifiée.

Ici je n'ai pas une réponse, j'en ai vingt, et sans réplique. Il est trop facile de montrer que le prêtre en général, et spécialement le confesseur, n'étaient nullement alors ce qu'ils sont depuis deux siècles.

I. La première réponse semblera peut-être dure : *Alors, le prêtre croyait.* — « Quoi ! le prêtre ne croit-il plus ? Voulez-vous dire qu'en parlant de sa foi avec tant de force, il soit hypocrite et menteur ? » — Non, je veux bien qu'il soit sincère. Mais il y a croire et croire ; il y a bien des degrés dans la foi. On raconte que Lope de Vega (qui, comme on sait, était prêtre) ne pouvait officier ; au moment du sacrifice, il se représentait trop vivement la Passion, fondait en larmes et se trouvait mal. Comparez ceci maintenant à la coquette pantomime du jésuite qui joue la messe à Fribourg, ou du prélat que j'ai vu préoccupé de faire valoir à l'autel sa blanche petite main.

Le prêtre croyait, et *sa pénitente croyait.* Des terreurs inouïes, de miracles, de diables, d'enfer, remplissaient l'église. Le mot « Dieu t'entend » n'était pas gravé seulement dans le bois, mais dans le cœur. Ce n'était pas une planche qui séparait le confessionnal, mais le glaive de l'Archange, la pensée du Jugement.

II. Si le prêtre parlait au nom de l'esprit, il en avait quelque droit, ayant acheté le pouvoir spirituel par le *suicide du corps.* Les longues prières de nuit auraient suffi pour l'user. Mais

on y pourvoyait plus directement par l'excès du jeûne. Le jeûne était le régime de ces pauvres et rudes écoles des Mendians, des Cappets, dont la table famélique vivait d'arguments. Demi-morts avant l'âge d'homme, ils glaçaient leur sang par des herbes d'un froid mortel, et l'épuisaient par des saignées. Le nombre des saignées auxquelles on soumettait les moines, était prévu dans leurs règles. L'estomac ne manquait guère de se détruire, les forces ne se réparaient plus. Saint Bernard et sainte Thérèse étaient affaiblis par de continuels vomissements : le sens même du goût se perdait ; le saint, dit son biographe, prenait du sang pour du beurre. — Le mot de *mortification* n'était pas alors un vain mot ; il n'y avait pas isolement du corps et de l'âme, mais bien suppression du corps.

III. Le prêtre se croyait en ce sens l'homme de l'esprit, et il l'était effectivement par la *supériorité de culture*. Il savait tout, l'autre rien. Lors même que le prêtre était jeune, il était vraiment le père, l'autre était l'enfant. — Aujourd'hui, c'est tout le contraire ; le laïque, celui des villes au moins, a généralement plus d'instruction que le prêtre ; le paysan même, qui a une famille, des intérêts, des affaires, qui

a passé par l'armée, a plus d'expérience que son curé, plus de connaissances réelles; s'il parle plus mal, il n'importe. Le contraste est bien plus grand, lorsque ce prêtre inexpérimenté qui n'a connu que le séminaire, voit à ses genoux une femme du monde, d'intrigue, de passion, qui, par exemple, à trente-cinq ans, a traversé tout ce qu'il y a de sentiments et d'idées. Quoi! c'est elle qui demande conseil, c'est elle qui l'appelle : Mon père. Mais chaque mot qu'elle lui dit est une révélation pour lui; il est étonné, effrayé intérieurement. S'il n'a la sagesse de se taire, il dira des choses absurdes. Sa pénitente qui arrivait tout émue, va s'en aller en riant.

IV. Il y a encore une différence qui ne frappera guère que ceux qui connaissent le moyen âge : *La langue n'était pas déliée*, comme elle l'a été depuis. Personne n'ayant encore nos habitudes d'analyse et de développement, la confession devait se réduire à une déclaration du péché, sans détail des circonstances. Encore moins, pouvait-on déduire les phénomènes qui accompagnent la passion, les désirs, les doutes, les craintes, qui lui donnent la force d'illusion et de mirage, et la rendent contagieuse. Il y

avait, si l'on veut, confession ; mais la femme ne savait pas dire, ni le confesseur entendre, elle ne pouvait ouvrir le vrai fonds de sa pensée ; et il n'eût pas su l'atteindre. Aveu d'une part, de l'autre sentence, c'était tout ; il n'y avait pas dialogue, confidence, épanchement.

Si le prêtre n'a pas assez d'imagination et d'esprit pour poser les questions, il a en main depuis deux siècles des questions toutes posées, qu'il adressera par ordre, et par lesquelles il forcera la pénitente à chercher dans sa pensée, à creuser son propre secret pour le livrer tout entier, à ouvrir son cœur fibre à fibre, fil à fil, pour ainsi dire, et dévider devant lui l'écheveau complet que dès lors il tient en main.

Ce terrible instrument d'enquête, qui dans une main maladroite peut gêner l'âme en la fouillant, aurait au moins grand besoin de changer quand les mœurs changent. La morale ne varie pas, mais les mœurs varient selon les temps ; ils ne se sont pas douté de cette vérité si simple. Ils en sont restés aux mœurs de l'époque où le mouvement intellectuel a cessé pour eux. Les manuels qu'on met entre les mains du jeune confesseur s'appuient sur les casuistes que Pascal a enterrés. Quand même l'immoralité

de leurs solutions n'eût pas été démontrée, daignez donc vous rappeler qu'Escobar, Sanchez, posaient des questions pour une époque horriblement corrompue dont, grâce à Dieu, nous sommes loin. Leur casuistique à son origine s'adresse au monde écumeux, fangeux que laissèrent après elles les guerres de religion. Vous trouvez là tel crime qui peut-être ne fut jamais commis que par les affreux soldats du duc d'Albe, ou par les bandes sans patrie, sans loi, sans Dieu, que traînait Wallenstein, vraies Sodomes errantes dont l'ancienne eût eu horreur.

On ne sait comment qualifier cette coupable routine ! Ces livres, faits pour une époque barbare, unique en forfaits, ce sont les mêmes qu'aujourd'hui, en pleine civilisation, vous donnez à vos élèves.

Et ce jeune prêtre, qui, d'après vous, croit que le monde est encore ce monde effroyable, qui arrive au confessionnal<sup>1</sup> avec toute cette vilaine science, l'imagination meublée de cas monstrueux, vous le mettez, imprudents ! (ou

<sup>1</sup> Relire les belles pages de P. I. Courrier, et celles de M. Génin, si spirituelles, si éloquentes, tout ardentes d'une indignation d'honnête homme. *Les Jésuites et l'Université*, partie II, ch. V.— Ajoutez-y encore un passage du livre de M. Bouvet (*Du catholicisme*, 1840, p. 324, 326), singulièrement fort et judicieux.

comment vous nommerai-je?) en face d'une enfant qui n'a pas quitté sa mère, qui ne sait rien, n'a rien à dire, dont le plus grand crime est d'avoir mal appris son catéchisme ou blessé un papillon.

Je frémis de l'interrogatoire qu'il va lui faire subir, de tout ce qu'il va lui apprendre dans sa brutalité consciencieuse. Mais il a beau demander... Elle ne sait rien, ne dit rien. Il la gronde, et elle pleure. Les pleurs seront bientôt séchés, mais elle rêvera longtemps...

Il y aurait un livre à faire sur les débuts du jeune prêtre, sur ses imprudences, toutes graves, toutes fatales à lui ou aux autres. La pénitente est parfois plus avisée que le confesseur. Elle s'amuse à le voir venir, elle le regarde froidement qui s'anime et s'avance trop<sup>1</sup>... Tel qui s'oubliait dans son rêve passionné, est réveillé brusquement par la leçon

<sup>1</sup> Et comment cette animation ne viendrait-elle pas dans un tel rapprochement ?.. Il suffit que des personnes de sexe différent prient ensemble dans une même chambre, pour que l'ivresse vienne et que la tête tourne. C'est ce qui arrive dans les assemblées des protestants exaltés, aux États-Unis et ailleurs. Lire le spirituel et judicieux opuscule de Swift : *Fragment on the mechanical operations of the Spirit*. (V. surtout vers la fin.)

que lui donne à genoux une femme spirituelle et moqueuse.

Leçon cruelle qui lui a fait sentir le froid de l'acier... On n'éprouve pas une telle chose sans en rester longtemps amer, parfois méchant pour toujours. Il savait bien, le jeune prêtre, qu'il était la victime, le déshérité de ce monde, mais il ne l'avait pas senti... Un fiel immense lui monte au cœur. Il prie Dieu que le monde meure !... (s'il peut encore prier Dieu?)

Puis, revenant sur lui-même et se voyant pris sans remède dans ce noir linceul, dans cette robe de mort qu'il portera jusqu'à la mort, il s'y enfonce, en la maudissant ; il avise quel parti il tirera de son supplice.

Et le seul parti à prendre, c'est de raffermir sa position de prêtre. Il le fera par deux moyens, par l'intelligence avec les jésuites et par l'assiduité servile près de monseigneur l'évêque. Je lui recommande surtout d'être violent contre les philosophes, d'aboyer *au panthéisme*. Qu'il noircisse aussi ses confrères, et il se blanchira d'autant mieux. Qu'il prouve qu'il sait haïr, on lui pardonnera l'amour.

Son corps va désormais le protéger, le défendre, le couvrir. Ce qui eût perdu le prêtre

isolé, devient la sainteté même dès qu'il est homme de parti. Il allait être interdit, envoyé peut-être six mois à la Trappe ; il devient vicaire-général.

Seulement, qu'il soit prudent, dans les affaires délicates que le corps aime à cacher ; qu'il apprenne les arts du prêtre : Feindre, attendre, savoir se contenir, avancer, mais lentement, sur la terre quelquefois, et plus souvent sous la terre.

### CHAPITRE III.

**LA CONFESSION.** Le confesseur et le mari. Comment on isole la femme.

**LE DIRECTEUR.** Les directeurs réunis. Police ecclésiastique.

---

Quand je songe à tout ce que contient le mot de *confession*, de *direction*, ce petit mot, ce grand pouvoir, le plus complet qui soit au monde, quand j'essaye d'analyser tout ce qui y est, je suis effrayé. Il me semble que je descends par la spirale infinie d'une mine profonde et ténébreuse... J'avais pitié tout à l'heure de ce prêtre, et maintenant j'en ai peur.

Il ne faut pas avoir peur ; il faut regarder en face. Formulons avec simplicité le langage du confesseur.

« *Dieu t'entend, t'entend par moi ; par moi, Dieu te va répondre.* » Tel se dit le premier mot, tel il est pris à la lettre. L'autorité est acceptée, comme infinie, absolue, sans chicaner sur la mesure.

« Mais tu trembles, tu n'oses dire à ce Dieu terrible tes faiblesses et tes enfances... Eh bien ! *dis-les à ton père ; un père a droit de connaître les secrets de son enfant, un père indulgent qui ne veut savoir qu'afin de pouvoir absoudre. Il est pécheur comme toi ; a-t-il droit d'être sévère ? Viens donc, enfant, viens et parle... Ce que tu n'as pas osé dire à l'oreille de ta mère, dis-le ; qui le saura jamais ?* »

Alors, alors, parmi les soupirs, du sein gonflé, soulevé, le mot fatal monte aux lèvres ; il échappe et l'on se cache... Oh ! celui qui l'a entendu, a pris un grand avantage, et le gardera. Dieu veuille qu'il n'en abuse point !... Ce qui a entendu, prenez garde, ce n'est pas le bois, le chêne noir du vieux confessionnal ; c'est un homme de sang et de chair.

Et cet homme sait maintenant sur cette femme ce que le mari n'a pas su, dans les longs épanchements des nuits et des jours, ce que ne sait pas sa mère qui croit la voir tout

entière, l'ayant eue tant de fois nue sur ses genoux.

Il sait, cet homme, il saura... N'ayez pas peur qu'il oublie. Si l'aveu est en bonne main, tant mieux, car c'est pour toujours... Elle aussi, elle sait bien qu'il y a un maître de sa pensée intime. Jamais elle ne passera devant cet homme sans baisser les yeux.

Le jour où ce mystère fut mis en commun, il était bien près d'elle, elle l'a senti... Assis plus haut, il pesait d'un ascendant invincible. Une force magnétique l'a soumise, car elle ne voulait pas dire, et elle a dit malgré elle. Elle s'est trouvée fascinée, comme l'oiseau sous le serpent.

Jusqu'ici pourtant, nul art du côté du prêtre. La force des choses a tout fait, celle de l'institution religieuse et celle de la nature. Prêtre, il l'a reçue à ses genoux, écoutée. Puis, maître de son secret, de sa pensée, de la pensée d'une femme, il s'est retrouvé homme, sans le vouloir ni le savoir peut-être, et il a mis sur elle, affaiblie et désarmée, la main pesante de l'homme.

Et la famille, maintenant? le mari?... Qui osera dire que sa situation est la même qu'au-paravant?

Tout homme qui réfléchit sait trop bien que la pensée est dans la personne ce qu'elle a de plus personnel. Le maître de la pensée est celui à qui la personne appartient. Le prêtre tient l'âme, dès qu'il a le gage dangereux des premiers secrets, et il la tiendra de plus en plus. Voilà un partage tout fait entre les époux, car maintenant il y en aura deux, l'âme à l'un, à l'autre le corps.

Notez que dans ce partage, vraiment l'un des deux a tout; l'autre, s'il garde quelque chose, le garde par grâce. La pensée, de sa nature, est dominante, absorbante; l'arbitre de la pensée, dans le progrès naturel de cette domination, ira réduisant toujours la part qui semblait rester à l'autre. Ce sera déjà beaucoup si le mari, veuf de l'âme, conserve l'involontaire, l'inerte et morte possession. Chose humiliante, de n'obtenir rien de ce qui fut à vous que sur autorisation et par indulgence<sup>1</sup>, d'être vu, suivi dans

<sup>1</sup> Saint François de Sales, le meilleur de tous, a lui-même compassion du pauvre mari. Il lève certain scrupule de la femme, etc. Cette bonté même est ici singulièrement humiliante. (V. éd. 1833, t. VIII, p. 254, 312; 347-348.) Le mariage, qui pourtant est un sacrement, apparaît ici comme à genoux devant la direction, il semble demander pardon et faire amende honorable.

l'intimité la plus intime par un témoin invisible qui vous règle et vous fait votre part... de rencontrer dans la rue un homme qui connaît mieux que vous vos plus secrètes faiblesses , qui salue humblement , se détourne et rit...

. . . . .  
 Ce n'est rien d'être puissant , si l'on n'est pas seul puissant... Seul ! Dieu ne partage pas.

C'est la raison dont le prêtre se paie certainement lui-même, dans ses persévérants efforts pour isoler cette femme, affaiblir ses liens de famille, miner surtout l'autorité rivale, je veux dire celle du mari. Le mari pèse fort au prêtre. S'il souffre, ce mari, d'être si bien connu, épié, vu, quand il est seul, celui qui voit souffre encore plus. Elle vient à chaque instant lui dire innocemment des choses qui le mettent hors de lui. Souvent il voudrait l'arrêter, il lui dirait volontiers : « Grâce, madame, en voilà trop ! » Et quoique ces détails le fassent souffrir en damné, il en veut encore davantage, il exige qu'elle descende, dans ces aveux, humiliants pour elle et cruels pour lui, aux plus tristes circonstances.

Le confesseur d'une jeune femme peut se définir hardiment, l'envieux du mari, et son ennemi

secret. S'il en est un qui fasse exception à ceci (et je veux bien le croire), c'est un héros, un saint, un martyr, un homme au-dessus de l'homme.

Tout le travail du confesseur, c'est d'isoler cette femme, et il le fait en conscience. C'est un devoir pour celui qui la mène dans la voie du salut, de la dégager peu à peu de tous les liens de la terre. Il y faut du temps, de la patience, de l'adresse. Il ne s'agit pas de rompre d'un coup de si fortes chaînes; mais de bien découvrir d'abord de quels fils se compose chaque chaîne, et, fil à fil, de limer, d'user.

Il use et lime à son aise, celui qui, chaque jour, éveillant de nouveaux scrupules, inquiète une âme timide sur la légitimité des plus saints attachements. S'il en est un d'innocent, c'est encore après tout une attache terrestre, un vol fait à Dieu; Dieu veut tout... Plus de parenté, d'amitié, il faut qu'il ne reste rien. « Un frère? » Non, c'est encore un homme. — « Mais au moins ma sœur? ma mère?... » — Non, il vous faut quitter tout... Quitter d'âme et d'intention; vous les verrez toujours, ma fille, rien ne paraîtra changé; seulement, fermez bien votre cœur. »

La solitude morale s'établit ainsi tout autour.

Les amis s'en vont rebutés par une politesse glaciale. Il fait froid dans cette maison... Pourquoi cet étrange accueil ? Ils ne peuvent le deviner ; elle-même ne le sait pas toujours. La chose est commandée, n'est-ce pas assez ? L'obéissance consiste à obéir sans raison.

Il fait froid ici, c'est tout ce qu'on peut dire. Le mari trouve la maison plus grande et plus vide. Sa femme est devenue tout autre ; présente, elle a l'esprit absent ; elle agit, comme n'agissant pas ; elle parle, comme ne parlant pas. Tout est changé dans leurs habitudes intimes, toujours par bonne raison : « Aujourd'hui, c'est jeûne. » — Et demain ? — « C'est fête. » — Le mari respecte cette austérité ; il se ferait un scrupule de troubler une si haute dévotion, il se résigne tristement : « Cela devient embarrassant, dit-il, je ne l'avais pas prévu ; ma femme devient une sainte <sup>1</sup>. »

Il y a dans cette triste maison des amis de moins, mais il y en a un de plus, et très-assidu. Le confesseur habituel est maintenant directeur <sup>2</sup>. Grand et considérable changement.

<sup>1</sup> Sur l'isolement du père de famille dans les pays catholiques, V. M. Bouvet, *du Catholicisme*, p. 475 (édit. 1840).

<sup>2</sup> Le nom est rare aujourd'hui, la chose commune. Celui qui confesse longtemps, devient directeur. — Plusieurs personnes ont tout à la fois le confesseur, le confesseur extraordinaire, et le directeur.

Comme confesseur, il la recevait à l'église, aux heures connues. Comme directeur, il la visite à son heure, la voit chez elle, parfois chez lui.

Confesseur, il était le plus souvent passif, écoutait beaucoup, parlait peu ; s'il prescrivait, c'était en peu de mots. Directeur, il est actif ; non-seulement il prescrit des actes, mais ce qui est bien plus au fond, par la causerie intime, il influe sur les pensées.

Au confesseur, on dit les péchés ; on ne lui doit rien de plus. Au directeur, on dit tout, on se dit soi-même et les siens, ses affaires, ses intérêts. Celui à qui l'on confie le plus grand intérêt, celui du salut éternel, comment ne lui confierait-on pas de petits intérêts temporels, le mariage de ses enfants, le testament qu'on projette, etc. etc. ?

Le confesseur est obligé au secret, il se tait (ou devrait se taire). Le directeur n'a point cette obligation. Il peut révéler ce qu'il sait, surtout à un prêtre, à un autre directeur. Supposons dans une maison une vingtaine de prêtres (ou un peu moins, par égard pour la loi d'association), qui soient les uns confesseurs, les autres directeurs des mêmes person-

comme directeurs, ils peuvent échanger leurs renseignements, mettre en commun sur une table mille ou deux mille consciences, en combiner les rapports, comme les pièces d'un jeu d'échecs, en régler d'avance les mouvements, les intérêts, et se distribuer à eux-mêmes les rôles qu'ils doivent jouer pour mener le tout à leurs fins.

Les jésuites seuls autrefois travaillaient ainsi d'ensemble. Il ne tient pas aujourd'hui aux meneurs du clergé que ce corps tout entier, dans sa tremblante obéissance, ne joue à ce vilain jeu <sup>1</sup>. Tous communiquant avec tous, il résulterait de ces secrets révélés une vaste et mystérieuse science, dont se trouverait armée la police ecclésiastique, cent fois plus forte alors que celle de l'État ne peut l'être.

Ce qui manquerait à la confession des mères, on le suppléerait aisément par celle des domestiques, valets et servantes. L'association des Blandines de Lyon, imitée en Bretagne, à Paris, et ailleurs, suffirait seule pour éclairer tout l'intérieur des familles. On a beau les connaître, on ne les emploie pas moins ; elles sont

<sup>1</sup> On le sait de reste par les prêtres loyaux qui ne veulent pas s'y prêter.

douces et dociles, servent très-bien leurs mères, savent voir et écouter.

Heureux père de famille, qui a une telle femme, si vertueuse, de tels domestiques, doux et humbles, honnêtes, pieux... Ce que souhaitait cet ancien, de vivre dans une maison de verre où chacun pût toujours le voir, il l'a sans l'avoir souhaité. Pas un mot de lui n'est perdu. Il parle plus bas, mais la fine oreille a tout entendu. S'il écrit sa pensée intime, ne voulant la dire, elle est lue, par qui? on l'ignore. Ce qu'il rêve sur l'oreiller, il est bien étonné le lendemain de l'entendre dans la rue.

## CHAPITRE IV.

**HABITUDE.** Sa puissance. Ses commencements insensibles ; son progrès. Seconde nature ; souvent funeste. Un homme exploitant la puissance de l'habitude. Peut-on s'en dégager ?

---

Si la domination spirituelle est vraiment spirituelle, si l'empire sur la pensée s'obtient par la pensée même, par la supériorité du caractère et de l'esprit ; alors il faut la subir ; il ne reste qu'à se résigner. La famille réclamera sans doute, mais réclamera en vain.

Il n'en est pas ainsi généralement. L'influence dont nous parlons ne suppose nullement, comme condition essentielle, les dons brillants de l'esprit. Ils servent sans doute celui qui les a, et néanmoins, s'il les a à un degré éminent, ils peuvent lui nuire. La supériorité éclatante, qui semble toujours une prétention de régner, met les esprits en défiance, avertit les moins

prudents, et ferme la porte aux commencements qui font tout ici <sup>1</sup>. Les médiocres n'alarment pas, ils ont l'entrée plus facile. Plus faibles sont-ils, moins ils sont suspects, plus ils sont forts en un sens... Le fer grince sur le roc, il s'y émousse et s'épointe. Mais l'eau, qui s'en défierait? Molle, incolore, insipide; si pourtant elle tombe toujours à la même place, elle creusera à la longue le roc et le caillou.

Tenez-vous à cette fenêtre tous les jours à certaine heure de l'après-midi. Vous verrez passer dans la rue un homme pâle qui regarde à terre, toujours par la même rue, toujours serrant les maisons sur la même ligne de pavé. Là où il mit le pied hier, il met le pied aujourd'hui, et il le mettra demain; il userait le grès, si on ne le renouvelait. Et par cette même rue, il va à une même maison, il monte à un même étage, et dans le même cabinet il parle à la même

<sup>1</sup> Les romanciers comprennent rarement cela. La plupart commencent par une aventure, une rencontre surprenante. Mais c'est précisément ce qui met en garde, et empêche de rien commencer. Ils prodiguent les aventures, l'action, et justement rien ne serait plus propre à éveiller l'attention, à rendre la fascination impossible, etc. — Ce que nous disons dans ce chapitre de la puissance de l'habitude, sera peut-être peu compris des gens du monde, surtout à Paris; dans une vie si distraite et si variée, ils devinent à peine la pesante uniformité que le temps peut avoir ailleurs.

personne. Il parle des mêmes choses, et semble parler de même. La personne qui l'écoute ne voit aucune différence entre hier et aujourd'hui. Douce uniformité, aussi douce qu'un sommeil d'enfant, dont la respiration soulève la poitrine, à temps égaux, avec le même léger bruit.

Vous croyez que rien ne change dans cette égalité monotone, que les jours valent les jours. Erreur; vous n'avez rien senti, et à chaque jour, il y a un changement, léger, il est vrai, imperceptible, que la personne, changée peu à peu elle-même, ne remarque en rien.

C'est comme un rêve dans une barque. Combien de chemin avez-vous fait en rêvant, qui peut le savoir? Vous allez ainsi sans aller, immobile et pourtant rapide. Sorti du fleuve ou du canal, vous vous trouvez bientôt en mer; l'uniforme immensité où vous êtes maintenant, vous avertira moins encore du chemin que vous parcourrez. Plus de lieu et plus de temps; nul point marqué auquel l'attention puisse se prendre; et il n'y a plus d'attention. Profonde est la rêverie, et de plus en plus profonde... un océan de rêves sur le mol océan des eaux.

Douce chose, où peu à peu tout devient insensible, la douceur elle-même. État de mort

ou de vie ? Pour le distinguer, il faudrait de l'attention, et nous sortirions du rêve... Non, qu'il aille, ce je ne sais quoi qui m'emporte, qu'il me mène à la vie ou qu'il me mène à la mort.

Habitude ! habitude ! Mol et formidable abîme où l'on glisse si doucement ! on peut dire de toi tout le mal du monde, et tout le bien également ; et ce sera toujours vrai.

Avouons-le : si l'action que nous fîmes d'abord en pleine connaissance et volontairement ne se faisait jamais qu'avec volonté et attention, si elle ne devenait habituelle et facile, nous agirions peu, lentement ; la vie passerait en essais et en efforts. Si, par exemple, à chaque pas que nous faisons, nous délibérons notre direction et cherchions notre équilibre, nous ne marcherions guère plus que l'enfant qui travaille à marcher. Mais la marche est de bonne heure une habitude, une action qui s'accomplit sans avoir besoin d'invoquer l'intervention continue de la volonté. Il en est ainsi de bien d'autres actes, qui, moins volontaires encore, finissent par être en nous mécaniques, automatiques, étrangers en quelque sorte à notre personnalité. En avançant dans la vie, une partie notable de notre activité échappe à notre con-

naissance, sort de la sphère de la liberté pour entrer dans celle de l'habitude, elle devient comme fatale ; le reste, soulagé de ce côté et dispensé en ceci d'attention et d'effort, se trouve en revanche plus libre d'agir ailleurs.

Chose utile, chose dangereuse. La partie fatale augmente en nous, sans que nous nous en méliions, et s'accroît dans nos ténèbres intérieures. Ce qui frappait jadis l'attention, aujourd'hui passe inaperçu. Ce qui d'abord fut difficile, avec le temps devient facile, trop facile ; puis, on ne peut plus même dire que ce soit facile, car cela se fait tout seul, sans que nous l'ayons voulu ; nous souffrons à ne point le faire. Ces actes étant, de tous, ceux qui coûtent le moins de peine, se renouvellent sans cesse. Il faut bien s'avouer à la longue qu'il en est résulté une seconde nature, qui, formée aux dépens de l'autre, la remplace en grande partie. Nous oublions les difficultés des premiers commencements, et nous nous figurons avoir toujours été ainsi. Cela favorise au moins notre paresse, et nous dispense de faire quelques efforts pour nous arrêter sur la pente. Au reste, la trace du changement s'efface en effet à la longue, le chemin a disparu ; nous voudrions le refaire

que nous ne le pourrions pas. C'est comme un pont brisé derrière nous ; nous y avons passé, et nous n'y passerons plus.

Nous nous résignons donc, et nous disons en tâchant de sourire : « C'est pour moi une seconde nature », ou même encore : *C'est ma nature* ». Tant nous avons oublié !

Mais entre cette nature, et notre vraie nature primordiale que nous apportâmes en naissant, il y a une grave différence<sup>1</sup>. C'est que, celle-ci, tirée du sein de la mère, était comme la mère elle-même, une gardienne attentive de la vie, qui nous avertissait de tout ce qui peut la compromettre, qui cherchait, trouvait dans sa bienveillance remède à nos maux. Et cette seconde nature, l'habitude, sous ce nom perfide, n'est souvent autre chose que le grand chemin qui mène à la mort.

« C'est ma seconde nature, dit tristement le buveur d'opium, en voyant mourir à côté de lui celui qui l'a devancé de quelques mois dans l'habitude du sombre breuvage ; j'ai encore tant de mois à vivre. » — « C'est ma se-

<sup>1</sup> Cette différence n'est pas indiquée, que je sache, par Maine de Biran, ni par M. Félix Ravaisson, dans son ingénieuse et profonde dissertation sur l'habitude.

conde nature », dit ce misérable enfant, victime dévouée des voluptés solitaires. Rien n'y fait, ni la raison, ni les châtements, ni la douleur maternelle. Tous deux vont, iront jusqu'au bout par le chemin qu'on ne recommence pas.

Un proverbe vulgaire (ici cruellement vrai) nous dit : « Qui a bu, boira. » Il faut le généraliser : « *Qui a agi, agira; qui a pâti, pâtira.* Seulement, cela est encore plus vrai pour les habitudes passives que pour celles d'action. Habitués à laisser faire, à pâtre, jouir, nous devenons incapables de reprendre l'activité. A la longue, il n'est plus même besoin de l'appât de la jouissance. Après qu'elle est tarie et que la douleur prend sa place, l'inexorable habitude verse toujours à la même coupe ; elle ne prend plus alors la peine de se dissimuler ; nous la reconnaissons trop tard, hideuse, invincible, et elle nous dit froidement : « Tu as bu le miel d'abord ; maintenant tu boiras le fiel, et jusqu'à la dernière goutte. »

Si ce tyran est si fort quand il agit à l'aveugle, quand il n'est qu'une chose, comme l'opium ou le *gin*, qu'est-ce donc quand il a des yeux, une volonté, un art, en un mot quand il est homme?... un homme plein de calcul qui sait

créer, fomenteur l'habitude à son profit; un homme qui, pour premier moyen, a, contre vous, vos croyances; qui commence, dans l'autorité d'un caractère respecté<sup>1</sup>, la fascination personnelle; qui, pour l'exercer sur vous et fonder l'habitude en vous, a l'occasion quotidienne, les jours, les mois, les années, le temps, l'irrésistible temps, le dompteur des choses humaines, le temps pour qui c'est un jeu de manger le fer et l'airain... Un cœur de femme est-il donc plus dur pour lui résister?

Une femme? un enfant?... bien moins, une personne *qui veut être enfant*, qui emploie tout ce qu'elle a acquis de facultés depuis l'enfance pour retomber à l'état d'enfance, qui dirige sa volonté à ne plus vouloir, sa pensée à ne plus savoir, et qui se livre endormie.

Supposons qu'elle se réveille (c'est un cas qui n'arrive guère), qu'elle se réveille un moment, qu'elle surprenne le tyran sans masque, qu'elle le voie comme il est, et veuille échapper... Croyez-vous qu'elle le puisse<sup>2</sup>?... Pour cela, il faut agir, et elle ne sait plus ce que

<sup>1</sup> Pourquoi craindrait-on de commencer avec un homme impossible? Voilà ce qu'on se dit d'abord.

<sup>2</sup> Ceci fait penser à l'aventure de l'enchanteur Merlin, qui, à la

c'est, n'ayant agi de si longtemps; les membres sont roides; les jambes, paralysées, n'entendent rien au mouvement; la main pesante se soulève et retombe, et dit : Non.

Alors, on ne sent que trop ce que c'est que l'habitude, et comment, lié une fois de ses mille fils imperceptibles, vous restez joint malgré vous à ce que vous détestez. Ces fils, pour échapper aux yeux, n'en sont pas moins résistants; faibles et souples, à ce qu'il semble, vous en brisez un, et dessous vous en trouvez deux; c'est un filet double, triple... Qui en saura l'épaisseur ?

J'ai lu autrefois dans un vieux conte une chose vraiment saisissante et bien significative. Il s'agissait d'une femme, d'une princesse errante, qui après bien des fatigues trouvait pour asile, au milieu des bois<sup>1</sup>, un palais désert. Elle était heureuse d'y reposer, d'y séjourner quelque temps; elle allait, venait, sans obstacle, dans les grandes chambres vides, elle se croyait seule et libre. Toutes les portes étaient ouvertes. Seulement à la porte d'entrée, depuis qu'elle y avait passé

prière de Viviane, s'est couché lui-même dans son tombeau; mais ne sait plus les paroles qui pourraient le délivrer; il y reste, et reste jusqu'au jour du Jugement.

<sup>1</sup> « Forêt touffue, âpre, sauvage ! Le seul penser m'en renouel

personne n'y passant après elle, l'araignée avait tendu sa toile au soleil, une toile fine, légère, presque invisible. Faible obstacle que la princesse, qui veut sortir à la longue, croit pouvoir écarter sans peine. Elle lève cette toile en effet; mais il y en a une derrière, qu'elle lève sans difficulté. La seconde couvre une troisième qu'il faut bien lever aussi... Chose étrange, il y en a quatre... Non, cinq? ou plutôt six... et d'autres encore. Ah! comment lever tant de toiles? Elle est déjà bien fatiguée... N'importe! elle persévère; en reprenant un peu haleine, elle pourra continuer... Mais la toile aussi continue, et se renouvelle toujours avec une malice obstinée. Que fera-t-elle? Elle succombe à la fatigue, elle ruisselle de sueur, les bras lui tombent... Elle finit par s'asseoir épuisée par terre, sur cet infranchissable seuil; elle regarde tristement l'obstacle aérien, qui danse au vent, léger, vainqueur... Pauvre princesse, pauvre mouche, vous voilà donc prise! Pourquoi aussi vous arrêter dans cette maison de fée, et laisser à l'araignée le temps de faire son filet!

la peur. Comment y entrai-je? je ne puis le dire; tant j'étais plein de sommeil, quand j'abandonnai la vraie voie! » Dante, *Inferno*.

## CHAPITRE V.

**DES COUVENTS.** Toute-puissance du directeur. Etat de la religieuse, délaissée, espionnée. Couvents qui sont en même temps maisons de force et maisons de fous. Captation. Disciplines barbares. Lutte de la supérieure et du directeur. Changements de directeur. Le magistrat.

---

J'occupais, il y a quinze ans, dans un quartier fort solitaire, une maison dont le jardin tenait à celui d'un couvent de femmes. Quoique mes croisées dominassent la plus grande partie de leur jardin, je n'avais jamais vu mes tristes voisines. Au mois de mai, le jour des Rogations, j'entendis des voix nombreuses, mais faibles, très-faibles, qui chantaient des prières, en parcourant le jardin du couvent. Le chant était triste, sec, ingrat, de voix peu justes, comme faussées par la souffrance. J'y crus un moment

reconnaître les prières des morts ; en écoutant mieux, au contraire, je distinguai « *Te rogamus, audi nos,* » le chant d'espérance qui appelle sur la nature féconde la bénédiction du Dieu de la vie. Ce chant de mai chanté par ces mortes, était d'un contraste amer. Voir sur la verdure en fleurs se traîner ces filles pâles, qui ne fleuriront jamais... La pensée du moyen âge qui d'abord m'avait saisi, s'éloigna bientôt : alors la vie monastique se liait à mille autres choses ; mais dans notre harmonie moderne, qu'est-ce qu'un contre-sens barbare, une note fausse qui jure ? Ce que j'avais sous les yeux, je ne pouvais le défendre ni par la nature, ni par l'histoire. Je refermai ma croisée, et repris tristement mon livre. Cette vue m'avait été pénible, n'étant adoucie, relevée de nul sentiment poétique. Elle rappelait moins la virginité que la viduité stérile, l'état de vide, d'impuissance, d'ennui, de jeûne intellectuel <sup>1</sup> et moral,

<sup>1</sup> J'ai déjà parlé plus haut de la sœur Marie Lemonnier, persécutée pour savoir trop bien écrire, dessiner des fleurs, etc. — « Mon confesseur, dit-elle, me défendit de cueillir des fleurs et de dessiner... Par malheur, en me promenant dans le jardin avec les religieuses, il y avait sur le bord du gazon deux coquelicots que, sans aucune intention, j'étais entre mes doigts, en passant. Une de mes sœurs me vit, courut avertir la Supérieure qui marchait devant, et qui rétrograda

où sont tenues ces infortunées par leurs maîtres absolus.

Nous parlions de l'habitude : c'est bien là qu'elle règne en tyran. Il n'est guère besoin d'art pour prendre ces pauvres femmes isolées, enfermées, dépendantes, près desquelles rien du dehors ne balance l'impression qu'une personne, la même personne vient leur donner tous les jours. Le moins habile doit fasciner sans peine une nature amoindrie et pliée à la plus servile, à la plus tremblante obéissance. Ah ! il y a peu de courage et de mérite à dominer ainsi ce qui d'avance est brisé.

Pour ne parler d'abord que du pouvoir de l'habitude, rien de tout ce que nous voyons dans le monde des vivants ne peut donner idée de la force avec laquelle elle agit dans ce petit monde fermé. La société de la famille nous modifie sans doute, mais son influence est neutralisée par le mouvement extérieur. La régularité du

aussitôt vers moi, me fit ouvrir la main, et, voyant les coquelicots, elle me dit que mon compte était bon. Et le confesseur étant venu le soir, elle m'accusa devant lui de désobéissance pour avoir cueilli des fleurs. J'eus beau lui dire que c'était sans intention, et que c'étaient des coquelicots ; je ne pus obtenir la permission de me confesser. » *Note de la sœur Marie Lemonnier, dans le Mémoire de M. Tillard. Les journaux et les revues de mars 1845 en ont donné des extraits.*

journal favori qui vient chaque matin nous sonner le même son, ne laisse pas d'influer ; mais enfin ce journal en a d'autres contre lui. Une influence qui est moins de ce temps, mais très-forte encore sur les personnes isolées , c'est celle d'un grand livre dont la lecture attachante retient des mois, des années. Diderot avoue que Clarisse, lue, relue, fit pendant longtemps toute la vie pour lui, la joie, la tristesse, la pluie, le soleil. Le plus beau des livres cependant, c'est encore un livre, une chose muette, qui pour être animée tant qu'on voudra, n'entend pas, ne donne pas la réplique ; il n'y a pas là de paroles pour répondre à vos paroles, d'yeux pour réfléchir vos yeux.

Arrière ces froides images de papier, de livres !

Imaginez dans une solitude où rien autre ne pénètre, l'unique chose vivante, la personne qui seule a droit d'y entrer, qui remplace toutes les influences dont nous venons de parler, qui est à elle seule la société, le journal, le roman et le sermon, une personne dont la venue rompt seule la mortelle durée d'une vie inoccupée. *Avant* qu'il ne vienne, *après* qu'il est venu, c'est, dans cet ennui profond, toute la division des heures.

Nous disions : une personne, il faut dire : un homme. Quiconque sera de bonne foi, avouera qu'une femme n'aurait nullement cette action, que la circonstance du sexe y fait beaucoup, même auprès des plus pures et de celles même à qui jamais le sexe n'est venu en pensée.

Être *l'unique*, sans comparaison, sans contradiction, être le monde d'une âme ; la sevrer à volonté de tout souvenir qui peut faire rivalité, effacer de ce cœur docile jusqu'à la pensée d'une mère qui pouvait y rester encore <sup>1</sup>... Hériter de

<sup>1</sup> C'est souvent par pur instinct de tyrannie que les supérieures se plaisent à briser les liens de parenté : « Le curé de ma paroisse m'exhorta à écrire à mon père qui avait perdu ma mère. Je laissai passer l'Âvent, pendant lequel il n'est pas permis aux religieuses d'écrire de lettres, et les derniers jours du mois qu'on passe en retraite, dans l'institut, pour se préparer à la rénovation des vœux, qui se fait le jour de l'an. Mais, après la cérémonie, je m'empressai de remplir mon devoir envers le meilleur des pères, en lui adressant mes vœux et mes souhaits, et en tâchant de lui donner quelque consolation dans les afflictions et les épreuves par où il plaisait à Dieu de le faire passer. Je fus à la cellule de la Supérieure pour la prier de prendre lecture de ma lettre, d'y mettre le sceau du couvent, et de l'envoyer ; mais elle n'y était pas. Je la mis donc dans ma cellule sur la table et je m'en allai à l'offiire, pendant lequel la R. Mère Supérieure, qui savait que j'avais écrit parce qu'elle avait envoyé une des religieuses voir ce que je faisais, fit signe à une de mes sœurs et l'envoya prendre ma lettre. Elle me fit cela sept fois de suite que j'écrivis, de sorte que mon père mourut, cinq mois après, sans avoir pu obtenir une lettre qu'il désirait de moi, et qu'il m'avait fait demander de son lit de mort par le curé de la paroisse. *Note de la sœur Lemonnier, dans le Mémoire de M. Tillard. V. aussi le National, mars 1845.*

tout, rester seul, et fortifié dans ce cœur de tous les sentiments naturels que l'on a détruits !

*L'unique !* mais c'est le bon, le parfait, l'aimable, l'aimé... Énumérez toutes les qualités, toutes tiendront dans ce seul mot. Une chose, même (sans parler d'une personne), une chose si elle est *unique*, finira par prendre le cœur ; Charlemagne, de son palais, voyant toujours la même vue, un lac et sa verte ceinture, finit par en être amoureux.

L'accoutumance y fait beaucoup, mais aussi cette grande nécessité du cœur de tout dire à ce qu'on voit toujours : homme ou chose, il faut qu'on lui parle. Ce serait une pierre, on lui dirait tout. Il faut bien que nos pensées débordent, et que les chagrins s'écoulent d'un cœur trop rempli.

Dans cette vie si uniforme, croyez-vous qu'elle soit tranquille, cette pauvre religieuse ? Ah ! que de tristes aveux je pourrais consigner ici, aveux trop certains, transmis par des amies tendres qui recevaient les larmes dans leur sein... et revenaient elles-mêmes, le cœur percé, pleurer près de moi.

Ce qu'il faut souhaiter à la prisonnière, c'est qu'elle meure de cœur, et presque de corps.

Si elle n'est point brisée, détruite au point d'oublier qu'elle fut, elle trouvera au couvent les souffrances réunies de la solitude et du monde. Seule, sans pouvoir être seule !<sup>1</sup> Délaissée, espionnée !

Délaissée. Cette religieuse, jeune encore, et déjà vieille d'abstinence et de chagrin, c'était hier une pensionnaire, une novice, que l'on caressait. Les amitiés de jeunes filles, les flatтерies maternelles des grandes, l'attrait de telle religieuse, de tel confesseur, tout l'a trompée, et doucement acheminée vers la reclusion éternelle. Presque toujours on se croit appelé vers Dieu lorsqu'on suit telle ou telle personne, une personne aimable, d'une dévotion souriante et séduisante, qui se plaît à ce genre de conquête spirituelle. L'une gagnée, elle va à l'autre ; de la pauvrete qui suivit, se croyant aimée, ne lui soucie guère.

Seule, d'une solitude sans recueillement, sans repos. Combien serait douce, en comparaison, la solitude des forêts ! Les arbres encore

<sup>1</sup> La confession préalable des religieuses à la supérieure, acceptée aisément dans la première ferveur, devient bientôt une vexation intolérable. Du vivant de M<sup>me</sup> de Chantal, on s'en plaint déjà. V. ses lettres, t. II, p. 228, 272, 346 ; et Fichet, 256. Cf. Ribadeneira, Vie de sainte Thérèse.

auraient pitié. Ils ne sont pas si durs qu'ils semblent ; ils entendent et ils écoutent.

Le cœur de femme, de mère, l'invincible instinct maternel, qui est le fonds de la femme, cherche à se tromper. Il y a bientôt quelque jeune amie, quelque compagne naïve, une élève favorite... Hélas ! cela sera ôté. Les jalouses, pour faire leur cour, ne manquent guère d'accuser les plus purs attachements. Le diable est jaloux, dans l'intérêt de Dieu, c'est pour Dieu seul qu'il réclame.

Quelle merveille si cette femme est triste, de plus en plus triste, si elle va seule dans les allées les plus sombres, et ne parle plus ? C'est la solitude alors qui devient son crime. La voilà désignée, suspecte ; toutes l'observent et l'épient... Le jour ? ce n'est pas assez. La surveillance dure la nuit ; on la regarde dormir, on l'écoute quand elle rêve et on note ses paroles.

L'affreux sentiment d'être jour et nuit observée ainsi doit troubler d'une étrange manière toutes les puissances de l'âme. Les plus sombres hallucinations arrivent, tous les mauvais rêves que peut faire, en plein jour et éveillée, la pauvre raison qui s'en va. Vous connaissez les visions qu'a gravées Piranesi, vastes prisons sou-

terraines, puits profonds sans air, escaliers qu'on monte à l'infini sans arriver, des ponts qui mènent à l'abîme, de basses voûtes, d'étroits corridors de catacombes qui vont se serrant... Dans ces affreuses prisons qui sont des supplices, vous entrevoyez encore des instruments de supplice, des roues, des carcans, des fouets...

Quelle est, je vous prie, la limite qui sépare nos couvents d'aujourd'hui des maisons de force et de celles où l'on enferme les fous<sup>1</sup>?... Plusieurs couvents semblent réunir les trois caractères.

Je ne connais qu'une différence à établir; — c'est que la justice surveille les maisons de force, la police celles des fous. Mais à la porte des couvents, l'une et l'autre s'arrêtent; la loi a peur, et n'ose en franchir le seuil.

<sup>1</sup> La sœur Marie Lemonnier fut enfermée avec des filles furieuses. Elle y trouva une carmélite qui y était depuis neuf ans. — Le 3<sup>e</sup> volume du *Juif-Errant* contient l'histoire réelle de M<sup>lle</sup> B. Elle s'est passée récemment, non dans une maison de santé, mais dans un couvent. Puisque j'ai cette occasion de dire un mot à notre admirable romancier, qu'il me permette de lui demander pourquoi il a cru devoir idéaliser à ce point les jésuites; qui ne sait que tel et tel des dignitaires de l'ordre sont immortels par le ridicule? Il est difficile de croire que des écrivains ineptes soient de fortes têtes, des machinateurs profonds. Je cherche des Rodin, et ne vois que des Loricquet.

La surveillance des couvents et l'assignation précise de leur caractère sont pourtant d'autant plus indispensables aujourd'hui, qu'ils diffèrent par un côté grave des couvents de l'ancien régime.

Ceux du dernier siècle étaient proprement des hospices où, pour une dot, une fois payée, chaque famille noble, vivant noblement ou de bourgeoisie aisée, plaçait une ou plusieurs filles pour faire un fils riche. Une fois enfermées là, c'était leur affaire de vivre ou de mourir, on ne s'en inquiétait plus. Aujourd'hui, *les religieuses héritent*, elles sont un but, une proie, pour les mille et mille tentatives de captation, une proie facile, dans leur situation de captivité et de dépendance. Une supérieure zélée pour enrichir la communauté, a des moyens infail-  
libles de contraindre la religieuse à donner son bien; elle peut cent fois le jour, sous prétexte de dévotion et de pénitence, l'humilier, la vexer, la maltraiter même, jusqu'à la jeter dans le désespoir. Qui pourra dire où finit l'ascétisme, où commence la captation, le *Compelle intrare* appliqué à la fortune? Le côté financier et administratif domine aujourd'hui tellement dans les couvents, que ce genre de capacité est celui qu'on exige avant tout d'une supé-

ricure. Plusieurs de ces dames sont d'éminents hommes d'affaires. Telle est connue à Paris, des notaires et gens de loi, comme pouvant leur donner leçon sur la matière des donations, successions et testaments. Paris n'envie plus à Bologne cette savante jurisconsulte qui, parfois couverte d'un voile, professait dans la chaire de son père.

Nos lois modernes, les lois de la Révolution, qui, dans leur équité, ont voulu que la fille et le cadet héritassent, travaillent ici puissamment pour la Contre-révolution. Cela aide à comprendre la multiplication rapide, inouïe, des maisons religieuses. Lyon qui n'avait que quarante couvents en 1789, en a aujourd'hui soixante-trois <sup>1</sup>. Rien n'arrête le zèle des recruteurs monastiques pour le salut des âmes riches. Vous les voyez frétiler autour des héritiers, des héritières... Quelle prime pour les jeunes paysans qui peuplent nos séminaires, que cette perspective de pouvoir, une fois prêtres, gouverner les fortunes aussi bien que les consciences <sup>2</sup> !

<sup>1</sup> Je cite de mémoire la statistique donnée en 1843 par M. Lortet.

<sup>2</sup> Tout ce monde achète, vend, brocante. Des prélats spéculent sur

La captation, un peu surveillée dans le monde, ne l'est point dans les couvents où elle est plus dangereuse, s'exerçant sur des personnes enfermées et dépendantes. Là, elle peut être impunément effrénée, terrible. Qui peut le savoir? Qui ose entrer là<sup>1</sup>? Personne... Chose étrange, il y a en notre pays des maisons qui ne sont point France... Cette rue, c'est la France encore; enjambez ce seuil, c'est un pays étranger, qui se moque de vos lois.

Quelles sont donc les leurs? On l'ignore. Ce que nous savons certainement, ce qui n'est point dissimulé, c'est que les barbares disciplines du moyen âge<sup>2</sup> y règnent toujours, et s'y perpétuent. Cruelle contradiction! ce système qui parle tant de la distinction de l'âme

les terrains et les constructions, des lazaristes sur les agences de recrutement militaire, etc., etc. Ceux-ci, les successeurs de saint Vincent de Paul, les directeurs de nos Sœurs de charité, ont été, pour leur charité, tellement bénis de Dieu qu'ils ont maintenant un capital de vingt millions. Leur général actuel, M. Étienne, alors procureur de l'ordre, était naguère agent des lazaristes dans une compagnie de distillerie. Le procès si grave qu'ils ont en ce moment, va décider si une Société engagée par un général qui est son chef absolu, se trouve quitte de tout engagement en changeant de général.

<sup>1</sup> A Sens, un magistrat se hasarde d'y entrer, et un journal néo-catholique regrette qu'on ne l'ait pas jeté par les fenêtres.

<sup>2</sup> V. la préface de cette troisième édition.

et du corps, et qui y croit puisqu'il approche hardiment le confesseur des tentations charnelles, eh bien ! le même système croit que le corps, distinct de l'âme, la modifie par sa souffrance, que l'âme s'améliore et s'épure sous les coups de fouet <sup>1</sup>... Spiritualiste pour s'enhardir à affronter les séductions de la chair, matérialiste quand il s'agit de briser la volonté !

Quoi ! lorsque dans les bagnes même, sur des voleurs, des meurtriers, sur les plus féroces des hommes, la loi défend de frapper, — vous, les hommes de la grâce, qui ne parlez que de charité, de la bonne sainte Vierge et du doux Jésus, vous frappez des femmes... que dis-je, des filles, des enfants, à qui l'on ne reproche après tout que quelques faiblesses.

Comment ces châtiments sont administrés ? C'est une question plus grave encore peut-être... Quel genre de composition la peur y fait-elle

<sup>1</sup> N'a-t-il pas bien compté sur l'influence du corps, cet art effroyable qui ne réveille pas par la douleur l'énergie de l'homme, mais l'énerve par le régime et la misère des cachots ? (V. le *Traité de Mabillon sur les prisons monastiques*, au t. II des *OEuvres posthumes*.) Les révélations des prisonniers du Spielberg nous ont trop éclairés là-dessus.

faire ? A quel prix l'autorité y vend-elle l'indulgence ?...

Qui règle le nombre des coups ? Est-ce vous, madame l'abbesse ? ou bien le père supérieur ?... Que doit être l'arbitraire passionné, capricieux, d'une femme sur une femme, si celle-ci lui déplaît, d'une laide sur une belle, d'une vieille sur une jeune ! On n'ose y penser.

Là, s'engage souvent une étrange lutte entre la supérieure et le directeur. Celui-ci, quelque endurci qu'il puisse être, est encore un homme ; il est bien difficile qu'à la longue, la pauvre fille, qui lui dit tout, qui lui obéit en tout, n'en vienne pas à le fléchir. L'autorité féminine s'en aperçoit tout d'abord, l'observe et le suit de près. Il voit peu sa pénitente, très-peu, et c'est toujours trop. La confession durera tant de minutes ; on attend, montre à la main. Elle durerait beaucoup, toujours, sans cette précaution ; pour la recluse, qui n'a d'ailleurs qu'insulte et mauvais traitement, un confesseur compatissant, c'est encore la liberté.

On a vu des supérieures demander et obtenir plusieurs fois des évêques le changement de confesseur, sans en trouver d'assez durs, à leur fantaisie. Il y a encore grande distance de la

dureté d'un homme à la cruauté d'une femme !.. La plus fidèle incarnation du diable en ce monde, quelle est elle à votre avis?... Tel inquisiteur, tel jésuite ? Non, c'est une jésuitesse, une grande dame convertie, qui se croit née pour le gouvernement, qui, parmi ce troupeau de femmes tremblantes, tranche du Bonaparte, et qui, plus absolue que le plus absolu tyran, use à tourmenter des infortunées sans défense la rage des passions mal guéries.

Loin d'être opposé ici au confesseur, mes vœux sont pour lui. Prêtre, moine, jésuite, me voilà de son parti. Je le prie d'intervenir, s'il peut. Il est encore, dans cet enfer, où la loi ne pénètre pas, la seule personne qui puisse dire un mot d'humanité... Je sais bien que cette intervention va créer la plus forte, la plus dangereuse attache. Le cœur de la pauvre créature est d'avance tout donné à celui qui la défend.

On l'éloignera, ce prêtre, on le chassera, on le perdra, s'il le faut. Rien n'est plus facile à une supérieure active, influente. Il ne s'y hasarde pas, il a peur du bruit, il se retire timidement<sup>1</sup>. Vous ne trouverez ni prêtres ni pré-

<sup>1</sup> Je trouve la confirmation de ceci dans les notes de la religieuse déjà citée. V. la préface de cette 3<sup>e</sup> édition.

lats qui se souviennent ici de leur pouvoir de confesseur et de juge spirituel, et qui refusent l'absolution au tyran des religieuses, comme Las Casas la refusait à ceux des Indiens.

Il y a d'autres juges, heureusement. La loi dort <sup>1</sup>, mais elle vit. De courageux magistrats ont voulu faire leur devoir <sup>2</sup>. Nul doute qu'on ne le leur permette... Leurs nuits en sont troublées; ils savent que toute violence qui se fait là, chaque coup qui s'y donne, au mépris des lois, est une accusation contre eux, devant la terre et le ciel!.. *Exsurge, Domine, et judica causam tuam!*

<sup>1</sup> Les affaires d'Avignon, de Sens, de Poitiers, quoique les coupables aient été punies si légèrement, donnent espoir que la loi se réveillera. — On lit dans un des journaux de Caen : « Le bruit a couru hier au palais que M. le procureur-général allait évoquer non-seulement l'affaire de la séquestration de la sœur Marie, mais encore celle de la sœur Ste-Placide, pour la sortie de laquelle M. l'avocat-général Sorbier écrivait à M. le sous-préfet de Bayeux, le 13 août dernier; celle enfin de M<sup>lle</sup> H..., de Rouen, que M. le procureur du roi de Rouen fut obligé de faire sortir de l'établissement du Bon-Sauveur. » *National*, 10 mars 1845.

<sup>2</sup> La surveillance des couvents devrait se partager entre la magistrature judiciaire, la magistrature municipale, et les administrations de charité; le parquet est trop occupé pour s'en charger seul. — Si ces maisons sont nécessaires comme asiles de femmes pauvres qui gagnent trop peu dans une vie isolée, que ce soient de libres asiles, comme les béguinages de Flandre, avec une direction, bien entendu, tout autre que celle des béguinages.

## CHAPITRE VI.

**ABSORPTION DE LA VOLONTÉ.** Domination des actes, des pensées ; des volontés. Assimilation. *Transhumanation*. Devenir le Dieu d'un autre. **ORGUEIL.** Impuissance. Orgueil et concupiscence.

---

Si l'on en croit les politiques, le bonheur, c'est de régner. Ils le pensent sincèrement, puisqu'ils acceptent en échange tant de fatigues et de misères, tel martyr souvent que peut-être n'auraient jamais accepté les saints.

Seulement, il faut régner vraiment. Est-il sûr que ce soit régner, que de faire des ordonnances non exécutées, d'envoyer, avec grand effort et pour suprême victoire, une loi de plus dormir au Bulletin des lois près de ses trente mille sœurs ?

Ce n'est rien d'ordonner des actes, si préa-

lablement on n'est maître des pensées ; pour gouverner le monde des corps, il faut dominer celui des esprits. Voilà ce que dit le penseur, l'écrivain puissant, et il croit régner. C'est en effet un roi, celui-ci, au moins pour l'avenir. S'il est vraiment original, il devance son temps, il est ajourné. Il ira régner demain, après-demain, à travers les siècles, et toujours plus absolu. Pour aujourd'hui, il sera seul ; chaque succès coûte un ami. Il acquiert des amis nouveaux, je veux le croire, ardents, innombrables ; ceux qu'il perd valaient moins sans doute, mais c'étaient ceux qu'il aimait ; il ne verra jamais les autres... Travaille, homme désintéressé, travaille, tu auras pour salaire un peu de bruit et de fumée. N'es-tu pas bien payé ainsi ? Roi du temps qui n'est pas encore, tu vivras, mourras les mains vides. Au bord de cette mer inconnue des âges, tu as ramassé, enfant, une coquille que tu approches de l'oreille pour y surprendre un petit bruit où tu crois entendre ton nom.

Celui-ci ! vois au contraire... Ce prêtre, tout en disant que son royaume est là-haut, il a surpris adroitement la réalité d'ici-bas. Il te laisse aller à ton aise chercher les mondes inconnus ; lui, il a saisi celui-ci, ton monde à toi, pauvre

rêveur ! ce que tu aimais, le nid où tu comptais revenir et te réchauffer... N'accuse que toi, c'est ta faute. Les yeux tournés vers l'aurore, tu t'oubliais à épier le premier rayon de l'avenir. Tu te retournes un peu tard, un autre a maintenant la chère petite place où tu as laissé ton cœur.

La souveraineté des idées n'est pas celle des volontés. On ne s'empare de celles-ci que par la volonté même, non une volonté générale et vague, mais spéciale, personnelle, qui s'attache avec persévérance à uné personne et la domine vraiment, parce qu'elle la fait à son image.

Régner, c'est régner sur une âme. Au prix d'une telle royauté, que sont tous les trônes ? Qu'est-ce que la domination de la foule inconnue?... Les vrais ambitieux n'ont eu garde de s'y méprendre. Ils n'ont pas dispersé leurs efforts dans l'extension d'un pouvoir vague et faible qui se perd en s'étendant ; ils ont visé plutôt à la solidité du pouvoir, à son intensité, à son immuable possession.

Le but ainsi posé, le prêtre a un grand avantage, que personne n'a comme lui. Il a affaire à un sujet *qui se livre lui-même*. Le grand obstacle, pour les autres puissances, c'est qu'elles ne connaissent pas bien celui sur qui elles agissent ;

elles le voient au dehors <sup>1</sup>, le prêtre le voit au dedans. Habile ou médiocre, par la seule vertu des terreurs et des espérances, par la clef magique qui ouvre le monde à venir, il ouvre aussi le cœur, et ce cœur veut lui même s'ouvrir; toute sa crainte est de cacher quelque chose. Il ne se voit pas tout entier; mais là où il s'ignore, le prêtre le voit encore et le pénètre par les révélations comparées des serviteurs, des amis, des parents. De toutes ces clartés il peut, s'il est habile, former un foyer lumineux qui, concentré sur l'objet, l'illumine de part en part, si bien qu'il en connaît non-seulement l'existence actuelle, mais l'avenir, lisant dès aujourd'hui dans l'instinct et le sentiment ce qui demain sera la pensée. Il le sait donc vraiment, ce cœur, et le voit et le prévoit.

Science unique, qui resterait encore inexplicable sans un dernier mot: Si elle *sait* son sujet à ce point, c'est qu'elle-même le *fait*. Le directeur fait le dirigé; celui-ci est son œuvre, et il devient le même homme à la longue. Comment

<sup>1</sup> La confession, même incomplète, comme elle se fait devant le juge, éclaire infiniment le moraliste, le peintre de mœurs. Walter Scott était greffier; Fielding commissaire de police ou juge de paix, etc.

le premier ne connaîtrait-il pas des idées, des volontés, que lui-même a fait naître, qui sont les siennes? Une transfusion a lieu, sous cette action incessante, entre les deux personnes, où l'inférieure, recevant tout de l'autre <sup>1</sup>, va toujours s'effaçant. Plus faible chaque jour et plus paresseuse, elle se fait un bonheur de ne plus même vouloir, de voir s'en aller et se perdre cette volonté importune dont elle a trop souffert. Ainsi, le blessé regarde couler son sang, sa vie, et se sent plus léger.

Cet écoulement de la personnalité morale, par lequel vous échappez à vous-même, qui le compense en vous, qui remplit le vide?... en trois lettres : *lui*.

*Lui*, l'homme patient et rusé, qui jour par jour, ôtant de vous un peu de vous, substituant un peu de lui, a doucement subtilisé l'un, mis l'autre en son lieu. Les molles et faibles natures de femmes, presque aussi fluides que celle de l'enfant, se prêtent bien aisément à la transfusion. *La même*, qui voit toujours *le même*,

<sup>1</sup> Elle reçoit surtout ce que l'autre a de mal, ses côtés négatifs, exclusifs, haineux, secs et durs. — On sent quelque chose de ceci dans le tableau triste et ingrat qu'on attribue à Zurbaran : un homme de cuivre levant sa main sur deux femmes de plomb (Le S. Dominique au Louvre, Collection Standish).

prend, sans le savoir, son tour d'esprit, son accent, son langage, que dis-je? quelque chose de son allure et de sa physionomie. Il parle, et elle parle ainsi. Il marche, et ainsi elle marche. A la voir seulement passer, qui saurait voir, verrait qu'elle est lui.

Mais ces conformités extérieures ne sont que de faibles signes du changement profond qui s'est fait au dedans. Ce qui s'est transformé, c'est l'intime et le plus intime. Un grand mystère s'est fait, ce que Dante appelle *transhumanation*, lorsqu'une personne humaine, fondant à son insu, a pris, substance pour substance, une autre humanité; lorsque le supérieur remplaçant l'inférieur, l'agent le patient, n'a plus même à le diriger, mais devient son être. *Lui*, il est, l'autre n'est pas, sinon comme un accident, une qualité de cet être, un pur phénomène, une ombre vaine, un rien...

Que parlions-nous tout à l'heure d'influence, de domination, de royauté. Ceci est bien autre chose que royauté, c'est divinité. C'est être le dieu d'un autre.

S'il y a au monde une occasion de devenir fou, c'est celle-ci. La pensée de l'homme qui est arrivé là, de quelque humilité qu'il s'enve-

loppe, c'est celle du païen : « *Deus factus sum !* »  
J'étais homme, et je suis Dieu !

Plus que Dieu. Il dira à sa créature : « Dieu t'avait créée telle; autre je t'ai faite, en sorte que n'étant plus sienne, mais mienne, tu es *moi*, mon *moi* inférieur, qui ne se distingue plus de moi que pour m'adorer. »

« Créature dépendante, comment n'aurais-tu pas cédé?... Dieu cède bien à ma parole, quand je le fais descendre à l'autel. Le Christ s'humilie, et, docile, vient, à mon heure, à mon signe, prendre la place du pain qui n'est plus <sup>1</sup>. »

Ne nous étonnons pas du furieux orgueil du prêtre, qui, dans sa royauté de Rome, l'a souvent emporté au delà de toutes les folies des Empereurs, lui faisant mépriser non-seulement les

<sup>1</sup> « C'est dans la pensée d'Origène que le prêtre *doit être un petit Dieu*, pour faire une fonction, qui est par-dessus les anges. » Le P. Fichet (jésuite), Vie de M<sup>me</sup> de Chantal, page 615. — Si vous voulez un jésuite plus grave que Fichet, voici Bourdaloue : « Quoique le prêtre ne soit dans ce sacrifice que le substitut de Jésus-Christ, il est certain néanmoins que Jésus-Christ *se soumet* à lui, qu'il s'y *assujétit*, et lui rend tous les jours sur nos autels *la plus prompte et la plus exacte obéissance*. Si la foi ne nous enseignoit ces vérités, pourrions-nous penser qu'un homme pût jamais atteindre à une telle élévation, et être revêtu d'un caractère qui le mit en état, si je l'ose dire, de *commander* à son souverain seigneur et de le faire descendre du ciel ? »

hommes et les choses, mais son propre serment et la parole même qu'il donnait pour infallible. Tout prêtre, pouvant faire Dieu, peut tout aussi bien faire que l'impair soit pair, que ce qui est fait n'ait point été fait, que ce qui est dit n'ait point été dit... L'ange a peur d'une telle puissance, et s'écarte avec respect devant cet homme pour le regarder passer <sup>1</sup>.

Allez, vantez-moi maintenant vos privations, vos macérations ! J'en suis bien touché !... Croyez-vous qu'à travers cette robe sèche, ce maigre corps, et dans ce cœur pâle, je ne voie pas la profonde, exquise et délirante jouissance d'orgueil qui fait l'être même du prêtre ? Ce qu'il emporte dans sa robe et couve si jalousement, c'est ce trésor d'orgueil terrible... Ses mains en tremblent, un feu jaune en luit dans ses yeux baissés...

<sup>1</sup> Un des nouveaux prêtres qu'ordonnait saint François de Sales, voyait souvent son bon ange. Arrivé à la porte de l'église, il s'arrête. On lui demande pourquoi ? « Il répondit ingénument qu'il avait coutume de voir marcher devant son bon ange, et que lors ce prince du ciel s'estoit arrêté par respect de son caractère, lui cédant cette prééminence. » Maupas du Tour, Vie de saint François de Sales. p. 499. — Molinos dit hardiment (*Guida*, lib. II, c. I.) : Si Dieu avait donné des anges pour conduire les hommes, ils pourraient être aveuglés par les démons qui se transfigurent en anges de lumière. Heureusement, etc.

Oh ! combien il hait tout ce qui lui fait obstacle, tout ce qui empêche son infini d'être infini ! Comme il en désire, d'un cœur infini, l'anéantissement... Oh ! qu'il est diabolique de haïr en Dieu !

Une grande souffrance est attachée à cette grande jouissance d'être le dieu d'une autre âme ; tout ce qui manque à cette divinité fait souffrir horriblement... Vous ne pouvez vous étonner si celui-ci poursuit d'une insatiable ardeur l'absorption de l'âme qu'il espère *assimiler*. Vous devez comprendre sans peine la cause réelle et profonde de cette étrange avidité qui veut tout voir et tout savoir, les grandes et les petites choses, le principal et l'accessoire, l'essentiel et l'indifférent, qui, nullement satisfaite d'envelopper l'extérieur, s'adresse au fond même, et cherchant le fond par delà le fond, veut atteindre la substance... Qu'elle l'atteigne, elle dira : Plus loin ! Plus loin ! — Encore ! — Davantage et davantage !... Hélas ! on acquiert davantage, et il y a toujours au delà... Qui peut mesurer une âme ! Elle garde, dans des coins qu'elle ne sait (ni vous non plus), des espaces et des profondeurs... Cette âme qui vous semblait acquise, et que vous pensiez tenir tout

entière, elle recèle peut-être un monde de liberté que vous ne pouvez atteindre.

Cela est humiliant, cela est sombre, et tout près du désespoir... O souffrance ! n'avoir pas tout, pour un dieu, c'est n'avoir rien !

Alors, alors, dans l'orgueil même, une voix s'élève, ironique, pour se moquer de l'orgueil, la voix de la concupiscence qu'il faisait taire jusqu'ici : « Pauvre dieu, dit-elle, si tu n'es pas dieu, c'est ta faute, je te l'avais dit. Laisse-moi là ta scolastique, ton *distinguo* des deux natures, corporelle et spirituelle. Posséder, c'est avoir tout ; celui-là a propriété, qui use et abuse. Pour que l'âme soit vraiment tienne, il te manque une chose... le corps. »

## CHAPITRE VII.

CONCUPISCENCE. Suite de l'absorption et de l'assimilation. Terreurs de l'autre monde. Le médecin et la malade. Alternatives, ajournements. Effets de la peur en amour. — Pouvoir tout, et s'abstenir. Dispute de l'esprit et de la chair. La morte emporte le vivant. Elle ne ressuscitera pas.

---

Au bord de l'abîme que nous venons d'entrevoir, avant d'y descendre, restons un moment au bord, reconnaissons bien où nous sommes.

La domination sans limites dont nous parlions tout à l'heure ne s'expliquerait jamais assez par la puissance de l'habitude, aidée de tous les arts de séduction et de captation ; il serait surtout impossible de comprendre comment tant d'hommes médiocres réussissent à l'obtenir. Il faut rappeler ici ce que nous avons dit ailleurs :

*Si cette puissance de mort a tant de prise sur l'âme, c'est que, le plus souvent, elle l'attaque mourante, brisée des passions mondaines, et que, la rebrisant au flux et reflux des passions religieuses, elle finit par n'y plus trouver ni force, ni nerf, rien qui puisse résister.*

Qui de nous n'en eut, dans sa vie, de ces moments où l'action violente ayant froissé notre cœur, nous haïssons l'action, la liberté et nous-mêmes?... Quand la vague qui nous berça doucement, traitreusement, se retire brusque et dure, et nous laisse sur la grève à sec... on reste là comme une pierre... Jamais l'âme, échouée ainsi, ne serait remise en mouvement si elle n'était, sans le vouloir, soulevée au flot du Léthé... Une voix basse dit alors : « Ne bougez pas, n'agissez plus, ne veuillez point, mourez à la volonté... » — « Oh ! merci ! veuillez pour moi ! cette liberté embarrassante dont le poids me pèse tant, la voilà, je vous la remets... Un doux oreiller de foi, de docilité enfantine, c'est tout ce qu'il me faut maintenant... Ah ! que j'y vais bien dormir ! »

Et l'on ne dort pas, on rêve. Nerveux et tremblant de faiblesse, comment pourrait-on reposer ? Pour être gisant, on n'en va pas moins

nageant dans les songes. L'âme ne veut pas agir, mais l'imagination agit bien sans elle, et cette fluctuation involontaire n'en est que plus fatigante. Alors reviennent pour la malade toutes les terreurs d'enfance, et avec une fixité qu'elles n'eurent point pour l'enfant. La fantasmagorie du moyen âge que nous croyions oubliée, ressuscite alors; tout le noir monde d'enfer, exilé par nos risées, se dédommage ici et se venge cruellement; cette pauvre âme lui appartient... Que deviendrait-elle, hélas! si elle n'avait au chevet le médecin spirituel qui la soigne et la rassure... « Ne me quittez pas, j'ai trop peur! » — « Ne vous troublez; vous n'êtes pas responsable de tout ceci; Dieu vous pardonne ces mouvements désordonnés; ils ne sont pas vôtres; le Diable s'agite ainsi en nous... » — « Le Diable, ah! je le sentais! il me semblait bien que ces mouvements brusques et bizarres m'étaient étrangers... Mais quelle chose horrible est-ce donc, d'être le jouet du Malin esprit! » — « Je suis là, ne craignez pas, tenez-moi bien, allez droit; l'abîme, il est vrai, est béant à droite et à gauche; mais en suivant le pont étroit, Dieu aidant, par ce tranchant de rasoir, nous irons au paradis. »

Grande puissance, d'être si nécessaire, toujours appelé, désiré ! de tenir les deux fils d'espoir et de terreur, qui tirent l'âme à volonté. Troublée, on la calme, et calme, on l'agite ; elle faiblit peu à peu, et le médecin est plus fort ; il le sent, il en jouit... Il y a, pour celui à qui toute jouissance naturelle est interdite, il y a un sombre bonheur, une sensualité malade à exercer cette puissance, à faire le flux et le reflux, à désoler pour consoler, blesser, guérir et blesser encore... « Oh ! qu'elle soit malade toujours ! Je souffre, qu'elle souffre avec moi. C'est quelque chose au moins, d'avoir en commun la douleur. »

Mais ce n'est pas impunément qu'on recueille ces soupirs, qu'on soutient cette tête languissante... Celui qui blessait est blessé. La plus simple, dans ces épanchements, dit souvent à son insu telle chose qui brûle au cœur. Devant ce fer rouge, qu'une main si douce applique sans le savoir, il recule, s'indigne, s'irrite ; il s'efforce pour faire de son trouble un pieux courroux ; il tâche de haïr le péché, et il l'envie seulement.

Qu'il est sombre, ce jour-là ! Voyez-le monter en chaire. Qu'a-t-il donc, cet homme de Dieu ?

On ne le voit que trop ; le zèle de la Loi le dévore ; il porte tous les péchés du peuple... Quels éclairs il lance ! quels foudres ! est-ce le Jugement dernier ? tout le monde baisse la tête... Une seule a reçu le coup, elle pâlit, ses genoux fléchissent ; le trait n'a que trop porté ; celui qui la sait jusqu'au fond de l'âme, a trouvé trop aisément le mot terrible, le mot unique qui frappait juste à cette place... Seule, elle a senti ; elle se trouve seule dans l'église ( la foule a disparu pour elle ), et seule elle se voit aller aux ténèbres, au noir abîme. « Mon père, tendez-moi la main ! je sens que j'enfonçe ! »

Pas encore, et pas encore !... Il faut qu'elle se débatte, qu'elle descende, remonte un peu, afin de descendre plus bas... Chaque jour, elle vient à lui, plus dolente, plus pressante. Comme elle prie, comme elle insiste ! Mais elle n'obtiendra pas encore le mot qui peut la rassurer : « Aujourd'hui ? Non, samedi... » Et du samedi encore, il remet au mercredi.<sup>1</sup>... Quoi ! trois jours, trois nuits entières dans la même anxiété ?

<sup>1</sup> Cette tactique d'ajournement est surtout admirable pour tirer d'une femme un secret étranger à la confession, qu'elle ne veut pas dire, le secret de son mari, le *nom propre* de son amant, etc., etc. Elle finit toujours par dire ce qu'on veut savoir.

Elle pleure alors, comme un enfant... N'importe, il résiste, il la laisse, mais il est troublé tout en résistant. Avoir tant humilié cette belle Madame si fière, c'est un secret plaisir d'orgueil, et pourtant il trouve lui-même qu'il a été bien dur pour elle; il l'aime, il l'a fait pleurer.

Barbare, ne voyez-vous pas que la pauvre femme succombe ? qu'elle baisse à chaque accès ? Que voulez-vous donc ? sa chute ? Mais dans cette prostration de forces, dans cette terreur éperdue, dans cet abandon de soi-même, n'y a-t-il pas déjà toutes les chutes ?—Non, ce qu'il veut jusqu'ici, c'est qu'elle souffre comme lui, qu'elle lui ressemble en douleurs, qu'elle lui soit associée dans son malheur et son orage. Il est seul : donc, qu'elle soit seule. Il n'a point de famille, elle n'aura point de famille. Il la hait épouse et mère, il la veut amante... amante de Dieu; lui-même il s'y trompe en la trompant.

Et au milieu de tout cela, toute fascinée qu'elle est, elle n'est pourtant pas aveugle autant que vous pourriez croire. Les femmes, les enfants sont pénétrants quand ils ont peur; ils entrevoient bien vite ce qui peut les rassurer. Celle-

ci, lorsque, suppliante, peureuse et flatteuse, elle se traînait à ses pieds, elle n'a pas été sans voir, à travers les larmes, le trouble qu'elle excitait... Ils se sont troublés ensemble, c'est une complicité... Tous deux savent (sans le savoir bien, d'instinct confus, de passion) qu'ils ont prise l'un sur l'autre, elle par le désir, et lui par la peur.

La peur fait beaucoup en amour. Le mari du moyen âge était aimé de la femme pour sa sévérité même. Son humble Griselidis reconnaissait en lui le droit de la verge paternelle. La fiancée de Guillaume-le-Conquérant, ayant été battue par lui, le reconnut à ce signe pour son époux et son seigneur. Qui a ce droit aujourd'hui ? Le mari ne l'a pas gardé ; le prêtre l'a, il en use ; il a toujours sur la femme le bâton de l'autorité ; il la bat, soumise et docile ; des verges spirituelles. Qui peut punir, peut gracier ; seul pouvant être sévère, il a seul aussi ce qui est, près d'une personne craintive, la grâce suprême, la clémence. Un mot de pardon lui vaut plus, en un moment, dans ce pauvre cœur effrayé, que ne vaudraient au plus digne des années de persévérance. La douceur agit, juste en proportion des sévérités, des terreurs

qui ont précédé. Nulle séduction comparable. Comment lutter contre un homme qui, disposant du paradis, a encore, par-dessus, l'enfer pour se faire aimer ?

C'est un moment bien dangereux que ce retour imprévu de bonté pour celle qui, domptée par la peur, le front dans la cendre, n'attend que la foudre... Quoi ! ce juge redouté, cet ange du Jugement, il s'attendrit tout à coup... On sentait le froid du glaive, on sent la chaleur d'une douce main d'ami qui vous relève de terre... Le passage est trop fort pour elle ; elle résistait à la crainte, elle succombe à cette douceur. Brisée de tant d'alternatives, la faible personne faiblit tout à fait...

. . . . .  
Pouvoir tout, et s'abstenir... glissante situation ! qui se tiendra sur la pente ?

Ici, se retrouve, dans la voie de concupiscence, le point où la voie de l'orgueil nous a menés tout à l'heure.

La concupiscence, méprisée d'abord par l'orgueil, comme brutale et grossière, devient un sophiste ; elle lui pose le terrible problème devant lequel le désir, mêlé d'effroi, cligne et détourne la vue... Il regarde sans regarder.

il met la main sur ses yeux, mais en écartant les doigts, comme la *vergognosa* du Campo-Santo :

« Est-il sûr qu'on ait le cœur tout entier, si l'on n'a le corps ? La possession physique ne livrera-t-elle pas des côtés de l'âme, qui autrement resteraient inaccessibles ? Le domaine spirituel est-il complet s'il n'embrasse l'autre ?... Les grands papes semblent avoir résolu la question ; ils ont cru que la Papauté impliquait l'Empire, que le pape, par-dessus sa royauté des esprits, était roi du temporel. »

Contre ce sophisme de la chair, l'esprit lutte encore ; il ne manque pas de répondre : « Que la conquête spirituelle, dès qu'elle est ainsi complétée, cesse d'être spirituelle ; que ce vainqueur qui veut tout, l'esprit, ne peut avoir tout, sans périr dans sa victoire. »

La chair n'est pas embarrassée ; elle se réfugie dans l'hypocrisie, elle s'annule et devient humble, pour regagner l'avantage : « Le corps, est-ce si grande chose qu'il faille s'en inquiéter ? Simple dépendance de l'âme, il doit suivre où elle va... » Les mystiques ne tarissent pas là-dessus en injures au corps, à la chair. La chair, c'est l'ânesse, dit l'un, sur laquelle on peut

frapper. — Qu'elle passe, dit l'autre, tel ruisseau fangeux, qu'importe à l'âme qui chevauche, haute et pure, sans regarder seulement. — Puis, arrive le mauvais raffinement des quiétistes : « Si la partie inférieure ne pèche, la supérieure est orgueilleuse, ce qui est le plus grand péché ; donc, il faut que la chair pèche, pour que l'âme se tienne humble ; le péché donnant l'humilité, est un degré pour monter au ciel. »

« Péché ?... Mais y a-t-il péché ? (La dévotion dépravée retrouve ici le sophisme antique :) *Le saint par essence*, étant la sainteté même, *sanctifie toujours*. De l'homme spirituel, tout est esprit, même ce qui, d'un autre, est matière. Si, dans son vol supérieur, le saint a encore quelque obstacle qui le ramène contre terre, que la personne inférieure l'en délivre, elle fait œuvre méritoire et elle est sanctifiée. »

Subtilité diabolique, que peu s'avouent nettement, mais qu'un grand nombre couve et caresse, au plus secret de leur pensée. Molinos est oublié, mais non le molinosisme <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce nom de *molinosisme* donne l'idée d'un vieux système oublié. Dans la pratique, c'est une chose de tous les temps, un instinct, une croyance aveugle, qui est naturelle aux faibles et qu'on peut formuler

Au reste, les faux raisonnements sont à peine nécessaires dans le misérable état de rêve où vit une âme, dépouillée de volonté et de raison.

ainsi : *Avec les forts, tout est bien ; avec un saint, nul péché.* Voyez le malade : s'il est assez heureux pour faire diner avec lui son médecin, le voilà rassuré, hardi, il mange de tout sans avoir peur. — Je crois au reste que le molinosisme réel est toujours un moyen puissant près des simples. Un contemporain, Llorente, raconte (t. III, ch. 28, article 2, éd. 1817), que lorsqu'il était secrétaire de l'Inquisition, on amena devant ce tribunal un capucin qui dirigeait une communauté de béguines, et qui les avait séduites presque toutes, en leur persuadant qu'elles ne quittaient point la voie de perfection. A chacune d'elles il disait au confessionnal qu'il avait reçu de Dieu une grâce singulière : « Notre-Seigneur, disait-il, a daigné se laisser voir à moi dans l'hostie, et il m'a dit : Presque toutes les âmes que tu diriges ici me sont agréables, mais surtout une telle (*le capucin nommait celle à qui il parlait*). Elle est déjà si parfaite qu'elle a vaincu toute passion, sauf la sensualité qui la tourmente fort. C'est pourquoi, voulant que sa vertu ait récompense et qu'elle me serve tranquillement, je te charge de lui donner dispense, mais pour en user avec toi ; elle n'en parlera à nul confesseur ; cela serait inutile, puisque avec une telle dispense elle ne peut pécher. » Sur dix-sept béguines dont se composait la communauté, l'intrépide capucin donna la dispense à treize, qui furent assez longtemps discrètes ; l'une d'elles, cependant, tomba malade, crut mourir, et découvrit tout, déclarant qu'elle n'avait jamais pu croire à la dispense, mais qu'elle en avait profité. Si le coupable eût avoué simplement, il en eût été quitte pour une peine assez légère, l'Inquisition étant, dit Llorente, fort indulgente pour ce genre de délit. Mais, tout en avouant la chose, il soutint qu'il avait bien fait, ayant pu voir de Jésus-Christ. « Quoi ! lui dit-on, est-il vraisemblable que No ! e-

Hors d'elle-même et du bon sens, ayant perdu tout rapport avec la réalité, toujours plongée dans le miracle, ivre de Dieu, soulée du diable,

Seigneur vous ait apparu pour vous dispenser d'un précepte du Décalogue! — Il a bien dispensé Abraham du cinquième précepte, en lui ordonnant de tuer son fils, les Hébreux du septième en leur ordonnant de voler les Égyptiens. — Oui, mais c'étaient là des mystères favorables à la religion. — Et quoi de plus favorable à la religion que de tranquilliser treize âmes vertueuses et de les conduire à la parfaite union avec l'essence divine? Je me souviens, dit Llorente, de lui avoir dit : « Mais, mon père, n'est-il pas étonnant que cette vertu singulière se soit rencontrée, justement dans les treize jeunes et belles, et nullement dans les quatre autres qui étaient laides ou vieilles? » Il répondit froidement : « Le Saint-Esprit souffle où il veut... »

Le même auteur, au même chapitre, tout en reprochant aux protestants d'avoir exagéré la corruption des confesseurs, avoue : « Qu'au seizième siècle, l'Inquisition avait imposé aux femmes l'obligation de dénoncer les confesseurs coupables, mais que les dénonciations se trouvèrent si nombreuses, qu'on déclara les pénitentes dispensées de dénoncer. » Les procès de ce genre étaient faits à huis clos, et les condamnations comme étouffées, dans de petits autodafé secrets. — D'après le nombre de procès que Llorente tire des registres, il compare la moralité des différents ordres religieux, et il trouve, par les chiffres mêmes, un résultat bien naturel qu'on pouvait deviner sans chiffres : Ils abusaient de leurs pénitentes, justement en proportion du plus ou du moins d'argent et de liberté qu'ils avaient pour séduire d'autres femmes. Les moines pauvres et reclus étaient de dangereux confesseurs ; les religieux plus libres et les prêtres séculiers n'employaient guère le moyen hasardeux du confessionnal, parce qu'ils trouvaient ailleurs des occasions faciles. Ceux qui, comme directeurs, voient les femmes tête à tête chez elles ou chez eux, ont aucun besoin de les corrompre à l'autel.

elle est faible à en mourir ; mais l'excès de cette faiblesse est une force pour donner la fièvre... Terrible contagion... Vous avez cru que cette morte traînerait toujours après vous, et c'est vous qui l'allez suivre, elle emportera le vivant.

Là expirent toutes les subtilités dont se payait le désir... Un jour livide pénètre. La sophistique ne trouve plus de nuages pour l'obscurcir. Vous voyez trop tard alors que vous avez fait plus que vous ne vouliez faire. Vous avez détruit justement ce qui vous aurait servi ; chacune de ces puissances supprimées, cette volonté, cet esprit, ce cœur, qui aujourd'hui ne sont plus, s'ils fussent restés vivants, c'eût été pour vous... Non, brisés, fanés, éteints ! L'être détruit ne sent plus, n'a prise sur rien, et ne donne pas prise sur lui. Vous avez voulu serrer, mais vous avez étouffé. Celle en qui la vie est maintenant anéantie, vous la voudriez vivante, la ressusciter... On ne fait point de tels miracles. Ceci est et sera toujours une ombre froide, sans vie pour vous répondre ; pressez, si vous le pouvez, vous ne sentirez rien qui batte... Ce sera votre désespoir. Vous pouvez tout feindre, tout dire, hors un mot qu'on vous défie de prononcer sans douleur, le nom sacré de l'amour.

L'amour ! mais vous l'avez tué... Il faut une personne pour aimer. Et de ce qui fut une personne, vous avez fait une chose.

Homme orgueilleux qui, tous les jours, sommez votre Créateur de descendre sur l'autel, vous avez justement fait le contraire du Créateur ; vous avez défait un être.

Vous qui d'un grain de froment savez faire un dieu, répondez, n'était-ce pas un dieu aussi que vous teniez tout à l'heure dans cette âme crédule et docile ; le dieu intérieur de l'homme, qu'on appelle la liberté, qu'en avez-vous fait ? Vous vous êtes mis à la place : où elle fut, cette puissance par quoi l'homme est l'homme, je vois le néant.

Eh bien ! ce néant, qu'il soit votre supplice. Vous aurez beau y pénétrer, quelque bas que vous descendiez, vous ne trouverez que le vide, rien qui *veille*, et rien qui *puisse*. Ici, tout a péri, de ce qui pouvait aimer.



# TROISIÈME PARTIE.

DE LA FAMILLE.



## TROISIÈME PARTIE.

DE LA FAMILLE.

---

### CHAPITRE I.

Le schisme dans la famille. LA FILLE ; par qui élevée. Importance de l'éducation, et avantage du premier occupant. Influence du prêtre sur le mariage, qu'il garde souvent après le mariage.

---

Le drame que j'ai essayé de suivre ne va pas toujours jusqu'au dernier acte, grâce à Dieu, jusqu'à l'anéantissement de la volonté, de la personnalité. On ne peut bien observer où il s'arrête, sous l'épais manteau de réserve, de discrétion, d'hypocrisie, dont tout ce monde noir est enveloppé. Le clergé doit redoubler

d'ailleurs d'attention sur lui-même, au milieu de la lutte actuelle <sup>1</sup>.

La principale lumière, pour voir ce que cache l'Église, c'est hors de l'Église qu'il faut la chercher, dans la maison, dans la famille. Regardez bien. Il y a là un reflet, malheureusement trop clair, de ce qui se passe ailleurs.

Nous l'avons dit. Si vous entrez le soir dans une maison, si vous vous asseyez à la table de famille, une chose vous frappera presque toujours : La mère et la fille sont ensemble, d'un même avis, d'un côté ; le père est de l'autre, et seul.

Qu'est-ce à dire ? C'est qu'il y a encore à cette table quelqu'un que vous ne voyez point, pour contredire et démentir tout ce que dira le père. Il revient fatigué du présent, plein des soucis de l'avenir, et il trouve chez lui, pour repos et rafraîchissement d'esprit, la lutte avec le passé.

Il ne faut pas s'en étonner. Par qui nos filles, nos femmes sont-elles élevées ? Il faut le répéter encore : par nos ennemis, par les ennemis de la Révolution et de l'avenir.

Ne vous récriez pas ici, ne me citez pas tel

<sup>1</sup> Attention qui pourrait être plus sérieuse, si l'on en juge par les aventures publiques des abbés C. et N., qui au reste n'en feront pas moins leur chemin, comme l'ont fait deux autres, haut placés, et que tout le monde connaît.

de vos sermons. Que m'importe que vous fassiez en chaire telle parade démocratique, si par dessous, par derrière, vos petits livres qui filent par milliers et par millions, votre enseignement qui se cache mal, votre confessionnal dont l'esprit transpire, nous montrent ce que vous êtes, les ennemis de la liberté... Sujets d'un prince étranger, qui reniez l'Église française, que parlez-vous de la France ?

SIX CENT VINGT MILLE<sup>1</sup> filles sont élevées par des religieuses, sous la direction des prêtres. — Ces filles seront bientôt des femmes, des mères qui livreront aux prêtres, autant qu'elles pourront, leurs filles et leurs fils.

La mère a déjà réussi pour sa fille. C'est elle qui par une obsession persévérante a vaincu les répugnances du père. Un homme qui tous les soirs, après l'agitation des affaires et la guerre du monde, trouve encore la guerre chez lui, peut bien résister quelque temps, mais il faut qu'il cède. Autrement, il n'aura trêve ni cesse, repos ni refuge. La maison est inhabitable. La femme, n'ayant à attendre que rigueur au confessionnal tant qu'elle n'a pas réussi, vous fera

<sup>1</sup> M. Louandre donne le chiffre de six cent vingt-deux mille filles dans sa consciencieuse statistique, *Revue des Deux-Mondes*, 1844.

chaque jour, chaque heure, la guerre qu'on lui fait, une guerre douce peut-être, doucement aigre, doucement implacable et acharnée. Murmure au coin du feu, tristesse à table, n'ouvrant la bouche souvent pour parler ni pour manger ; puis au coucher, l'inévitable répétition de la leçon qu'elle a apprise, et jusque sur l'oreiller... Le même son d'une même cloche, toujours et toujours... qui y tiendrait ? que faire ? céder ou devenir fou !

Si l'homme était tellement ferme, obstiné, persévérant qu'il résistât à cette épreuve, la femme peut-être ne résisterait pas. « Comment la voir si malheureuse, languissante, inquiète, malade ? elle maigrit visiblement... J'aime encore mieux sauver ma femme... » Voilà ce que dit l'homme ; s'il n'est vaincu par sa femme, il l'est par son cœur. Le fils quitte le lendemain l'école pour l'école chrétienne, le collège pour le petit séminaire. La fille est menée par la mère triomphante à cette bonne pension voisine, où le bon abbé confesse et dirige. — Il ne se passe pas un an, que la pension ne vait plus rien, elle est encore trop mondaine ; la petite est remise aux religieuses dont l'abbé est supérieur, dans tel couvent à lui, sous sa main et sous sa clef.

Bon père, soyez tranquille, dormez sur les deux oreilles. Votre fille est en bonne main ; la contradiction ne peut plus vous manquer jusqu'à la mort... Une fille d'esprit vraiment, et qui, sur toute chose, ayant été soigneusement armée contre vous, aura, quoi que vous disiez, l'argument contraire.

Ce qui est bizarre, c'est que généralement le père n'ignore pas qu'on élève son enfant contre lui. — Homme étonnant ! qu'espérez-vous donc ? — Oh ! elle désapprendra ; le temps, le mariage, le monde effacent bien tout cela... — Oui, un moment, mais pour reparaitre ; aux premiers désappointements du monde tout va revenir. Dès qu'elle vieillira un peu, elle se fera petite fille ; son maître d'aujourd'hui sera son maître d'alors, pour votre contradiction, bon homme, dans vos derniers jours, pour le désespoir et la damnation quotidienne de son père et de son mari. Vous savourerez alors les fruits de cette éducation.

L'éducation ! petite chose, faible puissance, il est vrai, que le père peut laisser prendre sans danger à ses ennemis !

Occuper l'esprit, avec tout l'avantage du premier occupant ! Dans ce livre, encore tout blanc,

écrire ce qu'on veut!... écrire *à toujours*. Car, sachez-le bien, vous aurez beau plus tard récrire par-dessus, croiser en long ce qui fut tracé en large; vous brouillez, vous n'effacez pas. C'est le mystère de cette jeune mémoire, si molle pour recevoir, qu'elle est forte pour garder. La trace primitive qui semble effacée à vingt ans, elle reparaît à quarante, à soixante. C'est la dernière, la plus nette peut-être que gardera la vieillesse.

« Quoi ! la lecture, la Presse, notre grande puissance moderne qui va passer là-dessus, n'est-elle pas une éducation plus forte que la première ? » N'y comptez pas. L'action de la Presse s'annule en partie elle-même; elle a mille voix pour parler, mille voix pour se répondre et détruire ce qu'elle a dit. L'éducation ne fait pas tant de bruit; elle ne crie pas, elle règne. Voyez dans cette petite classe, sans témoin, sans contrôle, sans contradiction, un homme parle, un maître, et maître absolu, investi du pouvoir le plus ample de punir et de châtier... Sa voix, sans verge, en a la force; la petite créature, tremblante et croyante qui sort de dessous la mère, reçoit ses paroles pesantes qui entrent dans la substance molle, et s'enfoncent comme autant de clous d'airain.

Cela est vrai de l'école ; mais combien plus de l'église ! Pour la fille surtout, plus docile, plus craintive, plus fidèle certainement aux premières impressions. Ce qu'elle entendit la première fois dans cette grandiose église, sous ces voûtes retentissantes, par la voix de cet homme noir, qui lui fit alors grand'peur, les mots qu'il lui adressa alors à *elle-même*... ah ! ne craignez pas qu'elle les oublie jamais. Si elle pouvait oublier, elle rapprendrait chaque semaine ; la femme est toute sa vie à l'école<sup>1</sup>, retrouvant au confessionnal son banc d'école, son maître d'école, le seul homme qu'elle craigne, le seul, nous l'avons dit, qui, dans l'état de nos mœurs, puisse menacer une femme.

Quel avantage pour lui, au couvent où on l'a mise, de la prendre toute petite, d'avoir le premier affaire à cette jeune âme, d'avoir auprès d'elle les premières sévérités, les premières indulgences aussi, qui sont si près des tendresses<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Spécialement aux catéchismes de *persévérance*, mois de *Marie*, etc., qui retiennent les filles sous la main du prêtre.

<sup>2</sup> Qu'est-ce que la direction généralement ? 1° *l'amour avant l'amour* ; elle cultive chez la petite fille cette puissance qui s'éveille, et si bien la cultive-t-elle, qu'en sortant du couvent, il faut vite la soutenir sur un mari ; elle a hâte de tomber ; 2° *l'amour après l'amour*. Une vieille femme, pour le laïque, est une vieille ; pour le prêtre, c'est une femme. Où le monde finit, le prêtre commence.

d'être père, ami, d'une enfant tirée sitôt des bras maternels... Le confident de ses premières pensées sera longtemps mêlé aux rêveries de la jeune fille... Il a eu un privilège spécial, unique, que l'époux peut envier : quel ? la virginité de l'âme, les prémices de la volonté.

C'est à cet homme, jeunes gens, qu'il vous faut demander la fille en mariage, avant d'en parler aux parents. N'allez pas vous y tromper, vous perdriez tout... Vous remuez la tête, fiers enfants du siècle, vous ne croyez point plier jamais le genou. Je désire alors que vous puissiez vivre seuls, épousant la philosophie. Autrement, je vous vois d'ici, avec tous vos beaux discours, aller furtivement, entre chien et loup, vous glisser dans une église et vous agenouiller devant le prêtre. On vous attendait là, l'on vous y prend. Vous n'y aviez pas pensé. Vous voilà amoureux, pauvre homme, vous ferez ce qu'on voudra.

Je souhaite seulement que cette fille, achetée ainsi, vous l'ayez vraiment<sup>1</sup>. Mais avec cette mère

<sup>1</sup> Sur la faiblesse morale des femmes élevées au couvent, sur l'état précaire de la famille et l'isolement misérable du mari, lire Sismondi, Républiques italiennes, XVI, 222, 227, et surtout 450.

et ce prêtre, la même influence, un moment diminuée, reprendra bientôt sa force. Vous aurez une femme, moins l'âme et le cœur, et vous comprendrez trop tard que celui qui la donne ainsi, c'est celui qui sait la garder <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ajoutons à ce chapitre un fait qui (rapproché de la page 264 sur la police ecclésiastique) porte à croire que le clergé ne perd pas de vue les filles qui sont élevées dans les couvents sous sa direction. Un de mes amis, dont la haute position et le caractère rendent le témoignage très-grave, me racontait dernièrement, qu'ayant placé une jeune parente dans un couvent, il avait appris des religieuses *qu'elles envoyaient à Rome* le nom des élèves qui se distinguaient le plus. La centralisation de tels renseignements sur les filles des familles importantes du monde catholique doit faciliter bien des combinaisons, et servir singulièrement la politique ultramontaine. *Le Jesù*, s'il en était ainsi, serait un vaste bureau de mariages.

## CHAPITRE II.

**LA FEMME.** Le mari ne s'associe pas sa femme ; il sait rarement l'initier à sa pensée. Ce que serait l'initiation mutuelle. — La femme se console par son fils ; on l'éloigne d'elle. — Isolement et ennui. Un pieux jeune homme. Le *spirituel*, le *mondain* ; lequel des deux aujourd'hui est l'homme mortifié.

---

Le mariage donne au mari un moment unique pour acquérir vraiment la femme, la soustraire à l'influence étrangère, et se l'assurer à toujours. En profite-t-il ? Rarement.

Il faudrait que, dans ces commencements où il peut beaucoup sur elle, il l'associât à son mouvement d'esprit, à ses affaires, à ses idées, qu'il l'initiât à ses projets, qu'il lui créât, dans son activité, une activité à elle.

Qu'elle veuille et pense avec lui, agisse avec lui, souffre avec lui, voilà le mariage. Ce qui peut arriver de pis, ce n'est pas qu'elle souffre,

mais qu'elle languisse, ennuyée, vivant à part, et comme veuve. Comment s'étonner alors, si elle se détache de lui?... Ah! si dès ces premiers temps il la faisait sienne, en lui faisant partager ses ambitions, ses agitations, ses inquiétudes, s'ils avaient veillé ensemble, troublés des mêmes pensées, il aurait gardé son cœur. On s'attache par le chagrin même; souffrir ensemble, c'est encore aimer.

La Française, plus que l'Anglaise et l'Allemande, plus qu'aucune femme, se prête à seconder l'homme, et peut devenir pour lui, non la compagne seulement, mais le compagnon; l'ami, l'associé, l'*alter ego*. Ce n'est guère que dans les classes commerçantes qu'on s'avise d'en profiter. Voyez dans les quartiers marchands, dans ce sombre magasin de la rue des Lombards ou de la Verrerie, la jeune femme, souvent née fort riche, qui n'en reste pas moins là, dans ce petit cabinet vitré, à tenir les livres, qui enregistre ce qui entre et sort, dirige les garçons, les commis. Avec un tel associé, la maison prospérera. Et le ménage y gagne aussi. Le mari et la femme, séparés d'occupations pendant le jour, doivent se réunir d'autant mieux dans une pensée commune.

Sans pouvoir s'associer d'une manière aussi directe à l'activité du mari, la femme, dans les autres carrières, pourrait entrer en communication des affaires, au moins des idées. Ce qui rend cela difficile, je ne l'ai pas dissimulé, c'est l'esprit de spécialité qui va croissant dans nos professions diverses, ainsi que dans nos sciences, et nous pousse de plus en plus au détail minutieux, tandis que la femme, moins persévérante et moins obligée d'ailleurs aux applications précises, en reste aux généralités. L'homme qui veut sérieusement initier une femme à sa vie, le peut sûrement, si elle l'aime; mais il a besoin de beaucoup de patience et de douceur. Ils sont venus l'un à l'autre, comme des deux pôles, et préparés par une éducation contraire. Dès lors, comment voudriez-vous que votre jeune femme, tout intelligente qu'elle est, vous entendît au premier mot? Si elle ne comprend pas, c'est le plus souvent votre faute; cela tient presque toujours aux formes abstraites, sèches et scolastiques dont votre éducation vous a donné l'habitude. Elle, qui reste dans la sphère du sens commun et du sentiment, elle n'entend rien à vos formules, et rarement, très-rarement, vous savez les traduire en lan-

gage humain. Cela demande de l'adresse, de la volonté, du cœur... Il y faudrait, monsieur, permettez-moi de le dire, plus d'esprit et plus d'amour.

Au premier mot non compris, le mari perd patience... « Elle est incapable, elle est trop légère. » Il s'éloigne, et c'en est fait... Ce jour-là, il perd beaucoup. S'il eût persisté, il l'eût entraînée peu à peu avec lui, elle eût vécu de sa vie, il y eût eu vraiment mariage... Ah ! quel compagnon il perd ! quel sûr confident ! quel auxiliaire zélé !... Dans cette personne qui, laissée à elle-même, lui semble peu sérieuse, il eût trouvé, aux moments difficiles, une lumière d'inspiration, souvent un sage conseil.

Je touche ici un grand sujet, où je voudrais m'arrêter. Je ne le puis. Un mot seulement :

L'homme moderne, victime de la division du travail, condamné souvent à une spécialité étroite où il perd le sentiment de la vie générale et où il s'atrophie lui-même, aurait besoin de trouver près de lui un esprit jeune et serein, moins spécialisé, mieux équilibré, qui le sortit du métier, et lui rendit le sentiment de la grande et douce harmonie. Dans ce temps

d'après concurrence où le jour est plein d'efforts, où l'on revient chez soi brisé, moins de travaux encore que de désappointements, il faudrait une femme au foyer pour rafraîchir le front brûlant de l'homme. Cet ouvrier (sommes-nous autre chose dans nos spécialités ?), ce forgeron altéré d'avoir trop battu le fer, elle lui rouvrirait la source vive du beau et du bon, de Dieu et de la nature; il boirait un moment aux eaux éternelles... Alors, *il oublierait*, il respirerait et reprendrait cœur... Relevé ainsi par elle, il la soulèverait à son tour de sa main puissante, la mènerait dans son monde, à lui, dans sa voie d'idées nouvelles et de progrès, la voie de l'avenir !<sup>1</sup>

Il n'en est pas ainsi malheureusement. Ce bel échange qui seul réalise le mariage, je ne le

<sup>1</sup> Ne croyez pas qu'il soit possible de rester au même point. On baisse ou l'on monte. S'il faut que toute la vie soit progrès, cela s'obtient bien mieux dans la famille naturelle, que dans la famille artificielle des couvents, etc. La femme a-t-elle fini comme femme, elle commence comme mère, grand-mère. Elle a toujours de nouveaux motifs de recommencer sa propre éducation morale, et de la pousser plus loin. La femme veut monter toujours (c'est pour cela qu'elle s'attache à l'homme). Eh bien ! la nature lui donne pour degrés, non la direction d'un seul homme, mais l'association successive à des générations meilleures, dont chacune reproduit la mère, renouvelée, améliorée.

trouve encore nulle part. On essaye bien un moment, dans les premiers temps, de communiquer ensemble; mais bientôt l'on se décourage; le mari devient muet; desséché au vent aride des intérêts, des affaires, il ne peut tirer un mot de son cœur. Elle s'en étonne d'abord, elle s'inquiète, elle l'interroge... Mais les questions l'irritent, on n'ose plus lui parler. Qu'il soit tranquille, le temps va venir où sa femme, rêveuse au foyer, absente d'esprit à son tour, et faisant son roman à part, le laissera à son aise dans sa taciturnité.

Avant tout, elle a un fils. C'est vers lui, si on le lui laisse, qu'elle va se tourner tout entière. Qu'elle sorte, elle lui donne la main, et le bras bientôt; c'est comme un jeune frère, « un petit mari... » Comme il a grandi déjà! que nous passons vite !... Et c'est dommage qu'il grandisse; car voilà la séparation, voilà le latin, les larmes... Ne faut-il pas qu'il soit un savant? Ne faut-il pas qu'il entre au plus tôt dans les voies violentes de la concurrence, qu'il acquière de bonne heure les mauvaises passions qu'on cultive en nous avec tant de soin, l'orgueil, l'ambition, la haine, l'envie?... La mère voudrait attendre encore; qui presse tant? Il est si jeune, ces

collèges sont si durs ! Il apprendra bien mieux chez elle, si on veut le lui laisser ; elle fera venir des maîtres, elle se fera maître d'études, elle n'ira plus au bal... « Impossible, madame, impossible ! vous en feriez une femmelette... » Le fait est que le père, quoiqu'il aime fort l'enfant, trouve que dans une maison réglée, ce mouvement, cette agitation bruyante, sont intolérables. Il est incapable de rien supporter de tel ; fatigué, blasé, de mauvaise humeur, il veut le silence, il veut le repos.

Sage mari, qui traitez légèrement les résistances d'une mère, ne sentez-vous pas que c'est peut-être aussi par un instinct de vertu, que cette femme veut garder son fils, le pur et irréprochable témoin devant lequel elle eût toujours été sainte ? Si vous saviez combien la présence de l'enfant est utile à la maison, c'est vous qui l'y retiendriez. Tant qu'il y restait, cet enfant, la maison en était bénie. Lui présent, le lien de la famille se serait difficilement relâché. Qui fait le mariage et la famille ? l'enfant qu'on espère. Et qui la maintient ? l'enfant qu'on possède. Il en est le but et la fin, le milieu le médiateur, j'allais dire le tout.

On ne saurait trop le redire, rien n'est plus vrai, la femme est seule. Elle est seule, ayant un mari ; avec un fils , elle est seule. Une fois au collège, elle ne le voit que par grâce, souvent à grands intervalles. Après le collège, d'autres prisons attendent le jeune homme, et d'autres exils.

Une soirée brillante se donne ; entrez dans ces salons si bien éclairés, vous voyez les femmes assises en longues files, parées, parfaitement seules. Allez vers quatre heures aux Champs-Élysées, vous revoyez les mêmes femmes qui s'en vont tristement au Bois, chacune seule dans sa voiture... Celles-ci sont dans une calèche, d'autres au fond d'une boutique ; mais les unes et les autres, seules.

Dans la vie des femmes qui ont le malheur d'avoir peu à faire, il n'est rien qui ne s'explique par un mot : l'isolement et l'ennui. L'ennui, qu'on croit une disposition d'esprit languissante et négative, est pour une femme nerveuse un mal positif, impossible à supporter. Il tient sa proie, il la ronge...<sup>1</sup> Qui suspend le mal un moment, devient un sauveur.

<sup>1</sup> L'amour même y remédie-bien moins qu'on ne croit. Nos beaux romans de ce temps ont eu un effet tout contraire à celui qu'on sup-

L'ennui fait recevoir des amies qu'on sait ennemies, curieuses, envieuses, médisantes. L'ennui fait supporter des romans en feuilletons, dans cette forme coupée, qui vous arrête à chaque instant, quand l'intérêt commençait <sup>1</sup>. L'ennui mène à ces concerts mêlés de toute musique, où la diversité des styles est une fatigue pour l'oreille. L'ennui traîne à tel sermon que deux mille personnes écoutent, et que pas une ne peut lire. Il n'est pas jusqu'aux douceâtres productions demi-mondaines, demi-dévotés, dont les néo-catholiques inondent le faubourg Saint-Germain, qui ne trouvent quelque lectrice chez ces pauvres femmes ennuyées. Elles supportent, ces dames délicates et malades, un nauséabond mélange de musc et d'encens, qui troublerait l'estomac de toute personne en santé.

Un de ces jeunes auteurs explique dans un

pose. C'est d'abrégé les passions. La passion réelle perd souvent beaucoup, quoi qu'on dise, en face de ces puissants tableaux; elle souffre à la comparaison. La femme trouve bien vite son roman personnel faible et fade en présence d'Indiana et de Valentine. L'amour pâlit et *déteint* vite aux yeux d'une femme d'esprit dont l'expérience est éclairée par cette impitoyable lumière.

<sup>1</sup> Ceci uniquement contre la forme coupée, et nullement contre le talent admirable que quelques écrivains y ont montré.

roman tout l'avantage qu'il y a à commencer la galanterie par la dévotion galante. Le procédé n'est pas nouveau. Je voudrais seulement que ceux qui l'ont renouvelé de Tartuffe y missent un peu d'esprit.

Ils n'en ont pas grand besoin. Les femmes écoutent leurs déclarations voilées, leurs équivoques d'amour, par conscience, pour faire leur salut. Telle qui avec l'ami le plus grave se scandaliserait au premier mot d'amitié, souffre patiemment du jeune lévite ce langage à double entente. Une femme spirituelle, qui a du monde, de l'expérience, qui a lu et vu, ici elle ne veut pas voir. S'il a peu de talent, s'il est lourd, peu amusant, il a si bonne intention ! Le Père un tel en répond, c'est un bon sujet...

Le fait est que celui-ci, à propos de dévotion, parle d'amour, c'est son mérite ; même quand on en parle d'une manière faible et fade, c'est un mérite encore, près d'une femme qui mûrit. Le mari, fût-il distingué, a toujours le tort d'être un homme *positif*, tout occupé, dit-on, d'*intérêts matériels*. Et en effet, il s'occupe de l'intérêt de la famille, il assure l'avenir des enfants, il use sa vie pour entretenir le luxe où vit la dame, au delà de sa fortune.

Peut-être ce mari aurait-il à dire que tout cela, quelque matériel qu'en puisse être le résultat, est pour lui un intérêt moral, un *intérêt de cœur*. Peut-être ajouterait-il qu'en s'occupant d'intérêts matériels au profit des autres, dans nos assemblées, dans nos tribunaux, dans mille positions diverses, on peut se montrer plus *désintéressé*, et par conséquent plus spiritualiste, que tous les brocanteurs de spiritualité, qui font de l'Église une Bourse.

Indiquons ici un contraste, qu'on ne remarque pas assez.

Au moyen âge, l'homme spirituel, *l'homme mortifié*, c'était le prêtre. Par les études auxquelles seul il se livrait, par les veilles et les offices de nuit, par l'excès des jeûnes, par les saignées monastiques, il mortifiait le corps. Aujourd'hui il reste peu de chose de cela ; l'Église a tout adouci. Les prêtres vivent comme nous ; si la vie est médiocre, mesquine, pour un grand nombre d'entre eux, au moins leur est-elle généralement assurée. On le voit de reste à la liberté d'esprit avec laquelle ils remplissent le loisir des femmes d'interminables entretiens.

Quel est *l'homme mortifié* aujourd'hui, par ce temps d'âpre travail, d'ardents efforts, de brû-

lante concurrence? C'est le laïque, c'est le mondain. Ce mondain, plein de soucis, travaille tout le jour, la nuit, pour la famille ou pour l'État. Engagé souvent dans une spécialité d'affaires ou d'études trop épineuse pour que la femme et les enfants s'y intéressent, il ne peut leur communiquer ce qui remplit son esprit. A l'heure même du repos, il parle peu; il suit son idée. Le succès dans les affaires, l'invention dans la science, s'obtiennent à haut prix, au prix que dit Newton : *En y pensant toujours...* Solitaire parmi les siens, il risque, lui qui fait leur gloire ou leur fortune, de leur devenir étranger.

L'homme d'église au contraire, qui aujourd'hui, à en juger par ce qu'il publie, étudie peu, n'invente rien, qui d'autre part ne se fait plus à lui-même cette guerre de mortifications que s'imposait le moyen âge, il peut, frais et reposé, suivre à la fois deux affaires. Par son assiduité et ses doucereuses paroles il gagne la famille de cet homme trop occupé, et cependant du haut de la chaire il accable le mondain des foudres de son éloquence.

### CHAPITRE III.

**LA MÈRE.** Seule, pendant longtemps, elle peut élever l'enfant. Allaitement intellectuel; gestation, incubation, éducation. L'enfant garantit la mère. La mère garantit l'enfant, elle protège son originalité native; l'éducation publique doit limiter cette originalité, le père même la limite; la mère la défend. Faiblesse maternelle. Mais la mère veut faire un héros. Désintéressement héroïque de l'amour maternel.

---

Nous l'avons dit : Si vous voulez que la famille soit forte contre l'influence étrangère qui la dissout, laissez-y l'enfant, autant qu'il est possible. Que la mère l'élève sous la direction du père, sauf le moment où le réclame pour l'éducation publique la grande mère, la patrie <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Et même alors, il y a grand avantage à ce que la mère le revoie chaque soir. Elle verra au premier coup-d'œil tout changement utile ou nuisible, bien des choses que le maître, le père même, n'auraient remarquées qu'à la longue.

Si la mère élève l'enfant, il en résultera une chose, c'est qu'elle restera très-près du mari, ayant besoin de ses conseils, et voulant toujours recevoir de lui des connaissances nouvelles. L'idée véritable de la famille se trouvera réalisée, qui est d'être une initiation de l'enfant par la femme, et de la femme par l'homme.

L'instinct de la mère est juste et vrai ; il mérite qu'on le respecte. Elle veut garder son enfant. Séparée de lui par le fer, au moment de la naissance, elle cherche toujours à rejoindre cette partie d'elle-même qu'une force cruelle en arracha, mais qui a sa racine au cœur... Quand on le lui ôte pour l'élever loin d'elle, c'est un autre arrachement... Il pleure, elle pleure, on passe outre... C'est à tort. Dans ces larmes, où l'on ne voit que faiblesse, il y a une chose bien grave, où il faut faire attention. C'est qu'il a besoin d'elle encore.

L'allaitement n'est pas fini. La nourriture intellectuelle, comme l'autre, dans ses commencements, devait arriver à l'enfant, sous forme de lait, je veux dire, fluide, tiède, douce, vivante<sup>1</sup>. La femme seule la donne ainsi. Les

<sup>1</sup> *Vivante*, ce qui exclut tout ce qui fait de la science un joujou, les mnémotechnies, etc., etc.

hommes veulent, tout d'abord, à ce nouveau-né, dont les dents, poussées à peine, sont endolories, ils veulent lui donner du pain, et on le bat s'il n'y mord. Donnez-lui encore du lait, au nom de Dieu, il boira bien volontiers <sup>1</sup>.

Qui croira un jour que les hommes se soient ainsi chargés de porter, d'allaiter ces nourrissons ? Eh ! laissez-les donc aux femmes <sup>2</sup> ! Chose aimable à voir, un enfant bercé par un homme ! Malheureux, prenez donc garde ! l'objet est fragile ; en le maniant de vos grosses mains, vous l'allez briser.

Entre le maître et l'enfant, la dispute est celle-ci. L'homme donne la science par les méthodes qui sont propres à l'homme, à l'état de règles fixes, par classifications bien délimitées, sous formes anguleuses et comme cristallisées. Eh bien ! ces prismes de cristal, tout lumineux qu'ils peuvent être, blessent par leurs angles et

<sup>1</sup> Le peintre des Sibylles et des Prophètes, Michel-Ange, qui lui-même était un prophète ; a enseigné à sa manière comment l'initiation appartient surtout à la femme. Sous les pieds des vierges terribles dans la bouche desquelles tonne la parole de Dieu, il a mis l'initiation des enfants, des mères, sous les formes les plus naïves (chapelle Sixtine).

<sup>2</sup> Un écrivain, plein de vues, a dit que l'on devait fonder les écoles de filles avant celles de garçons ; chaque fille qui sera femme et mère, deviendra elle-même une école.

leurs saillies. L'enfant, mol et fluide encore, ne peut longtemps rien recevoir qui n'ait la fluidité de la vie. Le maître s'indigne, s'aigrit de sa lenteur, il ne sait par où le prendre.

Une seule personne au monde a le sentiment délicat des ménagements dont l'enfant a besoin, une seule, celle qui l'a eu en soi, et qui, malgré l'arrachement, forme toujours avec lui un tout identique. Gestation, incubation, éducation, ces mots sont longtemps synonymes.

Bien plus longtemps qu'on ne croirait. L'influence de la femme sur l'enfant qui se développe, est plus grande et plus décisive que celle qu'elle exerça sur le nourrisson. Je ne sais s'il est indispensable que la mère allaite de son sein ; il l'est, j'en suis bien sûr, qu'elle allaite de son cœur. La chevalerie sentit très-bien que le mobile le plus puissant de l'éducation, c'est l'amour. Cela seul a fait, pour avancer l'humanité au moyen âge, plus que n'ont pu pour la retarder les disputes de la Scolastique.

Nous aussi, nous avons notre scolastique, l'esprit d'abstractions creuses et de disputes verbales ; nous n'en combattons l'influence qu'en prolongeant l'influence de la mère, en associant la femme à l'éducation, en donnant à l'en-

fant un docteur aimé. L'amour, dit-on, est un grand maître. Cela est vrai surtout du plus grand, du plus profond, du plus pur de tous les amours.

Aveugles, imprudents que nous sommes ! nous ôtons l'enfant à la femme, lorsqu'il lui était le plus nécessaire. Nous lui enlevons la chère occupation pour laquelle Dieu l'avait faite. Et nous nous étonnons ensuite que cette femme cruellement sevrée, languissante maintenant, oisive, se livre aux vaines rêveries, qu'elle subisse de nouveau le joug qu'elle porta jadis, et que souvent, s'imaginant rester fidèle au devoir, elle écoute le Tentateur qui lui parle au nom de Dieu.

Soyez prudents, soyez sages : laissez-lui son fils. Il faut que la femme aime toujours. Laissez-lui plutôt l'amant que lui donne la nature, celui qu'elle eût préféré à tous les amants. Pendant que vous êtes tout entier à vos affaires, (à vos passions peut-être ?) laissez-lui au bras le frêle et grandet jeune homme, elle sera fière et heureuse... Vous craignez que gardé trop longtemps par une femme, il ne devienne une femme. Mais, c'est elle qui se ferait homme, si vous lui laissiez son fils. Essayez, elle va

changer, vous serez étonné vous-même. De petits voyages à pied, de longues courses à cheval, rien ne lui coûte, croyez-le. Elle commence de bon cœur les exercices du jeune homme, elle retourne à son âge, elle se renouvelle dans cette *vita nuova*; vous même, de retour, en voyant votre Rosalinde<sup>1</sup>, vous croirez avoir deux fils.

Règle générale, à laquelle du moins je n'ai guère vu d'exception, les hommes supérieurs sont tous *les fils de leur mère*; ils en reproduisent l'empreinte morale, aussi bien que les traits.

Je vais bien vous étonner. Eh bien! je vous dirai que sans elle, justement, il ne sera jamais homme. La mère seule est assez patiente pour développer la jeune créature, en ménageant sa liberté. Il faut prendre garde, bien garde, de placer l'enfant, faible encore et trop pliable, sous la main des étrangers. Les mieux intentionnés risquent, en pesant trop sur lui, de lui courber les épaules, en sorte que jamais il ne se redresse. Le monde est plein d'hommes qui, pour avoir porté trop tôt un joug pesant, restent serfs toute leur vie. Une trop forte, trop précocée éducation a brisé en eux quelque chose,

<sup>1</sup> Shakspeare, *As you like it*.

l'originalité, le *genius*, l'*ingegno*, qui est la fine fleur de l'homme.

L'ingénuité originale et libre du caractère, le génie sacré qu'on apporte à la naissance, qui les respecte aujourd'hui? C'est presque toujours le côté qui blesse, et qu'on blâme, c'est le côté par lequel *celui-ci n'est pas comme tout le monde...* A peine, la jeune nature s'éveille et fleurit dans sa liberté, tous s'étonnent, tous secouent la tête : « Qu'est-ce ceci? nous ne l'avions pas vu encore... Vite, qu'on la serre, qu'on l'étouffe, cette fleur vivante. Voici des cadres de fer... Ah! tu t'épanouissais, ah! tu jetais au soleil ta végétation luxuriante. Sois sage, ô fleur, sois sage; sèche et resserre-toi...

Cette pauvre petite chose contre laquelle tous sont d'accord, qu'est-ce, je vous prie, sinon l'élément individuel, spécial, original, par lequel cet être allait se distinguer des autres, ajouter un caractère nouveau à la variété des caractères humains, un génie peut-être à la série des génies féconds. L'esprit stérile, c'est presque toujours la plante qui, trop bien liée au bois mort qui lui sert d'appui, a séché sur lui, et peu à peu s'est faite à sa ressemblance; la

voilà bien contenue, bien régulière, n'en craignez rien d'excentrique ; l'arbre n'est plus qu'un *arbre sec* qui jamais n'aura une feuille.

Que veux-je dire? que l'appui est inutile, qu'il faut abandonner la plante à elle-même? Rien n'est plus loin de ma pensée. Je crois au contraire à la nécessité des deux éducations, celle de la famille, et celle de la patrie. Distinguons leurs influences.

La dernière, notre éducation publique, meilleure aujourd'hui certainement qu'elle ne fut jamais, que veut-elle? quel est son but? elle veut harmoniser l'enfant avec la patrie, et avec la grande patrie, le monde. C'est là ce qui constitue sa légitimité, sa nécessité. Elle se propose surtout de lui donner un fonds d'idées communes à tous; elle veut le rendre raisonnable, empêcher qu'il ne soit en discordance avec ce qui l'entoure; elle l'empêche de détonner, dans ce grand concert où il vient faire sa partie. Elle règle ce qu'il peut y avoir de trop irrégulier dans ses vives saillies.

Ceci pour l'éducation publique. La famille, c'est la liberté. Là pourtant encore, il y a obstacle, entrave, à l'élan original. Le père règle cet élan; sa prévoyance inquiète lui impose le de-

voir de faire entrer de bonne heure ce libre coursier dans le sillon où il doit labourer bientôt. Trop souvent, il arrive au père de se méprendre, de consulter avant tout les convenances extérieures, de chercher la carrière profitable, et toute tracée, plus que celle où la nature appelait son jeune et puissant nourrisson. Que de chevaux de race condamnés ainsi à tourner dans un manège !

Pauvre liberté ! qui donc aura des yeux pour te voir, un cœur pour te ménager ? Qui donc aura la patience, l'indulgence infinie pour supporter tes premiers écarts, pour encourager parfois ce qui fatigue l'étranger, l'indifférent, le père même ?... Dieu seul qui a fait cette créature, et qui, l'ayant faite, la sait assez bien pour y voir, pour y aimer le bien jusque dans le mal..., Dieu, dis-je, et la mère avec Dieu : ici, c'est la même chose.

Quand on songe que la vie moyenne est si courte, qu'un si grand nombre d'hommes meurent tout jeunes, on hésite d'abrégér cette première, cette meilleure époque de la vie, où l'enfant, libre sous la mère, vit dans la Grâce, et non dans la Loi. Mais s'il est vrai, comme je pense, que ce temps qu'on croit perdu est justement l'épo-

que unique, précieuse, irréparable, où parmi les jeux puérils, le *genius* sacré essaye son premier essor, la saison où les ailes poussent, où l'aiglon s'essaye à voler..., ah ! de grâce, ne l'abrégez pas. Ne chassez pas avant le temps cet homme nouveau du paradis maternel ; encore un jour ; demain , à la bonne heure, mon Dieu ! il sera bien temps ; demain, il se courbera au travail, il rampera sur son sillon... Aujourd'hui, laissez-le encore, qu'il prenne largement la force et la vie, qu'il aspire d'un grand cœur l'air vital de la liberté.

Une éducation trop exigeante, trop zélée, inquiète, est un danger pour les enfants. On augmente toujours la masse d'étude et de science, les acquisitions extérieures ; l'intérieur succombe. Celui-ci n'est que latin, tel autre n'est que mathématiques. Où est l'homme, je vous prie <sup>1</sup> ?

Et c'était l'homme justement qu'aimait et ménageait la mère. C'est lui qu'elle respectait dans les écarts de l'enfant. Elle semblait retirer son

<sup>1</sup> Si l'on craint que l'homme moral ne succombe dans les écoles trop fortes et trop savantes, que dire de celles où les maîtres attaquent la moralité directement, en donnant à l'enfant les habitudes de déloyauté, de délation, qu'ils pratiquent eux-mêmes entre eux ? Voyez plus bas, l'une des dernières notes.

action, sa surveillance même, afin qu'il agit, qu'il fût libre et fort. Mais, en même temps, elle l'entourait toujours comme d'un invisible embrassement.

Il y a un péril, je le sais bien, dans cette éducation de l'amour. Ce que l'amour veut et désire par-dessus tout, c'est de s'immoler, de sacrifier tout, intérêts, convenances, habitudes, la vie, s'il le faut. L'objet de cette immolation peut, dans son égoïsme enfantin, recevoir, comme chose due, tous les sacrifices, se laisser traiter en idole, inerte, immobile, et devenir d'autant plus incapable d'action qu'on agira plus pour lui.

Danger réel, mais balancé par l'ambition ardente du cœur maternel, qui presque toujours place sur l'enfant une espérance infinie, et brûle de la réaliser. Toute mère de quelque valeur a une ferme foi, c'est que son fils doit être un héros, dans l'action ou dans la science, il n'importe. Tout ce qui lui a fait défaut dans sa triste expérience de ce monde, il va, lui, ce petit enfant, le réaliser. Les misères du présent sont rachetées d'avance par ce splendide avenir : tout est misérable aujourd'hui ; qu'il grandisse, et tout sera grand... O poésie, ô espé-

rance ! où sont les limites de la pensée maternelle?... « Moi, je ne suis qu'une femme ; mais voici un homme... J'ai donné un homme au monde... » Une seule chose l'embarrasse : l'enfant sera-t-il un Bonaparte, un Voltaire ou un Newton ?

S'il faut absolument pour cela qu'il la quitte, eh bien ! qu'il aille, qu'il s'éloigne, elle y consent ; s'il faut qu'elle s'arrache le cœur, elle s'arrachera le cœur... L'amour est capable de tout, et d'immoler l'amour même... Oui, qu'il parte, qu'il suive sa grande destinée, qu'il accomplisse le beau rêve qu'elle fit quand elle le portait dans son sein ou sur ses genoux... Et alors, chose incroyable, cette femme craintive, qui tout à l'heure n'osait le voir marcher seul, sans craindre qu'il ne tombât, elle est devenue si brave qu'elle l'envoie dans les carrières les plus hasardeuses, sur mer, ou bien encore dans cette rude guerre d'Afrique... Elle tremble, elle meurt d'inquiétude, et pourtant elle persiste... Qui peut la soutenir ? sa foi. L'enfant ne peut pas périr, puisqu'il doit être un héros.

Il revient... Qu'il est changé ! Quoi ! ce fier soldat, c'est mon fils. Parti enfant, il revient homme ; il a hâte de se marier. Voilà un autre

sacrifice, et qui n'est pas le moins grand. Il faut qu'il en aime une autre; il faut que la mère, pour qui il est et sera toujours le premier, n'ait en lui désormais que la seconde place, une place bien petite, hélas ! aux moments de passion... Alors elle se cherche et se choisit sa rivale, elle l'aime à cause de lui, elle la pare, elle se met à sa suite et les conduit à l'autel, et tout ce qu'elle y demande, c'est de ne pas être oubliée.

## CHAPITRE IV.

DE L'AMOUR. L'amour veut *élever*, non absorber. Fausse théorie de nos adversaires, et leur dangereuse pratique. L'amour veut se créer un égal, qui aime librement. L'amour dans le monde, et dans le monde civil. L'amour dans la famille : peu compris du moyen âge. Religion du foyer.

---

Aurais-je, dans le chapitre précédent, séduit par un sujet plus doux, perdu de vue tout le débat que j'ai suivi dans mon livre?

Je crois avoir, tout au contraire, fort éclairci la question. L'amour maternel (ce miracle de Dieu), et l'éducation maternelle, aident à faire comprendre ce que doit être toute éducation, toute direction, toute initiation.

L'avantage singulier de la mère dans l'éducation, c'est qu'étant, par-dessus tous, dévouée et désintéressée, elle respecte dans la faible petite chose qui devient une personne la per-

sonnalité naissante. Elle est, pour l'enfant, le défenseur de l'individualité originale. Elle veut, aux dépens d'elle-même, qu'il agisse selon son génie, qu'il croisse et *s'élève*.

L'éducation, la vraie direction, que peuvent-elles vouloir? Ce que veut l'amour, dans son idée la plus haute et la plus désintéressée : Que la jeune créature *s'élève*. Prenez ce mot dans les deux sens. Qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même, au niveau de celui qui l'aide, au-dessus de lui, s'il se peut. Le fort, loin d'absorber le faible, veut le rendre fort, et l'amener à l'égalité. Il y tend en le développant non-seulement dans ce qui les rapproche, mais même en ce qui les distingue, en suscitant ce qu'il a de libre originalité, en provoquant l'action dans cet être né pour agir, en faisant appel à la personne, à ce qu'elle a de plus personnel, à la volonté... Le vœu le plus cher de l'amour c'est, dans la personne aimée, de susciter la volonté, la force morale, jusqu'à son degré le plus sublime, jusqu'à l'héroïsme.

L'idéal de toute mère, et c'est le véritable dans l'éducation, c'est de faire un héros, un homme puissant en actes et fécond en œuvres, qui veuille, et qui puisse, et qui crée.

Rapprochons de cet idéal celui de l'éducation et de la direction ecclésiastique.

Elle veut faire un saint, non un héros ; elle croit ces deux mots opposés. Elle se trompe sur l'idée de la sainteté, en la plaçant non dans l'harmonie avec Dieu, mais dans l'absorption en Dieu.

Toute leur théologie, dès qu'on la pousse un peu, dès qu'on ne lui permet pas de rester dans l'inconséquence, s'en va, par sa pente invincible, droit à cet abîme. C'est là qu'elle a fini, comme elle devait finir, au dix-septième siècle. Les grands directeurs de ce temps, qui, venant les derniers, ont eu l'analyse de la chose, montrent parfaitement le fonds, qui est l'*anéantissement*, l'art d'anéantir l'activité, la volonté, la personnalité. — « Anéantir, oui, mais en Dieu... » — Dieu le veut-il ? Actif et créateur, il doit vouloir qu'on lui ressemble, qu'on agisse, qu'on crée. Vous méconnaissiez Dieu le Père.

Cette fausse théorie est convaincue dans la pratique. En la suivant de près, nous avons vu qu'elle atteint le contraire de son but. Elle promet d'absorber l'homme en Dieu, et le console de cette absorption en lui promettant de

participer à l'infini où il entre. Elle ne fait en réalité qu'absorber l'homme en l'homme, dans l'infinie petitesse. Le dirigé s'anéantissant dans le directeur, de deux personnes il en reste une; l'autre a péri comme personne, elle est devenue chose.

La direction dévote, observée dans notre première partie chez les plus loyaux directeurs, chez des femmes très-pieuses, me donne deux résultats, que je formule ainsi :

1° Un saint qui, pendant longtemps, parle à une sainte de l'amour de Dieu, la convertit infailliblement à l'amour.

2° Si cet amour reste pur, c'est un hasard tout personnel, c'est que l'homme est un saint; car la personne dirigée, perdant peu à peu toute volonté propre, doit, à la longue, être à sa merci. — Reste à dire que celui qui peut tout, n'usera de rien, que ce miracle d'abstinence se renouvellera tous les jours.

Le prêtre s'est toujours cru, dans son for intérieur, un grand maître en amour. Habitué à se maîtriser, à ruser, à louvoyer, il croit avoir seul le vrai ménagement de la passion. Il avance à couvert par les chemins de l'équivoque; il

avance avec sûreté, il est patient et prend pied dans les habitudes. Il rit sous cape de notre vivacité emportée, de notre franchise imprudente, des élans sans règle ni mesure qui nous font passer à côté du but.

Si l'amour était l'art de surprendre l'âme, de la subjuguier par autorité et insinuation, de la briser par la crainte pour la saisir par l'indulgence, en sorte que lasse, assoupie de fatigue, elle se laisse envelopper d'un invisible filet... si l'amour était cela, certes, le prêtre serait le grand docteur en amour.

Beaux maîtres, apprenez des ignorants, des malhabiles qu'avec tous vos petits arts, vous n'avez jamais su ce que c'est que cette chose sacrée... Oh! il y faut un cœur sincère, c'est la première condition, la loyauté dans les moyens; la seconde, c'est la générosité qui ne veut point asservir, mais affranchir plutôt et fortifier ce qu'il aime, l'aimer dans la liberté, libre d'aimer ou n'aimer pas.

Venez, mes saints, écoutez là-dessus deux mondains, deux comédiens, Molière et Shakspeare. Ceux-ci en ont su plus que vous :

On demande à celui qui aime, comment est l'objet aimé, de quel nom et de quelle figure?..

De quelle taille? — « *Juste aussi haut que mon cœur* <sup>1</sup>. »

Noble formule, qui est celle de l'amour, et aussi celle de l'éducation, de toute initiation : l'égalité voulue sincèrement, le désir d'élever à soi et de faire son égal, « juste aussi haut que son cœur. »

Shakspeare a dit, et Molière a fait. Il a été, au plus haut degré, « le génie éducateur, » <sup>2</sup> celui qui veut élever, affranchir, qui aime dans l'égalité, la liberté et la lumière. Il a flétri comme un crime <sup>3</sup> l'indigne amour qui surprend l'âme en l'isolant dans l'ignorance, en la tenant serve et captive. Dans sa vie, conforme à son œuvre, il a donné le noble exemple de cet amour généreux, qui veut que l'objet aimé soit *son égal, autant que lui*, qui le fortifie et qui lui donne des armes même contre lui... C'est l'amour, et c'est la foi.

C'est la foi que, tôt ou tard, l'être émancipé doit revenir au plus digne. Et le plus digne, n'est-ce pas celui qui voulut être aimé librement?

<sup>1</sup> Just as high as my heart. Shakspeare, As you like it.

<sup>2</sup> Remarque ingénieuse et très-juste de E. Noël.

<sup>3</sup> Dans l'*École des femmes*, et partout.

Néanmoins, pesons bien les termes de ce mot grave : *Son égal*, et tout ce qu'il y a là de dangers... C'est comme si ce créateur disait à la créature, qu'il a faite et qu'il émancipe : « Tu es libre, le pouvoir sous lequel tu as grandi ne te retient plus. Hors de moi, et n'y tenant que par le cœur et le souvenir, tu peux agir, penser ailleurs... et contre moi, si tu veux ! »

Voilà ce qu'il y a de sublime dans l'amour, et pourquoi Dieu lui pardonne beaucoup de choses ! c'est que, dans son désintéressement sans limites, voulant faire un être libre et en être aimé librement, il crée son propre péril... Le mot « pouvoir agir ailleurs » contient aussi « aimer ailleurs », et la chance de l'arrachement. Cette main, faible auparavant, devenue forte et hardie par tous les soins de l'amour, l'amour lui remet l'épée ; qu'elle la tourne contre lui, elle le peut, nulle défense, il ne s'est rien réservé.

Élevons cette idée, je vous prie, étendons-la de l'amour de la femme à l'amour universel, à celui qui fait la vie du monde et du monde civil.

Dans le monde, il appelle incessamment de

règne en règne, la vie de plus en plus vivante, qui s'allume et va montant. Il suscite des profondeurs inconnues des êtres qu'il émancipe, qu'il arme de liberté, du pouvoir d'agir bien ou mal, d'agir même contre celui qui les crée et les fait libres.

Dans le monde civil, l'amour (charité, patriotisme, qu'on l'appelle comme on voudra) fait-il autre chose? Son œuvre, c'est d'appeler à la vie sociale, à la puissance politique, tout ce qui n'a pas encore vie dans la cité. Le faible, le pauvre, dans leur rude sentier, où ils grimpent des pieds et des mains contre la fatalité, il les soulève, il les place dans l'égalité, dans la liberté.

Le degré inférieur de l'amour, c'est de vouloir absorber la vie. Son degré supérieur, c'est de vouloir susciter la vie, une vie énergique et féconde. Il trouve sa jouissance à élever, augmenter, créer ce qu'il aime. Son bonheur est de voir monter, sous son souffle, une nouvelle créature de Dieu, d'aider à la création, qu'elle lui serve ou qu'elle lui nuise.

« L'amour, dans ce désintéressement, n'est-ce pas un rare miracle? un de ces instants si

courts où la nuit de notre égoïsme s'illumine d'un éclair de Dieu? »

Non, le miracle est permanent. Vous le voyez, vous l'avez sous les yeux, et vous détournez la tête... Rare peut-être chez l'amant, il se voit partout chez la mère... Homme, tu cherches Dieu, du ciel à l'abtme... mais il est à ton foyer.

L'homme, la femme, et l'enfant, l'unité des trois personnes, leur médiation mutuelle, voilà le mystère des mystères. L'idée divine du christianisme, c'est d'avoir mis ainsi la famille sur l'autel. Il l'y a posée, il l'y a laissée; pendant quinze cents ans, le moyen âge, mon pauvre moine rêveur, l'y a contemplée en vain. Il n'a jamais pu deviner la mère<sup>1</sup>, comme initiation. Il s'est épuisé au côté stérile, il a poursuivi la Vierge<sup>2</sup>, et nous a laissé Notre-Dame.

<sup>1</sup> Le moyen âge va toujours trop haut ou trop bas, il n'a pas connu les milieux. Le triomphe de la femme est tout idéal dans Béatrix, et la passion de la femme tombe trop bas dans Grisélidis, qui se résigne même comme mère. Rien de pratique. — Cette ignorance des milieux est choquante, à plus forte raison, dans tous les sermons d'aujourd'hui. C'est toujours le ciel ou l'enfer; nul intermédiaire. La femme pour eux c'est une sainte, ou c'est une prostituée. Jamais ils ne parlent pour la sage épouse, pour la mère de famille. Cet esprit d'exagération rend leur parole singulièrement stérile.

<sup>2</sup> Poésie de moines, de célibataires, on le sent partout. Ils font la Vierge de plus en plus jeune, de plus en plus fille, de moins en moins

RELIGION DU Foyer.

Ce qu'il n'a pu, tu le feras, homme moderne. Ce sera ton œuvre. Puisses-tu, seulement, dans la hauteur de ton génie abstrait, ne pas dédaigner les enfants et les femmes, qui t'enseigneraient la vie. Dis-leur la science et le monde; ils te diront Dieu.

Que le foyer se raffermisse; l'édifice ébranlé de la religion et de la religion politique va reprendre assiette. Cette humble pierre où nous ne voyons que le bon vieux Lare domestique, c'est, ne l'oublions jamais, la pierre angulaire du Temple et le fondement de la Cité.

mère. Mille légendes vaines et indécentes; et ils passent à côté de la légende essentielle qui aurait fécondé le moyen âge: *L'éducation de Jésus par la Vierge*. On devait sentir pourtant qu'il eut le cœur maternel. Il pleure pour Lazare... Laissez venir à moi les petits, etc.

J'ai fini, et mon cœur n'a pas fini. Un mot donc encore.

Un mot aux prêtres. Je les avais ménagés ; ils m'ont attaqué. Eh bien ! aujourd'hui même, ce n'est pas eux que j'attaque. Ce livre n'est pas contre eux.

Il n'attaque que leur esclavage, la situation contre nature où on les retient, les conditions bizarres qui les rendent à la fois malheureux et dangereux ; s'il avait quelque effet, il préparerait pour eux l'époque de la délivrance, l'affranchissement de la personne et l'affranchissement de l'esprit.

Qu'ils disent et fassent ce qu'ils voudront, ils ne m'empêcheront jamais de m'intéresser à leur sort. Je ne leur impute rien. Ils ne sont pas libres d'être justes, ni d'aimer, ni de haïr; ils reçoivent d'en haut les paroles qu'ils doivent dire, leurs sentiments, leurs pensées. Ceux qui les lancent contre nous, sont les mêmes qui en ce moment organisent contre eux la plus cruelle inquisition <sup>1</sup>. Qu'ils soient de plus en plus isolés et malheureux, on exploitera d'autant mieux leur inquiète activité; qu'ils n'aient ni foyer, ni famille, ni patrie, ni cœur, s'il se peut; pour servir un système mort, il faut des morts,

<sup>1</sup> Il résulte des détails que donne un journal sur les dernières retraites ecclésiastiques, que la plupart des évêques imposent à leurs prêtres la règle jésuitique qu'on appelle *manifestation de conscience*, laquelle les oblige à *se confesser au confesseur délégué par l'évêque*, et à *se dénoncer les uns les autres*. L'obligation est étendue aux femmes que les fautes des prêtres ont compromises. Voir le *Bien social, journal du clergé secondaire* (nov. 1844); ce journal catholique, au bout d'un an d'existence, avait l'adhésion de trois mille prêtres, lorsqu'il s'est vu frappé par l'archevêque de Paris (juin 1845). — V. aussi un excellent article du *Réveil de l'Ain* (17 nov. 1844), et les courageuses lettres de M. l'abbé Thions dans le *Bien public de Mâcon*. Pour parler encore, quand on a une telle montagne sur la poitrine, il faut avoir un cœur héroïque. — Nommons avec respect deux saints, les Alignols. Mais que vont-ils faire, hélas! sur cette route de Rome? Que croient-ils trouver dans ce sépulcre vide?

des morts errants, agités, sans sépulcre et sans repos.

Avec les mots d'unité et d'Église universelle, on leur a fait quitter les voies de l'Église de France. Ils jouissent maintenant des fruits de ce changement ! Ils savent ce que c'est que Rome, et ce que c'est qu'un évêque jésuite... L'universalité d'esprit (qui est la seule vraie), si Rome l'a jamais eue, elle l'a perdue depuis longtemps ; elle se retrouve quelque part, aux temps modernes, et c'est dans la France. Depuis deux siècles, moralement, on peut dire que la France est pape. L'autorité est ici, sous une forme ou sous une autre. Ici, par Louis XIV, par Montesquieu, Voltaire et Rousseau, par la Constituante, le Code et Napoléon, l'Europe a toujours son centre ; tout autre peuple est excentrique.

Le monde va, vole en avant, loin, bien loin du moyen âge. La plupart l'ont oublié ; moi, je ne l'oublierai jamais. L'indigne parade que tel en fait sous mes yeux, ne changera pas mon cœur pour ces temps sombres et douloureux, avec lesquels j'ai fait amitié si longtemps, et si longtemps souffert<sup>1</sup>. Les sympathies que je garde à ce passé

<sup>1</sup> Dès lors, en 1833, je formais le vœu et j'exprimais l'espoir d'une

dont j'ai réchauffé la cendre, m'empêchent d'être indifférent à ses représentants les plus infidèles. Je ne hais point, seulement je compare, et je suis triste. Je ne puis passer au parvis que je ne dise à Notre-Dame, comme disait cet ancien : « *O miseram domum, quàm dispari dominaris domino!* » Hélas! pauvre maison, te voilà bien changée de maîtres!

Jamais l'humiliation de l'Église, ni les souffrances du prêtre, ne m'ont trouvé insensible. Je les ai toutes présentes dans l'imagination et dans le cœur. J'ai suivi cet homme infortuné dans la carrière de privations, dans la vie misérable où le traîne une autorité hypocrite. Et dans son isolement, à ce foyer triste et froid où parfois il pleure le soir, qu'il sache bien qu'un homme a pleuré souvent avec lui, et que cet homme, c'est moi.

Qui n'aurait pitié de cette victime de la contradiction sociale? Les lois lui disent des choses contraires, comme pour se jouer de lui. Elles veulent et ne veulent pas qu'il obéisse à

transformation du principe du moyen âge : « *Il se transformera pour vivre encore.* » Histoire de France, dernière page du t. II. Voir aussi mon Introduction à l'Histoire Universelle, 1834.

la nature. La loi canonique dit : Non, — et la loi civile, dit : Oui. S'il prend celle-ci au sérieux, l'homme de la loi civile, le juge, dont il attend protection, agit en prêtre, le saisit par la robe, et le remet dégradé au joug de la loi canonique... Accordez-vous donc, ô lois, et que nous puissions trouver l'autorité quelque part. Si celle-ci est une loi, et que l'autre qui est opposée soit également une loi, que fera celui qui les croit sacrées toutes deux <sup>1</sup> ?...

Oh ! que je me sens un cœur immense pour tous ces infortunés ! Que de vœux j'ai faits pour qu'ils sortent d'un état qui donne un si dur démenti à la nature, au progrès du monde !... Que ne puis-je de mes mains relever, rallumer le foyer du pauvre prêtre, lui rendre le pre-

<sup>1</sup> Le clergé, très-catholique, de plusieurs parties du midi de l'Allemagne, a formellement exprimé le vœu que ce désaccord cessât, que l'Église s'associât au progrès du temps qui fait du mariage le véritable état moderne, comme le célibat fut (au moins idéalement) celui du moyen âge. — La situation du prêtre, seul et non seul, libre et non libre, au milieu d'un monde en désaccord avec lui, fait penser à celle d'un condamné au régime cellulaire qui porterait partout sa cellule. Rien de plus propre à rendre fol (Cf. les beaux articles de Léon Faucher). Tout le monde a lu l'histoire récente de cet abbé bénédictin (s'il m'en souvient, du Tyrol), qui, ne voulant pas violer ses vœux, et ne pouvant obtenir d'en être relevé, s'est percé le cœur.

mier droit de l'homme, le replacer dans la vérité et la vie, lui dire : « Viens t'asseoir avec nous, sors de cette ombre mortelle ; prends ta place, ô frère, au soleil de Dieu ! »

Deux hommes ont toujours profondément touché mon cœur, deux solitaires, deux moines, le soldat et le prêtre. J'ai vu souvent en pensée, et toujours avec tristesse, ces deux grandes armées stériles, à qui la nourriture intellectuelle est refusée ou mesurée d'une main si avare. Ceux dont on sèvre le cœur, auraient besoin d'être soutenus du pain vivifiant de l'esprit.

Quels seront, dans ces choses si graves, les améliorations et les remèdes ? Nous n'essaierons pas ici de le dire. Les moyens, les ménagements, le temps les trouve, ou il sait s'en passer.

Ce qu'on peut augurer, c'est qu'un jour, ces noms *prêtre*, *soldat*, indiqueront moins deux conditions que deux âges. Le mot *prêtre*, à l'origine, voulait dire *vieillard* ; un jeune prêtre est un non-sens.

Le soldat, c'est le jeune homme, qui, après l'école d'enfance, après l'école du métier, vient s'éprouver à la grande école nationale de l'armée, s'y fortifier, avant de prendre l'assiette fixe du mariage et de la famille. La vie militaire,

quand l'État en fera ce qu'elle doit être, sera la dernière éducation, mêlée d'études, de voyages, de périls, dont l'expérience doit profiter à la famille nouvelle que l'homme forme au retour.

Le prêtre, au contraire, dans sa plus haute idée, devrait être un vieillard, comme il le fut d'abord, ou tout au moins un homme mûr, qui eût traversé la vie, qui connût la famille, et qui de là aurait pris le sens de la grande famille. Siégeant parmi les vieillards, comme les Anciens d'Israël, il communiquerait aux jeunes le trésor de l'expérience; il serait l'homme de tous, l'homme qui appartient au pauvre, l'arbitre conciliant qui empêche les procès, le médecin hygiénique qui prévient les maux. Pour tout cela, il ne faut pas un jeune homme orageux et inquiet. Il faut un homme qui ait vu beaucoup, beaucoup appris, beaucoup souffert, et qui ait trouvé à la longue dans son propre cœur les douces paroles qui nous acheminent au monde à venir.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

# TABLE.

## AVIS POUR LA QUATRIÈME ÉDITION.

### PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Excès de nos adversaires. . . . .	7
Idéal étrange du mariage. . . . .	11
Sécheresse et dureté. . . . .	14
Comment ils protègent les femmes. . . . .	24
Qui devons-nous accuser ? Nous-mêmes . . . . .	30
Nous devons soutenir la femme, spirituellement et matériellement . . . . .	32
Nous lui serons toujours redevables. . . . .	40

### PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Dissentiment dans la famille. . . . .	43
Esprit hostile du clergé . . . . .	45
Extension du jésuitisme. . . . .	46
Leur force matérielle . . . . .	47
Leur faiblesse spirituelle. . . . .	48
Force moderne : <i>vérité, humanité</i> . . . . .	49
Force et moralité du <i>travail</i> . . . . .	50
Art des faibles : surprendre, endormir, diviser . . . . .	51
Comment l'unité de la famille se raffermira . . . . .	52
Division de l'ouvrage. . . . .	55

## PREMIÈRE PARTIE.

## DE LA DIRECTION AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

## CHAPITRE I.

RÉACTION DÉVOTE de 1600 . . . . .	61
Influence des jésuites sur les femmes et les enfants . . . . .	64
— La Savoie, les Vaudois; violence et douceur. . . . .	68
Saint François de Sales . . . . .	71

## CHAPITRE II.

SAINT FRANÇOIS DE SALES ET M <sup>me</sup> DE CHANTAL . . . . .	75
Visitation. . . . .	85
— Quiétisme . . . . .	90
Résultats de la direction dévote. . . . .	93

## CHAPITRE III.

Isolément de la femme . . . . .	95
DÉVOTION AISÉE. . . . .	98
Théologie mondaine des jésuites et de Rome. . . . .	100
La femme et l'enfant exploités. . . . .	104
Guerre de Trente ans, 1618-1648 . . . . .	106
— Dévotion galante . . . . .	110
Romans dévots . . . . .	111
Casuistes. . . . .	113

## CHAPITRE IV.

LES COUVENTS. Quartier des couvents à Paris. . . . .	116
Couvents du dix-septième siècle. . . . .	

Contraste du moyen âge . . . . .	120
— Le directeur . . . . .	121
On se dispute la direction des religieuses . . . . .	122
Les jésuites vainqueurs par la calomnie . . . . .	126

## CHAPITRE V.

RÉACTION DE LA MORALITÉ . . . . .	129
Arnaud, 1643; Pascal, 1657 . . . . .	132
Avilissement des jésuites . . . . .	133
Comment ils s'assurent du roi et du pape, et font taire leurs ennemis . . . . .	134
— Découragement des jésuites . . . . .	137
Leur corruption . . . . .	138
Ils protègent les premiers quiétistes . . . . .	140
IMMORALITÉ DU QUIÉTISME. Desmarets de Saint-Sorlin . . . . .	<i>ibid.</i>
Morin brûlé, 1663 . . . . .	141

## CHAPITRE VI.

Suite de la réaction morale . . . . .	144
<i>Tartuffe</i> , 1664-1669 . . . . .	145
Pourquoi <i>Tartuffe</i> n'est pas encore quiétiste . . . . .	146
Des <i>Tartuffes</i> réels . . . . .	148

## CHAPITRE VII.

Apparition de Molinos, 1675 . . . . .	156
Son succès à Rome . . . . .	158
— QUIÉTISTES FRANÇAIS . . . . .	159
Madame Guyon . . . . .	160
Son directeur . . . . .	161
Les <i>Torrents</i> . . . . .	162
La mort mystique . . . . .	164
En revient-on ? . . . . .	168

## CHAPITRE VIII.

Fénelon, comme directeur. . . . .	177
Son quiétisme : <i>Maximes des Saints</i> , 1697. . . . .	174
Fénelon et M <sup>me</sup> de La Maisonfort. . . . .	176

## CHAPITRE IX.

Bossuet, comme directeur. . . . .	184
Bossuet et la sœur Cornuau. . . . .	186
Sa loyauté et son imprudence. . . . .	190
Il est quiétiste en pratique. . . . .	191
La direction dévote incline au quiétisme . . . . .	199
Paralyse morale. . . . .	194

## CHAPITRE X.

Le <i>Guide</i> de MOLINOS. . . . .	196
Rôle qu'y joue le directeur. . . . .	199
Austérité hypocrite; doctrine immorale. . . . .	200
Molinos approuvé à Rome, 1675. . . . .	202
Molinos condamné à Rome, 1687. . . . .	203
Ses mœurs conformes à sa doctrine . . . . .	204
Les Molinosistes espagnols, la mère Agueda. . . . .	206

## CHAPITRE XI.

Plus <del>de</del> système; un emblème. . . . .	208
Le sang. . . . .	210
Le sexe; L'Immaculée. . . . .	212
LE SACRÉ CŒUR . . . . .	213
Marie Alacoque . . . . .	214
Équivoque du Sacré Cœur . . . . .	215

**TABLE.****370**

Le dix-septième siècle est le siècle de l'équivoque. . . . .	216
Politique chimérique des jésuites . . . . .	218
Le P. La Colombière et Marie Alacoque, 1675. . . . .	219
L'Angleterre, conspiration papiste. . . . .	226
Premier autel du Sacré Cœur, 1685. . . . .	231
Ruine des gallicans, 1693; des quiétistes, 1698; de Port- Royal, 1709 . . . . .	232
La théologie anéantie au dix-huitième siècle. . . . .	236
Matérialité du Sacré Cœur . . . . .	238
L'art jésuite. . . . .	237

**SECONDE PARTIE.**

**DE LA DIRECTION EN GÉNÉRAL ET SPÉCIALEMENT  
AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.**

**CHAPITRE I.**

Ressemblances et différences entre le dix-septième et le dix- neuvième siècles . . . . .	233
— Art chrétien. C'est nous qui avons relevé l'église . . . .	240
Ce que l'église ajoute à la puissance du prêtre. . . . .	242
Le confessionnal . . . . .	244

**CHAPITRE II.**

LA CONFSSION. Éducation actuelle du jeune confesseur. . . .	245
— Le confesseur du moyen âge : 1° croyait; 2° se mortifiait; 3° était supérieur par la culture; 4° devait moins interroger. . .	250
— Les casuistes ont écrit pour leur temps. . . . .	252
— Écueils du jeune confesseur . . . . .	253
Comment il raffermir sa position ébranlée. . . . .	254

## CHAPITRE III.

LA CONFESION . . . . .	256
Le confesseur et le mari. . . . .	259
Comment on isole la femme. . . . .	260
LE DIRECTEUR . . . . .	263
Les directeurs réunis . . . . .	263
Police ecclésiastique . . . . .	264

## CHAPITRE IV.

HABITUDE. Sa puissance . . . . .	266
Ses commencements insensibles. . . . .	269
Son progrès. . . . .	270
Seconde nature . . . . .	271
Souvent funeste . . . . .	272
Un homme exploitant la puissance de l'habitude . . . . .	273
Peut-on s'en dégager? . . . . .	275

## CHAPITRE V.

DES COUVENTS . . . . .	276
Toute-puissance du directeur. . . . .	278
État de la religieuse. . . . .	281
Délaissée et espionnée. . . . .	282
Couvants qui sont en même temps maisons de force et mai- sons de fous. . . . .	284
Captation. . . . .	286
Disciplines barbares. . . . .	288
Lutte de la supérieure et du directeur . . . . .	289
Changements de directeur . . . . .	290
Le magistrat. . . . .	291

## CHAPITRE VI.

ABSORPTION DE LA VOLONTÉ. Domination des actes, des pensées; des volontés. . . . .	292
<i>Assimilation</i> . . . . .	295
<i>Transhumanation</i> . . . . .	297
Devenir le dieu d'un autre. . . . .	298
ORGUEIL. Impuissance. . . . .	300
Orgueil et concupiscence. . . . .	301

## CHAPITRE VII.

CONCUPISCENCE. Suite de l'absorption. . . . .	302
Terreurs de l'autre monde . . . . .	304
Le médecin et la malade. . . . .	305
Alternatives, ajournements . . . . .	306
Effets de la peur en amour. . . . .	308
—Pouvoir tout, et s'abstenir. . . . .	309
Dispute de l'esprit et de la chair. . . . .	310
La morte emporte le vivant . . . . .	312
Elle ne ressuscitera pas. . . . .	314

## TROISIÈME PARTIE.

## DE LA FAMILLE.

## CHAPITRE I.

LA FILLE. Le schisme dans la famille. . . . .	319
Par qui la fille est élevée . . . . .	323
Importance de l'éducation et avantage du premier occupant. . . . .	324
Influence du prêtre sur le mariage, qu'il garde souvent après le mariage. . . . .	326

## CHAPITRE II.

<b>LA FEMME. Le mari ne s'associe pas sa femme.</b> . . . . .	328
Il sait rarement l'initier à sa pensée . . . . .	330
Ce que serait l'initiation mutuelle. . . . .	331
— La femme se console par son fils . . . . .	333
Qu'il éloigne d'elle . . . . .	334
— Isolement et ennui . . . . .	335
Un pieux jeune homme . . . . .	337
<i>Le spirituel, le mondain ; lequel des deux aujourd'hui est l'homme mortifié?</i> . . . . .	338

## CHAPITRE III.

<b>LA MÈRE. Seule pendant longtemps elle peut élever l'enfant.</b> 340	340
Allaitement intellectuel . . . . .	342
Gestation, incubation, éducation . . . . .	343
L'enfant garantit la mère . . . . .	344
La mère garantit l'enfant . . . . .	345
Elle protège son originalité native. . . . .	346
L'éducation publique doit limiter cette originalité . . . . .	347
Le père même la limite . . . . .	348
La mère la défend. . . . .	349
Faiblesse maternelle. . . . .	350
Mais la mère veut faire un héros. . . . .	351
Son désintéressement héroïque . . . . .	352

## CHAPITRE IV.

<b>L'AMOUR. L'amour veut élever, non absorber.</b> . . . . .	353
Fausse théorie de nos adversaires . . . . .	355
Et leur dangereuse pratique . . . . .	356
L'amour veut se créer un égal qui aime librement . . . . .	357

TABLE.

379

L'amour dans le monde. . . . .	359
et dans le monde civil. . . . .	360
L'amour dans la famille; peu compris du moyen âge . .	361
Religion du foyer. . . . .	362

UN MOT AUX PRÊTRES.

Ce n'est pas le prêtre que nous attaquons. . . . .	363
Mais sa situation malheureuse et dangereuse . . . . .	364
La papauté n'est plus à Rome. . . . .	365
Nos sympathies pour le prêtre. . . . .	366
Victime de la contradiction des lois . . . . .	367
Du prêtre et du soldat. . . . .	368
<i>Prêtre</i> veut dire <i>vieillard</i> . . . . .	369

FIN.



**LE**

**PEUPLE**



LE  
**PEUPLE**

PAR

**J. MICHELET.**

---

**TROISIÈME ÉDITION.**

---

**PARIS**

**COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,**

QUAI MALAQUAIS, 15;

**HACHETTE,**

**PAULIN,**

RUE PIERRE-SARRAZIN, 12.

RUE RICHELIEU, 60.

---

1846  
*ren*



## A M. EDGAR QUINET.

Ce livre est plus qu'un livre; c'est moi-même. Voilà pourquoi il vous appartient.

C'est moi et c'est vous, mon ami, j'ose le dire. Vous l'avez remarqué avec raison, nos pensées, communiquées ou non, concordent toujours. Nous vivons du même cœur... Belle harmonie qui peut surprendre; mais n'est-elle pas naturelle? Toute la variété de nos travaux a germé d'une même racine vivante : Le sentiment de la France et l'idée de la Patrie.

Recevez-le donc, ce livre du Peuple, parce qu'il est vous, parce qu'il est moi. Par vos origines militaires, par la mienne, industrielle, nous représentons nous-mêmes, autant que d'autres peut-être, les deux faces modernes du Peuple, et son récent avènement.

Ce livre, je l'ai fait de moi-même, de ma vie, et de mon cœur. Il est sorti de mon expérience, bien plus que de mon étude. Je l'ai tiré de mon observation, de mes rapports d'amitié, de voisinage; je l'ai ramassé sur les routes; le hasard aime à servir celui qui suit toujours une même pensée. Enfin, je l'ai trouvé surtout dans les souvenirs de ma jeunesse. Pour connaître la vie du peuple, ses travaux, ses souffrances, il me suffisait d'interroger mes souvenirs.

Car, moi aussi, mon ami, j'ai travaillé de mes mains. Le vrai nom de l'homme moderne, celui de *travailleur*, je le mérite en plus d'un sens. Avant de faire des livres, j'en ai *composé* matériellement; j'ai assemblé des lettres avant d'assembler des idées, je n'ignore pas les mélancolies de l'atelier, l'ennui des longues heures....

Triste époque ! c'étaient les dernières années de l'Empire ; tout semblait périr à la fois pour moi, la famille, la fortune et la patrie.

Ce que j'ai de meilleur, sans nul doute, je le dois à ces épreuves ; le peu que vaut l'homme et l'historien, il faut le leur rapporter. J'en ai gardé

surtout un sentiment profond du peuple, la pleine connaissance du trésor qui est en lui : *la vertu du sacrifice*, le tendre ressouvenir des âmes d'or que j'ai connues dans les plus humbles conditions.

Il ne faut point s'étonner, si, connaissant autant que personne les précédents historiques de ce peuple, d'autre part ayant moi-même partagé sa vie, j'éprouve quand on me parle de lui, un besoin exigeant de vérité. Lorsque le progrès de mon Histoire m'a conduit à m'occuper des questions actuelles, et que j'ai jeté les yeux sur les livres où elles sont agitées, j'avoue que j'ai été surpris de les trouver presque tous en contradiction avec mes souvenirs. Alors, j'ai fermé les livres, et je me suis replacé dans le peuple autant qu'il m'était possible ; l'écrivain solitaire s'est replongé dans la foule, il en a écouté les bruits, noté les voix... C'était bien le même peuple, les changements sont extérieurs ; ma mémoire ne me trompait point... J'allai donc consultant les hommes, les entendant eux-mêmes sur leur propre sort, recueillant de leur bouche ce qu'on ne trouve

pas toujours dans les plus brillants écrivains, les paroles du bon sens.

Cette enquête, commencée à Lyon, il y a environ dix ans, je l'ai suivie dans d'autres villes, étudiant en même temps auprès des hommes pratiques, des esprits les plus positifs, la véritable situation des campagnes si négligées de nos économistes. Tout ce que j'amassai ainsi de renseignements nouveaux qui ne sont dans aucun livre, c'est ce qu'on aurait peine à croire. Après la conversation des hommes de génie et des savants très spéciaux, celle du peuple est certainement la plus instructive. Si l'on ne peut causer avec Béranger, Lamennais ou Lamartine, il faut s'en aller dans les champs et causer avec un paysan. Qu'apprendre avec ceux du milieu ? Pour les salons, je n'en suis sorti jamais, sans trouver mon cœur diminué et refroidi.

Mes études variées d'histoire m'avaient révélé des faits du plus grand intérêt que taisent les historiens, les phases par exemple et les alternatives de la petite propriété avant la Révolution. Mon enquête *sur le vin* m'apprit de même beau-

coup de choses qui ne sont point dans les statistiques. J'en citerai une, que l'on trouvera peut-être indifférente, mais qui pour moi est importante, digne de toute attention. C'est l'immense acquisition du linge de coton qu'ont faite les ménages pauvres vers 1842, quoique les salaires aient baissé, ou tout au moins diminué de valeur par la diminution naturelle du prix de l'argent. Ce fait, grave en lui-même, comme progrès dans la propreté qui tient à tant d'autres vertus, l'est plus encore en ce qu'il prouve une fixité croissante dans le ménage et la famille, l'influence surtout de la femme qui, gagnant peu par elle-même, ne peut faire cette dépense qu'en y appliquant une partie du salaire de l'homme. La femme, dans ces ménages, c'est l'économie, l'ordre, la providence. Toute influence qu'elle gagne, est un progrès dans la moralité <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette prodigieuse acquisition de linge dont tous les fabricants peuvent témoigner, fait supposer aussi quelque acquisition de meubles et objets de ménage. Il ne faut pas s'étonner si les caisses d'épargne reçoivent moins de l'ouvrier que du domestique. Celui-ci n'achète point de meubles, et peu de nippes; il trouve bien moyen de se faire nipper par ses maîtres. Il ne faut pas mesurer, comme on fait, le progrès de l'économie à celui des caisses d'épargne, ni croire que tout ce qui n'y

Cet exemple n'était pas sans utilité pour montrer combien les documents recueillis dans les statistiques et autres ouvrages d'économie, en les supposant exacts, sont insuffisants pour faire comprendre le peuple ; ils donnent des résultats partiels, artificiels, pris sous un angle étroit, qui prête aux malentendus.

Les écrivains, les artistes, dont les procédés sont directement contraires à ces méthodes abstraites, semblaient devoir porter dans l'étude du peuple le sentiment de la vie. Plusieurs d'entre eux, des plus éminents, ont abordé ce grand sujet, et le talent ne leur a pas fait défaut ; les succès ont été immenses. L'Europe, depuis longtemps peu inventive, reçoit avec avidité les produits de notre littérature. Les Anglais ne font plus guère que des articles de revues. Quant aux livres Allemands, qui les lit, sinon l'Allemagne ?

va pas se boit, se mange au cabaret. Il semble que la famille, je parle surtout de la femme, ait voulu avant tout, rendre propre, attachant, agréable, le petit intérieur qui dispense d'y aller. De là aussi le goût des fleurs qui descend aujourd'hui dans des classes voisines de la pauvreté.

Il importerait d'examiner si ces livres français qui ont tant de popularité en Europe, tant d'autorité, représentent vraiment la France, s'ils n'en ont pas montré certaines faces exceptionnelles, très-défavorables, si ces peintures où l'on ne trouve guère que nos vices et nos laideurs, n'ont pas fait à notre pays un tort immense près des nations étrangères. Le talent, la bonne foi des auteurs, la libéralité connue de leurs principes, donnaient à leurs paroles un poids accablant. Le monde a reçu leurs livres, comme un jugement terrible de la France sur elle-même.

La France a cela de grave contre elle, qu'elle se montre nue aux nations. Les autres, en quelque sorte, restent vêtues, habillées. L'Allemagne, l'Angleterre même, avec toutes ses enquêtes, toute sa publicité, sont en comparaison peu connues; elles ne peuvent se voir elles-mêmes, n'étant point centralisées.

Ce qu'on remarque le mieux sur une personne qui est nue, c'est telle ou telle partie, qui sera défectueuse. Le défaut d'abord saute aux yeux. Que serait-ce, si une main obligeante plaçait sur

ce défaut même un verre grossissant qui le rendrait colossal, qui l'illuminerait d'un jour terrible, impitoyable, au point que les accidents les plus naturels de la peau ressortiraient à l'œil effrayé!

Voilà précisément ce qui est arrivé à la France. Ses défauts incontestables, que l'activité croissante, le choc des intérêts, des idées, expliquent suffisamment, ont grossi sous la main de ses puissants écrivains, et sont devenus des monstres. Et voilà que l'Europe tout à l'heure la voit comme un monstre elle-même.

Rien n'a mieux servi, dans le monde politique, *l'entente des honnêtes gens*. Toutes les aristocraties, anglaise, russe, allemande, n'ont besoin que de montrer une chose en témoignage contre la France : les tableaux qu'elle fait d'elle-même par la main de ses grands écrivains, la plupart amis du peuple et partisans du progrès. Le peuple qu'on peint ainsi, n'est-ce pas l'effroi du monde? Y a-t-il assez d'armées, de forteresses, pour le cerner, le surveiller, jusqu'à ce qu'un moment favorable se présente pour l'accabler?

Des romans classiques, immortels, révélant les tragédies domestiques des classes riches et aisées, ont établi solidement dans la pensée de l'Europe, qu'il n'y a plus de famille en France.

D'autres, d'un grand talent, d'une fantasmagorie terrible, ont donné pour la vie commune de nos villes, celle d'un point où la police concentre sous sa main les repris de justice et les forçats libérés.

Un peintre de genre, admirable par le génie du détail, s'amuse à peindre un horrible cabaret de campagne, une taverne de valetaille et de voleurs, et, sous cette ébauche hideuse, il écrit hardiment un mot qui est le nom de la plupart des habitants de la France,

L'Europe lit avidement, elle admire, elle reconnaît tel ou tel petit détail. D'un accident minime, dont elle sent la vérité, elle en conclut aisément la vérité du tout.

Nul peuple ne résisterait à une telle épreuve. Cette manie singulière de se dénigrer soi-même, d'étaler ses plaies, et comme d'aller chercher la honte, serait mortelle à la longue. Beaucoup, je

le sais, maudissent ainsi le présent, pour hâter un meilleur avenir ; ils exagèrent les maux, pour nous faire jouir plus vite de la félicité que leurs théories nous préparent<sup>1</sup>. Prenez garde, pourtant, prenez garde. Ce jeu-là est dangereux. L'Europe ne s'informe guère de toutes ces habiletés. Si nous nous disons méprisables, elle pourra bien nous croire. L'Italie avait encore une grande force au seizième siècle. Le pays de Michel-Ange et de Christophe Colomb ne manquait pas d'énergie. Mais lorsqu'elle se fut proclamée misérable, infâme, par la voix de Machiavel, le monde la prit au mot, et marcha dessus.

<sup>1</sup> Philosophes, socialistes, politiques, tous semblent d'accord aujourd'hui pour amoindrir dans l'esprit du peuple l'idée de la France. Grand danger ! Songez donc que ce peuple plus qu'aucun autre est, dans toute l'excellence et la force du terme, une *vraie société*. Isolez-le de son idée sociale, il redevient très-faible. La France de la Révolution, qui fut sa gloire, sa foi, tous les gouvernements lui disent, depuis cinquante ans, qu'elle fut un désordre, un non-sens, une pure négation. La Révolution, d'autre part, avait biffé l'ancienne France, dit au peuple que rien, dans son passé, ne méritait un souvenir. L'ancienne a disparu de sa mémoire, la nouvelle a pâli. Il n'a pas tenu aux politiques que le peuple ne devint table-rase, ne s'oubliait lui-même.

Comment ne serait-il pas faible dans ce moment ? Il s'ignore ; on

Nous ne sommes pas l'Italie, grâce à Dieu, et le jour où le monde s'entendrait pour venir voir de près la France, serait salué par nos soldats comme le plus beau de leurs jours.

Qu'il suffise aux nations de bien savoir que ce peuple n'est nullement conforme à ses prétendus portraits. Ce n'est pas que nos grands peintres aient été toujours infidèles ; mais ils ont peint généralement des détails exceptionnels, des accidents, tout au plus, dans chaque genre, la minorité, le second côté des choses. Les grandes faces leur paraissaient trop connues, triviales, vulgaires. Il leur fallait des effets, et ils les ont cherchés souvent dans ce qui s'écartait de la vie normale. Nés de l'agitation, de l'émeute, pour ainsi dire, ils ont eu la force orageuse, la passion, la touche

fait tout pour qu'il perde le sens de la belle unité qui fut sa vie ; on lui ôte son âme. Son âme fut le sens de la France, et comme fraternité d'hommes vivants, et comme société avec nos Français des vieux âges. Il les contient ces âges, il les porte, les sent obscurément qui se meuvent, et il ne peut les reconnaître ; on ne lui dit pas ce que c'est que cette grande voix basse qui souvent, comme un sourd retentissement d'orgue dans une cathédrale, se fait entendre en lui.

vraie parfois aussi bien que fine et forte ; — généralement, il leur a manqué le sens de la grande harmonie.

Les romantiques avaient cru que l'art était surtout dans le laid. Ceux-ci ont cru que les effets d'art les plus infallibles étaient dans le laid moral. L'amour errant leur a semblé plus poétique que la famille, et le vol que le travail, et le baigneur que l'atelier. S'ils étaient descendus eux-mêmes, par leurs souffrances personnelles, dans les profondes réalités de la vie de cette époque, ils auraient vu que la famille, le travail, la plus humble vie du peuple, ont d'eux-mêmes une poésie sainte. La sentir et la montrer, ce n'est point l'affaire du machiniste ; il n'y faut multiplier les accidents de théâtre. Seulement, il faut des yeux faits à cette douce lumière, des yeux pour voir dans l'obscur, dans le petit et dans l'humble, et le cœur aussi aide à voir dans ces recoins du foyer et ces ombres de Rembrandt.

Dès que nos grands écrivains ont regardé là, ils ont été admirables. Mais généralement, ils ont détourné les yeux vers le fantastique, le

violent, le bizarre, l'exceptionnel. Ils n'ont daigné avertir qu'ils peignaient l'exception. Les lecteurs, surtout étrangers, ont cru qu'ils peignaient la règle. Ils ont dit : « Ce peuple est tel. »

Et moi, qui en suis sorti, moi qui ai vécu avec lui, travaillé, souffert avec lui, qui plus qu'un autre ai acheté le droit de dire que je le connais, je viens poser contre tous la personnalité du peuple.

Cette personnalité, je ne l'ai point prise à la surface dans ses aspects pittoresques ou dramatiques ; je ne l'ai point vue du dehors, mais expérimentée au dedans. Et, dans cette expérience même, plus d'une chose intime du peuple, qu'il a en lui sans la comprendre, je l'ai comprise, pourquoi ? Parce que je pouvais la suivre dans ses origines historiques, la voir venir du fond du temps. Celui qui veut s'en tenir au présent, à l'actuel, ne comprendra pas l'actuel. Celui qui se contente de voir l'extérieur, de peindre la forme, ne saura pas même la voir : pour la voir avec justesse, pour la traduire fidèlement, il faut sa-

voir ce qu'elle couvre ; nulle peinture sans anatomie.

Ce n'est pas dans ce petit livre que je puis enseigner une telle science. Il me suffit de donner, en supprimant tout détail de méthode, d'érudition, de travail préparatoire, quelques observations essentielles dans l'état de nos mœurs, quelques résultats généraux.

Un mot seulement ici :

Le trait éminent, capital, qui m'a toujours frappé le plus, dans ma longue étude du peuple, c'est que, parmi les désordres de l'abandon, les vices de la misère, j'y trouvais une richesse de sentiment et une bonté de cœur, très-rares dans les classes riches. Tout le monde, au reste, a pu l'observer ; à l'époque du choléra, qui a adopté les enfants orphelins ? les pauvres.

La faculté du dévouement, la puissance du sacrifice, c'est, je l'avoue, ma mesure pour classer les hommes. Celui qui l'a au plus haut degré, est plus près de l'héroïsme. Les supériorités de l'esprit, qui résultent en partie de la culture, ne peuvent jamais entrer en balance avec cette faculté souveraine.

A ceci, on fait ordinairement une réponse : « Les gens du peuple sont généralement peu prévoyants ; ils suivent un instinct de bonté, l'aveugle élan d'un bon cœur , parce qu'ils ne devinent point tout ce qu'il en pourra coûter. » L'observation fût-elle juste, elle ne détruit nullement ce qu'on peut observer aussi du dévouement persévérant, du sacrifice infatigable dont les familles laborieuses donnent si souvent l'exemple, dévouement qui ne s'épuise même pas dans l'entière immolation d'une vie, mais se continue souvent de l'une à l'autre, pendant plusieurs générations.

J'aurais ici de belles histoires à raconter, et nombreuses. Je ne le puis. La tentation est pourtant forte pour moi, mon ami, de vous en dire une seule, celle de ma propre famille. Vous ne la savez pas encore ; nous causons plus souvent de matières philosophiques ou politiques, que de détails personnels. Je cède à cette tentation. C'est pour moi une rare occasion de reconnaître les sacrifices persévérants, héroïques, que ma famille m'a faits, et de remercier mes pa-

rents, gens modestes, dont quelques-uns ont enfoui dans l'obscurité des dons supérieurs, et n'ont voulu vivre qu'en moi.

Les deux familles dont je procède, l'une picarde et l'autre ardennaise, étaient originairement des familles de paysans qui mêlaient à la culture un peu d'industrie. Ces familles étant fort nombreuses (douze enfants, dix-neuf enfants), une grande partie des frères et des sœurs de mon père et de ma mère ne voulurent pas se marier pour faciliter l'éducation de quelques-uns des garçons que l'on mettait au collège. Premier sacrifice que je dois noter.

Dans ma famille maternelle particulièrement, les sœurs, toutes remarquables par l'économie, le sérieux, l'austérité, se faisaient les humbles servantes de messieurs leurs frères, et pour suffire à leurs dépenses elles s'enterraient au village. Plusieurs cependant, sans culture et dans cette solitude sur la lisière des bois, n'en avaient pas moins une très-fine fleur d'esprit. J'en ai entendu une, bien âgée, qui contait les anciennes his-

toires de la frontière aussi bien que Walter Scott. Ce qui leur était commun, c'était une extrême netteté d'esprit et de raisonnement. Il y avait force prêtres dans les cousins et parents, des prêtres de diverses sortes, mondains, fanatiques; mais ils ne dominaient point. Nos judicieuses et sévères demoiselles ne leur donnaient la moindre prise. Elles racontaient volontiers qu'un de nos grands-oncles (du nom de Michaud? ou Paillart?) avait été brûlé jadis pour avoir fait certain livre.

Le père de mon père qui était maître de musique à Laon, ramassa sa petite épargne, après la Terreur, et vint à Paris, où mon père était employé à l'imprimerie des assignats. Au lieu d'acheter de la terre, comme faisaient alors tant d'autres, il confia ce qu'il avait à la fortune de son père, son fils aîné, et mit le tout dans une imprimerie au hasard de la Révolution. Un frère, une sœur de mon père, ne se marièrent point, pour faciliter l'arrangement, mais mon père se maria; il épousa une de ces sérieuses demoiselles ardennaises dont je parlais tout à l'heure. Je

naquis en 1798, dans le chœur d'une église de religieuses, occupée alors par notre imprimerie; occupée, et non profanée; qu'est-ce que la Presse, au temps moderne, sinon l'arche sainte?

Cette imprimerie prospéra d'abord, alimentée par les débats de nos assemblées, par les nouvelles des armées, par l'ardente vie de ce temps. Vers 1800, elle fut frappée par la grande suppression des journaux. On ne permit à mon père qu'un journal ecclésiastique, et l'entreprise commencée avec beaucoup de dépenses, l'autorisation fut brusquement retirée, pour être donnée à un prêtre que Napoléon croyait sûr, et qui le trahit bientôt.

On sait comment ce grand homme fut puni par les prêtres même d'avoir cru le sacre de Rome meilleur que celui de la France. Il vit clair en 1810. Sur qui tomba son courroux?... sur la Presse; il la frappa de seize décrets en deux ans. Mon père, à demi ruiné par lui au profit des prêtres, le fut alors tout à fait, en expiation de leur faute.

Un matin, nous recevons la visite d'un Mon-

sieur, plus poli que ne l'étaient généralement les agents impériaux, lequel nous apprend que S. M. l'Empereur a réduit le nombre des imprimeurs à soixante; les plus gros sont conservés, *les petits sont supprimés*, mais avec une bonne indemnité (laquelle se réduisit à rien). Nous étions de ces petits : se résigner, mourir de faim, il n'y avait rien de plus à faire. Cependant, nous avions des dettes. L'Empereur ne nous donnait pas de sursis contre les juifs, comme il l'avait fait pour l'Alsace. Nous ne trouvâmes qu'un moyen; c'était d'imprimer pour nos créanciers quelques ouvrages qui appartenaient à mon père. Nous n'avions plus d'ouvriers, nous fîmes ce travail nous-mêmes. Mon père qui vaquait aux affaires du dehors, ne pouvait nous y aider. Ma mère, malade, se fit brocheuse, coupa, plia. Moi, enfant, je composai. Mon grand-père, très faible et vieux, se mit au dur ouvrage de la presse, et il imprima de ses mains tremblantes.

Ces livres que nous imprimions, et qui se vendaient assez bien, contrastaient singulièrement par leur futilité avec ces années tragiques d'im-

menses destructions. Ce n'était que petit esprit, petits jeux, amusements de société, charades, acrostiches. Il n'y avait là rien pour nourrir l'âme du jeune compositeur. Mais, justement, la sécheresse, le vide de ces tristes productions me laissaient d'autant plus libre. Jamais, je le crois, je n'ai tant voyagé d'imagination, que pendant que j'étais immobile à cette case. Plus mes romans personnels s'animaient dans mon esprit, plus ma main était rapide, plus la lettre se levait vite... J'ai compris dès lors que les travaux manuels qui n'exigent ni délicatesse extrême, ni grand emploi de la force, ne sont nullement des entraves pour l'imagination. J'ai connu plusieurs femmes distinguées qui disaient ne pouvoir bien penser, ni bien causer, qu'en faisant de la tapisserie.

J'avais douze ans, et ne savais rien encore, sauf quatre mots de latin, appris chez un vieux libraire, ex-magister de village, passionné pour la grammaire, homme de mœurs antiques, ardent révolutionnaire, qui n'en avait pas moins sauvé au péril de sa vie ces émigrés qu'il

détestait. Il m'a laissé en mourant, tout ce qu'il avait au monde, un manuscrit, une très-remarquable grammaire, incomplète, n'ayant pu y consacrer que trente ou quarante années.

Très-solitaire et très-libre, laissé tout à fait sur ma foi par l'indulgence excessive de mes parents, j'étais tout imaginaire. J'avais lu quelques volumes qui m'étaient tombés sous la main, une Mythologie, un Boileau, quelques pages de l'Imitation.

Dans les embarras extrêmes, incessants, de ma famille, ma mère étant malade, mon père si occupé au dehors, je n'avais reçu encore aucune idée religieuse... Et voilà que dans ces pages, j'aperçois tout à coup au bout de ce triste monde, la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance! La religion reçue ainsi, sans intermédiaire humain, fut très-forte en moi. Elle me resta comme chose mienne, chose libre, vivante, si bien mêlée à ma vie qu'elle s'alimenta de tout, se fortifiant sur la route d'une foule de choses tendres et saintes, dans l'art et dans la poésie, qu'à tort on lui croit étrangères.

Comment dire l'état de rêve où me jetèrent ces premières paroles de l'Imitation? je ne lisais pas, j'entendais... comme si cette voix douce et paternelle se fût adressée à moi-même... Je vois encore la grande chambre froide et démeublée, elle me parut vraiment éclairée d'une lueur mystérieuse... Je ne pus aller bien loin dans ce livre, ne comprenant pas le Christ, mais je sentis Dieu.

Ma plus forte impression d'enfance, après celle-là, c'est le Musée des monuments français, si malheureusement détruit. C'est là, et nulle autre part, que j'ai reçu d'abord la vive impression de l'histoire. Je remplissais ces tombeaux de mon imagination, je sentais ces morts à travers les marbres, et ce n'était pas sans quelque terreur que j'entrais sous les voûtes basses où dormaient Dagobert, Chilpéric et Frédégonde.

Le lieu de mon travail, notre atelier, n'était guère moins sombre. Pendant quelque temps, ce fut une cave, cave pour le boulevard où nous demeurions, rez-de-chaussée pour la rue basse. J'y avais pour compagnie, parfois mon grand-père,

quand il y venait, mais toujours, très-assidûment, une araignée laborieuse qui travaillait près de moi, et plus que moi, à coup-sûr.

Parmi des privations fort dures et bien au-delà de ce que supportent les ouvriers ordinaires, j'avais des compensations : la douceur de mes parents, leur foi dans mon avenir, inexplicable vraiment, quand on songe combien j'étais peu avancé. J'avais, sauf les nécessités du travail, une extrême indépendance, dont je n'abusai jamais. J'étais apprenti, mais sans contact avec des gens grossiers, dont la brutalité aurait peut-être brisé en moi cette fleur de liberté. Le matin, avant le travail, j'allais chez mon vieux grammairien, qui me donnait cinq ou six lignes de devoir. J'en ai retenu ceci, que la quantité du travail y fait bien moins qu'on ne croit; les enfants n'en prennent jamais qu'un peu tous les jours; c'est comme un vase dont l'entrée est étroite; versez peu, versez beaucoup, il n'y entrera jamais beaucoup à la fois.

Malgré mon incapacité musicale, qui désolait mon grand-père, j'étais très-sensible à l'harmo-

nie majestueuse et royale du latin; cette grandiose mélodie italique, me rendait comme un rayon du soleil méridional. J'étais né, comme une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris. Cette chaleur d'un autre climat opéra si bien sur moi, qu'avant de rien savoir de la quantité, du rythme savant des langues anciennes, j'avais cherché et trouvé dans mes thèmes des mélodies romano-rustiques, comme les *proses* du moyen âge. Un enfant, pour peu qu'il soit libre, suit précisément la route que suivent les peuples enfants.

Sauf lessouffrances de la pauvreté, très-grandes pour moi l'hiver, cette époque, mêlée de travail manuel, de latin et d'amitié (j'eus un instant un ami et j'en parle dans ce livre), est très-douce à mon souvenir. Riche d'enfance, d'imagination, d'amour peut-être déjà, je n'enviais rien à personne. Je l'ai dit : l'homme de lui-même ne saurait point l'envie, il faut qu'on la lui apprenne.

Pendant, tout s'assombrit. Ma mère devient plus malade, la France aussi (Moscou !... 1813!...) Nos ressources sont épuisées. Dans notre extrême

pénurie, un ami de mon père lui propose de me faire entrer à l'Imprimerie impériale. Grande tentation pour mes parents ! D'autres n'auraient pas hésité. Mais la foi avait toujours été grande dans notre famille : d'abord la foi dans mon père, à qui tous s'étaient immolés ; puis la foi en moi ; moi, je devais tout réparer, tout sauver...

Si mes parents, obéissant à la raison, m'avaient fait ouvrier, et s'étaient sauvés eux-mêmes, aurais-je été perdu, moi ? Non, je vois parmi les ouvriers des hommes de grand mérite, qui pour l'esprit valent bien les gens de lettres, et mieux pour le caractère... Mais enfin, quelles difficultés aurais-je rencontrées ! quelle lutte contre le manque de tous les moyens ! contre la fatalité du temps !... Mon père sans ressources, et ma mère malade, décidèrent que j'étudierais, quoi qu'il arrivât.

Notre situation pressait. Ne sachant ni vers, ni grec, j'entrai en troisième au collège de Charlemagne. Mon embarras, on le comprend, n'ayant nul maître pour m'aider. Ma mère, si ferme jusque-là, se désespéra et pleura. Mon père se mit

à faire des vers latins, lui qui n'en avait fait jamais.

Le meilleur encore pour moi, dans ce terrible passage de la solitude à la foule, de la nuit au jour, c'était sans contredit le professeur, M. Andrieu d'Albas, homme de cœur, homme de Dieu. Le pis, c'étaient les camarades. J'étais justement au milieu d'eux, comme un hibou en plein jour, tout effarouché. Ils me trouvaient ridicule, et je crois maintenant qu'ils avaient raison. J'attribuais alors leurs risées à ma mise, à ma pauvreté. Je commençai à m'apercevoir d'une chose : Que j'étais pauvre.

Je crus tous les riches mauvais, tous les hommes ; je n'en voyais guère qui ne fussent plus riches que moi. Je tombai dans une misanthropie rare chez les enfants. Dans le quartier le plus désert de Paris, le Marais, je cherchais les rues désertes... Toutefois dans cette antipathie excessive pour l'espèce humaine, il restait ceci de bon : Je n'avais aucune envie.

Mon charme le plus grand, qui me remettait le cœur, c'était le dimanche ou le jeudi, de lire

deux, trois fois de suite un chant de Virgile, un livre d'Horace. Peu à peu, je les retenais; du reste, je n'ai jamais pu apprendre une seule leçon par cœur.

Je me rappelle que dans ce malheur accompli, privations du présent, craintes de l'avenir, l'ennemi étant à deux pas (1814!), et mes ennemis à moi se moquant de moi tous les jours, un jour, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même : sans feu (la neige couvrait tout), ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblant finir pour moi, — j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien, — je frappai de ma main, crevée par le froid, sur ma table de chêne (que j'ai toujours conservée), et sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir.

Qu'est-ce que je craindrais maintenant, mon ami, dites-le-moi? moi, qui suis mort tant de fois, en moi-même, et dans l'histoire. — Et qu'est-ce que je désirerais?... Dieu m'a donné, par l'histoire, de participer à toute chose.

La vie n'a sur moi qu'une prise, celle que j'ai

ressentie le 12 février dernier, environ trente ans après. Je me retrouvais dans un jour semblable, également couvert de neige, en face de la même table. Une chose me monta au cœur : « Tu as chaud, les autres ont froid... cela n'est pas juste... Oh ! qui me soulagera de la dure inégalité ? » Alors, regardant celle de mes mains qui depuis 1813 a gardé la trace du froid, je me dis pour me consoler : « Si tu travaillais avec le peuple, tu ne travaillerais pas pour lui... Va donc, si tu donnes à la patrie son histoire, je t'absoudrai d'être heureux. »

Je reviens. Ma foi n'était pas absurde ; elle se fondait sur la volonté. Je croyais à l'avenir, parce que je le faisais moi-même. Mes études finirent bien et vite <sup>1</sup>. J'eus le bonheur, à la sortie, d'échapper aux deux influences qui perdaient les jeunes gens, celle de l'école doctrinaire, majestueuse et stérile, et la littérature industrielle,

<sup>1</sup> Je dus beaucoup aux encouragements de mes illustres professeurs, MM. Villemain et Leclerc. Je me rappellerai toujours que M. Villemain, après la lecture d'un devoir qui lui avait plu, descendit de sa chaire, et vint avec un mouvement de sensibilité charmante, s'asseoir sur mon banc d'élève, à côté de moi.

dont la librairie, à peine ressuscitée, accueillait alors facilement les plus malheureux essais.

Je ne voulus point vivre de ma plume. Je voulus un vrai métier ; je pris celui que mes études me facilitaient, l'enseignement. Je pensai dès lors, comme Rousseau, que la littérature doit être la chose réservée, le beau luxe de la vie, la fleur intérieure de l'âme. C'était un grand bonheur pour moi, lorsque dans la matinée, j'avais donné mes leçons, de rentrer dans mon faubourg, près du Père-Lachaise, et là paresseusement de lire tout le jour les poètes, Homère, Sophocle, Théocrite, parfois les historiens. Un de mes anciens camarades et de mes plus chers amis, M. Poret, faisait les mêmes lectures, dont nous conférions ensemble, dans nos longues promenades au bois de Vincennes.

Cette vie insoucieuse ne dura guère moins de dix ans, pendant lesquels je ne me doutais pas que je dusse écrire jamais. J'enseignais concurremment les langues, la philosophie et l'histoire. En 1821, le concours m'avait fait professeur dans un collège. En 1827, deux ouvrages

qui parurent en même temps, mon *Vico* et mon *Précis d'histoire moderne*, me firent professeur à l'École normale <sup>1</sup>.

L'enseignement me servit beaucoup. La terrible épreuve du collège avait changé mon caractère, m'avait comme serré et fermé, rendu timide et défiant. Marié jeune, et vivant dans une grande solitude, je désirais de moins en moins la société des hommes. Celle que je trouvais dans mes élèves, à l'École normale et ailleurs, rouvrit mon cœur, le dilata. Ces jeunes générations, aimables et confiantes, qui croyaient en moi, me réconcilièrent à l'humanité. J'étais touché, attristé souvent aussi, de les voir se succéder devant moi si rapidement. A peine m'attachais-je, que déjà ils s'éloignaient. Les voilà tous dispersés, et plusieurs (si jeunes!) sont morts. Peu m'ont oublié; pour moi, vivants ou morts, je ne les oublierai jamais.

Ils m'ont rendu, sans le savoir, un service

<sup>1</sup> Je l'ai quittée à regret en 1857, lorsque l'influence éclectique y fut dominante. En 1858, l'Institut et le Collège de France m'ayant également élu pour leur candidat, j'obtins la chaire que j'occupe.

immense. Si j'avais, comme historien, un mérite spécial qui me soutint à côté de mes illustres prédécesseurs, je le devrais à l'enseignement, qui pour moi fut l'amitié. Ces grands historiens ont été brillants, judicieux, profonds. Moi, j'ai aimé davantage.

J'ai souffert davantage aussi. Les épreuves de mon enfance me sont toujours présentes, j'ai gardé l'impression du travail, d'une vie âpre et laborieuse, je suis resté peuple.

Je le disais tout à l'heure, j'ai crû comme une herbe entre deux pavés, mais cette herbe a gardé sa sève, autant que celle des Alpes. Mon désert dans Paris même, ma libre étude et mon libre enseignement (toujours libre et partout le même), m'ont agrandi, sans me changer. Presque toujours, ceux qui montent, y perdent, parce qu'ils se transforment; ils deviennent mixtes, bâtards; ils perdent l'originalité de leur classe, sans gagner celle d'une autre. Le difficile n'est pas de monter, mais, en montant, de rester soi.

Souvent aujourd'hui l'on compare l'ascension du peuple, son progrès, à l'invasion des *Barba-*

res. Le mot me plaît, je l'accepte... *Barbares!* Oui, c'est-à-dire pleins d'une sève nouvelle, vivante et rajeunissante. *Barbares*, c'est-à-dire voyageurs en marche vers la Rome de l'avenir, allant lentement, sans doute, chaque génération avançant un peu, faisant halte dans la mort, mais d'autres n'en continuent pas moins.

Nous avons, nous autres Barbares, un avantage naturel; si les classes supérieures ont la culture, nous avons bien plus de chaleur vitale. Elles n'ont ni le travail fort, ni l'intensité, l'âpreté, la conscience dans le travail. Leurs élégants écrivains, vrais enfants gâtés du monde, semblent glisser sur les nues, ou bien fièrement excentriques, ils ne daignent regarder la terre; comment la féconderaient-ils? Elle demande, cette terre, à boire la sueur de l'homme, à s'empresdre de sa chaleur et de sa vertu vivante. Nos Barbares lui prodiguent tout cela, elle les aime. Eux, ils aiment infiniment, et trop, se donnant parfois au détail, avec la sainte gaucherie d'Albert Durer, ou le poli excessif de Jean-Jacques, qui ne cache pas assez l'art; par ce détail minu-

tieux ils compromettent l'ensemble. Il ne faut pas trop les blâmer; c'est l'excès de la volonté, la surabondance d'amour, parfois le luxe de sève; cette sève, mal dirigée, tourmentée, se fait tort à elle-même, elle veut tout donner à la fois, les feuilles, les fruits et les fleurs, elle courbe et tord les rameaux.

Ces défauts des grands travailleurs se trouvent souvent dans mes livres, qui n'ont pas leurs qualités. N'importe ! ceux qui arrivent ainsi, avec la sève du peuple, n'en apportent pas moins dans l'art un degré nouveau de vie et de rajeunissement, tout au moins un grand effort. Ils posent ordinairement le but plus haut, plus loin, que les autres, consultant peu leurs forces, mais plutôt leur cœur. Que ce soit là ma part dans l'avenir, d'avoir, non pas atteint, mais marqué le but de l'histoire, de l'avoir nommée d'un nom que personne n'avait dit. Thierry y voyait une *narration* et M. Guizot une *analyse*. Je l'ai nommée *résurrection*, et ce nom lui restera.

Qui serait plus sévère que moi, si je faisais la critique de mes livres ! le public m'a trop bien

traité. Celui que je donne aujourd'hui, croit-on que je ne voie pas combien il est imparfait?...  
« Pourquoi, alors, publiez-vous? Vous avez donc à cela un grand intérêt? »

Un intérêt?... Plusieurs, comme vous allez voir. D'abord, j'y perds plusieurs de mes amitiés. Puis, je sors d'une position tranquille, toute conforme à mes goûts. J'ajourne mon grand livre, le monument de ma vie.

« Pour entrer dans la vie publique apparemment? » — Jamais! Je me suis jugé! Je n'ai ni la santé, ni le talent, ni le maniement des hommes.

« Pourquoi donc alors...? » Si vous voulez le savoir absolument, je vous le dirai.

Je parle, parce que personne ne parlerait à ma place. Non qu'il y ait une foule d'hommes plus capables de le faire, mais tous sont aigris, tous haïssent. Moi, j'aimais encore... Peut-être aussi savais-je mieux les précédents de la France; je vivais de sa grande vie éternelle, et non de la situation. J'étais plus vivant de sympathies, plus

mort d'intérêts; j'arrivais aux questions avec le désintéressement des morts.

Je souffrais d'ailleurs bien plus qu'un autre du divorce déplorable que l'on tâche de produire entre les hommes, entre les classes, moi qui les ai tous en moi.

La situation de la France est si grave qu'il n'y avait pas moyen d'hésiter. Je ne m'exagère pas ce que peut un livre; mais il s'agit du devoir, et nullement du pouvoir.

Eh bien! je vois la France baisser d'heure en heure, s'abîmer comme une Atlantide. Pendant que nous sommes là, à nous quereller, ce pays enfonce.

Qui ne voit, d'Orient et d'Occident, une ombre de mort peser sur l'Europe, et que chaque jour, il y a moins de soleil, et que l'Italie a péri, et que l'Irlande a péri, et que la Pologne a péri.... Et que l'Allemagne veut périr!... O Allemagne, Allemagne!...

Si la France mourait de mort naturelle, si les temps étaient venus, je me résignerais peut-être, je ferais comme le voyageur sur un vaisseau

qui va sombrer, je m'envelopperais la tête, et me remettrais à Dieu.... Mais la situation n'est pas du tout celle-là, et c'est là ce qui m'indigne ; notre ruine est absurde, ridicule, elle ne vient que de nous. Qui a une littérature, qui domine encore la pensée européenne? Nous, tout affaiblis que nous sommes. Qui a une armée? Nous seuls.

L'Angleterre et la Russie, deux géants faibles et bouffis, font illusion à l'Europe. Grands empires, et faibles peuples!... Que la France soit une, un instant ; elle est forte comme le monde.

La première chose, c'est qu'avant la crise<sup>1</sup>, nous nous reconnaissons bien, et que nous n'ayons pas, comme en 1792, comme en 1815, à changer de front, de manœuvre et de système, en présence de l'ennemi.

La seconde chose, c'est que nous nous fions à la France, et point du tout à l'Europe.

<sup>1</sup> Je n'ai jamais vu dans l'histoire une paix de trente années.—Les banquiers qui p'ont prévu aucune révolution (pas même celle de Juillet que plusieurs d'entre eux travaillaient), répondent que rien ne bougera en Europe. La première raison, qu'ils en donnent, c'est que *la paix profite au monde*. Au monde, oui, et peu à nous ; les autres courent et nous marchons ; nous serons dans peu à la queue. Deuxiè-

Ici, chacun va chercher ses amis ailleurs<sup>1</sup>, le politique à Londres, le philosophe à Berlin; le communiste dit : Nos frères les Chartistes. — Le paysan seul a gardé la tradition du salut; un Prussien pour lui est un Prussien, un Anglais est un Anglais. — Son bon sens a eu raison, contre vous tous, humanitaires! La Prusse, votre amie, et l'Angleterre, votre amie, ont bu l'autre jour à la France la santé de Waterloo.

Enfants, enfants, je vous le dis : Montez sur une montagne, pourvu qu'elle soit assez haute; regardez aux quatre vents, vous ne verrez qu'ennemis.

Tâchez donc de vous entendre. La paix perpétuelle que quelques-uns vous promettent (pen-

mement, disent-ils, *la guerre ne peut commencer qu'avec un emprunt, et nous ne l'accorderons pas.* Mais, si on la commence avec un trésor, comme la Russie en fait un, si la guerre nourrit la guerre, comme au temps de Napoléon, etc., etc.

<sup>1</sup> Prenez un Allemand, un Anglais au hasard, le plus libéral, parlez-lui de liberté, il répondra liberté. Et puis tâchez un peu de voir comment ils l'entendent. Vous vous apercevrez alors que ce mot a autant de sens qu'il y a de nations, que le démocrate allemand, anglais, sont aristocrates au cœur, que la barrière des nationalités que vous croyez effacée, reste presque entière. Tous ces gens que vous croyez si près, sont à cinq cents lieues de vous.

dant que les arsenaux fument!... voyez cette noire fumée sur Cronstadt et sur Portsmouth), essayons, cette paix, de la commencer entre nous. Nous sommes divisés, sans doute, mais l'Europe nous croit plus divisés que nous ne sommes. Voilà ce qui l'enhardit. Ce que nous avons de dur à nous dire, disons-le, versons notre cœur, ne cachons rien des maux, et cherchons bien les remèdes.

Un peuple ! une patrie ! une France !... Ne devenons jamais deux nations, je vous prie.

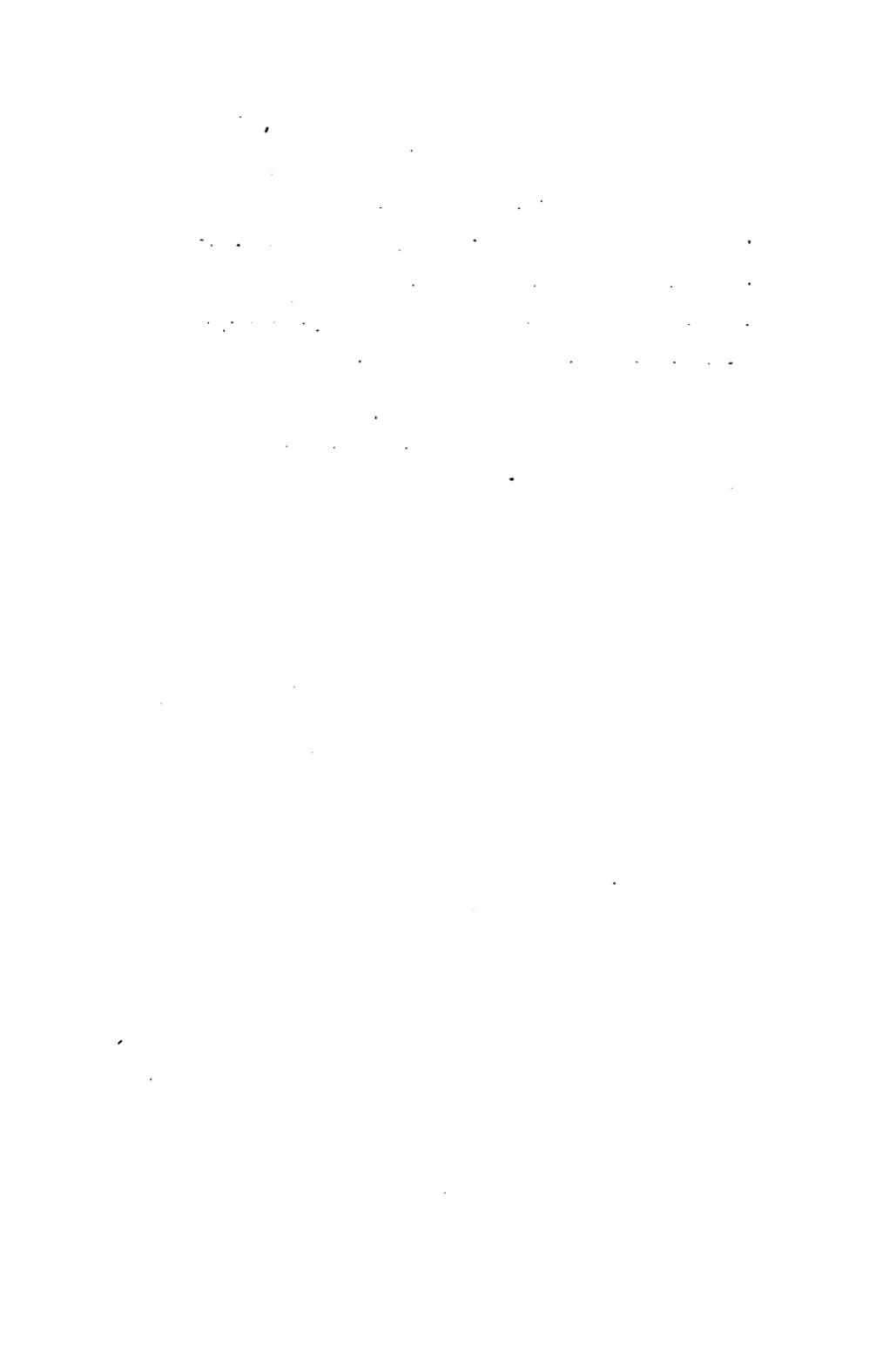
Sans l'unité, nous périssons. Comment ne le sentez-vous pas ?

Français, de toute condition, de toute classe, et de tout parti, retenez bien une chose, vous n'avez sur cette terre qu'un ami sûr, c'est la France. Vous aurez toujours, par-devant la coalition, toujours subsistante, des aristocraties, un crime, d'avoir, il y a cinquante ans, voulu délivrer le monde. Ils ne l'ont pas pardonné, et ne le pardonneront pas. Vous êtes toujours leur danger. Vous pouvez vous distinguer entre vous par différents noms de partis. Mais, vous êtes,

comme Français, condamnés d'ensemble. Par-devant l'Europe, la France, sachez-le, n'aura jamais qu'un seul nom, inexpiable, qui est son vrai nom éternel : La Révolution !

24 janvier 1846.





**PREMIÈRE PARTIE.**



# PREMIÈRE PARTIE.

## DU SERVAGE ET DE LA HAINE.

---

### CHAPITRE I.

Servitudes du paysan.]

Si nous voulons connaître la pensée intime, la passion du paysan de France, cela est fort aisé. Promenons-nous le dimanche dans la campagne, suivons-le. Le voilà qui s'en va là-bas devant nous. Il est deux heures ; sa femme est à vêpres ; il est endimanché ; je répons qu'il va voir sa maîtresse.

Quelle maîtresse ? sa terre.

Je ne dis pas qu'il y aille tout droit. Non, il est libre ce jour-là, il est maître d'y aller ou de n'y

pas aller. N'y va-t-il pas assez tous les jours de la semaine?... Aussi, il se détourne, il va ailleurs, il a affaire ailleurs... Et pourtant, il y va.

Il est vrai qu'il passait bien près ; c'était une occasion, Il la regarde, mais apparemment il n'y entrera pas ; qu'y ferait-il?... Et pourtant il y entre.

Du moins, il est probable qu'il n'y travaillera pas ; il est endimanché ; il a blouse et chemise blanches. — Rien n'empêche cependant d'ôter quelque mauvaise herbe, de rejeter cette pierre. Il y a bien encore cette souche qui gêne, mais il n'a pas sa pioche, ce sera pour demain.

Alors, il croise ses bras et s'arrête, regarde, sérieux, soucieux. Il regarde longtemps, très-longtemps, et semble s'oublier. A la fin, s'il se croit observé, s'il aperçoit un passant, il s'éloigne à pas lents. A trente pas encore, il s'arrête, se retourne, et jette sur sa terre un dernier regard, regard profond et sombre ; mais pour qui sait bien voir, il est tout passionné, ce regard, tout de cœur, plein de dévotion.

Si ce n'est là l'amour, à quel signe donc le reconnaîtrez-vous en ce monde ? C'est lui, n'en riez point... La terre le veut ainsi, pour produire ; autrement, elle ne donnerait rien, cette pauvre

terre de France, sans bestiaux presque et sans engrais. Elle rapporte parce qu'elle est aimée.

La terre de France appartient à quinze ou vingt millions de paysans qui la cultivent; la terre d'Angleterre a une aristocratie de trente-deux mille personnes qui la font cultiver <sup>1</sup>.

Les Anglais n'ayant pas les mêmes racines dans le sol, émigrent où il y a profit. Il disent *le pays*; nous disons *la patrie* <sup>2</sup>. Chez nous, l'homme et la terre se tiennent, et ils ne se quitteront pas; il y a entre eux légitime mariage, à la vie, à la mort. Le Français a épousé la France.

La France est une terre d'équité. Elle a généralement, en cas douteux, adjugé la terre à celui qui travaillait la terre <sup>3</sup>. L'Angleterre au contraire a

<sup>1</sup> Et sur ces trente-deux mille, douze mille sont des corporations de main-morte.—Si l'on oppose à ceci qu'en Angleterre, près de trois millions de personnes participent à la propriété foncière, c'est que ce mot, outre les terres, désigne les maisons, et les petits terrains, cours, jardins d'agrément, qui sont joints aux maisons, surtout dans les localités industrielles.

<sup>2</sup> Nos Anglais de France disent *le pays* pour éviter de dire *la patrie*. V. une page spirituelle et chaleureuse de M. Génin, Des variations du langage français, p. 417.

<sup>3</sup> C'est un des caractères spiritualistes de notre Révolution, l'homme et le travail de l'homme lui ont paru d'un prix inestimable et qu'on ne pouvait mettre en balance avec celui du fonds; l'homme a emporté la terre. Et en Angleterre, la terre a emporté l'homme. Dans

prononcé pour le seigneur, chassé le paysan ; elle n'est plus cultivée que par des ouvriers.

Grave différence morale ! Que la propriété soit grande ou soit petite, elle relève le cœur. Tel qui ne se serait point respecté pour lui-même, se respecte et s'estime pour sa propriété. Ce sentiment ajoute au juste orgueil que donne à ce peuple son incomparable tradition militaire. Prenez au hasard dans cette foule un petit journalier qui possède un vingtième d'arpent, vous n'y trouverez point les sentiments du journalier, du mercenaire ; c'est un propriétaire, un soldat (il l'a été, et le serait demain) ; son père fut de *la grande armée*.

La petite propriété n'est pas nouvelle en France. On se figure à tort qu'elle a été constituée dernièrement, dans une seule crise, qu'elle est un accident de la Révolution. Erreur. La Révolution

les pays même qui ne sont nullement féodaux, mais organisés sur le principe du clan celtique, les légistes anglais ont appliqué la loi féodale dans la plus extrême rigueur, décidant que le seigneur n'était pas seulement suzerain, mais propriétaire. Ainsi M<sup>me</sup> la duchesse de Sutherland s'est fait adjuger un comté d'Écosse plus grand que le département du Haut-Rhin, et en a chassé (de 1811 à 1820) trois mille familles, qui l'occupaient depuis qu'il y a une Écosse. La duchesse leur a fait donner une indemnité légère que beaucoup n'ont pas acceptée. Lire le récit de cette belle opération, que nous devons à l'agent de la duchesse : James Loch, *Compte rendu des bonifications faites aux domaines du marquis de Stafford*, in-8°, 1820. M. de Sismondi en donne l'analyse dans ses *Études d'économie politique*, 1837.

trouva ce mouvement très-avancé, et elle-même en sortait. En 1785, un excellent observateur, Arthur Young, s'étonne et s'effraie de voir ici la terre *tellement divisée*. En 1738, l'abbé de Saint-Pierre remarque qu'en France « *les journaliers ont presque tous un jardin ou quelque morceau de vigne ou de terre*<sup>1</sup> » En 1697, Boisguillebert déplore la nécessité où les petits propriétaires se sont trouvés sous Louis XIV de vendre une grande partie des biens acquis aux seizième et dix-septième siècles.

Cette grande histoire, si peu connue, offre ce caractère singulier : aux temps les plus mauvais, aux moments de pauvreté universelle, où le riche même est pauvre et vend par force, alors le pauvre se trouve en état d'acheter ; nul acquéreur ne se présentant, le paysan en guenilles arrive avec sa pièce d'or, et il acquiert un bout de terre.

Mystère étrange ; il faut que cet homme ait un trésor caché... Et il en a un, en effet : le travail persistant, la sobriété et le jeûne. Dieu semble avoir donné pour patrimoine à cette indestructible race le don de travailler, de combattre, au besoin, sans

<sup>1</sup> Saint-Pierre, t. X, p. 251 (Rotterdam). L'autorité de cet auteur peu grave est grave ici, parce qu'il écrivait sur les renseignements qu'il avait demandés à plusieurs intendants.

manger, de vivre d'espérance, de gaité courageuse.

Ces moments de désastre où le paysan a pu acquérir la terre à bon marché, ont toujours été suivis d'un élan subit de fécondité qu'on ne s'expliquait pas. Vers 1500, par exemple, quand la France épuisée par Louis XI semble achever sa ruine en Italie, la noblesse qui part est obligée de vendre; la terre, passant à de nouvelles mains, refléurit tout à coup; on travaille, on bâtit. Ce beau moment (dans le style de l'histoire monarchique) s'est appelé *le bon Louis XII*.

Il dure peu malheureusement. La terre est à peine remise en bon état, le fisc fond dessus; les guerres de religion arrivent qui semblent raser tout jusqu'au sol<sup>1</sup>, misères horribles, famines atroces où les mères mangeaient leurs enfants!... Qui croirait que le pays se relève de là?... Eh bien, la guerre finit à peine, de ce champ ravagé, de cette chaumière encore noire et brûlée, sort l'épargne du paysan. Il achète; en dix ans, la France a changé de face; en vingt ou trente, tous les biens ont doublé, triplé de valeur. Ce moment, encore baptisé d'un nom royal, s'appelle *le bon Henri IV* et le grand Richelieu.

<sup>1</sup> Voir Froumentau : *Secret des finances de France (1581)*, Preuves, surtout p. 597-8.

Beau mouvement! quel cœur d'homme n'y prendrait part! Et pourquoi donc faut-il qu'il s'arrête toujours, et que tant d'efforts, à peine récompensés, soient presque perdus! Ces mots *le pauvre épargne, le paysan achète*, ces simples mots qu'on dit si vite, sait-on bien tout ce qu'ils contiennent de travaux et de sacrifices, de mortelles privations? La sueur vient au front, quand on observe dans le détail les accidents divers, les succès et les chutes de cette lutte obstinée, quand on voit l'invincible effort dont cet homme misérable a saisi, lâché, repris la terre de France... Comme le pauvre naufragé qui touche le rivage, s'y attache, mais toujours le flot l'emporte en mer; il s'y reprend encore, et s'y déchire, et il n'en serre pas moins le roc de ses mains sanglantes.

Le mouvement, je suis obligé de le dire, se ralentit, ou s'arrêta, vers 1650. Les nobles qui avaient vendu, trouvèrent moyen de racheter à vil prix. Au moment où nos ministres italiens, un Mazarin, un Emeri, doublaient les taxes, les nobles qui remplissaient la cour, obtinrent aisément d'être exemptés, de sorte que le fardeau doublé tomba d'aplomb sur les épaules des faibles et des pauvres qui furent bien obligés de vendre ou don-

ner cette terre à peine acquise, et de redevenir des mercenaires, fermiers, métayers, journaliers. Par quels incroyables efforts purent-ils, à travers les guerres et les banqueroutes du grand roi, du régent, garder ou reprendre les terres que nous avons vues plus haut se trouver dans leurs mains au dix-huitième siècle, c'est ce qu'on ne peut s'expliquer.

Je prie et je supplie ceux qui nous font des lois ou les appliquent, de lire le détail de la funeste réaction de Mazarin et de Louis XIV dans les pages pleines d'indignation et de douleur où l'a consignée un grand citoyen, Pesant de Boisguillebert <sup>1</sup>. Puisse cette histoire les avertir, dans un moment où diverses influences travaillent à l'envi pour arrêter l'œuvre capitale de la France : l'acquisition de la terre par le travailleur.

Nos magistrats spécialement ont besoin de s'éclairer là-dessus, d'armer leur conscience ;

<sup>1</sup> Grand citoyen, éloquent écrivain, esprit positif, qu'il ne faut pas confondre avec les utopistes de l'époque. On lui a attribué à tort l'idée de la *dîme royale*. — Quoi de plus hardi que le commencement de son *Factum*, et en même temps, quoi de plus douloureux? c'est le profond soupir de l'agonie de la France. Boisguillebert le publia en mars 1707, lorsque Vauban venait d'être condamné en février pour un livre bien moins hardi. Comment cet homme héroïque n'a-t-il pas encore une statue à Rouen, qui le reçut en triomphe au retour de son exil?... (Réimprimé récemment dans la Collection des économistes.)

la ruse les assiège. Les grands propriétaires, tirés de leur apathie naturelle par les gens de loi, se sont jetés dernièrement dans mille procès injustes. Il s'est créé contre les communes, contre les petits propriétaires, une spécialité d'avocats antiquaires qui travaillent tous ensemble à fausser l'histoire pour tromper la justice. Ils savent que rarement les juges auront le temps d'examiner ces œuvres de mensonge. Ils savent que ceux qu'ils attaquent n'ont presque jamais de titres en règle. Les communes surtout les ont mal conservés, ou n'en ont jamais eu ; pourquoi ? justement parce que leur droit est souvent très-antique, et d'une époque où l'on se fiait à la tradition.

Dans tous les pays de frontière spécialement <sup>1</sup>, les droits des pauvres gens sont d'autant plus sacrés que personne sans eux n'aurait habité des marches si dangereuses ; la terre eût été déserte, il n'y eût eu ni peuple ni culture. Et voilà qu'aujourd'hui, à une époque de paix et de sécurité, vous venez disputer la terre à ceux sans lesquels

<sup>1</sup> Ajoutez qu'au moyen âge, dans la division de tant de provinces, de seigneuries, de fiefs, qui forment comme aujant d'États, *la frontière est partout*. Dans des temps même plus récents, la frontière anglaise était au centre de la France, en Poitou jusqu'au treizième siècle, en Limousin jusqu'au quatorzième siècle, etc.

la terre n'existait pas! Vous demandez leurs titres; ils sont enfouis; ce sont les os de leurs aïeux qui ont gardé votre frontière, et qui en occupent encore la ligne sacrée.

Il est plus d'un pays en France où le cultivateur a sur la terre un droit qui certes est le premier de tous, celui de l'avoir faite. Je parle sans figure. Voyez ces rocs brûlés, ces arides sommets du midi; là, je vous prie, où serait la terre sans l'homme? La propriété y est toute dans le propriétaire. Elle est dans le bras infatigable qui brise le caillou tout le jour, et mêle cette poussière d'un peu d'humus. Elle est dans la forte échine du vigneron qui du bas de la côte remonte toujours son champ qui s'écoule toujours. Elle est dans la docilité, dans l'ardeur patiente de la femme et de l'enfant qui tirent à la charrue avec un âne... Chose pénible à voir... Et la nature y compâtit elle-même. Entre le roc et le roc, s'accroche la petite vigne. Le châtaignier, sans terre, se tient en serrant le pur caillou de ses racines, sobre et courageux végétal; il semble vivre de l'air, et comme son maître, produire tout en jeûnant <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Je sentis tout cela, lors qu'au mois de mai 1814, allant de Nîmes au Puy, je traversais l'Ardèche; cette contrée si âpre où l'homme a créé tout. La nature l'avait faite affreuse; grâce à lui, là voilà charmante; charmante en mal, et même alors toujours un peu sèvere, mais d'un

Oui, l'homme fait la terre; on peut le dire, même des pays moins pauvres. Ne l'oublions jamais, si nous voulons comprendre combien il l'aime et de quelle passion. Songeons que, des siècles durant, les générations ont mis là la sueur des vivants, les os des morts, leur épargne, leur nourriture... Cette terre, où l'homme a si longtemps déposé le meilleur de l'homme, son suc et sa substance, son effort, sa vertu, il sent bien que c'est une terre humaine, et il l'aime comme une personne.

Il l'aime; pour l'acquiescer, il consent à tout, même à ne plus la voir; il émigre, il s'éloigne, s'il le faut, soutenu de cette pensée et de ce souvenir. A quoi supposez-vous que rêve, à votre porte,

charme moral d'autant plus touchant. Là, on ne dira pas que le seigneur a donné la terre au vilain; il n'y avait pas de terre. Aussi, combien mon cœur était blessé de voir encore, sur les hauteurs, ces affreux donjons noirs qui ont levé tribut si longtemps sur un peuple si pauvre, si méritant, qui ne doit rien qu'à lui. Mes monuments à moi, ceux qui me reposaient les yeux, c'étaient dans la vallée les humbles maisons de pierre sèche, de cailloux entassés, où vit le paysan. Ces maisons sont fort sérieuses, tristes même avec leur petit jardin mal arrosé, indigent et maigret; mais les arcades qui les portent, l'escalier à grandes marches, le perron spacieux sous les arcades, leur donnent beaucoup de style. Justement, c'était la grande récolte; à ce beau moment de l'année, on travaillait la soie, le pauvre pays semblait riche; chaque maison, sous la sombre arcade, montrait une jeune dévideuse, qui, tout en piétinant sur la pédale du dévidoir, souriait de ses jolies dents blanches et filait de l'or.

assis sur une borne, le commissionnaire savoyard? il rêve au petit champ de seigle, au maigre pâturage qu'au retour il achètera dans sa montagne. Il faut dix ans ! n'importe <sup>1</sup>... L'Alsacien, pour avoir de la terre dans sept ans, vend sa vie, va mourir en Afrique <sup>2</sup>. Pour avoir quelques pieds de vigne, la femme de Bourgogne ôte son sein de la bouche de son enfant, met à la place un enfant étranger, sèvre le sien, trop jeune : « Tu vivras, dit le père, ou tu mourras, mon fils ; mais si tu vis, tu auras de la terre ! »

N'est-ce pas là une chose bien dure à dire, et presque impie?... Songeons-y bien avant de décider. « Tu auras de la terre, » cela veut dire : « Tu ne seras point un mercenaire qu'on prend et qu'on renvoie demain ; tu ne seras point serf pour ta nourriture quotidienne, tu seras libre !... » Libre ! grande parole, qui contient en effet toute dignité humaine ; nulle vertu sans la liberté.

Les poètes ont parlé souvent des attractions de l'eau, de ces dangereuses fascinations qui attiraient le pêcheur imprudent. Plus dangereuse, s'il se peut, est l'attraction de la terre. Grande ou petite,

<sup>1</sup> Léon Faucher, *La colonie des Savoyards à Paris*, *Revue des Deux-Mondes*, nov. 1854, IV, 545.

<sup>2</sup> Voir plus bas, p. 70, note.

elle a cela d'étrange, et qui attire, qu'elle est toujours incomplète; elle demande toujours *qu'on l'arrondisse*. Il y manque très-peu, ce quartier seulement, ou moins encore, ce coin... Voilà la tentation : s'arrondir, acheter, emprunter. « Amasse si tu peux, n'emprunte pas, dit la raison. » Mais cela est trop long, la passion dit : « Emprunte ! »

— Le propriétaire, homme timide, ne se soucie pas de prêter; quoique le paysan lui montre une terre bien nette et qui jusque là ne doit rien, il a peur que du sol ne surgissent ( car nos lois sont telles ) une femme, un pupille, dont les droits supérieurs emportent toute la valeur du gage. Donc, il n'ose prêter. — Qui prêtera ? l'usurier du lieu, ou l'homme de loi qui a tous les papiers du paysan, qui connaît ses affaires mieux que lui, qui sait ne rien risquer, et qui voudra bien, d'amitié, lui prêter ? non, lui faire prêter, à sept, à huit, à dix !

Prendra-t-il cet argent funeste ? Rarement sa femme en est d'avis. Son grand-père, s'il le consultait, ne le lui conseillera pas. Ses aïeux, nos vieux paysans de France, à coup sûr, ne l'auraient pas fait. Race humble et patiente, ils ne comptaient jamais que sur leur épargne personnelle, sur un sou qu'ils ôtaient à leur nourriture, sur la petite pièce que parfois ils sauvaient, au retour

du marché, et qui la même nuit, allait (comme on en trouve encore) dormir avec ses sœurs au fond d'un pot, enterré dans la cave.

Celui d'aujourd'hui n'est plus cet homme-là ; il a le cœur plus haut, il a été soldat. Les grandes choses qu'il a faites en ce siècle l'ont habitué à croire sans difficulté l'impossible. Cette acquisition de terre, pour lui, c'est un combat ; il y va comme à la charge, il ne reculera pas. C'est sa bataille d'Austerlitz ; il la gagnera, il y aura du mal, il le sait, il en a vu bien d'autres *sous l'Ancien*.

S'il a combattu d'un grand cœur, quand il n'y avait à gagner que des balles, croyez-vous qu'il y aille mollement ici, dans ce combat contre la terre ? Suivez-le avant jour, vous trouverez votre homme au travail, lui, les siens, sa femme qui vient d'accoucher, qui se traîne sur la terre humide. A midi, lorsque les rocs se fendent, lorsque le planteur fait reposer son nègre, le nègre volontaire ne se repose pas... Voyez sa nourriture, et comparez-la à celle de l'ouvrier ; celui-ci a mieux tous les jours que le paysan le dimanche.

Cet homme héroïque a cru, par la grandeur de sa volonté, pouvoir tout, jusqu'à supprimer le temps. Mais ici ce n'est pas comme en guerre ; le temps ne se supprime pas ; il pèse, la lutte du

et se prolonge entre l'usure que le temps accumule, et la force de l'homme qui baisse. La terre lui rapporte deux, l'usure demande huit, c'est-à-dire que l'usure combat contre lui comme quatre hommes contre un. Chaque année d'intérêt enlève quatre années de travail.

Étonnez-vous maintenant si ce Français, ce rieur, ce chanteur d'autrefois, ne rit plus aujourd'hui ! Étonnez-vous, si, le rencontrant sur cette terre qui le dévore, vous le trouvez si sombre... Vous passez, vous le saluez cordialement ; il ne veut pas vous voir, il enfonce son chapeau. Ne lui demandez pas le chemin ; il pourrait bien, s'il vous répond, vous faire tourner le dos au lieu où vous allez.

Ainsi le paysan s'isole, s'aigrit de plus en plus. Il a le cœur trop serré pour l'ouvrir à aucun sentiment de bienveillance. Il hait le riche, il hait son voisin, et le monde. Seul, dans cette misérable propriété, comme dans une île déserte, il devient un sauvage. Son insociabilité, née du sentiment de sa misère, la rend irrémédiable ; elle l'empêche de s'entendre avec ceux qui devraient être ses aides et amis naturels <sup>1</sup>, les autres paysans ; il mourrait plutôt que de faire un pas vers eux. D'autre

<sup>1</sup> Je parlerai plus loin de l'association. Quant aux avantages et in-

part, l'habitant des villes n'a garde d'approcher de cet homme farouche; il en a presque peur : « Le paysan est méchant, haineux, il est capable de tout... Il n'y a pas de sûreté à être son voisin. » Ainsi, de plus en plus les gens aisés s'éloignent, ils passent quelque temps à la campagne, mais ils n'y habitent pas d'une manière fixe; leur domicile est à la ville. Ils laissent le champ libre au banquier de village, à l'homme de loi, confesseur occulte de tous et qui gagne sur tous. « Je ne veux plus avoir affaire à ces gens-là, dit le propriétaire; le notaire arrangera tout, je m'en rapporte à lui; il comptera avec moi, et donnera, divisera, comme il voudra, le fermage. » Le notaire, dans plusieurs endroits, devient ainsi le seul fermier, l'unique intermédiaire entre le propriétaire riche et le laboureur. Grand malheur pour le paysan. Pour échapper au servage du propriétaire qui, généralement savait attendre, et se laissait payer très-longtemps de paroles, il a pris pour maître l'homme de loi, l'homme d'argent, qui ne connaît que l'échéance.

La malveillance du propriétaire ne manque guère d'être justifiée près de lui par les pieux per-

convénients économiques de la petite propriété, qui sont étrangers à mon sujet, V. Gasparin, Passy, Dureau Delamalle, etc.

sonnages que reçoit sa femme. Le matérialisme du paysan est le texte ordinaire de leurs lamentations : « Age impie, disent-ils, race matérielle ! ces gens-là n'aiment que la terre ! c'est toute leur religion ! ils n'adorent que le fumier de leur champ !... » Malheureux pharisiens, si cette terre n'était que de la terre, ils ne l'achèteraient pas à ces prix insensés, elle n'entraînerait pas pour eux ces égarements, ces illusions. Vous, hommes de l'esprit et point matériels, on ne vous y prendrait pas ; vous calculez, à un franc près, ce que ce champ donne en blé ou en vin. Et lui, le paysan, il y ajoute un prix infini d'imagination ; c'est lui qui donne ici trop à l'esprit, lui qui est le poète... Dans cette terre sale, infime, obscure, il voit distinctement reluire l'or de la liberté. La liberté, pour qui connaît les vices obligés de l'esclave, c'est *la vertu possible*. Une famille qui, de mercenaire devient propriétaire, se respecte, s'élève dans son estime, et la voilà changée ; elle récolte de sa terre une moisson de vertus. La sobriété du père, l'économie de la mère, le travail courageux du fils, la chasteté de la fille, tous ces fruits de la liberté, sont-ce là, je vous prie, des biens matériels, sont-ce des trésors qu'on peut payer trop cher<sup>1</sup> ?

<sup>1</sup> Le paysan n'est pas quitte. Voici venir, après le prêtre, l'artiste

Hommes du passé, qui vous dites les hommes de la foi, si vous l'êtes vraiment, reconnaissez que ce fut une foi celle qui, de nos jours, par le bras de ce peuple, défendit la liberté du monde contre le monde même. Ne parlez pas toujours, je vous prie, de chevalerie. Ce fut une chevalerie, et la plus fière, celle de nos paysans-soldats... On dit que la Révolution a supprimé la noblesse; mais c'est tout le contraire, elle a fait trente-quatre millions de nobles... Un émigré opposait la gloire de ses ancêtres; un paysan, qui avait gagné des batailles, répondit : « Je suis un ancêtre ! »

Ce peuple est noble, après ces grandes choses; l'Europe est restée roturière. Mais cette noblesse, il faut que nous la défendions sérieusement : elle est en péril. Le paysan, devenant le serf de l'usurier, ne serait pas misérable seulement, il baisserait de cœur. Un triste débiteur, inquiet, tremblant, qui a peur de rencontrer son créancier et qui se cache, croyez-vous que cet homme-là garde beaucoup de

pour le calomnier, l'artiste néo-catholique, cette race impuissante de pleureurs du moyen âge, qui ne sait autre chose que pleurer et copier... Pleurer les pierres, car pour les hommes, qu'ils meurent de faim, s'ils veulent. Comme si le mérite de ces pierres n'était pas de rappeler l'homme et d'en porter l'empreinte. Le paysan, pour ce monde-là, n'est qu'un démolisseur. Tout vieux mur qu'il abat, toute pierre qu'a remuée la charrue, était une incomparable ruine.

courage? Que serait-ce d'une race élevée ainsi, sous la terreur des juifs, et dont les émotions seraient celles de la contrainte, de la saisie, de l'expropriation.

Il faut que les lois changent; il faut que le droit subisse cette haute nécessité politique et morale.

Si vous étiez des Allemands, des Italiens, je vous dirais : « Consultez les légistes : vous n'avez rien à observer que les règles de l'équité civile. » — Mais, vous êtes la France; vous n'êtes pas une nation seulement, vous êtes un principe, un grand principe politique. Il faut le défendre à tout prix. Comme principe, il vous faut vivre. Vivez pour le salut du monde!

Au second rang par l'industrie, vous êtes au premier dans l'Europe par cette vaste et profonde légion de paysans propriétaires soldats, la plus forte base qu'aucune nation ait eue depuis l'empire romain. C'est par là que la France est formidable au monde, et secourable aussi; c'est là ce qu'il regarde avec crainte et espoir. Qu'est-ce en effet? l'armée de l'avenir, au jour où viendront les Barbares.

Une chose rassure nos ennemis; c'est que cette grande France muette qui est dessous, est depuis longtemps dominée par une petite France, bruyante

et remuante. Nul gouvernement, depuis la Révolution, ne s'est préoccupé de l'intérêt agricole. L'industrie, sœur cadette de l'agriculture, a fait oublier son aînée. La Restauration favorisa la propriété, mais la grande propriété. Napoléon même, si cher au paysan et qui le comprit bien, commença par supprimer l'impôt du revenu qui atteignait le capitaliste et soulageait la terre ; il effaça les lois hypothécaires que la Révolution avait faites pour rapprocher l'argent du laboureur.

Aujourd'hui, le capitaliste et l'industriel gouvernent seuls. L'agriculture, qui compte pour moitié et plus dans nos recettes, n'obtient dans nos dépenses qu'un cent huitième ! La théorie ne la traite guère mieux que l'administration ; elle s'inquiète surtout de l'industrie et des industriels. Plusieurs de nos économistes disent le *travailleur* pour dire l'*ouvrier*, oubliant seulement vingt-quatre millions de travailleurs agricoles.

Et cependant le paysan n'est pas seulement la partie la plus nombreuse de la nation, c'est la plus forte, la plus saine, et, en balançant bien le physique et le moral, au total la meilleure<sup>1</sup>. Dans l'affaiblissement des croyances qui le soutinrent jadis,

<sup>1</sup> La population urbaine qui ne fait qu'un cinquième de la nation fournit les deux cinquièmes des accusés.

abandonné à lui-même, entre la foi ancienne qu'il n'a plus et la lumière moderne qu'on ne lui donne pas, il garde pour soutien le sentiment national, la grande tradition militaire, quelque chose de l'honneur du soldat. Il est intéressé, âpre en affaire sans doute; qui peut y trouver à dire, quand on sait ce qu'il souffre?... Tel qu'il est, quoi qu'on puisse lui reprocher parfois, comparez-le, je vous prie, dans la vie habituelle, à vos marchands qui mentent tout le jour, à la tourbe des manufactures.

Homme de la terre, et vivant tout en elle, il semble fait à son image. Comme elle, il est avide; la terre ne dit jamais : assez. Il est obstiné, autant qu'elle est ferme et persistante; il est patient, à son exemple, et non moins qu'elle, indestructible; tout passe, et lui, il reste... Appelez-vous cela des défauts? Eh! s'il ne les avait pas, depuis longtemps vous n'auriez plus de France.

Voulez-vous juger nos paysans? regardez-les, au retour du service militaire! vous voyez ces soldats terribles, les premiers du monde, qui revenant à peine d'Afrique, de la guerre des lions, se mettent doucement à travailler, entre leur sœur et leur mère, reprennent la vie paternelle d'épargne et de jeûne, ne font plus de guerre qu'à eux-mêmes.

Vous les voyez, sans plainte, sans violence, chercher par les moyens les plus honorables l'accomplissement de l'œuvre sainte qui fait la force de la France : je veux dire, le mariage de l'homme et de la terre.

La France tout entière, si elle avait le vrai sentiment de sa mission, aiderait à ceux qui continuent cette œuvre. Par quelle fatalité faut-il qu'elle s'arrête aujourd'hui dans leurs mains<sup>1</sup>!... Si la situation présente continuait, le paysan, loin d'acquiescer, vendrait, comme il fit au milieu du dix-septième siècle, et redeviendrait mercenaire. Deux cents ans de perdus!... Ce ne serait pas là la chute d'une classe d'hommes, mais celle de la patrie.

Ils paient plus d'un demi-milliard à l'État chaque année! un milliard à l'usure! Est-ce tout? Non, la charge indirecte est peut-être aussi forte, celle que l'industrie impose au paysan par ses douanes, qui repoussant les produits étrangers, empêchent aussi nos denrées de sortir.

Ces hommes si laborieux sont les plus mal

<sup>1</sup> Elle s'arrête, ou même recule. M. Hipp. Passy assure (Mém. Acad. polit. II, 304) que de 1815 à 1835, le nombre des propriétaires, comparé à celui du reste de la population, a diminué de 2 1/2 pour 0/0, ou d'un quarantième. — Il part du recensement de 1815. Mais ce recensement est-il exact? est-il plus sérieux que celui de 1826, que les tableaux du mouvement de la population, au temps de l'Empire, etc.? V. Villermé, Journal des Économistes, n° 42, mai 1845.

nourris. Point de viande; nos éleveurs (qui sont au fond des industriels) empêchent l'agriculteur d'en manger<sup>1</sup>, dans l'intérêt de l'agriculture. Le dernier ouvrier mange du pain blanc : mais celui qui fait venir le blé, ne le mange que noir. Ils font le vin, et la ville le boit. Que dis-je ! le monde entier boit la joie à la coupe de la France, excepté le vigneron français<sup>2</sup>.

L'industrie de nos villes a obtenu récemment un soulagement considérable, dont le poids retombe sur la terre, au moment où la petite indus-

<sup>1</sup> Et qui lui vendent à si haut prix son unique vache et ses besaïns de labour. — Les éleveurs disent : Point d'agriculteurs sans engrais, ni d'engrais sans bestiaux. — Ils ont raison, mais contre eux-mêmes. Ne changeant rien et n'améliorant rien (sauf pour la production de luxe et les succès de gloire), maintenant les prix élevés pour les qualités inférieures, ils empêchent tous les pays pauvres d'acheter les petits bestiaux qui leur conviennent, d'obtenir les engrais qui leur sont nécessaires; l'homme et la terre, ne pouvant réparer leurs forces, languissent d'épuisement.

<sup>2</sup> On se rappelle le calcul de Paul-Louis Courier, qui trouvait qu'au total, l'arpent de vigne rapportait 150 fr. au vigneron et 1,500 fr. au fisc. Cela est exagéré. Mais, en récompense, il faut ajouter que cet arpent est aujourd'hui bien plus endetté qu'en 1820. — Point de métier pénible cependant, ni qui mérite mieux son salaire. Traversez la Bourgogne au printemps ou à l'automne; vous faites quarante lieues à travers un pays deux fois par an remué, bouleversé, déplanté, replanté d'échalas. Quel travail !... Et pour qu'à Bercy, à Rouen, ce produit qui a tant coûté, soit falsifié et déshonoré; un art infâme calomnie la nature et la bonne liqueur; le vin est aussi maltraité que le vigneron.

trie des campagnes, l'humble travail de la fileuse, est tué par la machine à lin.

Le paysan, perdant ainsi, une à une, ses industries, aujourd'hui le lin, demain la soie peut-être, a grand'peine à garder la terre; elle lui échappe, et elle emporte avec elle tout ce qu'il y a mis d'années laborieuses, d'épargne, de sacrifices. C'est de sa vie elle-même qu'il est exproprié. S'il reste quelque chose, les spéculateurs l'en débarassent; il écoute, avec la crédulité du malheur, toutes les fables qu'ils débitent; Alger produit le sucre et le café; tout homme en Amérique gagne dix francs par jour; il faut passer la mer; qu'importe? l'Alsacien croit, sur leur parole, que l'Océan n'est guère plus large que le Rhin<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est ce qu'un Alsacien disait en propres termes à un de mes amis (septembre 1845). — Nos Alsaciens qui émigrent ainsi, vendent le peu qu'ils ont au départ; le juif est là à point pour acheter. Les Allemands tâchent d'emporter leurs meubles; ils voyagent en chariots, comme les Barbares qui émigrèrent dans l'empire romain. Je me rappelle qu'un jour, en Souabe, dans un jour très-chaud, très-poudreux, je rencontraï un de ces chariots d'émigrants, plein de coffres, de meubles, d'effets entassés. Derrière, un tout petit chariot, attaché au grand, traînait un enfant de deux ans, d'aimable et douce figure. Il allait ainsi pleurant, sous la garde d'une petite sœur qui marchait auprès, sans pouvoir l'apaiser. Quelques femmes reprochant aux parents de laisser leur enfant derrière, le père fit descendre sa femme pour le reprendre. Ces gens me paraissaient tous deux abattus, presque insensibles, morts d'avance, de misère? ou de regrets? Pouvaient-ils arriver jamais? cela n'était guère probable. Et l'enfant? sa frêle voiture dure-

Avant d'en venir là, avant de quitter la France, toute ressource sera employée. Le fils se vendra <sup>1</sup>. La fille se fera domestique. Le jeune enfant entrera dans la manufacture voisine. La femme se placera comme nourrice dans la maison du bourgeois <sup>2</sup>, ou prendra chez elle l'enfant du petit marchand, de l'ouvrier même.

rait-elle dans ce long voyage? je n'osais me le demander.... Un seul membre de la famille me paraissait vivant, et promettait de durer; c'était un garçon de quatorze ans, qui, à ce moment même, enrayait pour une descente. Ce garçon à cheveux noirs, d'un sérieux passionné, semblait plein de force morale, d'ardeur; du moins, je le jugeai ainsi. Il se sentait déjà comme le chef de la famille, sa providence et chargé de sa sûreté. La vraie mère était la sœur; elle en remplissait le rôle. Le petit, pleurant dans son berceau, avait son rôle aussi, et ce n'était pas le moins important; il était l'unité de la famille, le lien du frère et de la sœur, leur nourrisson commun; en son petit chariot d'osier, il emportait le foyer et la patrie; là devait toujours, s'il durait, jusque dans un monde inconnu, se retrouver la Souabe... Ah! que de choses, ils auront, ces enfants, à faire et à souffrir! En regardant l'aîné, sa belle tête sérieuse, je le bénis de cœur, et le douai, autant qu'il était en moi.

<sup>1</sup> On méprise trop ces remplaçants. M. Vivien qui, comme membre d'une commission de la Chambre, a fait une enquête à ce sujet, m'a fait l'honneur de me dire que leurs motifs étaient souvent très-louables, venir en aide à la famille, acquérir une petite propriété, etc.

<sup>2</sup> Aucun peintre de mœurs, romancier, socialiste, que je sache, n'a daigné nous parler de la nourrice. Il y a pourtant là une triste histoire qu'on ne connaît pas assez. On ne sait pas combien ces pauvres femmes sont exploitées et mal menées, d'abord par les voitures qui les transportent (souvent à peine accouchées), et ensuite par les bureaux qui les reçoivent. Prises comme nourrices *sur lieu*, il faut qu'elles renvoient leur enfant, qui souvent en meurt. Elles n'ont aucun traité

L'ouvrier, pour peu qu'il gagne bien sa vie, est l'objet de l'envie du paysan. Lui qui appelle bourgeois le fabricant, il est un bourgeois pour l'homme de la campagne. Celui-ci le voit le dimanche se promener vêtu comme un Monsieur, Attaché à la terre, il croit qu'un homme qui porte avec lui son métier, qui travaille sans s'inquiéter des saisons, de la gelée ni de la grêle, est libre comme l'oiseau. Il ignore et ne veut point voir les servitudes de l'homme d'industrie. Il en juge d'après le jeune ouvrier voyageur qu'il rencontre sur les routes, faisant son tour de France, qui gagne à chaque halte pour le séjour et le voyage, puis, reprenant la longue canne de compagnonnage et le petit paquet, s'achemine vers une autre ville en chantant ses chansons.

avec la famille qui les loue, et peuvent être renvoyées au premier caprice de la mère, de la garde, du médecin; si le changement d'air et de vie leur tarit leur lait, elles sont renvoyées sans indemnité. Si elles restent, elles prennent ici les habitudes de l'aisance, et souffrent infiniment quand il leur faut rentrer dans leur vie pauvre; plusieurs se font domestiques pour ne plus quitter la ville, elles ne rejoignent plus leur mari, et la famille est rompue.

## CHAPITRE II.

Servitudes de l'ouvrier dépendant des machines.

« Que la ville est brillante ! que la campagne est triste et pauvre ! » Voilà ce que vous entendez dire aux paysans qui viennent voir la ville aux jours de fête. Ils ne savent pas que si la campagne est *pauvre*, la ville, avec tout son éclat, est peut-être plus *misérable*<sup>1</sup>. Peu de gens au reste font cette distinction.

Regardez le dimanche aux barrières ces deux foules qui vont en sens inverse, l'ouvrier vers la campagne, le paysan vers la ville. Entre ces deux mouvements qui semblent analogues, la différence

<sup>1</sup> Distinction posée fort nettement dans l'ouvrage de l'estimable (et regrettable !) M. Buret : *De la misère*, etc., 1840. Il a peut-être dans cet ouvrage accueilli trop facilement les exagérations des enquêtes anglaises.

est grande. Celui du paysan n'est pas une simple promenade ; il admire tout à la ville, il désire tout, il y restera, s'il le peut.

Qu'il y regarde. La campagne, une fois quittée, on n'y retourne guère. Ceux qui viennent comme domestiques et qui partagent la plupart des jouissances des maîtres, ne se soucient nullement de revenir à leur vie d'abstinence. Ceux qui se font ouvriers des manufactures voudraient retourner aux champs, qu'ils ne le pourraient ; ils sont en peu de temps énervés, incapables de supporter les rudes travaux, les variations rapides du chaud, du froid : le grand air les tuerait.

Si la ville est tellement absorbante, il ne faut pas trop l'en accuser, ce semble ; elle repousse le paysan autant qu'il est en elle, par des octrois terribles, par l'énorme cherté du prix des vivres. Assiégée par ces foules, elle essaie ainsi de chasser l'assaillant. Mais rien ne le rebute ; nulle condition n'est assez dure. Il entrera, comme on voudra, domestique, ouvrier, simple aide des machines et machine lui-même. On se rappelle ces anciennes populations italiques qui, dans leur frénétique désir d'entrer dans Rome, se vendaient comme esclaves, pour y devenir plus tard affranchis, citoyens.

Le paysan ne se laisse pas effrayer par les

plaintes de l'ouvrier, par les peintures terribles qu'on lui fait de sa situation. Il ne comprend pas, lui qui gagne un franc ou deux, qu'avec des salaires de trois, quatre ou cinq francs, on puisse être misérable. « Mais les variations du travail? les chômages? » Qu'importe? il économisait sur ses faibles journées, combien plus aisément sur un si gros salaire il épargnera pour le mauvais temps!

Même en mettant le gain à part, la vie est plus douce à la ville. On y travaille généralement à couvert; cela seul, d'avoir un toit sur la tête, semble une grande amélioration. Sans parler de la chaleur, le froid dans nos climats est une souffrance, pour ceux même qui y semblent le plus habitués. J'ai passé pour ma part bien des hivers sans feu, sans être moins sensible au froid. Quand la gelée cessait, j'éprouvais un bonheur auquel peu de jouissances sont comparables. Au printemps, c'était un ravissement. Ces changements de saisons, si indifférents pour les riches, font le fond de la vie du pauvre, ses vrais événements.

Le paysan gagne encore en entrant à la ville, sous le rapport de la nourriture; elle est, sinon plus saine, au moins plus savoureuse. Il n'est pas rare, dans les premiers mois du séjour, de le voir

engraisser. En récompense, son teint change, et ce n'est pas en bien. C'est qu'il a perdu, dans sa transplantation, une chose très-vitale, et même nutritive, qui seule explique comment les travailleurs de la campagne restent forts avec des aliments très-peu réparateurs ; cette chose, c'est l'air libre, l'air pur, rafraîchi sans cesse, renouvelé des parfums végétaux. L'air des villes est-il aussi malsain qu'on le dit, je ne le crois pas ; mais il l'est à coup sûr dans les misérables logis où s'entassent la nuit un si grand nombre de pauvres ouvriers, entre les filles et les voleurs.

Le paysan n'a pas compté cela. Il n'a pas compté davantage qu'en gagnant plus d'argent à la ville, il perdrait son trésor, — la sobriété, l'épargne, l'avarice, s'il faut trancher le mot. Il est facile d'épargner, loin des tentations de dépense, lorsqu'un seul plaisir se présente, celui d'épargner. Mais combien est-ce difficile, quelle force faut-il, quelle domination de soi-même, pour tenir l'argent captif et la poche scellée, quand tout sollicite à l'ouvrir ! Ajoutez que la Caisse d'épargne qui garde un argent invisible, ne donne nullement les émotions du trésor que le paysan enterre et déterre avec tant de plaisir, de mystère et de peur ; encore moins, y a-t-il là le charme d'une jolie pièce de

terre qu'on voit toujours, qu'on remue toujours, qu'on veut toujours étendre.

Certes, l'ouvrier a besoin d'une grande vertu pour épargner. S'il est facile, bon enfant et se laisse aller aux camarades, mille dépenses variables emportent tout, le cabaret, le café et le reste. S'il est sérieux, honnête, il se marie dans quelque bon moment, où l'ouvrage va bien ; la femme gagne peu, puis rien, quand elle a des enfants ; l'homme à l'aise quand il était garçon, ne sait comment faire face à cette dépense, fixe, accablante qui revient tout les jours.

Il y avait jadis, outre les droits d'entrée, une autre barrière qui repoussait le paysan des villes et l'empêchait de se faire ouvrier ; cette barrière était la difficulté d'entrer dans un métier, la longueur de l'apprentissage, l'esprit d'exclusion des confréries et corporations. Les familles industrielles prenaient peu d'apprentis, le plus souvent leurs enfants qu'elles échangeaient entre elles. Aujourd'hui de nouveaux métiers se sont créés, qui ne demandent guère d'apprentissage et reçoivent un homme quelconque. Le véritable ouvrier, dans ces métiers, c'est la machine ; l'homme n'a pas besoin de beaucoup de force, ni d'adresse ; il est là seulement pour surveiller, aider cet ouvrier de fer.

Cette malheureuse population asservie aux machines comprend quatre cent mille âmes, ou un peu plus †. C'est environ la quinzième partie

† Ceux qui étendent ce chiffre, y comprennent des ouvriers occupés, il est vrai, dans les manufactures qui emploient des machines, mais nullement asservis aux machines. Ceux-ci sont et seront toujours une exception. — L'extension du *machinisme* (pour désigner ce système d'un mot) est-elle à craindre? La machine doit-elle tout envahir? La France deviendra-t-elle sous ce rapport une Angleterre? — A ces questions graves, je réponds sans hésiter : Non. Il ne faut pas juger de l'extension de ce système par l'époque de la grande guerre européenne où il a été surexcité par des primes monstrueuses que le commerce ordinaire n'offre point. Éminemment propre à abaisser le prix des objets qui doivent descendre dans toutes les classes, il a répondu à un besoin immense, celui des classes inférieures, qui, dans un moment d'ascension rapide, ont voulu tout d'abord avoir le confortable, le brillant même, mais en se contentant d'un brillant médiocre, souvent vulgaire, et, comme on dit, *de fabrique*. Quoique, par un effort admirable, la manufacture se soit élevée à des produits très-beaux qu'on ne pouvait attendre, ces produits, fabriqués en gros et par des moyens uniformes, sont irrémédiablement marqués d'un caractère monotone. Le progrès du goût rend sensible cette monotonie, et la fait parfois trouver ennuyeuse. Telle œuvre irrégulière des arts non mécaniques charme l'œil et l'esprit plus que ces irréprochables chefs-d'œuvre industriels qui rappellent tristement par l'absence de vie le métal qui fut leur père, et leur mère, la vapeur.

Ajoutez que chaque homme maintenant ne veut plus être *telle classe*, mais *tel homme*, il veut être lui-même ; par suite, il doit souvent faire moins de cas des produits fabriqués *par classes*, sans individualité qui réponde à la sienne. Le monde avance dans cette route ; chacun veut, tout en comprenant mieux le général, caractériser son *individualité*. Il est très-vraisemblable que, toute chose égale d'ailleurs, on préférera aux fabrications uniformes des machines les produits variés sans cesse qui portent l'empreinte de la personnalité humaine, qui pour aller à l'homme,

de nos ouvriers. Tout ce qui ne sait rien faire vient s'offrir aux manufactures pour servir les machines. Plus il en vient, plus le salaire baisse, plus il sont misérables. D'autre part, la marchandise, fabriquée ainsi à vil prix, descend à la portée des pauvres, en sorte que la misère de l'ouvrier-machine diminue quelque peu la misère des ouvriers et paysans, qui très-probablement sont soixante-dix fois plus nombreux.

C'est ce que nous avons vu en 1842. La filature était aux abois. Elle étouffait; les magasins crevaient, nul écoulement. Le fabricant terrifié n'osait ni travailler, ni chômer avec ces dévorantes machines; l'usure ne chôme pas; il faisait des demi-journées, et il encombrait l'encombrement. Les prix baissaient, en vain; nouvelles baisses, jusqu'à ce que le coton fût tombé à six sols. . . . Là, il y eut une chose inattendue. Ce mot *six sols*, fut un réveil. Des millions d'acheteurs, de pauvres gens qui n'achetaient jamais, se mirent en mouve-

et changer, comme il change, partent de l'homme immédiatement. — Là est le véritable avenir de la France industrielle, bien plus que dans la fabrication mécanique où elle reste inférieure. — Au reste, les deux systèmes se prêtent un mutuel appui. Plus les premiers besoins seront satisfaits à bas prix par les machines, plus le goût s'élèvera au-dessus des produits du machinisme, et recherchera les produits d'un art tout personnel.

ment. On vit alors quel immense et puissant consommateur est le peuple, quand il s'en mêle. Les magasins furent vidés d'un coup. Les machines se remirent à travailler avec furie ; les cheminées fumèrent... Ce fut une révolution en France, peu remarquée, mais grande ; révolution dans la propreté, embellissement subit dans le ménage pauvre ; linge de corps, linge de lit, de table, de fenêtres : des classes entières en eurent, qui n'en avaient pas eu depuis l'origine du monde.

On le comprend assez, sans autre exemple : la machine, qui semble une force tout aristocratique par la centralisation des capitaux qu'elle suppose, n'en est pas moins, par le bon marché et la vulgarisation de ses produits, un très-puissant agent du progrès démocratique ; elle met à la portée des plus pauvres une foule d'objets d'utilité, de luxe même et d'art, dont ils ne pouvaient approcher. La laine, grâce à Dieu, a descendu partout au peuple et le réchauffe. La soie commence à le parer. Mais la grande et capitale révolution a été l'indienne. Il a fallu l'effort combiné de la science et de l'art pour forcer un tissu rebelle, ingrat, le coton, à subir chaque jour tant de transformations brillantes, puis transformé ainsi, le répandre partout, le mettre à la portée des pauvres. Toute

femme portait jadis une robe bleue ou noire qu'elle gardait dix ans sans la laver, de peur qu'elle ne s'en allât en lambeaux. Aujourd'hui, son mari, pauvre ouvrier, au prix d'une journée de travail, la couvre d'un vêtement de fleurs. Tout ce peuple de femmes qui présente sur nos promenades une éblouissante iris de mille couleurs, naguère était en deuil.

Ces changements qu'on croit futiles, ont une portée immense. Ce ne sont pas là de simples améliorations matérielles, c'est un progrès du peuple dans l'extérieur et l'apparence, sur lesquels les hommes se jugent entre eux ; c'est, pour ainsi parler, l'*égalité visible*. Il s'élève par là à des idées nouvelles qu'autrement il n'atteignait pas ; la mode et le goût sont pour lui une initiation dans l'art. Ajoutez, chose plus grave encore, que l'habit impose à celui même qui le porte ; il veut en être digne, et s'efforce d'y répondre par sa tenue morale.

Il ne faut pas moins, en vérité, que ce progrès de tous, l'avantage évident des masses, pour nous faire accepter la dure condition dont il faut l'acheter, celle d'avoir, au milieu d'un peuple d'hommes, un misérable petit peuple d'hommes-machines qui vivent à moitié, qui produisent des choses merveilleuses, et qui ne se reproduisent pas eux-

mêmes, qui n'engendrent que pour la mort, et ne se perpétuent qu'en absorbant sans cesse d'autres populations qui se perdent là pour toujours.

Avoir, dans les machines, créé des créateurs, de puissants ouvriers qui poursuivent invariablement l'œuvre qui leur fut imposée une fois, certes, c'est une grande tentation d'orgueil. Mais à côté, quelle humiliation, de voir en face de la machine, l'homme tombé si bas !.. La tête tourne, et le cœur se serre, quand, pour la première fois, on parcourt ces maisons fées, où le fer et le cuivre éblouissants, polis, semblent aller d'eux-mêmes, ont l'air de penser, de vouloir, tandis que l'homme faible et pâle est l'humble serviteur de ces géants d'acier. « Regardez, me disait un manufacturier, cette ingénieuse et puissante machine qui prend d'affreux chiffons et, les faisant passer, sans se tromper jamais, par les transformations les plus compliquées, les rend en tissus aussi beaux que les plus belles soies de Vérone ! » J'admirais tristement ; il m'était impossible de ne pas voir en même temps ces pitoyables visages d'hommes, ces jeunes filles fanées, ces enfants tortus ou bouffis.

Beaucoup de gens sensibles, pour ne pas trop souffrir de leur compassion, la font taire, en disant bien vite que cette population n'a une si triste

apparence que parce qu'elle est mauvaise, gâtée, foncièrement corrompue. Ils la jugent ordinairement sur le moment où elle est le plus choquante à voir, sur l'aspect qu'elle présente à la sortie de la manufacture, lorsque la cloche la jette tout à coup dans la rue. Cette sortie est toujours bruyante. Les hommes parlent très-haut, vous diriez qu'ils disputent; les filles s'appellent d'une voix criarde ou enrouée; les enfants se battent et jettent des pierres, ils s'agitent avec violence. Ce spectacle n'est pas beau à voir; le passant se détourne; la dame a peur, elle croit qu'une émeute commence, et prend une autre rue.

Il ne faut pas se détourner. Il faut entrer dans la manufacture, quand elle est au travail, et l'on comprend que ce silence, cette captivité pendant de longues heures, commandent, à la sortie, pour le rétablissement de l'équilibre vital, le bruit, les cris, le mouvement. Cela est vrai surtout pour les grands ateliers de filage et tissage, véritable enfer de l'ennui. *Toujours, toujours, toujours*, c'est le mot invariable que tonne à votre oreille le roulement automatique dont tremblent les planchers. Jamais l'on ne s'y habitue. Au bout de vingt ans, comme au premier jour, l'ennui, l'étourdissement sont les mêmes, et l'affadissement. Le cœur bat-il

dans cette foule? bien peu, son action est comme suspendue ; il semble, pendant ces longues heures, qu'un autre cœur, commun à tous, ait pris la place, cœur métallique, indifférent, impitoyable, et que ce grand bruit assourdissant dans sa régularité, n'en soit que le battement.

Le travail solitaire du tisserand était bien moins pénible. Pourquoi? c'est qu'il pouvait rêver. La machine ne comporte aucune rêverie, nulle distraction. Vous voudriez un moment ralentir le mouvement, sauf à le presser plus tard, vous ne le pourriez pas. L'infatigable chariot aux cent broches est à peine repoussé, qu'il revient à vous. Le tisserand à la main, tisse vite ou lentement selon qu'il respire lentement ou vite ; il agit comme il vit ; le métier se conforme à l'homme. Là, au contraire, il faut bien que l'homme se conforme au métier, que l'être de sang et de chair où la vie varie selon les heures, subisse l'invariabilité de cet être d'acier.

Il arrive dans les travaux manuels qui suivent notre impulsion, que notre pensée intime, s'identifie le travail, le met à son degré, et que l'instrument inerte à qui l'on donne le mouvement, loin d'être un obstacle au mouvement spirituel en devient l'aide et le compagnon. Les

tisserands mystiques du moyen âge furent célèbres sous le nom de *lollards* ; parce qu'en effet, tout en travaillant, ils *lollaient*, chantaient à voix basse, ou du moins en esprit, quelque chant de nourrice. Le rythme de la navette, lancée et ramenée à temps égaux, s'associait au rythme du cœur ; le soir, il se trouvait souvent qu'avec la toile, s'était tissée, aux mêmes nombres, un hymne, une complainte.

Aussi quel changement pour celui qui est forcé de quitter le travail domestique pour entrer à la manufacture ! Quitter son pauvre *chez soi*, les meubles vermoulus de la famille, tant de vieilles choses aimées, cela est dur, plus dur encore de renoncer à la libre possession de son âme. Ces vastes ateliers tout blancs, tout neufs, inondés de lumière, blessent l'œil accoutumé aux ombres d'un logis obscur. Là, nulle obscurité où la pensée se plonge, nul angle sombre où l'imagination puisse suspendre son rêve ; point d'illusion possible, sous un tel jour, qui sans cesse avertit durement de la réalité. Ne nous étonnons pas si nos tisserands de Rouen <sup>1</sup>, nos tisserands français de

<sup>1</sup> Le testament des tisserands de Rouen est le remarquable petit livre qu'écrivit l'un d'eux : Noiret, Mémoires d'un ouvrier Rouennais, 1856. Il déclare qu'ils ne font plus d'apprentis. 7

Londres, ont résisté à cette nécessité, de tout leur courage, de leur stoïque patience, aimant mieux jeûner et mourir, mais mourir au foyer. On les a vus longtemps lutter du faible bras de l'homme, d'un bras amaigri par la faim, contre la fécondité brillante, impitoyable, de ces terribles Briarées de l'industrie qui, jour et nuit, poussés par la vapeur, travaillent de mille bras à la fois ; à chaque perfectionnement de la machine, son rival infortuné ajoutait à son travail, diminuait de sa nourriture. Notre colonie des tisserands de Londres s'est éteinte ainsi peu à peu. Pauvres gens, si honnêtes, d'une vie si résignée et si innocente, pour qui l'indigence et la faim ne furent jamais une tentation ! Dans leur misérable Spitalfield, ils cultivaient les fleurs avec intelligence ; Londres aimait à les visiter.

J'ai parlé tout à l'heure des tisserands de Flandre au moyen âge, des Lollards, Béghards, comme on les appelait. L'Église, qui souvent les persécuta comme hérétiques, ne reprocha jamais à ces rêveurs qu'une seule chose : l'amour ; l'amour exalté et subtil pour l'invisible amant, pour Dieu ; parfois aussi l'amour vulgaire, sous les formes qu'il prend dans les centres peuplés de l'industrie, vulgaire, et néanmoins mystique, enseignant

pour doctrine une communauté plus que fraternelle qui devait mettre un paradis sensuel ici-bas.

Cette tendance à la sensualité est la même chez ceux d'aujourd'hui, qui d'ailleurs n'ont pas, pour s'élever au-dessus, la rêverie poétique. Un puritain anglais, qui de nos jours a fait un tableau délicieux du bonheur dont jouit l'ouvrier des manufactures, avoue que *la chair s'y échauffe fort et s'y révolte*. Cela ne vient pas seulement du rapprochement des sexes, de la température, etc. Il y a une cause morale. C'est justement parce que la manufacture est un monde de fer, où l'homme ne sent partout que la dureté et le froid du métal, qu'il se rapproche d'autant plus de la femme, dans ses moments de liberté. L'atelier mécanique, c'est le règne de la nécessité, de la fatalité. Tout ce qui y entre de vivant, c'est la sévérité du contre-maitre; on y punit souvent, on n'y récompense jamais. L'homme se sent là si peu homme, que dès qu'il en sort, il doit chercher avidement la plus vive exaltation des facultés humaines, celle qui concentre le sentiment d'une immense liberté dans le court moment d'un beau rêve. Cette exaltation, c'est l'ivresse, surtout celle de l'amour.

Malheureusement, l'ennui, la monotonie à laquelle ces captifs éprouvent le besoin d'échapper,

les rendent, dans ce que leur vie a de libre, incapables de fixité, amis du changement. L'amour, changeant toujours d'objet, n'est plus l'amour, ce n'est plus que débauche. Le remède est pire que le mal ; énervés par l'asservissement du travail, ils le sont encore plus par l'abus de la liberté.

Faiblesse physique, impuissance morale. Le sentiment de l'impuissance est une des grandes misères de cette condition. Cet homme, si faible devant la machine et qui la suit dans tous ses mouvements, il dépend du maître de la manufacture, et dépend plus encore de mille causes inconnues qui d'un moment à l'autre peuvent faire manquer l'ouvrage et lui ôter son pain. Les anciens tisserands, qui pourtant n'étaient pas, comme ceux-ci, les serfs de la machine, avouaient humblement cette impuissance, l'enseignaient, c'était leur théologie : « Dieu peut tout, l'homme rien. » Le vrai nom de cette classe, c'est le premier que l'Italie leur donne au moyen âge : *Humiliati* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> J'ai plusieurs fois, dans mes cours et mes livres (surtout au t. V. de l'Histoire de France) esquissé l'histoire de l'industrie. Pour la comprendre cependant, il faudrait remonter plus haut, ne pas l'envisager d'abord, comme on fait, dans ces grandes et puissantes corporations qui dominent la cité même. Il faudrait prendre d'abord le travailleur, dans son humble origine, méprisé comme il fut à son principe, lorsque le primitif habitant de la ville, propriétaire de la banlieue, le mar-

Les nôtres ne se résignent pas si aisément. Sortis des races militaires, ils font sans cesse effort pour se relever, ils voudraient rester hommes. Ils cherchent, autant qu'ils peuvent, une fausse énergie dans le vin. En faut-il beaucoup pour être ivre? Observez au cabaret même, si vous pouvez surmonter ce dégoût : vous verrez qu'un homme en état ordinaire, buvant du vin non frelaté, boirait bien davantage, sans inconvénient. Mais, pour celui qui ne boit pas de vin tous les jours, qui sort énervé, affadi par l'atmosphère de l'atelier, qui ne boit, sous le nom de vin, qu'un misérable mélange alcoolique, l'ivresse est infaillible.

Extrême dépendance physique, réclamations de la vie instinctive qui tournent encore en dépendance, impuissance morale et vide de l'esprit, voilà les causes de leurs vices. Ne la cherchez pas tant, comme on fait aujourd'hui, dans les causes extérieures, par exemple, dans l'inconvénient que présente la réunion d'une foule en un même lieu : comme si la nature humaine était si mauvaise que

chand même qui y avait halle, cloche et justice, s'accordaient pour mépriser l'ouvrier, l'*ongle bleu*, comme ils l'appelaient, lorsque le bourgeois le recevait à peine hors la ville à l'ombre des murs, entre deux caecintes (pfahlburg), lorsqu'il était défendu de lui faire justice s'il ne pouvait payer impôt, lorsqu'on lui fixait avec un arbitraire bizarre le prix auquel il pouvait vendre, tant aux riches, tant aux pauvres, etc.

pour se gâter tout à fait, il suffit de se réunir. Voilà nos philanthropes, sur cette belle idée, qui travaillent à isoler les hommes, à les murer, s'ils peuvent ; ils ne croient pouvoir préserver ou guérir l'homme moral, qu'en lui bâtissant des sépulcres.

Cette foule n'est pas mauvaise en soi. Ses désordres dérivent en grande partie de sa condition, de son assujettissement à l'ordre mécanique qui pour les corps vivants est lui-même un désordre, une mort, et qui par cela provoque, dans les rares moments de liberté, de violents retours à la vie. Si quelque chose ressemble à la fatalité, c'est bien ceci. Comme elle pèse durement, presque invinciblement, cette fatalité, sur l'enfant et la femme ! Celle-ci qu'on plaint moins, est peut-être encore plus à plaindre ; elle a double servage ; esclave du travail, elle gagne si peu de ses mains qu'il faut que la malheureuse gagne aussi de sa jeunesse, du plaisir qu'elle donne. Vieille, que devient-elle?... La nature a porté une loi sur la femme, que la vie lui fût impossible, à moins d'être appuyée sur l'homme.

Dans la violence du grand duel entre l'Angleterre et la France, lorsque les manufacturiers anglais vinrent dire à M. Pitt que les salaires élevés de l'ouvrier les mettaient hors d'état de payer l'im-

pôt, il dit un mot terrible : « Prenez les enfants. » Ce mot — là pèse lourdement sur l'Angleterre, comme une malédiction. Depuis ce temps, la race y baisse; ce peuple, jadis athlétique, s'énerve et s'affaiblit; qu'est devenue cette fleuride teinte et de fraîcheur qui faisait tant admirer la jeunesse anglaise?... fanée, flétrie... On a cru M. Pitt, *on a pris les enfants.*

Profitions de cette leçon. Il s'agit de l'avenir; la loi doit être ici plus prévoyante que le père; l'enfant doit trouver, au défaut de sa mère, une mère dans la patrie. Elle lui ouvrira l'école comme asile, comme repos, comme protection contre l'atelier.

Le vide de l'esprit, nous l'avons dit, l'absence de tout intérêt intellectuel est une des causes principales de l'abaissement de l'ouvrier des manufactures. Un travail qui ne demande ni force ni adresse, qui ne sollicite jamais la pensée! Rien, rien, et toujours rien!... Nulle force morale ne tiendrait à cela! L'école doit donner au jeune esprit qu'un tel travail ne relèvera pas, quelque idée haute et généreuse qui lui revienne dans ces grandes journées vides, le soutienne dans l'ennui des longues heures.

Dans le présent état des choses, les écoles, orga-

nisées pour l'ennui, ne font guère qu'ajouter la fatigue à la fatigue. Celles du soir sont, pour la plupart, une dérision. Imaginez ces pauvres petits qui, partis avant le jour, reviennent las et mouillés, à une lieue, deux lieues de Mulhouse, qui, la lanterne à la main, glissent, trébuchent le soir par les sentiers boueux de Déville, appelez-les alors pour commencer l'étude et entrer à l'école!

Quelles que soient les misères du paysan, il y a, en les comparant à celles dont nous nous occupons ici, une terrible différence, qui n'influe pas accidentellement sur l'individu, mais, profondément, généralement, sur la race même. On peut le dire d'un mot : à la campagne, l'enfant est heureux.

Presque nu, sans sabots, avec un morceau de pain noir, il garde une vache ou des oies, il vit à l'air, il joue. Les travaux agricoles auxquels on l'associe peu à peu, ne font que le fortifier. Les précieuses années pendant lesquelles l'homme fait son corps, sa force, pour toujours, se passent ainsi pour lui dans une grande liberté, dans la douceur de la famille. Va maintenant, te voilà fort, quoique tu souffres ou fasses, tu peux tenir tête à la vie.

Le paysan sera plus tard misérable, dépendant

peut-être ; mais, il a, tout d'abord, gagné douze ans, quinze ans de liberté. Cela seul met pour lui une différence immense dans la balance du bonheur.

L'ouvrier des manufactures porte toute la vie un poids très-lourd, le poids d'une enfance qui l'a affaibli de bonne heure, bien souvent corrompu. Il est inférieur au paysan pour la force physique, inférieur pour la régularité des mœurs. Et avec tout cela, il a une chose qui réclame pour lui : il est plus sociable et plus doux. Les plus misérables d'entre eux, dans leurs plus extrêmes besoins, se sont abstenus de tout acte de violence ; ils ont attendu, mourants de faim, et se sont résignés.

L'auteur de la meilleure enquête de ce temps <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Villermé, Tableau de l'état physique et moral des ouvriers des manufactures de coton, etc. (1840). On les a vus, en nov. 1839, dans un chômage qui obligeait le manufacturier à ne garder que les plus anciens ouvriers, demander à partager entre tous le travail et le salaire, pour que personne ne fût renvoyé, t. II, p. 71. Voir aussi I, 89, 366-369, et II, 59, 113. — Beaucoup d'entre eux, à qui l'on reproche le concubinage, se marieraient, s'ils avaient l'argent et les papiers nécessaires, I, 54, et II, 283 (cf. Frégier, II, 160). — A l'assertion de ceux qui prétendent que les ouvriers des manufactures gagneraient assez, s'ils faisaient un bon usage de leurs salaires, opposons l'observation judicieuse de M. Villermé (II, 14). Pour qu'ils gagnent assez, il faut, selon lui, quatre choses : Qu'ils se portent toujours bien, qu'ils soient employés toujours, que chaque ménage n'ait que deux enfants au plus, enfin qu'ils n'aient aucun vice... Voilà quatre conditions qui se trouveront rarement.

ferme et froid observateur qu'on ne soupçonnera de nul entraînement, porte en faveur de cette classe d'hommes dont il ne dissimule aucunement les vices, ce grave témoignage : « Je n'ai trouvé chez nos ouvriers qu'une vertu qu'ils possédaient à un plus haut degré que les classes sociales plus heureuses : c'est une *disposition naturelle à aider, à secourir les autres* dans toute espèce de besoins. »

Je ne sais s'ils n'ont que cette supériorité, mais combien elle est grande!... Qu'ils soient les moins heureux, et les plus charitables! qu'ils se préservent de l'endurcissement si naturel à la misère! que dans cette servitude extérieure, ils gardent un cœur libre de haine, *qu'ils aiment davantage!*... Ah! c'est là une belle gloire, et qui sans doute met l'homme, qu'on croirait dégradé, bien haut au jugement de Dieu!

## CHAPITRE III.

### Servitudes de l'ouvrier.

L'enfant qui laisse la manufacture et le service de la machine pour entrer apprenti chez un maître, monte certainement dans l'échelle industrielle; on exige davantage de ses mains et de son esprit. Sa vie ne sera pas l'accessoire d'un mouvement sans vie, il agira lui-même, il sera vraiment ouvrier.

Progrès dans l'intelligence, progrès dans la souffrance. La machine était réglée, et l'homme ne l'est pas<sup>1</sup>. Elle était impassible, sans caprice,

<sup>1</sup> M. Léon Faucher a marqué admirablement ces différences dans son mémoire sur le *Travail des enfants à Paris* (Revue des Deux-Mondes, 15 nov. 1844). Voir aussi, sur l'apprentissage dans l'industrie parcelaire, le tome II de ses *Études sur l'Angleterre*; l'excellent économiste qui s'est montré là très-grand écrivain, nous y révèle, par delà l'enfer des manufactures, un autre enfer qu'on ne soupçonnait pas.

sans colère, sans brutalité. Elle laissait d'ailleurs l'enfant libre, à heure fixe; au moins la nuit reposait-il. Mais ici, l'apprenti du petit fabricant, le jour, la nuit, appartient à son maître. Son travail n'est borné que par l'exigence des commandes qui pressent plus ou moins. Il a le travail, et par-dessus, il a toutes les misères du domestique; outre les caprices du maître, tous ceux de la famille. Ce qui chagrine, irrite le mari ou la femme, retombe bien souvent sur son dos. Une faillite arrive, l'apprenti est battu; le maître revient ivre, l'apprenti est battu; le travail manque, le travail presse..., battu également.

C'est le régime ancien de l'industrie, qui n'était que servage. Dans le contrat d'apprentissage, le maître devient un père, mais c'est pour appliquer le mot de Salomon : « N'épargne la verge à ton fils. » Dès le treizième siècle, nous voyons l'autorité publique intervenir pour modérer cette paternité.

Et ce n'était pas seulement du maître à l'apprenti qu'il y avait dureté et violence; dans les métiers où la hiérarchie se compliquait, les coups tombaient de degrés en degrés, toujours multipliant. Certaines nomenclatures du compagnonnage témoignent encore de cette dureté. Le compagnon est *loup*; vexé par le *singe*, qui est le

maitre, il donne la chasse au *renard*, à l'aspirant, lequel le rend avec usure au *lapin*, au pauvre apprenti.

Pour être maltraité, battu, dix ans de suite, il fallait que l'apprenti payât; et il payait à chaque degré qu'on lui permettait de franchir dans cette rude initiation. Enfin, quand il avait usé comme apprenti la corde, comme *vallet*, le bâton, il subissait le jugement d'une corporation intéressée à ne pas augmenter de nombre, il pouvait être renvoyé, refusé, sans appel.

Les portes aujourd'hui sont ouvertes. L'apprentissage est moins long, sinon moins dur. Les apprentis ne sont reçus que trop facilement; le misérable petit gain qu'on en tire (que le maitre en profite, le père, ou le corps du métier) est une tentation continuelle pour en faire de nouveaux, et multiplier les ouvriers, au delà du besoin.

L'ouvrier d'autrefois, admis difficilement, peu nombreux, et jouissant par là d'une sorte de monopole, n'avait nullement les inquiétudes de celui d'aujourd'hui. Il gagnait beaucoup moins<sup>1</sup>, mais

<sup>1</sup> Nous avons parlé plus haut (p. 47) du salaire des ouvriers des manufactures. Si nous voulons étudier le salaire en général, nous trouverons que cette question tant controversée, se réduit à ceci : *Les salaires ont augmenté*, disent les uns. Et ils ont raison, parce qu'ils partent de 1789, ou des temps antérieurs. — *Les salaires n'ont pas*

rarement il manquait d'ouvrage. Gai compagnon et leste, il voyageait beaucoup. Où il trouvait à travailler, il restait. Son bourgeois le logeait le plus souvent, le nourrissait parfois; sobre nourriture et légère; le soir, quand il avait mangé son pain sec, il montait au grenier, à la soupente, et s'endormait content.

*augmenté*, disent les autres. Et ils ont raison, parce qu'ils partent de 1824; depuis ce temps, les ouvriers de manufactures gagnent moins, et les autres n'ont qu'une augmentation illusoire; le prix de l'argent ayant changé, celui qui gagne ce qu'il gagnait alors, reçoit dans la réalité un tiers de moins; celui qui gagnait et qui gagne encore trois francs, ne reçoit guère qu'une valeur de deux francs; ajoutez que les besoins étant devenus plus nombreux avec les idées, il souffre de n'avoir pas mille choses qui alors lui étaient indifférentes. — Les salaires sont très-élevés en France, en comparaison de la Suisse et de l'Allemagne; mais ici, les besoins sont bien plus vivement sentis. — La moyenne des *salaires de Paris*, que MM. L. Faucher et L. Blanc fixent également à trois francs cinquante centimes, est suffisante pour le célibataire, très-insuffisante pour l'homme marié qui a des enfants. — Je donne ici la moyenne générale des salaires que plusieurs auteurs ont essayé de fixer pour la France, depuis Louis XIV; mais je ne sais s'il est possible d'établir une moyenne pour des éléments si variés :

1698 (Vauban)...	12 sous.
1758 (Saint-Pierre).	16
1788 (A. Young)...	19
1819 (Chaptal)...	25
1832 (Moroguc)...	30
1840 (Villermé)...	40

Ceci pour l'industrie des villes. Les salaires ont très-peu augmenté pour la campagne.

Que de changements survenus dans sa condition, en bien, en mal ! amélioration matérielle, condition mobile, inquiète, la sombre obscurité du sort ! Mille éléments nouveaux de souffrances morales.

Ces changements, résumons-les d'un mot : *Il est devenu homme.*

Être homme, au vrai sens, c'est d'abord, c'est surtout, avoir une femme. L'ouvrier, rarement marié autrefois, l'est souvent aujourd'hui. Marié ou non, il retrouve généralement, en rentrant, une femme chez lui. Un *chez soi*, un foyer, une femme... Oh ! la vie s'est transfigurée.

Une femme, une famille, des enfants tout à l'heure ! La dépense, la misère ! Si l'ouvrage man-  
quait ?...

Il est fort touchant de voir le soir tout ce monde laborieux qui retourne à grands pas. L'homme, après cette longue journée passée souvent à une lieue de chez lui, après avoir tristement déjeuné, diné seul, cet homme qui est resté quinze heures debout, quelles jambes il a le soir !... Il vole au nid... Être homme une heure par jour, au fait, ce n'est pas trop.

Chose sainte ! lui, il apporte le pain à la maison, et une fois arrivé, il se repose, il n'est plus rien, il se remet, comme un enfant, à la femme.

Nourrie par lui, elle le nourrit et le réchauffe ; tous deux servent l'enfant, qui ne fait rien, qui est libre, qui est maître... Que le dernier soit maître, voilà bien la cité de Dieu.

Le riche n'a jamais cette grande jouissance, cette suprême bénédiction de l'homme, de nourrir chaque jour la famille, du meilleur de sa vie, de son travail. Le pauvre seul est père ; chaque jour il crée encore, et refait les siens.

Ce beau mystère est senti de la femme mieux que des sages du monde. Elle est heureuse de tout devoir à l'homme. Cela seul donne au ménage pauvre un charme singulier. Là, nulle chose étrangère, indifférente ; tout porte l'empreinte d'une main aimée, tout a le sceau du cœur. L'homme ignore le plus souvent les privations qu'on s'impose pour qu'en rentrant il retrouve cet intérieur modeste, orné pourtant. Grande est l'ambition de la femme pour le ménage, le vêtement, le linge. Ce dernier article est nouveau ; l'*armoire au linge* qui fait l'orgueil de la femme de campagne était inconnue à celle de l'ouvrier des villes, avant la révolution industrielle dont j'ai parlé. Propreté, pureté, pudeur, ces grâces de la femme, enchantèrent la maison ; le lit s'enveloppa de rideaux, le berceau de l'enfant, éblouissant de blancheur, de-

vint un paradis. Le tout taillé, cousu en quelques veilles... Ajoutez-y encore une fleur sur la croisée... Quelle surprise ! l'homme, au retour, ne reconnaît plus sa maison.

Ce goût des fleurs qui s'est répandu (il y en a maintenant ici plusieurs marchés), ces petites dépenses pour orner l'intérieur, ne sont-elles pas regrettables, quand on ne sait jamais si l'on a du travail demain ? — Ne dites pas *dépenses*, dites *économie*. C'en est une bien grande, si l'innocente séduction de la femme rend cette maison charmante à l'homme, et peut l'y retenir. Parons, je vous prie, la maison et la femme elle-même. Quelques aunes d'indienne refont une autre femme, la voilà redevenue jeune et renouvelée.

« Reste ici, je t'en prie. » C'est le samedi soir ; elle lui jette le bras au col, et elle retient le pain de ses enfants qu'il allait dépenser <sup>1</sup>.

Le dimanche vient, et la femme a vaincu. L'homme rasé, changé, se laisse mettre un bon et chaud vêtement. Cela est bientôt fait. Ce qui est long, ce qui est une œuvre sérieuse, c'est l'enfant, tel qu'on veut le parer ce jour-là. On part, il

<sup>1</sup> Le pain ! le propriétaire ! deux pensées de la femme, qui ne la quittent pas. Ce qu'il faut souvent d'adresse, de vertu et de force d'âme, pour sauver, amasser l'argent d'un terme ! qui le saura jamais ?

marcha devant, sous l'œil maternel ; qu'il prenne garde surtout de gâter ce chef-d'œuvre.

Regardez bien ces gens, et sachez bien qu'à quelque hauteur que vous montiez, vous ne trouverez rien qui soit moralement supérieur. Cette femme, c'est la vertu, avec un charme particulier de naïve raison et d'adresse pour gouverner la force, à son insu. Cet homme, c'est le fort, le patient, le courageux, qui porte pour la société le plus grand poids de la vie humaine. Véritable *compagnon du devoir* (beau titre du compagnonnage!), il s'y est tenu fort et ferme, comme un soldat au poste. Plus son métier est dangereux, plus sa moralité est sûre. Un célèbre architecte sorti du peuple, et qui le connaissait bien, disait un jour à un de mes amis : « Les hommes les plus honnêtes que j'aie connus étaient de cette classe. Ils savent, en partant le matin, qu'ils peuvent ne pas revenir le soir, et ils sont toujours prêts à paraître devant Dieu <sup>1</sup> »

Un tel métier, quelque noble qu'il soit, n'est

<sup>1</sup> C'est ce que M. Percier disait un jour au directeur de l'École gratuite de dessin, M. Belloc. Le spirituel artiste saisit ce mot, et le plaça dans un de ses excellents discours (pleins de vues neuves et d'aperçus féconds) et M. Percier, reconnaissant de cet hommage rendu à ses convictions les plus chères, fonda une rente pour l'École, un mois avant sa mort.

pas cependant celui qu'une mère souhaite à son fils. Le sien promet beaucoup, il ira loin. Les Frères en font l'éloge, et le caressent fort. Ses dessins, compliments et pièces d'écriture, ornent déjà la chambre entre Napoléon et le Sacré-Cœur. Il sera certainement envoyé à l'École gratuite de dessin. Le père demande pourquoi? Le dessin, dit la mère lui servira toujours dans son métier. Réponse double, il faut l'avouer, sous laquelle elle cache une bien autre ambition. Cet enfant, si bien né et doué, pourquoi ne serait-il pas peintre ou sculpteur, tout comme un autre? Elle se vole des sous pour les crayons, pour ce papier si cher... Son fils, tout à l'heure, va exposer, emporter tous les prix; dans les songes maternels, roule déjà le grand nom de Rome.

L'ambition maternelle réussit trop souvent ainsi à faire un pauvre artiste, très-nécessiteux, de celui qui, comme ouvrier, eût mieux gagné sa vie. Les arts ne peuvent guère produire, même en temps de paix, lorsque tous les gens aisés, spécialement les femmes, au lieu d'acheter des produits d'art, sont artistes eux-mêmes. Qu'une guerre vienne, une révolution, l'art, c'est justement la famine.

Souvent aussi l'artiste en espérance, déjà en

route, plein d'ardeur et de souffle, est arrêté tout court; son père meurt, il faut qu'il aide aux siens; le voilà ouvrier. Grande douleur pour la mère, grande lamentation, qui ôtent le courage au jeune homme.

Toute sa vie, il maudira le sort; il travaillera ici, et il aura l'âme ailleurs. Cruel tiraillement... Et cependant rien ne l'arrêtera. Ne venez point ici avec vos conseils, vous seriez mal reçu. Il est trop tard, il faut qu'il aille à travers les obstacles. Vous le verrez toujours lisant, rêvant; lisant aux courtes heures de repas, et le soir, la nuit encore, absorbé dans un livre, le dimanche, enfermé et sombre. On se figure à peine ce que c'est que la faim de lecture, dans cet état d'esprit. Pendant le travail, et le plus inconciliable de tous avec l'étude, parmi le roulement, le tremblement de vingt métiers, un malheureux fileur que j'ai connu, mettait un livre au coin de son métier, et lisait une ligne chaque fois que le chariot reculait et lui laissait une seconde.

Que la journée est longue, quand elle passe ainsi! qu'irritantes sont les dernières heures! Pour celui qui attend la cloche et maudit ses retards, l'odieux atelier, au jour tombant, semble tout fantastique; les démons de l'impatience se jouent

cruellement dans ces ombres... « O liberté ! lumière ! me laissez-vous là pour toujours ? »

Je plains sa famille, au retour, s'il a une famille. Un homme acharné à ce combat, et tout préoccupé du progrès personnel, met le reste bien loin après. La faculté d'aimer diminue dans cette vie sombre. On aime moins la famille, elle importune; on se détache même de la patrie, on lui impute l'injustice du sort.

Le père de l'ouvrier lettré, plus grossier et plus lourd, inférieur de tant de manières, avait néanmoins plus d'un avantage sur son fils. Le sentiment national était chez lui bien plus puissant; il pensait moins au genre humain, davantage à la France. La grande famille française, et sa chère petite famille, c'était son monde, il y mettait son cœur. Ce charmant intérieur, ce doux ménage que nous admirions, hélas ! que sont-ils devenus ?

La science en elle-même ne sèche point le cœur, ne le refroidit point. Si elle produit ici cet effet, c'est qu'elle n'arrive à l'esprit que rétrécie cruellement. Elle ne se présente pas sous son jour naturel, dans sa vraie et complète lumière, mais obliquement, partiellement, comme ces jours étroits et faux que reçoit une cave. Elle ne rend point haineux, envieux par ce qu'elle fait savoir,

mais par ce qu'elle laisse ignorer. Celui par exemple qui ne connaît point les moyens compliqués par lesquels se crée la richesse, croira naturellement qu'elle ne se crée point, qu'elle n'augmente point en ce monde, que seulement elle se déplace, que l'un n'acquiert qu'en dépouillant un autre; toute acquisition lui semblera un vol, et il haïra tout ce qui possède... Haïr? pourquoi? pour les biens de ce monde? mais le monde même ne vaut que par l'amour.

Quelles que soient les erreurs inévitables d'une étude incomplète, il faut respecter ce moment. Quoi de plus touchant, de plus grave, que de voir l'homme qui jusqu'ici apprenait par hasard, *vouloir* étudier, poursuivre la science d'une volonté passionnée à travers tant d'obstacles? La culture *volontaire* est ce qui met l'ouvrier, au moment où nous l'observons, non-seulement au-dessus du paysan, mais au-dessus des classes que l'on croit supérieures, qui en effet ont tout, livres, loisir, que la science vient chercher, et qui pourtant, une fois quittes de l'éducation obligée, laissent l'étude, ne se soucient plus de la vérité. Je vois tel homme, sorti avec honneur de nos premières écoles, qui, jeune encore, et déjà vieux de cœur, oublie la science qu'il cultiva, sans même

avoir l'excuse de l'entraînement des passions, mais s'ennuie, s'endort, fume et rêve.

L'obstacle, je le sais, est un grand aiguillon. L'ouvrier aime les livres, parce qu'il a peu de livres ; il n'en a qu'un parfois, et s'il est bon, il n'en apprend que mieux. Un livre unique qu'on lit et qu'on relit, qu'on rumine et digère, développe souvent mieux qu'une vaste lecture indigeste. J'ai vécu des années d'un Virgile, et m'en suis bien trouvé. Un volume dépareillé de Racine, acheté sur le quai par hasard, a fait le poète de Toulon.

Ceux qui sont riches à l'intérieur, ont toujours assez de ressources. Ce qu'ils ont, ils l'étendent, le fécondent par la pensée, le poussent jusque dans l'infini. Au lieu d'envier ce monde de boue, ils s'en font un à eux, tout d'or et de lumière. Ils disent à celui-ci : « Garde ta pauvreté que tu appelles richesse, je suis plus riche en moi. »

La plupart des poésies que les ouvriers ont écrites dans les derniers temps, offrent un caractère particulier de tristesse et de douceur qui me rappellent souvent leurs prédécesseurs, les ouvriers du moyen âge. S'il y en a d'âpres et violentes, c'est le petit nombre. Cette inspiration élevée eût porté plus haut encore ces vrais poètes,

s'ils n'eussent suivi dans la forme avec trop de déference les modèles aristocratiques.

Ils commencent à peine. Pourquoi vous hâtez-vous de dire qu'ils n'atteindront jamais les premiers rangs? Vous partez de l'idée fausse que le temps et la culture font tout; vous ne comptez pour rien le développement intérieur que prend l'âme par sa force propre, au milieu même des travaux manuels, la végétation spontanée qui s'accroît par l'obstacle. Hommes de livres, sachez bien que cet homme sans livre et de faible culture a en récompense une chose qui en tient lieu : Il est maître en douleurs.

Qu'il réussisse, ou non, je n'y vois nul remède. Il ira son chemin, le chemin de la pensée et de la souffrance. « Il chercha la lumière (dit mon Virgile), il l'entrevit, gémit!... » Et, tout en gémissant, il la cherchera toujours. Qui peut l'avoir entrevue, et y renoncer jamais?

« Lumière! plus de lumière encore! » Tel fut le dernier mot de Goëthe. Ce mot du génie expirant, c'est le cri général de la nature, et il retentit de monde en monde. Ce que disait cet homme puissant, l'un des aînés de Dieu, ses plus humbles enfants, les moins avancés dans la vie animale, les poissons le disent au fond des mers, ils ne veu-

lent point vivre partout où la lumière n'atteint pas. La fleur veut la lumière, se tourne vers elle, et sans elle languit. Nos compagnons de travail, les animaux se réjouissent, comme nous, ou s'affligent, selon qu'elle vient ou s'en va. Mon petit-fils, qui a deux mois, pleure dès que le jour baisse.

Cet été, me promenant dans mon jardin, j'entendis, je vis sur une branche un oiseau qui chantait au soleil couchant ; il se dressait vers la lumière, et il était visiblement ravi... Je le fus de le voir ; nos tristes oiseaux privés ne m'avaient jamais donné l'idée de cette intelligente et puissante créature, si petite, si passionnée... Je vibraï à son chant... Il renversait en arrière sa tête, sa poitrine gonflée ; jamais chanteur, jamais poète, n'eut si naïve extase. Ce n'était pourtant pas l'amour (le temps était passé), c'était manifestement le charme du jour qui le ravissait, celui du doux soleil !

Science barbare, dur orgueil, qui ravale si bas le nature animée, et sépare tellement l'homme de ses frères inférieurs !

Je lui dis avec des larmes : « Pauvre fils de la lumière, qui la réfléchis dans ton chant, que tu as donc raison de la chanter ! La nuit, pleine d'em-

bûches et de dangers pour toi, ressemble de bien près à la mort. Verras-tu seulement la lumière de demain !... » Puis de sa destinée, passant en esprit à celle de tous les êtres qui, des profondeurs de la création, montent si lentement au jour, je dis comme Goethe et le petit oiseau : « De la lumière ! Seigneur ! Plus de lumière encore ! »

## CHAPITRE IV.

### Servitudes du fabricant.

Je lis dans le petit livre du tisserand de Rouen que j'ai déjà cité : « Nos manufacturiers sont *tous ouvriers d'origine* ; » et encore : « La plupart de nos manufacturiers d'aujourd'hui (1836) sont des *ouvriers laborieux et économes des premiers temps de la Restauration*. » Ceci est, je crois, assez général, et non particulier à la fabrique de Rouen.

Plusieurs entrepreneurs des industries du bâtiment m'ont dit qu'ils avaient été *tous ouvriers*, qu'ils étaient arrivés à Paris maçons, charpentiers, etc.

Si les ouvriers ont pu s'élever à l'exploitation si vaste, si compliquée des grandes manufactures, on croira sans peine qu'à plus forte raison, ils sont

devenus maîtres dans les industries qui demandent bien moins de capitaux, dans la petite fabrique et les métiers, dans le commerce de détail. Les patentés qui n'avaient presque pas augmenté sous l'Empire, ont doublé de nombre dans les trente ans qui se sont écoulés depuis 1815. Six cent mille hommes environ sont devenus fabricants ou marchands. Or, comme, en ce pays, tout ce qui peut strictement vivre, s'y tient et ne va nullement se jeter dans les hasards de l'industrie, on peut dire hardiment que c'est un demi-million d'ouvriers qui sont devenus maîtres et ont obtenu ce qu'ils croyaient l'indépendance.

Ce mouvement fut très-rapide dans les dix premières années, de 1815 à 1825. Ces braves qui, de la guerre, firent subitement volte-face du côté de l'industrie, montèrent comme à l'assaut, et sans difficulté emportèrent toutes les positions. Leur confiance était si grande qu'ils en donnèrent même aux capitalistes. Des hommes d'un tel élan entraînaient les plus froids; on croyait sans difficulté qu'ils allaient recommencer dans l'industrie toute la série de nos victoires, et nous donner sur ce terrain la revanche des derniers revers.

On ne peut contester à ces ouvriers parvenus qui fondèrent nos manufactures, d'éminentes

qualités, l'élan, l'audace, l'initiative, souvent un coup-d'œil sûr. Beaucoup on fait fortune; puissent leurs fils ne se pas ruiner!

Avec ces qualités, nos fabricants de 1815 ne prouvèrent que trop la démoralisation de cette triste époque. La mort politique n'est pas loin de la mort morale, on put le voir alors. De la vie militaire, ils gardèrent généralement, non le sentiment de l'honneur, mais bien la violence, ne se soucièrent ni des hommes, ni des choses, ni de l'avenir, et traitèrent impitoyablement deux sortes de personnes, l'ouvrier, le consommateur.

Toutefois l'ouvrier étant rare encore à cette époque, même dans les manufactures à machines, qui demandent si peu d'apprentissage, ils furent obligés de lui donner de gros salaires. Ils *pressèrent* ainsi des hommes dans les villes et dans les campagnes; ces conscrits du travail, ils les mettaient au pas de la machine, ils exigeaient qu'ils fussent, comme elle, infatigables. Ils semblaient appliquer à l'industrie le grand principe impérial, sacrifier des hommes pour abrégé les guerres. L'impatience nationale qui nous rend souvent barbares contre les animaux, s'autorisait contre les hommes des traditions militaires; le travail devait aller au pas de charge, à la course: tant pis pour ceux qui périraient

Quant au commerce, les fabricants d'alors le firent comme en pays ennemi ; ils traitèrent l'acheteur , justement comme en 1813 les marchandes de Paris rançonnaient le cosaque. Ils vendaient à faux teint, à faux poids, à fausse mesure ; ils firent ainsi leur main très-vite, et se retirèrent, ayant fermé à la France ses meilleurs débouchés, compromis pour longtemps sa réputation commerciale, et, ce qui est plus grave, rendu aux Anglais l'essentiel service de nous aliéner, pour ne rien dire du reste, un monde, l'Amérique Espagnole, un monde imitateur de notre Révolution.

Leurs successeurs, qui sont leurs fils ou leurs principaux ouvriers, ont fort à faire maintenant, retrouvant sur tous les marchés cette réputation. Ils s'étonnent, s'irritent de voir les bénéfices tellement réduits. La plupart se tireraient de là de grand cœur, s'ils pouvaient ; mais ils sont engagés, il faut aller : *Marche ! Marche !*

Ailleurs, l'industrie est assise sur de grands capitaux, sur un ensemble d'habitudes, de traditions, de relations sûres ; elle porte sur la base d'un commerce vaste et régulier. Ici, elle n'est, à vrai dire, qu'un combat. Un ouvrier hardi qui inspire confiance, s'est fait commanditer ; ou bien un jeune homme veut hasarder ce qu'a gagné

son père; il part d'un petit capital, d'une dot, d'un emprunt. Dieu veuille qu'il se tire d'affaire entre deux crises; nous en avons tous les six ans (1818, 1825, 1830, 1836). C'est toujours la même histoire; un an, deux ans après la crise, quelques commandes viennent, l'oubli, l'espoir; le fabricant se croit lancé; il pousse, il presse, il éreinte les hommes et les choses, les ouvriers et les machines; le Bonaparte industriel de 1820 reparaît un moment; puis, l'on est encombré, l'on étouffe, il faut vendre à perte... Ajoutez, que ces coûteuses machines sont, tous les cinq ans à peu près, hors de service, ou dépassées par quelque invention; s'il y a eu quelque bénéfice, il sert à changer les machines.

Le capitaliste, averti par tant de leçons, croit maintenant que la France est un peuple plus industriel que commerçant, plus propre à fabriquer qu'à vendre. Il prête au nouveau fabricant, comme à un homme qui part pour une navigation périlleuse. Quelle sûreté a-t-il? les fabriques les plus splendides ne se vendent qu'à grande perte; ces brillants ustensiles, en peu d'années, ne valent plus que le fer et le cuivre. Ce n'est pas sur la fabrique qu'on prête, c'est sur l'homme; l'industriel a ce triste avantage de pou-

voir être emprisonné; cela donne valeur à sa signature. Il sait parfaitement qu'il a engagé sa personne, parfois bien plus que sa personne, la vie de sa femme et de ses enfants, le bien de son beau-père, celui d'un ami trop crédule, peut-être même un dépôt de confiance, dans l'entraînement de cette vie terrible... Donc, il n'y a pas à marchander, il faut vaincre ou mourir, faire fortune ou se jeter à l'eau.

Un homme, dans cet état d'esprit n'a pas le cœur bien tendre. S'il était doux et bon pour ses employés, ses ouvriers, ce serait un miracle. Voyez-le parcourir à grands pas ses vastes ateliers, l'air sombre et dur... Quand il est à un bout, à l'autre bout l'ouvrier dit tout bas : « Est-il donc féroce aujourd'hui ! comme il a traité le contre-maitre ! » — Il les traite comme il l'a été tout à l'heure. Il revient de la ville d'argent, de Bâle à Mulhouse par exemple, de Rouen à Déville. Il crie, et l'on s'étonne; on ne sait pas que le juif vient de lui lever sur le corps une livre de chair.

Sur qui va-t-il reprendre cela? sur le consommateur? Celui-ci est en garde. Le fabricant retombe sur l'ouvrier. Partout où il n'y a pas apprentissage, partout où l'on multiplie imprudemment les apprentis, ils se présentent en foule, s'offrent à

vil prix, et le fabricant profite de la baisse des salaires <sup>1</sup>. Puis, l'encombrement des marchandises l'obligeant de vendre même à perte, l'avalissement des salaires, mortel à l'ouvrier, ne profite plus au fabricant; le consommateur seul y gagne.

Le fabricant le plus dur était pourtant né homme; dans ses commencements, il sentait encore quelque intérêt pour cette foule <sup>2</sup>. Peu à peu,

<sup>1</sup> Je refusais de croire ce qu'on me racontait des fraudes infâmes que certains fabricants commettent, à l'égard du consommateur sur la qualité, à l'égard de l'ouvrier sur la quantité du travail. J'ai dû me rendre. Les mêmes choses m'ont été confirmées par les amis des fabricants qui en parlaient avec douleur et humiliation, par des notables, négociants et banquiers. Les prud'hommes n'ont nullement l'autorité pour réprimer ces crimes; le malheureux d'ailleurs n'ose se plaindre. Une telle enquête regarde le procureur du Roi.

<sup>2</sup> Cet endurcissement graduel, cette habileté que l'on prend peu à peu pour étouffer en soi la voix de l'humanité, est très-finement analysé par M. Emmery, dans sa brochure sur l'*Amélioration du sort des ouvriers dans les travaux publics* (1837). Il parle spécialement des ouvriers blessés dans les travaux dangereux que les entrepreneurs font pour le gouvernement.

« Un entrepreneur qui aura le cœur bien placé, pourra, une première fois, peut-être même plusieurs fois d'abord, secourir des ouvriers blessés; mais quand cela se renouvelle, quand les secours s'accroissent, ils deviennent trop pesants; l'entrepreneur compose alors avec lui-même, il se défend de ses premiers mouvements de générosité, il en restreint insensiblement les applications, et il diminue d'une manière plus notable le chiffre de chaque secours. Il remarque que dans ses ateliers les plus dangereux, lui, entrepreneur, ne reçoit aucune plus-value à ce titre, et qu'au contraire il est obligé de payer à ses ouvriers une plus forte journée. Or, cette plus forte journée lui semble bientôt le

la préoccupation des affaires, l'incertitude de sa situation, ses périls, ses souffrances morales, l'ont rendu fort indifférent aux souffrances matérielles des ouvriers. Il ne les connaît pas aussi bien que son père<sup>1</sup> qui avait été ouvrier lui-même. Renouvelés sans cesse, ils lui apparaissent comme des chiffres, des machines, mais moins dociles et moins régulières, dont le progrès de l'industrie permettra de se passer; ils sont le défaut du système; dans ce monde de fer, où les mouvements sont si précis, la seule chose à dire, c'est l'homme.

Ce qui est curieux à observer, c'est que les seuls (bien peu nombreux) qui se préoccupent du sort de l'ouvrier, ce sont parfois de très-petits fabri-

prix des accidents à craindre. Ces secours additionnels lui paraissent au-dessus de ses moyens. L'ouvrier blessé n'est d'ailleurs pas assez ancien dans le chantier; l'ouvrier malade n'est pas des plus adroits, des plus utiles, etc. C'est-à-dire que le cœur s'endurcit par l'habitude, souvent par la nécessité, que toute charité s'éteint bientôt, que le peu de secours accordé n'est même plus réparti suivant une rigoureuse justice pour tous, et que le seul résultat de toutes les émotions généreuses que devraient faire naître d'aussi tristes tableaux, se réduit à quelques gratifications accordées arbitrairement, et calculées, non sur les besoins réels des familles écrasées, mais dans l'intérêt à venir du chantier ou des travaux de l'entrepreneur. »

<sup>1</sup> La différence entre le père et le fils, c'est que celui-ci, qui n'a pas été ouvrier, connaissant moins la fabrication, sachant moins les limites du possible et de l'impossible, est quelquefois plus dur par ignorance.

cants qui vivent avec lui d'une manière patriarcale, ou bien au contraire les très-grandes et puissantes maisons, qui s'appuyant sur des fortunes solides, sont à l'abri des inquiétudes ordinaires du commerce. Tout l'intervalle moyen est un champ de combat sans pitié.

On sait que nos manufacturiers de Mulhouse ont réclamé, contre leur intérêt, une loi qui réglât le travail des enfants. En 1836, sur un essai que l'un d'eux avait fait pour donner aux ouvriers des logements salubres avec petits jardins, ces mêmes fabricants d'Alsace furent émus de cette heureuse idée, et dans ce mouvement généreux ils souscrivirent pour deux millions. Que devint cette souscription ? je n'ai pu le savoir.

Les manufacturiers seraient à coup sûr plus humains, si leur famille, souvent très-charitable, restait moins étrangère à la manufacture <sup>1</sup>. Elle vit

<sup>1</sup> Je me rappellerai toujours une chose touchante, pleine de grâce et de charme dont j'ai été témoin. Le maître d'une fabrique ayant eu l'obligeance de me conduire lui-même pour me montrer ses ateliers, sa jeune femme voulut être de la partie. Surpris d'abord de la voir, avec sa blanche robe, tenter ce voyage à travers l'humide et le sec (tout n'est pas beau, ni propre, dans la fabrication des plus brillants objets), je compris mieux ensuite pourquoi elle affrontait ce purgatoire. Où son mari me faisait voir des choses, elle voyait des hommes, des âmes, et souvent bien blessées. Sans qu'elle m'expliquât rien, je compris que, tout en glissant à travers cette foule, elle avait un sentiment

ordinairement à part, ne voit les ouvriers que de loin. Elles'exagère volontiers leurs vices, les jugeant presque toujours sur ce moment dont j'ai parlé, où la liberté, longtemps contenue, s'échappe enfin avec bruit et désordre, je veux dire, sur le moment de la sortie. Souvent aussi, le manufacturier et les siens haïssent l'ouvrier parce qu'ils s'en croient haïs; et je dirai, contre l'opinion commune, qu'en cela, il n'est pas rare qu'ils se trompent. Dans les grandes manufactures, l'ouvrier hait le contre-maitre dont il subit la tyrannie immédiate; celle du maître, plus éloignée, lui est moins odieuse; à moins qu'on ne lui ait appris à la haïr, il l'envisage comme celle de la fatalité et il ne s'en irrite pas.

Le problème industriel se complique fort pour la France de sa situation extérieure. Bloquée en quelque sorte par la malveillance unanime de l'Europe, elle a perdu, aussi bien que ses an-

délicat, pénétrant, de toutes les pensées, je ne dis pas haineuses, mais soucieuses, envieuses peut-être, qui fermentaient là-dedans. Sur sa route, elle jetait des paroles justes et fines, parfois presque tendres, par exemple à une jeune fille souffrante; malade elle-même, la jeune dame avait bonne grâce à cela. Plusieurs étaient touchés; un vieil ouvrier, qui la crut fatiguée, lui présenta un siège avec une vivacité charmante. Les jeunes étaient plus sombres; elle, qui voyait tout, disait un mot, et chassait le nuage.

ciennes alliances, tout espoir de s'ouvrir, en Orient ou en Occident, de nouveaux débouchés. L'industrialisme qui a fondé le système actuel sur la supposition étrange que les Anglais, nos rivaux, seraient nos amis, se trouve, avec cette amitié, bloqué, muré, comme dans un tombeau... Certes, la grande France agricole et guerrière de vingt-cinq millions d'hommes, qui a bien voulu croire les industriels, qui s'est tenue immobile, sur leur parole, qui, par bonté pour eux, n'a pas repris le Rhin, elle a droit aujourd'hui de déplorer leur crédulité ; plus sensée qu'eux, elle avait toujours cru que les Anglais restaient Anglais.

Distinguons toutefois entre les industriels. Il en est qui, au lieu de s'endormir derrière la triple ligne des douanes, ont noblement continué la guerre contre l'Angleterre. Nous les remercions de leurs héroïques efforts, pour soulever la pierre sous laquelle elle crut nous écraser. Leur industrie qui lutte contre elle, avec tous les désavantages (souvent un tiers de frais de plus!) l'a néanmoins vaincue sur plusieurs points, ceux qui exigeaient les facultés les plus brillantes, la plus inépuisable richesse d'invention. Elle a vaincu par l'art.

Il faut un livre exprès pour faire connaître le

grandiose effort de l'Alsace, qui, d'une âme nullement mercantile, sans marchander sur la dépense, a réuni tous les moyens, appelé toute science, voulu le beau, quoi qu'il en pût coûter. Lyon a résolu le problème d'une continuelle métamorphose, de plus en plus ingénieuse et brillante. Que dire de cette fée parisienne, qui répond de minute en minute aux mouvements les plus imprévus de la fantaisie?

Chose inattendue, surprenante! la France vend!... cette France exclue, condamnée, interdite... Ils viennent malgré eux, malgré eux ils achètent.

Ils achètent... des modèles, qu'ils vont, tant bien que mal, copier chez eux. Tel Anglais déclare dans une enquête qu'il a une maison à Paris, *pour avoir des modèles*. Quelques pièces achetées à Paris, à Lyon, en Alsace, puis copiées là-bas, suffisent au contrefacteur anglais, allemand, pour inonder le monde. C'est comme en librairie : la France écrit, et la Belgique vend.

Ces produits où nous excellons, sont malheureusement ceux qui changent le plus, qui exigent une mise en train toujours nouvelle. Quoique ce soit le propre de l'art d'ajouter infiniment à la valeur des matières premières, un art aussi coûteux.

que celui-ci ne permet guère de bénéfices. L'Angleterre au contraire ayant des débouchés chez les peuples inférieurs des cinq parties du monde, fabrique par grandes masses, par genres uniformes, longtemps suivis sans mise en train, sans recherches nouvelles; de tels produits, vulgaires, ou non, sont toujours lucratifs.

Travaille donc, ô France, pour rester pauvre !  
Travaille, souffre, sans jamais te lasser. La devise des grandes fabriques qui font ta gloire, qui imposent ton goût, ta pensée d'art, au monde, est celle-ci : Inventer, ou périr.

## CHAPITRE V.

Servitudes du marchand <sup>1</sup>.

L'homme de travail, ouvrier, fabricant, regarde généralement le marchand comme un homme de loisir. Assis dans sa boutique, qu'a-t-il à faire la matinée que de lire le journal, puis causer tout le jour, le soir fermer sa caisse? L'ouvrier se promet bien que s'il peut épargner quelque chose, il se fera marchand.

Le marchand est le tyran du fabricant. Il lui rend toutes les tracasseries, les vexations de l'acheteur. Or, l'acheteur, dans l'état de nos mœurs, c'est l'homme qui veut acheter pour rien, c'est le pauvre qui veut trancher du riche, c'est l'enrichi

<sup>1</sup> Nous parlons ici du commerce individuel, comme il est généralement en France, non du commerce en commandite qui n'existe encore que dans quelques grandes villes.

d'hier qui tire à grand'peine de sa poche un argent qui vient d'y entrer<sup>1</sup>. Ils exigent deux choses, la qualité brillante, et le prix le plus vil; la bonté de l'objet est secondaire. Qui veut mettre le prix à une bonne montre? personne. Les riches même ne veulent autre chose qu'une belle montre à bon marché.

Il faut que le marchand trompe ces gens-là, ou qu'il périsse. Toute sa vie se compose de deux guerres, guerre de tromperie et de ruse contre cet acheteur déraisonnable, guerre de vexations et d'exigence contre le fabricant. Mobile, inquiet, minutieux, il lui rend jour par jour les plus absurdes caprices de son maître, le public, le tire à droite, à gauche, change à chaque instant sa direction, l'empêche de suivre aucune idée, et rend presque impossible, dans plusieurs genres, la grande invention.

Le point capital pour le marchand, c'est que le fabricant l'aide à tromper l'acheteur, qu'il entre dans les petites fraudes, qu'il ne recule pas devant les grandes. J'ai entendu des fabricants gémir des choses que l'on exigeait d'eux, contre l'honneur;

<sup>1</sup> Ce sont de nouvelles classes qui arrivent, comme l'explique très-bien M. Leclaire (*Peinture en bâtiment*). Ils ne savent nullement le prix réel des objets. Ils veulent du brillant, en détrempe, n'importe.

il leur fallait ou perdre leur état, ou devenir complices des tromperies les plus audacieuses. Ce n'est plus assez d'altérer les qualités, il leur faut quelquefois devenir faussaires, prendre les marques des fabriques en renom.

La répugnance que montrait pour l'industrie les nobles républiques de l'antiquité, les fiers barons du moyen âge, est peu raisonnable sans doute, si par industrie l'on entend les fabrications compliquées qui ont besoin de la science et de l'art, ou bien le grand négoce qui suppose tant de connaissances, d'informations, de combinaisons. Mais cette répugnance est vraiment raisonnable, quand elle s'applique aux habitudes ordinaires du commerce, à la nécessité misérable où le marchand se trouve de mentir, de frauder et de falsifier.

Je n'hésite point à affirmer que pour l'homme d'honneur la situation du travailleur le plus dépendant est libre en comparaison de celle-ci. Serf du corps, il est libre d'âme. Asservir son âme au contraire et sa parole, être obligé du matin au soir de masquer sa pensée, c'est le dernier servage.

Représentez-vous bien cet homme qui a été militaire, qui a conservé dans tout le reste le sentiment de l'honneur, et qui se résigne à cela... Il doit souffrir beaucoup.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que c'est justement par honneur qu'il ment tous les jours, pour *faire honneur* à ses affaires. Le déshonneur pour lui, ce n'est pas le mensonge, c'est la faillite. Plutôt que de *faillir*, l'honneur commercial le poussera jusqu'au point où la fraude équivaut au vol, où la falsification est l'empoisonnement.

Empoisonnement benin, à petite dose, je le sais, qui ne tue qu'à la longue. Quand même on voudrait dire qu'ils ne mêlent aux denrées que des substances innocentes<sup>1</sup>, sans action, inertes, l'homme de travail qui croit y puiser la réparation de ses forces, et qui n'y trouve rien, ne peut plus se refaire, il va se ruinant, s'épuisant, il vit (pour parler ainsi) sur le capital, sur le fonds de sa vie; elle lui échappera peu à peu.

Ce que je trouve de coupable, dans ce falsificateur qui vend l'ivresse, ce n'est pas seulement d'empoisonner le peuple, c'est de l'avilir. L'homme fatigué du travail, entre confiant dans cette boutique; il l'aime comme sa maison de liberté; eh bien! qu'y trouve-t-il? la honte. Le mélange

<sup>1</sup> Il a été constaté *juridiquement* que beaucoup de ces substances n'étaient nullement innocentes. V. le Journal de chimie médicale, les Annales d'Hygiène, et MM. Garnier et Harel, *Falsifications des substances alimentaires*, 1844.

spiritueux qu'on lui vend sous le nom de vin, produit, dès qu'il est bu, l'effet qu'une double et triple quantité de vin n'eût pas produit; il s'empare du cerveau, trouble l'esprit, la langue, le mouvement du corps. Ivre et la poche vide, le marchand le jette à la rue... Qui n'a le cœur percé, en voyant quelquefois, l'hiver, une pauvre vieille femme, qui a bu le poison pour se réchauffer, et qu'on livre, en cet état, pour jouet à la barbarie des enfants?... Le riche passe, et dit : « Voilà le peuple ! »

Tout homme qui peut avoir, ou emprunter, mille francs, commence hardiment le commerce. D'ouvrier, il se fait marchand, c'est-à-dire homme de loisir. Il vivait au cabaret, il ouvre un cabaret. Il s'établit, non pas loin des anciens : au contraire, au plus près, pour leur soutirer la pratique; il se flatte de la douce idée qu'il tuera le voisin. Immédiatement, il a des pratiques en effet, tous ceux qui doivent à l'autre et qui ne paieront pas. Au bout de quelques mois, ce nouveau est devenu ancien; d'autres sont venus tout autour. Il languit, il périt; il a perdu l'argent, mais de plus, ce qui valait mieux, l'habitude du travail... Grande joie parmi les survivants, qui peu à peu finissent de même. D'autres viennent, il n'y paraît

pas... Triste et misérable commerce, sans industrie, sans autre idée que celle de se manger l'un l'autre.

La vente augmente à peine, et les marchands augmentent, multiplient à vue d'œil, la concurrence aussi, l'envie, la haine. Ils ne font rien, ils sont là sur leur porte, les bras croisés, à se regarder de travers, à voir si la pratique infidèle ne va pas se tromper de boutique. Ceux de Paris, qui sont quatre-vingt mille, ont eu l'an dernier *quarante-six mille procès* au seul tribunal de commerce, sans parler des autres tribunaux. Chiffre affreux ! Que de querelles et de haines il suppose !...

L'objet spécial de cette haine, celui que le patenté poursuit, fait saisir quand il peut, c'est le pauvre diable qui roule sa boutique, et s'arrête un moment, c'est la malheureuse femme qui sur un éventaire, porte la sienne ! hélas, et souvent encore un enfant<sup>1</sup>... Qu'elle ne s'avise pas de s'asseoir, qu'elle marche toujours... sinon elle est saisie.

Je ne sais pas vraiment si celui qui la fait saisir, ce triste homme de boutique, est plus heureux

<sup>1</sup> Lire la pièce si touchante de Savinien Lapointe,

pour être assis. Ne point bouger, attendre, ne pouvoir rien prévoir. Le marchand ne sait presque jamais d'où lui viendra le gain. Recevant la marchandise de la seconde, de la troisième main, il ignore quel est en Europe l'état de son propre commerce, et ne peut deviner si l'an prochain il fera fortune ou faillite.

Le fabricant, l'ouvrier même, ont deux choses, qui, malgré le travail, rendent leur destinée meilleure que celle du marchand. 1<sup>o</sup> *Le marchand ne crée point*, il n'a pas le bonheur sérieux, digne de l'homme, de faire naître une chose, de voir avancer sous sa main une œuvre qui prend forme, qui devient harmonique, qui, par son progrès, répond à son créateur, console son ennui et sa peine.

2<sup>o</sup> Autre désavantage, terrible, à mon avis : *Le marchand est obligé de plaire*. L'ouvrier donne son temps, le fabricant sa marchandise pour tant d'argent ; voilà un contrat simple, et qui n'abaisse pas. Ni l'un ni l'autre n'a besoin de flatter. Il n'est pas obligé, souvent le cœur navré et les yeux pleins de larmes, d'être aimable et gai tout à coup, comme cette dame de comptoir. Le marchand inquiet, mortellement occupé du billet qui échoit demain, il faut qu'il sourie, qu'il se prête,

par un effort cruel, au babil de la jeune élégante qui lui fait déplier cent pièces, cause deux heures, et part sans acheter.

Il faut qu'il plaise, et que sa femme plaise. Il a mis dans le commerce, non-seulement son bien, sa personne et sa vie, mais souvent sa famille<sup>1</sup>.

L'homme le moins susceptible pour lui-même, souffrira, à chaque heure, de voir sa femme ou sa fille au comptoir. L'étranger même, le témoin désintéressé ne voit pas sans peine dans une honnête famille qui commence un commerce, les habitudes intérieures violemment troublées, le foyer dans la rue, le saint des saints à l'étalage ! La jeune demoiselle écoute, les yeux baissés, l'impertinent propos d'un homme indélicat. On y retourne quelques mois après, on la retrouve hardie.

La femme, au reste, fait bien plus que la fille, pour le succès d'une maison de commerce. Elle cause avec grâce, avec charme... Où est l'inconvénient, dans une vie si publique, sous les yeux de

<sup>1</sup> On a parlé de l'ouvrière en soie et du commis qui se faisait payer sa connivence au vol. On a parlé de l'ouvrière en coton, je crois, à tort ; le fabricant est très-peu en rapport avec ses ouvriers et ouvrières. On a dit enfin que l'usurier de campagne mettait souvent les délais à un prix immoral. Pourquoi n'a-t-on pas parlé de la marchande, si exposée, obligée de plaire à l'acheteur, de causer longuement avec lui, et qui s'en trouve ordinairement si mal ?

la foule?... Elle cause, mais elle écoute... et tout le monde plutôt que son mari. C'est un esprit chagrin, ce mari, nullement amusant, plein d'hésitation et de minuties, flottant en politique, en tout, mécontent du gouvernement, et mécontent des mécontents.

Cette femme s'aperçoit de plus en plus qu'elle fait là un ennuyeux métier ; douze heures par jour à la même place, exposée derrière une vitre, parmi les marchandises. Elle ne s'y tiendra pas toujours si immobile ; la statue pourra s'animer.

Voilà de grandes souffrances qui commencent pour le mari. Le lieu du monde le plus cruel pour un jaloux, c'est une boutique... Tous viennent, tous flattent la dame... L'infortuné ne sait pas même toujours à qui s'en prendre. Parfois il devient fou, ou se tue, ou la tue ; tel autre s'alite, et meurt... Plus malheureux peut-être celui qui s'est résigné.

Il s'est trouvé un homme qui est mort ainsi lentement, non pas de jalousie, mais de douleur et d'humiliation, chaque jour insulté, outragé dans la personne de sa femme. Je parle de l'infortuné Louvet. Après avoir échappé aux dangers de la Terreur, rentré à la Convention, mais sans moyens pour vivre, il établit sa femme libraire au Palais-

Royal : la librairie était à cette époque un commerce brillant, et le seul. Malheureusement l'ar-dent Girondin, aussi contraire aux royalistes qu'aux montagnards, avait mille ennemis. La *jeunesse dorée*, celle qui courut si bien le 13 ven-démiaire, venait bravement parader devant la boutique de Louvet, entraît, ricanait, se vengeait sur une femme. Aux provocations du mari furieux, ils ne répondaient que par des risées. Lui-même leur avait donné des armes, en imprimant, dans le récit de sa fuite et de ses malheurs, mille détails passionnés, indiscrets sans doute et imprudents, sur sa Lodoïska. Une chose devait la protéger, la rendre sacrée pour des hommes de cœur, son courage, son dévouement ; elle avait sauvé son mari... Nos chevaliers ne sentirent point cela ; ils poussèrent froidement la cruelle plaisanterie, et Louvet en mourut. Sa femme voulait mourir ; ses enfants qu'on lui amena, la condamnèrent à vivre.

## CHAPITRE VI.

Servitudes du fonctionnaire.

Quand les enfants grandissent et que la famille réunie commence à se demander : « Qu'en fera-t-on ? » le plus vif, le moins disciplinable, ne manque guère de dire : « Moi, je veux être indépendant. » Il entrera dans le commerce, et il y trouvera l'indépendance que nous venons de caractériser. L'autre frère, le docile, le bon sujet, sera fonctionnaire.

On tâchera du moins qu'il le devienne. La famille fera pour cela d'énormes sacrifices, souvent par delà sa fortune. Grands efforts, et quel but ? Après dix ans de classes, plusieurs années d'école, il deviendra surnuméraire, et enfin petit employé. Son frère, le commerçant qui, pendant ce temps-

là, a eu bien d'autres aventures, lui porte grande envie, et perd peu d'occasions de faire allusion aux gens qui ne produisent pas, « qui s'endorment commodément assis au banquet du budget. » Aux yeux de l'industriel, nul ne produit que lui; le juge, le militaire, le professeur, l'employé, sont « des consommateurs improductifs<sup>1</sup>. »

Les parents savaient bien que la carrière des fonctions publiques n'était pas lucrative. Mais ils ont désiré pour cet enfant doux et tranquille une vie sûre, fixe et régulière. Tel est l'idéal des familles, après tant de révolutions, tel, dans leur opinion, est le sort du fonctionnaire; le reste va, vient, varie et change, le fonctionnaire seul est sorti des alternatives de cette vie mortelle, il est comme en un meilleur monde.

Je ne sais si l'employé a jamais eu ce paradis sur la terre, cette vie d'immobilité et de sommeil. Aujourd'hui, je ne vois pas un homme plus mobile. Sans parler des destitutions qui frappent quelquefois et que l'on craint toujours, sa vie n'est que mutations, voyages, translations subites (pour tel ou tel mystère électoral) d'un bout de la France à l'autre, disgrâces inexplicables, prétendus avan-

<sup>1</sup> Comme si la justice et l'ordre civil, la défense du pays, l'instruction, n'étaient pas aussi des *productions*, et les premières de toutes !

cements qui, pour deux cents francs de plus, le font aller de Perpignan à Lille. Toutes les routes sont couvertes de fonctionnaires qui voyagent avec leurs meubles ; beaucoup ont renoncé à en avoir. Campés dans une auberge, et le paquet tout fait, ils vivent là un an, ou moins, d'une vie seule et triste, dans une ville inconnue ; vers la fin, lorsqu'ils commencent à former quelque relation, on les dépêche à l'autre pôle.

Qu'ils ne se marient pas surtout ; leur situation en serait empirée. Indépendamment de cette mobilité, leurs faibles traitements ne comportent point un ménage. Ceux d'entre eux qui sont obligés de faire respecter leur position, ayant charge d'âmes, le juge, l'officier, le professeur, passeront leur vie, s'ils n'ont point de fortune, dans un état de lutte, d'effort misérable pour cacher leur misère et la couvrir de quelque dignité.

N'avez-vous pas rencontré en diligence (je ne dis pas une fois, mais plusieurs) une dame respectable, sérieuse, ou plutôt triste, d'une mise modeste et quelque peu passée, un enfant ou deux, beaucoup de malles, de bagage, un ménage sur l'impériale. Au débarqué, vous la voyez reçue par son mari, un brave et digne officier qui n'est plus jeune. Elle le suit ainsi, avec toute es-

pèce d'incommodité et d'ennui, de garnison en garnison, accouche en route, nourrit à l'auberge, puis se remet encore en route. Rien de plus triste que de voir ces pauvres femmes associées ainsi par l'affection et le devoir aux servitudes de la vie militaire.

Les traitements des fonctionnaires, militaires et civils, ont peu changé depuis l'Empire<sup>1</sup>. La fixité que l'on considère comme leur suprême bonheur, presque tous l'ont sous ce rapport. Mais comme l'argent a baissé, le même chiffre va diminuant de valeur réelle, et représentant toujours moins ; nous l'avons remarqué pour lessalaires industriels.

La France peut se vanter d'une chose, c'est qu'à l'exception de quelques grandes places trop rétribuées, nos fonctionnaires publics servent l'État presque pour rien. Et avec cela, j'affirme qu'en ce pays dont on dit tant de mal, il est peu, très-peu de fonctionnaires accessibles à l'argent.

J'entends l'objection : beaucoup sont corrompus par l'espoir d'avancer, par l'intrigue, par les

<sup>1</sup> Ils se sont améliorés dans tous les autres États de l'Europe. Ici, ils ont augmenté pour un très-petit nombre de places, baissé pour d'autres, par exemple pour les commis de préfectures et sous-préfectures. — Sur le caractère général et les divisions de cette grande armée des fonctionnaires, lire l'important ouvrage de M. Vivien : *Études administratives*, 1845.

mauvaises influences ; je le sais, je l'accorde. Et j'en soutiendrai pas moins que, parmi ces gens si peu rétribués, vous n'en trouverez pas qui reçoivent de l'argent, comme on voit en Russie, en Italie, dans tant d'autres contrées.

Voyons l'ordre le plus élevé. Le juge qui décide du sort, de la fortune des hommes, qui tous les jours a dans les mains des affaires de plusieurs millions, et qui pour des fonctions si hautes, si assidues, si ennuyeuses, gagne moins que tel ouvrier, le juge ne reçoit pas d'argent.

Prenez en bas, dans une classe où les tentations sont grandes, prenez le douanier: il en est peut-être qui recevraient un léger pour-boire dans une occasion insignifiante, mais jamais pour ce qui donne le moindre soupçon de fraude.—Voulez-vous savoir, maintenant, combien il a pour ce service ingrat? six cents francs, un peu plus de trente sous par jour; ajoutons-y les nuits qui ne sont point payées; il passe, de deux nuits l'une, sur la frontière, sur la côte, sans abri que son manteau, exposé à l'attaque du contrebandier, au vent de la tempête, qui, de la falaise, parfois l'emporte en mer. C'est là, sur cette grève, que sa femme lui apporte son maigre repas; car il est marié, il a des enfants, et, pour nourrir quatre ou cinq personnes, il a à peu près trente sous.

Un garçon boulanger à Paris <sup>1</sup> gagne plus que deux douaniers, plus qu'un lieutenant d'infanterie, plus que tel magistrat, plus que la plupart des professeurs; il gagne *autant que six maîtres d'école!*

Honte! infamie!... Le peuple qui paye le moins ceux qui instruisent le peuple (cachons-nous, pour l'avouer), c'est la France.

La France d'aujourd'hui. — Au contraire, la vraie France, celle de la Révolution, déclara que l'enseignement était un sacerdoce, que le maître d'école était l'égal du prêtre. Elle posa en principe que la première dépense de l'État, c'était l'instruction. Dans sa terrible misère, la Convention voulait donner cinquante-quatre millions à l'instruction primaire <sup>2</sup>, et elle l'eût fait certainement, si elle eût duré davantage... Temps singulier où les hommes se disaient matérialistes, et qui fut en réalité l'apothéose de la pensée, le règne de l'esprit!

Je ne le cache pas; de toutes les misères de ce temps-ci, il n'y en a pas qui me pèse davantage. L'homme de France le plus méritant, le plus mi-

<sup>1</sup> Je veux dire en général l'ouvrier de salaire moyen sans chômage d'hiver. V. plus haut, p. 52, note.

<sup>2</sup> Trois mois après le 9 thermidor (27 brumaire, an III), sur le rapport de Lakanal. Voir l'*Exposé sommaire des travaux de Lakanal*, p. 135.

sérable<sup>1</sup>, le plus oublié, c'est le maître d'école. L'État qui ne sait pas seulement quels sont ses vrais instruments et sa force, qui ne soupçonne pas que son plus puissant levier moral, serait cette classe d'hommes, l'État, dis-je, l'abandonne aux ennemis de l'État. Vous dites que les Frères enseignent mieux ; je le nie ; quand cela serait vrai, que m'importe ? le maître d'école, c'est la France ; le Frère, c'est Rome, c'est l'étranger et l'ennemi : lisez plutôt leurs livres ; suivez leurs habitudes et leurs relations ; flatteurs pour l'Université, et tout jésuites au cœur.

J'ai parlé ailleurs des servitudes du prêtre ; elles sont grandes, dignes de compassion ; serf de

<sup>1</sup> M. Lorain, dans son *Tableau de l'instruction primaire*, ouvrage officiel de la plus haute importance, où il résume les rapports des 490 inspecteurs qui visitèrent en 1833 toutes les écoles, n'a pas d'expressions assez fortes pour dire l'état de misère et d'abjection où se trouvent nos instituteurs. Il déclare (p. 60) qu'il y en a qui gagnent *en tout* 100 francs, 60 francs, 50 ! Encore, attendent-ils longtemps le paiement, qui souvent ne vient pas ! On ne paye pas en argent ; chaque famille met de côté ce qu'elle a de plus mauvais dans sa récolte pour le maître d'école, *quand il vient le dimanche mendier à chaque porte la besace sur le dos* ; il n'est pas bien venu à réclamer son petit lot de pommes de terre, *on trouve qu'il fait tort aux pourceaux*, etc. Depuis ces rapports officiels, on a créé de nouvelles écoles ; mais le sort des anciens maîtres n'a pas été amélioré. Espérons que la Chambre des députés accordera cette année l'augmentation de cent francs qui a été demandée en vain l'année dernière.

Romè, serf de son évêque, d'ailleurs presque toujours dans une position qui donne au supérieur, bien informé, hypothèque sur lui. Eh ! bien, ce prêtre, ce serf, c'est le tyran du maître d'école. Celui-ci n'est pas son subordonné légalement, mais il est son valet. Sa femme, mère de famille, fait sa cour à madame la gouvernante de M. le curé, à la pénitente préférée, influente. Elle sent bien, cette femme qui a des enfants et qui a tant de peine à vivre, qu'un maître d'école, mal avec le curé, c'est un homme perdu !... On ne va pas par deux chemins pour le couler à fond ; on ne s'amuse pas à dire qu'il est ignorant ; non, il est vicieux, il est ivrogne, il est... Ses enfants, multipliés, hélas ! année par année, ont beau témoigner pour ses mœurs. Les Frères seuls ont des mœurs ; ils ont bien quelques petits procès, mais si vite étouffés !

Servitude ! pesante servitude ! je la retrouve en montant, descendant, à tous les degrés, écrasant les plus dignes, les plus humbles, les plus méritants !

Et je ne parle pas de la dépendance hiérarchique et légitime, de l'obéissance au supérieur naturel. Je parle de l'autre dépendance, oblique, indirecte, qui part de haut, qui descend bas, qui

pèse lourdement, qui pénètre, qui entre dans le détail, qui s'informe, qui veut gouverner jusqu'à l'âme.

Grande différence entre le marchand et le fonctionnaire! le premier, nous l'avons dit, est condamné à mentir, sur des objets minimes, d'intérêt extérieur; pour ce qui est de l'âme, il garde souvent l'indépendance. C'est justement ce côté-là qu'on attaque dans le fonctionnaire; il est inquiet dans les choses de l'âme, parfois mis en demeure de mentir en ce qui touche la foi et la foi politique.

Les plus sages travaillent à se faire oublier; ils évitent de vivre et de penser, font semblant d'être nuls, et jouent si bien ce jeu, qu'à la longue ils n'ont besoin d'aucun semblant; ils deviennent vraiment ce qu'ils voulaient paraître. Les fonctionnaires qui sont pourtant les yeux et les bras de la France, visent à ne plus voir, ni remuer; un corps qui a de tels membres doit être bien malade.

Pour s'annuler ainsi, le malheureux est-il quitte? pas toujours. Plus il cède, plus il recule, et plus on exige. On en vient à lui demander ce qu'on appelle des gages de dévouement, des services positifs. Il pourrait avancer, s'il se rendait utile,

s'il éclairait sur telle ou telle personne... « Tel par exemple, qui est votre collègue, est-ce un homme bien sûr? »

Voilà un homme troublé, malade. Il rentre chez lui très-soucieux. Pressé tendrement, il avoue ce qu'il a... Où croyez-vous, dans cette grave circonstance, qu'il trouve appui? Dans les siens? Rarement.

Chose triste et dure à dire, mais qu'il faut dire : l'homme aujourd'hui n'est pas corrompu par le monde, il le connaît trop bien ; pas davantage par ses amis... qui a des amis?... Non, ce qui le corrompt le plus souvent, c'est sa famille même. Une excellente femme, inquiète pour ses enfants, est capable de tout, pour faire avancer son mari, jusqu'à le pousser aux lâchetés. Une mère dévote trouve tout simple qu'il fasse sa fortune par la dévotion ; le but sanctifie tout ; comment pécher en servant la bonne cause?... Que fera l'homme, quand il trouve la tentation dans la famille même, qui devait l'en garder? quand le vice lui vient par la vertu, par l'obéissance filiale, par le respect de l'autorité paternelle?

Ce côté de nos mœurs est grave ; je n'en connais pas de plus sombre.

Au reste, que la bassesse, même avec ces

moyens, que le servilisme et le jésuitisme, puissent triompher en France, je ne le croirai jamais. La répugnance pour tout ce qui est faux et perfide, est invincible dans ce noble pays. La masse est bonne ; n'en jugez pas par l'écume qui surnage. Cette masse, quoiqu'elle flotte, elle a en elle une force qui l'assure : le sentiment de l'honneur militaire renouvelé toujours par notre légende héroïque. Tel, au moment de faillir, s'arrête sans qu'on sache pourquoi... c'est qu'il a senti passer sur sa face l'esprit invisible des héros de nos guerres, le vent du vieux drapeau !...

Ah ! je n'espère qu'en lui ! qu'il sauve la France, ce drapeau, et la France de l'armée ! Notre glorieuse armée sur qui le monde a les yeux <sup>1</sup>, qu'elle se maintienne pure ! qu'elle soit de fer contre l'ennemi, et d'acier contre la corruption ! que jamais l'esprit de police n'y pénètre ! qu'elle garde l'horreur des traîtres, des vilaines offres, des moyens souterrains d'avancer !

Quel dépôt dans les mains de ces jeunes soldats ! quelle responsabilité pour l'avenir !... Au jour du suprême combat de la civilisation et de la bar-

<sup>1</sup> S'il y a eu des actes atroces, ils ont été commandés. Qu'ils retombent sur ceux qui ont donné de tels ordres ! — Remarquons, en passant, que trop souvent nos journaux accueillent dans un intérêt de parti les inventions calomnieuses des Anglais.

barie (qui sait si ce n'est pas demain?) il faut que le Juge les trouve irréprochables, leur épée nette, et que leurs baïonnettes étincellent sans tache!... Chaque fois que je les vois passer, mon cœur s'émeut en moi : « Ici seulement, ici, vont d'accord la force et l'idée, la vaillance et le droit, ces deux choses, séparées par toute la terre... Si le monde est sauvé par la guerre, vous seuls le sauverez... Saintes baïonnettes de France, cette lueur qui plane sur vous, que nul œil ne peut soutenir, gardez que rien ne l'obscurcisse! »

## CHAPITRE VII.

Servitudes du riche et du bourgeois.

Le seul peuple qui ait une armée sérieuse, est celui qui ne compte pour rien en Europe. Ce phénomène ne s'explique pas suffisamment par la faiblesse d'un ministère, d'un gouvernement; il tient malheureusement à une cause plus générale, au déclin de la classe gouvernante, classe très-nouvelle et très-usée. Je parle de la bourgeoisie.

Je remonterai un peu haut, pour mieux me faire comprendre.

La glorieuse bourgeoisie qui brisa le moyen âge et fit notre première Révolution, au quatorzième siècle, eut ce caractère particulier d'être une initiation rapide du peuple à la noblesse<sup>1</sup>. Elle fut

<sup>1</sup> Le passage se faisait, comme on sait, par la noblesse de robe. Mais, ce qu'on ne sait pas, c'est la facilité avec laquelle cette noblesse devenait militaire, aux quatorzième et quinzième siècles.

moins encore une classe qu'un passage, un degré. Puis, ayant fait son œuvre, une noblesse nouvelle et une royauté nouvelle, elle perdit sa mobilité, se stéréotypa, et resta une classe, trop souvent ridicule. Le bourgeois du dix-septième et dix-huitième siècle est un être bâtard, que la nature semble avoir arrêté dans son développement imparfait, être mixte, peu gracieux à voir, qui n'est ni d'en haut ni d'en bas, ne sait ni marcher ni voler, qui se plaît à lui-même et se prélassé dans ses prétentions.

Notre bourgeoisie actuelle, née en si peu de temps de la Révolution, n'a pas rencontré, en montant, de nobles sur sa tête. Elle a voulu d'autant plus être une classe tout d'abord. Elle s'est fixée en naissant, et, si bien, qu'elle a cru naïvement pouvoir tirer de son sein une aristocratie; autant vaut dire, improviser une antiquité. Cette création s'est trouvée, comme on pouvait prévoir; non antique, mais vieille et caduque<sup>1</sup>.

Quoique les bourgeois ne demandent pas mieux que d'être une classe à part, il n'est pas facile de préciser les limites de cette classe, où elle commence, où elle finit. Elle ne renferme pas exclusivement

<sup>1</sup> L'ancienne France eut trois classes. La nouvelle n'en a plus que deux, le peuple et la bourgeoisie.

les gens aisés; il y a beaucoup de bourgeois pauvres<sup>1</sup>. Dans nos campagnes, le même homme est journalier ici, et là *bourgeois*, parce qu'il y a du bien. Cela fait, grâce à Dieu, qu'on ne peut opposer rigoureusement la bourgeoisie au peuple, comme font quelques-uns, ce qui n'irait pas à moins qu'à créer deux nations. Nos petits propriétaires ruraux, qu'on les appelle ou non *bourgeois*, sont le peuple et le cœur du peuple.

Qu'on étende ou qu'on resserre cette dénomination, ce qui importe à observer, c'est que la bourgeoisie qui s'est chargée presque seule d'agir depuis cinquante ans, semble aujourd'hui paralysée, incapable d'action. Une classe toute récente semblait devoir la renouveler ; je parle de la classe

<sup>1</sup> Si vous observez avec attention comment le peuple emploie ce mot, vous trouverez que pour lui il désigne moins la richesse, qu'une certaine mesure d'indépendance et de loisir, l'absence d'inquiétude pour la nourriture quotidienne. Tel ouvrier qui gagne cinq francs par jour appelle sans difficulté *Mon bourgeois* le rentier famélique de trois cents francs de rente qui se promène en habit noir au plein cœur de janvier. — Si la sécurité est l'essence du bourgeois, faudra-t-il y comprendre ceux qui ne savent jamais s'ils sont riches ou pauvres, les commerçants, d'autres encore qui semblent mieux assis, mais qui, pour des achats de charge, ou autrement, sont les serfs du capitaliste? S'ils ne sont pas vraiment bourgeois, ils se rattachent néanmoins à la même classe par l'intérêt, la peur, l'idée fixe de la paix à tout prix.

industrielle, née de 1815, grandie dans les luttes de la Restauration, et qui plus qu'aucune autre, a fait la Révolution de Juillet. Peut-être plus française que la bourgeoisie proprement dite, elle est bourgeoise d'intérêt; elle n'ose bouger. La bourgeoisie ne le veut, ne le peut; elle a perdu le mouvement. Un demi-siècle a donc suffi pour la voir sortir du peuple, s'élever par son activité et son énergie, et tout à coup, au milieu de son triomphe, s'affaisser sur elle-même. Il n'y a pas d'exemple d'un déclin si rapide.

Ce n'est pas nous qui disons cela; c'est elle. Les plus tristes aveux lui échappent sur son déclin et celui de la France qu'elle entraîne.

Un ministre disait, il y a dix ans, devant plusieurs personnes : « La France sera la première des puissances secondaires. » Ce mot, qui alors était humble, au point où les choses sont venues depuis, est presque ambitieux. Tellement la descente est rapide!

Aussi rapide au dedans qu'au dehors. Le progrès du mal se marque au découragement de ceux même qui en profitent. Ils ne peuvent guère s'intéresser à un jeu où personne n'espère plus tromper personne. Les acteurs s'ennuyent presque autant que les spectateurs; ils bâillent avec

le public, excédés d'eux-mêmes et de sentir qu'ils baissent.

L'un d'eux, homme d'esprit, écrivait il y a quelques années qu'il ne fallait plus de grands hommes, que désormais on saurait s'en passer. Ce mot venait à point. Seulement, s'il le réimprime, il faudra qu'il l'étende et prouve cette fois que les hommes moyens, les talents secondaires, ne sont pas indispensables et qu'on peut s'en passer aussi.

La presse, il y a dix ans, prétendait influencer. Elle en est revenue. Elle a senti, pour parler seulement de la littérature, que la bourgeoisie qui lit seule (le peuple ne lit guère), n'avait plus besoin d'art. Donc, elle a pu, sans que personne s'en plaignît, réformer deux choses coûteuses, l'art et la critique; elle s'est adressée aux improvisateurs, aux romanciers en commandite, puis, gardant seulement leur nom, aux ouvriers de troisième ordre.

L'affaissement général est moins senti, parce qu'il a lieu d'ensemble; tous descendant, le niveau relatif est le même.

Qui dirait, au peu de bruit qui se fait, que nous ayons été un peuple si bruyant? l'oreille s'y fait peu à peu, la voix aussi. Le diapason change. Tel

croit crier, et crie tout bas. Le seul bruit un peu haut, c'est celui de la Bourse. Celui qui l'entend de près, et qui voit cette agitation, croira trop aisément que ce courant trouble profondément le grand marais dormant de la bourgeoisie. Erreur. C'est faire trop de tort, trop d'honneur à la masse bourgeoise que de lui supposer tant d'activité pour les intérêts matériels <sup>1</sup>. Elle est fort égoïste, il est vrai, mais routinière, inerte. Sauf quelques courts accès, elle s'en tient ordinairement aux premières acquisitions qu'elle craint de compromettre. Il est incroyable combien cette classe, en province surtout, se résigne aisément à la médiocrité en toute chose. Elle a peu, elle l'a d'hier; pourvu qu'elle

<sup>1</sup> La France n'a pas l'âme marchande, sauf ses moments anglais (comme celui de Law, et celui-ci), qui sont des accès rares. Cela se voit surtout à la facilité avec laquelle les hommes qui d'abord semblent les plus âpres, s'arrêtent généralement de bonne heure sur le chemin de la fortune. Le Français qui a gagné dans le commerce ou autrement quelques mille livres de rente, se croit riche et ne fait plus rien. L'Anglais, tout au contraire, voit dans la richesse acquise un moyen de s'enrichir; il persévère jusqu'à la mort dans le travail. Il reste rivé à sa chaîne, définitivement spécialisé dans son affaire; seulement, il poursuit cette spécialité sur une plus grande échelle. Il n'éprouve pas le besoin du loisir, qui lui permettrait d'arranger sa vie librement.

Aussi, il y a fort peu de riches en France, si vous mettez à part nos capitalistes étrangers. Ce peu de riches seraient presque tous des pauvres en Angleterre. Dé nos riches, déduisez nombre de gens qui font bonne figure, et dont la fortune est ou engagée, ou incertaine encore, hypothétique.

le garde, elle s'arrange pour vivre sans agir, sans penser <sup>1</sup>.

Ce qui caractérisait l'ancienne bourgeoisie, ce qui manque à la nouvelle, c'est surtout la sécurité.

Celle des deux derniers siècles, fortement assise sur la base de fortunes déjà anciennes, sur des charges de robe et de finance qui comptaient pour propriétés, sur le monopole des corporations marchandes, etc., se croyait tout aussi ferme en France que le Roi. Son ridicule fut l'orgueil, la gauche imitation des grands. Cet effort pour monter plus haut qu'on ne le peut, se traduit par l'emphase, la bouffissure qui marque la plupart des monuments du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le ridicule de la nouvelle bourgeoisie, c'est le contraste de ses précédents militaires, et de cette peur actuelle qu'elle ne cache nullement, qu'elle exprime à tout propos avec une naïveté singulière.

<sup>1</sup> Je connais, près de Paris, une ville assez considérable, où l'on compte quelques centaines de propriétaires ou rentiers de 4000, 6000 livres de rente ou un peu plus, qui ne songent nullement à aller au-delà qui ne font rien, ne lisent rien, ni livres, ni journaux ( presque ), ne s'intéressent à rien, ne se voient point, ne se réunissent jamais, se connaissent à peine. L'entraînement de la Bourse ne se fait sentir là aucunement, mais malheureusement plus bas, parmi les pauvres économes des villes, et jusque dans les campagnes, où le paysan n'a pas même un journal qui puisse l'éclairer sur le guet-apens.

Que trois hommes soient dans la rue à causer de salaires, qu'ils demandent à l'entrepreneur, riche de leur travail, un sol d'augmentation, le bourgeois s'épouvante, il crie, il appelle main-forte.

L'ancien bourgeois du moins était plus conséquent. Il s'admirait dans ses privilèges, il voulait les étendre, il regardait en haut. Le nôtre regarde en bas, il voit monter la foule derrière lui, comme il a monté, et il n'aime pas qu'elle monte, il recule, il se serre du côté du pouvoir. S'avoue-t-il nettement ses tendances rétrogrades? Rarement, son passé y répugne; il reste presque toujours dans cette position contradictoire, libéral de principe, égoïste d'application, voulant, ne voulant pas. S'il lui reste quelque chose de français qui réclame, il l'apaise par la lecture de quelque journal innocemment grondeur, pacifiquement belliqueux.

La plupart des gouvernements, il faut le dire, ont spéculé sur ce triste progrès de la peur qui n'est autre à la longue que celui de la mort morale. Ils ont pensé qu'on avait meilleur marché des morts que des vivants. Pour leur faire peur du peuple, ils ont montré sans cesse à ces gens effrayés deux têtes de Méduse qui les ont à la longue changés en pierre : la Terreur et le Communisme.

L'histoire n'a pas encore examiné de près ce

phénomène unique de la Terreur, qu'aucun homme, aucun parti, à coup sûr, ne pourrait ramener. Tout ce que j'en puis dire ici, c'est que, derrière cette fantasmagorie populaire, les meneurs, nos grands Terroristes, n'étaient nullement des hommes du peuple, mais des bourgeois, des nobles, des esprits cultivés, subtils, bizarres, des sophistes et des scolastiques.

Quant au Communisme, auquel je reviendrai, un mot suffit. Le dernier pays du monde où la propriété sera abolie, c'est justement la France. Si, comme disait quelqu'un de cette école, « la propriété n'est autre chose que le vol », il y a ici vingt-cinq millions de voleurs, qui ne se dessaisiront pas demain.

Ce n'en sont pas moins là d'excellentes machines politiques pour effrayer ceux qui possèdent, les faire agir contre leurs principes, leur ôter tout principe. Voyez le bon parti que les jésuites et leurs amis tirent du Communisme, spécialement en Suisse. Chaque fois que le parti de la liberté va gagner du terrain, on découvre, à point nommé, on publie à grand bruit quelque noirceur nouvelle, quelque atroce menée qui fait frémir d'horreur les bons propriétaires, protestants, catholiques, Berne autant que Fribourg.

Nulle passion n'est fixe, la peur moins qu'aucune autre. Il faut en subir le progrès. Or, la peur a ceci qu'elle va toujours grossissant son objet, toujours affaiblissant l'imagination malade. Chaque jour nouvelle défiance; telle idée semble dangereuse aujourd'hui, tel homme demain, telle classe; on s'enferme de plus en plus, on barricade, on bouche solidement sa porte et son esprit; plus de jour, point de petite fente par où puisse entrer la lumière.

Plus de contact avec le peuple. Le bourgeois ne le connaît plus que par la Gazette des Tribunaux. Il le voit dans son domestique qui le vole et se moque de lui. Il le voit, à travers les vitres, dans l'homme ivre qui passe là-bas, qui crie, tombe, roule dans la boue. Il ne sait pas que le pauvre diable est, après tout, plus honnête que les empoisonneurs en gros et en détail qui l'ont mis dans ce triste état.

Les rudes travaux font les hommes rudes, et les rudes paroles. La voix de l'homme du peuple est âpre; il a été soldat, il affecte toujours l'énergie militaire. Le bourgeois en conclut que ses mœurs sont violentes, et le plus souvent il se trompe. Le progrès du temps n'est sensible en nulle chose plus qu'en ceci. Récemment, lorsque la

force armée entra brusquement chez la mère des charpentiers, que leur caisse fut brisée, leurs papiers saisis, leurs pauvres épargnes, n'avons-nous pas vu ces hommes courageux se contenir dans la modération, et s'en remettre aux lois ?

Le riche, c'est l'enrichi généralement, c'est le pauvre d'hier. Hier, il était lui-même l'ouvrier, le soldat, le paysan qu'il évite aujourd'hui. Je comprends mieux que le petit-fils, né riche, puisse oublier cela ; mais, que dans une vie d'homme, en trente ou quarante ans, on se méconnaisse, c'est chose inexplicable. De grâce, homme des temps belliqueux, qui cent fois avez vu l'ennemi, ne craignez pas d'envisager en face vos pauvres compatriotes dont on vous fait tant peur. Que font-ils ? ils commencent aujourd'hui, comme vous avez commencé. Celui qui passe là-bas, c'est vous plus jeune... Ce petit conscrit qui s'en va, chantant la *Marseillaise*, n'est-ce pas vous, enfant, qui partiez en 92 ? L'officier d'Afrique, plein d'ambition et d'un souffle de guerre, ne vous rappelle-t-il pas 1804 et le camp de Boulogne ? Le commerçant, l'ouvrier, le petit fabricant, ressemblent fort à ceux qui, comme vous, vers 1820, ont suivi la fortune.

Ceux-ci sont comme vous ; s'ils peuvent, ils

monteront, et très-probablement par de meilleurs moyens, étant nés dans un temps meilleur. Ils gagneront, et vous n'y perdrez rien... Laissez cette idée fausse qu'on ne gagne qu'en prenant aux autres. Chaque flot de peuple qui monte, amène avec lui un flot de richesse nouvelle.

Savez-vous le danger de s'isoler, de s'enfermer si bien ? c'est de n'enfermer que le vide. En excluant les hommes et les idées, on va diminuant soi-même, s'appauvrissant. On se serre dans sa classe, dans son petit cercle d'habitudes où l'esprit, l'activité personnelle ne sont plus nécessaires. La porte est bien fermée ; mais il n'y a personne dedans... Pauvre riche, si tu n'es plus rien, que veux-tu donc si bien garder ?

Ouvrons cette âme, voyons avec elle, si elle a du souvenir, ce qui y fut, ce qui y reste. Le jeune élan de la Révolution, hélas ! qui en trouverait ici la moindre trace ? La force guerrière de l'Empire, l'aspiration libérale de la Restauration, n'y paraissent pas davantage.

Cet homme d'aujourd'hui, nous l'avons vu décroître, à chaque degré qui semblait l'élever. Paysan, il eut les mœurs sévères, la sobriété et l'épargne ; ouvrier, il fut bon camarade et secourable aux siens ; fabricant, il était actif, éner-

gique, il avait son patriotisme industriel, qui faisait effort contre l'industrie étrangère. Tout cela, il l'a laissé en chemin, et rien n'est venu à la place; sa maison s'est remplie, son coffre est plein, son âme n'est que vide.

La vie s'allume et s'aimante à la vie, s'éteint par l'isolement. Plus elle se mêle aux vies différentes d'elle-même, plus elle devient solidaire des autres existences, et plus elle existe avec force, bonheur, fécondité. Descendez dans l'échelle animale jusqu'aux pauvres êtres qui laissent douter s'ils sont plantes ou animaux, vous entrez dans la solitude; ces misérables créatures n'ont presque aucun rapport avec les autres.

Égoïsme inintelligent! de quel côté la classe craintive des riches et bourgeois regarde-t-elle? où va-t-elle s'allier, s'associer? justement à ce qui est le plus mobile, aux puissances politiques qui vont et viennent en ce pays, aux capitalistes qui, le jour des révolutions, prendront leurs portefeuilles et passeront le détroit... Propriétaires, savez-vous bien celui qui ne bougera point, pas plus que la terre même?... C'est le peuple. Appuyez-vous sur lui.

Le salut de la France et le vôtre, gens riches, c'est que vous n'ayez pas peur du peuple, que

vous alliez à lui, que vous le connaissiez, que vous laissiez là les fables qu'on vous fait et qui n'ont nul rapport à la réalité... Il faut s'entendre, desserrer les dents, le cœur aussi, se parler, comme on fait entre hommes.

Vous irez descendant, faiblissant, déclinant toujours, si vous n'appelez à vous et n'adoptez tout ce qui est fort, tout ce qui est capable. Il ne s'agit pas *des capacités* dans le sens ordinaire. Peu importe qu'une assemblée qui possède cent cinquante avocats, en ait trois cents. Les hommes élevés dans nos scolastiques modernes ne renouvelleront pas le monde... Non, ce sont les hommes d'instinct, d'inspiration, sans culture, ou d'autres cultures (étrangères à nos procédés et que nous n'apprécions pas), ce sont eux dont l'alliance rapportera la vie à l'homme d'études, à l'homme d'affaires le sens pratique, qui certainement lui a manqué aux derniers temps ; il n'y paraît que trop à l'état de la France.

Ce que je dois espérer des riches et des bourgeois pour l'association large, franche, généreuse, je l'ignore. Ils sont bien malades ; on ne revient pas aisément de si loin. Mais, je l'avoue, j'ai encore espérance en leurs fils. Ces jeunes gens, tels que je les vois dans nos écoles, devant ma chaire, ont

de meilleures tendances. Toujours ils ont accueilli d'un grand cœur toute parole en faveur du peuple. Qu'ils fassent plus, qu'ils lui tendent la main, et forment de bonne heure avec lui l'alliance de la régénération commune. Qu'elle n'oublie pas, cette jeunesse riche, qu'elle porte un poids lourd, la vie de ses pères, qui, en si peu de temps, ont monté, joui et déchu ; elle est lasse en naissant, et, toute jeune qu'elle est, elle a grand besoin de rajeunir en recueillant la pensée populaire. Ce qu'elle a de plus fort, c'est d'être encore tout près du peuple, sa racine, d'où elle est à peine sortie. Eh bien ! qu'elle y retourne de sympathie et de cœur, qu'elle y reprenne un peu de la sève puissante qui a fait, depuis 89, le génie, la richesse, la force de la France.

Jeunes et vieux, nous sommes fatigués. Pourquoi ne l'avouerions-nous pas, vers la fin de cette journée laborieuse qui fait une moitié de siècle?... Ceux même qui ont traversé, comme moi, diverses classes, et qui à travers toute sorte d'épreuves, ont conservé l'instinct fécond du peuple, ils n'en ont pas moins perdu sur la route, en luttes intérieures, une grande partie de leurs forces... Il est tard, je le sens, le soir ne peut tarder. « Déjà l'ombre plus grande tombe du haut des monts. »

A nous donc, les jeunes et les forts. Venez, les travailleurs. Nous vous ouvrons les bras. Rapportez-nous une chaleur nouvelle; que le monde, que la vie, que la science, recommencent encore.

Pour ma part, j'espère bien que ma science, ma chère étude, l'histoire, ira se ravivant à cette vie populaire, et deviendra par ces nouveaux venus, la chose grande et salutaire que j'avais rêvée. Du peuple, sortira l'historien du peuple.

Celui-là ne l'aimera pas plus que moi, sans doute. J'y ai tout mon passé, ma vraie patrie, mon foyer et mon cœur... Mais bien des choses m'ont empêché d'en prendre l'élément le plus fécond. La culture tout abstraite qu'on nous donne, m'a bien longtemps séché. Il m'a fallu de longues années pour effacer le sophiste qu'on avait fait en moi. Je ne suis arrivé à moi-même qu'en me dégageant de cet accessoire étranger; je ne me suis connu que par voie négative. Voilà pourquoi, toujours sincère, toujours passionné pour le vrai, je n'ai pas atteint l'idéal de simplicité grandiose que j'avais devant l'esprit... A toi, jeune homme, à toi reviennent les dons qui m'ont manqué<sup>1</sup>. Fils du peuple, t'étant moins éloigné de lui,

<sup>1</sup> Mais je dois l'aider d'avance et le préparer, ce jeune homme. Voilà

tu arriveras tout d'abord sur le terrain de son histoire avec sa force colossale et son inépuisable sève; mes ruisseaux viendront d'eux-mêmes se perdre dans tes torrents.

Je te donne tout ce que j'ai fait... Toi, tu me donneras l'oubli. Puisse mon histoire imparfaite s'absorber dans un monument plus digne, où s'accordent mieux la science et l'inspiration, où parmi les vastes et pénétrantes recherches, on sente partout le souffle des grandes foules, et l'âme féconde du peuple!

pourquoi je continue mon histoire. Un livre est un moyen de faire un meilleur livre.

## CHAPITRE VIII.

Revue de la première partie. Introduction à la seconde.

En repassant des yeux cette longue échelle sociale, indiquée en si peu de pages, une foule d'idées, de sentiments pénibles m'obsède, un monde de tristesse... Tant de douleurs physiques ! mais combien plus de souffrances morales !... Peu me sont inconnues ; je sais, je sens, j'ai eu ma bonne part... Je dois néanmoins écarter et mes sentiments et mes souvenirs, et suivre dans ce nuage ma petite lumière.

Ma lumière d'abord, qui ne me trompera pas, c'est la France. Le sentiment français, le dévouement du citoyen à la patrie, est ma mesure pour juger ces hommes et ces classes ; mesure morale, mais naturelle aussi ; en toute chose vivante, cha-

que partie vaut surtout par son rapport avec l'ensemble.

En nationalité, c'est tout comme en géologie, la chaleur est en bas. Descendez, vous trouverez qu'elle augmente; aux couches inférieures, elle brûle.

Les pauvres aiment la France, comme lui ayant obligation, ayant des devoirs envers elle. Les riches l'aiment comme leur appartenant, leur étant obligée. Le patriotisme des premiers, c'est le sentiment du devoir; celui des autres, l'exigence, la prétention d'un droit.

Le paysan, nous l'avons dit, a épousé la France en légitime mariage; c'est sa femme, à toujours; il est un avec elle. Pour l'ouvrier, c'est sa belle maîtresse; il n'a rien, mais il a la France, son noble passé, sa gloire. Libre d'idées locales, il adore la grande unité. Il faut qu'il soit bien misérable, asservi par la faim, le travail, lorsque ce sentiment faiblit en lui; jamais il ne s'éteint.

Le malheureux servage des intérêts augmente encore, si nous montons aux fabricants, aux marchands. Ils se sentent toujours en péril, marchent comme sur la corde tendue... La faillite! pour l'éviter partielle, ils risqueraient plutôt de la faire générale... Ils ont fait et défait Juillet.

Et pourtant peut-on dire que dans cette grande classe de plusieurs millions d'âmes, le feu sacré soit éteint, décidément et sans remède? Non, je croirais plus volontiers que la flamme est chez eux à l'état latent. La rivalité étrangère, l'Anglais, les empêchera d'en perdre l'étincelle.

Quel froid, si je monté plus haut! c'est comme dans les Alpes. J'atteins la région des neiges. La végétation morale disparaît peu à peu, la fleur de nationalité pâlit. C'est comme un monde saisi en une nuit d'un froid subit d'égoïsme et de peur... Que je monte encore un degré, la peur même a cessé, c'est l'égoïsme pur du calculateur sans patrie; plus d'hommes, mais des chiffres... Vrai glacier abandonné de la nature<sup>1</sup>... Qu'on me permette

<sup>1</sup> Ces glaciers n'ont pas l'impartiale indifférence de ceux des Alpes, qui n'accumulent les eaux fécondes que pour les verser indistinctement aux nations. Les Juifs, quoi qu'on dise, ont une patrie, la bourse de Londres; ils agissent partout, mais leur racine est au pays de l'or. Aujourd'hui que la paix armée, cette guerre immobile qui ronge l'Europe, leur a mis les fonds de tous les états entre les mains, que peuvent-ils haïr? le pays du *status quo*, l'Angleterre. Que peuvent-ils haïr? le pays du mouvement, la France... Ils ont cru dernièrement l'amortir en achetant une vingtaine d'hommes que la France renie. Autre faute: par vanité, par un sentiment exagéré de sécurité, ils ont mis des rois dans leur bande, se sont mêlés à l'aristocratie, et par là, se sont associés aux hasards politiques. Voilà ce que leurs pères, les Juifs du moyen âge, n'auraient jamais fait. Quelle décadence dans la sagesse juive!

de descendre, le froid est trop grand ici pour moi, je ne respire plus.

Si, comme je le crois, l'amour est la vie même, on vit bien peu là haut. Il semble qu'au point de vue du sentiment national, qui fait qu'un homme étend sa vie de toute la grande vie de la France, plus on monte vers les classes supérieures, moins on est vivant.

Du moins, en récompense, est-on moins sensible aux souffrances, plus libre, plus heureux ? j'en doute. Je vois par exemple que le grand manufacturier, tellement supérieur au misérable petit propriétaire rural, est comme lui, et plus souvent encore que lui, esclave du banquier. Je vois que le petit marchand qui a mis son épargne aux hasards du commerce, qui y compromet sa famille (comme j'ai expliqué), qui sèche d'attente inquiète, d'envie, de concurrence, n'est pas beaucoup plus heureux que l'ouvrier. Celui-ci, s'il est célibataire, s'il peut, sur sa journée de quatre francs, épargner trente sols pour les chômages, est sans comparaison plus gai que l'homme de boutique, et plus indépendant.

Le riche, dira-t-on, ne souffre que de ses vices. — Cela déjà, c'est beaucoup ; mais il y faut ajouter l'ennui, la défaillance morale, le sentiment d'un homme qui valut mieux, et qui conserve as-

sez de vie pour sentir qu'elle baisse, pour voir dans les moments lucides qu'il enfonce dans les misères et les ridicules du petit esprit... Baisser, ne plus pouvoir faire acte de volonté qui vous relève, quoi de plus triste? Du Français, tomber au cosmopolite, à l'homme quelconque, et de l'homme au mollusque!

Qu'ai-je voulu dire, en tout ceci? que le pauvre est heureux? Que toute destinée est égale? « Qu'il y a compensation? » Dieu me garde de soutenir une thèse si fausse, si propre à tuer le cœur, à rassurer l'égoïsme!... Ne vois-je pas, ne sais-je pas d'expérience, que la souffrance physique, loin d'exclure la souffrance morale, s'unit le plus souvent à elle; terribles sœurs qui s'entendent si bien pour écraser le pauvre!... Voyez, par exemple, le destin de la femme dans nos quartiers indigents; elle n'enfante presque que pour la mort, et trouve dans le besoin matériel une cause infinie de douleurs morales.

Au moral, au physique, cette société a, par-dessus les autres, un mal qui lui est propre: elle est devenue infiniment sensible. Que les maux ordinaires à l'homme aient diminué, je le crois, l'histoire le prouve assez. Ils ont diminué toutefois dans une proportion finie, et la sensibi-

lité a augmenté infiniment. Pendant que la pensée agrandie ouvrait une sphère nouvelle à la douleur, le cœur donnait, par l'amour, par les liens de famille, de nouvelles prises à la fortune... Chères occasions de souffrir, que personne à coup sûr, ne veut sacrifier... Mais combien elles ont rendu la vie plus inquiète ! On ne souffre plus du présent seulement, mais de l'avenir, du possible. L'âme, tout endolorie d'avance, sent et pressent le mal qui doit venir, celui parfois qui ne viendra jamais.

Pour comble, cet âge d'extrême sensibilité individuelle est justement celui où tout se fait par les moyens collectifs qui se prêtent le moins à ménager l'individu. L'action, en tout genre, se centralise autour de quelque grande force, et bon gré malgré l'homme entre dans ce tourbillon. Combien peu il y pèse, ce que deviennent, dans ces vastes systèmes impersonnels, ses pensées les plus chères, ses poignantes douleurs, hélas ! qui peut le dire?... La machine roule immense, majestueuse, indifférente, sans savoir seulement que ses petits rouages, si durement froissés, ce sont des hommes vivants.

Ces roues animées qui fonctionnent sous une même impulsion, se connaissent-elles au moins les unes les autres ? Leur rapport nécessaire de

coopération produit-il un rapport moral?... Nullement. C'est le mystère étrange de cet âge; le temps où l'on agit le plus ensemble, est peut-être celui où les cœurs sont le moins unis. Les moyens collectifs qui mettent en commun la pensée, la font circuler, la répandent, n'ont jamais été plus grands, jamais l'isolement plus profond.

Le mystère reste inexplicable, pour qui n'observe pas historiquement le progrès du système dont il résulte. Ce système, je l'appelle d'un mot le *Machinisme*; qu'on me permette d'en rappeler l'origine.

Le moyen âge posa une formule d'amour, et il n'aboutit qu'à la haine. Il consacrait l'inégalité, l'injustice, qui rendait l'amour impossible. La violente réaction de l'amour et de la nature qu'on appelle la Renaissance, ne fonda point l'ordre nouveau, et parut un désordre. Le monde, pour qui l'ordre était un besoin, dit alors: « Eh! bien, n'aimons pas; c'est assez d'une expérience de mille ans. Cherchons l'ordre et la force dans l'union des forces; nous trouverons des machines qui les tiendront assemblées sans amour, qui encadreront, serreront si bien les hommes, cloués, rivés, vissés, que, tout en se détestant, ils agiront d'ensemble. » Et alors, on refit des machines ad-

ministratives, analogues à celles du vieil Empire romain, bureaucratie à la Colbert, armées à la Louvois. Ces machines avaient l'avantage d'employer l'homme comme force régulière, la vie, moins ses caprices, ses inégalités.

Toutefois, ce sont encore des hommes; ils en gardent quelque chose. La merveille du Machinisme, ce serait de se passer d'hommes. Cherchons des forces qui, une fois mues par nous, puissent agir sans nous, comme les roues de l'horlogerie.

Mues par nous? c'est encore de l'homme, c'est un défaut. Que la nature fournisse, non-seulement les éléments de la machine, mais le moteur... C'est alors qu'on créa ces ouvriers de fer, qui, de cent mille bras, cent mille dents, peignent, filent, tissent, ouvrent de toute façon; la force, ils la prennent, comme Antée, au sein de leur mère, la nature, aux éléments, à l'eau qui tombe, ou qui, captive, distendue en vapeur, les anime, les soulève, de son puissant soupir.

Machines politiques pour rendre nos actes sociaux uniformément automatiques, nous dispenser de patriotisme; machines industrielles qui, créées une fois, multiplient à l'infini des produits monotones, et qui, par l'art d'un jour, nous dispensent d'être artistes tous les jours... Cela, c'est déjà

bien, l'homme ne paraît plus beaucoup. Le Machinisme néanmoins veut davantage; l'homme n'est pas encore mécanisé assez profondément.

Il garde la réflexion solitaire, la méditation philosophique, la pensée pure du Vrai. Là, on ne peut l'atteindre, à moins qu'une scolastique d'emprunt ne le tire de lui-même pour l'engager dans ses formules. Une fois qu'il aura mis le pied dans cette roue qui tourne à vide, la Machine à penser, engrénée dans la machine politique, roulera triomphante, et s'appellera *philosophie d'État*.

La fantaisie reste encore libre, la vaine poésie, qui aime et crée à son caprice... Inutile mouvement! fâcheuse disperdition de forces!... Les objets que la fantaisie va suivant au hasard, sont-ils donc si nombreux, qu'on ne puisse, en les classant bien, frapper pour chaque classe, un moule, où nous n'aurons plus qu'à couler, au besoin du jour, tel roman ou tel drame, toute œuvre qu'on commandera? Plus d'hommes alors dans le travail littéraire, plus de passion, plus de caprice... L'économie anglaise rêvait, comme idéal industriel, une seule machine, un seul homme pour la remonter. Combien le triomphe est plus beau, pour le Machinisme, d'avoir mécanisé le monde ailé de la fantaisie!

Résumons cette histoire :

L'État, moins la patrie ; l'industrie et la littérature, moins l'art ; la philosophie, moins l'examen ; l'humanité, moins l'homme.

Comment s'étonner si le monde souffre, ne respire plus sous cette machine pneumatique ; il a trouvé moyen de se passer de ce qui est son âme, sa vie ; je parle de l'amour.

Trompé par le moyen âge qui promet l'union et ne tint pas parole, il a renoncé, et cherché, dans son découragement, des arts pour n'aimer pas.

Les machines (je n'excepte pas les plus belles, industrielles, administratives), ont donné, à l'homme, parmi tant d'avantages<sup>1</sup>, une malheureuse faculté, celle d'unir les forces sans avoir besoin d'unir les cœurs, de coopérer sans aimer, d'agir et vivre ensemble, sans se connaître ; la puissance morale d'association a perdu tout ce que gagnait la concentration mécanique.

Isolement sauvage dans la coopération même, contact ingrat, sans volonté, sans chaleur, qu'on ne ressent qu'à la dureté des frottements. Le résultat n'est pas l'indifférence, comme on croirait,

<sup>1</sup> Je ne songe nullement à contester ces avantages (V. plus haut, P. 34). Qui voudrait revenir aux temps d'impuissance, où l'homme n'avait point de machines ?

mais l'antipathie et la haine, non la simple négation de la société, mais son contraire, la société travaillant activement à devenir insociable.

J'ai sous les yeux, j'ai dans le cœur, la grande revue de nos misères qu'on a faite avec moi. Eh! bien, j'affirmerais sous serment, qu'entre toutes ces misères, très-réelles, que je n'atténue pas, la pire encore, c'est la misère d'esprit. J'entends par là l'ignorance incroyable où nous vivons les uns à l'égard des autres, les hommes pratiques aussi bien que les spéculatifs. Et de cette ignorance, la cause principale, c'est que nous ne croyons pas avoir besoin de nous connaître; mille moyens mécaniques d'agir sans l'âme, nous dispensent de savoir ce que c'est que l'homme, de le voir autrement que comme force, comme chiffre... Chiffre nous-mêmes et chose abstraite, débarrassés de l'action vitale par le secours du Machinisme, nous nous sentons chaque jour baisser et tourner à zéro.

J'ai observé cent fois la parfaite ignorance où chaque classe vit à l'égard des autres, ne voyant pas, et ne voulant pas voir.

Nous, par exemple, les esprits cultivés, que de peine nous avons à reconnaître ce qu'il y a de bon dans le peuple! Nous lui imputons mille

choses qui tiennent, presque fatalement, à sa situation, un habit vieux ou sale, un excès après l'abstinence, un mot grossier, de rudes mains, que sais-je?... Et que deviendrions-nous, s'ils les avalent moins rudes?... Nous nous arrêtons à des choses extérieures, à des misères de forme, et nous ne voyons pas le bon cœur, le grand cœur qui est souvent dessous.

Eux d'autre part, ils ne soupçonnent pas qu'une âme énergique puisse se trouver dans un corps faible. Ils se moquent de la vie de cul-de-jatte que mène le savant. C'est un fainéant, à leur sens. Ils n'ont aucune idée des puissances de la réflexion, de la méditation, de la force de calcul décuplée par la patience. Toute supériorité qui n'est point gagnée à la guerre, leur semble mal gagnée. Que de fois, j'ai entrevu en souriant que la Légion-d'Honneur leur semblait mal placée sur un homme chétif, de pâle et triste mine...

Oui, il y a mal entendu. Ils méconnaissent les puissances de l'étude, de la réflexion persévérante, qui font les inventeurs. Nous méconnaissions l'instinct, l'inspiration, l'énergie qui font les héros.

C'est là, soyez en sûr, le plus grand mal du monde. Nous nous haïssons, nous nous méprisons, c'est-à-dire, nous nous ignorons.

Les remèdes partiels qu'on pourra appliquer, sont bons, sans doute, mais le remède essentiel, est un remède général. Il faudrait guérir l'âme.

Le pauvre suppose qu'en liant le riche par telle loi, tout est fini, que le monde ira bien. Le riche croit qu'en ramenant le pauvre à telle forme religieuse, morte depuis deux siècles, il raffermira la société... Beaux topiques ! Ils imaginent apparemment que ces formules, politiques ou religieuses, ont une certaine force cabalistique pour lier le monde, comme si leur puissance n'était pas dans l'accord qu'elles trouvent ou ne trouvent pas dans le cœur !

Le mal est dans le cœur. Que le remède soit aussi dans le cœur ! Laissez là vos vieilles recettes. Il faut que le cœur s'ouvre, et les bras... Eh ! ce sont vos frères, après tout. L'avez-vous oublié ?...

Je ne dis pas que telle ou telle forme d'association ne puisse être excellente. Mais il s'agit bien moins d'abord de formes que de fonds. Les formes les plus ingénieuses ne vous serviront guère si vous êtes insociables.

Entre les hommes d'étude, de réflexion, et les hommes d'instinct, qui fera le premier pas ? Nous, les hommes d'étude. L'obstacle (répugnance ? pa-

resse? indifférence?) est frivole de notre côté. Du leur, l'obstacle est vraiment grave, c'est la fatalité d'ignorance, c'est la souffrance qui ferme et sèche le cœur.

Le peuple réfléchit, sans doute, et souvent plus que nous. Néanmoins, ce qui le caractérise, ce sont les puissances instinctives, qui touchent également à la pensée et à l'activité. L'homme du peuple, c'est surtout l'homme d'instinct et d'action.

Le divorce du monde est principalement l'absurde opposition qui s'est faite aujourd'hui, dans l'âge machiniste, entre l'instinct et la réflexion, c'est le mépris de celle-ci pour les facultés instinctives, dont elle croit pouvoir se passer.

Donc, il faut que j'explique ce que c'est que l'instinct, l'inspiration, que je pose leur droit. Suivez-moi, je vous prie, dans cette recherche. C'est la condition de mon sujet. La cité politique ne se connaît en soi, dans ses maux et dans ses remèdes, que quand elle se sera vue au miroir de la cité morale.

**DEUXIÈME PARTIE.**



## DEUXIÈME PARTIE.

DE L'AFFRANCHISSEMENT PAR L'AMOUR.

---

*LA NATURE.*

---

### CHAPITRE I.

*L'instinct du peuple, peu étudié jusqu'ici.*

Au moment de commencer cette vaste et difficile recherche, je m'aperçois d'une chose peu rassurante, c'est que je suis seul sur cette route; je n'y rencontre personne dont je puisse tirer secours. Seul! je n'en irai pas moins, plein de courage et d'espérance.

De nobles écrivains, d'un génie aristocratique,

et qui toujours avaient peint les mœurs des classes élevées, se sont souvenus du peuple; ils ont entrepris, dans leur bienveillante intention, de mettre le peuple à la mode. Ils sont sortis de leurs salons, ont descendu dans la rue, et demandé aux passants où le peuple demeurerait. On leur a indiqué les bagnes, les prisons, les mauvais lieux.

Il est résulté de ce malentendu une chose très-fâcheuse, c'est qu'ils ont produit un effet contraire à celui qu'ils avaient cherché. Ils ont choisi, peint, raconté, pour nous intéresser au peuple, ce qui devait naturellement éloigner et effrayer. « Quoi ! le peuple est fait ainsi ? » s'est écrié d'une voix la gent timide des bourgeois. « Vite, augmentons la police, armons-nous, fermons nos portes, et mettons-y le verrou ! »

Il se trouve cependant, à bien regarder les choses, que ces artistes, grands dramaturges avant tout, ont peint, sous le nom du peuple, une classe fort limitée, dont la vie, toute d'accidents, de violences et de voies de fait, leur offrait un pittoresque facile, et des succès de terreur.

Criminalistes, économistes, peintres de mœurs, ils se sont occupés tous, à peu près exclusivement, d'un peuple exceptionnel.

De cette classe déclassée, qui nous effraie tous

les ans du progrès du crime, du nombre des récidives. C'est un peuple bien connu qui, grâce à la publicité de nos tribunaux, à la lenteur consciencieuse de nos procédures, occupe ici dans l'attention une place qu'il n'obtient en nul pays de l'Europe. Les jugements secrets de l'Allemagne, la rapide justice anglaise, ne donnent aux criminels que l'on cache ou qu'on déporte, nulle illustration. L'Angleterre, deux ou trois fois plus riche que la France en ce genre, n'étale pas ainsi ses plaies. Ici, au contraire, il n'est aucune classe qui obtienne les honneurs d'une publicité plus complète.

Société étrange, qui vit aux dépens de l'autre, et qui n'en est pas moins suivie par elle avec intérêt; elle a ses journaux pour enregistrer ses gestes, arranger ses paroles et lui prêter de l'esprit. Elle a ses héros, ses illustres, que tout le monde connaît par leur nom, et qui viennent périodiquement aux assises nous raconter leurs campagnes.

Cette tribu d'élite qui a le privilège de poser presque seule devant les peintres du peuple, se recrute principalement dans la foule des grandes villes; nulle classe n'y contribue plus que la classe industrielle.

Ici encore les criminalistes ont dominé l'opi-

nion ; c'est à leur suite et sous leur inspiration, que les économistes ont étudié ce qu'ils appelaient *le peuple* ; pour eux, le peuple, c'est surtout l'ouvrier, et très-spécialement l'ouvrier des manufactures. Cette façon de parler qui ne serait pas improprie en Angleterre, où la population industrielle fait les deux tiers du tout, l'est singulièrement en France, dans une grande nation agricole, où l'ouvrier ne fait pas la sixième partie de la population<sup>1</sup>. C'est une classe nombreuse, mais, enfin, une petite minorité. Ceux qui y vont chercher leurs modèles n'ont pas droit d'écrire au bas que c'est là le portrait du peuple.

Examinez bien ces foules spirituelles et corrompues de nos grandes villes qui occupent tant l'observateur, écoutez leur langage, recueillez leurs saillies, souvent heureuses, vous découvrirez une chose que personne n'a remarquée encore, c'est que ces gens qui parfois ne savent pas lire, n'en sont pas moins à leur manière des esprits très-cultivés.

Les hommes qui vivent ensemble, et se touchent toujours, se développent nécessairement au simple contact, et comme par l'effet de la

<sup>1</sup> Et sur ce système, l'ouvrier des manufactures fait une partie minime.

chaleur naturelle. Ils se donnent une éducation, mauvaise, si l'on veut, mais enfin une éducation. La vue seule d'une grande ville où, sans vouloir rien apprendre, on s'instruit à chaque instant, où, pour avoir connaissance de mille choses nouvelles, il suffit d'aller dans la rue, de marcher les yeux ouverts, cette vue, cette ville, sachez-le bien, c'est une école. Ceux qui y vivent, ne vivent nullement d'une vie instinctive et naturelle; ce sont des hommes cultivés, qui observent bien ou mal, et bien ou mal réfléchissent. Je les vois souvent très-subtils et d'une subtilité mauvaise. Les effets d'une culture raffinée ne sont là que trop visibles.

Si vous voulez trouver dans le monde quelque chose de contraire à la nature, de directement opposé à tous les instincts de l'enfance, regardez cette créature artificielle qu'on nomme le gamin de Paris<sup>1</sup>. Plus artificiel encore, le dernier né du Diable, l'affreux petit homme de Londres, qui à douze ans trafique, vole, boit du gin et va chez les filles.

<sup>1</sup> C'est une merveille du caractère national, que cet enfant abandonné, provoqué au mal et surexcité de toute façon, conserve quelques qualités, l'esprit, le courage.

Artistes, voilà donc vos modèles... Le bizarre, l'exceptionnel, le monstrueux, c'est là ce que vous cherchez. Moraliste, caricaturiste? Quelle différence aujourd'hui?

Un homme vint un jour proposer une mnémotique au grand Thémistocle. Il répondit amèrement : « Donne-moi donc plutôt un art d'oublier. »

Que Dieu me le donne, cet art, pour oublier aujourd'hui tous vos monstres, vos créations fantastiques, les exceptions choquantes dont vous embrouillez mon sujet. Vous allez, la loupe à la main, vous cherchez dans les ruisseaux, vous trouvez là je ne sais quoi de sale et d'immonde, et vous nous le rapportez : « Triomphe! Triomphe! Nous avons trouvé le peuple! »

Pour nous intéresser à lui, ils nous le montrent forçant les portes et crochetant les serrures. A ces récits pittoresques, ils ajoutent les théories profondes par lesquelles le peuple, à les entendre, se justifie à lui-même cette guerre à la propriété... Vraiment, c'est une terrible misère pour lui, par-dessus tant d'autres, d'avoir ces imprudents amis. Ces actes, ces théories, ne sont nullement du peuple. La masse n'est sans doute ni pure, ni irréprochable; mais enfin, si vous voulez la caractériser par l'idée qui la domine dans son immense

majorité, vous la verrez occupée tout au contraire de fonder par le travail, l'économie, les moyens les plus respectables, l'œuvre immense qui fait la force de ce pays, la participation de tous à la propriété.

Je le disais, je me sens seul, et j'en serais attristé, si je n'avais avec moi ma foi et mon espérance. Je me vois faible, et de nature, et de mes travaux antérieurs, devant ce sujet immense, comme au pied d'un gigantesque monument que seul il me faut remuer... Ah ! qu'il est aujourd'hui défiguré, chargé d'agréations étrangères, de mousses et de moisissures, sali des pluies, de la terre, de l'injure des passants !... Le peintre, l'homme *de l'art pour l'art*, vient, regarde, et ce qui lui plaît, ce sont justement ces mousses... Moi, je voudrais les arracher. Ceci, peintre qui passez, ce n'est pas un jouet d'art, voyez-vous, c'est un autel !

Il faut que je perce la terre, que je découvre les bases profondes de ce monument ; l'inscription, je le vois, est maintenant tout enfouie, cachée bien loin là-dessous... Je n'ai pour creuser là, ni pioche, ni fer, ni pic ; mes ongles y suffiront.

J'aurai peut-être le bonheur que j'eus il y a dix ans, lorsque je découvris à Holyrood deux curieux monuments. J'étais dans la fameuse chapelle qui,

depuis longtemps n'ayant plus de toit, reçoit la pluie, le brouillard, et a couvert tous ses tombeaux d'une mousse épaisse, verdâtre. Le souvenir de l'ancienne alliance, si malheureusement perdue, me faisait regretter de ne pouvoir rien lire sur ces tombeaux des vieux amis de la France. Machinalement, j'écartai les mousses d'une de ces pierres, et je lus l'inscription d'un Français qui le premier avait pavé Édimbourg. Ma curiosité excitée me mena vers une autre pierre marquée d'une tête de mort. Cette tombe, tout à fait couchée, était ensevelie elle-même dans un linceul de moisissures. De mes ongles, je grattai, n'ayant nul autre instrument, et je commençai à lire quelque chose d'une inscription latine, quatre mots presque effacés, que je déchiffrai à la longue, des mots d'un sens fort grave, bien propre à faire rêver et qui faisait soupçonner une destinée tragique. Ces mots étaient ceux-ci : « *Legibus fidus, non regibus.* » Fidèle aux lois, non aux rois<sup>1</sup>. . . . .

.....

Aujourd'hui encore je creuse... Je voudrais atteindre au fond de la terre. Mais ce n'est pas cette

<sup>1</sup> Voici l'inscription toute entière, comme je la lus, ou crus la lire, car elle était presque effacée sous cette mousse de trois siècles :  
*W. Hartor. Legibus fidus, non regibus. Januar. 1588.*

fois un monument de haine et de guerre civile que je voudrais exhumer... Ce que je veux, c'est au contraire, de trouver, en descendant sous cette terre stérile et froide, les profondeurs où recommence la chaleur sociale, où se garde le trésor de la vie universelle, où se rouvriraient pour tous les sources taries de l'amour.

## CHAPITRE II.

L'instinct du peuple, altéré, mais puissant.

La critique m'attend au premier mot, et elle m'impose silence : « Vous avez fait en cent et quelques pages un long bilan des misères sociales, des servitudes attachées à chaque condition. Nous avons patienté, dans l'espoir qu'après les maux, nous saurions enfin les remèdes. A des maux si réels, si positifs, tellement spécifiés, nous attendons que vous opposerez autre chose que des paroles vagues, une banale sentimentalité, des remèdes moraux, métaphysiques. Proposez des réformes précises ; dressez, pour chaque abus, une formule nette de ce qu'il faut changer ; adressez-la aux Chambres... Ou, si vous en restez aux plaintes, aux rêveries, il vaut mieux retourner à votre moyen âge que vous n'auriez pas dû quitter. »

Les remèdes spéciaux n'ont pas manqué, ce semble. Nous en avons quelque cinquante mille au Bulletin des lois ; nous y ajoutons tous les jours, et je ne vois pas que nous en allions mieux. Nos médecins législatifs traitent chaque symptôme, qui apparaît ici et là, comme une maladie isolée et distincte, et croient y remédier par telle application locale. Ils sentent peu la solidarité profonde de toutes les parties du corps social, et celle de toutes les questions qui s'y rapportent<sup>1</sup>.

Hérodote nous conte que les Égyptiens, dans l'enfance de la science, avaient des médecins différents pour chaque partie du corps ; l'un soignait le nez, l'autre l'oreille, tel le ventre, etc. Il leur importait peu que leurs remèdes s'accordassent ; chacun d'eux travaillait à part, sans déranger les autres ; si, chaque membre guéri, l'homme mourait, c'était son affaire.

J'ai eu, je l'avoue, un autre idéal de la médecine.

<sup>1</sup> Pour citer un exemple, ils n'ont pas voulu voir que la question pénitentiaire était une dépendance de celle de l'instruction publique. Qu'il s'agisse de former l'homme ou de le reformer, de l'élever ou de le relever, ce n'est pas le maçon, c'est l'instituteur que doit appeler l'État ; l'instituteur religieux, moral, national, qui parlera au nom de Dieu *et au nom de la France*. J'ai vu telle misérable créature qu'on croyait désespérée, où le sentiment moral et religieux n'aurait eu aucune prise, garder encore celui de la patrie.

Il m'a paru, qu'avant tout remède extérieur et local, il ne serait pas inutile de s'informer du mal intérieur qui produit tous ces symptômes. Ce mal, c'est, selon moi, le refroidissement, la paralysie du cœur qui fait l'insociabilité; et celle-ci tient surtout à l'idée fausse que nous pouvons impunément nous isoler, que nous n'avons aucun besoin des autres. Les classes riches et cultivées spécialement s'imaginent qu'elles n'ont rien à voir avec l'instinct du peuple, que leur science de livres suffit à tout, que les hommes d'action ne leur apprendraient rien. Il m'a fallu, pour les éclairer, approfondir ce qu'il y a de fécond dans les facultés instinctives et actives. Cette route était longue, mais légitime, et nulle autre ne l'était.

J'apporte à cet examen trois choses avec moi. Quand je disais tout à l'heure que j'étais seul, j'avais tort.

1° J'apporte l'*observation du présent*, observation d'autant plus sérieuse, qu'en moi, elle n'est pas seulement du dehors, mais aussi du dedans. Fils du peuple, j'ai vécu avec lui, je le connais, c'est moi-même... Comment pourrais-je, étant ainsi au fond des choses, me fourvoyer, comme d'autres, et m'en aller prendre l'exception pour la règle, les monstruosité pour la nature.

2° Mon deuxième avantage, c'est que m'occupant moins de telle nouveauté dans les mœurs, de telle classe spéciale, née d'hier, mais me tenant dans la généralité légitime de la masse, *je la relie sans peine à son passé*. Les changements, dans les classes inférieures, sont bien plus lents qu'en haut. Je ne vois point naître cette masse brusquement, par hasard, comme un monstre éphémère qui jaillirait du sol; je la vois qui descend par une génération légitime du fond de l'histoire. La vie est moins mystérieuse quand on sait la naissance, les aïeux et les précédents, quand on a vu longtemps comment l'être vivant existait, pour ainsi parler, bien avant de naître.

3° Prenant ainsi ce peuple dans son présent et son passé, je vois *ses rapports* nécessaires se rétablir *avec les autres peuples*, à quelque degré de civilisation ou de barbarie qu'ils soient parvenus. Ils s'expliquent tous entre eux, et se commentent. A telle question que vous posez sur l'un, c'est l'autre qui répond. Tel détail, par exemple, dans les habitudes de nos montagnards des Pyrénées, d'Auvergne, vous le trouvez grossier; moi, je le vois barbare; comme tel, je le comprends, je le classe, j'en sais la place et la valeur dans la vie générale. Que de choses, effacées à demi dans nos

mœurs populaires, semblaient inexplicables, dépourvues de raison et de sens, et qui reparaisant pour moi dans leur accord avec l'inspiration primitive, se sont trouvées n'être autre chose que la sagesse d'un monde oublié... Pauvres débris sans forme que je rencontrais sans les reconnaître, mais, par je ne sais quel pressentiment, je ne voulais pas les laisser traîner sur le chemin ; au hasard, je les ramassais, j'en remplissais les pans de mon manteau... Puis, en bien regardant, je découvrais avec une émotion religieuse, que ce n'était ni pierre, ni caillou, que j'avais rapporté, mais les os de mes pères <sup>1</sup>.

Cette critique du présent par le passé, par la comparaison variée des peuples, des âges différents, je ne pouvais la faire dans ce petit livre. Elle ne m'en a pas moins servi à contrôler, éclairer les résultats que me donnaient sur nos mœurs actuelles l'observation, la lecture, l'information de toute espèce.

« Mais, dira-t-on, ce contrôle lui-même n'a-t-il pas son danger ? Cette critique n'est-elle pas hardie ? Le peuple que nous voyons, conserve-t-il quelque rapport sérieux avec ses origines ?

<sup>1</sup> Ceux qui connaissent mon livre des *Origines du droit*, comprendront bien ceci.

Prosaïque à ce point, peut-il rappeler en rien les tribus qui, dans leur barbarie, gardent un souffle poétique?... Nous ne prétendons pas que la fécondité, la puissance créatrice ait manqué aux masses populaires. Elles produisent, à l'état sauvage ou barbare ; les chants nationaux de tous les peuples primitifs le témoignent assez. Elles produisent aussi, lorsque transformées par la culture, elles s'approchent des classes supérieures et s'y mêlent. Mais le peuple qui n'a ni l'inspiration primitive, ni la culture, le peuple qui n'est ni civilisé, ni sauvage, qui est, dans l'état intermédiaire, tout à la fois vulgaire et rude, ne reste-t-il pas impuissant?... Les sauvages eux-mêmes, qui ont naturellement beaucoup d'élévation et de poésie, voient avec dégoût nos émigrants, sortis de ces populations grossières. »

Je ne conteste pas l'état de dépression, de dégénération physique, parfois morale, où se trouve aujourd'hui le peuple, surtout celui des villes. Toute la masse des travaux pesants, toute la charge que, dans l'antiquité, l'esclave portait seul, s'est trouvée aujourd'hui partagée entre les hommes libres des classes inférieures. Tous participent aux misères, aux vulgarités prosaïques, aux laideurs de l'esclavage. Les races les

plus heureusement nées, nos jolies races du Midi, par exemple, si vives et si chanteuses, sont tristement courbées par le travail. Le pis, c'est qu'aujourd'hui l'âme est souvent aussi courbée que les épaules; la misère, le besoin, la peur de l'usurier, du garnisaire, quoi de moins poétique?

Le peuple a moins de poésie en lui-même, et il en trouve moins dans la société qui l'entoure. Cette société a du moins rarement le genre de poésie qu'il peut apprécier, le détail saisissant dans le pittoresque ou le pathétique. Si elle a une haute poésie, c'est dans les harmonies, souvent très-compliquées, qu'un œil peu exercé ne saisit pas.

L'homme pauvre et seul, entouré de ces objets immenses, de ces énormes forces collectives qui l'entraînent, sans qu'il les comprenne, se sent faible, humilié. Il n'a nullement l'orgueil qui rendit jadis si puissant le génie individuel. Si l'interprétation lui manque, il reste découragé devant cette grande société qui lui semble si forte, si sage et si savante. Tout ce qui vient du centre lumineux, il l'accepte, le préfère sans difficulté à ses propres conceptions. Devant cette sagesse, la petite muse populaire se contient, elle n'ose souffler. La première impose à cette villageoise, la fait taire, ou

même lui fait chanter ses chants. C'est ainsi que nous avons vu Béranger, dans sa forme exquise et noblement classique, devenir le chansonnier national, envahir tout le peuple, remplacer les vieux chants des villages, jusqu'aux mélodies antiques que chantaient nos matelots. Les poètes ouvriers des derniers temps ont imité les rythmes de Lamartine, s'abdiquant, autant qu'il était en eux, et sacrifiant trop souvent ce qu'ils pouvaient avoir d'originalité populaire.

Le tort du peuple, quand il écrit, c'est toujours de sortir de son cœur, où est sa force, pour aller emprunter aux classes supérieures des abstractions, des généralités. Il a un grand avantage, mais qu'il n'apprécie nullement, celui de ne pas savoir la langue convenue, de n'être pas, comme nous le sommes, obsédé, poursuivi, de phrases toutes faites, de formules, qui viennent d'elles-mêmes, lorsque nous écrivons, se poser sur notre papier. Voilà justement ce que nous envient, ce que nous empruntent, autant qu'ils peuvent, les littérateurs ouvriers. Ils s'habillent, ils mettent des gants pour écrire, et perdent ainsi la supériorité que donnent au peuple, quand il sait s'en servir, sa main forte et son bras puissant.

Qu'importe ? Pourquoi demander à des hommes

d'action quels sont leurs écrits? Les vrais produits du génie populaire, ce ne sont pas des livres, ce sont des actes courageux, des mots spirituels, des paroles chaleureuses, inspirées, comme je les recueille tous les jours dans la rue, sortant d'une bouche vulgaire, de celle qui semblait le moins faite pour l'inspiration. Cet homme, au reste, qui vous repousse par la vulgarité, ôtez-lui son vieux vêtement, mettez-lui l'uniforme, le sabre, le fusil, un tambour, un drapeau en avant... On ne le reconnaît plus ; c'est un autre homme. Le premier, où est-il? impossible de le retrouver.

La dépression, la dégénération, n'est qu'extérieure. Le fonds subsiste. Cette race a toujours du vin dans le sang ; en ceux même qui semblent le plus éteints, vous retrouverez une étincelle. Toujours l'énergie militaire, toujours l'insouciance courageuse, grande parade d'esprit indépendant. Cette indépendance qu'ils ne savent où placer (entravés, comme ils sont, de toutes parts), ils la mettent trop souvent dans les vices, et se vantent d'être pires qu'ils ne sont. Exactement le contraire des Anglais.

Entraves extérieures, vie forte qui réclame au dedans, ce contraste produit beaucoup de faux mouvements, une discordance dans les actes, les

paroles, qui choque au premier regard. Elle fait aussi que l'Europe aristocratique se plait à confondre le peuple de France avec les peuples imaginatifs et gesticulateurs, comme les Italiens, les Irlandais, Gallois, etc. Ce qui l'en distingue d'une manière très-forte et très-tranchée, c'est que dans ses plus grands écarts, dans ses saillies d'imagination, dans ce qu'on aime à appeler ses accès de Don Quichotisme, il garde le bon sens. Aux moments les plus exaltés, une parole ferme et froide indique que l'homme n'a pas perdu terre, qu'il n'est pas dupe lui-même de son exaltation.

Ceci regarde le caractère français en général. Pour revenir au peuple spécialement, remarquons que l'instinct qui domine chez lui, lui donne pour l'action un avantage immense. La pensée réfléchie n'arrive à l'action que par tous les intermédiaires de délibération et de discussion ; elle arrive à travers tant de choses que souvent elle n'arrive pas. Au contraire, la pensée instinctive *touche à l'acte*, est presque l'acte ; elle est presque en même temps une idée et une action.

Les classes que nous appelons inférieures, et qui suivent de plus près l'instinct, sont par cela même éminemment capables d'action, toujours prêtes à agir. Nous autres, gens cultivés, nous ja-

sons, nous disputons, nous répandons en paroles ce que nous avons d'énergie. Nous nous énervons par la dispersion de l'esprit, par le vain amusement de courir de livre en livre, ou de les faire battre entre eux. Nous avons de grandes colères sur de petits sujets; nous trouvons de fortes injures, de grandes menaces d'action... Cela dit, nous ne faisons rien, nous n'agissons pas... Nous passons à d'autres disputes.

Eux, ils ne parlent pas tant, ils ne s'enrouent pas à crier, comme font les savants et les vieilles. Mais qu'il vienne une occasion, sans faire bruit, ils en profitent, ils agissent avec vigueur. L'économie des paroles profite à l'énergie des actes.

Cela posé, prenons pour juges, entre ces classes, les hommes héroïques de l'antiquité ou du moyen âge, et demandons-leur lesquels, de ceux qui parlent, ou de ceux qui agissent, constituent l'aristocratie. Ils répondront: « Ceux qui agissent, » sans la moindre hésitation.

Si l'on aimait mieux placer la supériorité dans le bon sens et le bon jugement, je ne sais trop dans quelle classe on trouverait un homme plus sensé que le vieux paysan de France. Sans parler de sa finesse en matière d'intérêt, il connaît bien les hommes, il devine la société qu'il n'a pas vue. Il

a beaucoup de réflexion intérieure, et une prescience singulière des choses naturelles. Il juge du ciel, et parfois de la terre, mieux qu'un augure de l'antiquité.

Sous l'apparence d'une vie toute physique et végétative, ces gens-là songent, rêvent, et ce qui est rêve chez le jeune homme, devient chez le vieillard réflexion et sagesse. Nous autres, nous avons tous les secours qui peuvent provoquer, soutenir, et fixer la méditation. Mais, d'autre part, plus mêlés à la vie, aux plaisirs, aux vaines conversations, nous pouvons rarement réfléchir, et le voulons encore moins. L'homme du peuple au contraire trouve souvent dans la nature de son travail une solitude obligée. Isolé par la culture des champs, isolé par les métiers bruyants qui créent dans la foule même une solitude, il faut, s'il ne veut périr d'ennui, qu'en lui l'âme se tourne vers elle-même, qu'elle converse avec l'âme.

Les femmes du peuple particulièrement, obligées bien plus que les autres d'être la providence de la famille, celle de leur mari même, forcées tous les jours d'employer avec lui infiniment d'adresse et de vertueuses ruses, atteignent parfois à la longue un degré étonnant de maturité. J'en ai vu qui, vers la fin de l'âge, ayant conservé, à

travers tant de rudes épreuves, les meilleurs instincts, s'étant toujours cultivées par la réflexion, élevées par le progrès naturel d'une vie dévouée et pure, n'étaient plus du tout de leur classe, ni, je crois, d'aucune, mais vraiment supérieures à toutes. Elles étaient extraordinairement prudentes, pénétrantes, dans les matières même sur lesquelles vous ne leur auriez supposé aucune expérience. Elles voyaient d'une vue si nette dans les probabilités, qu'on leur aurait cru volontiers un esprit de divination. Nulle part, je n'ai rencontré une telle association de deux choses qu'on croit ordinairement très-distinctes et même opposées, la sagesse du monde et l'esprit de Dieu.

### CHAPITRE III.

**Le peuple gagne-t-il beaucoup à sacrifier son instinct?**

**— Classes bâtardes.**

Ce paysan dont nous parlions, cet homme si avisé, si sage, a pourtant une idée fixe ; c'est que son fils ne soit pas paysan, qu'il monte, qu'il devienne un bourgeois. Il n'y réussit que trop bien. Ce fils, qui fait ses classes, qui devient M. le curé, M. l'avocat, M. le fabricant, vous le reconnaîtrez sans peine. Rouge et de forte race, il remplira tout, occupera tout de son activité vulgaire ; ce sera un parleur, un politique, un homme important, de grand vol, qui n'a plus rien de commun avec les petites gens. Vous le trouverez partout dans le monde, avec sa voix qui couvre tout, et cachant sous des gants glacés les grosses mains de son père.

Je m'exprime mal ; le père les eut fortes, et le fils les a grosses. Le père, sans nul doute, était plus nerveux et plus fin. Il était bien plus près de l'aristocratie. Il ne parlait pas tant, et il allait au but.

Le fils a-t-il monté en quittant la condition de son père ? y a-t-il eu progrès de l'un à l'autre ?... Oui, sans nul doute, pour la culture et le savoir. Non, pour l'originalité et la distinction réelle.

Tous quittent aujourd'hui leur condition ; ils montent ou croient monter. Cinq cent mille ouvriers, en trente ans, ont pris patente et sont devenus maîtres. Le nombre des journaliers des campagnes qui sont devenus propriétaires ne peut se calculer. Les professions dites libérales ont recruté immensément dans les rangs inférieurs ; les voilà pleines, combles.

Un changement profond est résulté de tout cela, dans les idées et la moralité. L'homme fait son âme sur sa situation matérielle ; chose étrange ! il y a âme de pauvre, âme de riche, âme de marchand... Il semble que l'homme ne soit que l'accessoire de la fortune.

Il y a eu, entre les classes, non pas union et association, mais mélange rapide et grossier. Sans doute il fallait bien qu'il en fût ainsi pour neutra-

liser les obstacles, autrement insurmontables, que rencontrait l'égalité nouvelle. Mais ce changement n'en a pas moins eu pour résultat d'emprendre l'art, la littérature, toutes choses, d'une grande vulgarité. Les gens aisés, même les riches, s'accommodent à merveille de choses médiocres, à bas prix ; vous rencontrez dans telle maison de grand luxe des objets communs, laids et vils ; on veut l'art, au rabais. La chose qui fait la vraie noblesse, la *puissance du sacrifice*, est celle qui fait défaut à l'enrichi ; elle lui manque dans l'art, autant que dans la politique. Il ne sait rien sacrifier, même dans son intérêt réel. Cette infirmité morale le suit dans ses jouissances même, et dans ses vanités, les rend vulgaires, mesquines.

Cette classe de toutes classes, ce mélange bâtard qui s'est fait si vite, et qui faiblit déjà, sera-t-il productif ? j'en doute. Le mulet est stérile.

Un peuple qui, comparé aux peuples militaires (France, Pologne, etc.), me paraît être le peuple éminemment bourgeois, l'Anglais, peut nous éclairer sur les chances futures de la bourgeoisie. Nul autre au monde n'a eu plus de changements de classes, et nul n'a mis plus d'adresse à déguiser en lords l'enrichi, le fils du marchand. Ceux-ci, qui,

aux deux derniers siècles ont renouvelé toute la noblesse anglaise, ont eu une attention singulière à conserver, avec les noms et les armes, les manoirs vénérables, les meubles, les collections héréditaires ; ils ont été jusqu'à copier, de manières et de caractères, les familles antiques dont ils occupaient le foyer. Avec un orgueil soutenu, ils ont, dans l'attitude, dans le parler, dans toute chose de forme, représenté, joué, ces vieux barons. Eh bien ! qu'ont-ils produit avec tout ce travail, cet art de conserver la tradition, de fabriquer du vieux ? Ils ont fait une noblesse sérieuse, qui a beaucoup d'esprit de suite, mais, au fonds, de peu de ressources, de peu d'invention politique, nullement digne des grandes circonstances dans lesquelles se trouve et se trouvera l'empire Britannique. Où est, je vous prie, l'Angleterre de Shakspeare, de Bacon ? La bourgeoisie (déguisée, anoblie, peu m'importe), a dominé depuis Cromwell ; la puissance, la richesse, ont augmenté incalculablement ; la moyenne de culture s'est élevée, mais en même temps, je ne sais quelle triste égalité s'est établie entre les gentlemen, une ressemblance universelle des hommes et des choses. Vous distinguez à peine dans leur élégante écriture une lettre d'une lettre, ni dans leurs villes, une

maison d'une maison, ni dans leur peuple, un Anglais d'un Anglais.

Pour revenir, je croirais volontiers que dans l'avenir, les grandes originalités inventives appartiendront aux hommes qui ne se perdront point dans ces moyennes bâtardes où s'énerve tout caractère natif. Il se trouvera des hommes forts qui ne voudront pas monter ; qui, nés peuple, voudront rester peuple. S'élever à l'aisance, à la bonne heure ; mais entrer dans la bourgeoisie, changer de condition et d'habitudes, cela leur paraîtra peu souhaitable ; ils sentiront qu'ils y gagneraient peu. La forte sève, le large instinct des masses, le courage de l'esprit, tout cela se conserve mieux chez le travailleur, lorsqu'il n'est point brisé par le travail, lorsqu'il a la vie un peu facile, avec quelques loisirs.

J'ai eu sous les yeux deux exemples d'hommes qui, avec beaucoup de sens, n'ont pas voulu monter. L'un, ouvrier d'une manufacture, intelligent et recueilli, avait toujours refusé d'être contre-maître, craignant la responsabilité, les reproches, le dur contact du manufacturier, aimant mieux travailler silencieux, seul avec sa pensée. Son admirable paix intérieure, qui rappelait celle des ouvriers mystiques dont j'ai parlé, était

perdue, s'il avait accepté cette position nouvelle.

L'autre, fils de cordonnier, ayant fait des études classiques, son droit même, et reçu avocat, obéit sans murmurer aux nécessités de sa famille et reprit le métier paternel, montrant qu'une âme forte peut indifféremment ou monter ou descendre. Sa résignation a été récompensée. Cet homme, qui ne chercha pas la gloire, l'a maintenant dans son fils, qui, doué d'un don singulier, prit dans le métier même le sentiment de l'art, et qui plus tard est devenu l'un des plus grands peintres de l'époque.

Les changements continuels de conditions, de métiers, d'habitudes, empêchent tout perfectionnement intérieur ; ils produisent ces mélanges, qui sont tout à la fois vulgaires, prétentieux, inféconds. Celui qui, dans un instrument, sous prétexte d'améliorer les cordes, changerait leur valeur, et les rapprocherait toutes d'une moyenne commune, au fond il les aurait annulées, rendu l'instrument inutile, l'harmonie impossible.

Rester soi, c'est une grande force, une chance d'originalité. Si la fortune change, tant mieux ; mais que la nature reste. L'homme du peuple doit y regarder, avant d'étouffer son instinct, pour se mettre à la suite des beaux esprits bour-

geois. S'il reste fidèle à son métier et qu'il le change, comme Jacquart; si d'un métier il fait un art, comme Bernard Palissy, quelle gloire plus grande aurait-il en ce monde?

## CHAPITRE IV.

Des simples. — L'enfant, interprète du peuple.

Celui qui veut connaître les dons les plus hauts de l'instinct du peuple, doit faire peu d'attention aux esprits mixtes, bâtards, demi-cultivés, qui participent aux qualités et aux défauts des classes bourgeoises. Ce qu'il doit chercher et étudier, ce sont spécialement les simples.

Les simples sont en général ceux qui divisent peu la pensée, qui n'étant pas armés des machines d'analyse et d'abstraction, voient chaque chose, une, entière, concrète, comme la vie la présente.

Les simples font un grand peuple. Il y a les simples de nature, et les simples de culture, les pauvres d'esprit qui ne distingueront jamais, les

enfants qui ne distinguent pas encore, les paysans, les gens du peuple qui n'en ont pas l'habitude.

Le scolastique, le critique, l'homme d'analyse, de *nisi*, de *distinguo*, regarde de haut les simples. Ils ont cependant l'avantage, ne divisant pas, de voir ordinairement les choses à leur état naturel, organisées et vivantes. Donnant peu à la réflexion, ils sont souvent riches d'instinct. L'inspiration n'est pas rare dans ces classes d'hommes, quelquefois même une sorte de divination. On trouve parmi eux des personnes tout à fait à part, qui conservent, dans une vie prosaïque, ce qui est la plus haute poésie morale, la simplicité du cœur. Rien de plus rare que de garder ces dons divins de l'enfance; cela suppose ordinairement une grâce particulière et une sorte de sainteté.

Il faudrait l'avoir, cette grâce, pour en parler seulement. La science n'exclut nullement la simplicité, il est vrai; mais elle ne la donne pas. La volonté y fait peu.

Le grand légiste de Toulouse, au point le plus difficile de son œuvre, s'arrête et prie son auditoire de demander pour lui une lumière spéciale en matière si subtile. Combien plus en avons-nous besoin! et moi, et vous, amis, qui me lisez! Combien il nous faudrait obtenir, non un don de

subtilité, mais de simplicité au contraire et d'enfance de cœur !

Il ne faut plus que les sages se contentent de dire : « Laissez venir les petits. » Il faut qu'ils aillent à eux. Ils ont beaucoup à apprendre au milieu de ces enfants. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est d'ajourner leur étude, de bien serrer leurs livres qui leur ont servi de peu, et de s'en aller bonnement, parmi les mères et les nourrices, désapprendre et oublier.

Oublier ? non, mais plutôt encore réformer leur sagesse, la contrôler par l'instinct de ceux qui sont plus près de Dieu, la rectifier en la mettant à cette petite mesure, et se dire que la science des trois mondes ne contient pas plus qu'il n'y a dans un berceau.

Pour ne parler que du sujet qui nous occupe, nul n'y pénétrera profondément s'il n'a bien observé l'enfant. L'enfant est l'interprète du peuple. Que dis-je ? il est le peuple même, dans sa vérité native, avant qu'il ne soit déformé, le peuple sans vulgarité, sans rudesse, sans envie, n'inspirant ni défiance, ni répulsion. Non-seulement il l'interprète, mais il le justifie et l'innocente en bien des choses ; telle parole que vous trouvez rude et gros-

sière dans la bouche d'un homme rude, dans celle de votre enfant vous la trouvez (ce qu'elle est véritablement) naïve ; vous apprenez ainsi à vous défendre d'injustes préventions. L'enfant étant, comme le peuple, dans une heureuse ignorance du langage convenu, des formules et des phrases faites qui dispensent d'invention, vous montre, par son exemple, comment le peuple est obligé de chercher son langage et de le trouver sans cesse ; l'un et l'autre trouvent souvent avec une heureuse énergie.

C'est encore par l'enfant que vous pouvez apprécier ce que le peuple, tout changé qu'il est, garde encore de jeune et de primitif. Votre fils, comme le paysan de Bretagne et des Pyrénées, parle à chaque instant la langue de la Bible ou de l'Iliade. La critique la plus hardie des Vico, des Wolf, des Niebuhr, n'est rien en comparaison des lumineux et profonds éclairs que certains mots de l'enfant vous ouvriront tout à coup dans la nuit de l'antiquité. Que de fois en observant la forme historique et *narrative* qu'il donne aux idées même abstraites, vous sentirez comment les peuples enfants ont dû *narrer* leurs dogmes en légendes, et faire une *histoire* de chaque vérité morale !... C'est là, ô sages, qu'il nous faut bien nous taire...

Entourons, écoutons ce jeune maître des vieux temps ; il n'a nullement besoin pour nous instruire de pénétrer ce qu'il dit ; mais c'est comme un témoin vivant ; « il y était, il en sait mieux le conte. »

En lui, comme chez les peuples jeunes, tout est encore concentré, à l'état *concret* et vivant. Il nous suffit de le regarder, pour sentir l'état singulièrement *abstrait* où nous sommes arrivés aujourd'hui. Beaucoup d'abstractions creuses ne tiennent pas à cet examen. Nos enfants de France surtout, qui sont si vifs et si parleurs, avec un bon sens très-précoce, nous ramènent sans cesse aux réalités. Ces innocents critiques ne laissent pas d'être embarrassants pour le sage. Leurs naïves questions lui présentent trop souvent l'insoluble nœud des choses. Ils n'ont pas appris, comme nous, à tourner les difficultés, à éviter tels problèmes, qu'il semble convenu, entre sages, de n'approfondir jamais. Leur hardie petite logique va toujours droit devant elle. Nulle absurdité sacrée n'aurait tenu en ce monde, si l'homme n'avait fait taire les objections de l'enfant. De quatre à douze ans surtout, c'est l'époque raisonneuse ; entre la lactation et l'apparition du sexe, ils semblent plus légers, moins matériels, plus vifs d'es-

prit qu'ils ne sont après. Un éminent grammairien, qui n'a jamais voulu vivre qu'avec les enfants, me disait qu'à cet âge, il leur trouvait la capacité des plus subtiles abstractions.

Ils perdent infiniment à se dégrossir si vite, à passer rapidement de la vie instinctive, à la vie de réflexion. Jusque là, ils vivaient sur le large fonds de l'instinct, ils nageaient dans la mer de lait. Lorsque de cette mer obscure et féconde, la logique commence à dégager quelques filets lumineux, il y a progrès sans doute, progrès nécessaire qui est une condition de la vie ; mais ce progrès en un sens n'en est pas moins une chute. L'enfant se fait homme alors, et c'était un petit dieu.

La première enfance et la mort, ce sont les moments où l'infini rayonne en l'homme, la grâce, prenez ce mot au sens de l'art ou de la théologie. Grâce mobile du petit enfant qui joue et s'essaye à la vie, grâce austère et solennelle du mourant où la vie s'achève, toujours la grâce divine. Rien qui fasse mieux sentir la grande parole biblique : « Vous êtes des Dieux, vous serez des Dieux. »

Apelles et Corrège étudiaient sans cesse ces moments divins. Corrège passait les jours à voir jouer es petits enfants. Apelles, dit un ancien,

n'aimait à peindre que des personnes mourantes.

En ces jours d'arrivée, de départ, de passage entre deux mondes, l'homme semble les contenir tous ensemble<sup>1</sup>. La vie instinctive où il est alors plongé, est comme l'aube et le crépuscule de la pensée, plus vague que la pensée sans doute, mais combien plus vaste ! Tout le travail intermédiaire de la vie raisonneuse et réfléchie est comme une ligne étroite qui part de l'immensité obscure et qui y retourne. Si vous voulez le bien sentir, étudiez de près l'enfant, le mourant. Placez-vous à leur chevet, observez, faites silence.

J'ai malheureusement eu trop d'occasions de contempler les approches de la mort, et sur des personnes chères. Je me rappelle spécialement une longue journée d'hiver que je passai entre le lit d'une mourante et la lecture d'Isaïe. Ce spectacle, très-pénible, était celui d'un combat entre la veille et le sommeil, un songe laborieux de l'âme qui se soulevait, retombait... Les yeux qui

<sup>1</sup> L'horreur de la fatale énigme, le sceau qui ferme la bouche au moment où l'on sait le mot, tout cela a été saisi une fois, dans une œuvre sublime, que j'ai découverte dans une partie fermée du Père-Lachaise, au cimetière des juifs. C'est un buste de Préault, ou plutôt une tête, prise et serrée dans son linceul, le doigt pressé sur les lèvres. Œuvre vraiment terrible, dont le cœur soutient à peine l'impression, et qui a l'air d'avoir été taillée du grand ciseau de la mort.

nageaient dans le vide exprimaient, avec une vérité douloureuse, l'incertitude entre deux mondes. La pensée obscure et vaste roulait toute la vie écoulée, et elle s'agrandissait de pressentiments immenses... Le témoin de cette grande lutte qui en partageait le flux, le reflux, toutes les anxiétés, se serrait, comme en un naufrage, à cette ferme croyance, qu'une âme qui, tout en revenant à nos instincts primitifs, anticipait déjà dans celui du monde inconnu, ne pouvait s'ache-miner par là à l'anéantissement.

Tout faisait supposer plutôt qu'elle allait de ce double instinct douer quelque jeune existence, qui reprendrait plus heureusement l'œuvre de la vie, et donnerait aux rêves de cette âme, à ses pensées commencées, à ses volontés muettes, les voix qui leur avaient manqué <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « L'aïeul reçoit l'enfant, lorsqu'il sort du sang maternel... Te voilà donc renée, ô mon âme, pour dormir de nouveau dans un corps. » (Lois Indiennes, citées dans mes *Origines du droit*). — Sans admettre l'hypothèse de la transmission des âmes (encore moins celle de la transmission du péché), on est bien tenté de croire que nos premiers instincts sont la pensée des ancêtres que le jeune voyageur apporte comme provision de voyage. Il y ajoute beaucoup. Si j'écarte les théories, si je ferme les livres pour regarder la nature, je vois la pensée naître en nous comme instinct obscur, poindre dans un demi-jour, s'éclaircir et se diviser au jour de la réflexion; puis, formulée, et de plus en plus acceptée comme formule, passer dans nos habitudes, dans les

Une chose frappe toujours en observant les enfants et les mourants, c'est la noblesse parfaite dont la nature les empreint. L'homme naît noble, et il meurt noble ; il faut tout le travail de la vie pour devenir grossier, ignoble, pour créer l'inégalité.

Voyez cet enfant que sa mère à genoux nommait si bien *son Jésus*... La société, l'éducation, l'ont changé bien vite. L'infini qui était en lui, et qui le divinisait, va disparaissant ; il se caractérise, il est vrai, se précise, mais se rétrécit... La logique, la critique, taille, sculpte impitoyablement dans ce qui lui semble un bloc ; dur statuaire dont le fer mord dans la matière trop tendre, chaque coup abat des pans entiers... Ah ! que le voilà déjà maigre, mutilé ! La noble ampleur de sa nature, où est-elle maintenant?... Le pis, c'est que, sous l'influence d'une éducation si rude, il ne sera pas seulement faible et stérile, mais deviendra vulgaire.

Quand nous regrettons notre enfance, ce n'est pas tant la vie, les années qui alors étaient devant nous, c'est notre noblesse que nous regrettons. Nous avons alors en effet cette naïve dignité de

choses qui nous sont propres, que nous n'examinons plus, et alors, obscurcie de nouveau, faire partie de nos instincts.

l'être qui n'a pas ployé encore, l'égalité avec tous ; tous jeunes alors, tous beaux, tous libres... Patientons, cela doit revenir ; l'inégalité n'est que pour la vie ; égalité, liberté, noblesse, tout nous revient par la mort.

Hélas ! ce moment ne revient que trop vite pour le grand nombre des enfants. On ne veut voir dans l'enfance qu'un apprentissage de la vie, une préparation à vivre, et la plupart ne vivent point. On veut qu'ils soient heureux « plus tard, » et pour assurer le bonheur de ces années incertaines, on accable d'ennui et de douleur le petit moment qu'ils ont d'assuré... <sup>1</sup>.

Non, l'enfance n'est pas seulement un âge, un degré de la vie, c'est un peuple, le peuple innocent... Cette fleur du genre humain, qui généralement n'a que peu à vivre, suit la nature, au sein de laquelle elle doit bientôt retomber... Et c'est justement la nature que l'on veut dompter en elle. L'homme qui, pour lui-même, s'éloigne de la bar-

<sup>1</sup> Je ne parle point de l'accablement du travail, ni des punitions innombrables, excessives, que nous infligeons à leur mobilité, voulue par la nature même, mais de l'inepte dureté qui nous fait plonger brusquement, sans précaution, dans les froides abstractions, un être jeune, sorti à peine du sang et du lait maternels, tiède encore et qui ne demande qu'à s'épanouir en fleurs. 3

barie du moyen âge, la maintient encore pour l'enfant, partant toujours du principe inhumain, que notre nature est mauvaise, que l'éducation n'en est pas la bonne économie, mais la réforme, que l'art et la sagesse humaine doivent amender, châtier, l'instinct que Dieu nous donna.

## CHAPITRE V.

Suite. — L'instinct naturel de l'enfant est-il pervers ?

L'instinct humain est-il perverti d'avance? l'homme est-il méchant de naissance? l'enfant que je reçois dans mes bras, sortant du sein de sa mère, serait-ce un petit damné?

A cette question atroce, qui coûte, rien qu'à l'écrire, le moyen âge, sans pitié, sans hésitation, répond : Oui.

Quoi! cette créature qui semble tellement désarmée, innocente, sur qui la nature entière s'attendrait, que la louve ou la lionne viendrait allaiter, au défaut de mère, elle n'a que l'instinct du mal, le souffle de celui qui perdit Adam? elle appartiendrait au Diable, si l'on ne se hâtait de l'exorciser? Même après, si elle meurt dans les

<sup>1</sup> Ce chapitre que les esprits inattentifs croiront étranger au sujet, en est le fond même. V. p. 262.

bras de sa nourrice, elle est jugée, elle est en péril de damnation, elle peut être jetée *aux bêtes noires* de l'enfer ! « Ne livre pas *aux bêtes*, dit l'Église, les âmes qui te portent témoignage ! » Et comment celui-ci témoignerait-il ? il ne peut comprendre encore, ni parler.

En visitant au mois d'août 1843 quelques cimetières des environs de Lucerne, j'y trouvai une bien naïve et douloureuse expression des terreurs religieuses. Au pied de chaque tombe se trouvait (selon un usage antique) un bénitier, pour garder le mort jour et nuit, et empêcher que *les Bêtes* de l'enfer ne vinssent prendre ce corps, le vexer, le promener, en faire un vampire. Pour l'âme, hélas ! on n'avait nul moyen de la défendre ; cette peur cruelle était avouée dans plusieurs inscriptions. Je restai longtemps devant celle-ci, sans pouvoir m'en arracher : « *Je suis un enfant de deux ans... Quelle chose terrible est-ce donc pour un enfant si petit de s'en aller au Jugement et de comparaître déjà devant la face de Dieu !* » Je fondis en larmes, j'avais entrevu l'abîme du désespoir maternel !

Les quartiers indigents de nos grandes villes, ces vastes officines de mort, où les femmes, misérablement fécondes, n'enfantent que pour pleu-

rer, nous donnent quelque idée, mais trop imparfaite, du deuil perpétuel de la mère au moyen âge. Celle-ci, fécondée sans cesse par l'imprévoyance barbare, produisait, sans cesse ni trêve, dans les larmes et la désolation, des enfants, des morts, *des damnés!*...

Age affreux! monde d'illusions cruelles, sur lequel semble planer une infernale ironie! L'homme, jouet de son rêve mobile, divin, diabolique! la femme, jouet de l'homme, toujours mère, toujours en deuil! L'enfant qui joue, hélas! un jour, au triste jeu de la vie, sourit, pleure et disparaît... malheureuses petites ombres qui viennent par millions, par milliards, et ne durent que dans la mémoire d'une mère... Le désespoir de celle-ci se marque surtout à une chose; elle s'abandonne aisément au péché et à la damnation; elle se venge volontiers de la brutalité de l'homme, elle le trompe, elle pleure, elle rit<sup>1</sup>... Elle se perd; que lui importe, si elle rejoint son enfant?

L'enfant qui survit, n'en est guère plus heureux.

<sup>1</sup> L'infidélité de la femme, est le sujet propre au Moyen âge. Les autres temps l'ont peu connu. Ce texte éternel de plaisanteries, ces *joyeuses* histoires, ne peuvent qu'attrister celui qui sait et qui comprend. Elles font trop sentir le prodigieux ennui de ce temps, le vide des âmes sans aliment approprié à leur faiblesse, la prostration morale, le désespoir du bien, l'abandon de soi-même et de son salut.]

Le moyen âge est pour lui un terrible pédagogue ; il lui propose le symbole le plus compliqué qu'on ait enseigné jamais, le plus inaccessible aux simples. Cette leçon subtile que l'Empire romain, dans sa plus haute sagesse, avait eu peine à entendre, il faut que l'enfant des Barbares, le fils du serf rustique, perdu dans les bois, la retienne et la comprenne. Il la retient, la répète ; pour la comprendre, cette épineuse formule, byzantine et scolastique, c'est ce que la férule, les coups, les fouets, n'obtiendront jamais de lui.

L'Église, démocratique par son principe d'élection, fut éminemment aristocratique par la difficulté de son enseignement et le très-petit nombre d'hommes qui y purent vraiment atteindre. Elle damna l'instinct naturel comme pervers et gâté d'avance, et fit de la science, de la métaphysique, d'une formule très-abstraite, la condition du salut<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Si l'on répond que les esprits non cultivés (*ce qui, pour ce temps-là, veut dire tout le monde*, ou à peu près) étaient dispensés de comprendre, il faudra avouer qu'une si terrible énigme imposait, sous peine de damnation, l'abdication générale de l'intelligence humaine entre les mains de quelques doctes qui croyaient en savoir le mot. Voyez aussi le résultat. L'énigme une fois posée, une fois entourée de ses commentaires, non moins obscurs, le genre humain se tait, il reste en face muet et stérile. Dans une période immense, aussi longue que toute la période brillante de l'antiquité, du cinquième au onzième

Tous les mystères des religions d'Asie, toutes les subtilités des écoles occidentales, en un mot, tout ce que le monde contient de difficultés d'Orient et d'Occident, tout cela, pressé, entassé dans une même formule ! « Eh bien ! oui, nous dit l'Église, c'est le monde tout entier dans une prodigieuse coupe. Buvez-la au nom de l'amour ! » Et elle apporte ici, à l'appui de la doctrine, l'histoire, la touchante légende ; c'est le miel au bord du vase...

« Quoi qu'il contienne, je boirai, si vraiment l'amour est au fond. » Telle fut la réponse du genre humain. Ce fut là la vraie difficulté, l'objection, et c'est l'amour qui la fit, non la haine, la superbe humaine, comme on le répète toujours.

Le moyen âge avait promis l'amour et ne l'avait pas donné. Il avait dit : « Aimez, aimez<sup>1</sup> ! » mais

siècle, il hasarde à peine quelques prières, quelques légendes enfantines, et encore ce mouvement est-il arrêté par la défense expresse des conciles carlovingiens.

<sup>1</sup> Non-seulement, il avait dit, mais il avait voulu sincèrement. Cette touchante aspiration à l'amour est ce qui a fait le génie du Moyen âge, et ce qui lui assure notre sympathie éternelle. Je n'efface pas un mot de ce que j'en ai dit au second volume de l'*Histoire de France*. Seulement, j'ai donné là son élan, son idéal ; aujourd'hui, dans un livre d'intérêt pratique, je ne puis donner que le réel, les résultats. — J'ai exprimé (à la fin du même volume, imprimé en 1855), l'impuissance de ce système, et l'espoir qu'il échappera à sa ruine, et parviendra à

il avait consacré un ordre civil haineux, l'inégalité dans la loi, dans l'état, dans la famille. Son enseignement trop subtil, accessible à si peu d'hommes, avait apporté dans le monde une nouvelle inégalité. Il avait mis le salut à un prix qu'on n'atteignait guère, au prix d'une science abstruse, et il avait ainsi pesé, de toute la métaphysique du monde, sur le simple et sur l'enfant. Celui-ci, qui avait été si heureux dans l'antiquité, eut son enfer au moyen âge.

Il fallut des siècles pour que la raison se fit jour, pour que l'enfant reparût, ce qu'il est, *un innocent*. On eut de la peine à croire que l'homme fût un être héréditairement pervers<sup>1</sup>. Il

se transformer. — Combien il est déjà éloigné de nous, on l'a vu le 11 mai 1844, lorsqu'à la Chambre un magistrat, sincèrement et courageusement orthodoxe, a déduit une théorie pénale du Pêché originel et de la Chute; les catholiques même en ont reculé.

<sup>1</sup> L'embarras de la théologie vint surtout des progrès de la jurisprudence. Tant que la jurisprudence soutint dans leur rigueur les lois de lèse-Majesté, qui par la confiscation, etc., étendaient les peines à l'héritier, la théologie put défendre sa loi de lèse-Majesté divine qui damnait les enfants pour le péché du père. Mais, lorsque le droit devint plus élément, il fut de plus en plus difficile de maintenir dans la théologie qui est le monde de l'amour et de la grâce, cette horrible doctrine de l'hérédité du crime, abandonnée de la justice humaine. Les scolastiques, saint Bonaventure, Innocent III, saint Thomas, ne trouvèrent d'autre adoucissement que d'exempter les enfants du feu éternel, en les laissant du reste DANS LA DAMNATION. Bossuet a fort bien établi (contre Sfondrate) que cette doctrine n'est point particulière aux

devint difficile de maintenir dans sa barbarie le principe qui damnait les sages non chrétiens, les simples et ignorants, les enfants morts sans baptême. On inventa pour les enfants le palliatif des limbes, un petit enfer plus doux où ils flotteraient toujours, loin de leurs mères, en pleurant.

Remèdes insuffisants; le cœur ne s'en contenta pas. Avec la Renaissance éclata, contre la dureté des vieilles doctrines, la réaction de l'amour. Il vint, au nom de la justice, sauver les innocents, condamnés dans le système qui s'était dit celui de l'amour et de la grâce. Mais ce système, qui reposait tout entier sur les deux idées de la damnation de tous par un seul, du salut de tous par un seul, ne pouvait renoncer à la première sans ébranler la seconde.

Les mères se remirent à croire au salut de leurs enfants. Désormais elles disent toujours, sans s'informer si elles sont bien orthodoxes : « Ils doivent être là-haut des anges, comme ils furent en leur vivant. »

jansénistes, comme on faisait semblant de le croire, qu'elle était celle même de l'Église, celle des Pères (sauf Grégoire de Nazianze), celle des conciles, des papes; en effet, si l'on exempte les enfants de la damnation, on abandonne le péché originel et l'hérédité du crime, qui est la base de tout le système.

Le cœur a vaincu, la miséricorde a vaincu. L'humanité va s'éloignant de l'injustice antique. Elle cingle, au rebours du vieux monde... Où va-t-elle? Vers un monde (nous pouvons bien le prévoir) qui ne condamnera plus l'innocence, et où la sagesse pourra vraiment dire : « Laissez venir à moi les simples et les petits. »

## CHAPITRE VI.

**Digression. Instinct des animaux. Réclamation pour eux.**

Quelque pressé que je sois, dans cette revue des simples, des humbles fils de l'instinct, mon cœur m'arrête et m'oblige de dire un mot des simples par excellence, des plus innocents, des plus malheureux peut-être, je veux dire, des animaux.

Je remarquais tout à l'heure, que tout enfant naissait noble. Les naturalistes ont remarqué de même que le jeune animal, plus intelligent à sa naissance, semblait alors rapproché de l'enfant. A mesure qu'il grandit, il devient brute et tombe à la bête. Il semble que sa pauvre âme succombe sous le poids du corps, qu'elle subisse la fascination de la Nature, la magie de la grande Circé.

L'homme se détourne alors, et n'y veut plus voir une âme. L'enfant seul, par l'instinct du cœur, sent encore une personne dans cet être dédaigné : il lui parle et l'interroge. Et lui aussi, de son côté, il écoute, il aime l'enfant.

L'animal ! sombre mystère !... monde immense de rêves et de douleurs muettes... Mais des signes trop visibles expriment ces douleurs, au défaut de langage. Toute la nature proteste contre la barbarie de l'homme qui méconnaît, avilit, qui torture son frère inférieur ; elle l'accuse devant Celui qui les créa tous les deux !

Regardez sans prévention leur air doux et rêveur, et l'attrait que les plus avancés d'entre eux éprouvent visiblement pour l'homme ; ne diriez-vous pas des enfants dont une fée mauvaise empêcha le développement, qui n'ont pu débrouiller le premier songe du berceau, peut-être des âmes punies, humiliées, sur qui pèse une fatalité passagère ?... Triste enchantement où l'être captif d'une forme imparfaite, dépend de tous ceux qui l'entourent, comme une personne endormie... Mais, parce qu'il est comme endormi, il a, en récompense, accès vers une sphère de rêves dont nous n'avons pas l'idée. Nous voyons la face lumineuse

du monde, lui la face obscure ; et, qui sait si celle-ci n'est pas la plus vaste des deux<sup>1</sup> ?

L'Orient en est resté à cette croyance, que l'animal est une âme endormie ou enchantée ; le moyen âge y est revenu. Les religions, les systèmes, n'ont pu rien pour étouffer cette voix de la nature.

L'Inde, plus voisine que nous de la création, a mieux gardé la tradition de la fraternité universelle. Elle l'a inscrite au début et à la fin de ses deux grands poèmes sacrés, le Ramayan, le Mahabharat, gigantesques pyramides devant lesquelles toutes nos petites œuvres occidentales doivent se tenir humbles et respectueuses. Quand vous serez fatigué de cet Occident disputeur, donnez-vous, je vous prie, la douceur de revenir à votre mère, à cette

<sup>1</sup> « Faisons aujourd'hui, si nous voulons, les fiers, les rois de la création. Mais n'oublions pas notre éducation sous la discipline de la nature. Les plantes, les animaux, voilà nos premiers précepteurs. Tous ces êtres que nous dirigeons, ils nous conduisaient alors, mieux que nous n'aurions fait nous-mêmes. Ils guidaient notre jeune raison par un instinct plus sûr ; ils nous conseillaient, ces petits, que nous méprisons maintenant. Nous profitions à contempler ces irréprochables enfants de Dieu. Calmes et purs, ils avaient l'air, dans leur silencieuse existence, de garder les secrets d'en haut. L'arbre qui a vu tous les temps, l'oiseau qui parcourt tous les lieux, n'ont-ils donc rien à nous apprendre ? L'aigle ne lit-il pas dans le soleil, et le hibou dans les ténèbres ? Ces grands bœufs eux-mêmes, si graves sous le chêne sombre, n'est-il aucune pensée dans leurs longues rêveries ? » *Origines du droit*, p. LIX.

majestueuse antiquité, si noble et si tendre. Amour, humilité, grandeur, vous y trouvez tout réuni, et dans un sentiment si simple, si détaché de toute misère d'orgueil, qu'on n'a jamais besoin d'y parler d'humilité.

L'Inde fut bien payée de sa douceur pour la nature; chez elle, le génie fut un don de la pitié. Le premier poète indien voit voltiger deux colombes, et pendant qu'il admire leur grâce, leur poursuite amoureuse, l'une d'elles tombe frappée d'une flèche... Il pleure; ses gémissements mesurés, sans qu'il y songe, aux battements de son cœur, prennent un mouvement rythmique, et la poésie est née... Depuis ce temps, deux à deux, les mélodieuses colombes, renées dans le chant de l'homme, aiment et volent par toute la terre (Ramayan).

La nature reconnaissante a doué l'Inde d'un autre don admirable, la fécondité. Entourée par elle de tendresse et de respect, elle lui a multiplié, avec l'animal, la source de vie où la terre se renouvelle. Là, jamais d'épuisement. Tant de guerres, tant de désastres et de servitudes, n'ont pu tarir la mamelle de la vache sacrée. Un fleuve de lait coule toujours pour cette terre bénie... bénie de sa propre bonté, de ses doux ménagements pour la créature inférieure.

Cette union touchante qui d'abord liait l'homme aux plus humbles enfants de Dieu, l'orgueil l'a rompue... Mais non pas impunément ; la terre est devenue rebelle, elle a refusé de nourrir des races inhumaines.

Le monde de l'orgueil, la cité grecque et romaine, eut le mépris de la nature ; elle ne tint compte que de l'art, elle n'estima qu'elle-même. Cette fière antiquité, qui ne voulait rien que de noble, ne réussit que trop bien à supprimer tout le reste. Tout ce qui semblait bas, ignoble, disparut des yeux ; les animaux périrent, aussi bien que les esclaves. L'empire romain, débarrassé des uns et des autres, entra dans la majesté du désert. La terre dépensant toujours et ne se réparant plus, devint, parmi tant de monuments qui la couvraient, comme un jardin de marbre. Il y avait encore des villes, mais plus de campagnes ; des cirques, des arcs de triomphe, plus de chaumières, plus de laboureurs. Des voies magnifiques attendaient toujours le voyageur qui ne passait plus ; de somptueux aqueducs continuaient de porter des fleuves aux cités silencieuses, et n'y trouvaient plus personne à désaltérer.

Un seul homme, avant cette désolation, avait trouvé dans son cœur une réclamation, une plainte

pour tout ce qui s'éteignait. Un seul, parmi les destructions des guerres civiles, où périssaient à la fois les hommes et les animaux, trouva dans sa vaste pitié des larmes pour le bœuf de labour qui avait fécondé l'antique Italie. Il consacra un chant divin à ces races disparues <sup>1</sup>.

Tendre et profond Virgile!... moi, qui ai été nourri par lui et comme sur ses genoux, je suis heureux que cette gloire unique lui revienne, la gloire de la pitié et de l'excellence du cœur..... Ce paysan de Mantoue, avec sa timidité de vierge et ses longs cheveux rustiques, c'est pourtant, sans qu'il l'ait su, le vrai pontife et l'augure, entre deux mondes, entre deux âges, à moitié chemin de l'histoire. Indien par sa tendresse pour la nature, chrétien par son amour de l'homme, il reconstitue, cet homme simple, dans son cœur immense, la belle cité universelle dont n'est exclu rien qui ait vie,

<sup>1</sup> Dans un autre chant, le plus achevé peut-être, un chant qu'il consacre à son ami le plus cher, au consul, au poëte Gallus, il ne craint pas de lui donner pour frères et consolateurs, les plus humbles fils de la nature, des animaux innocents. Après avoir amené tous les dieux champêtres pour adoucir la blessure du poëte malade d'amour : *« Ses brebis aussi se tenaient autour de lui* (puis, par un mouvement charmant, craignant de blesser l'orgueil de Gallus) : *Nostris nec panitet illas; nec te paniteat pecoris, divine poeta.*

**tandis que chacun n'y veut faire entrer que les siens.**

Le christianisme, malgré son esprit de douceur, ne renoua pas l'ancienne union. Il garda contre la nature un préjugé judaïque ; la Judée, qui se connaissait, avait craint d'aimer trop cette sœur de l'homme ; elle la fuyait en la maudissant. Le christianisme, fidèle à ces craintes, tint la nature animale à une distance infinie de l'homme, et la ravala. Les animaux symboliques qui accompagnent les évangélistes, le froid allégorisme de l'agneau et de la colombe, ne relevèrent pas la bête. La bénédiction nouvelle ne l'atteignit pas ; le salut ne vint pas pour les plus petits, les plus humbles de la création. Le Dieu-Homme est mort pour l'homme, et non pas pour eux. N'ayant point part au salut, ils restent hors la loi chrétienne, comme païens, comme impurs, et trop souvent suspects de connivence au mauvais principe. Le Christ, dans l'Évangile, n'a-t-il pas permis aux démons de s'emparer des pourceaux ?

On ne saura jamais les terreurs où, plusieurs siècles durant, le moyen âge vécut, toujours en présence du Diable ! La vision du Mal invisible, mauvais rêve, absurde torture ! et de là une vie bizarre qui ferait rire à chaque instant si l'on ne

sentait qu'elle fut triste à en pleurer... Qui douterait alors du Diable? Je l'ai vu, dit l'empereur Charles. Je l'ai vu, dit Grégoire VII. Les évêques qui font les papes, les moines qui prient toute leur vie, déclarent qu'il est là derrière eux, qu'ils le sentent, qu'il n'en bouge pas... Le pauvre serf des campagnes qui le voit sous figure de bête, sculpté au porche des églises, a peur en revenant chez lui de le retrouver dans ses bêtes. Celles-ci prennent le soir, aux mobiles reflets du foyer, un aspect tout fantastique; le taureau a un masque étrange, la chèvre une mine équivoque, et que penser de ce chat dont le poil, dès qu'on le touche, jette du feu dans la nuit?

C'est l'enfant qui rassure l'homme. Il craint si peu ces animaux qu'il en fait ses camarades. Il donne des feuilles au bœuf, il monte sur la chèvre, manie hardiment le chat noir. Il fait mieux, il les imite, contrefait leur voix... et la famille sourit : « Pourquoi craindre aussi, j'avais tort, C'est ici une maison chrétienne, eau bénite et buis béni; il n'oseraient approcher... Mes bêtes sont des bêtes de Dieu, des innocents, des enfants... Et même, les animaux des champs ont bien l'air de connaître Dieu; ils vivent comme des ermites. Ce beau cerf, par exemple, qui a la croix sur la tête, qui va,

comme un bois vivant, à travers les bois, il semble lui-même un miracle. La biche est douce comme ma vache, et elle a les cornes de moins ; la biche au défaut de mère, aurait nourri mon enfant... » Ce dernier mot exprimé, comme tout l'est alors, sous forme historique, finit, en se développant, par produire la plus belle des légendes du moyen âge, celle de Geneviève de Brabant : la famille opprimée par l'homme, recueillie par l'animal, la femme innocente sauvée par l'innocente bête des bois, le salut venant ainsi du plus petit, du plus humble.

Les animaux, réhabilités, prennent place dans la famille rustique après l'enfant qui les aime, comme les petits parents figurent au bas bout de la table dans une noble maison. Ils sont traités comme tels aux grands jours, prennent part aux joies, aux tristesses, portent habits de deuil ou de noces (naguère encore en Bretagne). Ils ne disent rien, il est vrai, mais ils sont dociles, ils écoutent patiemment ; l'homme, comme prêtre en sa maison, les prêche au nom du Seigneur<sup>1</sup>.

Ainsi le génie populaire, plus naïf et plus profond que la sophistique sacrée, opéra timidement,

<sup>1</sup> Voir le petit sermon aux abeilles fugitives, dans mes *Origines du Noël*.

mais avec efficacité, la réhabilitation de la nature. Celle-ci ne fut pas ingrate. L'homme fut récompensé; ces pauvres êtres qui n'ont rien, donnèrent des trésors. L'animal, dès qu'il fut aimé, dura, se multiplia... Et la terre redevint féconde, et le monde qui semblait finir, recommença riche et puissant, parce qu'il avait reçu, comme une rosée, la bénédiction de la miséricorde.

La famille, une fois composée ainsi, il s'agit de la faire, si l'on peut, entrer tout entière dans l'Église. Ici grandes difficultés! On veut bien recevoir l'animal, mais pour lui jeter l'eau bénite, l'exorciser en quelque sorte, et seulement au parvis... « Homme simple, laisse là ta bête, entre seul. L'entrée de l'Église, c'est le Jugement que tu vois représenté sur les portes; la Loi siège au seuil, saint Michel debout tient l'épée et la balance... Comment juger, sauver ou damner, ce que tu amènes avec toi? La bête, cela a-t-il une âme?... Ces âmes de bêtes, qu'en faire? leur ouvrirons-nous des limbes, comme à celles des petits enfants? »

N'importe, notre homme s'obstine; il écoute avec respect, mais ne se soucie de comprendre. Il ne veut pas être sauvé seul, et sans les siens. Pourquoi son bœuf et son âne ne feraient-ils pas

leur salut avec le chien de saint Paulin ? ils ont bien autant travaillé !

« Eh bien ! je serai habile, dit-il en lui-même, je prendrai le jour de Noël où l'Église est en famille, le jour où Dieu est encore trop petit pour être juste... Justes ou non, nous passerons tous, moi, ma femme, mon enfant, mon âne... Lui aussi ! Il a été à Bethléem, il a porté Notre-Seigneur. Il faut bien en récompense que la pauvre bête ait son jour... Il n'est pas trop sûr d'ailleurs qu'elle soit ce qu'elle paraît ; elle est, au fond, malicieuse, fainéante ; c'est tout comme moi ; si je n'étais aussi trainé, je ne travaillerais guère. »

C'était un grand spectacle, touchant, plus que risible encore, lorsque la bête du peuple était, malgré les défenses des évêques et des conciles, amenée par lui dans l'église. La nature, condamnée, maudite, rentrait victorieuse, sous la forme la plus humble qui pût la faire pardonner. Elle revenait avec les saints du paganisme, entre la Sibylle et Virgile<sup>1</sup>... On présentait à l'animal le glaive qui l'arrêta sous Balaam ; mais ce glaive de l'ancienne Loi, émoussé, ne l'effrayait plus ; la Loi finissait en ce jour, et faisait place à la Grâce. Hum-

<sup>1</sup> Conservé longtemps à Rouen. Ducange, verbo *Festum*.

blement, mais assurément, il allait droit à la crèche. Il y écoutait l'office, et, comme un chrétien baptisé, s'agenouillait dévotement. On lui chantait alors, pour lui, partie en langue de l'église, partie en gaulois, afin qu'il comprit, son antienne, bouffonne et sublime :

A genoux ! et dis amen !  
 Assez mangé d'herbe et de foin.  
 Amen ! encore une fois.  
 Laisse les vieilles choses, et va !

L'animal profita peu de cette réparation<sup>1</sup>. Les conciles lui fermèrent l'Église. Les philosophes qui, pour l'orgueil et la sécheresse continuèrent les théologiens, décidèrent qu'il n'avait pas d'âme<sup>2</sup>. Il souffre en ce monde, qu'importe ? il ne doit attendre aucune compensation dans une vie supérieure... Ainsi, il n'y aurait point de Dieu pour

<sup>1</sup> Le génie populaire fit plus pour son protégé. Sans s'arrêter aux résistances de l'Église, il créa à l'animal une position légale, le traita comme une personne, le fit ester en droit, et jusque dans l'acte le plus grave, le jugement criminel ; il y figura comme témoin, quelquefois comme coupable. Nul doute que cette importance attribuée à l'animal n'ait puissamment contribué à sa conservation, à sa durée, et, par suite, à la fécondité de la terre, qui dépend généralement des ménagements qu'il trouve en l'homme. C'est peut-être la vraie cause pour laquelle le Moyen âge se relevait toujours après tant d'affreuses ruines.

<sup>2</sup> Le Jésuite Bongeant objecta que les bêtes devaient avoir une âme, *puisque elles étaient des diables*.

lui; le père tendre de l'homme serait pour ce qui n'est pas homme un cruel tyran!... Créer des jouets, mais sensibles, des machines mais souffrantes, des automates qui ne ressembleraient aux créatures supérieures que par la faculté d'endurer le mal!... Que la terre vous soit pesante, hommes durs qui avez pu avoir cette idée impie, qui portez une telle sentence sur tant de vies innocentes et douloureuses!

Notre siècle aura une grande gloire. Il s'y est rencontré un philosophe qui eut un cœur d'homme<sup>1</sup>. Il aima l'enfant, l'animal. L'enfant, avant sa naissance, n'avait excité l'intérêt que comme une ébauche, une préparation de la vie; lui, il l'aima en lui-même, il le suivit patiemment dans sa petite vie obscure, et il surprit dans ses changements la fidèle reproduction des métamorphoses animales. Ainsi, au sein de la femme, au vrai sanctuaire de la nature, s'est découvert le mystère de la fraternité universelle... Grâces soient rendues à Dieu!

Ceci est la véritable réhabilitation de la vie inférieure. L'animal, ce serf des serfs se retrouve le parent du roi du monde.

<sup>1</sup> Si glorieusement continué par son ami et son fils, MM. Serres et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Je vois avec bonheur une jeunesse pleine d'avenir entrer dans cette voie scientifique, qui est la voie de la vie. }

Que celui-ci reprenne donc, avec un sentiment plus doux, le grand travail de l'éducation des animaux, qui jadis lui soumit le globe<sup>1</sup>, et qu'il a abandonné depuis deux mille ans, au grand dommage de la terre. Que le peuple apprenne que sa prospérité tient aux ménagements qu'il aura pour ce pauvre peuple inférieur. Que la science se souvienne que l'animal, en rapport plus étroit avec la nature, en fut l'augure et l'interprète dans l'antiquité. Elle trouvera une voix de Dieu dans l'instinct du simple des simples.

<sup>1</sup> Notre âge machiniste, qui partout veut des machines, devait s'apercevoir, ce semble, que si l'on veut que les animaux ne soient rien de plus, ce sont à coup sûr les premières de toutes, donnant, outre une telle quantité de force positive, une autre force infinie, qu'on ne peut apprécier et qui résulte (si l'on ne veut dire, de l'âme) de l'animation de la vie. Il semblait donc qu'on dût reprendre l'étude et la domestication des animaux. Voir le bel article *Domestication*, de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dans l'Encyclopédie nouvelle, de MM. Leroux et Reynaud.

## CHAPITRE VII.

L'instinct des simples. L'instinct du génie. — L'homme de génie est par excellence le simple, l'enfant et le peuple.

J'ai lu dans la vie d'un grand docteur de l'Église, qu'étant revenu après sa mort dans son monastère, il honora de son apparition, non les premiers de ses frères, mais le dernier, le plus simple, un pauvre d'esprit. Celui-ci en eut cette faveur de mourir trois jours après. Il avait sur le visage une joie vraiment céleste. « On pouvait, dit le légendaire, lui dire le vers de Virgile :

« Petit enfant, connais ta mère à son sourire ! »

. . . . .

C'est un fait remarquable, que la plupart des hommes de génie ont une prédilection particulière pour les enfants et les simples. Ceux-ci, de leur

côté, ordinairement timides devant la foule, muets devant les gens d'esprit, éprouvent en présence du génie une sécurité complète. Cette puissance qui impose à tout le monde, elle les rassure au contraire. Ils sentent qu'ils ne trouveront là nulle moquerie, mais bienveillance et protection. Alors, ils se trouvent vraiment dans leur état naturel, leur langue se délie, et l'on peut voir que ces gens qu'on a nommés simples, parce qu'ils ignorent le langage convenu, n'en sont bien souvent que plus originaux, surtout très-imaginatifs, doués d'un singulier instinct pour saisir des rapports fort éloignés.

Ils rapprochent et lient volontiers, divisent, analysent peu. Non-seulement toute division coûte à leur esprit, mais elle leur fait peine, leur semble un démembrement. Ils n'aiment pas à scinder la vie, et tout leur paraît avoir vie. Les choses, quelles qu'elles soient, sont pour eux comme des êtres organiques, qu'ils se feraient scrupule d'altérer en rien. Ils reculent du moment qu'il faut déranger par l'analyse ce qui présente la moindre apparence d'harmonie vitale. Cette disposition implique ordinairement de la douceur naturelle et de la bonté; on les appelle *bonnes gens*.

Non-seulement ils ne divisent pas, mais dès

qu'ils trouvent une chose divisée, partielle, ou ils la négligent, ou ils la rejoignent en esprit au tout dont elle est séparée; ils recomposent ce tout avec une rapidité d'imagination qu'on n'attendrait nullement de leur lenteur naturelle. Ils sont puissants pour composer en proportion de leur impuissance pour diviser. Ou plutôt, il semble, à voir une opération si facile qu'il n'y ait là ni puissance, ni impuissance, mais un fait nécessaire, inhérent à leur existence. En effet, c'est en cela qu'ils existent comme *simples*.

Une main paraît dans la lumière. Le raisonneur conclut que sans doute il y a dans l'ombre un homme dont on ne voit que la main; de la main, il conclut l'homme. Le simple ne raisonne pas, ne conclut pas; tout d'abord, en voyant la main, il dit : « Je vois un homme. » Et il l'a vu en effet des yeux de l'esprit.

Ici, tous deux sont d'accord. Mais, dans mille occasions, le simple qui, sur une partie, voit un tout qu'on ne voit pas, qui, sur un signe, devine, affirme un être invisible encore, fait rire et passe pour fol.

Voir ce qui ne paraît aux yeux de personne, c'est la seconde vue. Voir ce qui semble à venir, à naître, c'est la prophétie. Deux choses qui font

l'étonnement de la foule, la dérision des sages, et qui sont généralement un don naturel de simplicité.

Ce don, rare chez les hommes civilisés, est, comme on sait, fort commun chez les peuples simples, qu'ils soient sauvages ou barbares.

Les simples sympathisent à la vie, et ils ont, en récompense, ce don magnifique, qu'il leur suffit du moindre signe pour la voir et la prévoir.

C'est là leur parenté secrète avec l'homme de génie. Ils atteignent souvent sans effort, par simplicité, ce qu'il obtient par la puissance de simplification qui est en lui; ensorte que le premier du genre humain et ceux qui semblent les derniers, se rencontrent très-bien et s'entendent. Ils s'entendent par une chose, leur sympathie commune pour la nature, pour la vie, qui fait qu'ils ne se complaisent que dans l'unité vivante.

Si vous étudiez sérieusement dans sa vie et dans ses œuvres ce mystère de la nature qu'on appelle l'homme de génie, vous trouverez généralement que c'est celui qui, tout en acquérant les dons du critique, a gardé les dons du

simple<sup>1</sup>. Ces deux hommes, opposés ailleurs, sont conciliés en lui. Au moment où son critique intérieur semble l'avoir poussé à l'infinie division, le simple lui maintient l'unité présente. Il lui conserve toujours le sentiment de la vie, la lui garde indivisible. Mais, quoique le génie ait en lui les deux puissances, l'amour de l'harmonie vivante, le tendre respect de la vie sont chez lui si forts, qu'il sacrifierait l'étude et la science elle-même, si elle ne pouvait s'obtenir que par voie de démembrement. Des deux hommes qui sont en lui, il laisserait celui qui divise ; le simple resterait, avec sa force ignorante de divination et de prophétie.

Ceci est un mystère du cœur. Si le génie, à travers les divisions, les anatomies fictives de la science, conserve en lui toujours un simple, qui ne consent jamais à la vraie division, qui tend toujours à l'unité, qui craint de la détruire dans la plus petite existence, c'est que le propre du génie, c'est l'amour de la vie même, l'amour qui fait qu'on la conserve, et l'amour qui la produit.

<sup>1</sup> Le génie, je le sais, a mille formes. Celle que je donne ici est certainement celle des génies les plus originaux, les plus féconds, celle qui caractérise le plus souvent les grands inventeurs. La Fontaine et Corneille, Newton et Lagrange, Ampère et Geoffroy Saint-Hilaire, ont été en même temps les plus simples et les plus subtils des hommes.

La foule qui voit tout cela confusément et du dehors, sans pouvoir s'en rendre compte, trouve parfois que ce grand homme est un *bon* homme et un *simple*. Elle s'étonne du contraste; mais il n'y a pas de contraste; c'est la simplicité, la bonté, qui sont le fonds du génie, sa raison première, c'est par elle qu'il participe à la fécondité de Dieu.

Cette bonté qui lui donne le respect des petites existences que les autres ne regardent pas, qui l'arrête parfois tout à coup, pour ne pas détruire un brin d'herbe, elle est l'amusement de la foule. L'esprit de simplicité qui fait que les divisions n'entravent jamais son esprit, qui sur une partie, un signe, lui fait voir, prévoir un être entier, un système que personne ne devine encore, cette faculté merveilleuse est justement celle qui fait l'étonnement, le scandale presque du vulgaire. Elle le sort du monde, en quelque sorte, le met hors de l'opinion, hors du lieu, du temps... lui qui seul y doit laisser trace.

La trace qu'il y laissera, ce n'est pas seulement l'œuvre de génie. C'est cette vie même de simplicité, d'enfance, de bonté et de sainteté, où tous les siècles viendront chercher une sorte de rafraîchissement moral. Telle ou telle de ses découvertes

deviendra peut-être moins utile dans le progrès du genre humain ; mais sa vie, qui parut de son vivant le côté faible, où l'envie se dédommageait, restera le trésor du monde et l'éternelle fête du cœur.

Certes, le peuple a bien raison d'appeler cet homme un simple. C'est le simple par excellence, l'enfant des enfants, il est le peuple plus que n'est le peuple même.

Je m'explique. Le simple a des côtés inintelligents, des vues troubles et indécises, où il flotte, cherche, suit plusieurs routes à la fois, et sort du caractère de simple. La simplicité du génie, qui est la vraie, n'a jamais rien de ces vues louches : elle s'applique aux objets, comme une lumière puissante qui n'a pas besoin de détour, parce qu'elle pénètre et traverse tout.

Le génie a le don d'enfance, comme ne l'a jamais l'enfant. Ce don, nous l'avons dit, c'est l'instinct vague, immense, que la réflexion précise et rétrécit bientôt, de sorte que l'enfant est de bonne heure questionneur, épilogueur et tout plein d'objections. Le génie garde l'instinct natif dans sa grandeur, dans sa forte impulsion, avec une grâce de Dieu que malheureusement l'enfant perd, la jeune et vivace espérance.

Le peuple, en sa plus haute idée, se trouve difficilement dans le peuple. Que je l'observe ici ou là, ce n'est pas lui, c'est telle classe, telle forme partielle du peuple, altérée, et éphémère. Il n'est dans sa vérité, à sa plus haute puissance, que dans l'homme de génie; en lui réside la grande âme... Tout le monde s'étonne de voir les masses inertes, vibrer au moindre mot qu'il dit, les bruits de l'Océan se taire devant cette voix, la vague populaire trainer à ses pieds... Pourquoi donc s'en étonner? Cette voix, c'est celle du peuple; muet en lui-même, il parle en cet homme, et Dieu avec lui. C'est là vraiment qu'on peut dire : « Vox populi, vox Dei. »

Est-ce un Dieu, ou est-ce un homme? Faut-il, pour l'instinct du génie, que nous cherchions des noms mystiques, inspiration? révélation? — C'est la tendance du vulgaire; il lui faut se forger des dieux. — « L'instinct? la nature? Fi! disent-ils. Si ce n'était que l'instinct, nous ne serions pas entraînés... C'est l'inspiration d'en haut, c'est le bien-aimé de Dieu, c'est un Dieu, un nouveau messie! » — Plutôt que d'admirer un homme, d'admettre la supériorité de son semblable, on le fera inspiré de Dieu, Dieu s'il le faut; chacun se dit qu'il n'a pas fallu moins qu'un

rayon surnaturel pour l'éblouir à ce point... Ainsi, l'on met hors de la nature, hors de l'observation et de la science, celui qui fut la vraie nature, celui que la science, entre tous, devait observer ; on exclut de l'humanité celui qui seul était *homme*... Cet homme par excellence, une imprudente adoration le rejette au ciel, l'isole de la terre des vivants, où il avait sa racine... Eh ! laissez-le donc parmi nous, celui qui fait la vie d'ici-bas. Qu'il reste homme, qu'il reste peuple. Ne le séparez pas des enfants, des pauvres et des simples, où il a son cœur, pour l'exiler sur un autel. Qu'il soit enveloppé dans cette foule dont il est l'esprit, qu'il plonge en pleine vie féconde, vive avec nous, souffre avec nous ; il puisera dans la participation de nos souffrances et de nos faiblesses la force que Dieu y a cachée, et qui sera son génie même.

## CHAPITRE VIII.

L'enfantement du génie, type de l'enfantement social.

Si la perfection n'est point d'ici-bas, ce qui en approche le plus, c'est selon toute apparence l'homme harmonique et fécond qui manifeste son excellence intérieure par une surabondance d'amour et de force, qui la prouve non-seulement par des actes passagers, mais par des œuvres immortelles où sa grande âme restera en société avec tout le genre humain. Cette surabondance de dons, cette fécondité, cette création durable, c'est apparemment le signe que là nous devons trouver la plénitude de la nature et le modèle de l'art. L'art social, de tous le plus compliqué, doit bien regarder si ce chef-d'œuvre de Dieu, où la riche diversité s'accorde dans l'unité féconde, ne pourrait lui

donner quelques lumières sur l'objet de ses recherches.

Qu'on me permette donc d'insister sur le caractère du génie, de pénétrer dans son harmonie intérieure, de regarder la sage économie et la bonne police de cette grande cité morale qui tient dans une âme d'homme.

Le génie, la puissance inventive et génératrice, suppose, nous l'avons dit, qu'un même homme est doué des deux puissances, qu'il réunit en lui ce qu'on peut appeler les deux sexes de l'esprit, l'instinct des simples, et la réflexion des sages. Il est en quelque sorte homme et femme, enfant et mûr, barbare et civilisé, peuple et aristocratie.

Cette dualité, qui étonne, et qui fait que le vulgaire le regarde souvent comme un phénomène bizarre, une monstruosité, c'est ce qui lui constitue, au plus haut degré, le caractère normal et légitime de l'homme. A vrai dire, lui seul est homme, et il n'y en a pas d'autres. Le simple est une moitié d'homme, le critique une moitié d'homme ; ils n'engendrent pas ; encore moins les médiocres, qu'on pourrait appeler les *neutres*, n'ayant ni l'un ni l'autre sexe. Lui, qui est seul complet, seul aussi il peut engendrer ; il est chargé de continuer la création *divine*. Tous les autres sont sté-

riles, sauf les moments où ils se reconstituent par l'amour une sorte d'unité double ; leurs aptitudes naturelles, transmises par la génération, restent impuissantes jusqu'à ce qu'elles rencontrent l'homme complet qui seul a la fécondité.

Ce n'est pas que l'étincelle instinctive, inspiratrice, ait manqué à tous ces hommes, mais chez eux, la réflexion bientôt la glace ou l'obscurcit. Le privilège du génie, c'est qu'en lui l'inspiration agit pardevant la réflexion, sa flamme brûle en pleine lumière. Tout se traîne chez les autres, lentement, successivement ; l'intervalle les stérilise. Le génie comble l'intervalle, joint les deux bouts, supprime le temps, il est un éclair de l'éternité...

L'instinct, rapide à ce point, touche à l'acte, et devient acte ; l'idée concentrée ainsi, se fait vivante et engendre.

Tel autre, aujourd'hui vulgaire, avait aussi reçu en germe cette dualité féconde des deux personnes, du simple et du critique ; mais sa malignité naturelle a de bonne heure détruit l'harmonie ; dès les premiers pas dans la science, l'orgueil est venu, la subtilité ; le critique a tué le simple. La réflexion, sottement fière de sa virilité précoce, a méprisé l'instinct, comme un faible enfant ; vaniteuse, aris-

toeratique, elle s'est mêlée dès qu'elle a pu, à la foule dorée des sophistes, elle a renié, devant leurs risées, l'humble parenté qui la rapprochait trop du peuple. Elle les a devancées ; de peur qu'ils ne s'en moquassent, elle s'est mise, chose impie, à se moquer de son frère... Eh bien ! elle restera seule ; seule elle ne fait pas un homme. Celui-ci est impuissant.

Le génie ne connaît rien à cette triste politique. Il n'a garde d'étouffer sa flamme intérieure, par crainte des risées du monde ; il ne les entend même pas. En lui la réflexion n'a rien d'amer, ni d'ironique, elle traite avec ménagements les *enfances* de l'instinct. Cette moitié instinctive a besoin que l'autre l'épargne ; faible et vague, elle est sujette aux mouvements désordonnés, parce qu'étant pleine d'aspiration, aveugle d'amour, elle se précipite au devant de la lumière. La réflexion sait bien que, si elle est supérieure en ce qu'elle a déjà la lumière, elle est inférieure à l'instinct, comme chaleur féconde, comme concentration vivante. Entre elles, c'est une question d'âge plutôt que de dignité. Tout commence sous forme d'instinct. La réflexion d'aujourd'hui fut instinct hier. Lequel vaut mieux ? Qui le dira?... Le plus jeune et le plus faible a peut-être l'avantage..

La fécondité du génie, répétons-le, tient, en grande partie sans nul doute, à la bonté, douceur et simplicité de cœur, avec lesquelles il accueille les faibles essais de l'instinct. Il les accueille en lui-même, dans son monde intérieur, et tout autant dans l'extérieur, chez l'homme et dans la nature. Partout il sympathise aux simples, et sa facile indulgence évoque incessamment des limbes de nouveaux germes de pensée.

D'eux-mêmes, ils volent à lui. Je ne sais combien de choses qui n'avaient pas forme encore, qui flottaient seules et délaissées, elles viennent à lui sans crainte. Et lui, l'homme au regard perçant, il ne veut pas examiner si elles sont informes, grossières, il les accueille et leur sourit, il leur sait gré d'être vivantes, les absout et les relève... De cette clémence, il résulte pour lui ce singulier avantage, c'est que tout vient l'enrichir, le secourir, le fortifier. Le monde, pour tous les autres, est un sablonneux désert où ils cherchent et ne trouvent pas.

Dans cette âme, pleine et comble des dons vivants de la nature, comment ne viendrait pas l'amour? Une chose aimée surgit..., D'où vient-elle? on ne peut le dire. Elle est aimée, il suffit... Elle va croître et vivre en lui, comme lui-même vit

dans la Nature, accueillant tout ce qui viendra, se nourrissant de toute chose, s'augmentant et s'embellissant, devenant la fleur du génie, comme lui-même est la fleur du monde.

Type sublime de l'adoption... Ce point vivant qui tout à l'heure apparut obscur encore, couvé de l'œil paternel, il va s'organisant, se vivifiant, il s'illumine de splendeur, c'est une grande invention, une œuvre d'art, un poème... J'admire cette belle création dans son résultat; mais combien j'aurais voulu la suivre en sa génération<sup>1</sup>, dans la tendre incubation sous laquelle commença sa vie, sa chaleur!

Hommes puissants, en qui Dieu accomplit ces grandes choses, daignez donc nous dire vous-

<sup>1</sup> Combien il est regrettable que les hommes de génie effacent la trace successive de leur propre création! Rarement ils gardent la série des ébauches qui l'ont préparée. Vous en trouvez quelque chose, incomplet et à grand'peine, dans la série progressive des tableaux de quelques grands peintres qui sans cesse ont peint leur pensée, et en ont fixé chaque moment par des œuvres immortelles. Il n'est pas impossible de suivre ainsi la génération d'une idée dans Raphaël, le Titien, Rubens, Rembrandt. Pour ne parler que de ce dernier, le bon Samaritain, le Christ d'Emmaüs, le Lazare, enfin le *Christ consolant le peuple* (gravure aux cent florins), indiquent les degrés successifs par lesquels le grand artiste, ému du spectacle nouveau des profondes misères modernes, couva et enfanta son idée. Dans la dernière expression qu'il lui donne, si forte et si populaire, l'œuvre et l'ouvrier ont atteint un degré inouï d'attendrissement.

mêmes, quel fut le moment sacré où l'invention, l'œuvre d'art, jaillit pour la première fois... quelles furent dans votre âme les premières paroles avec cet être nouveau, le dialogue qui s'engagea en vous entre la vieille sagesse et la jeune création, le doux accueil qu'elle lui fit, comment elle l'encouragea, rude et brute encore, la forma sans la changer, et, loin de gêner sa liberté, fit tout pour qu'elle devint libre, qu'elle fût vraiment elle-même.

Ah ! si vous révéliez cela, vous auriez éclairé, non-seulement l'art, mais l'art moral aussi, l'art de l'éducation et de la politique. Si nous savions la culture que donne le génie au bien-aimé de sa pensée, comment ils vivent entre eux, par quelle adresse et quelle douceur, sans attenter à son originalité, il l'anime à se produire selon sa nature, nous aurions à la fois, la règle de l'art, et le modèle de l'éducation, de l'initiation civile<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ceci n'est pas une simple comparaison comme celle que donne Platon au livre IV de la République. Non, c'est la chose elle-même, prise en soi, dans son plus intime, dans sa naissance et sa nature. A mesure qu'on s'habitue à regarder le monde social dans le monde moral, on verra que celui-ci est l'origine, la mère, la matrice de l'autre, ou plutôt qu'ils ne font qu'un.

Le combat de l'âme avec l'âme, le progrès et l'éducation qui en ré-

Bonté de Dieu, c'est là qu'il faut que nous vous contemplions ! C'est dans cette âme supérieure où la sagesse et l'instinct sont si bien harmonisés, que nous devons chercher le type pour toute œuvre sociale. L'âme de l'homme de génie, cette âme visiblement divine, puisqu'elle crée comme Dieu, c'est la cité intérieure sur laquelle nous devons modeler la cité extérieure, afin qu'elle soit divine aussi.

Cet homme est harmonique et productif quand les deux hommes qui sont en lui, le simple et le réfléchi, s'entendent et s'entr'aident.

Eh bien ! la société sera au plus haut point harmonique et productive, si les classes cultivées, réfléchies, accueillant et adoptant les hommes d'in-

sultent, les traités que font entre elles ses puissances intérieures, l'amour qu'elle a pour elle-même, les mariages, les adoptions accomplis dans cette enceinte étroite et si variée, révéleront à la philosophie le secret de la politique, de l'éducation, de l'initiation sociale. Que l'artiste élève son œuvre, que l'homme élève l'enfant de son choix, que la cité élève les classes qui sont encore enfants, ce sont trois choses analogues ; il arrivera du moins, par les progrès de la science et de l'amour, qu'elles le seront de plus en plus.

Cette science est à créer. La philosophie, qui depuis des siècles tourne sur les mêmes idées, n'y a pas touché encore. Les mystiques qui ont tant regardé dans l'âme humaine, s'aveuglaient à y chercher Dieu, qui y est sans nul doute, mais qu'on y distingue bien mieux quand on l'y voit en son image qu'il y déposa, la Cité humaine et divine.

stinct et d'action, reçoivent d'eux la chaleur, et leur prêtent la lumière<sup>1</sup>.

« Quelle différence ! dira-t-on. Ne voyez-vous pas que dans l'âme d'un seul homme, la cité intérieure se compose du même et du même ; entre deux parents si proches, facile est le rapprochement. Dans la cité politique, que d'éléments opposés, discordants, que de résistances variées ! la donnée est ici infiniment plus complexe ; que dis-je ? l'un des objets comparés est presque le contraire de l'autre ; dans l'un, je ne vois que la paix, et dans l'autre que la guerre. »

Plût au ciel que l'objection fût raisonnable, que le pusse l'accepter ! Plût à Dieu que la discorde ne fût que dans la cité extérieure, et que dans l'intérieure, dans l'apparente unité de l'individu, il y eût vraiment la paix !... Je sens plutôt tout le contraire... La bataille générale du monde est moins discordante encore que celle que je porte en moi, la dispute de moi avec moi, le combat de l'*homo duplex*.

<sup>1</sup> Étendez ceci à la grande société du genre humain. Telles nations sont relativement à l'état instinctif, telles à l'état de réflexion. Lorsqu'elles entrent en contact, les nations cultivées doivent, au nom de l'humanité, au nom de leur intérêt, se faire un art, une langue, pour s'entendre avec celles qui n'ont que l'instinct barbare.

Cette guerre est visible en tout homme. S'il y a dans l'homme de génie trêve et pacification, cela tient à un beau mystère, aux sacrifices intérieurs que ses puissances opposées se font les unes aux autres. Le fonds de l'art, comme celui de la société, ne l'oubliez point, c'est le sacrifice.

Cette lutte est dignement payée. L'œuvre qu'on croirait inerte et passive, modifie son ouvrier. Elle l'améliore moralement, récompensant ainsi la bienveillance dont l'entoura le grand artiste, quand elle était jeune, faible, informe encore. Il l'a faite, mais elle le fait ; elle le rend, à mesure qu'elle grandit, très-grand et très-bon. Si le monde entier, avec ses misères, ses nécessités, ses fatalités hostiles, ne pesait sur lui, on verrait qu'il n'est point d'homme de génie qui, pour l'excellence du cœur, ne soit un héros.

Toutes ces épreuves intérieures que le monde ne sait guère, préservent le génie de toute misère d'orgueil. S'il repousse, au nom de son œuvre, la stupide risée du vulgaire, c'est pour elle, et non pour lui. Il reste intérieurement dans une douceur héroïque, toujours enfant, peuple et simple. Quoi qu'il accomplisse de grand, il est du côté des petits. Il laisse aller la foule des vaniteux, des subtils, se promener dans le vide, se réjouir de moqueries, de

sophismes, de négations. Qu'ils triomphent, qu'ils courent, tant qu'ils veulent, dans les voies du monde... Lui, il reste tranquille là où viendront tous les simples, aux marches du trône du Père.

Et c'est par lui qu'ils y viendront. Quel appui, quel protecteur ont-ils autre que lui? Il est leur commun héritage à ces déshérités, leur glorieux dédommagement. Il est leur voix à ces muets, leur puissance à ces impuissants, l'accomplissement tardif de toutes leurs aspirations. En lui, finalement, ils sont glorifiés, et sauvés par lui. Il les entraîne et les enlève tous, dans la longue chaîne des classes et des genres en lesquels ils se divisent : femmes, enfants, ignorants, pauvres d'esprit, et avec eux, nos humbles compagnons de travail qui n'ont eu que le pur instinct, et derrière ceux-ci, les tribus infinies de la vie inférieure, aussi loin que l'instinct s'étend.

Tous se réclament du Simple, à la porte de la Cité où ils doivent entrer tôt ou tard. « Que venez-vous faire ici? qui êtes-vous, pauvres simples? — Les petits frères de l'ainé de Dieu. »

## CHAPITRE IX.

Revue de la seconde partie. Introduction à la troisième.

J'ai été loin, bien loin peut-être dans l'entraînement de mon cœur.

Je voulais caractériser l'instinct populaire, y montrer la source de vie où les classes cultivées doivent chercher aujourd'hui leur rajeunissement; je voulais prouver à ces classes, nées d'hier, usées déjà, qu'elles ont besoin de se rapprocher du peuple d'où elles sont sorties.

Ce peuple, défiguré par ses maux, altéré par son progrès même, j'ai dû, pour trouver son génie, l'étudier spécialement dans son élément le plus pur, le peuple des enfants et des simples. C'est là que Dieu nous garde le dépôt de l'instinct vivant, le trésor d'éternelle jeunesse.

Mais ces simples, ces enfants que j'appelais dans mon livre à témoigner pour le peuple, il s'est trouvé qu'ils ont réclamé pour eux-mêmes. Et moi, je les ai écoutés; j'ai vengé comme j'ai pu les simples du mépris du monde. J'ai demandé pour l'enfant comment la dureté du moyen-âge continuait toujours contre lui.

Quoi! vous avez repoussé, dans la croyance et dans la vie, le fatalisme cruel qui supposait l'homme perverti en naissant d'une faute qu'il n'a pas faite; et quand il s'agit de l'enfant, vous partez de cette idée; vous châtiez l'innocent; vous déduisez, d'une hypothèse chaque jour plus abandonnée, une éducation de supplices. Vous étouffez, vous bâillonnez le jeune révélateur, ce Joseph, ce Daniel, qui seul vous dirait votre énigme et votre rêve oublié.

Si vous maintenez que l'instinct de l'homme est mauvais, gâté d'avance, que l'homme ne vaut qu'autant qu'il est châtié, amendé, métamorphosé par la science ou la scolastique religieuse, *vous avez condamné le peuple*, et le peuple des enfants, et les peuples encore enfants, qu'on les nomme sauvages ou barbares.

Ce préjugé a été meurtrier pour tous les pauvres fils de l'instinct. Il a rendu les classes cultivées dé-

daigneuses, haïneuses pour les classes non cultivées. Il a infligé aux enfants l'enfer de notre éducation. Il a autorisé contre les peuples enfants mille fables ineptes et malveillantes qui n'ont pas peu contribué à rassurer nos soi-disant chrétiens dans l'extermination de ces peuples.

Mon livre voulait encore envelopper ceux-ci, les sauvages ou les barbares, abriter ce qui en reste... Tout à l'heure, il sera trop tard. Le travail d'extermination se poursuit rapidement. En moins d'un demi-siècle, que de nations j'ai vu disparaître ! Où sont maintenant nos alliés, les montagnards d'Écosse ? Un huissier anglais a chassé le peuple de Fingal et de Robert-Bruce. Où sont nos autres amis, les Indiens de l'Amérique du Nord, à qui notre vieille France avait si bien donné la main ? hélas ! je viens de voir les derniers qu'on montrait sur des tréteaux... Les Anglais d'Amérique, marchands, puritains, dans leur dure inintelligence, ont refoulé, affamé, anéanti tout à l'heure ces races héroïques, qui laissent une place vide à jamais sur le globe, un regret au genre humain.

En présence de ces destructions, et de celle du nord de l'Inde, de celle du Caucase, de celle du Liban, puisse la France sentir à temps que notre

interminable guerre d'Afrique tient surtout à ce que nous méconnaissons le génie de ces peuples ; nous restons toujours à distance, sans rien faire pour dissiper l'ignorance mutuelle, les malentendus qu'elle cause. Ils ont avoué l'autre jour qu'ils ne combattaient contre nous, que parce qu'ils nous croyaient ennemis de leur religion, qui est l'Unité de Dieu ; ils ignoraient que la France, et presque toute l'Europe, eussent secoué les croyances idolâtriques qui pendant le moyen âge ont obscurci l'Unité. Bonaparte le leur dit au Caire ; qui le redira maintenant ?

Le brouillard se lèvera un jour ou l'autre entre les deux rives, et l'on se reconnaitra. L'Afrique, dont les races se rapprochent tellement de nos races du Midi, l'Afrique que je reconnais parfois dans mes amis les plus distingués des Pyrénées, de la Provence, rendra à la France un grand service ; elle expliquera en elle bien des choses qu'on méprise et qu'on n'entend pas. Nous comprendrons mieux alors l'âpre sève populaire de nos habitants des montagnes, des pays les moins mélangés. Tel détail de mœurs, je l'ai dit, que l'on trouve rude et grossier, est en effet barbare, et relie notre peuple à ces populations, barbares sans doute, mais nullement vulgaires.

Barbares, sauvages, enfants, peuple même (pour la plus grande part), ils ont cette misère commune, que leur instinct est méconnu, qu'eux-mêmes ne savent point nous le faire comprendre. Ils sont comme des muets, souffrent, s'éteignent en silence. Et nous n'entendons rien, nous le savons à peine. L'homme d'Afrique meurt de faim sur son silo dévasté, il meurt et ne se plaint pas. L'homme d'Europe travaille à mort, finit dans un hôpital, sans que personne l'ait su. L'enfant, même l'enfant riche, languit et ne peut se plaindre; personne ne veut l'écouter; le moyen âge, fini pour nous, continue pour lui dans sa barbarie.

Spectacle étrange! D'une part, des existences pleines de jeune et puissante vie... Mais ces êtres sont comme enchantés encore, ils ne peuvent bien faire entendre leurs pensées et leurs douleurs. D'autre part, en voilà d'autres qui ont recueilli tout ce que l'humanité a jamais forgé d'instruments pour analyser, pour exprimer la pensée, langues, classifications, et logique, et rhétorique, mais la vie est faible en eux... Ils auraient besoin que ces muets, en qui Dieu versa sa sève à pleins bords, leur en donnassent une goutte.

Qui ne ferait des vœux pour ce grand peuple, qui, des basses et obscures régions, aspire et

monte à tâtons, sans lumière pour monter, n'ayant pas même une voix pour gémir... Mais leur silence parle...

On dit que César, naviguant le long des côtes de l'Afrique, s'endormit et eut un songe : il voyait comme une grande armée, qui pleurait et lui tendait les bras. En s'éveillant, il écrivit sur ses tablettes : Corinthe et Carthage. Et il rebâtit ces deux villes.

Je ne suis pas César, mais que de fois j'ai eu le songe de César ! Je les voyais pleurer, je comprenais ces pleurs : « Urbem orant. » Ils veulent la Cité ! ils demandent qu'elle les reçoive et les protège... Moi, pauvre rêveur solitaire, que pouvais-je donner à ce grand peuple muet ! ce que j'avais, une voix... Que ce soit leur première entrée dans la Cité du droit, dont ils sont exclus jusqu'ici.

J'ai fait parler dans ce livre ceux qui n'en sont pas même à savoir s'ils ont un droit au monde. Tous ceux-là qui gémissent ou souffrent en silence, tout ce qui aspire et monte à la vie, c'est mon peuple... C'est le Peuple. — Qu'ils viennent tous avec moi.

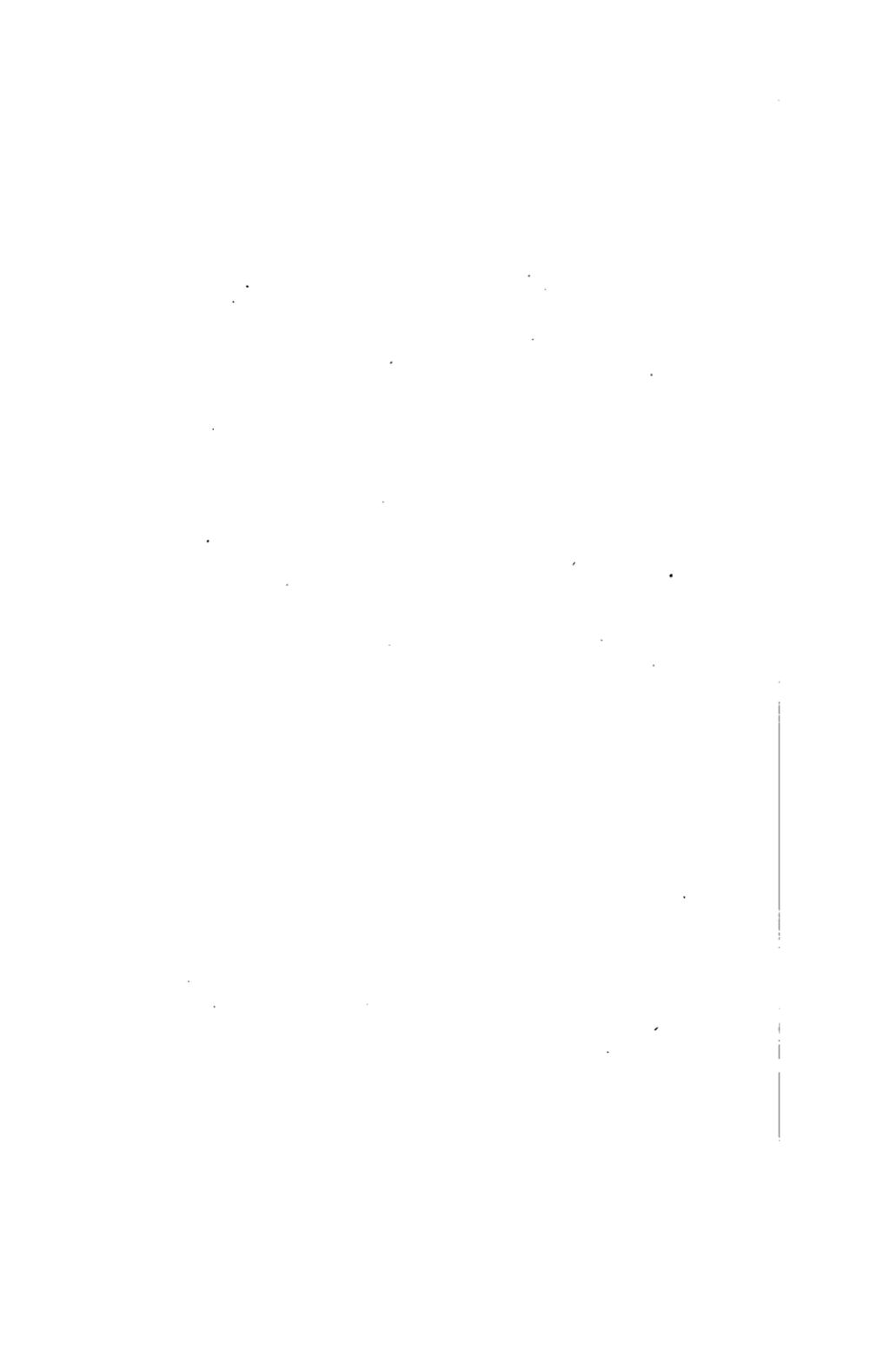
Que ne puis-je agrandir la Cité, afin qu'elle soit solide ! Elle branle, elle croule, tant qu'elle est incomplète, exclusive, injuste. Sa justice, c'est sa

olidité. Si elle veut n'être que juste, elle ne sera pas même juste. Il faut qu'elle soit sainte et divine, fondée par Celui qui seul fonde.

Elle sera divine, si au lieu de fermer jalousement ses portes, elle rallie tout ce qu'il y a d'enfants de Dieu, les derniers, les plus humbles (malheur à qui rougira de son frère!) Tous, sans distinction de classe ni classification, faibles ou forts, simples ou sages, qu'ils apportent ici leur sagesse ou leur instinct. Ces impuissants, ces incapables, *miserabiles personæ*, qui ne peuvent rien pour eux-mêmes, ils peuvent beaucoup pour nous. Ils ont en eux un mystère de puissance inconnue, une fécondité cachée, des sources vives au fond de leur nature. La Cité, en les appelant, appelle la vie, qui peut seule la renouveler.

Donc, qu'ici l'homme avec l'homme, que l'homme avec la nature, aient, après ce long divorce, l'heureuse réconciliation; que tous les orgueils finissent, que la Cité protectrice aille du ciel à l'abîme, vaste comme le sein de Dieu!

Je proteste, pour ma part, que s'il reste quelque chose derrière qu'elle repousse encore et n'abrite point de son droit, moi, je n'y entrerai point, et je resterai au seuil.



## **TROISIÈME PARTIE.**



## TROISIÈME PARTIE.

DE L'AFFRANCHISSEMENT PAR L'AMOUR.

---

*LA PATRIE.*

---

### CHAPITRE I.

L'amitié.

C'est une grande gloire pour nos vieilles communes de France, d'avoir trouvé les premières le vrai nom de la patrie. Dans leur simplicité pleine de sens et de profondeur, elles l'appelaient l'*Amitié*<sup>1</sup>.

La patrie c'est bien en effet la grande amitié qui contient toutes les autres. J'aime la France, parce qu'elle est la France, et aussi parce que

<sup>1</sup> La patrie n'était encore que dans la commune. On disait l'*amitié* de Lille, l'*amitié* d'Aire, etc. Voir Michelet, Histoire de France, V, 315.

c'est le pays de ceux que j'aime et que j'ai aimés.

La patrie, la grande amitié, où sont tous nos attachements, nous est d'abord révélée par eux ; puis, à son tour, elle les généralise, les étend, les ennoblit. L'ami devient tout un peuple. Nos amitiés individuelles sont comme des premiers degrés de cette grande initiation, des stations par où l'âme passe, et peu à peu monte, pour se connaître et s'aimer dans cette âme meilleure, plus désintéressée, plus haute, qu'on appelle la Patrie.

Je dis *désintéressée*, parce que là où elle est forte, elle fait que nous nous aimons, malgré l'opposition des intérêts, la différence des conditions, malgré l'inégalité. Pauvres, riches, grands et petits, elle nous enlève tous au-dessus de toutes nos misères d'envie. C'est vraiment *la grande amitié*, parce qu'elle rend héroïque. Ceux qui se sont liés en elle, sont solidement liés ; leur attachement durera tout autant que la Patrie. Que dis-je ? Elle n'est nulle part plus indestructible que dans leurs âmes immortelles. Elle finirait dans le monde et dans l'histoire, elle s'abîmerait au sein du globe, qu'elle survivrait comme *Amitié*.

Il semble, à entendre nos philosophes, que

homme est un être tellement insociable, qu'à grand'peine, par tous les efforts de l'art et de la méditation, pourront-ils inventer la machine ingénieuse, qui rapprocherait l'homme de l'homme. Et moi, pour peu que j'observe, à sa naissance même, je le vois déjà sociable. Avant d'avoir les yeux ouverts, il aime la société; il pleure, dès qu'il est laissé seul... Comment s'en étonnerait-on? au jour qu'on dit le premier, il quitte une société déjà bien ancienne, et si douce! Il a commencé par elle; vieux de neuf mois, il lui faut divorcer, entrer dans la solitude, chercher à tâtons s'il pourra retrouver une ombre de la chère union qu'il avait, qu'il a perdue.

Il aime sa nourrice et sa mère, et les distingue peu de lui-même... Mais quel est son ravissement, quand il voit pour la première fois *un autre*, un enfant de son âge, qui est lui, qui n'est pas lui! A peine, retrouvera-t-il quelque chose de ce moment dans les plus vives joies de l'amour. La famille, la nourrice, la mère même pour quelque temps, tout cède devant le *camarade*, il a fait tout oublier.

C'est là qu'il faut voir combien l'inégalité, cette pierre d'achoppement des politiques, embarrasse peu la nature. Elle s'amuse au contraire, dans

tous les rapports du cœur, à se jouer des différences, des inégalités, qui sembleraient devoir créer à l'union d'insurmontables obstacles. La femme, par exemple, aime l'homme, justement parce qu'il est plus fort. L'enfant aime son ami, souvent parce qu'il est supérieur. L'inégalité leur plaît comme occasion de dévouement, comme émulation, comme espoir d'égalité. Le vœu le plus cher de l'amour, c'est de se faire un égal; sa crainte, c'est de rester supérieur, de garder un avantage que l'autre n'ait pas.

C'est le caractère singulier des belles amitiés d'enfance, que l'inégalité y sert puissamment. Il faut qu'elle y soit, pour qu'il y ait aspiration, échange et mutualité. Regardez ces enfants, ce qui leur rend ces amitiés charmantes, c'est, dans l'analogie de caractère et d'habitude, l'inégalité d'esprit et de culture; le faible suit le fort, sans servilité, sans envie; il l'écoute avec ravissement, il suit avec bonheur l'attrait de l'initiation.

L'amitié, quoi qu'on dise, est, bien plus que l'amour, un moyen de progrès. L'amour est, comme elle, une initiation sans doute, mais il ne peut créer d'émulation entre ceux qu'il unit; les amants différent de sexe et de nature; le moins avancé des deux ne peut beaucoup changer, pour

resembler à l'autre; l'effort d'assimilation mutuelle s'arrête de bonne heure.

L'esprit de rivalité qui s'éveille si vite entre les petites filles, commence tard chez les garçons. Il faut l'école, le collège, tous les efforts du maître, pour éveiller ces tristes passions. L'homme, sous ce rapport, naît généreux, héroïque. Il faut lui apprendre l'envie; il ne la sait pas de lui-même.

Ah! qu'il a bien raison, et qu'il y gagne! L'amour ne compte pas, il ne sait mesurer. Il ne s'attache point à calculer une égalité mathématique et rigoureuse que l'on n'atteint jamais. Il aime bien mieux la dépasser. Il crée, le plus souvent, contre l'inégalité de la nature, une inégalité en sens inverse. Entre l'homme et la femme, par exemple, il fait que le plus fort veut être serviteur du plus faible. Dans le progrès de la famille, quand l'enfant naît, le privilège descend à ce nouveau venu. L'inégalité de la nature favorisait le fort qui est le père; l'inégalité qu'y substitue l'amour, favorise le faible, le plus faible, et le fait le premier.

Voilà la beauté de la famille naturelle. Et la beauté de la famille artificielle, c'est de favoriser le fils élu, fils de la volonté, plus cher que ceux de la nature. L'idéal de la Cité qu'elle doit pour-

suivre, c'est l'adoption des faibles par les forts, l'inégalité au profit des moindres.

Aristote dit très-bien contre Platon : « La Cité se fait non d'hommes semblables, mais d'hommes différents. » A quoi j'ajoute : « Différents, mais harmonisés par l'amour, rendus de plus en plus semblables. » La démocratie, c'est l'amour dans la Cité, et l'initiation.

L'initiation du patronage, romain ou féodal, était chose artificielle et née des circonstances<sup>1</sup>. C'est aux invariables et naturels rapports de l'homme qu'il nous faut revenir.

Ces rapports, quels sont-ils?... Ne cherchez pas bien loin. Regardez seulement l'homme avant qu'il soit asservi à la passion, brisé par la dure éducation, aigri par les rivalités. Prenez-le, avant

<sup>1</sup> Le patronage antique et féodal ne reviendra pas, ne doit point revenir. Nous nous sentons égaux. Le caractère d'ailleurs perdait infiniment, et l'originalité, dans ces rapports de dépendance étroite où l'homme avait toujours les yeux sur l'homme, devenait son ombre, sa triste copie. La longue table commune où le baron siégeait au feu, et qui, du chapelain, du sénéchal et des autres vassaux, allait se prolongeant jusqu'à la porte, où mangeait, en servant debout, le petit valet de cuisine, cette table était une école, où l'imitation allait descendant; chacun étudiait, copiait son voisin du rang supérieur. Les sentiments n'étaient pas toujours serviles, mais les esprits l'étaient. Cette servilité d'imitation est sans nul doute une des causes qui retardèrent le moyen âge, et le stérilisèrent longtemps.

**l'amour, avant l'envie. Que trouvez-vous en lui? la chose qui lui est la plus naturelle entre toutes, la première (ah! qu'elle soit aussi la dernière!): l'amitié.**

Me voilà bientôt vieux. J'ai, par-dessus mon âge, deux ou trois mille ans que l'histoire a entassés sur moi, tant d'événements, de passions, de souvenirs divers où entrent pêle-mêle ma vie et celle du monde. Eh bien! parmi ces grandes choses innombrables, et ces choses poignantes, une domine, triomphe, toujours jeune, fraîche, florissante, ma première amitié!

C'était, je me le rappelle (bien mieux que mes pensées d'hier), c'était un désir immense, insatiable, de communications, de confidences, de révélations mutuelles. Ni la parole, ni le papier, n'y suffisait. Après d'immenses promenades, nous nous conduisions, et nous reconduisions. Quelle joie, lorsque revenait le jour, d'avoir tant à se dire! Je parlais de bonne heure, dans ma force et ma liberté, impatient de parler, de reprendre l'entretien, de confier tant de choses. — « Quels secrets? Quels mystères? » — Que sais-je? tel fait historique peut-être, ou tel vers de Virgile que je venais d'apprendre...

Que de fois je me trompais d'heure! à quatre, à

cinq heures du matin, j'allais, je frappais, je faisais ouvrir les portes, je réveillais mon ami. Comment peindre avec des paroles les vives et légères lueurs sous lesquelles, dans ces matinées, brillaient, voltigeaient toutes choses ? Mon existence était ailée, j'en ai encore l'impression, mêlée au matin, au printemps ; je sentais, vivais dans l'aurore.

Age regrettable, vrai paradis sur terre, qui ne connaît ni haine, ni mépris, ni bassesse, où l'inégalité est si parfaitement inconnue, où la société est encore vraiment humaine, vraiment divine... Tout cela passe vite. Les intérêts viennent, les concurrences, les rivalités... Et pourtant il en resterait quelque chose, si l'éducation travaillait à réunir les hommes autant qu'elle s'attache à les diviser.

Si seulement les deux enfants, le pauvre et le riche, avaient été assis aux bancs d'une même école, si, liés d'amitié, divisés de carrières, ils se voyaient souvent, ils feraient plus entre eux que toutes les politiques, toutes les morales du monde. Ils conserveraient dans leur amitié désintéressée, innocente, le nœud sacré de la Cité... Le riche saurait la vie, l'inégalité, et il en gémirait ; tout son effort serait de partager. Le pauvre prendrait un grand cœur, et le consolera d'être riche.

Comment vivre, sans savoir la vie? Or, on ne la sait, qu'à un prix : Souffrir, travailler, être pauvre, — ou bien encore se faire pauvre, de sympathie, de cœur, s'associer de volonté au travail et à la souffrance.

Que voulez-vous que sache un riche, avec toute la science du monde? par cela seul qu'il a la vie facile, il en ignore les fortes et profondes réalités. Ne creusant point, n'appuyant pas, il court, glisse, comme sur une glace; nulle part il n'entre, il est toujours dehors; dans cette rapide existence, extérieure et superficielle, demain il sera au terme et s'en ira dans l'ignorance aussi bien qu'il était venu.

Ce qui lui a manqué, c'était un point solide où, de son âme, il appuyât, creusât, dans la vie et la connaissance. Tout au contraire, le pauvre est fixé sur un point obscur, sans voir ni ciel ni terre. Ce qui lui manque, c'est de pouvoir se relever, respirer, regarder le ciel. Rivé à cette place par la fatalité, il lui faudrait s'étendre, généraliser son existence et sa souffrance même, vivre hors de ce point où il souffre, et puisqu'il a une âme infinie, l'épanouir infiniment... Tous les moyens lui manquent; les lois y feront peu; il y faut l'amitié. L'homme de loisir, cultivé, réfléchi, doit remettre

cette âme captive dans son rapport avec le monde, la changer? non, mais l'aider à être elle-même, écarter l'obstacle qui l'empêchait de déployer ses ailes.

Tout cela deviendrait facile, si chacun des deux comprenait qu'il ne trouvera qu'en l'autre son affranchissement. L'homme de science et de culture, aujourd'hui serf des abstractions, des formules, ne reprendra sa liberté qu'au contact de l'homme d'instinct. Sa jeunesse et sa vie qu'il croit renouveler dans de lointains voyages, elle est là, près de lui, dans ce qui est la jeunesse sociale, je veux dire dans le peuple. Celui-ci, d'autre part, pour qui l'ignorance et l'isolement sont comme une prison, il étendra son horizon, retrouvera l'air libre, s'il accepte la communication de la science, si, au lieu de la dénigrer par envie, il y respecte l'accumulation des travaux de l'humanité, tout l'effort de l'homme antérieur.

Cette assistance, cette culture mutuelle, forte et sérieuse, qu'ils trouveront l'un dans l'autre, elle suppose, je l'avoue, dans tous les deux une magnanimité véritable; nous les appelons à l'héroïsme. Quel appel plus digne de l'homme?... plus naturel aussi, dès qu'il revient à lui et se relève, avec la grâce de Dieu.

L'héroïsme du pauvre, c'est d'immoler l'envie, c'est d'être lui-même assez haut au-dessus de sa pauvreté, pour ne pas même vouloir s'informer si la richesse est gagnée bien ou mal. L'héroïsme du riche, c'est, tout en connaissant le droit du pauvre, de l'aimer et d'aller à lui.

« Héroïsme?... N'est-ce pas là le plus simple devoir? » Sans doute, mais c'est justement parce qu'il y a devoir, que le cœur se resserre. Triste infirmité de notre nature; nous n'aimons guère que celui à qui nous ne devons rien, l'être abandonné, désarmé, qui n'allègue nul droit contre nous.

Il faut des deux côtés que le cœur s'élargisse. On a pris la démocratie par le droit et le devoir, par la Loi, et l'on n'a eu que la loi morte... Ah! reprenons-la par la Grâce.

Vous dites : « Que nous importe? nous ferons de si sages lois, si artificieusement dressées et combinées, qu'on n'aura que faire de s'aimer... » Pour vouloir de sages lois, pour les suivre, il faut aimer d'abord.

« Comment aimer? Ne voyez-vous les insurmontables barrières que l'intérêt élève entre nous? Dans la concurrence accablante où nous nous débattons, pouvons-nous bien être assez simples pour

aider nos rivaux, pour donner la main aujourd'hui à ceux qui le seraient demain ?

Triste aveu ! quoi ! pour quelque argent, pour une place misérable que vous perdrez bientôt, vous livrez le trésor de l'homme, tout ce qu'il a de bon, de grand, l'amitié, la patrie, la véritable vie du cœur !

Eh ! malheureux ! si près, si loin de la Révolution, avez-vous déjà oublié que les premiers hommes du monde, ces jeunes généraux, dans leur terrible élan, leur course violente à la mort immortelle, qu'ils se disputaient tous, rivaux acharnés pour la belle maîtresse qui brûle les cœurs du plus âpre amour, la Victoire ! n'éprouvèrent point de jalousie. Elle restera toujours la glorieuse lettre par laquelle le vainqueur de la Vendée couvrit de sa vertu, de sa popularité l'homme qui déjà faisait peur <sup>1</sup>, le vainqueur d'Arcole, et se porta garant

<sup>1</sup> On sait que Bonaparte s'était rendu suspect, en agissant comme maître et arbitre de l'Italie, accordant ou refusant, sans consulter personne, des armistices qui décidaient de la paix ou de la guerre, envoyant directement des fonds à l'armée du Rhin, sans prendre l'intermédiaire de la trésorerie, etc. On faisait courir le bruit qu'il allait être arrêté au milieu de son armée. — Hoche écrivit, pour le justifier, au ministre de la police, une lettre qui fut rendue publique. Il y renvoie aux royalistes les bruits calomnieux qu'on faisait courir : « Pourquoi Bonaparte se trouve-t-il l'objet des fureurs de ces messieurs ? Est-ce parce qu'il les a battus en vendémiaire ? est-ce parce qu'il dissout les

**pour lui... Ah! grande époque, grands hommes, vrais vainqueurs à qui tout devait céder! Vous aviez vaincu l'envie aussi aisément que le monde! Nobles âmes, où que vous soyez, donnez-nous, pour nous sauver, un souffle de votre esprit!**

**armées des rois, et qu'il fournit à la République les moyens de terminer glorieusement cette guerre?... Ah! brave jeune homme, quel est le militaire républicain qui ne brûle de t'imiter? Courage, Bonaparte, conduis à Naples, à Vienne, nos armées victorieuses; réponds à tes ennemis personnels en humiliant les rois, en donnant à nos armes un lustre nouveau, et laisse-nous le soin de ta gloire! »**

## CHAPITRE II.

De l'amour et du mariage.

Il faudrait sentir bien peu la gravité d'un tel sujet, pour entreprendre de le traiter en quelques pages. Je me contenterai de faire une observation, essentielle dans l'état de nos mœurs.

Indifférents, comme nous sommes à la patrie et au monde, ni citoyens, ni philanthropes, nous n'avons guère qu'une chose par laquelle nous prétendions échapper à l'égoïsme; ce sont les liens de famille. Être un bon père de famille, c'est un mérite qu'on affiche, et souvent à grand profit.

Eh bien! il faut l'avouer, dans les classes supérieures, la famille est très-malade. Si les choses continuaient, elle deviendrait impossible.

On a accusé les hommes, et non sans raison. J'ai parlé moi-même ailleurs de leur matérialisme, de leur sécheresse, de l'insigne maladresse avec laquelle ils perdent l'ascendant des premiers jours. Cependant, il faut l'avouer, la faute est surtout aux femmes, je veux dire, aux mères. L'éducation qu'elles donnent, ou laissent donner à leurs filles, a fait du mariage une charge intolérable.

Ce que nous voyons ne rappelle que trop les derniers siècles de l'empire romain. Les femmes, étant devenues des héritières, sachant qu'elles étaient riches, et protégeant leurs maris, rendirent la condition de ceux-ci tellement misérable, qu'aucun avantage pécuniaire, aucune prescription législative, ne put décider les hommes à subir cette servitude. Ils aimaient mieux fuir au désert. La Thébaïde se peupla.

Le législateur, effrayé de la dépopulation, fut obligé de favoriser, de régulariser les attachements inférieurs, les seuls que l'homme accepta. Il en serait peut-être aujourd'hui de même, si notre société, plus industrielle que celle de l'Empire romain, ne spéculait sur le mariage. L'homme moderne accepte par cupidité, par nécessité, les chances qui rebutaient les Romains. Spéculation peu sûre. La jeune femme sait qu'elle apporte beau-

coup, mais elle n'a nullement appris la valeur de l'argent, elle dépense encore davantage. Si je regardais aux événements récents, aux bouleversements des fortunes, je serais tenté de dire : « Voulez-vous vous ruiner ? épousez une femme riche. »

Je sais tout ce qu'il y a d'inconvénients à prendre une femme de condition, d'éducation inférieures. Le premier, c'est de s'isoler, de sortir de son milieu, de perdre ses relations. Un autre, c'est qu'on n'épouse pas la femme seule, mais la famille, dont les habitudes sont souvent grossières. Cette femme, on espère bien l'élever, la faire à soi et pour soi ; mais, il se trouve souvent qu'avec un heureux instinct et de la docilité, elle n'est point élevée. Ces éducations tardives qu'on essaie de donner aux fortes races du peuple, moins malléables et plus dures, ont rarement prise sur elles.

Ces inconvénients reconnus, je n'en suis pas moins obligé de revenir à celui, bien autrement grave, des mariages brillants d'aujourd'hui. Il consiste simplement en ceci, que la vie y est *impossible*.

Cette vie consiste à commencer tous les soirs, après une journée de travail, une journée plus fati-

gante encore d'amusements, de plaisirs. Rien de pareil dans les autres pays de l'Europe, rien de semblable dans le peuple; le Français des classes riches est le seul homme du monde qui ne repose jamais. C'est peut-être la cause principale pour laquelle nos enrichis, nos bourgeois, une classe née d'hier, est déjà usée.

Dans cet âge travailleur, où le temps a un prix incalculable, les hommes sérieux, productifs, qui veulent des résultats, ne peuvent accepter, comme condition du mariage, une dépense si énorme de la vie. La nuit, employée ainsi à promener une femme, tue d'avance le lendemain.

L'homme a besoin, le soir, du foyer et du repos. Il revient plein de pensées; il faudrait qu'il pût se recueillir, confier ses idées, ses projets, ses inquiétudes, les combats du jour, qu'il eût où verser son cœur. Il trouve une femme qui n'a rien fait, qui a hâte d'employer ses forces, prête, parée, impatiente... Quel moyen de lui parler! « C'est bon, monsieur, il est tard, nous manquerions l'heure... Vous direz cela demain. »

Qu'il aille, s'il ne veut la confier à une amie plus âgée, qui trop souvent fort gâtée, maligne et malicieuse, n'aura nul plus grand plaisir que d'aigrir

la jeune femme contre *son tyran*, de la compromettre, de la lancer dans les plus tristes folies.

Non, il ne peut la laisser sous cette conduite suspecte. Il la conduira lui-même, il part... Avec quelle envie il voit revenir chez lui, le travailleur attardé. Celui-ci, il est vrai, a bien fatigué le jour, mais il va trouver le repos, un intérieur, une famille, le somme enfin, ce bonheur légitime que Dieu lui donne tous les soirs. Sa femme l'attend, elle compte les minutes; le couvert est mis; la mère et l'enfant regardent s'il vient. Pour peu qu'il vaille quelque chose, cet homme, elle met en lui sa vanité, elle l'admire et le révère... Et que de soins ! je la vois, dans leur faible nourriture, je la vois, sans qu'il l'aperçoive, garder le moindre pour elle, réserver pour l'homme qui a plus de mal l'aliment nourrissant qui réparera ses forces.

Il se couche, elle couche les enfants, et elle veille. Elle travaille bien tard dans la nuit. De grand matin, longtemps avant qu'il ouvre les yeux, elle est debout, tout est prêt, la nourriture chaude qu'il prend, et celle qu'il emporte avec lui. Il part, le cœur satisfait, bien tranquille sur ce qu'il laisse ayant embrassé sa femme et ses enfants endormis.

Je l'ai dit, et le redirai : le bonheur est là. Elle sent qu'elle est nourrie par lui, elle en est heureuse ; il travaille d'autant mieux qu'il sait qu'il travaille pour elle. Voilà le vrai mariage. Bonheur monotone ! dira-t-on. Non, l'enfant y met le progrès... S'il s'y joignait l'étincelle, si le travailleur, avec un peu de sécurité, de loisir, avait des moments de vie plus haute, s'il y associait la femme et la nourrissait de son esprit... Ce serait trop ; on ne demanderait rien au ciel qu'une éternité d'ici-bas.

Triste victime de la cupidité, ce bonheur, vous pouviez l'avoir ; vous l'avez sacrifié. L'humble fille que vous aimiez, qui vous aimait, que vous avez délaissée, regrettez-la bien maintenant ! Était-il sage (je ne parle pas d'honneur ni d'humanité) de briser la pauvre créature et de briser votre cœur, pour épouser l'esclavage ? L'argent que vous avez cherché, il s'enfuit de lui-même, il ne restera pas dans vos mains. Les enfants de cette union sans amour, conçus d'un calcul, porteront sur leur face pâle leur triste origine ; leur existence inharmonique témoignera du divorce intérieur que contient ce mariage ; ils n'auront pas le cœur de vivre.

La différence était-elle donc si grande entre cette

filles et cette fille; toutes deux, après tout, sont du peuple. La plus riche a pour père un travailleur enrichi. Du vrai peuple, non-mêlé, au peuple bourgeois, aux classes bâtardes, il n'y a pas un abîme.

Si la bourgeoisie veut se relever de son épuisement précoce, elle craindra moins de s'unir aux familles qui sont aujourd'hui ce qu'elle-même était hier. Là, est la force, la beauté et l'avenir. Nos jeunes gens arrivent tard au mariage, bien fatigués déjà, et ils épousent ordinairement une jeune fille étiolée; les enfants meurent ou languissent. A la seconde ou troisième génération, la bourgeoisie sera aussi chétive que nos nobles l'étaient avant la Révolution<sup>1</sup>.

Et ce n'est pas seulement le physique qui fait défaut, mais le moral baisse. Qu'attendre pour les travaux suivis, pour les affaires sérieuses, pour la grande invention, d'un homme qui, s'étant vendu à un mariage d'argent, est serf d'une femme, d'une famille, obligé de se disperser, de jeter aux quatre vents son temps et sa vie? Imaginez ce qui doit advenir d'une nation où les classes dirigeantes se consomment dans les vaines paroles, dans l'agitation

<sup>1</sup> Comme M. de Maistre le leur dit si bien dans ses *Considérations sur la Révolution*.

à vide... Pour que la vie soit féconde, il faut le recueillement de l'esprit, le repos du cœur.

Un fait remarquable de ce temps, c'est que les femmes du peuple (qui ne sont nullement grossières, comme les hommes, et qui éprouvent le besoin de délicatesse et de distinction), écoutent les hommes au-dessus d'elles, avec une confiance qu'elles n'avaient nullement autrefois... Elles voyaient la noblesse comme une barrière insurmontable à l'amour; mais la richesse ne leur paraît pas une séparation de classes<sup>1</sup>; on la

<sup>1</sup> Observation de Pierre Leroux, aussi judicieux ici qu'il est ailleurs ingénieux et profond. Que de choses il faudrait ajouter! Quel côté triste de nos mœurs! Je m'afflige surtout de voir la famille, la mère! pousser le jeune homme à la trahison. Et n'est-ce pas de cette mère que la jeune fille trompée, devrait espérer quelque protection? Une femme pieuse ne devrait-elle pas avoir des entrailles, un cœur infini pour cette pauvre enfant, qui après tout (qu'importe devant Dieu que l'orgueil du monde en murmure) est devenue la sienne? Quels égards les femmes attendront-elles de nous, si elles ne se protègent pas entre elles? Elles ont en commun un mystère, qui devrait les lier bien plus que les hommes ne peuvent l'être, le mystère de l'enfantement, de la maternité, qui est celui de la vie et de la mort, celui qui leur fait atteindre l'extrême limite dans la souffrance et dans la jouissance. La participation à ce mystère terrible, que l'homme ne connaît pas, les rend toutes égales, toutes sœurs; il n'y a d'inégalité qu'entre les hommes. C'est à la mère, c'est à la sœur, à réclamer du fils ou du frère pour la fille trompée, et, si le mariage est impossible, à la couvrir de leur protection. A leur défaut, celle même qu'il épouse, la jeune femme vertueuse doit expier les torts, couvrir tout de sa bonté, ouvrir ses

compte si peu, quand on aime ! Touchante confiance du peuple, qui, dans sa partie la meilleure, la plus aimable et la plus tendre, se rapproche ainsi des rangs supérieurs, et vient y rapporter la sève, la beauté, la grâce morale !... Ah ! malheur à ceux qui la trompent ! S'ils sont inaccessibles aux remords, ils auront du moins des regrets, en songeant qu'ils ont perdu ce qui vaut les trésors du monde, le ciel et la terre : Être aimé !

bras et son cœur aux enfants du premier amour. Qu'elle se rappelle la tendresse de Valentine de Milan pour Dunois, et cet embrassement pathétique : « Ah ! tu m'as été dérobé !... » (Voir dans mon histoire la mort de Louis d'Orléans.)

### CHAPITRE III.

#### De l'association.

Je me suis longtemps occupé des anciennes associations de la France. De toutes, la plus belle, à mon sens, est celle des filets pour la pêche, sur les côtes d'Harfleur et de Barfleur. Chacun de ces vastes filets (de cent vingt brasses ou six cents pieds), se divise en plusieurs parts qui passent par héritage aux filles aussi bien qu'aux garçons. Les filles, héritant de ce droit, mais n'allant pas à la pêche, y concourent néanmoins en tissant leurs lots de filets, qu'elles confient aux pêcheurs. La belle et sage Normande file ainsi sa dot; ce lot de filet, c'est son fief qu'elle administre avec la prudence de la femme de Guillaume-le-Conquérant. De son droit et de son travail, doublement propriétaire,

il faut bien, comme telle, qu'elle sache le détail de l'expédition ; elle en apprécie les chances, s'intéresse au choix de l'équipage, s'associe aux inquiétudes de cette vie aventureuse. Elle risque souvent sur la barque plus que son filet. Souvent, celui qu'au départ elle a choisi pour pêcheur, la choisit pour femme au retour.

Vrai *pays de sapience* ! Cette Normandie, qui, en tant de choses, a servi de modèle à la France et à l'Angleterre, me semble avoir trouvé là un type d'association plus digne qu'aucun autre d'être recommandé à l'attention de l'avenir.

Celle-ci est bien autre chose que les associations fromagères du Jura<sup>1</sup>, où l'on n'associe après

<sup>1</sup> Souvent citées par Fourier. Je suis l'homme de l'histoire et de la tradition ; donc je n'ai rien à dire à celui qui se vante de procéder par voie d'*écart absolu*. Ce livre du Peuple, particulièrement fondé sur l'idée de la patrie, c'est-à-dire du dévouement, du sacrifice, n'a rien à voir avec la doctrine de l'*attraction passionnelle*. Je saisis néanmoins cette occasion pour exprimer mon admiration pour tant de vues de détail ingénieuses, profondes, quelquefois très-applicables, ma tendre admiration pour un génie méconnu, pour une vie occupée tout entière du bonheur du genre humain. J'en parlerai un jour, selon mon cœur. — Singulier contraste d'une telle ostentation de matérialisme, et d'une vie spiritualiste, abstinente, désintéressée ! Ce contraste s'est reproduit tout récemment, à la gloire de ses disciples. Tandis que les amis de la vertu et de la religion, leurs défenseurs obligés, les conservateurs nés de la morale publique, s'enrôlaient sous main dans la bande de ceux qui jouent à coup sûr, les disciples de Fourier qui ne parlent que d'intérêt,

tout que la mise et le profit. Chacun apporte son lait au fromage commun, et partage proportionnellement dans la vente. Cette économie collective n'exige aucun rapprochement moral, elle met l'égoïsme à l'aise, et peut se concilier avec toute la sécheresse de l'individualisme. Elle ne me semble pas mériter le beau nom d'association.

Celle des pêcheurs de Normandie le mérite éminemment; elle est morale et sociale tout autant qu'économique. Qu'est-ce au fond? une jeune fille sérieuse, honnête, qui, de son travail, de ses veilles, de sa petite épargne, commandite les jeunes gens, met sur leur barque sa fortune, avant d'y mettre son cœur; elle a droit de connaître, de choisir, d'aimer le pêcheur habile, heureux. Voilà une association vraiment digne de ce nom; loin d'éloigner de l'association naturelle de la famille, elle en prépare le lien, — et par là, elle profite à la grande association, à celle de la patrie.

Ici, mon cœur m'échappe, et ma plume s'arrête... Je dois avouer que la patrie, la famille, y profiteront peu maintenant. Les associations du filet n'existeront bientôt plus que dans l'histoire;

d'argent et de jouissances, ont mis l'intérêt sous leurs pieds, et frappé courageusement le Baal de la Bourse... le Baal ! non, le Moloch, l'idole qui dévorait des hommes.

elles sont déjà remplacées, sur plusieurs points de la côte, par ce qui remplace tout... par la banque et par l'usure.

Grande race des marins normands, qui la première trouva l'Amérique, fonda les comptoirs d'Afrique, conquît les deux Siciles, l'Angleterre! ne vous retrouverai-je donc plus que dans la tapisserie de Bayeux?... Qui n'a le cœur percé, en passant des falaises aux dunes, de nos côtes si languissantes à celles d'en face qui sont si vivantes, de l'inertie de Cherbourg <sup>1</sup> à la brûlante et terrible activité de Portsmouth?... Que m'importe que le Havre s'emplisse de vaisseaux américains, d'un commerce de transit, qui se fait par la France, sans la France, parfois contre elle?

Pesante malédiction! punition vraiment sévère de notre insociabilité! Nos économistes déclarent qu'il n'y a rien à faire pour la libre association. Nos académies en effacent le nom de leurs concours. Ce nom est celui d'un délit, prévu par nos lois pénales... Une seule association reste permise, l'intimité croissante entre Saint-Cloud et Windsor.

<sup>1</sup> Inertie maritime; mais les maçons ne manquent point, pas plus qu'ailleurs. Un ingénieur met une louable activité à terminer la digue.

Le commerce a formé quelques sociétés, mais de guerre, pour absorber le petit commerce, détruire les petits marchands. Il a nui beaucoup, gagné peu. Les grosses maisons de commandite qui s'étaient créées dans cet espoir, ont peu réussi. Elles ne sont pas en progrès; dès qu'il s'en forme une nouvelle, les autres souffrent et languissent. Plusieurs sont déjà tombées, et celles qui subsistent ne tendent point à s'accroître.

Dans les campagnes, je vois nos très-anciennes communautés agricoles du Morvan, de Berri, de Picardie, qui peu à peu se dissolvent et demandent séparation aux tribunaux. Elles avaient duré des siècles; plusieurs avaient prospéré. Ces couvents de laboureurs mariés qui réunissaient ensemble une vingtaine de familles, parentes entre elles, sous un même toit, sous la direction d'un chef qu'elles éalisaient, avaient pourtant sans aucun doute de grands avantages économiques<sup>1</sup>.

Si, de ces paysans, je passe aux esprits les plus cultivés, je ne vois guère d'esprit d'association dans

<sup>1</sup> Mais vraisemblablement elles gênaient trop les deux sentiments qui caractérisent notre époque, l'amour de la propriété personnelle, et celui de la famille. Lire une très-curieuse brochure de M. Dupin aîné : *Excursion dans la Nièvre, 1840*. V. aussi mes *Origines du droit*, sur la *collaboratio*, les *parsonniers*, le *château*, *vivre à un pain et un pot*, etc.

la littérature. Les hommes les plus naturellement rapprochés par les lumières, par l'estime et l'admiration mutuelle, n'en vivent pas moins isolés. La parenté du génie même sert peu pour rapprocher les cœurs. Je connais ici quatre ou cinq hommes qui sont certainement l'aristocratie du genre humain, qui n'ont de pairs et de juges qu'entre eux. Ces hommes qui vivront toujours, s'ils avaient été séparés par les siècles, auraient regretté amèrement de ne point s'être connus. Ils vivent dans le même temps, dans la même ville, porte à porte, et ils ne se voient point.

Dans un de mes pèlerinages à Lyon, je visitai quelques tisseurs, et à mon ordinaire, je m'informai des maux, des remèdes. Je leur demandai surtout s'ils ne pourraient, quelle que fût leur divergence d'opinions, s'associer dans certaines choses matérielles, économiques. L'un d'eux, homme plein de sens, et d'une haute moralité, qui sentait bien tout ce que j'apportais dans ces recherches de cœur et de bonne intention, me laissa pousser mon enquête plus loin que je n'avais fait encore. « Le mal, disait-il d'abord, c'est la partialité du gouvernement pour les fabricants. — Et après? — Leur monopole, leur tyrannie, leur exigence... —

Est-ce tout? » Il se tut deux minutes, et dit ensuite, avec un soupir, cette grave parole : « Il y a un autre mal, monsieur, *nous sommes insociables.* »

Ce mot me retentit au cœur, me frappa comme une sentence. Que de raisons j'avais de le supposer juste et vrai! que de fois il me revint!... « Quoi! me disais-je, la France, le pays renommé entre tous pour la douceur éminemment sociable de ses mœurs et de son génie, est-elle immuablement divisée, et pour jamais?... S'il en est ainsi, nous reste-t-il chance de vivre, et n'avons-nous pas déjà péri, avant de périr?... L'âme est-elle morte en nous? Sommes-nous pires que nos pères, dont on nous vante sans cesse les pieuses associations<sup>1</sup>?

<sup>1</sup> La nécessité seule, de ses chaînes d'airain, avait lié les anciennes associations barbares (V. dans mes *Origines*, les formes terribles du sang bu, ou versé sous la terre, etc.), la nécessité, dis-je, et la certitude de périr, si l'on restait désuni. — Dans les associations monacales, l'amitié est sévèrement défendue, comme un vol qu'on fait à Dieu (V. Michelet, *Hist. de Fr.*, t. V. p. 12, note). — La barbarie du compagnonnage, et sa tentative même pour se réformer (V. A. Perdiguiet), nous fait assez connaître ce qu'étaient les associations industrielles du moyen âge. La confrérie, née du danger, et de la prière (si naturelle à l'homme en danger), haïssait certainement l'étranger plus qu'elle ne s'aimait elle-même. La bannière du saint patron la ralliait, et de la procession elle la menait au combat. C'était bien moins fraternité que ligue et force défensive, souvent offensive aussi, dans les haines et jalousies de métiers.

L'amour, la fraternité, sont-ils donc finis en ce monde ? »

Dans cette pensée si sombre, résolu, comme un mourant, à bien tâter si je mourais, je regardai sérieusement non les plus hauts, non les derniers, mais un homme, ni bon, ni mauvais, un homme en qui sont plusieurs classes, qui a vu, souffert, qui, certainement d'esprit et de cœur, porte en lui la pensée du peuple... Cet homme qui n'est autre que moi, pour vivre seul et volontairement solitaire, il n'en est pas moins resté sociable et sympathique.

Il en est ainsi de bien d'autres. Un fond immuable, inaltérable de sociabilité, dort ici dans les profondeurs. Il est tout entier en réserve; je le sens partout dans les masses, lorsque j'y descends, lorsque j'écoute et observe. Mais pourquoi s'étonnerait-on si cet instinct de sociabilité facile, tellement découragé aux derniers temps, s'est resserré, replié?... Trompé par les partis, exploité par les industriels, mis en suspicion par le gouvernement, il ne remue plus, n'agit plus. Toutes les forces de la société semblent tournées contre l'instinct sociable!... Unir les pierres, désunir les hommes, ils ne savent rien de plus.

Le patronage ne supplée nullement ici à

ce qui manque à l'esprit d'association. L'apparition récente de l'idée d'égalité a tué (pour un temps) l'idée qui l'avait précédée, celle de protection bienveillante, d'adoption, de paternité. Le riche a dit durement au pauvre : « Tu réclames l'égalité, et le rang de frère? eh bien, soit ! mais dès ce moment, tu ne trouveras plus d'assistance en moi ; Dieu m'imposait les devoirs de père ; en réclamant l'égalité, tu m'en as toi-même affranchi <sup>1</sup>. »

Chez ce peuple, moins qu'aucun autre, on ne peut prendre ici le change. Nulle comédie sociale, nulle déférence extérieure, ne peut faire illusion sur sa sociabilité. Il n'a pas les manières humbles des Allemands. Il n'est point, comme les Anglais, toujours chapeau bas, devant ce qui est riche ou noble. Si vous lui parlez, et qu'il réponde honnêtement, cordialement, vous pouvez croire qu'il accorde vraiment cela à la personne, fort peu à la position.

Le Français a passé par bien des choses, par la

<sup>1</sup> L'effort du monde et son salut, sera de recouvrer l'accord de ces deux idées. Fraternité, paternité, ces mots inconciliables dans la famille, ne le sont nullement dans la société civile. Elle trouve, je l'ai déjà dit, le modèle qui les accorde, dans la société morale que chaque homme porte en lui. Voir la fin de la seconde partie.

Révolution, par la guerre. Un tel homme à coup sûr est difficile à conduire, difficile à associer. Pourquoi? précisément parce que, comme individu, il a beaucoup de valeur.

Vous faites des hommes de fer dans votre guerre d'Afrique, une guerre très-individuelle qui oblige sans cesse l'homme à ne compter que sur soi; nul doute que vous n'ayez raison de les vouloir et former tels, à la veille des crises qu'il nous faut attendre en Europe. Mais aussi, ne vous étonnez pas trop, si ces lions, à peine revenus, gardent, tout en se soumettant au frein des lois, quelque chose de l'indépendance sauvage.

Ces hommes, je vous en préviens, ne se prendront à l'association que par le cœur, par l'amitié. Ne croyez pas que vous les attellerez à une société *négative* où l'âme ne sera pour rien, qu'ils vivront ensemble, sans s'aimer, par économie et par douceur naturelle, comme font, par exemple à Zurich, les ouvriers allemands. La société *coopérative* des Anglais, qui s'unissent parfaitement pour telle affaire spéciale, tout en se haïssant, se contrecarrant dans telle autre où leurs intérêts diffèrent, elle ne convient pas davantage à nos Français. Il faut une société d'amis à la France; c'est son désavantage industriel, mais sa supériorité sociale, de

n'en pas comporter d'autres. L'union ne se fait ici ni par mollesse de caractère et communauté d'habitudes, ni par âpreté de chasseurs qui se mettent, comme les loups, en bande pour une proie. Ici, la seule union possible, c'est l'union des esprits.

Il n'est guère de forme d'association qui ne soit excellente, si cette condition existe. La question dominante, chez ce peuple sympathique, est celle des personnes et des dispositions morales. « Les associés s'aiment-ils? se conviennent-ils? » voilà ce qu'il faut toujours se demander en premier lieu<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans l'association, la forme est importante sans doute, mais elle ne vient qu'en seconde ligne. Rétablir les anciennes formes, les *corporations*, les tyrannies industrielles, reprendre les entraves pour mieux marcher, défaire l'œuvre de la Révolution, détruire à la légère ce qu'on a demandé pendant tant de siècles, cela me paraît insensé. — D'autre part, imaginer que l'État qui fait si peu ce qui est de son ressort naturel, pourrait remplir la fonction de fabricant, de marchand universel, qu'est-ce autre chose que *se remettre de toute chose au fonctionnaire*; ce fonctionnaire est-ce un ange? investi de cet étrange pouvoir, sera-t-il moins corrompu que le fabricant ou le marchand? Ce qui est sûr, c'est qu'il n'aura nullement leur activité. — Quant à la *communauté*, trois mots suffisent. La communauté *naturelle* est un état très-antique, très-barbare, très-improductif. La communauté *volontaire* est un élan passager, un mouvement héroïque qui signale une foi nouvelle, et qui retombe bientôt. La communauté *forcée*, imposée par la violence, est une chose impossible à une époque où la propriété est infiniment divisée, nulle part plus impossible qu'en France. — Pour revenir aux formes possibles d'association, je crois qu'elles doivent

Des sociétés d'ouvriers se formeront, et elles dureront, *s'ils s'aiment*; des sociétés d'ouvriers-maitres, qui, sans chefs, vivront en frères, mais il faut *qu'ils s'aiment* beaucoup.

S'aimer, ce n'est pas seulement avoir bienveillance mutuelle. L'attraction naturelle des caractères, des goûts analogues, n'y suffirait pas. Il faut y suivre sa nature, mais de cœur, c'est-à-dire toujours prêt au sacrifice, au dévouement qui immole la nature.

Que voulez-vous faire en ce monde sans le sacrifice<sup>1</sup>?... Il en est le soutien même; le monde, sans lui, croulerait tout à l'heure. Supposez les meilleurs instincts, les caractères les plus droits, les natures les plus parfaites (telles qu'on n'en voit pas ici-bas), tout périrait encore sans ce remède suprême.

« Se sacrifier à un autre! » Chose étrange, inouïe, qui scandalisera l'oreille de nos philosophes. « S'immoler à qui? à un homme, qu'on sait

*différer selon les différentes professions*, qui, plus ou moins compliquées, exigent plus ou moins l'unité de direction; — et *différer aussi selon les différents pays*, selon la diversité des génies nationaux. Cette observation essentielle que je développerai un jour pourrait être appuyée sur un nombre immense de faits.

<sup>1</sup> Nulle époque n'en a montré de tels exemples. Dans quel siècle a-t-on vu de si grandes armées, tant de millions d'hommes, souffrir, mourir, sans révolte, avec douceur, en silence?

valoir moins que soi ; perdre au profit de ce néant une valeur infinie. » C'est celle, en effet, que chacun ne manque guère de s'attribuer à lui-même.

Il y a là, nous ne le dissimulons point, une véritable difficulté. On ne se sacrifie guère qu'à ce qu'on croit infini. Il faut, pour le sacrifice, un Dieu, un autel... un Dieu, en qui les hommes se reconnaissent et s'aiment... Comment sacrifions-nous ? Nous avons perdu nos dieux !

Le dieu Verbe, sous la forme où le vit le moyen âge, fut-il ce lien nécessaire ? L'histoire tout entière est là pour répondre : Non. Le moyen âge promit l'union, et ne donna que la guerre. Il fallut que ce Dieu eût sa seconde époque, qu'il apparût sur la terre, en son incarnation de 89. Alors, il donna à l'association sa forme à la fois la plus vaste et la plus vraie, celle qui, seule encore, peut nous réunir, et par nous, sauver le monde.

France, glorieuse mère, qui n'êtes pas seulement la nôtre, mais qui devez enfanter toute nation à la liberté, faites que nous nous aimions en vous !

## CHAPITRE IV.

**La Patrie. Les nationalités vont-elles disparaître ?**

Les antipathies nationales ont diminué, le droit des gens s'est adouci, nous sommes entrés dans une ère de bienveillance et de fraternité, si l'on veut comparer ce temps aux temps haineux du moyen âge. Les nations se sont déjà quelque peu mêlées d'intérêts, ont copié mutuellement leurs modes, leurs littératures. Est-ce à dire pour cela que les nationalités s'affaiblissent ? Examinons bien.

Ce qui s'est affaibli bien certainement, c'est, dans chaque nation, la dissidence intérieure. Nos provincialités françaises s'effacent rapidement. L'Écosse et le Pays de Galles se sont rattachées à l'unité Britannique. L'Allemagne cherche la

sienne, et se croit prête à lui sacrifier une foule d'intérêts divergents qui la divisaient jusqu'ici.

Ce sacrifice des diverses nationalités intérieures à la grande nationalité qui les contient, fortifie celle-ci, sans nul doute. Elle efface peut-être le détail saillant, pittoresque, qui caractérisait un peuple aux yeux de l'observateur superficiel ; mais elle fortifie son génie, et lui permet de le manifester. C'est au moment où la France a supprimé dans son sein toutes les Frances divergentes, qu'elle a donné sa haute et originale révélation. Elle s'est trouvée elle-même, et, tout en proclamant le futur droit commun du monde, elle s'est distinguée du monde plus qu'elle n'avait fait jamais.

On peut en dire autant de l'Angleterre ; avec ses machines, ses vaisseaux, ses quinze millions d'ouvriers, elle diffère aujourd'hui de toutes les nations bien plus qu'au temps d'Élisabeth. L'Allemagne qui se cherchait à tâtons aux dix-septième et dix-huitième siècles, s'est enfin découverte en Goethe, Schelling et Beethoven ; c'est depuis lors seulement qu'elle a pu sérieusement aspirer à l'unité.

Loin que les nationalités s'effacent, je les vois

chaque jour se caractériser moralement, et, de collections d'hommes qu'elles étaient, devenir des personnes. C'est le progrès naturel de la vie. Chaque homme, en commençant, sent confusément son génie; il semble dans le premier âge que ce soit un homme quelconque; en avançant, il s'approfondit lui-même, et va se caractérisant au dehors par ses actes, par ses œuvres; il devient peu à peu tel homme, sort de classe, et mérite un nom.

Pour croire que les nationalités vont disparaître bientôt, je ne connais que deux moyens : 1° ignorer l'histoire, la savoir par formules creuses, comme les philosophes qui ne l'étudient jamais, ou encore par lieux communs littéraires, pour en causer, comme les femmes. Ceux qui la savent ainsi, la voient dans le passé comme un petit point obscur, qu'on peut biffer, si l'on veut. — 2° Ce n'est pas tout; il faut encore ignorer la nature autant que l'histoire, oublier que les caractères nationaux ne dérivent nullement de nos caprices, mais sont profondément fondés dans l'influence du climat, de l'alimentation, des productions naturelles d'un pays, qu'ils se modifient quelque peu, mais ne s'effacent jamais. — Ceux qui ne sont ainsi liés ni par la physiologie ni par l'his-

toire, ceux qui constituent l'humanité, sans s'informer de l'homme ni de la nature, il leur est loisible d'effacer toute frontière, de combler les fleuves, d'aplanir les montagnes. Cependant, je les en préviens, les nations dureront encore, s'ils n'ont l'attention de supprimer les villes, les grands centres de civilisation, où les nationalités ont résumé leur génie.

Nous avons dit vers la fin de la seconde partie, que si Dieu a mis quelque part le type de la Cité politique, c'était, selon toute apparence, dans la Cité morale, je veux dire dans une âme d'homme. Eh bien ! que fait d'abord cette âme, elle se fixe en un lieu, s'y recueille, elle s'organise un corps, une demeure, un ordre d'idées. Et alors, elle peut agir. — Tout de même, une âme de peuple doit se faire un point central d'organisme ; il faut qu'elle s'asseye en un lieu, s'y ramasse et s'y recueille, qu'elle s'harmonise à une telle nature, comme vous diriez les sept collines pour cette petite Rome, ou pour notre France, la mer et le Rhin, les Alpes et les Pyrénées ; ce sont là nos sept collines.

C'est une force, pour toute vie, de se circonscire, de couper quelque chose à soi dans l'espace et dans le temps, de mordre une pièce qui

soit sienne, au sein de l'indifférente et dissolvante nature qui voudrait toujours confondre. Cela, c'est exister, c'est vivre.

Un esprit fixé sur un point ira s'approfondissant. Un esprit flottant dans l'espace, se disperse et s'évanouit. Voyez, l'homme qui va donnant son amour à toutes, il passe sans avoir su l'amour; qu'il aime une fois et longtemps, il trouve en une passion l'infini de la nature et tout le progrès du monde <sup>1</sup>.

La Patrie, la Cité, loin d'être opposées à la nature, sont pour cette âme de peuple qui y réside l'unique et tout-puissant moyen de réaliser sa nature. Elle lui donne à la fois et le point de départ vital et la liberté de développement. Supposez le génie athénien, moins Athènes, il flotte, il divague, se perd, il meurt inconnu. Enfermé dans ce cadre étroit, mais heureux, d'une telle Cité, fixé sur cette terre exquise où l'abeille cueillait le miel de Sophocle et de Platon, le génie puissant d'Athènes, d'une imperceptible ville, a fait

<sup>1</sup> La patrie (la *matris*, comme disaient si bien les Doriens) est l'amour des amours. Elle nous apparaît dans nos songes comme une jeune mère adorée, ou comme une puissante nourrice qui nous allaite par millions... Faible image! non-seulement elle nous allaite, mais nous contient en soi : In eâ movemur et sumus.

en deux ou trois siècles, autant que douze peuples du moyen âge en mille ans.

Le plus puissant moyen de Dieu pour créer et augmenter l'originalité distinctive, c'est de maintenir le monde harmoniquement divisé en ces grands et beaux systèmes qu'on appelle des nations, dont chacun ouvrant à l'homme un champ divers d'activité, est une éducation vivante<sup>1</sup>. Plus l'homme avance, plus il entre dans le génie de sa patrie, mieux il concourt à l'harmonie du globe ; il apprend à connaître cette patrie, et dans sa valeur propre, et dans sa valeur relative, comme une note du grand concert ; il s'y associe par elle ; en elle, il aime le monde. La patrie est l'initiation nécessaire à l'universelle patrie.

L'union avance ainsi toujours sans péril d'atteindre jamais l'unité, puisque, toute nation, à chaque pas qu'elle fait vers la concorde<sup>2</sup>, est

<sup>1</sup> Tout concourt à cette éducation. Nul objet d'art, nulle industrie, même de luxe, nulle forme de culture élevée, n'est sans action sur la masse, sans influence sur les derniers, sur les plus pauvres. Dans ce grand corps d'une nation, la circulation spirituelle se fait, insensible, descend, monte, va au plus haut, au plus bas. Telle idée entre par les yeux (modes, boutiques, musées, etc.), telle autre par la conversation, par la langue qui est le grand dépôt du progrès commun. Tous reçoivent la pensée de tous, sans l'analyser peut-être, mais enfin ils la reçoivent.

<sup>2</sup> A mesure qu'une nation entre en possession de son génie propre,

plus originale en soi. Si, par impossible, les diversités cessaient, si l'unité était venue, toute nation chantant même note, le concert serait fini; l'harmonie confondue ne serait plus qu'un vain bruit. Le monde, monotone et barbare, pourrait alors mourir, sans laisser même un regret.

Rien ne périra, j'en suis sûr, ni âme d'homme, ni âme de peuple; nous sommes en trop bonnes mains. Nous irons, tout au contraire, vivant toujours davantage, c'est-à-dire fortifiant notre individualité, acquérant des originalités plus puissantes et plus fécondes. Dieu nous garde de nous perdre en lui!... Et si nulle âme ne périt, comment ces grandes âmes de nations, avec leur génie vivace, leur histoire riche en martyrs, comble de sacrifices héroïques, toute pleine d'immortalité, comment pourraient-elles s'éteindre? Lorsqu'une d'elles s'éclipse un instant, le monde entier est malade en toutes ses nations, et le monde du cœur en ses

qu'elle le révèle et le constate par des œuvres, elle a de moins en moins besoin de l'opposer par la guerre à celui des autres peuples. Son originalité, chaque jour mieux assurée, éclate dans la production, plus que dans l'opposition. La diversité des nations qui se manifestait violemment par la guerre, elle se marque mieux encore, lorsque chacune d'elles fait entendre distinctement sa grande voix; toutes criaient sur la même note, chacune fait maintenant sa partie; il y a peu à peu concert, harmonie, le monde devient une lyre. Mais cette harmonie, à quel prix? au prix de la diversité.

fibres qui répondent aux nations... Lecteur, cette fibre souffrante que je vois dans votre cœur, c'est la Pologne et l'Italie <sup>1</sup>.

La nationalité, la patrie, c'est toujours la vie du monde. Elle morte, tout serait mort. Demandez plutôt au peuple, il le sent, il vous le dira. Demandez à la science, à l'histoire, à l'expérience du genre humain. Ces deux grandes voix sont d'accord. Deux voix? non, deux réalités, ce qui est et ce qui fut, contre la vaine abstraction,

J'avais là-dessus mon cœur et l'histoire; j'étais ferme sur ce rocher; je n'avais besoin de personne pour me confirmer ma foi. Mais j'ai été dans les foules, j'ai interrogé le peuple, jeunes et vieux, petits et grands. Je les ai entendus tous témoigner pour la patrie. C'est là la fibre vivante qui chez eux meurt la dernière. Je l'ai trouvée dans des morts... J'ai été dans les cimetières qu'on appelle des prisons, des bagnes, et là, j'ai ouvert des hommes; eh! bien, dans ces hommes morts, où la poitrine était vide, devinez ce que je trouvais... la France encore, dernière étincelle par laquelle peut-être on les aurait fait revivre.

<sup>1</sup> Souffrante, et maintenant muette au collège de France, dans la voix qui lui restait, notre cher et grand Mickiewicz!

Ne dites pas, je vous prie, que ce ne soit rien du tout que d'être né dans le pays qu'entourent les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan. Prenez le plus pauvre homme, mal vêtu et affamé, celui que vous croyez uniquement occupé des besoins matériels. Il vous dira que c'est un patrimoine que de participer à cette gloire immense, à cette légende unique qui fait l'entretien du monde. Il sait bien que s'il allait au dernier désert du globe, sous l'équateur, sous les pôles, il trouverait là Napoléon, nos armées, notre grande histoire, pour le couvrir et le protéger, que les enfants viendraient à lui, que les vieillards se tairaient et le prieraient de parler, qu'à l'entendre seulement nommer ces noms, ils baiseraient ses vêtements.

Pour nous, quoi qu'il advienne de nous, pauvre ou riche, heureux, malheureux, vivant, et par delà la mort, nous remercierons toujours Dieu, de nous avoir donné cette grande patrie, la France. Et cela, non pas seulement à cause de tant de choses glorieuses qu'elle a faites, mais surtout parce qu'en elle nous trouvons à la fois le représentant des libertés du monde et le pays sympathique entre tous, l'initiation à l'amour universel. Ce dernier trait est si fort en la France, que souvent elle s'en est oubliée. Il nous faut aujourd'hui

la rappeler à elle-même, la prier d'aimer toutes les nations moins que soi.

Sans doute, tout grand peuple représente une idée importante au genre humain. Mais que cela, grand Dieu, est bien plus vrai de la France ! Supposez un moment qu'elle s'éclipse, qu'elle finisse, le lien sympathique du monde est relâché, dissout, et probablement détruit. L'amour qui fait la vie du globe, en serait atteint en ce qu'il a de plus vivant. La terre entrerait dans l'âge glacé où déjà tout près de nous sont arrivés d'autres globes.

J'eus, à ce sujet, un songe affreux en plein jour, que je suis forcé de conter. J'étais à Dublin, près d'un pont, je suivais un quai ; je regarde la rivière, et je la vois trainer faible et étroite entre de larges grèves sablonneuses, à peu près comme on voit la nôtre du quai des Orfèvres ; je crois reconnaître la Seine. Les quais même ressemblaient, moins les riches boutiques, moins les monuments, les Tuileries, le Louvre, c'était presque Paris, moins Paris. De ce pont descendaient quelques personnes mal vêtues, non, comme chez nous, en blouse, mais en vieux habits tachés. Ils disputaient violemment, d'une voix âcre, gutturale, toute barbare, avec un affreux bossu en haillons que je vois encore ; d'autres gens passaient à côté, misérables

et contrefaits... Une chose, en regardant, me saisit, me terrifia, toutes ces figures étaient françaises... C'était Paris, c'était la France, une France enlaidie, abrutie, sauvage. J'éprouvai à ce moment combien la terreur est crédule ; je ne fis nulle objection. Je me dis qu'apparemment il était venu un autre 1815, mais depuis longtemps, bien longtemps, que des siècles de misère s'étaient appesantis sur mon pays condamné sans retour, et moi, je revenais là pour prendre ma part de cette immense douleur. Ils pesaient sur moi, ces siècles, en une masse de plomb ; tant de siècles en deux minutes !.. Je restai cloué à cette place et ne marchai plus... Mon compagnon de voyage me secoua, et alors je revins un peu... Mais je ne retirai pas tout à fait de mon esprit le terrible songe, je ne pouvais me consoler ; tant que je fus en Irlande, j'en gardai une tristesse profonde, qui me revient tout entière, pendant que j'écris ceci.

## CHAPITRE V.

### La France.

Le chef d'une de nos écoles socialistes disait, il y a quelques années : « Qu'est-ce que c'est que la Patrie ? »

Leurs utopies cosmopolites de jouissances matérielles, me paraissent, je l'avoue, un commentaire prosaïque de la poésie d'Horace : « Rome s'écroule, fuyons aux îles fortunées », ce triste chant d'abandon et de découragement.

Les chrétiens qui arrivent après, avec la patrie céleste, et l'universelle fraternité ici-bas, n'en donnent pas moins, par cette belle et touchante doctrine, le coup mortel à l'Empire. Leurs frères du nord viennent bientôt leur mettre la corde au col.

Nous ne sommes point des fils d'esclave, sans patrie, sans dieux, comme était le grand poète que nous venons de citer ; nous ne sommes pas des romains de Tarse, comme l'apôtre des gentils ; nous sommes les Romains de Rome , et les Français de la France. Nous sommes les fils de ceux qui par l'effort d'une nationalité héroïque, ont fait l'ouvrage du monde, et fondé, pour toute nation, l'évangile de l'égalité. Nos pères n'ont pas compris la fraternité comme cette vague sympathie qui fait accepter, aimer tout, qui mêle, abâtardit, confond. Ils crurent que la fraternité n'était pas l'aveugle mélange des existences et des caractères, mais bien l'union des cœurs. Ils gardèrent pour eux, pour la France, l'originalité du dévouement, du sacrifice, que personne ne lui disputa ; seule, elle arrosa de son sang cet arbre qu'elle plantait. L'occasion était belle pour les autres nations de ne pas la laisser seule. Elles n'imitèrent pas la France dans son dévouement ; veut-on aujourd'hui que la France les imite dans leur égoïsme, leur immorale indifférence, que n'ayant pu les élever, elle descende à leur niveau ?

Qui pourrait voir sans étonnement le peuple qui naguère a levé le phare de l'avenir vers lequel regarde le monde, voir ce peuple aujourd'hui trai-

**ner** la tête basse dans la voie de l'imitation... Cette **voie**, quelle est-elle? nous ne la connaissons **que trop**, bien des peuples l'ont suivie : c'est tout **simplement** la voie du suicide et de la mort.

Pauvres imitateurs, vous croyez donc qu'on imite?... On prend à un peuple voisin telle chose qui chez lui est vivante; on se l'approprie **tant bien que mal**, malgré les répugnances d'un organisme qui n'était pas fait pour elle; mais c'est un corps étranger que vous vous mettez dans la chair; c'est une chose inerte et morte, c'est la mort que vous adoptez.

Que dire, si cette chose, n'est pas étrangère seulement et différente, mais ennemie! si vous l'allez chercher justement chez ceux que la nature vous a donnés pour adversaires, qu'elle vous a symétriquement opposés? si vous demandez un renouvellement de vie à ce qui est la négation de votre vie propre? Si la France, par exemple, se mettant à marcher au rebours de son histoire, de sa nature, s'en va copier ce qu'on peut appeler l'anti-France, l'Angleterre.

Il ne s'agit point ici de haine nationale, ni de malveillance aveugle. Nous avons l'estime que nous devons avoir pour cette grande nation britannique; nous l'avons prouvé en l'étudiant aussi

sérieusement qu'aucun homme de ce temps. Le résultat de cette étude et de cette estime même, c'est la conviction que le progrès du monde tient à ce que les deux peuples ne perdent point leurs qualités dans un mélange indistinct, que ces deux aimants opposés agissent en sens inverse, que ces deux électricités, positive et négative, ne soient jamais confondues.

L'élément qui, entre tous, était pour nous le plus hétérogène, l'élément anglais, est celui précisément que nous avons préféré. Nous l'avons adopté politiquement, dans notre constitution, sur la foi des doctrinaires qui copiaient sans comprendre; — adopté littérairement, sans voir que le premier génie que l'Angleterre ait eu de nos jours, est celui qui l'a le plus violemment démentie. — Enfin, nous l'avons adopté, ce même élément anglais, chose incroyable et risible, dans l'art, dans la mode. Cette raideur, cette gaucherie, qui n'est point extérieure, ni accidentelle, mais qui tient à un profond mystère physiologique, c'est là ce que nous copions.

J'ai sous les yeux deux romans, écrits avec un grand talent. Eh bien! dans ces romans français, quel est l'homme ridicule? le Français, toujours le Français. L'Anglais est l'homme admirable, la

Providence invisible, mais présente, qui sauve tout. Il arrive juste à point pour réparer toutes les sottises de l'autre. Et comment?... c'est qu'il est riche. Le Français est pauvre, et pauvre d'esprit.

Riche! est-ce donc là la cause de cet engouement singulier? Le riche (le plus souvent l'Anglais), c'est le bien aimé de Dieu. Les plus libres, les plus fermes esprits ont peine à se défendre d'une pré-vention en sa faveur... Les femmes le trouvent beau, les hommes veulent bien le croire noble. Son cheval étique est pris pour modèle par les artistes.

Riche! avouez-le donc, c'est le secret motif de l'admiration universelle. L'Angleterre est le peuple riche; peu importent ses millions de mendiants. Pour qui ne s'informe point des hommes, elle présente au monde un spectacle unique, celui du plus énorme entassement de richesses qui ait été fait jamais. Triomphante agriculture, tant de machines, tant de vaisseaux, tant de magasins pleins et comblés, cette bourse maîtresse du monde,... l'or coule là, comme de l'eau.

Ah! la France n'a rien de semblable; c'est un pays de pauvreté. L'énumération comparée de tout ce que possède l'une, de tout ce que l'autre n'a pas, nous mènerait vraiment trop loin. L'An-

gleterre a bonne grâce de demander en souriant à la France, quels sont donc après tout les résultats matériels de son activité, ce qui reste de son travail, de tant de mouvements, d'efforts<sup>1</sup>?

La voilà, cette France, assise par terre, comme Job, entre ses amies, les nations, qui viennent la consoler, l'interroger, l'améliorer, si elles peuvent, travailler à son salut.

« Où sont tes vaisseaux, tes machines, dit l'Angleterre? — Et l'Allemagne : « Où sont tes systèmes? N'auras-tu donc pas au moins, comme l'Italie, des œuvres d'art à montrer? »

Bonnes sœurs qui venez consoler ainsi la

<sup>1</sup> Les produits matériels de la France, les résultats durables de son travail, ne sont rien en comparaison de ses produits invisibles. Ceux-ci furent le plus souvent des actes, des mouvements, des paroles et des pensées. Sa littérature écrite (la première pourtant, selon moi), est loin, bien loin au-dessous de sa parole, de sa conversation brillante et féconde. Sa fabrication en tout genre n'est rien près de son action. Pour machines, elle eut des hommes héroïques; pour systèmes des hommes inspirés. « Cette parole, cette action, ne sont-ce pas choses improductives? » Et c'est là précisément ce qui place la France très-haut. Elle a excellé dans les choses du mouvement et de la grâce, dans celles qui ne servent à rien. Au-dessus de tout ce qui est matériel, tangible, commencent les impondérables, les insaisissables, les invisibles. Ne la classez donc jamais par les choses de la matière, par ce qu'on touche et qu'on voit. Ne la jugez pas, comme une autre, sur ce que vous remarquez de la misère extérieure. C'est le pays de l'esprit, et celui par conséquent qui donne « moins de prise à l'action matérielle du monde.

France, permettez que je vous réponde. Elle est malade, voyez-vous; je lui vois la tête basse, elle ne veut pas parler.

Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang, et d'or, et d'efforts de toute sorte, pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel... Et la vôtre, ô nations, toutes tant que vous êtes ici, ah! la vôtre, l'entassement de vos sacrifices, irait au genou d'un enfant.

Ne venez donc pas me dire : « Comme elle est pâle, cette France!... » Elle a versé son sang pour vous.. — « Qu'elle est pauvre! » Pour votre cause, elle a donné sans compter<sup>1</sup>... Et n'ayant plus

<sup>1</sup> J'écris ici, en l'affaiblissant, une pensée qui m'assaillit les premières fois que je passai la frontière. Une fois notamment que j'entrais en Suisse, j'en fus blessé au cœur. — Voir nos pauvres paysans de la Franche-Comté si misérables, et tout à coup, en passant un ruisseau, les gens de Neuchâtel, si aisés, si bien vêtus, visiblement heureux! — Les deux charges principales qui écrasent la France, la dette et l'armée, qu'est-ce au fonds? deux sacrifices qu'elle fait au monde autant qu'à elle-même. La dette, c'est l'argent qu'elle lui paie pour lui avoir donné son principe de salut, la loi de liberté qu'il copie en la calomniant. Et l'armée de la France? c'est la défense du monde, la réserve qu'elle lui garde, le jour où les Barbares arriveront, où l'Allemagne cherchant toujours son unité qu'elle cherche depuis Charlemagne, sera bien obligée ou de nous mettre devant elle, ou de se faire contre la liberté l'avant-garde de la Russie.

rien, elle a dit : « Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne... » Alors elle a donné son âme, et c'est de quoi vous vivez<sup>1</sup>.

« Ce qui lui reste, c'est ce qu'elle a donné... » Mais, écoutez-bien, nations, apprenez, ce que sans nous, vous n'auriez appris jamais : « Plus on donne, et plus on garde ! » Son esprit peut dormir en elle, mais il est toujours entier, toujours près d'un puissant réveil.

Il y a bien longtemps que je suis la France, vivant jour par jour avec elle depuis deux milliers d'années. Nous avons vu ensemble les plus mauvais jours, et j'ai acquis cette foi que ce pays est celui de l'invincible espérance. Il faut bien que Dieu l'éclaire plus qu'une autre nation, puisqu'en pleine nuit, elle voit quand nulle autre ne voit plus ; dans ces affreuses ténèbres qui se faisaient souvent au moyen âge et depuis, personne ne distinguait le ciel ; la France seule le voyait.

Voilà ce que c'est que la France. Avec elle, rien n'est fini ; toujours à recommencer.

<sup>1</sup> Non, ce n'est pas le machinisme industriel de l'Angleterre, ce n'est pas le machinisme scolastique de l'Allemagne, qui fait la vie du monde ; c'est le souffle de la France, dans quelque état qu'elle soit, la chaleur latente de sa Révolution que l'Europe porte toujours en elle.

**Quand** nos paysans gaulois chassèrent un moment les Romains, et firent un empire des Gaules, ils mirent sur leur monnaie le premier mot de ce pays (et le dernier) : *Espérance*.

## CHAPITRE VI.

La France supérieure, comme dogme, et comme légende.

— La France est une religion.

L'étranger croit avoir tout dit, quand il dit en souriant : « La France est l'enfant de l'Europe. »

Si vous lui donnez ce titre, qui devant Dieu n'est pas le moindre, il faudra que vous conveniez que c'est l'enfant Salomon qui siège et qui fait justice. Qui donc a conservé, sinon la France, la tradition du droit ?

Du droit religieux, politique et civil ; la chaise de Papinien, et la chaire de Grégoire VII.

Rome n'est nulle autre part qu'ici. Dès saint Louis, à qui l'Europe vient elle demander justice, le pape, l'empereur, les rois?... La papauté théologique en Gerson et en Bossuet, la papauté phi-

Iosophique en Descartes et en Voltaire, la papauté politique, civile, en Cujas et Dumoulin, en Rousseau et Montesquieu, qui pourrait la méconnaître ? Ses lois, qui ne sont autres que celles de la raison, s'imposent à ses ennemis même. L'Angleterre vient de donner le Code civil à l'île de Ceylan.

Rome eut le pontificat du temps obscur, la royauté de l'équivoque. Et la France a été le pontife du temps de lumière.

Ceci n'est pas un accident des derniers siècles, un hasard révolutionnaire. C'est le résultat légitime d'une tradition liée à toute la tradition depuis deux mille ans. Nul peuple n'en a une semblable. En celui-ci, se continue le grand mouvement humain (si nettement marqué par les langues), de l'Inde à la Grèce, à Rome, et de Rome à nous.

Toute autre histoire est mutilée, la nôtre seule est complète; prenez l'histoire de l'Italie, il y manque les derniers siècles; prenez l'histoire de l'Allemagne, de l'Angleterre, il y manque les premiers. Prenez celle de la France; avec elle, vous savez le monde.

Et dans cette grande tradition il n'y a pas seulement suite, mais progrès. La France a continué l'œuvre romaine et chrétienne. Le christianisme avait promis, et elle a tenu. L'égalité fraternell-

ajournée à l'autre vie, elle l'a enseignée au monde, comme la loi d'ici-bas.

Cette nation a deux choses très-fortes que je ne vois chez nulle autre. Elle a à la fois le principe et la légende, l'idée plus large et plus humaine, et en même temps la tradition plus suivie.

Ce principe, cette idée, enfouis dans le moyen âge sous le dogme de la grâce, ils s'appellent en langue d'homme, la fraternité,

Cette tradition, c'est celle qui de César à Char-magne, à saint Louis, de Louis XIV à Napoléon, fait de l'histoire de France celle de l'humanité. En elle se perpétue, sous forme diverse, l'idéal moral du monde, de saint Louis à la Pucelle, de Jeanne d'Arc à nos jeunes généraux de la Révolution; le saint de la France, quel qu'il soit, est celui de toutes les nations, il est adopté, béni et pleuré du genre humain.

« Pour tout homme, disait impartialement un philosophe américain, le premier pays, c'est sa patrie, et le second, c'est la France. » — Mais combien d'hommes aiment mieux vivre ici qu'en leur pays! Dès qu'ils peuvent un moment briser le fil qui les tient, ils viennent, pauvres oiseaux de passage, s'y abattre, s'y réfugier, y prendre au moins un moment de chaleur vitale. Ils avouent

tacitement que c'est ici la patrie universelle.

Cette nation, considérée ainsi comme l'asile du monde, est bien plus qu'une nation ; c'est la fraternité vivante. En quelque défaillance qu'elle tombe, elle contient au fond de sa nature ce principe vivace, qui lui conserve, quoi qu'il arrive, des chances particulières de restauration.

Le jour où, se souvenant qu'elle fut et doit être le salut du genre humain, la France s'entourera de ses enfants et leur enseignera la France, comme foi et comme religion, elle se retrouvera vivante, et solide comme le globe.

Je dis là une chose grave, à laquelle j'ai pensé longtemps, et qui contient peut-être la rénovation de notre pays. C'est le seul qui ait droit de s'enseigner ainsi lui-même, parce qu'il est celui qui a le plus confondu son intérêt et sa destinée avec ceux de l'humanité. C'est le seul qui puisse le faire, parce que sa grande légende nationale, et pourtant humaine, est la seule complète et la mieux suivie de toutes, celle qui, par son enchaînement historique, répond le mieux aux exigences de la raison.

Et il n'y a pas là de fanatisme ; c'est l'expression trop abrégée d'un jugement sérieux, fondé sur une longue étude. Il me serait trop facile de

montrer que les autres nations n'ont que des légendes spéciales que le monde n'a pas reçues. Ces légendes, d'ailleurs, ont souvent ce caractère d'être isolées, individuelles, sans lien, comme des points lumineux, éloignés les uns des autres<sup>1</sup>. La légende nationale de France est une trainée de lumière immense, non interrompue, véritable voie lactée sur laquelle le monde eut toujours les yeux.

L'Allemagne et l'Angleterre, comme race, comme langue et comme instinct, sont étrangères

<sup>1</sup> Pour parler d'abord du grand peuple qui semble le plus riche en légendes, de l'Allemagne, celles de Sigfrid l'invulnérable, de Frédéric Barberousse, de Goetz à la main de fer, sont des rêves poétiques qui tournent la vie dans le passé, dans l'impossible et les vains regrets. Luther, rejeté, conspué de la moitié de l'Allemagne, n'a pu laisser une légende. Frédéric, personnage peu Allemand, mais Prussien (ce qui est tout autre), Français de plus et philosophe, a laissé la trace d'une force, mais rien au cœur, rien comme poésie, comme foi nationale.

Les légendes historiques de l'Angleterre, la victoire d'Édouard III et celle d'Élisabeth donnent un fait glorieux plutôt qu'un modèle moral. Un type, grâce à Shakespeare, est resté très-puissant dans l'esprit anglais, et il n'a que trop influé : c'est celui de Richard III. — Il est curieux d'observer combien leur tradition s'est brisée facilement ; il semble par trois fois qu'on y voit surgir trois peuples. Les ballades de Robin Hood et autres, dont se berçait le moyen âge, finissent avec Shakespeare ; Shakespeare est tué par la Bible, par Cromwell et par Milton, lesquels s'effacent devant l'industrialisme et les demi-grands hommes des derniers temps... Où est leur homme complet où puisse se fonder la légende ?

à la grande tradition du monde, romano-chrétienne et démocratique. Elles en prennent quelque chose, mais sans l'harmoniser bien avec leur fond qui est exceptionnel; elles le prennent de côté, indirectement, gauchement, le prennent et ne le prennent pas. Observez bien ces peuples, vous y trouverez, au physique, au moral, un désaccord de vie et de principe que n'offre pas la France, et qui (même sans tenir compte de la valeur intrinsèque, en s'arrêtant à la forme et ne consultant que l'art), doit empêcher toujours le monde d'y chercher ses modèles et ses enseignements.

La France, au contraire, n'est pas mêlée de deux principes. En elle, l'élément celtique s'est pénétré du romain, et ne fait plus qu'un avec lui. L'élément germanique, dont quelques-uns font tant de bruit, est vraiment imperceptible.

Elle procède de Rome, et elle doit enseigner Rome, sa langue, son histoire, son droit. Notre éducation n'est point absurde en ceci. Elle l'est en ce qu'elle ne pénètre point cette éducation romaine du sentiment de la France; elle appuie pesamment, scolastiquement sur Rome qui est le chemin, elle cache la France qui est le but.

Ce but, il faudrait dès l'entrée, le montrer à

l'enfant, le faire partir de la France qui est lui, et par Rome, le mener à la France, encore à lui. Alors seulement notre éducation serait harmonique.

Le jour où ce peuple, revenu à lui-même, ouvrira les yeux et se regardera, il comprendra que la première institution qui peut le faire vivre et durer, c'est de donner à tous (avec plus ou moins d'étendue, selon le temps dont ils disposent) cette éducation harmonique qui fonderait la patrie au cœur même de l'enfant. Nul autre salut. Nous avons vieilli dans nos vices, et nous n'en voulons pas guérir. Si Dieu sauve ce glorieux et infortuné pays, il le sauvera par l'enfance.

## CHAPITRE VII.

**La foi de la Révolution. Elle n'a pas gardé la foi jusqu'au bout,  
et n'a pas transmis son esprit par l'éducation.**

Le seul gouvernement qui se soit occupé, d'un grand cœur, de l'éducation du peuple, c'est celui de la Révolution. L'Assemblée constituante et la législative posèrent les principes dans une admirable lumière, avec un sens vraiment humain. La Convention, au milieu de sa lutte terrible contre le monde, contre la France qu'elle sauvait malgré elle, parmi les dangers personnels qu'elle courait, assassinée en détail, décimée et mutilée, elle ne lâcha pas prise, elle poursuivit obstinément ce sujet saint et sacré de l'éducation populaire; dans ses orageuses nuits, où elle siégeait armée, prolongeant chaque séance qui pouvait être la dernière, elle prit néanmoins le temps d'évoquer tous les

systèmes et de les examiner. « Si nous décrétons l'éducation, disait un de ses membres, nous aurons assez vécu. »

Les trois projets adoptés sont pleins de sens et de grandeur. Ils organisent d'abord le haut et le bas, les écoles normales et les écoles primaires. Ils allument une vive lumière, et la portent tout d'abord dans la vaste profondeur du peuple. Après cela, plus à loisir, ils remplissent l'espace intermédiaire, les écoles centrales ou collèges où pourront s'élever les riches. Néanmoins, tout est créé d'ensemble et harmoniquement ; on savait alors qu'une œuvre vivante ne se fait pas pièce à pièce.

Moment de mémoire éternelle ! c'était deux mois après le Neuf thermidor... On se remettait à croire à la vie. La France sortie du tombeau, tout à coup mûrie de vingt siècles, la France lumineuse et sanglante, appela tous ses enfants à recevoir l'enseignement souverain de sa grande expérience, elle leur dit : Venez et voyez <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Et le fruit principal de cette expérience, c'est que le sang humain a une vertu terrible contre ceux qui l'ont versé. Il me serait trop facile d'établir que la France fut sauvée *malgré la terreur*. Les terroristes nous ont fait un mal immense, et qui dure. Allez dans la dernière chaumière du pays le plus reculé de l'Europe, vous retrouvez ce souvenir, et cette malédiction. Les rois ont fait périr de sang-froid sur leurs

Lorsque le rapporteur de la Convention prononça cette simple et grave parole : « Le temps seul pouvait être le professeur de la République, » quels yeux ne se remplirent de larmes ? Tous avaient chèrement payé la leçon du temps, tous avaient traversé la mort, et ils n'en sortaient pas tout entiers !

échafauds, dans leurs Spielberg, leurs *presides*, leurs Sibéries, etc., etc., un nombre d'hommes bien plus grand, n'importe ? les victimes de la Terreur n'en restent pas moins toujours sanglantes dans la pensée des peuples. Nous ne devons jamais perdre l'occasion de protester contre ces horreurs qui ne sont point *nôtres*, et ne nous sont point imputables. L'élan des armées sauva seul la France. Le Comité de salut public seconda cet élan, sans doute, mais justement par les excellents administrateurs militaires qu'il avait dans son sein, que Robespierre détestait, et qu'il aurait fait périr, s'il avait pu se passer d'eux. Nos généraux les plus purs ne trouvèrent dans Robespierre et ses amis, que malveillance, défiance, obstacles de toute sorte. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de m'arrêter sur tout ceci. — A ce propos, je fais des vœux pour que ceux qui réimpriment l'utile compilation de MM. Roux et Bûchez en fassent disparaître leurs tristes paradoxes, l'apologie du 2 septembre et de la Saint-Barthélemi, le brevet de bons catholiques donné aux Jacobins, la satire de Charlotte Corday (t. XXVIII, p. 337), et l'éloge de Marat, etc. « Marat distribuait ses dénonciations *avec un sens droit et un tact à peu près sûr* » (p. 345). Judicieux éloge de celui qui demandait deux cent mille têtes à la fois (v. le *Publiciste*, 14 décembre 1792). Ces néo-catholiques, dans leurs belles justifications de la Terreur, ont pris aux sérieux celle que s'est amusé à faire le paradoxal rédacteur de la *Quotidienne*, Charles Nodier. Je n'aurais pas fait cette observation si l'on ne s'attachait à répandre ces étranges folies, par des journaux à bon marché, dans le peuple et parmi les travailleurs qui n'ont pas le temps d'examiner.

Après ces grandes épreuves, il semblait qu'il y eût un moment de silence pour toutes les passions humaines ; on put croire qu'il n'y aurait plus d'orgueil, intérêt, ni d'envie. Les hommes les plus hauts dans l'État, dans la science, acceptèrent les plus humbles fonctions de l'enseignement <sup>1</sup>. Lagrange et Laplace enseignèrent l'arithmétique.

Quinze cents élèves, hommes faits, et plusieurs déjà illustres, vinrent sans difficulté s'asseoir sur les bancs de l'école normale, et apprendre à enseigner. Il vinrent, comme ils purent, en plein hiver, dans ce moment de pauvreté et de famine. Sur les ruines de toutes choses matérielles, planait seule et sans ombre la majesté de l'esprit. La chaire de la grande école était occupée tour à tour par des génies créateurs ; les uns, comme Berthollet, Morvau, venaient de fonder la chimie, d'ouvrir et pénétrer le monde intime des corps ; les autres, comme Laplace et Lagrange avaient, par le calcul,

<sup>1</sup> J'ai sous les yeux (*sous Archives*) la liste originale de ceux qui acceptèrent les fonctions de professeurs aux écoles centrales, qui étaient les collèges d'alors : Sieyès, Dannon, Roderer, Hübner, Cabanis, Legendre, Lacroix, Boesut, Saussure, Cuvier, Fontanes, Ginguené, Labarpe, Laromiguière, etc.

**a**ffermi le système du monde, rassuré la terre sur sa base. Jamais pouvoir spirituel n'apparut plus incontestable. La raison, en obéissant, se rendait à la raison. — Et combien le cœur s'y joignait, quand, à côté de ces hommes uniques, dont chacun apparaît une seule fois dans l'éternité, on voyait une tête, bien précieuse, qui avait failli tomber, celle du bon Haüy, sauvé par Geoffroy-Saint-Hilaire !

Un grand citoyen, Carnot, celui qui organisa la victoire, qui devina Hoche et Bonaparte, qui sauva la France malgré la Terreur, fut le véritable fondateur de l'école Polytechnique. Ils apprirent, comme on combattait, firent trois ans de cours en trois mois. Au bout de six, Monge déclara qu'ils n'avaient pas seulement reçu la science, mais qu'ils l'avaient avancée. Spectateurs de l'invention continuelle de leurs maîtres, ils allaient inventant aussi. Imaginez ce spectacle d'un Lagrange qui, au milieu de son enseignement, s'arrêtait tout à coup, rêvait... On attendait en silence. Il s'éveillait à la longue, et leur livrait, tout ardente, la jeune invention, à peine née de son esprit.

Tout manquait, moins le génie. Les élèves n'auraient pu venir, s'ils n'avaient eu un traitement de route de quatre sous par jour. Ils recevaient le

pain, avec le pain de l'esprit. Un des maîtres (Clouet) ne voulut pour traitement qu'un coin de terre dans la plaine des Sablons, et vécut des légumes qu'il y cultivait.

Quelle chute, après ce temps-là ! chute morale, et non moins grande dans la sphère de la pensée. Lisez, après les rapports faits à la Convention, ceux de Fourcroy, de Fontanes, vous tombez en quelques années de la virilité à la vieillesse, la vieillesse décrépite <sup>1</sup>.

N'est-il pas affligeant de voir cet élan héroïque, désintéressé, s'abattre et tomber si tôt?... Cette glorieuse école normale ne porte pas fruit. On s'en étonne peu quand on y voit l'homme si faiblement enseigné, les sciences de l'homme s'abandonnant, se reniant, ayant comme honte d'elles-mêmes. Le professeur d'histoire, Volney, enseignait que l'histoire est la science des faits morts, qu'il n'y a pas d'histoire vivante. Le professeur de philosophie, Garat, disait que la philosophie n'est que l'étude des signes, autrement dit, qu'en soi, la philosophie n'est rien. Signes pour signes, les mathématiques avaient l'avantage, et les

<sup>1</sup> Un homme eut le rare courage de réclamer, sous l'Empire, en faveur de l'organisation donnée à l'enseignement par la Convention : Lacroix, *Essais sur l'enseignement*, 1805.

sciences qui s'y rattachent, telles que l'astronomie. Ainsi, la France révolutionnaire, dans la grande école qui devait répandre partout son esprit, enseigna les étoiles fixes, et s'oublia elle-même.

C'est là surtout que l'on vit, dans ce suprême effort de la Révolution pour fonder, qu'elle ne pouvait être qu'un prophète, qu'elle mourrait dans le désert et sans voir la terre promise. Comment y fût-elle arrivée ? il lui avait fallu tout faire, elle n'avait trouvé rien de préparé, aucun secours dans le système qui la précédait. Elle était entrée en possession d'un monde vide, *et par droit de déshérence*. Je montrerai un jour jusqu'à l'évidence qu'elle ne trouva rien à détruire. Le clergé était fini, la noblesse était finie et la royauté finie. Et elle n'avait rien du tout pour mettre à la place. Elle tournait dans un cercle vicieux. Il fallait des hommes pour faire la Révolution ; et pour créer ces hommes, il eût fallu qu'elle fût faite. Nul secours pour accomplir le passage d'un monde à l'autre ! Un abîme à traverser, et point d'ailes pour le franchir !...

Il est douloureux de voir combien peu les tuteurs du peuple, la royauté et le clergé, avaient fait pour l'éclairer dans les quatre derniers siècles.

L'Église lui parlait une langue savante qu'il ne comprenait plus. Elle lui faisait répéter de bouche ce prodigieux enseignement métaphysique, dont la subtilité étonne les esprits les plus cultivés. L'État n'avait fait qu'une chose, et fort indirecte; il avait rassemblé le peuple dans les camps, les grandes armées, où il commença à se reconnaître. Les légions de François I<sup>er</sup>, les régiments de Louis XIV, furent des écoles, où, sans qu'on lui enseignât rien, il se formait lui-même, prenait des idées communes, et s'élevait peu à peu au sentiment de la patrie.

Le seul enseignement direct était celui que les bourgeois recevaient dans les collèges, et qu'ils continuaient comme avocats et gens de lettres. Étude verbale des langues, de la rhétorique, de la littérature, étude des lois, non savante, précise, comme celle de nos anciens jurisconsultes, mais soi-disant philosophique et pleine d'abstractions creuses. Logiciens sans métaphysique, légistes, moins le droit et l'histoire, ils ne croyaient qu'aux signes, aux formes, aux figures, à la phrase. En toute chose, il leur manquait la substance, la vie et le sentiment de la vie. Quand ils arrivèrent sur le grand théâtre où les vanités s'aigrissaient à mort, on put voir tout ce que la subtilité scolastique peut

ajouter de mauvais à une mauvaise nature. Ces terribles abstraiteurs de quintessence s'armèrent de cinq ou six formules, qui, comme autant de guillotines, leur servirent à abstraire des hommes <sup>1</sup>.

Ce fut une chose bien terrible, lorsque la grande assemblée qui, sous Robespierre, avait fait la Terreur par terreur même, releva la tête, et vit tout le sang qu'elle avait versé. La foi ne lui avait pas manqué contre le monde ligué, pas même contre

<sup>1</sup> Le génie de l'inquisition et de la police qui a étonné tant de gens dans Robespierre et Saint-Just, n'étonne guère ceux qui connaissent le moyen âge et qui y trouvent si souvent ces tempéraments d'inquisiteurs et d'ergoteurs sanguinaires. Ce rapport des deux époques a été saisi avec beaucoup de pénétration par M. Quinet : *Le christianisme et la révolution*, p. 349-351 (1845). — Deux hommes d'une équité scrupuleuse, et portés à juger favorablement leurs ennemis, Carnot et Daunou, concordaient parfaitement dans leur opinion sur Robespierre. Le dernier m'a dit souvent que, sauf le dernier moment où la nécessité et le péril le rendirent éloquent, le fameux dictateur était un homme de second ordre. Saint-Just avait plus de talent. Ceux qui veulent nous faire accroire qu'ils sont tous deux innocents des derniers excès de la Terreur, sont réfutés par Saint-Just lui même. Le 15 avril 1794 (si peu de temps avant le Neuf thermidor !), il déclare la coupable *indulgence* qu'on a eue jusqu'à ce moment : « Dans ces derniers temps, le relâchement des tribunaux s'était accru, au point que, etc. Qu'ont fait les tribunaux depuis deux ans ? A-t-on parlé de leur justice?... Institués pour maintenir la révolution, leur indulgence a laissé partout le crime libre, etc. Histoire parlementaire, t. XXXII, p. 311, 319, 26 germinal an II.

la France, lorsqu'avec trente départements elle contint et sauva tout. La foi ne lui manqua pas même, dans son danger personnel, lorsque n'ayant plus même Paris, elle fut réduite à armer ses propres membres, et se vit tout près de n'avoir plus de défenseur qu'elle-même. Mais, en présence du sang, devant tous ces morts qui sortaient de leurs sépulcres, devant tout ce peuple de prisonniers délivrés qui venaient juger leurs juges, elle défaillit, elle commença à s'abandonner.

Elle ne franchit point le pas qui lui eût livré l'avenir. Elle n'eut pas le courage de mettre la main sur le jeune monde qui venait. La Révolution, pour s'en emparer, devait enseigner une chose, une seule chose : la Révolution.

Pour cela, il lui eût fallu, non renier le passé, mais le revendiquer au contraire, le ressaisir et le faire sien, comme elle faisait du présent, montrer qu'elle avait, avec l'autorité de la raison, celle de l'histoire, de toute notre nationalité historique, que la Révolution était la tardive, mais juste et nécessaire manifestation du génie de ce peuple, qu'elle n'était que la France même ayant enfin trouvé son droit.

Elle ne fit rien de cela, et la raison abstraite, qu'elle invoquait seule, ne la soutint pas en pré-

ence des réalités terribles qui se soulevaient contre elle. Elle douta d'elle-même, s'abdiqua et s'effaça. Il fallait qu'elle périt, qu'elle entrât au sépulchre, pour que son vivant esprit se répandit dans le monde. Ruinée par son défenseur, il lui rend hommage aux Cent jours. Ruinée par la Sainte-Alliance, les rois fondent leur traité contre elle sur le dogme social qu'elle posa en 89. La foi qu'elle n'eut pas en elle-même, gagne ceux qui l'ont combattue. Le fer qu'ils lui ont mis au cœur, fait des miracles et guérit. Elle convertit ses persécuteurs, elle enseigne ses ennemis... Que n'enseigna-t-elle ses enfants !

## CHAPITRE VIII.

Nulle éducation sans la foi.

La première question de l'éducation est celle-ci :  
« Avez-vous la foi? dontiez-vous la foi?

Il faut que l'enfant croie :

Qu'il croie, enfant, aux choses qu'il pourra,  
devenu homme, se prouver par la raison.

Faire un enfant raisonneur, disputeur, critique,  
c'est chose insensée. Remuer sans cesse à plaisir  
tous les germes qu'on dépose; quelle agriculture

Faire un enfant érudit, c'est chose insensée.  
Lui charger la mémoire d'un chaos de connais-  
sances utiles, inutiles, entasser en lui l'indigeste  
magasin de mille choses toutes faites, de choses  
non vivantes, mais mortes et par fragments morts,  
sans qu'il en ait jamais l'ensemble... c'est assas-  
siner son esprit...

Avant d'*ajouter*, d'*accumuler*, il faut *être*. Il  
faut créer et fortifier le germe vivant du jeune  
être. L'enfant *est* d'abord par la foi.

La foi, c'est la base commune d'inspiration et  
d'action. Nulle grande chose sans elle.

L'Athénien avait la foi que toute culture humaine était descendue de l'Acropolis d'Athènes, que de sa Pallas, sortie du cerveau de Jupiter, avait jailli la lumière de l'art et de la science. Cela s'est vérifié; cette ville de vingt mille citoyens, a inondé le monde de sa lumière; morte, elle l'éclairait encore.

Le Romain avait la foi que la tête vivante et saignante qu'on trouva sous son Capitole, lui promettait d'être la tête, le juge, le préteur du monde. Cela s'est vérifié; si son empire a passé, son droit reste, et continue de régir les nations.

Le chrétien avait la foi qu'un Dieu descendu dans l'homme ferait un peuple de frères, et tôt ou tard unirait le monde dans un même cœur. Cela n'est pas vérifié, mais se vérifiera par nous.

Il ne suffisait pas de dire que Dieu était descendu dans l'homme; cette vérité, restant dans des termes si généraux, n'a pas eu sa fécondité. Il faut chercher comment Dieu s'est manifesté dans l'homme de chaque nation, comment, dans la variété des génies nationaux, le Père s'est approprié aux besoins de ses enfants. L'unité qu'il doit nous donner, n'est pas l'unité monotone, mais l'unité harmonique où toutes les diversités s'aiment. Qu'elles s'aiment, mais qu'elles subsistent, qu'elles

ailent augmentant de splendeur pour mieux éclairer le monde, et que l'homme, dès l'enfance, s'habitue à reconnaître un Dieu vivant dans la Patrie.

Ici, s'élève une objection grave. « La foi, comment la donner, quand je l'ai si peu moi-même ? La foi en la patrie, comme la foi religieuse, a faibli en moi. »

Si la foi et la raison étaient des choses opposées, n'ayant nul moyen raisonnable d'obtenir la foi, il faudrait, comme les mystiques, rester là, soupirer, attendre. Mais la foi digne de l'homme, c'est une croyance d'amour dans ce que prouve la raison. Son objet, ce n'est pas telle merveille accidentelle, c'est le miracle permanent de la nature et de l'histoire.

Pour reprendre foi à la France, espérer dans son avenir, il faut remonter son passé, approfondir son génie naturel. Si vous le faites sérieusement et de cœur, vous verrez, de cette étude, de ces prémisses posées, la conséquence suivre infailliblement. De la déduction du passé, découlera pour vous l'avenir, la mission de la France ; elle vous apparaîtra en pleine lumière, vous croirez, et vous aimerez à croire ; la foi n'est rien autre chose.

Comment vous résigneriez-vous à l'ignorer la

**France; vos origines sont en elle; si vous ne la connaissez, vous ne saurez rien de vous. Elle vous entoure, vous presse de toutes parts, vous vivez en elle, et d'elle, avec elle vous mourrez.**

**Qu'elle vive, et vivez par la foi!**

Elle vous reviendra au cœur, si vous regardez vos enfants, ce jeune monde qui veut vivre, qui est bon et docile encore, qui demande la vie de croyance. Vous avez vieilli dans l'indifférence; mais qui de vous peut désirer que son fils soit mort de cœur, sans patrie, sans Dieu?... Tous ces enfants, en qui sont les âmes de nos ancêtres, c'est la patrie vieille et nouvelle... Aidons-la à se connaître; elle nous rendra le don d'aimer.

Comme le pauvre est nécessaire au riche, l'enfant est nécessaire à l'homme. Nous lui donnons moins encore que nous ne recevons de lui.

Jeune monde qui devez prendre bientôt notre place, il faut que je vous remercie. Qui, plus que moi, avait étudié le passé de la France? qui devait la sentir mieux, par tant d'épreuves personnelles, qui m'ont révélé ses épreuves?... Cependant, je dois le dire, mon âme, dans la solitude, s'était alanguie en moi, elle se traînait dans les curiosités oisives et minutieuses, ou bien elle s'envolait vers l'idéal, et elle ne marchait pas. La réalité

m'échappait, et notre patrie que je poursuivis toujours, que j'aimai toujours, je la voyais toujours là-bas; elle était mon objet, mon but, un objet de science et d'étude. Elle m'est apparue vivante.., «En qui?» En vous, qui me lisez. — En vous, jeune homme, j'ai vu la Patrie, son éternelle jeunesse... Comment n'y croirais-je pas?

## CHAPITRE IX.

Dieu en la Patrie. La jeune Patrie de l'avenir. — Le sacrifice.

L'éducation, comme toute œuvre d'art, demande avant tout une ébauche simple et forte. Point de subtilité, point de minutie, rien qui fasse difficulté, qui provoque l'objection.

Il faut, dans cet enfant, par une impression grande, salutaire, durable, fonder l'homme, créer la vie du cœur.

Dieu d'abord, révélé par la mère, dans l'amour et dans la nature. Dieu ensuite, révélé par le père, dans la patrie vivante, dans son histoire héroïque, dans le sentiment de la France.

Dieu et l'amour de Dieu. Que la mère le prenne, à la Saint-Jean, quand la terre accomplit son miracle annuel, quand toute herbe est en fleur, quand vous voyez la plante qui monte de moment en moment, qu'elle le mène en un jardin, l'embrasse... et tendrement lui dise : « Tu m'aimes, tu ne connais que moi... Eh ! bien, écoute : moi, je ne suis pas tout. Tu as une autre mère... Nous avons une mère commune, tous, hommes, femmes, enfants, animaux, plantes, tout ce qui a vie, une mère tendre qui nous nourrit toujours, invisible et présente... Aimons-la, cher enfant, embrassons-la du cœur. »

Rien de plus pour longtemps. Point de métaphysique qui tue l'impression. Laissez-le couvrir ce mystère sublime et tendre que toute sa vie ne suffira pas pour expliquer. Voilà un jour qu'il n'oubliera jamais. A travers les épreuves de la vie, les obscurités de la science, à travers les passions et la nuit des orages, le doux soleil de la Saint-Jean luira toujours au profond de son cœur, avec la fleur immortelle du plus pur, du meilleur amour.

Un autre jour, plus tard, quand l'homme s'est un peu fait en lui, son père le prend ; grande fête publique, grande foule dans Paris. Il le mène de

Notre-Dame au Louvre, aux Tuileries, vers l'Arc de triomphe. D'un toit, d'une terrasse, il lui montre le peuple, l'armée qui passe, les baïonnettes frémissantes, le drapeau tricolore... Dans les moments d'attente surtout, avant la fête, aux reflets fantastiques de l'illumination, dans ces formidables silences qui se font tout à coup sur le sombre océan du peuple, il se penche, il lui dit : «Tiens, mon enfant, regarde; voilà la France, voilà la Patrie! Tout ceci, c'est comme un seul homme. Même âme, et même cœur. Tous mourraient pour un seul; et chacun doit aussi vivre et mourir pour tous.... Ceux qui passent là-bas, qui sont armés, qui partent, ils s'en vont combattre pour nous. Ils laissent là leur père, leur vieille mère, qui auraient besoin d'eux... Tu en feras autant, tu n'oublieras jamais que ta mère est la France.»

Je connais bien peu la nature, ou cette impression durera. Il a vu la Patrie... Ce Dieu invisible en sa haute unité, est visible en ses membres, et dans les grandes œuvres où s'est déposée la vie nationale. C'est bien une personne vivante qu'il touche, cet enfant, et sent de toutes parts; il ne peut l'embrasser, mais elle, elle l'embrasse, elle l'échauffe de sa grande âme répandue dans la foule, elle lui parle par ses monuments... C'est

une belle chose pour le Suisse de pouvoir, d'un regard, contempler son canton, embrasser du haut de son Alpe le pays bien-aimé, d'en emporter l'image. Mais, c'en est une grande, vraiment, pour le Français, d'avoir ici cette glorieuse et immortelle patrie ramassée en un point, tous les temps, tous les lieux ensemble, de suivre, des Thermes de César à la Colonne, au Louvre, au Champ-de-Mars, de l'Arc de Triomphe à la place de la Concorde, l'histoire de la France et du monde.

Au reste, pour l'enfant, l'intuition durable et forte de la Patrie, c'est, avant tout, l'école, la grande école nationale, comme on la fera un jour. Je parle d'une école vraiment commune, où les enfants de toute classe, de toute condition, viendraient, un an, deux ans, s'asseoir ensemble, avant l'éducation spéciale<sup>1</sup>, et où l'on n'apprendrait rien autre que la France.

Nous nous hâtons de parquer nos enfants parmi des enfants de notre classe, bourgeoise ou populaire, à l'école, aux collèges ; nous évitons tous les

<sup>1</sup> L'éducation spéciale, du collège ou de l'atelier, viendrait ensuite ; l'atelier, adouci et réglé par l'école (selon les vues judicieuses de M. Faucher, *Travail des Enfants*) ; le collège adouci, surtout dans les premières années, où l'enfant n'apprendrait de grammaire que ce qu'il en peut comprendre. Plus d'exercice et de récréations, moins d'écritures inutiles. — Grâce, grâce pour les petits enfants !

mélanges, nous séparons bien vite les pauvres et les riches à cette heureuse époque où l'enfant de lui-même n'eût pas senti ces vaines distinctions. Nous semblons avoir peur qu'ils ne connaissent au vrai le monde où ils doivent vivre. Nous préparons, par cet isolement précoce, les haines d'ignorance et d'envie, cette guerre intérieure dont nous souffrons plus tard.

Que je voudrais, s'il faut que l'inégalité subsiste entre les hommes, qu'au moins l'enfance pût suivre un moment son instinct, et vivre dans l'égalité! que ces petits hommes de Dieu, innocents, sans envie, nous conservassent, dans l'école, le touchant idéal de la Société! Et ce serait l'école aussi pour nous; nous irions apprendre d'eux la vanité des rangs, la sottise des prétentions rivales, et tout ce qu'il y a de vie vraie, de bonheur, à n'avoir premier, ni dernier.

La patrie apparaîtrait là, jeune et charmante, dans sa variété, à la fois, et dans sa concorde. Diversité tout instructive de caractères, de visages, de races, iris aux cent couleurs. Tout rang, toute fortune, tout habit, ensemble aux mêmes bancs, le velours et la blouse, le pain noir, l'aliment délicat... Que le riche apprenne là, tout jeune, ce que c'est qu'être pauvre, qu'il souffre de l'inégalité,

qu'il obtienne de partager, qu'il travaille déjà à rétablir l'égalité selon ses forces ; qu'il trouve assis sur le banc de bois la cité du monde, et qu'il y commence la cité de Dieu !...

Le pauvre apprendra d'autre part, et retiendra peut-être que si ce riche est riche, ce n'est pas sa faute, après tout, il est né tel ; et souvent sa richesse le rend pauvre du premier des biens, pauvre de volonté, et de force morale.

Ce serait une grande chose que tous les fils d'un même peuple, réunis ainsi, au moins pour quelque temps, se vissent et se connussent avant les vices de la pauvreté et de la richesse, avant l'égoïsme et l'envie. L'enfant y recevrait une impression ineffaçable de la patrie, la trouvant dans l'école non-seulement comme étude et enseignement, mais comme patrie vivante, une patrie enfant, semblable à lui, une cité meilleure avant la Cité, cité d'égalité où tous seraient assis au même banquet spirituel.

Et je ne voudrais pas seulement qu'il apprit, qu'il vit la patrie, mais qu'il la sentit comme providence, qu'il la reconnût pour mère et nourrice à son lait fortifiant, à sa vivifiante chaleur... Dieu nous garde de renvoyer un enfant de l'école, de lui refuser l'aliment spirituel, parce qu'il n'a pas celui

du corps... Oh ! l'avarice impie qui donnerait des millions aux maçons et aux prêtres, qui ne serait riche que pour doter la mort <sup>1</sup>, et qui marchanderait avec ces petits enfants, qui sont l'espoir, la chère vie de la France, et le cœur de son cœur !

Je l'ai dit ailleurs. Je ne suis pas de ceux qui pleurent toujours, tantôt sur l'ouvrier robuste qui gagne cinq francs, tantôt sur la pauvre femme qui gagne dix sols. Une pitié si impartiale n'est pas de la pitié. Il faut aux femmes des couvents libres, asiles, ateliers temporaires, et que les couvents ne les affament plus <sup>2</sup>. Et pour les petits enfants, il faut que nous soyons tous pères, que nous leur ouvrons les bras, que l'école soit leur asile, un asile doux et généreux, qu'il y fasse bon pour eux, qu'ils y aillent d'eux-mêmes, qu'ils aiment autant et plus que la maison paternelle cette maison de la France.. Si ta mère ne peut te nourrir, si ton père te maltraite, si tu es nu, si tu as faim, viens, mon fils, les portes sont toutes grandes ou-

<sup>1</sup> Et c'est la mort qui enseigne ! Les ignorantins imposent aux enfants l'histoire de France des Jésuites (Loriquet). J'y lis, entre autres calomnies infâmes, celle que l'émigré Vauban a lui-même démentie : Qu'à Quiberon, Hoche *aurait promis la vie et la liberté* à ceux qui mettraient bas les armes, t. II, p. 256.

<sup>2</sup> V. la *Préface de la 3<sup>e</sup> édition* de mon livre du Prêtre, de la femme et de la famille.

vertes, et la France est au seuil pour t'embrasser et te recevoir. Elle ne rougira jamais, cette grande mère, de prendre pour toi les soins de la nourrice, elle te fera de sa main héroïque la soupe du soldat, et si elle n'avait pas de quoi envelopper, réchauffer, tes petits membres engourdis, elle arracherait plutôt un pan de son drapeau.

Consolé, caressé, heureux, libre d'esprit, qu'il reçoive sur ces bancs l'aliment de la vérité. Qu'il sache, tout d'abord, que Dieu lui a fait la grâce d'avoir cette patrie, qui promulgua, écrivit de son sang, la loi de l'équité divine, de la fraternité, que le Dieu des nations a parlé par la France.

La patrie d'abord comme dogme et principe. Puis, la patrie comme légende : nos deux rédemp-tions, par la sainte Pucelle d'Orléans, par la Révolution, l'élan de 92, le miracle du jeune drapeau, nos jeunes généraux admirés, pleurés de l'ennemi, la pureté de Marceau, la magnanimité de Hoche, la gloire d'Arcole et d'Austerlitz, César et le second César, en qui nos plus grands rois reparaissent plus grands. Plus haute encore la gloire de nos as-semblées souveraines, le génie pacifique et vraiment humain de 89, quand la France offrit à tous de si bon cœur la liberté, la paix... Enfin, par-dessus

tout, pour suprême leçon, l'immense faculté de dévouement, de sacrifice, que nos pères ont montrée, et comme tant de fois la France a donné sa vie pour le monde.

Enfant, que ce soit là ton premier évangile, le soutien de ta vie, l'aliment de ton cœur. Tu te le rappelleras dans les travaux ingrats, pénibles, où la nécessité va te jeter bientôt. Il sera pour toi un cordial puissant qui par moments viendra te raviver. Il charmera ton souvenir dans les longues journées du labour, dans le mortel ennui de la manufacture; tu le retrouveras au désert d'Afrique, pour remède au mal du pays, à l'abattement des marches et des veilles, sentinelle perdue à deux pas des Barbares.

L'enfant saura le monde, mais d'abord qu'il se sache lui-même, en ce qu'il a de meilleur, je veux dire en la France. Le reste, il l'apprendra par elle. A elle, de l'initier, de lui dire sa tradition. Elle lui dira les trois révélations qu'elle a reçues, comment Rome lui apprit le juste, et la Grèce le beau, et la Judée le saint. Elle reliera son enseignement suprême à la première leçon que lui donna la mère; celle-ci lui apprit *Dieu*, et la grande mère lui apprendra le dogme de l'amour, *Dieu en l'homme*, le christianisme, — et comment l'a-

mour, impossible aux temps haineux, barbares, du moyen-âge, fut écrit dans les lois par la Révolution, en sorte que le Dieu intérieur de l'homme pût se manifester.

Si je faisais un livre sur l'éducation, je montrerais comment l'éducation générale, suspendue par l'éducation spéciale (du collège ou de l'atelier), doit reprendre sous le drapeau pour le jeune soldat. C'est ainsi que la patrie doit lui payer le temps qu'il donne. Rentré dans son foyer, elle doit le suivre, non comme loi seulement, pour gouverner et punir, mais comme providence civile, comme culture religieuse, morale, agissant par les assemblées, les bibliothèques populaires, les spectacles, les fêtes de tout genre, surtout musicales.

Combien l'éducation durera-t-elle? Juste autant que la vie.

Quelle est la première partie de la politique? L'éducation. La seconde? L'éducation. Et la troisième? L'éducation. — J'ai trop vieilli dans l'histoire, pour croire aux lois, quand elles ne sont pas préparées, quand de longue date les hommes ne sont point élevés à aimer, à vouloir la loi. Moins de lois, je vous prie, mais par l'éducation fortifiez le principe des lois; rendez-les applicables et

possibles ; faites des hommes, et tout ira bien<sup>1</sup>.

La politique nous promet l'ordre, la paix, la sécurité publique ? Mais pourquoi tous ces biens ? pour jouir, pour nous endormir dans un calme égoïste, pour nous dispenser de nous aimer, de nous associer ?... Qu'elle périsse, si c'est là son but. Quant à moi, je croirais plutôt que si cet ordre, cette grande harmonie sociale a un but, c'est d'aider le libre progrès, de favoriser l'avancement de tous par tous. La société ne doit être qu'une initiation, de la naissance à la mort, une éducation qui embrasse notre vie de ce monde, et prépare les vies ultérieures.

L'éducation, ce mot si peu compris, ce n'est pas seulement la culture du fils par le père, mais autant, et parfois bien plus, celle du père par le fils. Si nous pouvons nous relever de notre défaillance morale, c'est par nos enfants et pour eux que nous ferons effort. Le plus mauvais de tous veut que son fils soit bon ; celui qui ne ferait nul sacrifice à l'humanité, à la patrie, en fait encore

<sup>1</sup> Dans un plan de constitution que nous devons à l'un des plus grands et des meilleurs hommes qui aient existé, à Turgot, avant l'État il fonde la commune, et avant la commune, il fonde l'homme par l'éducation. Cela est admirable. Seulement, qu'il soit bien entendu que l'éducation donnée dans la commune, doit émaner de l'État, de la Patrie. Ce n'est pas là une affaire communale.

à la famille. S'il n'a perdu à la fois et le sens moral et le sens, il a pitié de cet enfant qui risque de lui ressembler... Creusez loin dans cette âme, tout est gâté et vide, et pourtant, à la dernière profondeur, vous trouveriez presque toujours un fond solide, l'amour paternel.

Eh bien ! au nom de nos enfants, ne laissons pas, je vous prie, périr cette patrie. Voulez-vous leur léguer le naufrage, emporter leur malédiction... celle de tout l'avenir, celle du monde, perdu peut-être pour mille ans, si la France succombe ?

Vous ne sauverez vos enfants, et avec eux la France, le monde, que par une seule chose : Fondez en eux la foi !

La foi au dévouement, au sacrifice, — à la grande association où tous se sacrifient à tous, je veux dire la Patrie.

C'est là, je le sais bien, un enseignement difficile, parce que les paroles n'y suffisent pas, il y faut les exemples. La force, la magnanimité du sacrifice, si commune chez nos pères, semble perdue chez nous. C'est la vraie cause de nos maux, de nos haines, de la discorde intérieure qui rend ce pays faible à en mourir, qui en fait la risée du monde.

Si je prends à part les meilleurs, les plus honorables, si je les presse un peu, je vois que chacun d'eux, désintéressé en apparence, a au fond quelque petite chose en réserve qu'il ne voudrait pour rien sacrifier. Demandez-lui le reste... Tel donnerait sa vie à la France ; il ne donnerait pas tel amusement, telle habitude, tel vice...

Il y a encore des hommes purs du côté de l'argent, quoi qu'on dise ; mais d'orgueil ? le sont-ils ? ôteront-ils leurs gants, pour tendre la main au pauvre homme qui grimpe dans le rude sentier de la fatalité !... Et pourtant, je vous le dis, monsieur, votre main blanche et froide, si elle ne touche l'autre, forte, chaude et vivante, elle ne fera pas des œuvres de vie.

Nos habitudes, plus chères encore que nos jouissances, il faudra pourtant bien les sacrifier, dans quelque temps. Voici venir le temps des combats...

Et le cœur a ses habitudes, ses chers liens, qui sont maintenant si bien mêlés en lui, à ses vivantes fibres, qu'ils sont d'autres fibres vivantes... Cela est dur à arracher... Je l'ai senti parfois en écrivant ce livre, où j'ai blessé plus d'un qui m'était cher.

Le moyen âge d'abord, où j'ai passé ma vie,

dont j'ai reproduit dans mes histoires la touchante, l'impuissante aspiration, j'ai dû lui dire : *Arrière!* aujourd'hui que des mains impures l'arrachent de sa tombe et mettent cette pierre devant nous pour nous faire choir dans la voie de l'avenir.

Une autre religion, le rêve humanitaire de la philosophie qui croit sauver l'individu en détruisant le citoyen, en niant les nations, abjurant la patrie... je l'ai immolé de même. La patrie, ma patrie peut seule sauver le monde.

De la poétique légende à la logique, et de celle-ci à la foi, au cœur, voilà quelle fut ma route.

Dans ce cœur même et cette foi, je trouvais des choses respectables et antiques qui réclamaient... des amitiés, derniers obstacles qui ne m'ont pas arrêté devant la patrie en péril... Qu'elle accepte ce sacrifice! Ce que j'ai en ce monde, mes amitiés, je les lui offre, et, pour donner à la Patrie le beau nom que trouva l'ancienne France, je les dépose à l'autel de la grande *Amitié*.

## TABLE

<i>A M. Edgar Quinet</i> . . . . .	5
Ce livre sort de l'expérience de l'auteur, plus que des livres.	6
Les statistiques sont insuffisantes. . . . .	9
Nos peintres de mœurs sont peu fidèles. . . . .	10
La France est mieux connue que l'Europe, et jugée plus sévèrement. . . . .	11
Ce peuple n'est pas celui qu'on a peint. . . . .	14
La vie du peuple a une poésie sainte. . . . .	15
Combien il a la vertu du sacrifice, et du sacrifice per- sévéran. . . . .	17
Exemple tiré de ma famille. . . . .	19
Mon enseignement. . . . .	33
Avantages du peuple, des <i>Barbares</i> . . . . .	36
Mes livres : nouveau nom de l'histoire. . . . .	37
La situation m'a obligé de parler. . . . .	39

### PREMIÈRE PARTIE.

#### DU SERVAGE ET DE LA HAINE.

#### CHAPITRE I.

##### *Servitudes du paysan.*

Mariage de l'homme et de la terre. . . . .	47
Acquisition de la terre, avant la Révolution; . . . .	50
Arrêtée plusieurs fois, et encore aujourd'hui. . . . .	52
Le paysan a fait la terre. . . . .	54

Il en est amoureux. . . . .	56
Il emprunte pour continuer l'acquisition de la terre. . . . .	58
Il succombe; son irritation. . . . .	60
L'homme des villes s'éloigne. . . . .	62
On calomnie le paysan. . . . .	63
Noblesse et misère du paysan français. . . . .	64
Sa supériorité . . . . .	66
Pèut-il rester propriétaire? . . . . .	68
Il porte envie à l'ouvrier. . . . .	70

## CHAPITRE II.

### *Servitudes de l'ouvrier dépendant des machines.*

Le paysan émigre dans la ville. . . . .	74
Il se fait ouvrier. . . . .	76
<i>Note.</i> Du machinisme. — S'étendra-t-il? . . . . .	78
Influence démocratique de la manufacture. . . . .	78
Avilissement de l'homme qui dépend des machines. . . . .	82
Condition meilleure de l'ouvrier solitaire. . . . .	84
Immoralité, presque fatale, de l'ouvrier-machine. . . . .	86
La femme . . . . .	90
L'enfant comparé à celui des campagnes. . . . .	91
Sociabilité et bonté de nos ouvriers. . . . .	93
<i>Notes.</i> Des salaires. . . . .	93 et 97

## CHAPITRE III.

### *Servitudes de l'ouvrier.*

Dureté de l'apprentissage. . . . .	95
Existence inquiète de l'ouvrier moderne. . . . .	98
Son ménage; sa femme. . . . .	100
Ambition de la mère; le fils devient artiste? lettré? . . . . .	102

	TABLE.	368
Souffrances de l'ouvrier lettré . . . . .		104
Culture qu'il se donne. . . . .		106
Poésies des ouvriers . . . . .		107
Essor universel vers la lumière. . . . .		108

#### CHAPITRE IV.

##### *Servitudes du fabricant.*

Nos fabricants sont les ouvriers de 1815, ou leurs fils. . . . .	112
Leurs embarras actuels . . . . .	115
Leur dureté; velléités d'humanité. . . . .	117
Ils ne connaissent pas bien l'ouvrier. . . . .	120
L'industrie française étouffe. . . . .	121
Elle lutte par l'art. . . . .	122

#### CHAPITRE V.

##### *Servitudes du marchand.*

Le marchand tyran du fabricant. . . . .	124
Le marchand est condamné au mensonge. . . . .	126
Falsifications. . . . .	127
Concurrence destructive. . . . .	128
Le marchand comparé à l'ouvrier; il est obligé de plaire. . . . .	130
Sa famille souvent compromise. . . . .	132

#### CHAPITRE VI.

##### *Servitudes du fonctionnaire.*

Mobilité de sa condition actuelle. . . . .	134
Faibles traitements. . . . .	136
Le fonctionnaire est-il corrompu? . . . . .	138
Misère de quelques fonctionnaires. . . . .	139

Profonde misère du maître d'école. . . . .	140
Nullité volontaire de l'employé. . . . .	142
L'homme corrompu par la famille, . . . . .	143
Soutenu par l'honneur militaire. . . . .	144
Vœux pour l'armée. . . . .	145

## CHAPITRE VII.

*Servitudes du riche et du bourgeois.*

L'ancienne bourgeoisie ; la nouvelle déjà vieille n'a pas été rajeunie par l'industrie. . . . .	146
Déclin rapide. . . . .	149
Inertie. . . . .	151
Frayeur de la bourgeoisie : terrorisme, communisme. . .	152
Isolement du bourgeois, de l'enrichi qui s'est oublié. . .	155
Dans l'isolement s'est fait le vide. . . . .	157
Alliances de la bourgeoisie ; l'allié solide, c'est le peuple. .	158
Fatigue, épuisement ; le peuple renouvellera la vie et la science . . . . .	160

## CHAPITRE VIII.

*Revue de la première partie. Introduction à la seconde.*

Comment chaque classe aime la France. . . . .	163
Misères des classes supérieures. . . . .	166
L'homme devenu très-sensible. . . . .	167
Froissé par le machinisme. . . . .	168
Machinisme administratif, industriel, philosophique, litté- raire . . . . .	170
Il nous dispense d'union morale. . . . .	172
Haines d'ignorance entre les classes. . . . .	173
Le mal est surtout dans le divorce des hommes d'instinct et des hommes de réflexion. . . . .	175

## DEUXIÈME PARTIE.

## DE L'AFFRANCHISSEMENT PAR L'AMOUR.

## [La Nature.

## CHAPITRE I.

*L'instinct du peuple, peu étudié jusqu'ici.*

On n'a guère peint qu'un peuple exceptionnel, . . . . .	179
Une classe peu naturelle, dépravée; ce n'est point là le peuple. . . . .	183
Il faut le prendre dans sa masse, dans sa profondeur. . .	185

## CHAPITRE II.]

*L'instinct du peuple, altéré, mais puissant.*

Notre recherche n'est point extérieure. . . . .	188
Nous étudions le peuple dans son présent. . . . .	190
— dans son passé. . . . .	191
— dans ses rapports avec les autres peuples. . . . .	192
Le nôtre est-il poétique? . . . . .	193
Il se défie trop de lui-même . . . . .	194
Il garde pourtant son heureux instinct. . . . .	196

Bon sens et finesse de nos vieux paysans. . . . .	198
Sagesse et grande expérience des vieilles femmes du peuple. . . . .	199

### CHAPITRE III.

*Le peuple gagne-t-il beaucoup à sacrifier son instinct?*

— *Classes bâtardes.*

Des nouveaux bourgeois. . . . .	201
Vulgarité des enrichis. . . . .	203
Effort des Anglais pour y échapper. . . . .	204
Supériorité des hommes qui ont voulu rester eux-mêmes. . . . .	205

### CHAPITRE IV.

*Des simples. — L'enfant, interprète du peuple.*

Simplicité d'esprit, de cœur. . . . .	208
Les sages peuvent apprendre près des enfants. . . . .	210
L'enfant explique le peuple, l'antiquité. . . . .	211
Logique précoce des enfants. . . . .	212
Caractère divin des petits enfants, des mourants. . . . .	213
L'enfant le perd en grandissant. . . . .	216
Il le reprendra à la mort. . . . .	217

### CHAPITRE V.

*Suite. — L'instinct naturel de l'enfant est-il pervers?*

L'enfant damné à sa naissance par le moyen âge. . . . .	219
Fécondité, mortalité, damnation. . . . .	221

TABLE.

369

Enseignement subtil, éducation cruelle. . . . .	222
L'amour et l'humanité réclament. . . . .	223
Palliatif des Limbes . . . . .	225
Victoire de l'humanité . . . . .	226

CHAPITRE VI.

*Digression. Instinct des animaux. Réclamation pour eux.*

L'animal en rapport avec l'enfant. . . . .	227
L'Orient a reconnu la nature, comme sœur; fécondité . . . . .	229
La Cité grecque et romaine l'a méconnue; stérilité . . . . .	231
Le Christ n'a pas sauvé l'animal. . . . .	233
Le diable vu dans les animaux . . . . .	234
Ils sont réhabilités par l'enfant . . . . .	235
L'Église refuse de les recevoir . . . . .	236
L'homme les lui amène à Noël, et les fait entrer dans l'Église . . . . .	237
La science vient de leur rendre leur place. . . . .	239
Que l'homme reprenne l'éducation de l'animal . . . . .	240

CHAPITRE VII.

*L'instinct des simples. L'instinct du génie. — L'homme de génie est par excellence le simple, l'enfant et le peuple.*

Les simples n'aiment pas à décomposer. . . . .	241
Ils recomposent facilement . . . . .	243
Ils sympathisent à la vie . . . . .	244
Le génie réunit les dons de simplicité et d'analyse. . . . .	245
Le génie est par excellence le simple, l'enfant. . . . .	247
Il est peuple plus que le peuple . . . . .	248

## CHAPITRE VIII.

*L'enfantement du génie, type de l'enfantement social.*

L'homme de génie est fécond, parce qu'il réunit les puissances opposées. . . . .	250
En lui la critique ne tue point l'inspiration. . . . .	253
L'enfantement du génie, . . . . .	255
Type de l'enfantement social, du combat, et du sacrifice intérieur. . . . .	256
L'homme de génie s'améliore par son œuvre. . . . .	259
Il reste un des simples, et les réhabilite . . . . .	260

## CHAPITRE IX.

*Revue de la seconde partie. Introduction à la troisième.*

L'instinct de l'enfant n'est pas pervers, . . . . .	261
Ni l'instinct des peuples enfants . . . . .	263
L'Afrique aidera la France à se comprendre . . . . .	264
Nous devons aux instincts muets une voix, une protection, . . . . .	265
L'entrée dans la Cité du droit . . . . .	267

## TROISIÈME PARTIE.

## DE L'AFFRANCHISSEMENT PAR L'AMOUR.

## La Patrie.

—

## CHAPITRE I.

*L'Amitié.*

La grande amitié ou Patrie. . . . .	271
L'homme nait ami de l'homme. . . . .	273

TABLE.		371
L'inégalité ne fait point obstacle à l'amitié . . . . .		274
L'amour fait le premier du dernier . . . . .		275
La démocratie, comme amour et initiation . . . . .		276
Les premières amitiés . . . . .		277
Combien précieuses, entre riche et pauvre! . . . . .		278
Ils sont nécessaires l'un à l'autre . . . . .		279
Concurrences, envies. . . . .		281
Magnanimité des généraux de la Révolution . . . . .		282

## CHAPITRE II.

### *De l'amour et du mariage.*

Le mariage devient impossible dans l'empire romain . . . . .	284
Inconvénient d'épouser une femme inférieure. . . . .	286
Inconvénient d'épouser une femme riche. . . . .	287
Bonheur du ménage pauvre. . . . .	288
Ce qu'on perd en délaissant la fille pauvre. . . . .	289
Utilité du mélange des races et des conditions . . . . .	290

## CHAPITRE III.

### *De l'association.*

Associations des pêcheurs normands . . . . .	293
Associations fromagères du Jura. <i>Note sur Fourier.</i> . . . .	295
Plus d'associations en France . . . . .	296
Associations agricoles qui se dissolvent. . . . .	297
La France est-elle moins sociable? . . . . .	298
La prétention à l'égalité a tué le patronage . . . . .	301
Le Français a beaucoup d'individualité. . . . .	303
Il ne se contente pas d'une société négative, coopérative . . . . .	303

Il lui faut une société d'âmes. . . . .	304
Nulle société d'âmes sans le sacrifice . . . . .	305
<i>Note.</i> Corporations. — Organisation du travail. — Communisme. . . . .	308

## CHAPITRE IV.

*La Patrie. Les nationalités vont-elles disparaître ?*

Les provincialités disparues au profit de la nationalité . . . . .	306
La nationalité va se fortifiant . . . . .	308
Une âme de peuple a besoin d'un corps, d'un lieu . . . . .	309
La Patrie lui est un moyen de réaliser sa nature. . . . .	310
Nulle âme, nulle âme de peuple ne périra . . . . .	311
Nulle nation ne périra. . . . .	312
Qu'advierait-il du monde, si la France périssait? . . . . .	315

## CHAPITRE V.

*La France.*

Danger du cosmopolitisme, danger d'imiter. . . . .	317
Danger pour la France d'imiter l'Angleterre. . . . .	320
L'Angleterre est riche. . . . .	321
La France est pauvre, pourquoi? . . . . .	322
Parce qu'elle a eu le génie du sacrifice. . . . .	323

## CHAPITRE VI.

*La France supérieure, comme dogme, et comme légende.**— La France est une religion.*

La papauté de la France. . . . .	326
Son principe plus humain, sa tradition plus suivie. . . . .	328

	<b>TABLE.</b>	<b>373</b>
La France est la fraternité vivante. . . . .		329
Elle peut s'enseigner comme dogme et comme légende, . . .		330
Et fonder par l'enseignement la religion de la patrie. . . .		332

**CHAPITRE VII.**

*La foi de la Révolution. Elle n'a pas gardé la foi jusqu'au bout.  
et n'a pas transmis son esprit par l'éducation.*

Écoles normales, primaires, centrales. 1794. . . . .	333
École normale. . . . .	336
École polytechnique. . . . .	337
L'École normale n'enseigne ni la France, ni la Révolution.	338
La Révolution non préparée dans l'éducation. . . . .	340
Scolastique et rhétorique du terrorisme. . . . .	341
La Convention perd la foi. . . . .	342
Elle ne transmet pas le génie de la Révolution. . . . .	343
<i>Notes.</i> La France a été sauvée malgré la Terreur, non par elle. . . . .	334 et 341

**CHAPITRE VIII.**

*Nulle éducation sans la foi.*

La foi dans la patrie. . . . .	344
Comment on peut recouvrer la foi? . . . . .	346
La jeunesse nous rendra la foi. . . . .	347

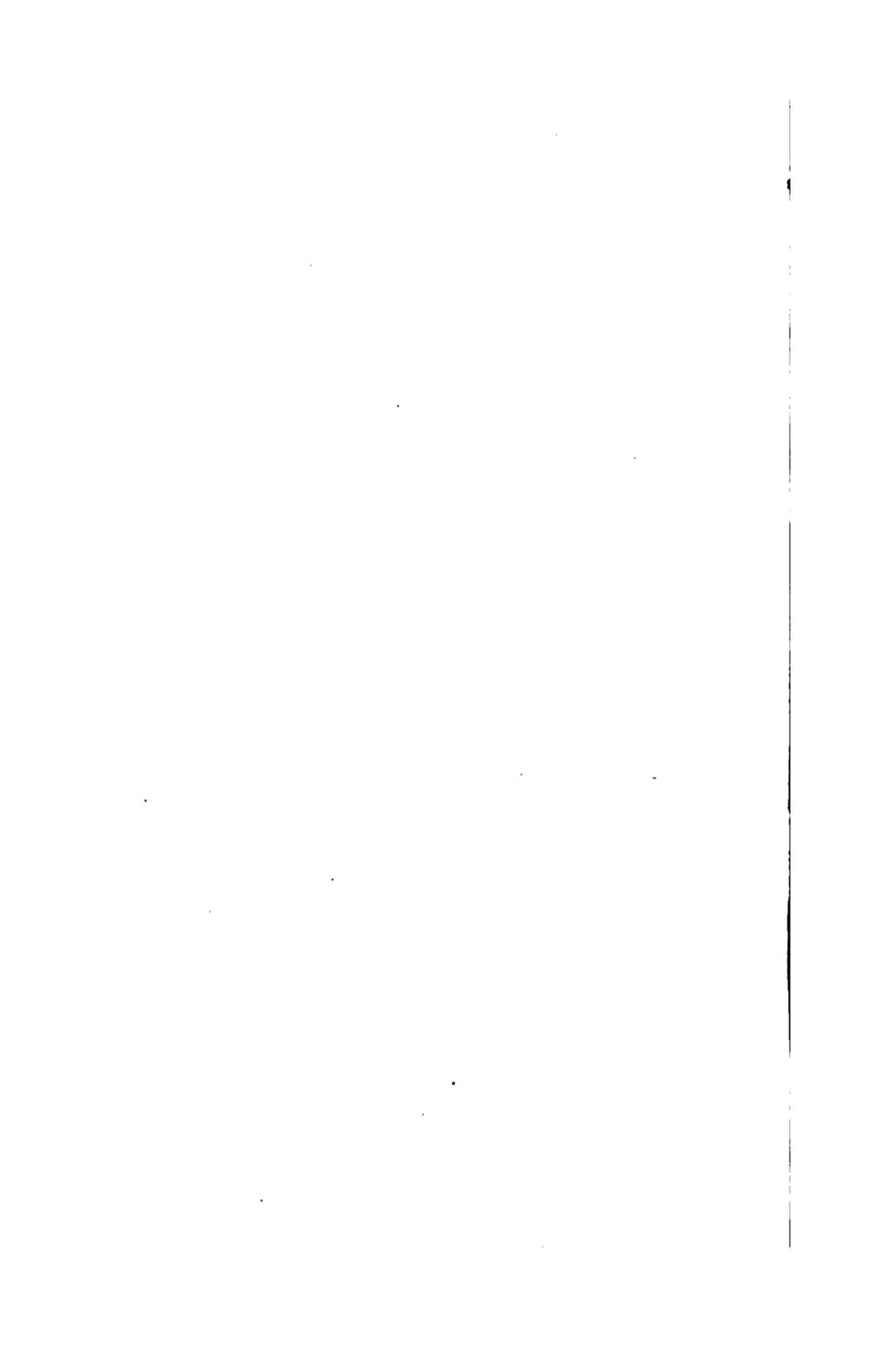
**CHAPITRE IX.**

*Dieu en la patrie. La jeune patrie de l'avenir.  
— Le sacrifice.*

La mère révèle Dieu. . . . .	349
Le père révèle la patrie. . . . .	351

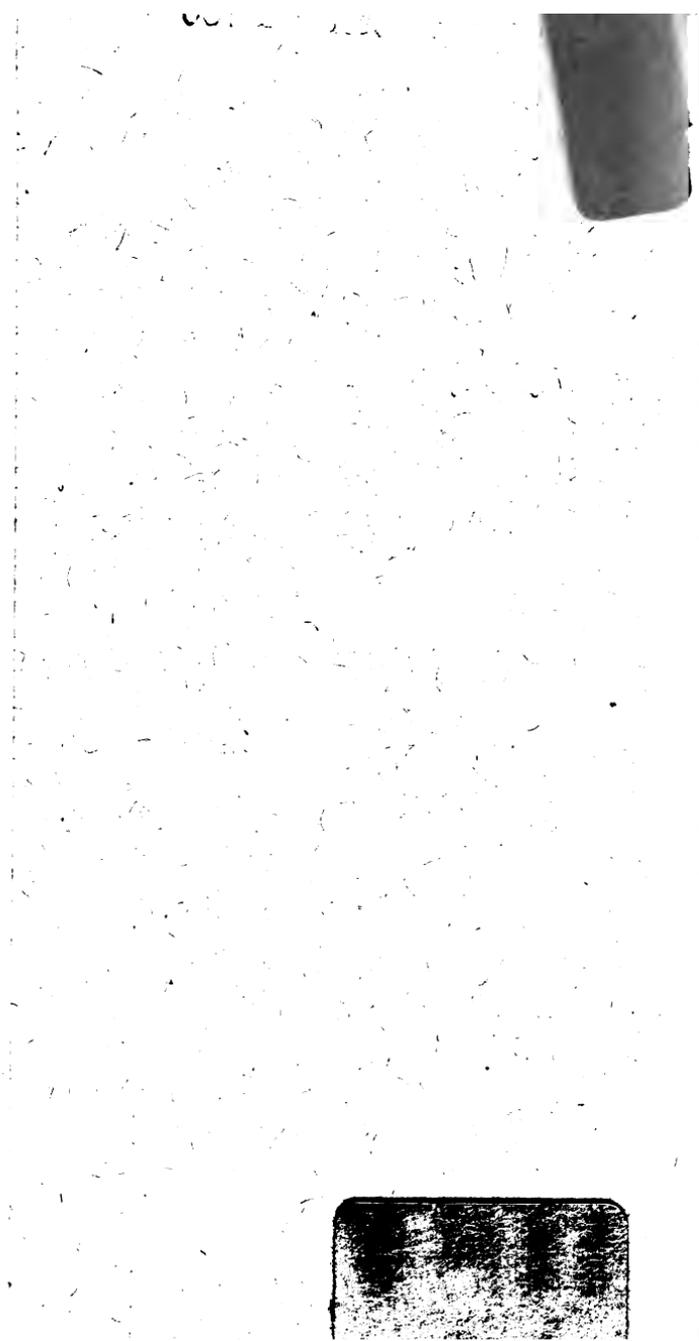
*12/14*

1









THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY  
REFERENCE DEPARTMENT

*This book is under no circumstances to be  
taken from the Building*

601 2178

